

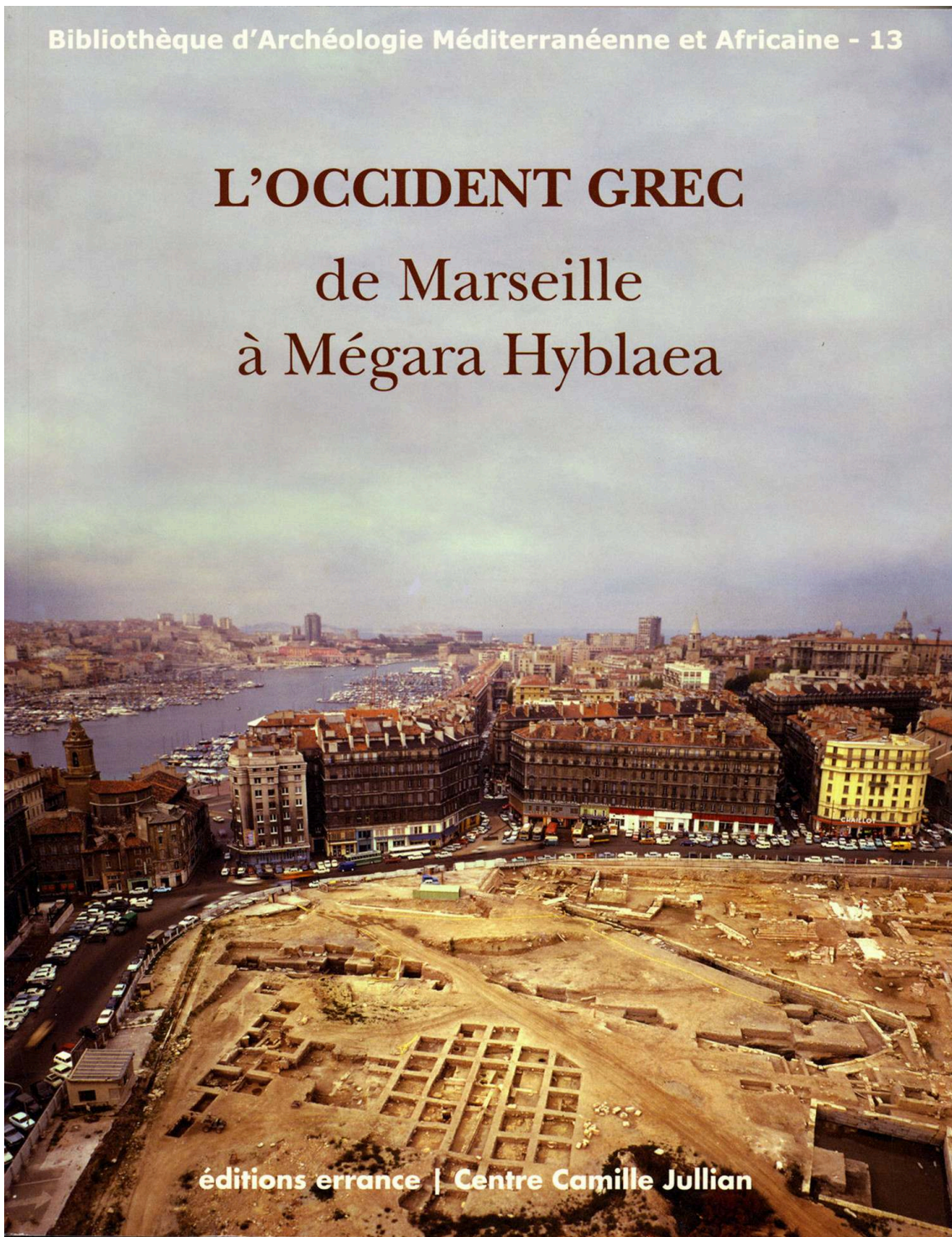
Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine - 13

L'OCCIDENT GREC

de Marseille

à Mégara Hyblaea

éditions errance | Centre Camille Jullian



L'Occident grec de Marseille à Mégara Hyblaea

Hommages à Henri Tréziny

Sophie Bouffier et Antoine Hermary (dir.)

DOI : 10.4000/books.pccj.3767

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance

Année d'édition : 2013

Date de mise en ligne : 6 avril 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788025



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782877725538

Nombre de pages : 296

Référence électronique

BOUFFIER, Sophie (dir.) ; HERMARY, Antoine (dir.). *L'Occident grec de Marseille à Mégara Hyblaea : Hommages à Henri Tréziny*. Nouvelle édition [en ligne]. Publications du Centre Camille Jullian, 2013 (généré le 08 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/3767>>. ISBN : 9782491788025. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.3767>.

© Publications du Centre Camille Jullian, 2013

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Bibliothèque
d'Archéologie
Méditerranéenne
et Africaine

13

Dans la lignée des anciens *Travaux du Centre Camille Jullian*, la *Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine* (BiAMA) regroupe des travaux (monographie, actes de colloques, ouvrages collectifs) en relation avec les programmes scientifiques du Centre Camille Jullian, sur l'histoire et l'archéologie de la Gaule méridionale, de l'Afrique du Nord et du bassin méditerranéen. La BiAMA peut comprendre des sous-séries, comme la collection *Études massaliètes* (EtMassa).

Responsable légal :

Marie-Brigitte Carre, Directrice du CCJ

Directeur de la publication :

Sophie Bouffier, Henri Tréziny

Comité de pilotage :

Sophie Bouffier, Marie-Brigitte Carre, Xavier Delestre, Henri Tréziny

Conception graphique :

Véronique Gémonet

Mise en page :

Cédric Hamel

Comité de lecture :

S. Bouffier (AMU, CCJ), J.-P. Brun (Collège de France), M.-Br. Carre (CNRS, CCJ), X. Delestre (DRAC PACA, CCJ), D. Garcia (AMU, CCJ), M. Griesheimer (AMU, CCJ), A. Hermay (AMU, CCJ), Ph. Jockey (AMU, CCJ), M. Lombardo (Professeur à l'Université de Lecce), S. T. Loseby (Professeur à l'Université de Sheffield), J.-M. Mignon (Service archéologique départemental du Vaucluse), P. Pomey (CNRS, CCJ), L. Rivet (CNRS, CCJ), J. Sanmartí (Professeur à l'Université de Barcelone), J.-Chr. Sourisseau (AMU, CCJ), H. Tréziny (CNRS, CCJ), C. Virlovet (École française de Rome), E. Voutiras (Professeur à l'Université de Thessalonique).

© 2013 pour tous pays,
Éditions Errance, éditeur du groupe Actes Sud,
Place Nina-Berberova BP 90038
13633 Arles cedex
Tél. : 04 90 49 86 91
Fax : 04 90 96 95 25
Courriel : contact@editions-errance.fr
<http://www.librairie-epona.fr>

Centre Camille Jullian
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
5 rue du Château de l'Horloge. BP 647, 13094 Aix-en-Provence Cedex 2

ISBN : 978-2-87772-553-8
ISSN BiAMA : 2101-2849

Illustrations de couverture :

Photographie aérienne des fouilles de la Bourse à Marseille
(cliché Centre Camille Jullian)

Illustration 4^e de couverture : terres cuites de la tombe d'enfant 278 de la nécropole de Kalfata à Apollonia, Bulgarie ©Damelet-CNRS.

Publications du Centre Camille Jullian



Publié avec le soutien du Service Régional
de l'Archéologie PACA

Envoyer les manuscrits à :

Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine
Centre Camille Jullian
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme
5 rue du Château de l'Horloge. BP 647,
13094 Aix-en-Provence Cedex 2

L'OCCIDENT GREC
DE MARSEILLE À MÉGARA HYBLAEA
HOMMAGES À HENRI TRÉZINY

Textes réunis et édités par Sophie Bouffier et Antoine Hermary

2013

Sommaire

Préface : Sophie BOUFFIER et Antoine HERMARY	7
Bibliographie d'Henri Tréziny	10

MARSEILLE ET LE RÉSEAU PHOCÉEN

Phocaeen Horse and Griffon Protomes	
Ömer ÖZYİĞİT	15
À la découverte de Marseille grecque	
Xavier DELESTRE	27
La terre des ancêtres : à propos des nécropoles antiques de Marseille	
Manuel MOLINER.....	35
« Ainsi la main humaine a introduit la mer dans la terre »...	
Réflexions sur les carrières d'argile de Marseille grecque archaïque	
Marc BOUIRON.....	57
Le premier Marseillais ? Un graffiti des fouilles de l'Alcazar	
Antoine HERMARY	69
Les graffiti navals de l'Alcazar à Marseille : des pentécontores phocéennes ?	
Patrice POMEY	79
Le casque corinthien des Baux-de-Provence	
Dominique GARCIA.....	85
Le fait urbain sur le littoral oriental de la péninsule Ibérique (VI ^e -II ^e s. av. J.-C.) :	
une approche de la question	
Rosa PLANA-MALLART.....	91
Emporion arcaica: los ritmos y las fisonomías de los dos establecimientos originarios,	
a partir de los últimos datos arqueológicos	
Marta SANTOS, Pere CASTANYER, Joaquim TREMOLEDA	103

ARCHITECTURE ET URBANISME

L' <i>oikopédon</i> -standard de la colonie massaliète d'Olbia de Provence (vers 325 av. J.-C.)	
Michel BATS	115
Évacuer l'eau hors des murailles en Occident grec	
Sophie BOUFFIER.....	121
Réflexions sur l'architecture politique en Grèce d'Occident	
Marie-Christine HELLMANN	137
L'abbé Fourmont, inventeur de Messène	
Pierre MORET.....	153

MÉGARA HYBLAEA ET LA SICILE

Épicharme ou la richesse de la vie culturelle à Mégara Hyblaea François VILLARD	171
Recenti dati di scavo e prospettive di ricerca a Megara Hyblaea e nel suo comprensorio Lorenzo GUZZARDI	177
Les braséros tripodes à Mégara Hyblaea : analyses typologiques et archéométriques Laurent CLAQUIN et Claudio CAPELLI.....	185
Bain et Hygiène en contexte privé à Mégara Hyblaea : quelques exemples de salles de bain Frédéric MÈGE.....	203
Les vases en céramique utilisés comme réceptacles funéraires : sépultures primaires à inhumation ou dépôts secondaires à crémation ? Quelques réflexions à propos de la nécropole méridionale de Mégara Hyblaea Henri DUDAY, Reine-Marie BÉRARD, Jean-Christophe SOURISSEAU	215
Sul deposito votivo di Monte Casale in Sicilia Rosa Maria ALBANESE PROCELLI.....	229
Himera. Casa VI.5 : un tentativo di analisi funzionale Oscar BELVEDERE.....	241
Considerazioni sul sito di Himera: gli spazi dell'abitato, l'acqua, l'argilla Stefano VASSALLO.....	265
Tracce di culto nell'entroterra sicano: il santuario extraurbano di Cozzo Spolentino (Palermo) Francesca SPATAFORA	277
Postface : Michel GRAS	295

Préface

Sophie Bouffier et Antoine Hermary

Heureux les archéologues et historiens occidentalistes ! Henri Tréziny aurait pu se diriger vers la mer Égée lorsqu'à 20 ans, il espérait intégrer l'École française d'Athènes. Son entrée à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud en 1968 le détourna vers les rivages de la Grande Grèce et de la Sicile archaïques, au grand bénéfice de la recherche dans ces régions considérées longtemps comme périphériques et marginales. Agrégé de Lettres classiques, Henri Tréziny fit ses premières armes archéologiques sur le chantier de la Bourse à Marseille, en 1969 avec Roger Guéry et en 1970 sous la houlette de Guy Bertucchi. Puis ce fut Métaponte sous la direction d'Yvon Garlan et en 1973, le premier contact avec la Sicile où Georges Vallet et Giuseppe Voza le chargeaient de sondages à Mégara Hyblaea. Début d'une longue histoire, émaillée de ruptures, mais qui dure toujours... Il commençait ainsi à fouiller sur ce qui deviendra son terrain de prédilection italien, avec les maîtres de la grande époque, Georges Vallet et François Villard, puis avec ses complices mégariens, Michel Gras et Henri Broise, qui l'ont accompagné jusqu'à la publication en 2004 de *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque*, à l'École française de Rome. Aujourd'hui il poursuit l'œuvre des pionniers avec une équipe enrichie de jeunes doctorants et de chercheurs aguerris qui favorise la publication des dossiers anciens, lance de nouvelles perspectives de travail et accélère l'ouverture, à la communauté scientifique, de ce site qui représente encore un des grands jalons de l'historiographie et met en lumière l'originalité du monde grec occidental.

Il est un de ceux qui ont su le mieux donner à cette recherche ses lettres de noblesse et montrer que la Grèce d'Occident n'était pas le reflet des métropoles égéennes mais un laboratoire de création et d'innovation, notamment dans les domaines de l'urbanisme et de l'architecture, sur lesquels ont porté une bonne partie de ses travaux.

Il débuta comme assistant de latin à l'université de Rouen (1974-1977), parenthèse qu'il ne renia jamais, comme le souligne sa contribution à un ouvrage de Troisième, avec des collègues latinistes Jacques Gason et Alain Lambert (1990). L'une des grandes qualités d'Henri est précisément son ouverture à toutes les

formes de public sans sectarisme universitaire et sa disponibilité pour ce qu'on appelle aujourd'hui la valorisation scientifique.

Élève de François Villard, puis de Paul Courbin et de Roland Martin qui le rallia définitivement à l'étude de l'architecture et de l'urbanisme, Henri Tréziny défendait en 1977 un Mémoire de l'École Pratique des Hautes Études (IV^e section), intitulé « Recherches sur les coûts des grands programmes de construction en Italie du Sud et en Sicile ».

Son séjour à l'École française de Rome entre 1977 et 1980 l'orienta vers l'étude des fortifications grecques d'Occident, au sujet desquelles il rédigea son mémoire de troisième année de l'EfR (1980), puis une thèse de doctorat (1997) et une HDR (2000) à l'université d'Aix-Marseille où il a assuré la totalité de sa carrière. Ce séjour romain lui offrit également l'opportunité de diversifier ses terrains et d'asseoir sa stature scientifique dans les domaines de l'architecture militaire et de l'urbanisme : le site de Punta Tresino à Agropoli entre 1978 et 1980, avec Xavier Lafon, Gilles Sauron et Dinu Theodorescu, où il devait espérer découvrir le sanctuaire de Poséidon ou la Trézène d'Italie et où il fouilla en réalité les structures d'une villa romaine et expérimenta des rapports tumultueux avec le 'contadino' local ; Crotona en 1983, où les fouilles clandestines sur la colline de Santa Lucia provoquèrent l'intervention de l'EfR, mandatée par la Surintendance de Calabre, et où Henri Tréziny put réfléchir à l'évolution du système défensif de la ville achéenne. Enfin, de 1982 à 1987, la ville italienne de Kaulonia, où une collaboration franco-italienne avec la Surintendance de Calabre lui réserva l'étude de la fortification, tandis que la Dottoressa Maria Teresa Iannelli se consacrait à l'habitat. Leurs travaux croisés éclairaient sous un jour nouveau l'urbanisme de cette fondation crotoniate durant ses principales phases d'existence, depuis l'époque archaïque jusqu'à l'époque hellénistique, et l'organisation progressive de ses fortifications, érigées dès l'époque archaïque. Si la prise de la ville par Denys l'Ancien en 389 av. J.-C. représente une rupture importante, elle ne scelle pas le destin de Kaulonia dont les fouilles ont alors révélé la prospérité à partir de sa refondation dans la seconde moitié du IV^e siècle.

Sa sortie de l'EfR en 1980 lui ouvre les portes du CNRS alors qu'Henri Tréziny souhaite d'abord entrer à l'université. Petite déception, avoue-t-il, sur le coup, mais il ne regretta plus jamais cette orientation, car ses qualités de chercheur, curieux de tout, profondément sceptique et presque allergique au dogmatisme épistémologique, trouvent leur épanouissement dans la liberté de ses terrains et de son action. D'abord nommé au Centre Jean Bérard à Naples, il rejoint finalement les grandes personnalités de l'histoire et de l'archéologie aixoises, Jean-Paul Morel, Pierre Gros, André Tchernia, Claude Vatin et François Salviat, et va contribuer à l'essor de la recherche méridionale. Son retour en Provence le mène sur les sites de Saint-Blaise, de Glanum, des Mayans, des Tours de Castillon au Paradou, où il offre son regard d'archéologue classique à la compréhension des fortifications indigènes et interroge les interactions culturelles entre les deux communautés grecques et indigènes. Mais c'est surtout dans la cité phocéenne qu'il va développer son activité, lorsqu'il se voit confier par Maurice Euzennat et André Tchernia la publication des fouilles de la Bourse dans le cadre de la mise en place d'une Action Thématique Programmée « Archéologie Métropolitaine » à partir de 1985 : archivage des fouilles publiques de la Bourse, nouveaux sondages de 1988-1990 sur les fortifications. Dès lors il devient le Sage de Marseille, que l'on consulte lorsqu'une fouille d'urgence s'ouvre dans la cité phocéenne, le Passeur qui met en liaison les chercheurs et les étudiants, les acteurs de l'archéologie préventive et les universitaires, les Français et les Italiens autour des thèmes de la colonisation phocéenne, mais aussi, depuis une quinzaine d'années, autour des relations entre Grecs et indigènes dans le monde grec d'Occident. Cette ouverture d'esprit, doublée d'une malléabilité toute méridionale apprise de notre Maître Georges Vallet, cachent en réalité une opiniâtreté et une ténacité que l'on a pu déceler lorsqu'il défendait ses convictions au sujet de la métrologie ou d'un lotissement colonial fondé sur la répartition des *oikopeda*, remettant en question les théories mises en place depuis les années 1960. Ou lorsqu'il avait à mettre en place des programmes nationaux et européens. Ainsi lorsqu'en 2006, la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme lance le programme européen Ramses² autour des axes 'Mémoires, Conflits, Échanges', il permet aux Antiquisants de tenir toute leur place, en organisant un réseau de collaborations à travers la Méditerranée sur les échanges entre Grecs et indigènes et en réussissant à fédérer les compétences de toute la Méditerranée d'époque préromaine.

S. B.



Henri Tréziny à Mégara Hyblaea (2011)

Depuis plus de trente ans, Henri Tréziny a joué également un rôle essentiel dans le développement et les activités scientifiques du Centre Camille Jullian.

Rappelons, en premier lieu, les tâches d'administration qu'il a accomplies lorsqu'il a été directeur adjoint du laboratoire, de 1994 à 1999. Il a alors fallu prévoir et organiser le transfert de l'équipe, des locaux universitaires de l'avenue Robert Schuman vers le nouveau bâtiment de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (l'installation a eu lieu en septembre 1997) et, parallèlement, gérer l'intégration de l'équipe « Antiquités Africaines » au sein du Centre Camille Jullian. En m'épaulant dans ces tâches difficiles, comme dans bien d'autres activités

administratives, Henri Tréziny a tenu une place centrale au cours de cette période essentielle dans l'évolution du Centre Camille Jullian.

La bibliographie qui fait suite à cette préface montre l'apport d'Henri Tréziny aux recherches sur Mégara Hyblaea et la colonisation grecque en Occident, sur Marseille et son territoire, et sur les fortifications dans le monde grec. Sophie Bouffier et Michel Gras rappellent ici l'importance de son travail en Italie du Sud et en Sicile, et Xavier Delestre retrace l'essentiel de ses activités marseillaises : sur ce dernier point, je souhaite insister sur l'énorme travail qu'il a accompli sur les archives et les collections issues des fouilles de la Bourse, et sur l'aide qu'il a constamment accordée aux collègues qui ont fouillé à Marseille au cours des deux dernières décennies. Au sein du Centre Camille Jullian, ces deux grands volets de son activité sont associés dans un programme sur Marseille et la colonisation grecque – les noms ont varié d'un quadriennal à l'autre – dont il est le principal animateur, et qui reste un axe de recherche central de notre laboratoire.

En plus de ses activités d'administration et de recherche, Henri Tréziny a joué un rôle fondamental dans la mise en place et le développement des publications du CCJ. L'édition en 1986 avec Michel Bats, sous la forme du premier volume de la collection « Études massaliètes », de la table ronde réunie l'année précédente sur « Le territoire de Marseille grecque » marque le début d'une activité éditoriale dont peu d'autres archéologues ont donné l'exemple. Les dix volumes des « Études massaliètes » publiés entre 1986 et 2011 avec M. Bats (en tant que directeurs scientifiques et éditoriaux) constituent tous, à un titre ou à un autre, des contributions fondamentales à notre connaissance de Marseille antique et médiévale, de son territoire et des « réseaux phocéens ». La quinzaine d'articles qu'il a lui-même donnés dans ces volumes ne constituent cependant qu'une petite partie de son œuvre scientifique sur Marseille, dont l'accomplissement – en attendant la suite – est constitué par le volume de la *Carte archéologique de la Gaule (Marseille et ses alentours. 13/3)*, dirigé avec Marie-Pierre Rothé dans la collection éditée par Michel Provost. Parallèlement aux Études massaliètes et à ses autres publications « marseillaises », Henri Tréziny a régulièrement travaillé pour la collection « Travaux du Centre Camille Jullian » qui, de 1986 à 2002, a regroupé, sous la forme de 30 volumes publiés à Aix et dans d'autres institutions, une bonne partie des recherches effectuées par les chercheurs du CCJ.

L'expérience acquise par Henri Tréziny dans ces travaux d'édition l'a amené à créer en 2009 une

nouvelle collection, la « Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine » (BiAMA). La présence d'un « comité de pilotage », composé, avec Henri Tréziny, du directeur du CCJ et du conservateur du Service Régional de l'Archéologie, et celle d'un abondant « comité de lecture » ne doivent pas faire oublier qu'Henri Tréziny a assumé seul le travail éditorial, scientifique et administratif, en s'appuyant sur la convention établie avec les éditions Errance (du groupe Actes Sud). Le résultat est impressionnant : deux volumes publiés en 2009, quatre en 2010, trois en 2011, trois en 2012, plusieurs autres sous presse ou en attente. Il faut citer particulièrement, comme exemple d'une exceptionnelle réussite scientifique et éditoriale, le volume *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire* (BiAMA 3), publié en 2010 à la suite des six « ateliers » réunis par Henri Tréziny entre 2006 et 2008 (en France, en Espagne, en Italie et en Grèce), dans le cadre du programme européen Ramses², sur le thème général « La circulation des modèles technologiques ». Il n'est pas nécessaire d'avoir une longue expérience du milieu archéologique pour comprendre que publier seul, deux ans après la fin du programme, un volume de 727 pages rassemblant 60 contributions constitue un véritable tour de force.

Ce bilan ne serait pas complet si l'on oubliait de mentionner les activités d'Henri Tréziny liées à l'enseignement et à l'encadrement des jeunes chercheurs dans notre université, qu'il s'agisse des cours donnés en licence, de sa participation régulière aux séminaires de recherche et, surtout, de la direction de doctorants.

Si un responsable de la direction du CNRS lit un jour ces lignes, il aura l'impression d'avoir affaire au chercheur idéal, qui, au-delà de la reconnaissance internationale de son œuvre scientifique, a su s'impliquer dans l'administration du laboratoire, développer une politique de publication de haut niveau (mais aussi de « valorisation » auprès d'un plus large public), établir un contact étroit avec les étudiants et, dans tous les cas, privilégier le travail en équipe. Cette impression sera tout à fait justifiée.

A. H.

Nombreux sont les collègues qui ont voulu lui rendre hommage : tous n'ont pu participer à ce volume faute de temps, faute de place... Nous remercions tous les auteurs d'avoir accepté d'écrire quelques pages sur les terrains privilégiés d'Henri et de parcourir la route qui mène de Marseille à Mégara Hyblaea, des fortifications à l'urbanisme, des Grecs aux indigènes...

Bibliographie d'Henri Tréziny

Monographies

- *Kaulonia 1. Sondages sur la fortification nord (1982-1985)*, Cahier du Centre Jean-Bérard XIII. Naples, 1989.
- (éd. avec P. Leriche) – *La fortification dans l'histoire du monde grec. Actes du colloque de Valbonne, décembre 1982*. Paris, 1986.
- (éd. avec M. Bats) – *Le territoire de Marseille grecque. Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 16 mars 1985*. Aix-en-Provence, 1986 (Études massaliètes 1).
- (éd. avec M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès) – *Marseille grecque et la Gaule. Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie et du V^e Congrès archéologique de Gaule méridionale (Marseille, 18-23 novembre 1990)*. Lattes et Aix-en-Provence, 1992 (Études massaliètes 3).
- (dir. avec A. Hermary et A. Hesnard) – *Marseille grecque (600-49 av. J.-C.). La cité phocéenne*. Paris, 1999.
- (éd. avec A. Hermary) – *Les Cultes des cités phocéennes. Actes du colloque international, Aix-en-Provence / Marseille, 4-5 juin 1999*. Aix-en-Provence, 2000 (Études massaliètes 6).
- (éd. avec M. Bouiron et al.) – *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René. Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999*. Aix-en-Provence, 2001 (Études massaliètes 7).
- (avec H. Broise et M. Gras) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).
- (avec M.-P. Rothé) – *Carte Archéologique de la Gaule*, vol. 13/3, *Marseille et ses alentours*. Paris, 2005.
- (avec Br. Bizot, X. Delestre, J. Guyon, M. Moliner) – *Marseille antique. Guides archéologiques de la France*. Paris, 2007.
- (éd.) – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris et Aix-en-Provence, 2010 (BiAMA 3).

Articles

- Dégagement d'une maison du VII^e siècle. In : G. Vallet, Fr. Villard, P. Auberson, *Mégara Hyblaea 1. Le quartier de l'Agora archaïque*. Rome, 1976, p. 304-314.
- Mégara Hyblaea X. Une série de cratères géométriques de type attique. *MEFRA*, 79, 1979, p. 7-57.
- Navires attiques et navires corinthiens à la fin du VIII^e siècle. À propos d'un cratère géométrique de Mégara Hyblaea. *MEFRA*, 92, 1980, p. 17-34.
- (avec H. Broise et M. Gras) – Mégara Hyblaea : bilan des fouilles récentes sur le plateau sud (1977-1982). *MEFRA*, 95, 1983, p. 647-650.
- Main d'œuvre indigène et hellénisation : le problème des fortifications lucaniennes. In : *Architecture et société. Actes du colloque de Rome, décembre 1980*. Paris et Rome, 1983, p. 105-118.
- (avec B. Bouloumié et M. Fincker) – Le rempart hellénistique de Saint-Blaise : II Le sondage stratigraphique de la campagne 1981. *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, 29, 1981 [1984], p. 227-266.
- (avec R. Catalano) – Agropoli. In : *Bibliografia Topografica della Colonizzazione Greca in Italia e nelle Isole Tirreniche*, vol. III. Pise et Rome, 1984, p. 129-131.
- Caulonia. In : *Crotone, Atti del 23° Convegno internazionale di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1983*. Naples, 1984, p. 177-182.
- Crotone. Saggi sulla collina di S. Lucia. *Ibid.*, p. 593-598.

- (avec X. Lafon, G. Sauron et D. Theodorescu) – La terrasse de Punta Tresino (Agropoli). Campagnes de fouilles 1978, 1979 et 1980. *MEFRA*, 97, 1985, p. 47-134.
- (avec B. Bouloumié) – Saint-Blaise. In : Dedet (B.), Py (M.) éd., *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*. Caveirac, 1985, p. 107-110.
- Les techniques grecques de fortification et leur diffusion à la périphérie du monde grec d'Occident. In : Leriche (P.), Tréziny (H.) éd., 1986, p. 185-200.
- Cité et territoire : quelques problèmes. In : Bats (M.), Tréziny (H.) éd., 1986, p. 7-15.
- Remarques sur la fonction de la fortification hellénistique de Saint-Blaise. In : Bats (M.) Tréziny (H.) éd., 1986, p. 145-151.
- Les habitats indigènes de la région de Marseille (VII^e-II^e s. av. J.-C.). In : *Los asentamientos ibéricos ante la Romanización*. Actes du colloque de Madrid, 27-28 février 1986. Madrid, 1987, p. 69-77.
- Kaulonia (Calabre). Urbanisme et fortifications à la lumière des fouilles récentes. *RA*, 1988, p. 205-212.

- (avec P. Arcelin) – Les habitats indigènes des environs de Marseille grecque. In : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*. Marseille, 1990, p. 26-31.
- Les amphores massaliètes en Sardaigne. In : Bats (M.) éd., *Les amphores de Marseille grecque. Actes de la table ronde de Lattes*, 1989. Lattes et Aix-en-Provence, 1990, p. 241-244.
- Les fortifications de Marseille grecque. In : *Marseille dans le monde antique. Les Dossiers d'Archéologie*, 154, novembre 1990, p. 22-25.
- Les fortifications indigènes autour de Marseille. *Ibid.*, p. 70-71.
- Métrologie, architecture et urbanisme dans le monde massaliète. *RAN*, 22, 1989, p. 1-46.
- Intervention après le rapport de J.-P. Morel, « Les échanges entre la Grande Grèce et la Gaule du VII^e au I^{er} s. av. J.-C. ». In : *La Magna Grecia e il lontano Occidente. Atti del 29° Convegno internazionale di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 1989*. Tarente, 1990, p. 322-323.
- (avec P. Troussel) – Les fortifications de Marseille grecque. In : Bats (M.), Bertucchi (G.), Congès (G.), Tréziny (H.) éd., 1992, p. 89-107.
- Imitations, emprunts, détournements : sur quelques problèmes d'architecture et d'urbanisme en Gaule méridionale. *Ibid.*, p. 337-349.
- L'étude archéologique des fortifications grecques. In : *Les fortifications grecques de Mycènes à Alexandre. Les Dossiers d'Archéologie*, 172, juin 1992, p. 58-69.
- La Grande Grèce et la Sicile. In : *A la découverte des fortifications grecques. Les Dossiers d'Archéologie*, 179, février 1993, p. 42-49.
- Marseille et la Gaule Méridionale. *Ibid.*, p. 32-41.
- Autour de la fondation de Poseidonia. *AION ArchStAnt*, 14, 1992, p. 45-61.
- Les fortifications phocéennes d'Occident (Emporion, Vélia, Marseille). *REA*, 96, 1994, p. 115-135.
- (avec G. Bertucchi et L.-Fr. Gantès) – Un atelier de coupes ioniennes à Marseille. In : Arcelin (P.) et al. éd., *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*. Paris et Lattes, 1995, p. 367-370 (Études massaliètes 4).
- La topographie de Marseille antique de sa fondation (600 av. J.-C.) à l'époque romaine. In : *Les origines de Marseille. Environnement et archéologie. Méditerranée. Revue géographique des pays méditerranéens*, 82, 1995, p. 41-52.
- (avec A. Hesnard) – Marseille antique : l'histoire d'un grand port. *Terres marines*, oct.-nov. 1995, p. 20-23.
- L'architettura militare greca in Occidente. In : *I Greci in Occidente*. Catalogue de l'exposition de Venise, Palazzo Grassi. Milan, 1996, p. 347-352.
- Marseille, centre d'import-export, a 2500 ans. In : *La Grèce antique redécouverte. Historia*, numéro spécial 41, mai-juin 1996, p. 102-106.
- (avec M. Gazenbeek, Ph. Leveau, F. Mocci, M. Sintès) – Archéologie des paysages, parcellaires et recouvrement sédimentaire sur le piémont sud des Alpilles. In : *Les formes du paysage. t. 2. Archéologie des parcellaires. Actes du colloque d'Orléans (mars 1996), sous la direction de G. Chouquer*. Paris, 1996, p. 113-123.
- Les fouilles de La Bourse à Marseille (1977-1994). *CRAI*, 1996, p. 225-250.
- Marseille antique. Histoire et topographie à la lumière des récentes découvertes archéologiques. In : Vollkommer (R.) éd., *Französische Archäologie heute. Einblicke in Ausgrabungen*. Leipzig, 1997, p. 71-82.
- Les fortifications de Marseille antique. *L'Archéologue*, 29, avril-mai 1997, p. 46-50.
- Marseille grecque à la lumière des fouilles récentes. *RA*, 1997, p. 185-200.

- Mégara Hyblaea. In : *La Sicile. Les Dossiers d'Archéologie*, 225, juillet-août 1997, p. 56-57.
- Le château Euryale. *Ibid.*, p. 62.
- (avec P. Troussset) – L'eau à Marseille dans l'Antiquité. *Marseille*, décembre 1997, p. 20-26.
- Lots et îlots à Mégara Hyblaea. In : *La colonisation grecque en Méditerranée Occidentale. Actes du Colloque à la mémoire de G. Vallet, Rome-Naples, 15-18 nov. 1995*. Rome, 1999, p. 141-183.
- Les fortifications grecques en Occident à l'époque classique (491-322 av. J.-C.). *Pallas*, 51, 1999, p. 241-282.
- (avec M. Gras) – Megara Iblaea. In : Greco (E.) éd., *La città greca. Istituzioni ed Urbanistica*. Rome, 1999, p. 251-267.
- (avec M. Bats) – Le città focée. *Ibid.*, p. 395-412.

- (avec M. Vacca-Goutoulli) – Le rempart en grand appareil des Tours de Castillon (13 - Le Paradou) In : Leveau (Ph.), Saquet (J.-P.) éd., *Milieus et sociétés dans la vallée des Baux. Etudes présentées au colloque de Mouries, 1998*. RAN, Suppl. 31, 2000, p. 201-204.
- Les lieux de culte de Marseille grecque. In : Hermary (A.), Tréziny (H.) éd., 2000, p. 81-99.
- (avec A. Hermary) – Les cultes massaliètes : documentation épigraphique et onomastique. *Ibid.*, p. 147-157.
- (avec D. Theodorescu) – Le chapiteau ionique archaïque de Marseille. *Ibid.*, p. 135-146.
- (avec J.-L. Paillet) – Le rempart hellénistique et la porte charretière de Glanum. In : Chausserie-Laprée (J.) éd., *Le temps des Gaulois en Provence*. Catalogue d'exposition. Martigues, 2000, p. 189-190.
- La pierre de construction des remparts antiques de Marseille. *RAN*, 33, 2000, p. 275-278.
- Le prix des murailles. In : Brun (J.-P.), Jockey (Ph.) éd., *Technai. Nouveaux regards sur l'histoire des techniques. Hommage à Marie-Claire Amouretti*. Paris, 2001, p. 367-380.
- Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité. In : Bouiron (M.), Tréziny (H.) et al. éd., 2001, p. 45-57.
- (avec M. Bouiron) – Une porte antique sous la rue Colbert ? *Ibid.*, p. 63-73.
- Trames et orientations dans la ville antique. Lots et îlots. *Ibid.*, p. 137-145.
- (avec L.-Fr. Gantès et M. Moliner) – Lieux et monuments publics de Marseille antique. *Ibid.*, p. 205-212.
- Les Caves Saint-Sauveur et le forum de Marseille antique. *Ibid.*, p. 213-223.
- (avec M. Gras) – Mégara Hyblaea. Retours sur l'agora. In : Greco (E.) éd., *Architettura Urbanistica Società nel mondo antico. Giornata di studi in ricordo di Roland Martin, Paestum, febbraio 1998*. Paestum, 2001, p. 51-63.
- Le delta du Rhône décrit par les auteurs grecs et latins. In : Marty (Fr.) éd., *Entre mer et fleuve. La Camargue antique et médiévale*. Catalogue d'exposition, Musée archéologique d'Istres, 2002, p. 11-12.
- Marseille grecque. Approche archéologique. In : *La monetazione dei Focei in Occidente, Atti dell'XI Convegno del Centro Internazionale di Studi Numismatici, Napoli, 25-27 ottobre 1996*. Rome, 2002, p. 53-70.
- Entrées « Colonisation grecque » et « Glanum » du *Dictionnaire de la Provence et de la Côte d'Azur*. Paris, 2002.
- Routes et plans d'urbanisme dans les colonies grecques de Sicile Orientale. In : *Habitat et urbanisme dans le monde grec. Actes de la table ronde de Toulouse (9-10 mars 2001)*. *Pallas*, 58, 2002, p. 267-282.
- Thasos vu de l'ouest. In : Blondé (Fr.), Muller (A.), Mulliez (D.) éd., *Thasos, d'Archiloque aux guerres médiques. Questions de topographie et d'urbanisme. Bilan de la journée d'étude de Lille, 20 mars 2000*. *Topoi*, 10, 2000 [2003], p. 28-31.
- (avec J.-L. Paillet) – Éléments cultuels de la porte charretière de Glanon. In : Arcelin (P.), Brunaux (J.-L.) éd., *Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer*. *Gallia*, 60, 2003, p. 233-234.
- Aspects des fortifications urbaines de la Grande-Grèce dans la deuxième moitié du IV^e s. av. J.-C. In : *Alessandro il Molosso e i « condottieri » in Magna Grecia. Atti del 43° Convegno internazionale di Studi sulla Magna Grecia, Taranto-Cosenza, 2003*. Tarente, 2004, p. 595-631.
- Le delta du Rhône. Sources écrites grecques et latines. In : Landuré (C.), Pasqualini (M.) éd., *Delta du Rhône. Camargue antique et médiévale. Bulletin Archéologique de Provence*, Suppl. 2, 2004, p. 93-104.
- Urbanisme grec, urbanisme indigène dans le Midi de la Gaule. In : Agusta-Boularot (S.), Lafon (X.) éd., *Des Ibères aux Vénètes*. Actes du colloque de Rome, 10-12 juin 1999. Rome, 2004, p. 65-77.
- Articles « Herakleides III » et « Pteras ». In : Vollkommer (R.) éd., *Künstlerlexikon der Antike*. Munich et Leipzig, 2009, vol. I, p. 296-297, et vol. II, p. 329.
- (avec J.-L. Paillet) – Le rempart en grand appareil et la porte charretière de Glanum, p. 29-30 in : Agusta-Boularot (S.) et al., *Dix ans de fouilles et recherches à Glanum (Saint-Rémy-de-Provence) : 1992-2002*. *JRA*, 17, 2004, p. 27-56.
- (avec P. Gaudon) – Quelques pierres utilisées à Marseille, depuis les origines. *Pierre Actual*, 813, 2004, p. 102-109.

- Les colonies grecques de Méditerranée occidentale. *Histoire Urbaine*, 2, 2005, p. 51-66.
- Articles « La Grande-Grèce », « Locres », « Tarente ». In : Leclant (J.) dir., *Dictionnaire de l'Antiquité*. Paris, 2005, p. 998-1000, 1273-1274, 2125-2126.
- (avec M. Bats) – Article « Massalia ». *Ibid.*, p. 1346-1348.
- Architettura militare dalle origini alla fine del V sec. a. C. In : *Urbanistica e architettura nella Sicilia greca*. Catalogue de l'exposition d'Agrigente (2004-2005). Palerme, 2005, p. 93-96.
- Le fortificazioni di Megara Hyblaea. *Ibid.*, p. 97.
- (avec M. Gras) – La città greca dalle origini alla fine dell'età arcaica. *Ibid.*, p. 23-30.
- Compte rendu de D. Mertens, *Selinus I* (Mayence, 2003). *Gnomon*, 77, 2005, p. 739-742.
- (avec A. Hermay) – La colonisation grecque. In : Delestre (X.) et al., dossier « Marseille ». *Archéologia*, 435, juillet-août 2006, p. 32-37.
- (avec M. Bouiron, J. Guyon, M. Moliner) – De Protis à Talabot 2600 ans d'urbanisme. *Ibid.*, p. 38-43.
- Les fortifications archaïques dans le monde grec colonial d'Occident. In : *Quinte giornate internazionali di studi sull'area elima e la Sicilia Occidentale nel contesto mediterraneo. Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a. C.) : arti, prassi e teoria della pace e della guerra, Erice 12-15 ottobre 2003*. Pise, 2006, p. 255-266.
- L'urbanisme archaïque des villes ioniennes : un point de vue occidental. In : Mariaud (O.) éd., *Actes de la table ronde « L'Ionie pré-classique. Territoire et organisation de l'espace »*, Bordeaux, 5 mars 2004. *REA*, 108, 2006, p. 225-247.
- Marseille et l'hellénisation du Midi : regards sur l'architecture et l'urbanisme de la Gaule méridionale à l'époque hellénistique. In : *L'hellénisation en Méditerranée occidentale au temps des guerres puniques (260-180 av. J.-C.)*. Actes du colloque international, Toulouse, 31 mars-2 avril 2005. *Pallas*, 77, 2006, p. 163-186.
- Marseille et Véla, villes ioniennes d'Occident. In : *Elea-Velia, Atti del 45° convegno internazionale di studi sulla Magna Grecia, Taranto 22-25 settembre 2005*. Tarente, 2006, p. 507-531.
- Compte rendu de Fr. De Angelis, *Megara Hyblaia and Selinous* (Oxford, 2003). *Gnomon*, 78, 2006, p. 712-716.
- Nouvelles recherches à Mégara Hyblaea. *RA*, 2007, p. 183-188.
- (avec Ph. Mellinand, B. Sillano, N. Weydert) – Marseille grecque. Découverte de nouveaux vestiges emblématiques. *Archéopages*, 20, octobre 2007, p. 20-25.
- Autour des remparts de la Civita di Tricarico. In : Cazanove (O. de) éd., *Civita di Tricarico, I. Le quartier de la maison du monolithe et l'enceinte intermédiaire*. Rome, 2008, appendice 12, p. 253-256.
- La maison de Gyptis. In : Brochier (J.-E.), Guilcher (A.), Pagni (M.) éd., *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*. Aix-en-Provence, 2008, p. 285-289.
- La pierre de construction à Marseille de l'Antiquité aux Temps Modernes In : Jockey (Ph.) éd., *ΛΕΥΚΟΣ ΛΙΘΟΣ. Marbres et autres roches de la Méditerranée antique : études interdisciplinaires. Interdisciplinary Studies on Mediterranean Ancient Marble and Stones*. Paris, 2009, p. 203-212.
- (avec P. Gaudon et D. Nury) – Les calcaires de Saint-Victor et leur utilisation dans Marseille antique et médiévale. In : Fixot (M.) éd., *Saint-Victor de Marseille. Actes du colloque international, 18-20 nov. 2004*. Brepols, 2009, p. 9-16.
- Mégara Hyblaea. In : Activités archéologiques de l'École française de Rome. Chronique. Année 2007. *MEFRA*, 120, 2008, p. 256-260.
- De Mégara Hyblaea à Sélinonte, de Syracuse à Camarine : le paysage urbain des colonies et de leurs sous-colonies In : Lombardo (M.) éd., *Colonie di colonie: le fondazioni sub-coloniali greche tra colonizzazione e colonialismo. Atti del Convegno internazionale (Lecce, 22-24 giugno 2006)*. Galatina, 2009, p. 161-181.
- (avec M. Gras) – L'artisanat à Mégara Hyblaea. In : Brun (J.-P.) éd., *Artisanats antiques d'Italie et de Gaule. Mélanges offerts à Maria Francesca Buonaiuto*. Naples, 2009, p. 87-98.
- Topographie et urbanisme de Marseille antique. *EMPURIES*, 56, 2009, p. 41-54.
- Compte rendu de B. d'Agostino, F. Fratta, V. Malpede, *Cuma. Le fortificazioni. I. Lo scavo 1994-2002* (Naples, 2005). *AIONArchStAnt*, 15-16, 2008-2009, p. 6-8.
- Compte-rendu de D. Mertens, *Städte und Bauten der Westgriechen* (Munich, 2006). *Bonner Jahrbücher*, 206, 2009, p. 311-312.

- (avec L. Bernard et S. Collin-Bouffier) – Grecs et indigènes dans le territoire de Marseille. *In* : Tréziny (H.) dir., 2010, p. 131-146.
- Grecs et indigènes autour de Vélia. Présentation. *Ibid.*, p. 157-158.
- (avec M. Bats, L. Cavassa, M. Dewailly, A. Esposito, E. Greco, P. Munzi, L. Scarpa, A. Schnapp) – Moio della Civitella. *Ibid.*, p. 171-186.
- (avec D. Garcia) – Maisons à absides dans le monde grec et en Gaule méditerranéenne. *Ibid.*, p. 371-378.
- Note sur les céramiques indigènes présentes à Marseille. *Ibid.*, p. 509.
- Fortifications grecques et fortifications indigènes dans l'Occident grec. *Ibid.*, p. 557-566.
- Les fortifications grecques : l'apport de la Grèce d'Occident. *In* : *L'architecture grecque. Les Dossiers d'Archéologie*, 342, novembre-décembre 2010, p. 80-88.
- Cinquante ans d'archéologie à Marseille. *In* : *Archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche*. Actes du colloque international d'Arles, 28-30 octobre 2009. Paris, 2010, p. 247-252.
- À propos d'une inscription funéraire paléochrétienne de Mégara Hyblaea. *In* : Codou (Y.), Heijmans (M.) éd., *Hommages à Jean Guyon. Provence Historique*, 61, 2011, fasc. 243-244, p. 127-134.
- Aux origines de Mégara Hyblaea. *In* : Mazarakis-Ainian (A.) éd., *The "Dark Ages" Revisited. Acts of an International Symposium in Memory of William D.E. Coulson, University of Thessaly, Volos, 14-17 June 2007*. Volos, 2011, p. 491-500.
- Grecs et indigènes aux origines de Mégara Hyblaea. *MDAI(R)*, 117, 2011, p. 15-34.
- Mégara Hyblaea. Activités archéologiques de l'École française de Rome. Chronique, année 2010. *MEFRA*, 123, 2011, p. 323-326.
- Fossés et défenses avancées dans les colonies grecques d'Occident. *Revista Arqueologica de Ponent*, 21, 2011, p. 287-296.
- Topography and town planning in ancient Marseille. *In* : Tsetskhladze (G.R.), Hermay (A.), éd., *From the Pillars of Hercules to the Footsteps of the Argonauts*. Leuven, Paris et Walpole (MA), Peeters, 2012, p. 83-107.
- Mégara Hyblaea. Activités archéologiques de l'École française de Rome. Chronique, année 2011, à paraître dans *MEFRA*, 124, 2012.

Phocaeen Horse and Griffon Protomes

Ömer Özyiğit*

Résumé. À l'Ouest du temple d'Athéna à Phocée ont été découvertes, entre autres, des protomés de griffon et de cheval. Les deux protomés de griffons ainsi que les deux protomés de cheval mises au jour en 2005 étaient en très bon état et ont ainsi pu être presque totalement complétées. Pendant les fouilles de 2006 ont été trouvées trois protomés de griffon supplémentaires. Le temple était dédié à la déesse Athéna, la plus importante des divinités de Phocée. Il n'est pas surprenant de voir des protomés de griffons orner le temple d'Athéna, car le griffon était le symbole de Phocée. Comme celles des griffons, des protomés de cheval décoraient le temple: elles se référaient directement à la déesse Athéna, car elle était connue pour être la déesse maîtresse des chevaux et du dressage équestre.

In the 2005 excavations at Phokaia, carried out in the temple of Athena from July to December, important discoveries were made and serious conclusions drawn (Özyiğit 1997, p. 341 ff.). During the stratigraphical excavations made in a triangular findspot between the temple of Athena's western podium wall and the city walls, the dates of the construction and destruction of temples from the Archaic and the Roman periods were identified. It was established that both buildings had stood for a long period and had collapsed following major earthquakes: the Archaic temple fell in the last quarter of the second century A.D. and the one from the Roman period around 1040 A.D. After examining the finds, it was ascertained that the Archaic temple had been built at the beginning of the sixth century B. C. and had stood until the late second century A. D. In addition to important architectural finds related to the temple, the discovery of griffon and horse protomes was of particular interest. The Phocaeen temple of its chief goddess, Athena, was decorated with these griffon and horse protomes (fig. 1). Prior to the excavations in 2005 it was not known that the temple of Athena, the chief deity of Phokaia, was decorated with sculptures of griffons¹ and horses.

The horse protomes from the temple of Athena at Phokaia

The temple was dedicated to the principal deity of the city, Athena. The horse protomes surrounding the temple are also related to Athena as she was also known as the goddess who tamed and trained horses. Like the sculptures of the griffons, those of the horses are unfinished statues as only the fore-parts are carved.

Judging from their findspots, the numerous griffon and horse protomes that we retrieved were lined up next to each other. These sculptures were probably placed alternately, one griffon, one horse (figs. 2-4) upon the cella walls behind the colonnade of the temple and in the spaces between the columns. Like the temple itself and its other architectural elements, these protomes were made of the local tufa stone of Foça. The beam-shaped protrusions on the backs of the griffon and horse protomes were inserted between the cella blocks and resulted in the fixing of the protomes on the cella wall. These beam-shaped protrusions were carved of a piece with the protomes, from the same blocks and at right angles to their backs. These same protrusions, which served to hang the protomes upon the cella wall, were located on the lower portion of the backs of the griffon protomes and in the middle of the backs of the horse protomes. An example of such a protrusion was retrieved almost intact on the back of protome No. II (fig. 4). The beam was 0.31 m. high and 0.32 m. wide. Its preserved length was about 0.73m. To support a protome, the beam-shaped protrusion was inserted between blocks of the cella wall to a depth of nearly 1m. The protomes were attached to the cella blocks without any clamps. The cella blocks placed at the sides and on the top of these protrusions ensured that the protomes were solidly fixed to the surface of the wall.

Almost two complete horse protomes were found as well as griffon protomes within an earthquake layer during the 2005 excavations. They were located in back of the temple of Athena and in front of the western podium wall. The horse protome fragments that were retrieved are now in the Izmir Archaeology Museum. Their catalogue references follow:

* Director of the Phokaia excavations and faculty member of the Aegean University, Faculty of Literature, Department of Archaeology.

1 For the Phocaeen griffons: Özyiğit 2009, p. 489 ff.



Fig. 1. Griffon and horse protomes found in 2005 in the Temple of Athena. Tufa stone. Early 6th century B.C.

Horse Protome No. I (figs. 2-3)

Excavation Inventory No. Ph. 2005/2

Material: Tufa stone

Findspot and year: temple of Athena sector. Western trenches. Plan square K.8,* 1. 68-1. 58 m. Found in 2005 within the earthquake destruction layer of the Archaic temple.

Measurements: Preserved height: 1.45 m., Body width: 0.40 m., Head Height: 0.78 m. Beam-shaped protrusion height: 0.31 m., Beam width: 0.34 m., Preserved length of the beam-shaped protrusion: 0.085 m.

Museum location: Izmir Archaeological Museum.

Description: A horse protome carved out of a block of tufa stone. It consists of the head, mane, and fore-quarters. The head leans forward. Open mouth. Small almond-shaped eyes; the tear duct is visible. The front teeth of the lower and upper jaws are depicted and the tongue hangs from the left side of the mouth. The ears are small. The mane is cropped short and stands upright. The curls of the mane are wrought as a series of beads rendered smaller towards the top. The forelock is similarly detailed and is placed on the forehead in front of the mane. The bridle is also decorated with beads. The head-piece, brow-band, cheek strap, nose bands, the bit in the mouth and the reins are shown. The decorated neck strap that encircles the neck bears a tassel in the form of a palmette.

The body, when numerous pieces are re-assembled, carries an extension in the form of a beam in the form

of a rectangular prism, thus allowing the sculpture to be mounted on a wall. The major portion of the beam-shaped protrusion is broken off and missing. The left ear is largely preserved whereas the right ear is broken off and missing. Here and there pieces of the harness are broken leaving it incomplete.

Early sixth century B.C.

Horse Protome No. II (fig. 4)

Excavation Inventory No. Ph. 2005/4

Material: Tufa stone

Findspot and year: temple of Athena sector. Western trenches. Plan square H8 *2.08 m. Found in 2005 within the earthquake destruction layer of the Archaic temple.

Measurements: Preserved height: 0.85 m., Body width: 0.384 m., Preserved height of head: 0.63 m., Height of beam-shaped protrusion: 0.31 m., Beam width: 0.32m., Preserved length of the beam-shaped protrusion: 0.73 m.

Museum location: Izmir Archaeological Museum

Description: A horse protome carved out of a block of tufa stone and composed of the head, mane, and fore-quarters. The body is attached to a beam-like protrusion in the shape of a rectangular prism, allowing the sculpture to be mounted on a wall. The head leans forward. Open mouth, small almond-shaped eyes; the tear duct is visible. The front teeth of the upper and lower jaws are depicted; the tongue arches toward the palate to which it is joined. Small ears. The forelock is divided in two in the middle and represented as strings of beads. The



Fig. 2. The Horse Protome No. I after restoration.



Fig. 3. Horse Protome No. I, view from the left.



Fig. 4. Horse Protome No. II, view from the side.

harness is also decorated with beads. The head-piece, the browband, the cheek strap, the nose bands, the reins and the bit in the mouth are rendered. However, the browband is found under the forelock. The decorated strap that encircles the neck bears at its top tassels in the form of a palmette.

The lower portion of the body that is attached to a largely preserved beam-shaped projection is broken off and missing. The mane from the top of the head and extending down the length of the neck is broken off. The right ear is broken and only a small portion of the left one remains. The harness is broken and in places is missing all together.

The horse-figured architectural terracottas retrieved at Phokaia in the Akurgal excavations

In the excavations carried out by Akurgal between 1952-1955 he retrieved architectural terracottas related to the temple from the northern edge of the rocky level area on which the temple had stood.² These pieces were fragments of a circular akroterion and various sima fragments decorated with Ionic kymation. The architectural terracottas must have generally belonged to the temple's eastern side. The majority of the terracottas found by Akurgal during these excavations are to be found in the Izmir Archaeology Museum. They must be sima fragments belonging to chariot friezes. Three of the horses harnessed as teams that are represented merit attention. Horses galloping to the right are depicted on the terracotta fragment number 9654 in the Izmir Archaeology Museum (Akurgal 1993, pl. 107a). Below, in the foreground, is the figure of a dog that, like the horses, is running to the right. The manes of the horses are long and fall upon the neck in curls. On the thick collar around each neck are visible relief decorations whereas on the back of the hame (collar) there is the protome of a griffon. In addition to its decorative function, this griffon protome also has meaning as a protection and an intimidation. The reins are also distinctly visible.

On the terracotta whose inventory number is 11954 one observes again two horses running towards the right (Akurgal 1993, pl. 107c). This piece is also part of a chariot frieze scene. The heads of the horses are parallel to each other. Here, too, the manes are long and fall in curls on the necks of the horses.

The third piece, in contrast to the previous two, depicts a team of horses running to the left (Akurgal 1993, pl. 107b). This fragment bears inventory number 11953 in the Izmir Archaeology Museum. Similar to the second piece, the fore-quarters of the horses are preserved. The griffon protome on the back of the hame (collar) is partly intact. As with the piece, inventory number 9654, there is decoration on the collar. The heads of the horses are not parallel to each other. Here again the long manes fall upon the necks in curls. One observes that the browband, the cheek and throat straps are decorated with beads.

In this group of terracottas on the upper portion of a fragment bearing the depiction of a charioteer (Izmir Archaeological Museum inventory number 9653), there is an Ionic kymation row and beneath a motif of a string of pearls with a semi-circular profile (Akurgal 1993, pl. 108b). The row of Ionic kymation and the motif of the semi-circular shaped pearls seen on this last terracotta fragment is also found on another terracotta piece (Izmir Archaeology Museum inventory number 12476; Akurgal 1993, pl. 108c; **fig. 5**). Judging from the traces, here, above the kymation row, there was another row of large Ionic kymation. When we examined these three fragments (Inventory numbers 9653, 11954, and 12476), we realized that they were pieces of a whole and that they joined each other (**fig. 5**). Thus, we concluded that above the chariot frieze there was a row of small Ionic kymation and above, a row of large Ionic kymation.

Åkerström (1966, fig. 65.1-4) determined that a team of horses harnessed to a chariot found at Phokaia and a charioteer of another frieze belonging to a roof, a frieze of the second group from Larisa, were made from the same mould. Åkerström's second group is at the same time Kjellberg's VIIIth figured frieze group (*Larisa II*, p. 81-91). It was thus concluded that the architectural terracottas of the Phocaeian temple of Athena and the Larisean second group of architectural terracottas belonging to a roof date from the same period. In addition, there is the frieze fragment of the horse running to the right found by Akurgal (1993, pl. 107.1). This piece appears to come from the same mould as another chariot frieze from the same roof at Larisa (Åkerström 1966, pl. 19.2). Although the Ionic kymation and the row of pearls above the chariot scenes are placed differently, these are merely variations in the friezes that are made from the same mould. However, in our opinion, the dates proposed by Åkerström are less exact than those of this discovery.

Akurgal (1993, p. 59) states that the Phocaeian temple of Athena was constructed in the first half of the sixth century B. C. at approximately the same time as the temple of Artemis at Ephesos. He adds that it was partially destroyed by Harpagos and the architectural terracotta pieces were made in the last quarter of the

² Akurgal 1956, p. 36; Akurgal (E.) –The Early Period and the Golden Age of Ionia. *AJA*, 66, 1962, pl. 101 figs. 24-25; Akurgal 1993, p. 58-59 pls. 107-108; Akurgal 1995, p. 35.

sixth century during repairs following the destruction. Åkerström (1966, p. 34) dates the Phocaeen terracottas at the same time that he dates the second group of Larisean roofs, which means the years between 550-530 B. C.

The terracottas with horse figures retrieved in the excavations in front of the western podium wall of the Phocaeen temple of Athena

Since 1998 archaeological excavations have been carried out west of the western podium wall of the temple of Athena. In addition to griffon and horse protomes, numerous roof tiles and architectural terracottas were also retrieved in the destruction levels formed after the collapse of the Archaic temple during a major earthquake in the last quarter of the second century B.C. Among the finds were quite numerous sima fragments decorated with Ionic kymation and rows of beads whereas the figured terracottas were few. All these architectural terracottas belong to the western section of the temple and to the western pediment. During the 2008 excavations a terracotta fragment belonging to a chariot frieze was retrieved in the Western Trenches (**fig. 6**). The head and neck sections of two horses running to the left are well preserved on the frieze while the harnesses of the horses are not. Their short manes that curl upwards are quite interesting. They do not lie on the neck. This observation contradicts all the horse figures on terracottas found on the temple's eastern side. The horse figures found here have long manes that hang down in curls on the neck. At Larisa only horses of the VIIIth chariot frieze have long manes. The short manes of the horses in the chariot frieze retrieved in the Western Trenches of the Phocaeen temple of Athena closely resemble those seen on the chariot friezes numbered I-IV at Larisa. Decoration in the form of tongue-shaped leaves is also seen in the upper section of the chariot friezes numbered I-IV at Larisa. In the temple we also find these short manes on the horse protomes made out of tufa stone.

Since the stone architecture of the temple was finished before its roof and since the horse protomes made at the same time as the cella walls, the date of the horse protomes must be slightly earlier than that of the architectural terracottas. Consequently, the horses with short manes may have been produced somewhat earlier than those with long manes. If this is the case, we may surmise that the terracottas on the west side of the temple are slightly older than those of the east side. This time difference is no more than five to ten years. Accordingly, the chariot frieze numbered VIII at Larisa may be dated slightly later than those numbered I-IV. This time period falls between the years 600-585 B.C.

Comparison of the Phocaeen horse protomes and the architectural terracottas

The horse protomes in the Phocaeen temple of Athena and the architectural terracottas of the same shrine bear a strong resemblance to the horse figures on the architectural terracottas of Larisa. The sharp lines of the horse faces are, in particular, a characteristic common to both. The short manes with stand-up curls of the Phocaeen horse protomes closely resemble the mane of the horse figure from the west pediment sima (**fig. 6**) of the temple of Athena as well as the manes of the horses on the chariot friezes I-IV at Larisa (*Larisa II*, pls. 1-12). The decoration on the harnesses of the Phocaeen horse protomes resembles those of the horses in the chariot friezes from Larisa; in particular, those of the IIIrd chariot frieze are very similar (*Larisa II*, figs. 12-13).

Griffon protomes together with horse protomes of tufa stone decorate the cella walls of the temple of Athena at Phokaia. Since the horse and griffon protomes were made at the same time for the same cella wall, both date from the same period at the temple itself. In the chariot friezes on the terracottas of both Phokaia and Larisa the small griffons attached to the back of the hames (horse collars) on the neck of each horse coincide with the iconographic characteristics of the large-sized griffons on the Phocaeen temple of Athena. The long pointed ears, very high brow, open mouth, and pointed tongue are not only characteristics common to all of them, but also the common stylistic characteristic of the last quarter of the seventh century B.C. and the beginning of the sixth. All these characteristics date the horse protomes of Phokaia and the architectural terracottas from the same temple in the same period of time as the chariot friezes of the architectural terracottas of Larisa.

Dating of the horse-figured architectural terracottas of Phokaia and Larisa

On the one hand, since they were formed from the same moulds as the VIIIth chariot frieze at Larisa, some examples of the architectural terracottas of the Phocaeen temple of Athena date from the same period. On the other side, since the Ist-IVth chariot friezes of Larisa show a very close resemblance to the Phocaeen terracottas, they must date from a very similar period. The architectural terracottas from the Phocaeen temple of Athena and the chariot friezes at Larisa (Friezes nos. I-IV and VIII) can be dated within a ten years period. This date must be that of the Phocaeen temple of Athena because the architectural terracottas of the temple must have been made at the same time as the temple itself or very shortly

thereafter. We are not dating the Phocaeen temple of Athena only according to the style of its architectural elements. We are simultaneously dating it thus because of the pottery findings. According to these dates, the temple of Athena at Phokaia belongs to the beginning of the sixth century B.C. Therefore, the architectural terracottas from the temple and the chariot friezes at Larisa (Ist-IVth and VIIIth friezes) are likewise from this period. Furthermore, the griffon protomes that decorate the cella walls of the temple of Athena confirm this time period (Özyiğit 2009, p. 489-504). Moreover, the horses in the chariot friezes at Phokaia and Larisa are quite tall which coincides with the fashion of the early sixth century B.C. as noted above. Moreover, the fact that the hair on the back of the heads of the charioteers is quite long makes the time period earlier. One of the most reliable means of determining the dates is the form and profile of the Ionic kymation. Forms of the Ionic kymation seen on both the tufa stone column capitals on the temple of Athena and on the architectural terracottas of Phokaia and Larisa are the same. With their quite wide and rounded forms, the Ionic kyma decorations show the fashion of the early sixth century B.C. Thus the horse protomes of the Phocaeen temple of Athena make the chronology of the Phocaeen and Larisean architectural terracottas go back to an earlier date and, by extension, the chronology of the other architectural terracottas related to them as well.

The griffon protomes of Phokaia

Griffon and horse protomes were found along with Ionic capitals and other structural elements. The condition of two griffon (**fig. 7**) and two horse protomes found in 2005 was quite good, rendering it possible to complete them to a large extent. In the 2005 excavations three more griffon protomes were retrieved. In the course of the excavations carried out by Akurgal one griffon and two horse protome fragments had been found. At the time, however, it was impossible to ascertain what these fragments were. Prior to the 2005 excavations it was not known that the temple of Athena was decorated with griffon and horse protomes.

The temple was dedicated to the chief deity of the city, Athena. It is not surprising that the temple of Athena had been decorated with griffons, the symbol of Phokaia. The horse protomes that decorated the temple along with the griffons are also related to Athena as she was also known as a goddess who tamed and trained horses. The griffons probably served as guardians of the temple of Athena. Simultaneously, they were creatures sacred to Zeus, the father of Athena.



Fig. 5. Terracotta frieze fragments from the Temple of Athena at Phokaia. Izmir Archaeological Museum Inv. 9653+11954+12476. Early 6th century B.C.



Fig. 6. Terracotta frieze fragment belonging to the Temple of Athena at Phokaia. H. 22.6 cm. Found in the Western Trenches in the excavations of 2008. Early 6th century B.C.

Griffons are mythological birds. Like the sphinx, siren and chimaera, they are composite creatures. In ancient Greece these creatures are called “Gryps”, and in western languages, “griffon”. In the first half of the eighth century B.C., after acquiring the Phoenician alphabet, the Ionians again reached a high cultural level in which they could profit from the civilization level of the eastern countries. At the same time, they continuously adopted all the composite creatures of eastern mythology. From the East they took the mythological composite animal, the griffon. This creature has the head of an eagle, the body of a lion, and wings, too. One also encounters depictions in which it has the body of a human. The ears are those of a horse or donkey whereas the upper jaw is always that of an eagle. As for the lower



Fig. 7. Tufa stone griffon protome sculptures no. 1 and 2, which decorated the Phocaeen Temple of Athena. Found in the excavations of 2005.

jaw, it is sometimes that of an eagle, at other times, that of a lion. Griffons in the form of protomes are seen later.

The griffon protomes made of tufa stone have the head of an eagle with a long neck and long ears. These protomes were 1.30 m. in height. With the ears added they reached a height of 1.50 m. (fig. 8). From the ears retrieved only a single one could be completed. The height of this ear was measured as 25.8 cm. (fig. 9). The ears were attached by lead that was poured into a cavity 3.2 cm. in diameter (fig. 10). The knobs on the foreheads of the griffons were not retrieved. However, like the ears, these knobs were fastened with lead into a circular cavity in the head. In such instances, the hole was 7.3-9 cm. in diameter. The iconographic characteristics of these griffons are as follows:

- 1) A wide open beak;
- 2) An upward-curving tongue;
- 3) The upper and lower jaws are those of an eagle. A very curved and pointed upper jaw;

- 4) A high knob-like form on the forehead;
- 5) Long upright ears in the shape of donkey ears;
- 6) Two tresses which begin immediately in back of the ears and descend on both sides of the neck, ending in a spiral shape;
- 7) A ruff that surrounds the throat from one ear to the other, like that seen on lions;
- 8) A long slender pipe-shaped neck.

These iconographic characteristics of Phocaeen griffons correspond exactly to the cast griffon protomes affixed to bronze cauldrons retrieved at Olympia; their dates should not, therefore, differ greatly.

Where on the temple were the Phocaeen griffon and horse protomes placed ?

The griffon and horse protomes retrieved in 2005 were found together with cella wall blocks associated with the cella wall of the Archaic temple. In the course of excavating, these protome statues belonging to the earthquake-destroyed temple were found *in situ*, lined up as one griffon followed by one horse. This arrangement indicates that the protome statues were placed in the intercolumnar spaces, one griffon alternating with one horse. The protome statues were hung up by affixing the beam-shaped protrusion at their backs to the cella wall. These projections, which entered into the cella wall, were each carved, out of the same tufa stone, as a single piece together with a sculpted protome. On griffon protomes the protrusions were located at the bottom of the back-side and on the horse protomes, in the middle of the back-side.

The measurements of these protrusions on the back-sides of griffon and horse protomes conform to their cella blocks. The protomes were found in the course of excavations as were the cella blocks, enabling one to ascertain that the protomes were located on the cella wall. The fact that the griffon and horse protomes were found in very good condition indicates that they were located on the exterior surface of the cella wall high enough to be out of the reach of people.

On the back of the necks of the griffons a semi-circular shaped cavity is of particular interest. By means of this cavity a stone rod was inserted into an interstice in the cella wall thus assuring the stability of the long neck of the griffon and preventing breakage.

The griffons probably served as guardians of the temple of Athena. They were also creatures sacred to the father of the goddess, Zeus. It is no coincidence that griffon heads are found on the earliest electrum coins of Phokaia. The temple of Athena, contemporary of these coins, was surrounded by a decoration of griffon protomes.

The depiction of griffons on Phocaeen coins is very similar to the griffons decorating the temple of Athena. They have in common the characteristics of a wide-open beak, a strong and mobile tongue, a pronounced round knob on the forehead and, at the sides, decorations in the form of spirals. The examples that are most similar to the griffon protomes retrieved from the Phocaeen temple of Athena are those found on large bronze cauldrons.³ On these cauldrons attachments in the form of sirens are also found in addition to griffon protomes. A large number of the cauldrons have been retrieved in the West, in Greece, and in Etruria, in Italy. In particular, these griffon protomes show a great similarity to late Hittite examples. Cauldrons with griffon protomes that resemble the Phocaeen griffons have frequently been found in Greece, at Samos and at Olympia; in particular, the griffon-formed bronze attachments of a cauldron retrieved at Olympia. The griffon protomes made of tufa stone for the temple of Athena must have been inspired by these. The Phocaeen griffons must be contemporary with the temple, around the beginning of the sixth century B.C.

The development of the griffon protome

When did griffon protomes first appear? This subject has been much discussed; the Phocaeen griffon protomes have provided an important chronological novelty. It is for this reason that, in our opinion, the subject should be considered anew; hence, the subject of the present paper. For a century much research has been carried out concerning griffon depiction and griffon protomes.⁴

³ For the cauldrons, see: Çilingiroğlu 1984, p. 64-80; Çilingiroğlu 1997, p. 124-126.

⁴ Börker-Klähn (J.) – Greif. In: *Reallexikon für Assyriologie*, vol. 3. Berlin and New York, De Gruyter, 1971, p. 633-639; Furtwängler (A.) – Gryps. In: Roscher (W.H.) ed., *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, vol. I.2, Leipzig, 1886-1890, p.1742-1777; Poulsen (F.) – *Der Orient und die frühgriechische Kunst*. Leipzig and Berlin, B. G. Teubner, 1912, p.49 ff; Kunze (E.) – *Kretische Bronzereliefs*. Stuttgart, 1931, p.166-169; Moortgat 1932, pl. 23, fig. 6; Amandry (P.) – *Petits objets de Delphes*. BCH, 68-69, 1944-1945, p. 67-74; Kunze (E.) – *Neue Meisterwerke griechischer Kunst aus Olympia*. Munich, 1948; Barnett (R.D.) – Early Greek and Oriental Ivories. *JHS*, 69, 1949, p. 1-19; Akurgal 1949, p. 80 and 84-86; Kunze (E.) – *OlForsch*, II, 1950, p. 229; Jantzen 1955; Amandry (P.) – Grèce et Orient. *Études d'archéologie classique*, I, 1955-56. Paris, De Boccard, 1958, p. 3-15; *Id.* – Chaudrons à protomes de taureau en Orient et en Grèce. In: *Studies presented to Hetty Goldman*. New York, 1956, p. 239-261; Hanfmann (G.M.A.) – *Gnomon*, 29, 1957, p. 241-248; Barnett 1957, Index: griffon; Amandry 1958, p. 85 ff; Jantzen (U.) – Greifenprotomen von Samos. Ein Nachtrag. *AM*, 73, 1958, p. 26-49, Beil. 28-52; Akurgal 1959, p. 99-105; Akurgal 1961, p. 66-70; Simon (E.) – Zur Bedeutung des Greifen in der Kunst der Kaiserzeit. *Latomus*, 21, 1962, p. 749-780; Bisi (A.M.) – *Il Grifone*, Rome, 1965; Goldmann (B.) – The Development of the Lion-Griffin. *AJA*, 64, 1960, p. 319-328; Kyrieleis (H.) – Zum orientalischen

Researchers have offered their observations and findings in detail.

On the subject of griffon depiction E. Akurgal (1949, p. 81-84) noted the earliest reciprocal influence of eastern and western artists. According to him, in the second millenium the Cretans and the Mycenaeans brought the griffon depiction from the East. But, they developed it into a new and original form. The Phoenician griffon is inspired by the Cretan and Mycenaean examples. The Syro-Hittite griffon type is, in turn, developed under Phoenician influence. According to Akurgal (1992, p. 34), the Hellenes imitated the griffon type produced in the last phase of the Late Hittite.

Griffon head curls

On the Phocaeen griffon protomes there is a single curl above the eyes between the nose and ears (**fig. 9**). These curls end in a spiral shape at the tip of the ear. Given the fact that only a single curl appears, the Phocaeen griffons resemble the Late Hittite bird-men. For example, at Zincirli the bird-men⁵ found on the orthostats of the southern gate of the city date from the middle phase of Late Hittite (the last quarter of the ninth century B.C.). The bird-men of Kargamesh⁶ date from the second half of the eighth century B.C. In both groups only a single curl is present.

On the head of the griffon-man relief found on an orthostat at Sakçagözü only a single curl appears. Aramaic craftsmen mixed the traits of the eagle, horse, and lion in order to create a new type of griffon. This type, in the Aramaic-Hittite style belongs to the last phase of Late Hittite (Akurgal 1969, p. 58 and 61, figs. 16-17).

The head of a griffon relief on an andesite orthostat discovered at Ankara shows a close likeness to the Sakçagözü example (Akurgal 1949, p. 84 ff., pl. 49a). The curl is located in front of the ear.

This curl found on bird-men and griffon-men of the middle and late phases of the Late Hittite differs slightly from the curls on the Phocaeen griffons. The Hittite curls are located in front of or at the level of the ear. Both ends

Kesselschmuck. *MarbWPr*, 1966, p. 1ff; Herrmann 1966; Akurgal 1968, p. 75-79 and 82, figs. 60-61; Akurgal 1969, p. 56. 57. 61. 63. 182-186; Benson (J.L.) – Unpublished Griffin Protomes in American Collections. *Antike Kunst*, 3, 1960, p. 58-70; Tzavella-Evjen (Ch.) – *Ta pterota ontas tis proistorikis epochis tou Aigaiou*. Athens, Archaeological Society, 1970, pls. 1-22; Vidal de Brandt (M.M.) – *La iconographie del grifo en la peninsula Iberica*. University of Barcelona, 1975; Herrmann 1979; Dierichs (A.) – *Das Bild des Greifen in der frühgriechischen Flächenkunst*. Munich, 1981; Akurgal 1992.

⁵ Akurgal 1969, fig. 79; Moortgat 1932, pl. 23, fig. 6 (orthostat from Kargamiş).

⁶ Moortgat 1932, pl. 23, fig. 6; Wooley (L.) – *Carchemish II*. London, 1969, no. B 12.

terminate in a spiral shape whereas on the Phocaeen griffons the curl is in front of or above the eye. Only the lower end has a spiral shape. Nonetheless, whether the examples are Late Hittite or Phocaeen, the fact that the curl is single constitutes a resemblance.

As for the Urartian bird-men there are two curls, thus differing them from the Late Hittite and Phocaeen examples. On the ivory bird-men from Toprakkale (Barnett 1957, pl. 131 fig. W. 13, 14; Akurgal 1969, p. 82, fig. 61) and Altintepe⁷ the two curls are clearly shown.⁸

However, the raised pointed tongue of the Urartian ivory bird-men also exists on the Phocaeen griffons. Thus, the Phocaeen griffons resemble the Urartian bird-men.

On the bird-man on an ivory relief found at Nimrud that belongs to the New Assyrian period, a single curl and an upward-curved tongue⁹ are visible. This example is rare in Assyrian art and must have undergone Late Hittite and Urartian influence.

Griffon neck tresses

Neck tresses are different from head curls. They are located on both sides of the neck and are single or double. On forged or cast griffon protomes there are different styles, but the general structure is the same.

On examples using the forging technique, the neck tress is usually single. However, on one of the earliest griffon protomes from Olympia, there are double tresses (Akurgal 1992, pls. 12. 16a-b and 17). On both sides of the head of early period griffon protomes, using the forging technique, the tresses reach as far as the protuberance on the head and end in a spiral. Beginning in a spiral from under one side of the neck and continuing upwards, the tresses pass in back of the ears and surround the knob in the center of the forehead. Descending on the other side of the neck, they again end in a spiral as illustrated on the vase from Aigina (Akurgal 1969, pl. 55).

The tresses on Phocaeen griffon protomes are independent of each other. Two sculpted relief tresses beginning behind the ears and having semi-circular profiles descend both sides of the long neck and end in spirals. They have no connection or relationship to the knob on the forehead. This is also true of the Olympian bronze griffon protomes made using the forging technique and

which must be dated later. In the forged examples double tresses are frequently seen in addition to single tresses on each side of the neck. On the Phocaeen griffons the manner in which the subject is treated and the workmanship of the relief curls is also present on the Ionic capitals of the temple of Athena to which they belong. The manner of treating spirals in the volutes on the Ionic capital is the same as that of the long tresses on the griffons. Since their style is similar the Ionic capitals and the griffons must have been made by the same artisans and at the same time.

On a gold griffon protome from Ziwiye one discovers a pair of neck tresses¹⁰ in addition to the head curl. Here the lower end of each neck tress terminates in a helix. The Ziwiye griffon protome with its pointed upper beak and raised pointed tongue recalls the style of griffon protomes made with the forging technique.

The knob on the forehead of griffons

There is a round high knob on the forehead of Phocaeen griffons. It was inserted with lead into an open cavity in the center of the forehead. No example of such a knob has been retrieved. The origin of this knob, a feature characteristic of Greek griffon protomes, goes back to the last phase of Late Hittite. On the forehead of protome examples from this last phase of Late Hittite art there are spiral decorations or low relief protuberances. Later, these develop into high round knobs. Therefore, the development of the knob is also important, chronologically speaking.

Akurgal states that the protuberances on the forehead of griffons originate in the last phase of Late Hittite, thus asserting the concurrent development of the knob (Akurgal 1992, p. 36 ff.). According to him, this knob was, perhaps, a curl worked in relief and found on some griffon heads in Zincirli reliefs from the middle phase of the Late Hittite (*ibid.*, pl. 12:3-4).

There is a protuberance on the forehead of a bird-man from Sakçagözü (Akurgal 1969, fig. 16) dating back to 730 B.C. On an eagle head from Tell Halaf (Parrot 1961, p. 96 fig. 105; Akurgal 2001, fig. 147), dating from the last quarter of the eighth century B.C., the spiral in the center of the forehead has been worked in relief.

Pursuing his theory further, Akurgal states that even earlier examples of the knob are found in the middle phase of the Late Hittite period (Akurgal 1992, p. 37, pl. 12:3-6).

⁷ Özgüç (T.) – *Altintepe II*. Ankara, 1969, p. 39, figs. 36. 37; 80, pl. B figs. 3-4; pls. 32-33.

⁸ Akurgal confuses the curls in front of the ear with the long tresses behind the ear. Whereas these are distinct from each other and both are seen on Phocaeen griffons: Akurgal 1992, p. 36.

⁹ Mallowan (M.E.L.) – *Nimrud and its remains*. London, 1966, Tome II, p. 486, fig. 383; Orthmann (W.) – *Der Alte Orient*. Berlin, 1975, pl. 259.

¹⁰ Godard (A.) – *Le Trésor de Ziwiye (Kurdistan)*. Haarlem, 1950, p. 40 pl. 50 ; Parrot 1961, p. 139, fig. 169. This gold griffon dates from the end of the eighth century B. C. This date is too early for the style shown and must date from a later period.



Fig. 8. Griffon protome no. 1.

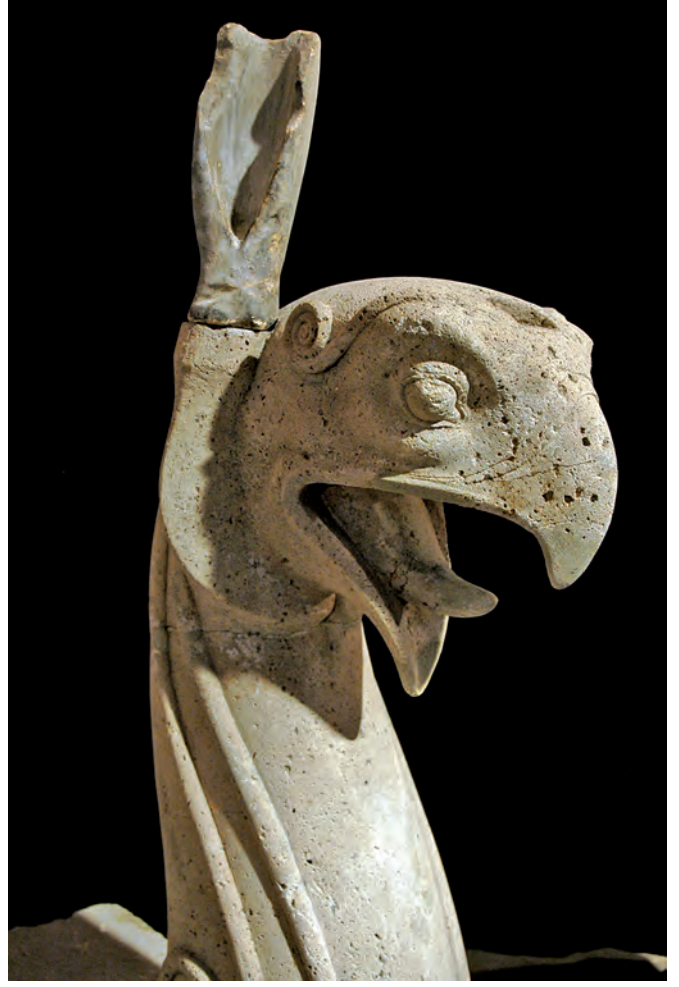


Fig. 9. Detail of griffon protome no.1. One ear of this griffon was also retrieved.



Fig. 10. Staple hole containing the lead which served to fasten the ear of griffon protome no.1 to its head.

The knob on the foreheads of griffon protomes made using the forging technique have the form of a low protuberance which is clearly visible on examples found at Olympia (Jantzen 1955, pls. 1-8; Hermann 1979, p. 1-29), Samos (Jantzen 1955, no. 33, pls. 11-12), and Etruria (*ibid.*, p. 64, pl. 18). These examples date from the last quarter and end of the eighth century B.C. Almost all researchers, with the exception of ourselves, concur with these dates. The protuberance on the foreheads is not high. The upper jaw has the form of an eagle beak whereas the lower jaw has that of a lion. The former is not pointed and the ears are short.

These forehead protuberances on griffon protomes are also found in the ceramic art of the Hellenes. For example, on the griffon relief on a relief-decorated vase made in the Protocorinthian style at Erythrai and dating from the years 665-650 B. C., the form of the protuberance on the forehead is not high (Akurgal 1992, pls. 10:1-2 and 14:1-3). The end of the upper beak of the griffon, having the form of an eagle beak, is not pointed. The lower jaw is that of a lion.

A griffon-headed Cycladic representation discovered at Aigina (Akurgal 1969, p. 18) is dated from the years around 650 B.C. Here, the protuberance on the forehead has taken the form of a button meaning that it is not high. The ears on this griffon are slightly longer. The form of the lower jaw is that of a lion. The particular characteristic of the upper jaw that has the form of an eagle beak is its pointed end. On this vase the tresses on both sides of the neck of the griffon head are joined on the forehead and surround the knob in the form of a half circle.

The Olympian and Samian griffon protomes (Jantzen 1955, nos. 34-183, pls. 13-57; Herrmann 1979, p. 64-91, pls. 37-57) made using the forging technique are recognized as Hellenic work. The knob on their foreheads is quite high and erect. Chronologically, they are the last of all the bronze griffons. The tufa stone griffon protomes associated to the Phocaeen temple of Athens are a part of this group.

The dating of forged and cast bronze griffon protomes and of Phocaeen tufa stone griffon protomes

Up to the present numerous scholars have carefully studied the origins of griffon protome attachments on bronze cauldrons. In our opinion, Akurgal has distinguished himself as one of the most eminent. According to these studies, griffon protomes appear influenced by Late Hittite and Urartu art. However, we support the idea that the date of the appearance of cauldrons with griffon protome attachments is around the middle of the first

half of the seventh cent. B. C. We divide chronologically the development of bronze griffon protomes into three separate phases:

- 1) The First Phase: Bronze griffon protomes made using the forging technique (680-650/640 B.C.).
- 2) The Transitional Phase: Bronze griffon protomes in which the manufacturing techniques and styles of both the first and second phases are used together (650/640-630 B.C.).
- 3) Second Phase: Bronze griffon protomes made using the casting technique (630-590 B.C.).

The Phocaeen griffon protomes made of tufa stone (600-590 B.C.)

The Phocaeen griffon protomes were found with the cella blocks of the earthquake-destroyed temple of Athena. The protomes that decorated the cella wall of the temple were made at the same time as the construction of the temple itself. On the basis of both ceramic and architectural finds, we date the construction of the temple during the years 600-590 B. C. We conclude that the griffon protomes also date from the same period.

The griffon protomes of Phokaia resemble very closely the style of the bronze griffon protomes made using the casting technique, described above in the Second Phase. Therefore, their dates must also be very close in time. The griffon protomes of Phokaia must have been designed by Ionian artists who took as a model the cauldrons with griffon attachments which we considered within the Second Phase. The relief tresses that end in a spiral seen on both sides of the neck of the griffons are also present on the Ionic capitals of the temple of Athena. The griffon protomes must, therefore, have been made by the same artisans who carved the capitals and at the same time. The Ionian artisans did not seek their inspiration in the Late Hittite and Urartian centers. Instead, cauldrons with attachments that had been created under the influence of Late Hittite and Urartian art became in turn a mythological source of inspiration to and an influence on the Ionian artists. The Phocaeen griffon protomes were produced as a result.

The temple of Athena at Phokaia is one of the oldest in the Ionian world. For this reason a second excavation of the remains of the temple and the reconstruction of a portion of it are of great importance to the Ionians. They founded the Western civilization of today and created one of their greatest cities, Phokaia, today the modern settlement of Foça. The completion of the excavations and, after restoration, the rebuilding of one section of the temple with its griffon and horse protomes will be a concrete tribute to the past of Phokaia and its importance to our own times.

Bibliography

- Åkerström 1966:** ÅKERSTRÖM (Å.) – *Die architektonischen Terrakotten Kleinasiens*. Lund, CWK Gleerup, 1966.
- Akurgal 1949:** AKURGAL (E.) – *Späthethitische Bildkunst*. Ankara, Archäologisches Institut der Universität, 1949.
- Akurgal 1956:** AKURGAL (E.) – Foça Kazıları ve Kyme Sondajları. *Anatolia*, 1, 1956, p. 33-40.
- Akurgal 1959:** AKURGAL (E.) – Urartäische Kunst. *Anatolia*, 4, 1959, p. 99-105.
- Akurgal 1961:** AKURGAL (E.) – *Die Kunst Anatoliens von Homer bis Alexander*. Berlin, Walter De Gruyter, 1961.
- Akurgal 1968:** AKURGAL (E.) – *Urartäische und altiranische Kunstzentren*. Ankara, Türk Tarih Kurumu, 1968.
- Akurgal 1969:** AKURGAL (E.) – *Orient et Occident. La naissance de l'art grec*. Paris, Albin Michel, 1969.
- Akurgal 1992:** AKURGAL (E.) – Zur Entstehung des griechischen Greifenbildes. In: KOTINOS. *Festschrift für Erika Simon*. Mainz am Rhein, P. von Zabern, 1992, p. 33-52, pls. 8-14.
- Akurgal 1993:** AKURGAL (E.) – *Eski Çağda Ege ve İzmir*. İzmir, Net Turistik Yayınlar Sanayi, 1993.
- Akurgal 1995:** AKURGAL (E.) – La Grèce de l'Est, berceau de la civilisation occidentale. In: *Phocée et la fondation de Marseille*. Marseille, Musée d'Histoire, 1995, p. 30-45.
- Akurgal 2001:** AKURGAL (E.) – *The Hattian and Hittite Civilizations*. Ankara, Ministry of Culture, 2001.
- Amandry 1958:** AMANDRY (P.) – Objets orientaux en Grèce et en Italie. *Syria*, 35, 1958, p. 73-109.
- Barnett 1957:** BARNETT (R.D.) – *The Nimrud Ivories in the British Museum*. London, British Museum Publications, 1957.
- Çilingiroğlu 1984:** ÇILINGIROĞLU (A.) – *Urartu ve Kuzey Suriye. Siyasal ve Kültürel İlişkiler*. İzmir, Ege Üniversitesi Basımevi, 1984.
- Çilingiroğlu 1997:** ÇILINGIROĞLU (A.) – *Urartu Krallığı. Tarihi ve Sanatı*. İzmir, 1997.
- Herrmann 1966:** HERRMANN (H.-V.) – *Die Kessel der orientalisierenden Zeit. Erster Teil. Kesselattaschen und Reliefuntersätze*. Berlin, Walter De Gruyter, 1966 (*OIForsch* VI).
- Herrmann 1979:** HERRMANN (H.-V.) – *Die Kessel der orientalisierenden Zeit. Zweiter Teil. Kesselprotomen und Stabdreifüsse*. Berlin, Walter De Gruyter, 1979 (*OIForsch* XI).
- Jantzen 1955:** JANTZEN (U.) – *Griechische Greifenkessel*. Berlin, Gebr. Mann, 1955.
- Larisa II:** KJELLBERG (L.) – *Larisa am Hermos. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1902-1934. II. Die architektonischen Terrakotten*. Berlin, Walter De Gruyter, 1940.
- Moortgat 1932:** MOORTGAT (A.) – *Die bildende Kunst des alten Orients*. Berlin, H. Schoetz, 1932.
- Özyiğit 2007:** ÖZYİĞİT (Ö.) – 2005 Yılı Phokaia Kazı Çalışmaları. 28. *Kazı Sonuçları Toplantısı*, 2. cilt. Ankara, Anıtlar Müzeler Genel Müdürlüğü, 2007, p. 341-354.
- Özyiğit 2009:** ÖZYİĞİT (Ö.) – Phokaia Griffon Protomları ve Griffon Protomlu Kazanların Kronolojisi. *Altın Çilingiroğlu'na Armağan. Yukarı Denizin Kıyısında Urartu Krallığı'na Adanmış Bir Hayat*. İstanbul, Arkeoloji ve Sanat Yayınları 2009, p. 489-504.
- Parrot 1961:** PARROT (A.) – *Assur*. Paris, Gallimard, 1961.

À la découverte de Marseille grecque

Xavier Delestre*



Fig. 1. Vue générale du chantier de la Bourse en 1970. Photo CCJ.

Abstract. *The excavations of the “Centre Bourse” and of the “Collège Vieux-Port” are two frontiers in the contemporary chronology of Marseilles. Beyond the symbol which both offer for consideration as part of the archaeological heritage in the city, they are two symbolic sites that contribute to our knowledge of the Greek period. For more than fifty years, Marseilles has been the theatre of an almost uninterrupted succession of research projects, which, little by little, allow one to establish an urban history of her inhabitants. This article is limited to an evocation of the excavations made since the publication in 2005 of the volume of the “Carte archéologique de la Gaule” dedicated to Marseilles.*

* Conservateur Régional de l'archéologie, Région PACA.

Sur le territoire national, il y a peu de dossiers scientifiques intéressant les périodes antiques qui par leurs contenus, leurs apports à la connaissance historique, leurs dimensions scientifiques internationales et leurs positionnements dans l'histoire de l'archéologie nationale soient aussi importants que celui de Marseille. « Depuis toujours, le destin de Marseille a fasciné les érudits », comme le rappellent Antoine Hermary, Antoinette Hesnard et Henri Tréziny en introduction de leur ouvrage paru en 1999 (p. 3). Beaucoup de chercheurs se sont exprimés sur la place particulière de Marseille. Je me bornerai à citer ici Fernand Benoit qui considère, dans sa synthèse de 1965 (p. 229), que Marseille est à « l'avant garde de l'hellénisation en Occident » ou

bien encore Pierre Gros pour qui Marseille permet de « lire quelques-uns des moments les plus importants de l'histoire de la Méditerranée occidentale »¹.

Je ne crois pas nécessaire de revenir ici en détail sur l'histoire de cette riche recherche du passé de Marseille initiée dès la fin du XIX^e s. par les travaux de Michel Clerc (1927-1929 ; voir Drocourt 2001), ni d'ailleurs sur la période grecque plus spécifiquement² ; des collègues ont eu l'occasion d'en rappeler les grandes étapes dans des synthèses³, comme par exemple lors du colloque « Marseille grecque et la Gaule » organisé en 1990. De cette rencontre scientifique, il reste d'ailleurs aujourd'hui un ouvrage publié avec le concours d'Henri Tréziny deux ans après dans la collection des « Études massaliètes » (Bats *et al.* 1992) et deux catalogues d'expositions édités par les musées de la ville (Collectif 1990 ; Gantès, Moliner 1990). Ces trois publications réunissent la somme du savoir alors acquis depuis les premières observations faites par Fernand Benoit au sortir de la Seconde Guerre mondiale⁴. Elles donnent aussi un inventaire précis des problématiques et des thématiques alors étudiées : la colonisation phocéenne, les sources antiques, la topographie urbaine, la religion, l'économie, les relations entre Marseille et la Gaule méridionale et interne. La lecture des contributions alors réunies montre tous les enseignements que l'on peut tirer, d'une part, de l'expertise de trouvailles plus ou moins anciennes, aujourd'hui conservées dans les musées de la ville ou dans le dépôt de fouilles, complétée d'autre part par une observation fine des stratigraphies mises en évidence lors des fouilles contemporaines.

Par ailleurs, il n'est pas utile d'aller dans le cadre de cet article au-delà d'un simple rappel concernant la place qui est celle du chantier archéologique de la Bourse, de 1967 à 1976 (Euzennat, Salviat 1968 ; Salviat 1990 ; Delestre 2006), dans l'histoire de l'archéologie régionale⁵, pour notre discipline et la connaissance de Marseille grecque (fig. 1). Chacun sait combien cette « aventure archéologique » complexe a marqué toute une génération de chercheurs en devenant, sur le plan national, le point de départ de ce que l'on appelle maintenant « l'archéologie urbaine ». Ce chantier de la Bourse est aussi, sans doute, l'un des dossiers archéologiques français les plus médiatisés, avec des implications politiques



- | | | |
|----------------------|-------------------------|------------------------|
| ① Boulevard de Paris | ④ Esplanade de la Major | ⑦ Quai Rive Neuve |
| ② Centre Bourse | ⑤ Nédélec | ⑧ Rue de la République |
| ③ Collège Vieux-Port | ⑥ Place de la Madeleine | ⑨ Rue Trinquet |

Fig. 2. Plan de Marseille avec la localisation des fouilles récentes (DAO Ch. Hussy).

au plus haut niveau de l'État. Il fut vécu par beaucoup d'archéologues, d'amateurs de patrimoine, comme un important traumatisme et même comme un véritable scandale archéologique⁶. Mais ce qui est devenu très vite « l'affaire du Centre Bourse » a été aussi le point de départ de ce qui allait être le trait dominant de l'archéologie marseillaise pendant plusieurs décennies, à savoir la réalisation de grandes opérations de fouilles. Celles-ci furent d'abord de sauvetage puis, après l'adoption de la loi de 2001, d'archéologie préventive conduites par des équipes professionnelles œuvrant sous la responsabilité administrative et scientifique de l'État, ministère de la Culture et de la Communication (Direction régionale des affaires culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur – service régional de l'archéologie).

Cette fouille de la Bourse (fig. 2, 2), la plus longue qui ait été menée sur le territoire de la ville de Marseille, a servi de lieu de formation pratique pour nombre d'étudiants aixois, jeunes archéologues devenus aujourd'hui des chercheurs confirmés et des acteurs majeurs de l'archéologie dans cette région ou sur d'autres territoires du pourtour méditerranéen. En ces temps où l'on réalisait

1 Gros (P.) – Allocution de synthèse. In : Bouiron, Tréziny 2001, p. 402.

2 Voir à ce sujet *De Gyptis à Jules César*, Catalogue d'exposition, musée Borély, Marseille, 1976 ; Momigliano (A.) – *Sagesses barbares, les limites de l'hellénisation*. Paris, 1980, p. 63-85 (« Les Gaulois et les Grecs »).

3 Ainsi, par exemple : Salviat 1973 ; Euzennat 1976 ; Clavel-Lévêque 1977 ; Morel-Deledalle 1979.

4 Sur les données archéologiques de cette période voir Benoit 1936.

5 Pour une histoire de l'archéologie urbaine en Provence, voir Delestre 2011.

6 Pour une idée de l'émotion suscitée par cette découverte, voir Scolardi (P.) – *Marseille la grecque, son empire et Rome*. Marseille, 1974, p. 265 et suivantes.



Fig. 3. Fouille d'une nécropole du V^e s. av. J.-C., boulevard de Paris (Photo Chronoterre Archéologie).

souvent avec difficulté, simplement faute de moyens financiers et d'équipes formées, une « archéologie en ville », se posait la question criante de la méthodologie la plus adaptée pour appréhender des surfaces étendues, en l'occurrence plusieurs hectares. C'est ainsi que l'on opte pour la première fois en France sur des espaces aussi vastes pour l'emploi de la méthode Wheeler découpant la zone de fouilles en carrés réguliers (Euzennat 1992). Le temps de la fouille sur ce site a fini par s'achever, laissant place pour partie aux engins de construction et pour partie à une réserve archéologique, l'actuel « jardin des vestiges/port antique ». En revanche, celui des études se poursuit encore aujourd'hui. De ce point de vue, Henri Tréziny a été l'un des acteurs principaux de cette recherche en laboratoire en animant notamment une ATP du CNRS en vue d'accélérer l'exploitation des données réunies au fil des campagnes. Vaste tâche mais oh combien fructueuse pour l'archéologie marseillaise !

Depuis cette première fouille de sauvetage, qui témoigne des premiers pas de l'archéologie scientifique dans cet espace urbain, l'archéologie à Marseille a beaucoup changé. Elle est en effet devenue au quotidien une

recherche archéologique pluridisciplinaire et pluri-institutionnelle. Plus précisément, une « archéologie de la ville » cherchant à aborder l'histoire du fait urbain sur la longue durée, des origines à la ville moderne, à en définir les « profils » successifs en extrayant de son sous-sol les moindres indices utiles pour renseigner sur la topographie ou, tout simplement, sur la vie quotidienne et les croyances de ces populations. Il s'agit à terme, par une exploration méthodique, de mettre en évidence les « *corsi e ricorsi* » de cette ville portuaire.

Le volume collectif sur « La Provence des origines à l'an mil » publié en 1989 (Février *et al.* 1989) et les actes du colloque organisé en 1999 par M. Bouiron et H. Tréziny rendent compte par le détail de l'apport de cette archéologie de terrain. Ils montrent aussi la succession des découvertes dont certaines dépassent, par leur intérêt scientifique ou esthétique, le strict cadre de Marseille. Toutes ces contributions scientifiques mettent en lumière les pleins et les vides de nos connaissances et rappellent inévitablement que les thématiques développées reposent toujours sur des données archéologiques partielles. Une documentation qui peut susciter au sein de

la communauté des archéologues des divergences d'interprétations, car, en la matière, la vérité reste illusoire. Chacun d'entre nous sait combien souvent de nouvelles trouvailles ébranlent ou détruisent des certitudes et les recherches futures ne démentiront pas cette affirmation. La question de l'organisation de la trame urbaine, de la chronologie de sa mise en place, de ses changements en est l'un des exemples, auquel Henri Tréziny (1995 et 2001b) a apporté une belle contribution.

Il est important, une fois encore, de souligner combien les choses ont pu évoluer dans la pratique de l'archéologie et dans le « ressenti » chez les aménageurs et les élus, entre cette première rencontre brutale d'une ville en mutation avec son passé dans les années soixante, à l'occasion de l'affaire du Centre Bourse (Morel-Deledalle 1985) et, par exemple, les célébrations en 1999 du 26^e centenaire de la ville. Aux conflits naguère répétés entre archéologues, aménageurs et élus, dont la presse se faisait parfois l'écho, succède une certaine reconnaissance de cette discipline, comme en témoignent les propos du maire lorsqu'il écrit en 1999, dans sa préface au catalogue d'exposition « Parcours de villes », combien celui-ci « illustre la qualité et le caractère unique des vestiges découverts, l'extraordinaire vitalité de notre cité, la plus ancienne de France »⁷. Le dernier épisode en date, certes encore exceptionnel et non encore totalement abouti, mais qui toutefois s'inscrit pleinement dans cette voie d'une meilleure prise en compte du patrimoine archéologique, est la décision de classement au titre des monuments historiques des vestiges majeurs pour l'histoire de la colonisation phocéenne découverts sur le site du collège du Vieux-Port à l'occasion de sa restructuration.

Ce riche bilan est dû à une dynamique de terrain constante tout au long de ces dernières décennies et à une professionnalisation des équipes. Pour mémoire, je rappellerai que l'on a repéré sur des étendues plus ou moins conséquentes, réparties de manière aléatoire en fonction des projets de constructions, des vestiges se rapportant à la période grecque dans plus d'une trentaine de fouilles entreprises entre 1983 et la fin 2011. Il ne faut cependant pas oublier que ces recherches ont pour conséquence, au final, une perte de stratifications archéologiques de plusieurs mètres. Cet état de fait doit continuer à interroger la communauté archéologique dans son ensemble sur la responsabilité qui est la sienne, avant que cette célèbre phrase de Méry que « Marseille est une ville sans antiquité » devienne effectivement une réalité et condamne nos successeurs à approcher cette riche histoire simplement au travers des comptes rendus des fouilles du XX^e s. et de l'examen des collections que nous aurons

constituées. En effet, depuis 150 ans, c'est un peu plus des deux tiers du patrimoine archéologique de la ville, toutes périodes confondues, qui ont été éradiqués, certes avec des méthodes d'investigation de plus en plus sophistiquées.

Beaucoup d'autres villes françaises ont connu dans le même temps une activité archéologique aussi dense et un sort identique pour leurs archives du sol. En revanche, peu ont eu le privilège d'avoir pu entretenir, en parallèle à cette activité de terrain, une réflexion collective ponctuée par des colloques, des tables-rondes, des expositions, des programmes de recherche collectifs, des travaux universitaires et de nombreuses synthèses thématiques sur la céramique ou bien encore les cultes (Hermay, Tréziny 2000). À cet égard, le bilan documentaire pour Marseille est conséquent, comme le montre l'importance de la bibliographie donnée, par exemple dans le volume de la *Carte archéologique de la Gaule* (Rothé, Tréziny 2005, p. 9-83). Tout ce travail collectif nous permet à présent de disposer d'un viatique fondamental pour aborder de multiples thématiques. L'approche de ce bilan est facilitée aussi par de nombreuses publications et, en particulier, la parution régulière de synthèses. Henri Tréziny a été l'auteur ou le co-auteur de plusieurs d'entre elles. Je mentionnerai ici par ordre chronologique de parution son article de 1995 dans la revue *Méditerranée* (Tréziny, 1995), l'ouvrage qu'il a cosigné en 1999 avec Antoinette Hesnard et Antoine Hermay et sa contribution majeure à la *Carte archéologique de la Gaule* (Rothé, Tréziny 2005).

Depuis les années 1980, Henri Tréziny consacre en effet une part essentielle de son activité de chercheur à la ville de Marseille. C'est aux thèmes de l'architecture civile ou militaire, de la métrologie (Tréziny 1989), des matériaux de construction et sur l'urbanisme en général (Tréziny 2005) qu'il a consacré une partie de ses travaux. Nous lui devons encore d'autres contributions sur la cité et son territoire. Toutes ses réflexions sont fondées, d'une part, sur l'apport des fouilles d'urgence et préventive dont il suit avec attention l'évolution en apportant toujours très volontiers son expertise aux équipes en charge des fouilles, et, d'autre part, sur l'étude des sources historiques⁸.

En marge de ces travaux scientifiques et des publications qu'il produit, j'ai souvent mesuré combien Henri Tréziny était attaché à la diffusion des connaissances auprès des étudiants, mais aussi d'un large public, en donnant de nombreuses conférences, en s'associant à des

⁷ Jean-Claude Gaudin, maire de Marseille, Vice-Président du Sénat, Préface du catalogue *Parcours de villes* (Hesnard et al. 1999).

⁸ H. Tréziny sait, à cet égard, faire les mises au point qui s'imposent lorsque ses propositions sont contestées par d'autres collègues : voyez par exemple sa note 4 dans l'article « Les lieux de culte dans Marseille grecque » (Hermay, Tréziny 2000, p. 82).

publications de vulgarisation⁹ et en étant lui même directeur de publication, comme celle qui accueille aujourd'hui cet ouvrage collectif qui lui rend un juste hommage. Il faut être reconnaissant à Henri Tréziny d'avoir, tout au long de son parcours, été attentif à faire fructifier ces échanges entre spécialistes et archéologues de terrain en organisant des rencontres, des séminaires et des tables-rondes, comme par exemple en 1986 sur le thème « Le territoire de Marseille grecque » (Bats, Tréziny 1986).

Compte tenu de ce qui vient d'être rappelé précédemment, je limiterai ma contribution à une évocation des principaux résultats des fouilles et travaux de recherche faits depuis la parution en 2005 du volume de la *Carte archéologique de la Gaule* sous le titre de « Marseille et ses alentours ». Depuis la publication de cet ouvrage collectif, une vingtaine de fouilles a été effectuée, livrant des vestiges attribuables à l'époque grecque. À l'exception des recherches sur la ferme du Verduron (Badie, Bernard 2008) et d'un programme de recherche au Sud-Ouest du bassin de Marseilleveyre autour de l'oppidum¹⁰, toutes ces fouilles sont des opérations d'archéologie préventive réalisées par les équipes municipales¹¹ et par les archéologues de l'INRAP.

Lorsque l'on s'intéresse à l'occupation grecque de Marseille, la première question qui se pose est, bien entendu, celle de la superficie de la ville. On estime aujourd'hui que, quelques décennies après l'arrivée des Grecs, celle-ci devait s'étendre sur une vingtaine d'hectares à partir de la butte Saint-Laurent et sans doute celle des Moulins. Elle atteindra avec une cinquantaine d'hectares sa pleine expansion à l'époque hellénistique (Gantès 1992 ; Tréziny 2005). Une enceinte entoure la ville dès le VI^e s. avant notre ère (Tréziny 1990 et 2000).

Sur la topographie, les dernières fouilles apportent quelques données complémentaires, et même exceptionnelles pour celles conduites en 2005 sur le site du collège du Vieux-Port (**fig. 2, 3**)¹². Ces investigations ont permis de mettre en évidence une puissante stratigraphie allant de 600-570/560 av. J.-C.¹³ jusqu'à 50 av. J.-C. Pour la période la plus ancienne, on

retiendra la présence d'un artisanat de la métallurgie, attesté également au cours de la seconde période par de nombreuses scories, des sols calcinés, mais aussi un empiérement correspondant à une voie allant du sommet de la butte Saint-Laurent au rivage. Pour la seconde phase, que les fouilleurs placent entre 570 et 550 av. J.-C., on observe un nivellement du site destiné à faciliter l'installation d'un bâti orienté Nord/Est-Sud/Ouest. Il est fait en briques de terre crue posées sur des solins de pierres en calcaire blanc des carrières de Saint-Victor. Entre 550 et 450 av. J.-C. un édifice monumental en grand appareil de plan rectangulaire (8,50 m x 12,10 m) est élevé en conservant les mêmes orientations. Celui-ci est cloisonné en deux par un mur de refend. Parmi les hypothèses proposées, ce monument installé sur une terrasse est interprété comme une possible salle de banquet couché (*symposion*) dans laquelle pouvait se rassembler l'élite de la cité. La céramique, dont une grande partie est d'origine attique, met en évidence une utilisation des lieux entre 530 av. J.-C. et 470/460 av. J.-C. Le corpus des vases se distingue de ce que l'on connaît par ailleurs. Il est constitué pour l'essentiel de coupes à deux anses horizontales ou à une anse, de quelques cratères et de cruches à embouchure arrondie (Briquel *et al.* 2006).

Cette construction, agrandie au cours de la première moitié du V^e s., était couverte de tuiles courbes et plates, et richement décoré d'enduits peints parmi lesquels on note l'emploi du bleu égyptien. La dernière phase, comprise entre 400 et 50 av. J.-C., montre une permanence des orientations du premier quart du VI^e s., avec toutefois de nouvelles constructions, installées aux III^e-II^e s., qui attestent une rupture dans cette organisation initiale.

Les fouilles menées en 2006 sur l'emprise du parking République (**fig. 2, 8**), ont permis de découvrir des éléments d'un quartier de l'époque hellénistique bordé d'une rue, large d'environ 5 mètres, et observée sur une longueur de près de 500 mètres de long.

Quant aux fouilles réalisées sur le site de l'îlot Madeleine (**fig. 2, 6**)¹⁴, en 2007, elles montrent que les premières stratifications datent ici du premier quart du VI^e s. Par la suite, un nouvel habitat est élevé, utilisant la pierre et la terre. Ces constructions suivent un plan orthonormé épousant les courbes de niveaux de la colline. Les fouilles de l'Esplanade de la Major (**fig. 2, 4**)¹⁵, réalisées en 2008, attestent une première occupation du site dès le premier quart du VI^e s. av. J.-C., avec un bâti en matériaux périssables. Elles ont également confirmé

⁹ Voir par exemple Tréziny 1990 ; Tréziny 1995 ; Bizot *et al.* 2007.

¹⁰ Bernard (L.), Bouffier (S.), Copetti (A.), Isoardi (D.) – Sondages à Marseilleveyre In : *Bilan Scientifique 2011*. Service Régional de l'Archéologie, Direction Régionale des Affaires Culturelles Provence- Alpes- Côte d'Azur, Aix-en-Provence, 2012, p. 142-143.

¹¹ Une activité qui donne lieu à des expositions ; cf. par exemple l'ouvrage collectif *Marseille. Itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale*. Musées de la ville de Marseille, 1990, 136 p.

¹² Gantès (L.-Fr.), Mellinand (Ph.) – *Rapport final d'opération de la fouille archéologique du Collège Vieux-Port, 2 rue des Martégales à Marseille*. Nîmes, 2005, p. 127-131 ; Mellinand *et al.* 2007 ; Briquel *et al.* 2006.

¹³ Sur l'habitat au moment de la fondation de Massalia, on lira la note de Tréziny 2008.

¹⁴ Gantès (L.-Fr.) – Marseille, Place de l'îlot de la Madeleine. *Bilan scientifique régional de PACA*, 2007, p. 149-151.

¹⁵ Paone (Fr.), Mellinand (Ph.), Parent (F.) – Marseille. Esplanade Major. *Bilan scientifique régional de PACA*, 2008, p. 138-139.

la mise en place d'une trame urbaine dès le second quart du VI^e s., période à laquelle on note également une densification de l'habitat.

Pour terminer sur le sujet de la topographie, il convient de noter que les recherches conduites en 2005, quai Rive Neuve (**fig. 2, 7**)¹⁶, ont été l'occasion de repérer une cale de halage datée de la période hellénistique, destinée à tirer les navires au sec.

Ces fouilles préventives ont également enrichi les dossiers touchant au paléoenvironnement et à l'occupation des sols, avec par exemple la mise au jour sur le site de Nédélec (**fig. 2, 5**)¹⁷, en 2007, de traces de vignoble¹⁸ datées entre le V^e et le II^e s. av. J.-C. ; d'autres traces agraires ont également été reconnues rue Trinquet¹⁹ en 2008 (**fig. 2, 9**). Elles sont datées entre la fin du V^e s. et le début du II^e s. av. J.-C. Sur le même site ont été dégagés des éléments d'un captage des eaux²⁰ remontant à la seconde moitié du V^e s. av. J.-C.

Au travers de cette rapide évocation de l'actualité des découvertes grecques, on voit comment se mettent en place petit à petit les éléments de ce puzzle très complexe. Malgré les apports notables, sur beaucoup d'aspects, on peine encore à comprendre ce que devaient être les traits de la ville grecque de Massalia depuis sa fondation jusqu'à la conquête romaine²¹.

Au cours de la seconde moitié du XX^e s., les connaissances ont considérablement évolué, même si, curieusement, ce qui fait le plus sens dans la ville, c'est-à-dire sa parure monumentale, demeure encore

largement inconnu. L'un des éléments les plus emblématiques reste la découverte d'un chapiteau ionique autrefois peint, utilisé en réemploi dans la construction d'un quai romain.

Toute la littérature scientifique, publiée au cours de ces dernières décennies, témoigne des progrès successifs de l'archéologie. Elle montre aussi avec netteté les axes forts de nos connaissances, les thématiques à consolider et, surtout, combien l'enjeu majeur se situe maintenant sur un approfondissement des données sur le territoire de Marseille. C'est sans aucun doute dans cette direction que les apports les plus spectaculaires seront faits grâce aux moyens réglementaires²² dont disposent maintenant l'État (ministère de la Culture et de la Communication) pour contrôler en amont les projets de constructions et d'aménagements. Par exemple, la découverte boulevard de Paris (**fig. 2, 1**), au début de l'année 2012, à l'occasion d'une fouille préventive réalisée sous la responsabilité de Charlie Newman (société Chronoterre Archéologie), d'une petite nécropole du V^e s. bordant une voie (**fig. 3**) est un exemple d'une nécessaire expertise archéologique des territoires péri-urbains de la ville actuelle.

C'est à ce grand dessein, dont la seule ambition est de restituer à chacun cette mémoire collective de Marseille pré-romaine, que notre collègue Henri Tréziny a inscrit une partie de son travail de chercheur et contribué à éclairer cette histoire première, en posant son regard depuis la « maison de Gyptis » jusqu'aux confins de la *chôra* de Massalia.

Qu'il en soit chaleureusement remercié.

¹⁶ Bien (St.), Richier (A.), Weydert (N.) – Marseille. 23 Quai Rive-Neuve. *Bilan scientifique régional de PACA*, 2005, p. 126-127.

¹⁷ Sénépart (I.), Bertomeu (E.), Castrucci (C.) – Marseille. Boulevard Charles Nédélec/rue Bernard Dubois. *Bilan scientifique régional de PACA*, 2007, p. 143-148.

¹⁸ Sur ce sujet, voir en particulier Bertucchi 1992.

¹⁹ Paone (Fr.), Sillano (B.), Scherrer (N.) – 14 rue Trinquet. *Bilan scientifique régional de PACA*, 2008, p. 139-141.

²⁰ Troussat 1990 ; Moliner (M.) – La plus ancienne adduction d'eau de Marseille grecque. *Les Dossiers d'Archéologie*, 154, novembre 1990, p. 42-43.

²¹ Voyez la synthèse récente de S. Collin-Bouffier : Marseille et la Gaule Méditerranéenne avant la conquête romaine. *Pallas*, 80, 2009, p. 35-60.

²² On citera par exemple les zones de sensibilités archéologiques définies par arrêtés préfectoraux en application de la loi de 2001 relative à l'archéologie préventive.

Bibliographie

- Badie, Bernard, 2008** : BADIE (A.), BERNARD (L.) – Organisation modulaire du site du Verduron à Marseille (Bouches-du-Rhône), habitat gaulois du III^e siècle avant notre ère. In : Brochier (J.-E.), Guilcher (A.), Pagni (M.) éd., *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*. Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie, 2008, p. 291-299.
- Bats, Tréziny 1986** : BATS (M.), TRÉZINY (H.) éd. – *Le territoire de Marseille grecque, Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 16 mars 1985*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1986 (Études massaliètes 1).
- Bats et al. 1992** : BATS (M.), BERTUCCHI (G.), CONGÈS (G.), TRÉZINY (H.) éd. – *Marseille grecque et la Gaule*. Lattes, ADAM, et Aix-en-Provence, Université de Provence, 1992 (Études massaliètes 3).
- Benoit 1936** : BENOIT (F.) – *Carte archéologique de la Gaule romaine. Carte (partie occidentale) et texte complet du département des Bouches-du-Rhône*. Paris, Leroux, 1936.
- Benoit 1965** : BENOIT (F.) – *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*. Aix-en-Provence, Faculté des Lettres, 1965.
- Bertucchi 1992** : BERTUCCHI (G.) – *Les amphores et le vin de Marseille, VI^e s. avant J.-C. - II^e s. après J.-C.* RAN, Suppl. 25, 1992.
- Bizot et al. 2007** : BIZOT (B.), DELESTRE (X.), GUYON (J.), MOLINER (M.), TRÉZINY (H.) – *Marseille antique. Guides archéologiques de la France*. Paris, éditions du Patrimoine, 2007.
- Bouiron, Tréziny 2001** : BOUIRON (M.), TRÉZINY (H.) dir. – *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au roi René. Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999*. Aix-en-Provence, Édisud, 2001 (Études massaliètes 7).
- Briquel et al. 2006** : BRIQUEL (D.), GANTÈS (L.-Fr.), GRAN-AYMERICH (J.), MELLINAND (Ph.) – Marseille. Nouvelles découvertes grecques et étrusques. *Archéologia*, 432, avril 2006, p. 36-43.
- Clavel-Lévêque 1977** : CLAVEL-LÉVÊQUE (M.) – *Marseille grecque. La dynamique d'un impérialisme marchand*. Marseille, éditions Jeanne Laffitte, 1977.
- Clerc 1927-1929** : CLERC (M.) – *Massalia. Histoire de Marseille dans l'Antiquité, des origines à la fin de l'Empire romain*. Marseille, imprimerie du Sémaphore, 1927-1929 (réimpr. Jeanne Laffitte, 1999).
- Collectif 1990** : *Voyage en Massalie, 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud*. Marseille, Musées de Marseille et Édisud, 1990.
- Delestre 2006** : DELESTRE (X.) – Aux origines de l'archéologie marseillaise. *Archéologia*, 435, juillet-août, 2006, p. 23-27.
- Delestre 2011** : DELESTRE (X.) – Éléments pour une histoire de l'archéologie des villes de Provence. In : Pasqualini (M.) éd., *Fréjus romaine. La ville et son territoire, Actes du 8^e colloque historique de Fréjus, 8-10 octobre 2010*. Antibes, éd. APDCA, 2011, p. 9-14.
- Drocourt 2001** : DROCOURT (D.) – Un siècle d'archéologie urbaine à Marseille. In : Bouiron, Tréziny 2001, p. 13-20.
- Euzennat 1976** : EUZENNAT (M.) – Les fouilles de la Bourse. *CRAI*, 1976, p. 529-552.
- Euzennat 1992** : EUZENNAT (M.) – Marseille et son passé. Historique des découvertes. In : Bats et al. 1992, p. 65-69.
- Euzennat, Salviat 1968** : EUZENNAT (M.), SALVIAT (Fr.) – Marseille retrouve ses murs et son port grecs. *Archéologia*, 21, mars-avril 1968, p. 5-17.
- Février et al. 1989** : FÉVRIER (P.-A.), BATS (M.), CAMPS (G.), FIXOT (M.), GUYON (J.), RISER (J.) – *La Provence des origines à l'an mil. Histoire et archéologie*. Rennes, éd. Ouest-France, 1989.
- Gantès 1992** : GANTÈS (L.-Fr.) – La topographie de Marseille grecque. Bilan des recherches (1829-1991). In : Bats et al. 1992, p. 71-88.
- Gantès, Moliner 1990** : GANTÈS (L.-Fr.), MOLINER (M.) – *Marseille, Itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale*. Marseille, Musées de Marseille, 1990.
- Hermay, Hesnard, Tréziny 1999** : HERMARY (A.), HESNARD (A.), TRÉZINY (H.) dir. – *Marseille grecque. La cité phocéenne (600-49 av. J.-C.)*. Paris, éd. Errance, 1999.
- Hermay, Tréziny 2000** : HERMARY (A.), TRÉZINY (H.) – *Les cultes des cités phocéennes. Actes du colloque international d'Aix-en-Provence/Marseille, 4-5 juin 1999*. Aix-en-Provence, Édisud, 2000 (Études massaliètes 6).
- Hesnard et al. 1999** : HESNARD (A.), MOLINER (M.), CONCHE (Fr.), BOUIRON (M.) – *Parcours de villes. Marseille : 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire*. Aix-en-Provence, Musées de Marseille et Édisud, 1999.
- Mellinand et al. 2007** : MELLINAND (Ph.), SILLANO (B.), TRÉZINY (H.), WEYDERT (N.) – Marseille grecque. Découvertes de nouveaux vestiges emblématiques. *Archéopages*, 20, octobre 2007, p. 20-25.
- Morel-Deledalle 1979** : MOREL-DELEDALLE (M.) – Marseille grecque. In : Escalon de Fonton (M.) et al. éd., *Naissance d'une ville : Marseille*. Aix-en-Provence, Édisud, 1979, 2^e partie, p. 56-91.
- Morel-Deledalle 1985** : MOREL-DELEDALLE (M.) – Marseille. Sauver, prévoir, programmer. In : *Archéologie et projet urbain*. Rome, éd. De Luca, 1985, p. 139-143.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) éd. – *Carte Archéologique de la Gaule. Marseille et ses alentours. 13/3*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005.
- Salviat 1973** : SALVIAT (Fr.) – Marseille grecque. In : Baratier (E.) dir., *Histoire de Marseille*. Toulouse, Privat, 1973, p. 11-24.
- Salviat 1990** : SALVIAT (Fr.) – Pour servir de guide sur le jardin des vestiges. *Les Dossiers d'Archéologie*, 154, novembre 1990, p. 26-29.
- Tréziny 1986** : TRÉZINY (H.) – Cité et territoire : quelques problèmes. In : Bats, Tréziny 1986, p. 7-16.
- Tréziny 1989** : TRÉZINY (H.) – Métrologie, architecture et urbanisme dans le monde massaliète. *RAN*, 22, 1989, p. 1-46.
- Tréziny 1990** : TRÉZINY (H.) – Les fortifications grecques. In : *Marseille dans le monde antique. Les Dossiers d'Archéologie*, 154, novembre 1990, p. 22-25.
- Tréziny 1994** : TRÉZINY (H.) – Les fortifications phocéennes d'Occident (Emporion, Vélia, Marseille). *REA*, 96, 1994, p. 115-135.
- Tréziny 1995** : TRÉZINY (H.) – La topographie de Marseille antique de sa fondation (600 av. J.-C.) à l'époque romaine. *Méditerranée*, 3-4, 1995, p. 41-52.
- Tréziny 2000** : TRÉZINY (H.) – La pierre de construction des remparts antiques de Marseille. *RAN*, 33, 2000, p. 275-278.
- Tréziny 2001a** : TRÉZINY (H.) – Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité. In : Bouiron, Tréziny 2001, p. 45-57.
- Tréziny 2001b** : TRÉZINY (H.) – Trames et orientations dans la ville antique : lots et îlots. In : Bouiron, Tréziny 2001, p. 137-145.
- Tréziny 2005** : TRÉZINY (H.) – Topographie, urbanisme et architecture de Marseille pendant l'Antiquité. In : Rothé, Tréziny 2005, p. 230-244.
- Tréziny 2008** : TRÉZINY (H.) – La maison de Gyptis. In : Brochier (J.-E.), Guilcher (A.), Pagni (M.) éd., *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade*. Aix-en-Provence, Association Provence Archéologie, 2008, p. 285-289.
- Tréziny, Troussset 1992** : TRÉZINY (H.), TROUSSET (P.) – Les fortifications de Marseille grecque. In : Bats et al. 1992, p. 89-108.
- Troussset 1990** : TROUSSET (P.) – L'eau à Marseille dans l'Antiquité. *Les Dossiers d'Archéologie*, 154, novembre 1990, p. 30-41.

La terre des ancêtres : à propos des nécropoles antiques de Marseille¹

Manuel Moliner*

Abstract. *This paper presents a general survey on the necropoleis of Massalia/Massilia (ancient Marseilles) and focuses on the 'Sainte-Barbe' necropolis, extensively excavated twenty years ago, and published in 2003. Several aspects of ritual practices are examined, as well as the topographical development of the funerary areas, before and after the conquest of the city by Caesar (49 B.C.).*

À partir des résultats d'une grande fouille de sauvetage réalisée il y a vingt ans, nous nous proposons de dresser un état des connaissances sur les nécropoles de Massalia/Massilia, à la lumière des découvertes inédites et de la relecture des fouilles anciennes à laquelle nous avons été conduit au fur et à mesure de l'avancement de nos recherches¹.

Nous commencerons par un rapide bilan de l'histoire des découvertes funéraires à Marseille, puis nous rappellerons les principaux caractères de la nécropole de Sainte-Barbe mise au jour en 1991, avant une présentation de certains aspects de ces fouilles anciennes et récentes, pour terminer sur un aperçu de la topographie funéraire antique de cette cité grecque en Occident, fille de Phocée prise par César.

L'archéologie funéraire à Marseille

Des objets issus de tombes sont signalés à Marseille depuis le XVII^e s., il s'agit surtout de belles pièces comme des inscriptions ou des urnes céramiques. Au XVIII^e s. les amateurs d'antiquités font état de sépultures et de leur mobilier, dont seuls certains objets complets sont

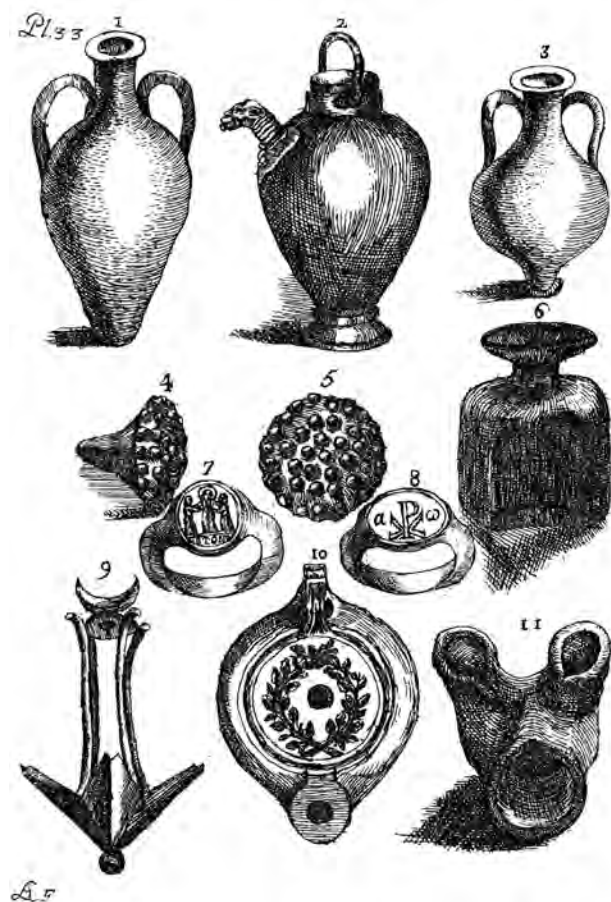


Fig. 1. Objets funéraires découverts à Marseille au XVIII^e s.
D'après Grosson 1773, pl. 33.

conservés : ils sont relativement rares, mais des lampes, des monnaies et des bijoux complètent les collections (fig. 1). L'épigraphie funéraire est peu représentée, le corpus n'atteindra qu'une centaine d'inscriptions à la fin du siècle suivant, et beaucoup sont hélas perdues depuis.

À partir du XIX^e s., des ensembles sépulcraux groupés sont signalés, mais il n'y a pas de fouilles méthodiques. Cependant, si le mobilier récolté est plus fréquent selon l'inventeur du site, ce sont souvent de simples ramassages et parfois il s'agit de véritables recherches. Deux découvertes sont exemplaires – et capitales – à cette époque : en 1831-32 la « surveillance archéologique » – autorisée

* Atelier du Patrimoine, Ville de Marseille.

¹ On signalera que, depuis cette date, plusieurs découvertes de gisements funéraires viennent compléter ce panorama du monde des morts. Jusqu'à aujourd'hui, ce sont les périodes moderne et antique tardive qui ont été bien documentées, comme par exemple la nécropole paléochrétienne de la rue Malaval en 2003-2004 (Moliner 2010) ou un charnier de la peste de 1720 près de la cathédrale de la Major en 2008 (Paone 2009). Mais tout récemment, en juin 2012, c'est une petite nécropole grecque qui a été exhumée au Nord de la ville dans le quartier d'Arenc, rue Melchior Quinot (*La Provence*, éd. Marseille, 4 juin 2012).

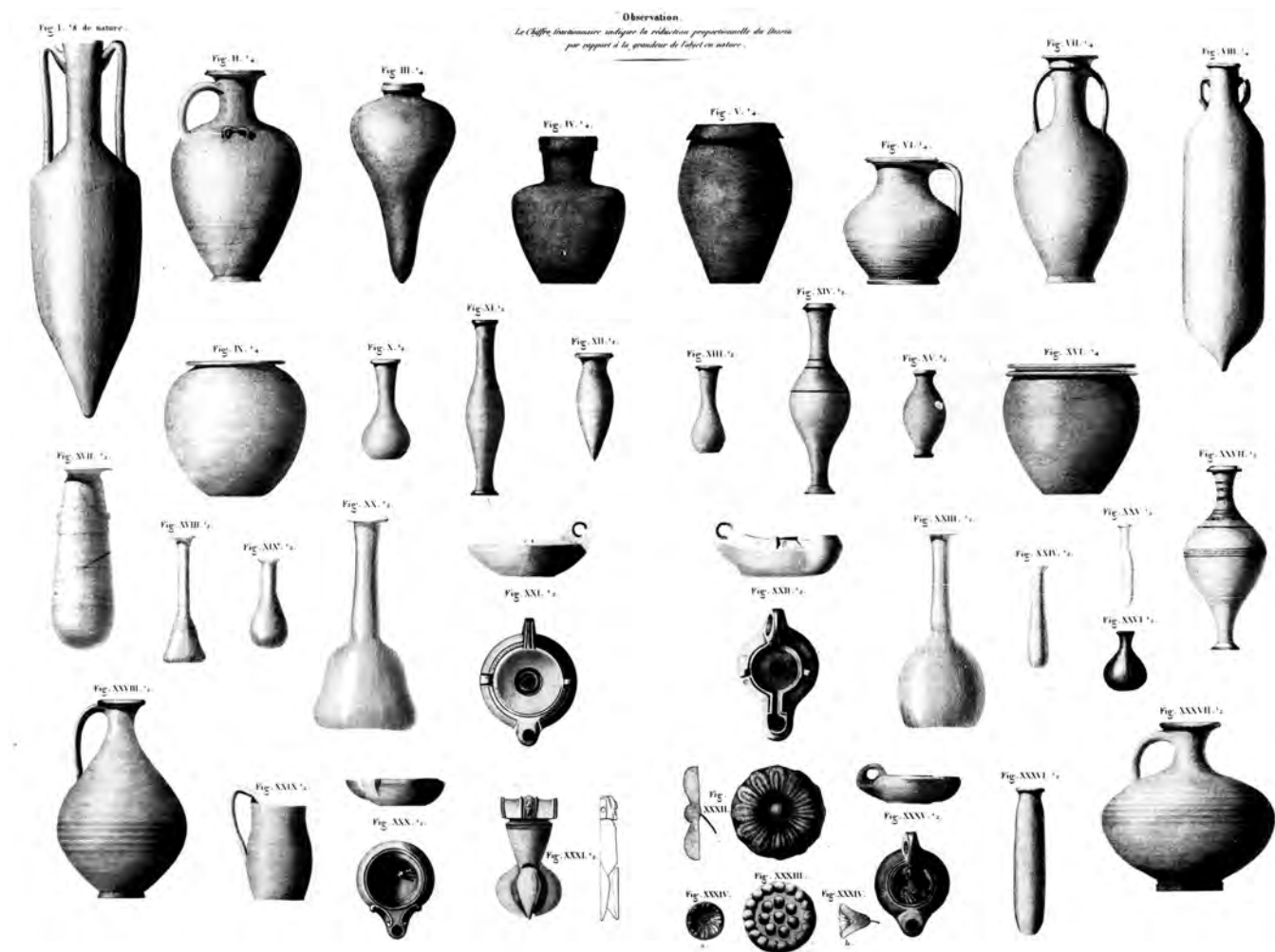


Fig. 2. Objets funéraires découverts au bassin de Carénage au XIX^e s. D'après Villeneuve-Bargemon 1834, pl. XI.

par la municipalité – du creusement du nouveau bassin de Carénage sur la rive Sud du port (actuel Vieux-Port) et en 1880, au Nord de la ville, dans le quartier de Saint-Mauront, une intervention ponctuelle mais méticuleusement observée lors de travaux privés. Dans les deux cas, le matériel est prélevé, mais la documentation graphique relative aux plans est rare, voire inexistante, tandis que le mobilier est fidèlement dessiné (fig. 2). D'autres trouvailles sont exhumées au cours de ce siècle de transformations urbaines majeures dans cette ville, sans véritables investigations et sans documentation pendant ou après les travaux. Seuls quelques rapides articles de journaux relatent la multitude de sépultures exhumées, comme par exemple au Nord de la ville sur l'ancienne butte du Lazaret (vers 1865), ou bien au Sud, à l'entrée du port, dans l'emprise du palais de Pharo (à partir de 1876). Bien d'autres gisements confirment ainsi l'implantation de nécropoles denses aux alentours de la ville antique, de l'époque grecque à la période chrétienne. Une dizaine de maquettes très réalistes sont exécutées à l'occasion de ces

découvertes par un modeste employé de l'ancien musée d'Archéologie, mais on ignore quelles sources ont été utilisées. Ces superbes et uniques documents – dont la valeur scientifique à longterm a été mise en doute, mais que nous proposons de réhabiliter² – sont de nos jours conservés au Musée d'Histoire de la ville. Ces maquettes se rapportent à des nécropoles d'époque grecque, romaine et chrétienne, certaines sont implantées au Sud-Est de la ville, zone quasiment inconnue du point de vue de la topographie funéraire jusqu'à la seconde moitié du XIX^e s.

Depuis la seconde guerre mondiale, de grands travaux ont à nouveau transformé Marseille, mégapole de plus de 15 000 hectares urbanisés, et plus précisément le centre ville où se situe la ville antique, dont la superficie n'excédait jamais 50 hectares. À l'occasion de ces programmes d'urbanisme, les archéologues, qui succèdent enfin aux érudits et aux membres de sociétés

2 À la fois pour l'esprit général de ces maquettes pertinentes et, tout dernièrement, pour les sépultures de l'Antiquité tardive (Moliner 2011).

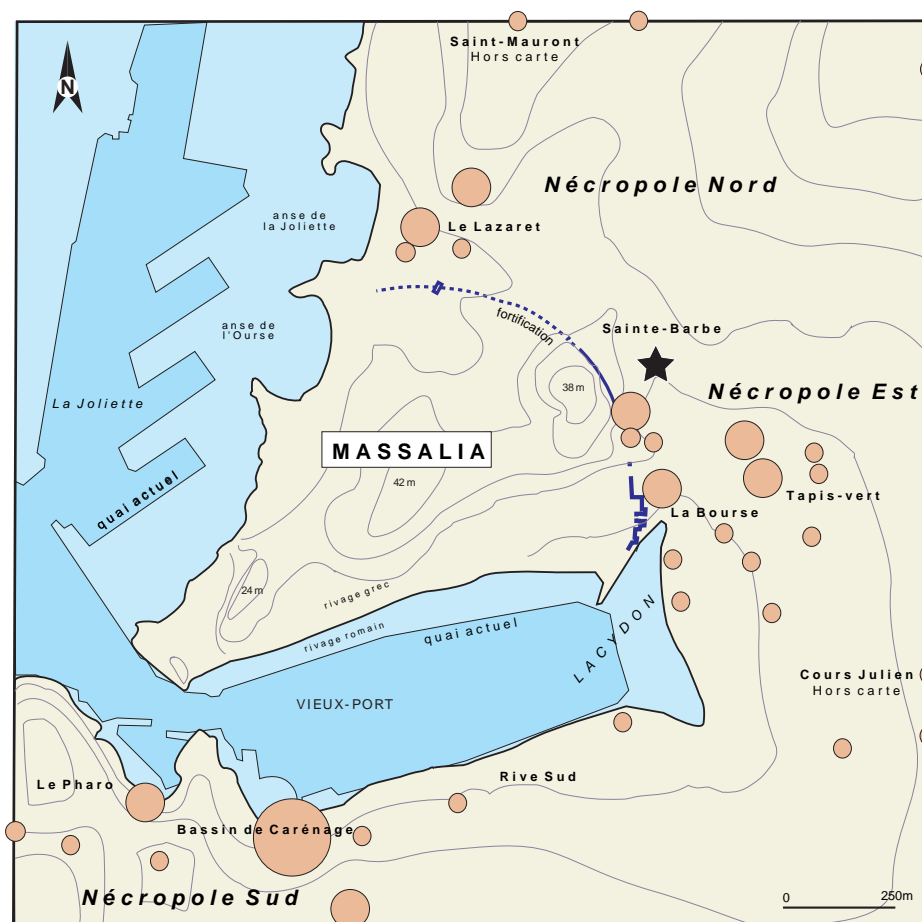


Fig. 3. Les découvertes funéraires à Marseille. L'étoile signale la nécropole de Sainte-Barbe fouillée en 1991. Infographie M. Moliner.



Fig. 5. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à inhumation primaire d'époque romaine (T14). Photo Fr. Cognard et St. Bien.



Fig. 6. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à incinération secondaire d'époque romaine (T386 en vase céramique à cuisson oxydante). Photo Fr. Cognard et St. Bien.



Fig. 4. La nécropole de Sainte-Barbe, les rites d'ensevelissements des sépultures d'époque romaine. Infographie M. Moliner.

savantes, mettent au jour des ensembles funéraires inédits pour le secteur oriental de Massalia. On assiste véritablement à la naissance de l'archéologie funéraire comme discipline scientifique, les initiateurs en seront L. Chabot et J.-B. Féraud en 1953 sur un gisement exigü, mais qui compte 22 tombes cependant, dégagé rue Tapis-vert (quartier Belsunce), et F. Benoit sur le site de Saint-Victor dans les années 1960 (pour des sépultures d'époque chrétienne sur la rive Sud du port). Ces précurseurs seront suivis dans les années 1970-80 par les travaux de G. Demians d'Archimbaud, à nouveau sur Saint-Victor (plus de 210 tombes) et de G. Bertucchi sur le chantier de la Bourse (mise au jour de deux enclos funéraires d'époque grecque). Enfin, en 1991, lors de nos propres investigations sur le site de Sainte-Barbe, où plus de 500 sépultures ont été exhumées puis publiées intégralement³. Depuis 20 ans, d'autres espaces funéraires ont été également mis au jour sur la rive Sud, qui complètent encore le champ des explorations du monde des morts : citons rapidement les petits ensembles de 17 et 43 tombes fouillés au Bas-fort Saint-Nicolas en 1988 et au Palais du Pharo en 1994 (il s'agit alors de sépultures d'époque antique tardive). Plus récemment, des vestiges ponctuels – sépultures et éléments architecturaux – mis au jour sur le site de l'ancien Alcazar (quartier Belsunce) apportent leur contribution à l'analyse du paysage funéraire devant l'entrée de la cité gréco-romaine⁴.

Nous présenterons les principaux résultats de ces dernières découvertes, en excluant de notre propos la période chrétienne : d'abord la période romaine, puis la période grecque. Le rappel de nos propres recherches de terrain réalisées en 1991 s'imposera, lesquelles ont permis de poser de nouveaux jalons pour une étude actualisée de certaines découvertes. Il s'agit ici d'un bilan synthétique de quelques aspects particuliers qui sont développés dans la publication de la nécropole de Sainte-Barbe dont le dernier chapitre est consacré aux nécropoles de Marseille antique (fig. 3).

La nécropole de Sainte-Barbe

Ce riche gisement funéraire a été découvert lors d'une fouille d'urgence, sous des immeubles d'époque moderne qui avaient succédé, lors du lotissement des terrains gagnés *intra-muros* dans les nouveaux remparts agrandis sur l'ordre de Louis XIV en 1660, à un quartier de

potiers du Moyen Âge (Marchesi, Thiriot, Vallauri 1997). 547 tombes retrouvées sur une surface de 1 500 m² sont précisément datées entre la fin du V^e s. av. J.-C. et la fin du II^e s. apr. J.-C. Meticuleusement fouillées, en tant qu'ensembles clos ainsi que dans leur environnement stratigraphique, ces tombes ont été installées dans un val-lon à régime torrentiel, qui a aujourd'hui disparu dans la topographie urbaine. Ces sépultures avaient en partie souffert de la densité des ensevelissements, les recoupe-ments sont fréquents sur cette zone réservée aux morts, car le site est occupé depuis l'époque grecque classique jusqu'au Haut Empire, puis par la mise en place des quar-tiers ultérieurs dont les fondations ont perturbé des strates anciennes. En dépit de ces bouleversements, certains secteurs étaient bien préservés en raison du comblement progressif de cette dépression naturelle située, d'une part, en contrebas de la fortification antique qui courait sur la butte des Carmes à l'Ouest, et, d'autre part, au Nord immédiat du fond de calanque du Lacydon. C'est-à-dire à proximité de la rive Nord du plan d'eau où prenait place le port antique dont la complexe histoire et l'imbrication des aménagements commencent à être perçues depuis les fouilles de la Bourse et celles tout dernièrement engagées autour de l'Hôtel de Ville (*Parcours de villes* 1999).

Au temps de Rome

Pour la nécropole de Sainte-Barbe, sont attribuées à l'époque romaine 436 tombes réparties entre deux tiers d'inhumations et un tiers de crémations, présentes sur la totalité du site exploré (fig. 4). Les modes d'ensevelis-sements – rite choisi pour la mise en terre et choix de la protection du cadavre – révèlent une certaine conformité au modèle romain dans un groupe humain aux caractères sociologiques homogènes se traduisant par une certaine rusticité des usages et des pratiques funéraires. Nous ne donnerons pas le détail de l'évolution chronologique de ces comportements mise en évidence pour cette période comme pour la période grecque, nous avons choisi une approche globale destinée à situer ces découvertes dans le cadre général des nécropoles antiques.

Les sépultures à inhumations dont l'état de conser-vation était satisfaisant ont fait l'objet d'une approche anthropologique de terrain *in situ* (plus de 200 cas), basée sur les préceptes développés par H. Duday et son équipe⁵. Ces méthodes, dont l'apport est capital dans le domaine de la taphonomie (étude de la décomposi-tion du corps) ou la paléodémographie, et en particulier la diagnose sexuelle, étaient d'autant plus nécessaires

³ Parue en 2003, la monographie sur la nécropole gréco-romaine de Sainte-Barbe ((Moliner *et al.* 2003) constitue un exemple de publication pluridisciplinaire exhaustive d'un grand gisement funéraire urbain.

⁴ Pour ces découvertes non publiées se reporter aux notices n^{os} 195, 199 et 155 dans la *Carte Archéologique de la Gaule* (Rothé, Tréziny 2005, p. 666-667, 669-671 et 581-599).

⁵ Aujourd'hui H. Duday propose de reconnaître les acteurs de l'archéologie funéraire dans une discipline dorénavant intitulée la thanato-archéologie.

que de nombreux squelettes étaient particulièrement fragiles ou fragmentés. L'architecture funéraire se traduit par des réceptacles divers au répertoire sobre où prédominent la fosse en pleine terre (couverte ou non par des planches de bois ou des dalles) et le cercueil de bois clouté. Des assemblages hétéroclites formant un coffre, parfois bien agencé avec des *tegulae* droites et des amphores, sont aussi mis en œuvre pour la maison du mort (fig. 5). La population étudiée montre, en dépit d'un léger déséquilibre en défaveur de la classe d'âge des enfants (nous n'avons qu'une partie de l'espace sépulcral qui s'étend hors des limites de la fouille), des « *humatio* » où hommes, femmes et enfants sont enterrés sans espaces réservés. Il y a de rares cas de sépultures doubles : il s'agit alors, un cas est certain, d'une mère et d'un nouveau-né (Moliner 2012a, p. 497, fig. 30). De rares cas d'inhumations secondaires ou de réductions sont attestés, qui témoignent du respect des morts antérieurs dans cet espace densément occupé, mais dont l'organisation est fonction de la topographie naturelle des lieux et non pas d'un schéma interne. L'orientation privilégiée, Nord-Sud, s'adapte à la morphologie du terrain, dans le sens des pentes du vallon ou sur des perpendiculaires à celles-ci pour les orientations Est-Ouest.

Les sépultures à crémations sont de deux types : des dépôts d'incinération secondaires et des fosses à incinération primaire. Dans le premier cas (110 tombes), le mode principal de dépôt des cendres est le vase en terre cuite (fig. 6), qui emprunte des formes au répertoire funéraire mais aussi au vaisselier de table et de cuisine. Le vase en verre, en plomb, mais aussi en matériau périssable (bois) est utilisé. Certains sont contenus dans des coffres de plomb et les aménagements enterrés destinés à protéger le réceptacle sont fréquents. Une aire rubéfiée de grande dimension, plus de 25 m², mais totalement nettoyée dès l'Antiquité, peut signaler un espace destiné à la crémation du cadavre, le bûcher qui n'était pas recoupé par des fosses contemporaines. Le second type est attesté dans 52 tombes, la crémation dans la fosse destinée à devenir la sépulture – le corps n'est pas déplacé – a été clairement identifié lors de la fouille sur le terrain des restes osseux par un anthropologue⁶ (fig. 7). Ces investigations particulières ont à nouveau permis une compréhension immédiate des gestes liés à ce mode particulier d'incinération qui succède dans le temps aux dépôts d'incinération secondaire : il est alors quasi exclusif dans la seconde moitié du II^e s. apr. J.-C. L'archéologue spécialiste sur le terrain, au moyen, entre



Fig. 7. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à incinération primaire d'époque romaine (T138). Photo Fr. Cognard et St. Bien.

autres, de repérage quadrillé et de photos-relevés, a pu directement étudier la position du défunt, l'entretien du foyer et donc de la crémation, la disposition des offrandes primaires (celles-ci sont brûlées) et secondaires, déposées après l'incinération. Un cas de diagnose sexuelle a pu être clairement déterminé, une femme, dans la sépulture T328.

Les pratiques funéraires ont pu être étudiées dans leur nature et leur fonction ainsi que dans leur évolution grâce à l'importante série statistique que constitue cet ensemble sépulcral dont la chronologie s'étend sur plus de deux siècles ; nous n'en présenterons ici que quelques caractères généraux. Le dépôt d'offrandes n'est certain que dans un tiers des tombes et nous avons constaté que ces gestes destinés au mort sont plus fréquents dans les crémations ; la moyenne du nombre d'objets entrant dans la sépulture est cependant inférieure à deux pièces (fig. 8). Les éléments de parure, qu'il est nécessaire de distinguer de la catégorie précédente d'objets, car il ne s'agit plus d'une offrande mais d'un artefact destiné à la préparation ou à la présentation du défunt, sont

⁶ A. Richier, archéo-anthropologue à l'Inrap, qui avait en charge la fouille et l'étude avec I. Villemeur des restes humains à Sainte-Barbe, s'est tout spécialement attachée à ce type de sépulture.



Fig. 9. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à inhumation primaire d'époque romaine (tombe T144). Photo Fr. Cognard et St. Bien.



Fig. 10. Nécropole Sainte-Barbe, stèle funéraire de Syriské (T236), 1^{ère} moitié du II^e s. apr. J.-C. Photo Fr. Cognard et St. Bien.

majoritairement attestés chez les femmes et les enfants. Dans l'ensemble, ces bagues ou colliers sont très sobres, souvent composés de matériaux hétéroclites ; il y a peu de pièces spécifiques ou de qualité ; on signalera, hormis des parures en verroteries, des amulettes phalliques à vertu prophylactique en ambre. L'obole à Charon est peu fréquente (une dizaine de cas), mais les monnaies accompagnant le mort sont très souvent des espèces usées. On les retrouve près du corps ou dans la bouche, aussi bien dans les inhumations que dans les crémations (fig. 9). L'essentiel des offrandes consiste en des vases à boire et à manger qui assurent la subsistance du mort dans l'Au-delà. Des objets personnels entrent dans la tombe, comme des strigiles ou des peignes, un exemplaire en ivoire, hélas très dégradé, est issu d'une tombe de femme. Le mobilier en métal précieux est inexistant. Très peu d'éléments végétaux ou animaux ont été mis en évidence, mais il s'agit peut-être d'un défaut de traces archéologiques et non pas d'une absence véritable. Un cas particulier est à mettre en exergue : un œuf de poule placé dans une valve de coquillage déposée dans une tombe d'enfant.

La sépulture est inscrite dans le paysage de la nécropole au moyen de marqueurs de surface très rustiques, de simples pierres dressées sur le tertre ; un seul exemplaire doté d'une inscription nous est parvenu parmi les 5% de tombes dotées de stèles. L'épithaphe de Syriské (fig. 10)

confirme la permanence de la langue grecque durant le Haut Empire, elle est également révélatrice d'anthroponymes grecs, qui ne sont pas encore latinisés selon la formulation des *tria nomina*, cependant bien attestée à Marseille durant cette période.

On citera rapidement d'autres pratiques funéraires en usage dans cette portion de nécropole, certaines se rapportant aux commémorations comme les conduits à libations, ou à l'installation du cadavre dans la tombe tels les coussins funéraires. Des éléments propres à la présentation du défunt, comme les traces d'habillement, ont été reconnus sous forme de pièces de cuir ou de chaussures aux semelles cloutées, portées ou placées à côté du mort : plus de 30 cas en tout ont ainsi été mis en évidence.

La chronologie de cet ensemble sépulcral est comprise entre le début de l'époque augustéenne, époque où la crémation est quasi-dominante, et la fin du II^e s. apr. J.-C. où l'inhumation est alors exclusive. Ces tombes sont installées sans ordre apparent – aucune organisation interne n'a pu être clairement établie – dans un vallon drainé aux alentours du changement d'ère et précédemment occupé par des sépultures d'époque grecque.

De grands travaux édilitaires sont en effet entrepris pour réguler les écoulements d'eaux qui, en ruisselant dans cette dépression – et en entraînant de grandes quantités de matériau – s'écoulent vers le port antique situé

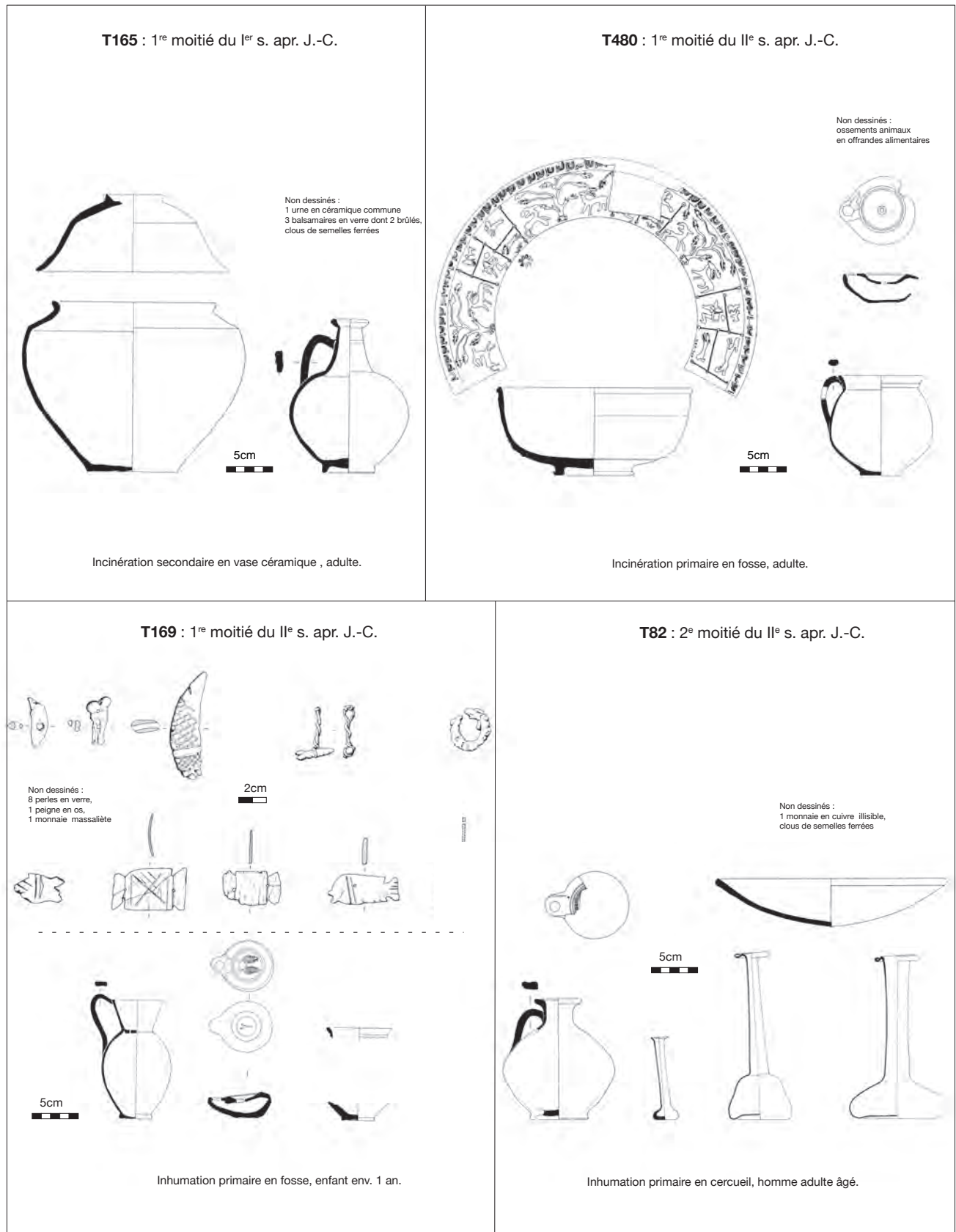


Fig. 8. Nécropole Sainte-Barbe, mobilier de sépultures d'époque romaine. Dessins d'auteurs divers.

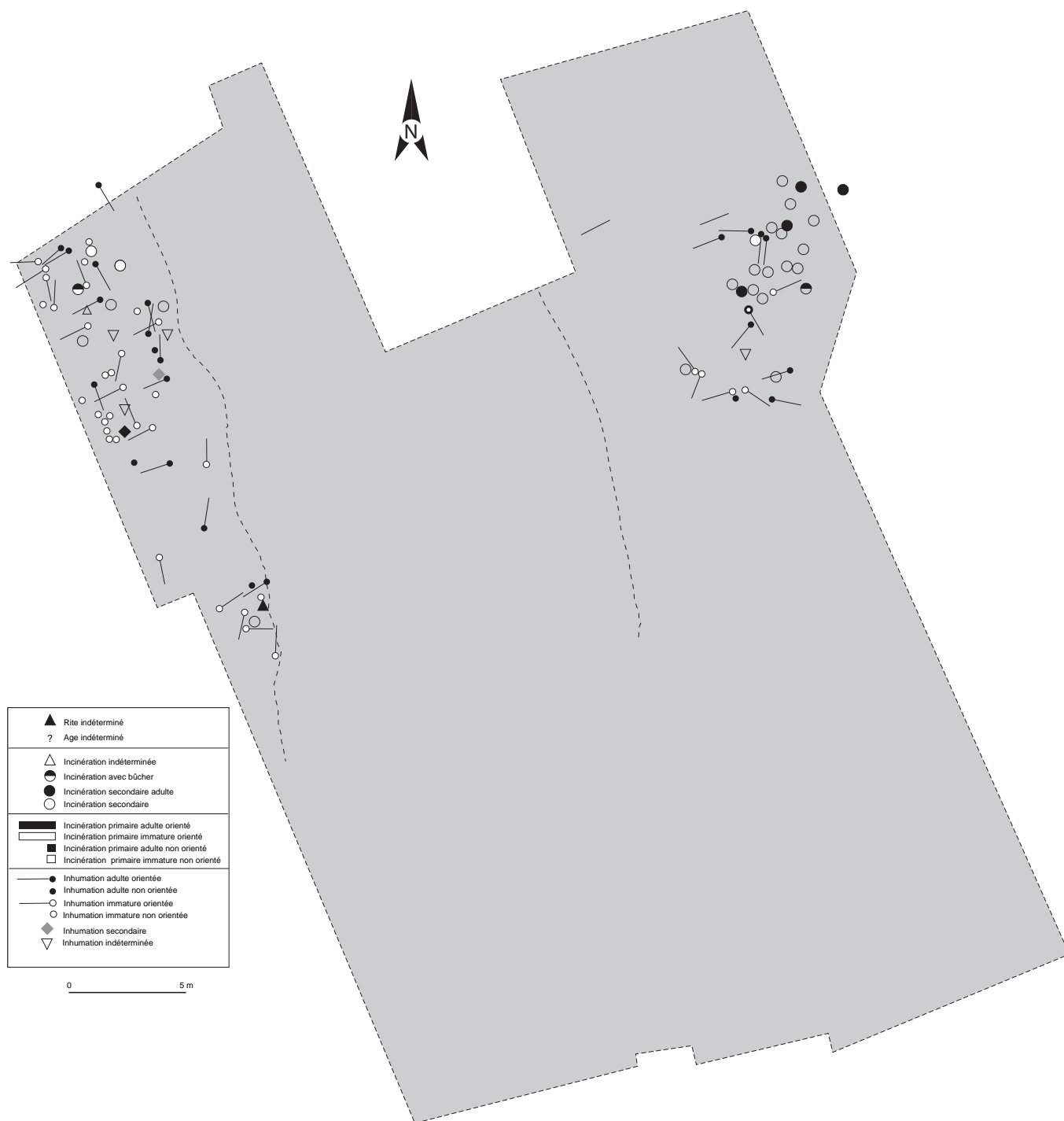


Fig. 11. Nécropole Sainte-Barbe, les rites d'ensevelissements des sépultures d'époque grecque. Infographie M. Moliner.



Fig. 12. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à incinération secondaire d'époque grecque (T55), cruche à pâte claire massaliète contenant les restes d'un adulte âgé. Photo Fr. Cognard et St. Bien.

à moins de 300 m au Sud et participent de son comblement progressif. Un ouvrage maçonné enterré, de grand gabarit⁷, est enfoui dans l'axe du thalweg : sa tranchée de fondation, large de plus de 20 m, et sa profondeur d'enfouissement, qui dépasse les 3 m, ont sans doute provoqué la disparition d'une partie de l'occupation précédant l'époque romaine, c'est-à-dire des sépultures d'époque grecque installées de part et d'autre du ruisseau. Cet aqueduc, au mode de construction caractéristique de l'art des ingénieurs hydrauliciens romains, sera rapidement comblé et perdra son utilité, sans doute dans le courant du I^{er} s. apr. J.-C. Une sépulture s'implantera dans l'ouverture d'un des deux regards aériens retrouvés sur l'emprise de la fouille.

⁷ Sommairelement présenté dans la publication de la nécropole de Sainte-Barbe (Moliner *et al.* 2003, p. 26-27), cet aqueduc a été publié en détail dans les hommages à Gaétan Congès et Gérard Sauzade (Moliner 2008).



Fig. 13. Urnes cinéraires de la nécropole Sainte-Barbe : cruches et hydries en pâte claire massaliète ; au centre (sans anse), une cruche de la région d'Ibiza (Espagne). Photo Fr. Cognard.

Avant Rome

Durant l'époque grecque classique, puis dans la première partie l'époque hellénistique, plusieurs séquences d'ensevelissements dûment analysées en stratigraphie ont livré une centaine de tombes réparties entre la fin du V^e s. av. J.-C. et le milieu du II^e s. av. J.-C. Les deux tiers des tombes consistent en des inhumations et le tiers restant en des dépôts d'incinération secondaire. Il n'y a pas de crémation *in situ*, mais en revanche des bûchers individuels, soigneusement nettoyés après utilisation, ont été reconnus. Ces tombes sont implantées sans ordre précis et, à nouveau, les orientations dominantes tiennent compte du relief. En raison de la présence du ruisseau qui s'écoulait du Nord vers le Sud, les sépultures se répartissent de part et d'autre des flancs du vallon, sur des espaces exigus provoquant un certain nombre de recoupements de tombes (fig. 11). L'espace sépulcral n'excède pas alors 250 m², soit une superficie bien moindre qu'à l'époque romaine, le taux d'occupation des terrains est alors d'une tombe pour 2,6 m², alors qu'il sera d'une tombe pour 3,5 m² par la suite. Les inhumations sont généralement installées dans de simples fosses en pleine terre, mais le cercueil de bois

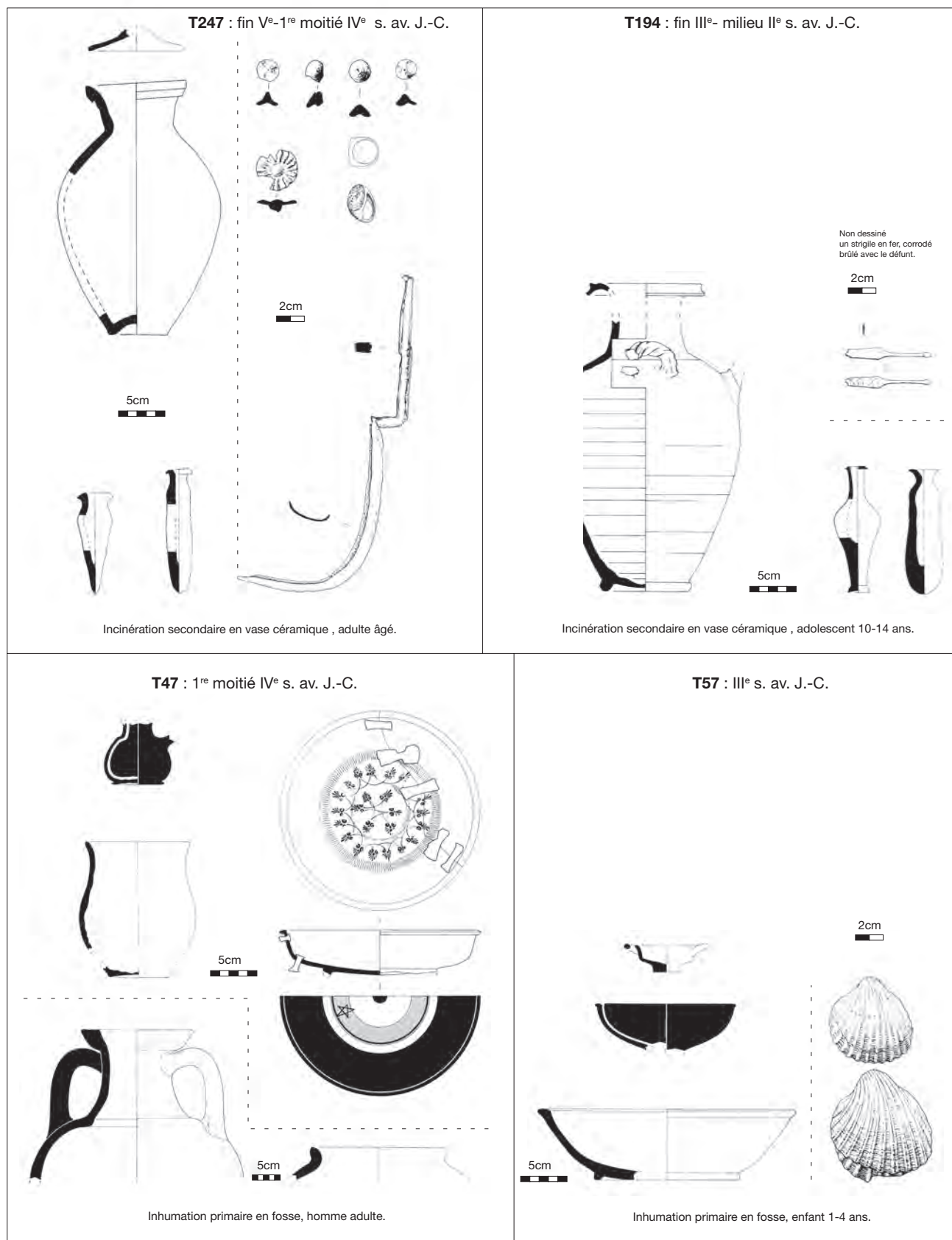


Fig. 14. Nécropole Sainte-Barbe, mobiliers de sépultures d'époque grecque. Dessins de divers auteurs.

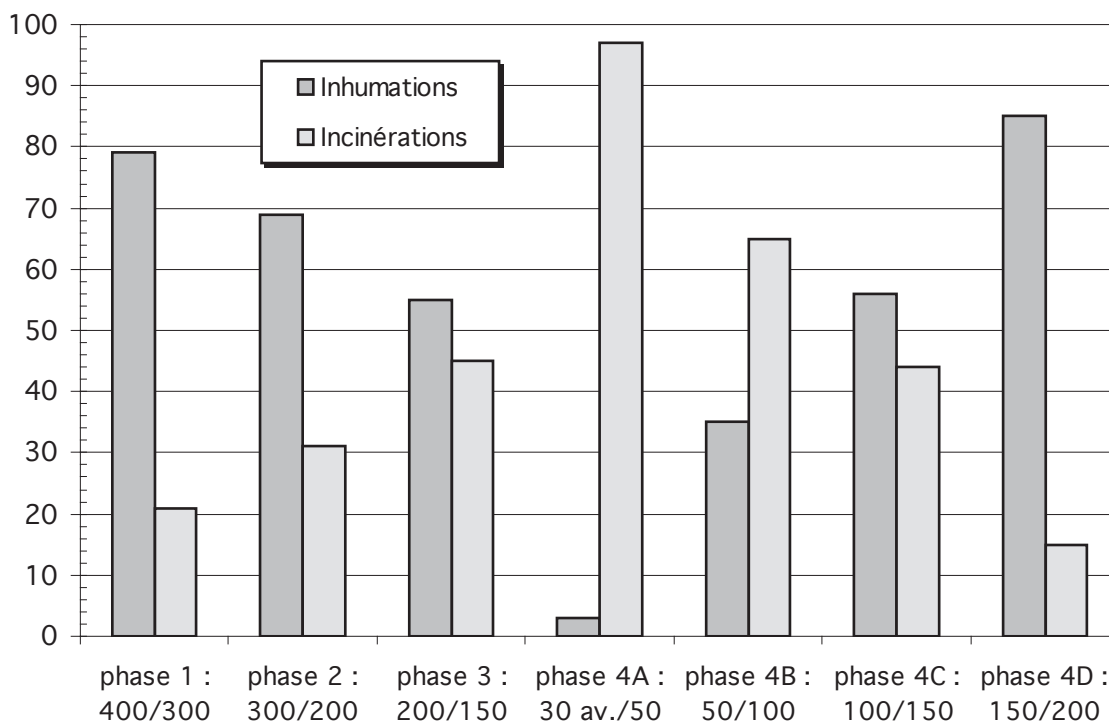


Fig. 16. Graphique de l'évolution des rites d'ensevelissements dans la nécropole de Sainte-Barbe. Infographie M. Moliner.

ou le coffre fruste (dalles par exemple) sont attestés. Des cas de sépultures doubles sont à signaler. Le recours à de grands récipients utilisés comme *enchytrismos* est fréquent, c'est quasiment la règle pour les mises en terre de nouveau-nés et, dans ce cas, c'est l'amphore massaliète – production locale – qui est utilisée. Son ouverture est agrandie, le col est brisé, pour faciliter l'introduction du jeune cadavre dans ce réceptacle.

Les sépultures à incinérations se caractérisent par le dépôt des cendres recueillies sur le bûcher dans des vases cinéraires en terre cuite, mais deux cas d'urne en plomb sont connus. Quelquefois, la fosse de crémation sert de lieu de sépulture et le réceptacle est enfoui dans les résidus du foyer (fig. 12). Les urnes céramiques sont en majorité des productions locales, dites en céramique massaliète à pâte claire, des hydries ou des cruches ; un seul cas de vase importé a été retrouvé, une cruche en provenance de la région d'Ibiza en Espagne (fig. 13). Ces réceptacles sont fermés par des objets divers, simples pierres ou poteries ouvertes, ils sont maintenus droits dans la fosse par de petits aménagements.

Dans le domaine des pratiques funéraires, de nombreux gestes inscrivent les comportements autour du mort, mais aussi autour des vivants dans l'aire culturelle d'une ville grecque. Nous ne signalerons ici que quelques exemples significatifs de cette grécité, surtout révélateurs, en dépit d'une certaine austérité des traces matérielles,

de comportements communs aux habitants de cette cité, pratiques bien souvent passées inaperçues dans les trouvailles anciennes.

Le dépôt d'offrandes est peu fréquent, un tiers des sépultures en sont dotées et l'on constate que ce geste est plus souvent mis en œuvre dans les crémations (fig. 14). Ce constat préfigure le schéma d'époque romaine qui se retrouvera jusqu'au nombre d'objets déposés, deux en moyenne. Il s'agit essentiellement de vaisselle en terre cuite où le vase à boire est prédominant et les pièces ouvertes rares. Le mobilier est en majorité composé de productions locales, mais quelques importations nous rappellent les liens de Marseille avec la Méditerranée, l'Attique, l'Espagne, l'Italie. Les objets se rapportant à la toilette sont fréquents, comme les strigiles, toujours en fer, et surtout les *unguentaria* déposés le long du corps. Nous avons pu constater la spécificité des objets attribués aux dépouilles d'enfants comme des biberons ou *guttus* et, plus spécialement, des valves de coquillages marins (Moliner 2012b, p. 182, fig. 15). De petits bijoux de bronze, frustes, sont également attestés dans ces tombes, tandis que dans les tombes d'adultes la parure est plus diversifiée, avec des bracelets ou des bagues. La présence de couronne funéraire, portée par le mort ou déposée sur le vase cinéraire, a été mise en évidence au moyen de petites pièces de terre cuite, certaines portant des traces de dorure imitant les belles pièces d'orfèvrerie

de Tarente (Grande Grèce). Aucune monnaie n'a été retrouvée, ce qui fait de l'obole à Charon attestée à l'époque romaine un « vecteur de romanisation » des pratiques funéraires. Également absente du corpus des offrandes dans la nécropole grecque de Sainte-Barbe, la lampe à huile, cet autre marqueur caractéristique de l'empreinte de Rome, est néanmoins attestée dans d'autres tombes d'époque grecque à Marseille. D'autres pratiques ont été signalées lors de ces fouilles, comme la présence de foyers rituels, sans doute liés à l'exposition du corps (**fig. 15**), ou bien l'enfouissement dans une amphore marseillaise d'une main coupée : les ossements avaient conservé leur connexion anatomique, c'est un cas d'*os resectum*.

Des zones rubéfiées correspondant à des bûchers funéraires ont été retrouvées sur le côté Ouest du vallon, c'est-à-dire sur la rive opposée aux enfouissements de vases cinéraires contemporains d'après les données stratigraphiques. Ces espaces protégés – mais on ne sait comment – des mises en terre seront ultérieurement perturbés par des tombes à inhumation. L'organisation de cette nécropole nous échappe à nouveau, bien qu'un nombre relativement important de stèles, anépigraphes, montre que ces tombes (plus de 15 % en étaient dotées) étaient inscrites dans un paysage précis où les vivants rendaient leurs devoirs aux défunts (Moliner 1994).

Pour conclure cette présentation générale des pratiques funéraires dans la nécropole de Sainte-Barbe, nous précisons deux aspects, le premier sur l'évolution des rites d'ensevelissement et le second sur la population enterrée. Nous n'avons pas développé ici l'étude topo-chronologique du site, qui connaît une évolution de la répartition des mises en terre dans le temps, avec des pulsations tant à l'époque grecque qu'à l'époque romaine, mais en revanche il nous semble important de présenter la courbe de l'évolution des rites pratiqués en raison des correspondances établies avec les autres nécropoles de Marseille – en dépit de certaines absences. L'inhumation, majoritaire dans les premières phases du gisement (période grecque classique) est progressivement rejointe par la crémation. À l'époque hellénistique, une parité est certaine, mais l'interruption de l'information pour la deuxième partie de cette époque ne permet pas de fixer avec certitude la tendance observée. Bien que la reprise des sépultures à la fin du I^{er} s. av. J.-C. s'inscrive dans des pratiques caractéristiques des mœurs romaines – est-ce là une des conséquences de la défaite de Massalia, prise par Jules César quelques décennies plus tôt ? –, les rites pratiqués semblent perpétuer l'évolution mise en évidence à l'époque précédente. Ainsi, la crémation qui l'emportait alors – exemple de pratiques aristocratiques issues du modèle macédonien – est quasiment exclusive au temps d'Auguste. Puis, durant les

deux siècles qui suivent, le modèle de Rome l'emporte et le recours à l'incinération décroît régulièrement, avec, pour un temps, un phénomène particulier bien attesté, l'incinération en place, qui est remplacée à nouveau par l'inhumation, exclusive sur ce gisement à la fin du Haut Empire (**fig. 16**).

S'il n'y a pas lieu de dresser ici le détail des recherches sur les restes osseux de cette grande fouille, on se doit de rappeler que, à partir de méthodes de terrains et de laboratoire rigoureuses, les anthropologues ont mis en évidence des caractères généraux et des aspects particuliers de ces populations enterrées, dont on se bornera à signaler dans cet article trois points fondamentaux. D'une part, malgré un échantillon restreint, ces études ont mis en exergue pour la période grecque un groupe humain homogène, aux classes d'âge équitablement réparties, qui montrent l'égalité du traitement du défunt devant la mort, homme, femme et enfant étant parfaitement intégrés au groupe concerné. Pour l'époque romaine, l'échantillon est bien plus important, mais en revanche un certain déséquilibre, en ce qui concerne l'âge, laisse envisager que des secteurs étaient réservés aux enfants. Les pathologies observées sur les squelettes sont plus nombreuses et spécifiques pour certains, tandis que les recherches spécialisées sur les modes de crémations en fosse primaires ont livré des résultats inédits (Richier 2005).

Le paysage funéraire suburbain

Après ce bilan de nos dernières recherches, nous proposons de présenter quelques découvertes un peu plus anciennes, certaines publiées, d'autres simplement présentées dans divers articles, dont la qualité des vestiges exhumés complète le panorama initial dressé à partir de nos fouilles ; puis nous terminerons par un survol de ces territoires mal connus réservés aux défunts.

Deux explorations capitales

En 1953, sur la fouille de la rue Tapis-vert, L. Chabot et son équipe, véritables précurseurs de l'archéologie funéraire à Marseille, mettent au jour une portion de nécropole antique (**fig. 17**). La chronologie, mais aussi les pratiques funéraires sont très proches de celles de la nécropole de Sainte-Barbe, à l'exception d'une sépulture qui pourrait être placée au début du V^e s. av. J.-C. (Chabot, Féraud 1959 ; Moliner 1999). En dépit des difficiles conditions de l'exploration, ils mettent au jour 14 tombes romaines, des inhumations en pleine terre et en coffre de *tegulae*, et des crémations en urnes céramiques dotées pour certaines de dépôt d'offrandes frustes : vases à pâte claire, sigillées et monnaies de cuivre.



Fig. 15. Nécropole Sainte-Barbe, sépulture à inhumation primaire d'une jeune femme de 21-25 ans (T49, fin du III^e-milieu du II^e s. av. J.-C.). Photo Fr. Cognard et St. Bien.

Ce lot d'ensevelissements, essentiellement des adultes, se superpose à une aire sépulcrale d'époque grecque. Une inhumation en pleine terre et un groupe de six sarcophages – la plupart pillés anciennement –, ainsi qu'un dépôt de crémation en urne de plomb constituent un groupe humain où adultes et enfants sont enterrés dans un même espace. On notera que la taille des sarcophages est adaptée à la classe d'âge du mort. Les rares offrandes retrouvées se distinguent par un mobilier importé de belle facture dans un sarcophage avec deux défunts, mais également par la présence d'éléments de terre cuite imitant les motifs floraux tarentins. Ces tombes s'inscrivent dans la continuité topographique des ensembles mis au jour à Sainte-Barbe, 300 m plus au Nord, mais avec quelques sépultures plus « richement » dotées, lesquelles expriment peut-être un caractère sociologique à mettre en relation avec la proximité des voies de circulation conduisant à l'entrée de la cité, comme cela sera démontré avec les découvertes de la Bourse quelques années plus tard.

À une centaine de mètres à l'Ouest de ce gisement, la Direction des Antiquités de PACA et plus particulièrement G. Bertucchi, exhument puis fouillent, lors de ce premier grand chantier urbain de Marseille, deux terrasses

funéraires exceptionnelles d'époque grecque classique (Bertucchi 1992). Cette zone, l'ancien quartier de la Bourse (actuel quartier Belsunce), était connue depuis l'époque moderne pour avoir livré des vestiges épars de sépultures⁸, la plupart d'époque romaine, comme de nombreuses inscriptions ou des vases cinéraires, ou bien des sépultures d'époque chrétienne essentiellement en sarcophage. Entre 1974 et 1984, d'autres sépultures de ces périodes sont reconnues sur le site, mais sans qu'aucune organisation ne se dégage. En revanche, les deux enclos de forme rectangulaire, d'environ 100 m² chacun, se caractérisent par des architectures et des occupations distinctes et particulières⁹. Le premier, l'enclos Nord, a été rapidement expertisé en raison de contingences de travaux publics draconiennes, il a aujourd'hui disparu ; le second, l'enclos Sud, qui a été fouillé en partie, est de

⁸ L'érudit N. F. de Peiresc y signale et dessine la toute première épitaphe d'époque romaine, mais en langue grecque, au nom de Kleudemos deux fois gymnasiarque ; cette plaque en bronze exhumée en 1590 est perdue.

⁹ Nous tenons à remercier chaleureusement le fouilleur, G. Bertucchi qui nous a ouvert sa documentation et nous a permis de reprendre ce dossier majeur pour l'approche du monde des morts de Massalia.

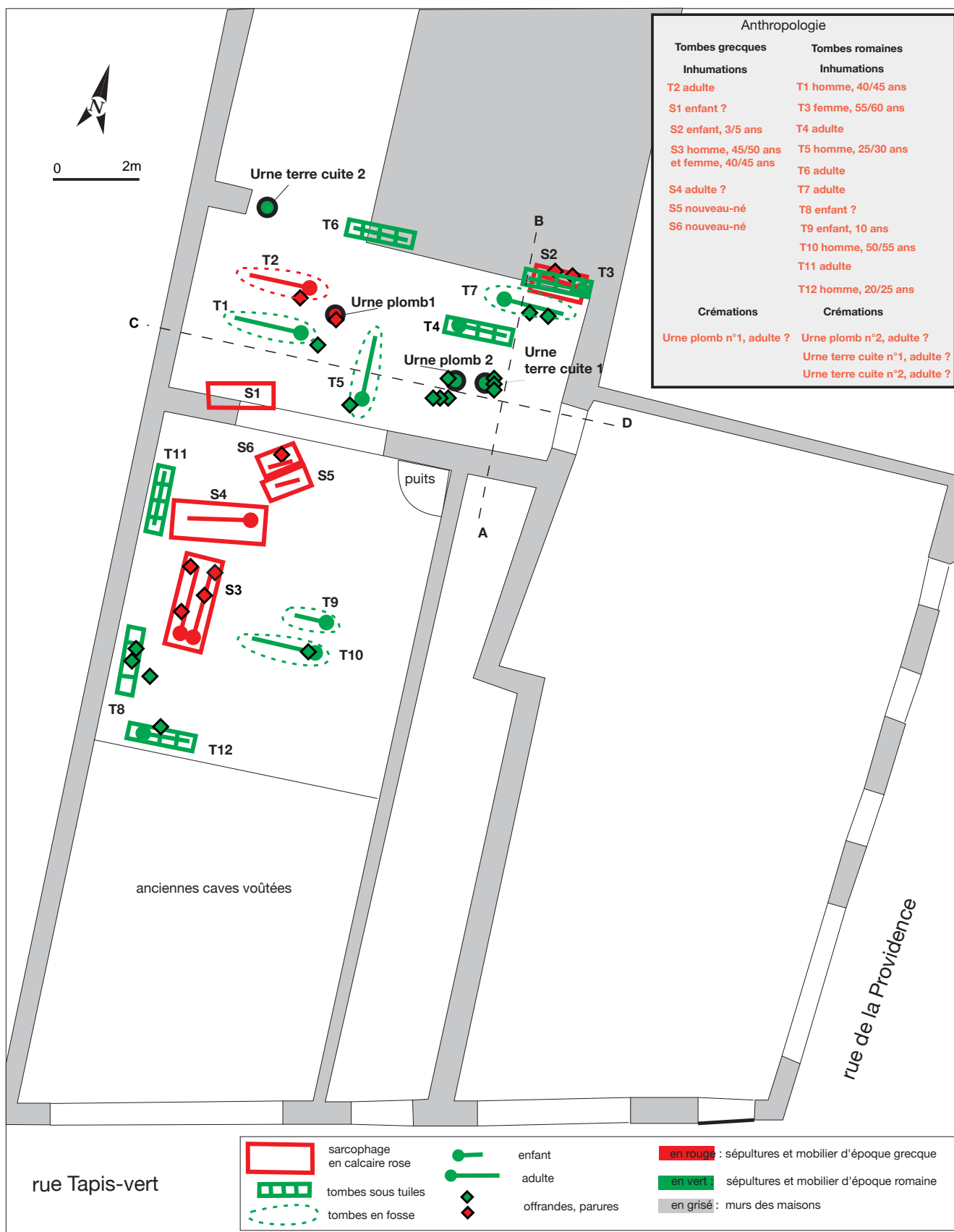


Fig. 17. Plan de la nécropole de la rue Tapis-vert, d'après Chabot 1953. Infographie M. Moliner.

nos jours conservé et visible dans un secteur protégé : le Jardin des Vestiges¹⁰ (fig. 18).

L'enclos Nord recelait 13 sépultures, 12 dépôts d'incinérations en vases de terre cuite, de plomb ou en bronze, ainsi qu'une inhumation de nouveau-né. Le mur d'enclos bâti en moyen appareil était couronné d'un chaperon. Cette structure, incomplète en raison de destructions ultérieures, n'a pas livré la totalité des mises en terre et aménagements qui constituaient un ensemble sépulcral fermé. Les réceptacles cinéraires se répartissent en vases de productions locales comme à Sainte-Barbe et de beaux exemplaires d'hydries ou de pélikés attiques dont deux portaient un décor d'amazonomachie. Si les urnes en plomb à profil galbé étaient directement enfouies dans le sol, celles en bronze (dont au moins une situle étrusque selon St. Verger¹¹), étaient protégées par des coffres calcaires dont l'un était doté d'un complexe système de pièces mobiles permettant les libations. Des offrandes accompagnaient le défunt : vases à parfums en terre cuite ou en albâtre, objets manufacturés en os et une magnifique feuille d'or miniature représentant une double tête janiforme contenue dans une pyxide en os (inédit).

L'enclos Sud a livré pour la partie étudiée, un quart du gisement selon le fouilleur, six sépultures à crémations. Ici, seuls les vases en pâte claire massaliète et les vases en plomb, mais avec un type nouveau à col haut, sont attestés. Les dépôts d'offrandes sont proches de ceux de l'enclos voisin, on y ajoutera la mention de perles en terre cuite dorées appartenant à des couronnes funéraires. Cet édifice, à l'inverse du précédent, a très peu souffert des remaniements ultérieurs du site, il comporte en son centre un aménagement bâti et des espaces rubéfiés que l'on doit mettre en relation avec la fonction des lieux : emplacement de stèles, foyers cultuels ou bûchers ? Un fragment de dalle calcaire brisée, retrouvée dans les sédiments du port tout proche, comportait une inscription incomplète (...IONYSO...), qui, s'il s'agit d'un anthroponyme, pourrait prendre place dans cet environnement funéraire¹². La particularité principale de cette terrasse réside sans doute dans son décor architectural. En effet, le mur d'enceinte porte sur les faces externes donnant sur la voie, située à quelques mètres seulement, une frise dorique basse décorée de métopes et triglyphes qui ont donné leur nom au monument.

L'implantation de ces édifices juste devant la porte principale de la cité constitue un élément spectaculaire dont la signification reste à éclaircir par une publication détaillée des découvertes à laquelle nous nous attachons.

Bien d'autres gisements funéraires souvent ponctuels nous permettent d'entrevoir les principales tendances des mœurs funéraires au temps de Marseille grecque et romaine. Nous avons choisi de conclure sur un survol de la géographie funéraire de cette grande ville méditerranéenne en intégrant certaines données inédites issues de la relecture des trouvailles anciennes, afin de situer dans la ville actuelle, urbanisée sur plus de 15 000 hectares, ce monde des morts, véritable témoin des pulsations de l'histoire de cette cité, redécouvert à la lumière de nouvelles investigations méthodiques (fig. 19).

Le monde des morts

Pour l'époque archaïque, aucun fait funéraire n'est connu. Hormis une tombe datée de la fin du VI^e ou du début du V^e s. rue Tapis-vert, il n'y a pas de sépulture attestée pour cette période de l'histoire de la ville, richement documentée dans les domaines de l'habitat et du port¹³. La question des nécropoles primitives reste d'actualité, d'autant plus qu'aucun élément archéologique ne permet de situer le tracé des remparts dont seuls de rares vestiges, également datés de la fin du VI^e s. av. J.-C., sont attestés à la Bourse, à nouveau dans le secteur oriental de la cité¹⁴. Des trouvailles récentes place des Pistoles, mais dont l'interprétation est délicate, nous ont conduit à suggérer que des éléments se rapportant à une activité funéraire pouvaient avoir pris place sur les flancs occidentaux de la butte des Moulins – actuel quartier du Panier –, dont on ignore s'ils sont contenus alors dans la fortification primitive (Moliner 2000).

À l'époque classique, de nombreux gisements apparaissent et fixent, pour les siècles à venir, l'implantation des aires sépulcrales de Massalia, basée sur deux pôles principaux d'attraction. À l'Est, devant

¹⁰ Depuis 2008, par décision du Conseil Municipal de la Ville de Marseille, la dénomination officielle du site est le Port Antique.

¹¹ Identification proposée lors d'un séminaire de recherche au centre Camille Jullian d'Aix-en-Provence en mai 1997.

¹² S'agit-il de Dionysodoros (Rothé, Tréziny 2005, p. 177) ?

¹³ La découverte d'une sépulture à crémation isolée, mal conservée, est peut-être datée de la fin du VI^e s. par les fouilleurs sur le site du tunnel de la Major en 2000, en contrebas du flanc occidental de la butte des Moulins (Rothé, Tréziny 2005, p. 431-432).

¹⁴ Nous rappelons à nouveau la portion de nécropole grecque mise au jour ces derniers mois dans le quartier d'Arenç (époque classique pour les tombes les plus anciennes) : voir ci dessus p. 29 fig. 3. Nous tenons à remercier le fouilleur, M. Ch. Newman, de nous avoir présenté ces fouilles en cours et d'avoir pu aborder avec lui quelques notions importantes à propos de cette découverte, comme l'architecture funéraire, les dépôts des corps ou d'objets, ainsi que la topographie de cet ensemble sépulcral. Il nous semble évident que les détails de ces investigations inédites seront présentés par les archéologues du site, tout particulièrement la stratigraphie et la chronologie des vestiges funéraires.

l'entrée principale de la ville, les enclos funéraires de la Bourse et des tombes implantées dans l'ancien vallon Saint-Martin montrent l'émergence de nécropoles liées aux voies de circulation ou installées dans des espaces impropres à d'autres activités humaines. Au Sud, sur la rive opposée à la ville, située de l'autre côté du plan d'eau du Lacydon, plusieurs sites signalent un champ de repos dont l'analyse minutieuse révèle des emplacements spécifiques liés à des particularités du terrain sis en bord de mer. Les morts sont enterrés face à la ville, selon un schéma que l'on retrouve dans d'autres villes grecques, la présence d'une grande étendue d'eau séparant les deux mondes symbolisant sans doute le fleuve des Enfers. Plus au Nord et relativement éloignée de la ville, mais sans doute sur une voie septentrionale, une petite nécropole, Saint-Mauront, suggère une implantation peut-être rurale, mais liée à la métropole voisine¹⁵.

Durant l'époque hellénistique, ce schéma d'implantation tripartite se perpétue, mais avec des nuances. Les implantations sont un peu plus dispersées, de nouveaux sites font leur apparition et, pour certains, s'interrompent au cours des III^e-II^e s. av. J.-C., certains définitivement, d'autres pour renaître plus tard. On notera la création, bien que la preuve archéologique soit fragile, d'une nouvelle nécropole linéaire, appelée à connaître un vif succès aux siècles suivants, le long d'une très probable voie septentrionale – la future *via Aquensis* –, au temps de Rome, sur les coteaux de la colline du Lazaret qui surplombait la ville au Nord, mais aujourd'hui totalement éradiquée.

Concernant l'époque romaine, les sites funéraires se multiplient de façon exponentielle. C'est une réalité archéologique confortée par le très grand nombre de trouvailles fortuites qui ont retenu l'attention des érudits des siècles passés : beaux objets – le marbre est recherché –, inscriptions, sarcophages... On s'interrogera à ce titre, au vu des leçons de l'analyse des tombes de la nécropole de Sainte-Barbe mais aussi de la relative austérité des mobiliers déposés dans les autres sites d'époque grecque, sur la possibilité qu'un nombre certain de sépultures sans « belle pièce » aient échappé aux investigations anciennes, provoquant ainsi une sous-représentation des sites funéraires de certaines époques et plus particulièrement la période archaïque. Ainsi, durant le Haut Empire, une véritable auréole funéraire, comme l'écrivait F. Benoit, se dessine manifestement tout autour de la cité, les nécropoles linéaires se densifient et les espaces apparemment vides se combleront petit

à petit, mais toujours avec la nécessité d'une occupation « optimisée » des terrains. On ne peut exclure que des aires d'ensevelissement aient fonctionné parallèlement à d'autres activités comme l'artisanat, productions de céramiques ou d'amphores par exemple. Les premiers gisements d'époque augustéenne reprennent ou perpétuent des aires sépulcrales plus anciennes, puis, au cours des I^{er} et II^e s., de véritables cimetières au sens topographique se matérialisent dans des espaces de grande superficie comme sur la rive Sud du Vieux-Port ou le long de la voie Nord qui ouvre Marseille sur l'arrière-pays, la *via Aquensis* dont l'existence est connue par une inscription appartenant à un édifice funéraire détruit¹⁶. D'autres constructions sépulcrales viennent prendre place au devant de la cité, mais si elles succèdent dans un esprit architectural différent aux enclos d'époque grecque – des mausolées sont certains – elles sont tout aussi silencieuses sur les personnages auxquels elles étaient destinées. Seule la symbolique de leur implantation, destinée à être vue des passants sur les voies principales, est certaine, mais sommes-nous assurés qu'il s'agisse alors d'une classe sociale aisée ? Cette formidable densité d'occupation se poursuit aux premiers temps chrétiens¹⁷, à partir desquels de nombreux changements sont attestés, dont l'un, capital, dans le domaine des mentalités avec l'entrée des morts à l'intérieur de la ville, autour du groupe épiscopal situé sous la Vieille Major.

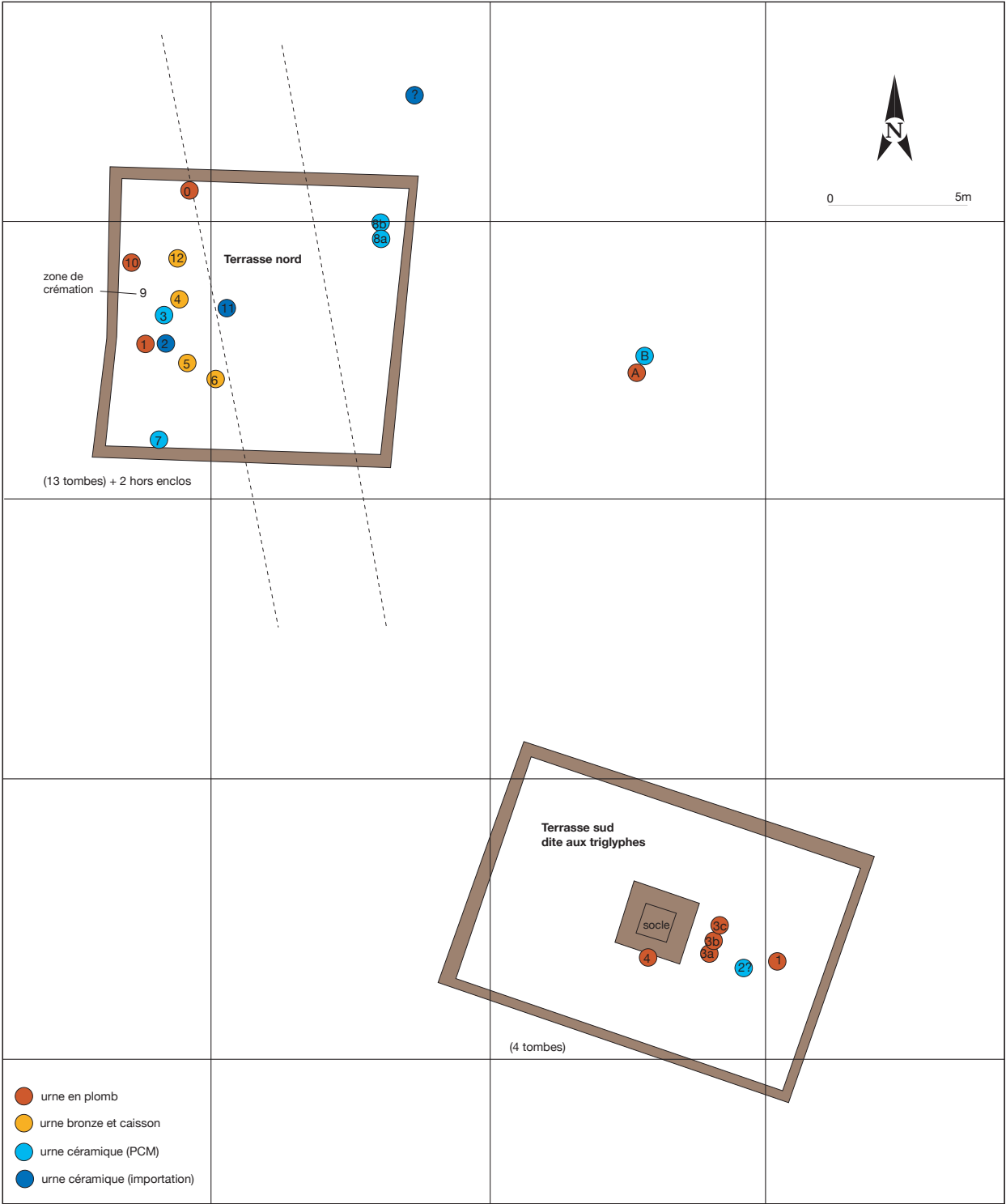
Durant toute sa longue histoire gréco-romaine, Marseille a respecté ce principe des morts enterrés à l'extérieur des murs, comme il ressort de nos connaissances archéologiques, mais on ne peut exclure que cette règle ait été l'objet de quelques exceptions : d'une part, l'archéologie est encore ignorante de certains domaines, comme l'extension de la ville primitive et des espaces consacrés à ses premiers morts, d'autre part, en raison de la possibilité que Massalia, à l'instar d'autres villes de Méditerranée, ait accordé à ses défunts – les plus illustres ? – une place dans son enceinte même.

Ainsi, nous avons tenté à partir de travaux récents, mais aussi anciens, de montrer l'extrême fécondité du dossier des nécropoles de Marseille antique. Dans cette ville à la longue histoire urbaine, peu à peu éclairée par une recherche archéologique dynamique et par des publications qui paraissent régulièrement, on assiste,

¹⁵ C'est à ce paysage méconnu de la chôte littorale massaliète qu'il convient de rattacher la nécropole du quartier d'Arenc (notes 2 et 12 *supra*).

¹⁶ Il s'agit d'un bloc brisé en deux d'un monument à *Etrilia Laeta*, sans doute un élément d'architrave, conservé au Musée d'Histoire (Rothé, Tréziny 2005, p. 192).

¹⁷ On rappellera très brièvement la découverte en 2003-2004 rue Malaval, au Nord de la ville, le long de la voie romaine, d'une église inédite du V^e s., associée à une importante nécropole avec tombe privilégiée (Moliner 2006 et 2010).



Terrasse nord			Terrasse sud
A : urne en plomb	4 : urne bronze et caisson	9 : zone de crémation	1 : urne en plomb (ovoïde)
B : fgts céramique et amph. italique	5 : urne bronze (situle étrusque, Janus) et caisson		2 : urne céramique (PCM)
0 : urne en plomb	6 : urne bronze et caisson	10 : urne en plomb	3a : urne en plomb (haute)
1 : urne en plomb (fragment)	7 : vase céramique (foetus, PCM)	11 : urne céramique (hydrie attique) et caisson	3b : urne en plomb (haute)
2 : urne céramique (Chypre) et caisson	8a : urne céramique (hydrie PCM)	12 : urne bronze et caisson	3c : urne en plomb (haute)
3 : urne céramique (fragment)	8b : urne céramique (hydrie PCM)	? : hors enclos, non loc. : urne céramique (hydrie attique)	4 : urne en plomb (haute)

Fig. 18. Plan de répartition des sépultures des enclos funéraires de la Bourse, d'après G. Bertucchi. Infographie M. Moliner.

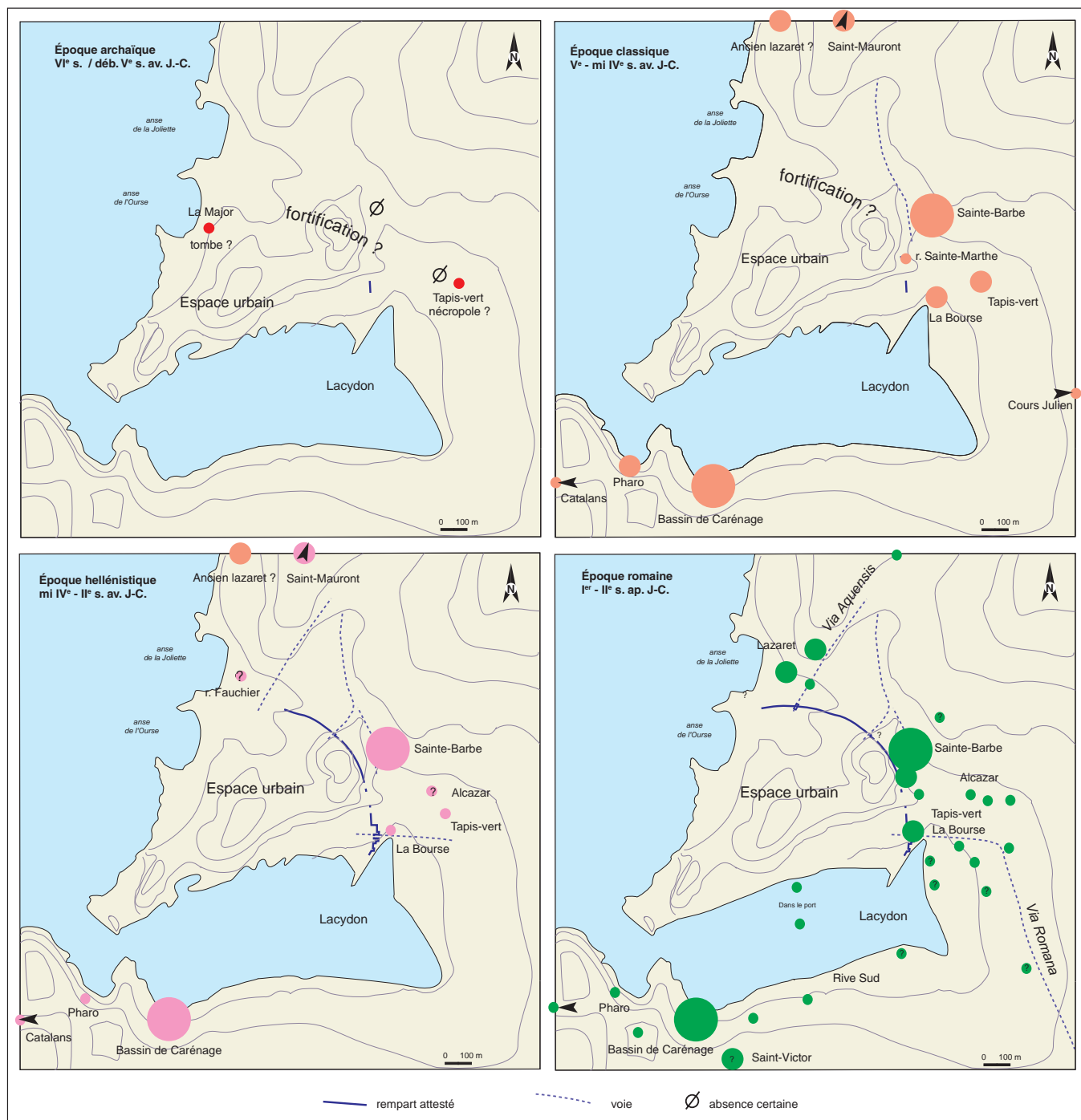


Fig. 19. Carte de répartition périodisée des principaux gisements funéraires de Marseille antique. Infographie M. Moliner.

à travers l'intérêt permanent porté par ses habitants à ses morts, à l'expression d'une société dont le respect des traditions et l'austérité étaient célébrés dans l'Antiquité. Aux modes culturelles propres à la *koiné* du monde grec succèdent les influences des Romains, les nouveaux maîtres de la Méditerranée, mais l'héritage de l'hellénisme ne s'éteint pas immédiatement avec la prise de la cité par Trébonius, le légat de César. En témoigne le maintien de la langue et de l'onomastique grecque aux premiers siècles de notre ère, comme le rappelle, à l'instar des propos des auteurs anciens, la stèle de Kratès à sa pieuse épouse Syriské attribuée à une sépulture du II^e s. sur le site de Sainte-Barbe.

Les fouilles d'urgence générées par les mutations actuelles d'une métropole ont ainsi permis aux archéologues de s'interroger longuement sur le monde des morts¹⁸. Mais bien des questions restent posées, que nous espérons voir élucider avec de nouvelles recherches sur le terrain et en laboratoire, tout comme nous formons le vœu de voir publiés les travaux toujours inédits des dernières décennies, en particulier les fouilles des enclos funéraires de la Bourse. Ces ensembles funéraires apporteront leur contribution à l'étude des sociétés anciennes dont l'antique Massalia, fondée vers 600 av. J.-C., constitue sans nul doute une source formidable pour la Méditerranée occidentale.

18 Nous avons abordé certains aspects de ces questions lors de colloques récents (Moliner 2001, 2003, 2009), et plus particulièrement ceux organisés dans le cadre du programme financé par l'ANR « L'enfant et la mort dans l'Antiquité », coordonné par le Centre Camille Jullian d'Aix-en-Provence, l'UMR « Archéologies et Sciences de l'Antiquité » de Nanterre et le Centre d'Études Alexandrines d'Alexandrie (Moliner 2012a et b).

Bibliographie

- Bertucchi 1992** : BERTUCCHI (G.) – Nécropoles et terrasses funéraires à l'époque grecque. Bilan sommaire des recherches. In : Bats (M.) et al. éd., *Marseille Grecque et la Gaule*. Lattes, A.D.A.M. éditions, et Aix-en-Provence, Université de Provence, 1992, p. 123-137 (Études Massaliètes 3).
- Chabot, Féraud 1959** : CHABOT (L.), FÉRAUD (J.) – La nécropole du Tapis-Vert à Marseille. *Cahiers Ligures*, 8, 1959, p. 63-86.
- Grosson 1773** : GROSSON (J.-B.) – *Recueil des antiquités et des monuments marseillais qui peuvent intéresser l'histoire et les arts*. Marseille, Jean Mossy, 1773.
- Marchesi, Thiriot, Vallauri 1997** : MARCHESI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURI (L.) dir. – *Marseille, les ateliers de potiers du XIII^e s. et le quartier Sainte-Barbe (V^e-XVII^e s.)*. Paris, MSH, 1997.
- Moliner 1994** : MOLINER (M.) – Dispositifs de couverture et de signalisations dans la nécropole grecque de Sainte-Barbe à Marseille. In : *Structures de couverture et de signalisation des sépultures protohistoriques du Midi de la Gaule et des régions périphériques*. DAM, 17, 1994, p. 74-92.
- Moliner 1999** : MOLINER (M.) – Données nouvelles sur la nécropole de la rue Tapis-Vert. In : *Parcours de villes* 1999, p. 121-122 et 164.
- Moliner 2000** : MOLINER (M.) – Les niveaux archaïques de la place des Pistoles à Marseille. Un espace cultuel ? In : Hermary (A.), Tréziny (H.) éd., *Les cultes des cités phocéennes. Actes du colloque international Aix-en-Provence / Marseille, 4-5 juin 1999*. Aix-en-Provence, Édusud, 2000, p. 101-117 (Études massaliètes 6).
- Moliner 2001** : MOLINER (M.) – Les nécropoles grecques et romaines de Marseille. In : Bouiron (M.), Tréziny (H.), *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René. Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999*. Aix-en-Provence, Édusud, 2001, p. 337-354 (Études massaliètes 7).
- Moliner 2003** : MOLINER (M.) – La démographie de la nécropole antique de Sainte-Barbe à Marseille : un cas de normalité ? In : Gourevitch (D.), Morin (A.), Rouquet (N.) dir., *Maternité et petite enfance dans l'Antiquité romaine. Catalogue de l'exposition Bourges, Muséum d'histoire naturelle 6 novembre 2003-28 mars 2004*. Éditions de la ville de Bourges, 2003, p. 116-119, et notice 20, p. 130.
- Moliner 2006** : MOLINER (M.) – La basilique paléochrétienne de la rue Malaval à Marseille. *Gallia*, 63, 2006, p. 131-136.
- Moliner 2008** : MOLINER (M.) – Un autre regard sur l'aqueduc romain de Sainte-Barbe à Marseille (B.-du-Rhône). In : *Archéologies de Provence et d'ailleurs. Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade. Bulletin Archéologique de Provence*, Suppl. 5, 2008, p. 533-549.
- Moliner 2009** : MOLINER (M.) – Archéologie funéraire à Marseille, l'apport des fouilles récentes des nécropoles de Sainte-Barbe et Malaval (V^e s. av. J.-C.-VI^e s. ap. J.-C.). In : Delestre (X.), Marchesi (H.) dir., *Archéologies des rivages méditerranéens : 50 ans de recherches. Actes du colloque d'Arles (Bouches-du-Rhône) 28-30 octobre 2009*. Arles, éditions Errance, et Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 2010, p. 427-438.
- Moliner 2010** : MOLINER (M.) – Note sur les fouilles de la rue Malaval à Marseille. Note d'information. *CRAI*, 2010, p. 1247-1264.
- Moliner 2011** : MOLINER (M.) – Les tombes de l'Antiquité tardive dans les maquettes des nécropoles de Marseille d'Hippolyte Augier (1830-1889), observations archéologiques. *Provence historique*, 61, fasc. 243-244, janvier-juin 2011, p. 157-181.
- Moliner 2012a** : MOLINER (M.) – Typologie des tombes d'enfant et traitement du corps à l'époque gréco-romaine en Provence, France. Les exemples du Fréjus, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Aix-en-Provence et Marseille. In : Nenna (M.-D.) éd., *L'Enfant et la mort dans l'Antiquité II. Types de tombes et traitements du corps des enfants. Actes de la table ronde internationale organisée à Alexandrie, Centre d'Études Alexandrines, 12-14 novembre 2009*. Alexandrie, Centre d'Études alexandrines, 2012, p. 471-500.
- Moliner 2012b** : MOLINER (M.) – Le mobilier déposé dans les tombes d'enfants des colonies grecques de Marseille, Agde et Ampurias. In : Hermary (A.), Dubois (C.) éd., *L'Enfant et la mort dans l'Antiquité III. Le matériel associé aux tombes d'enfants. Actes de la table ronde internationale organisée à la Maison des Sciences de l'Homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, 20-22 Janvier 2011*. Paris, Éditions Errance, 2012, p. 171-192 (BiAMA 12).
- Moliner et al. 2003** : MOLINER (M.), MELLINAND (Ph.), NAGGIAR (L.), RICHIER (A.), VILLEMEUR (I.) et coll. – *La nécropole de Sainte-Barbe à Marseille (IV^e s. av. J.-C. - II^e s. ap. J.-C.)*. Aix-en-Provence, Édusud, 2003 (Études massaliètes 8).
- Paone 2009** : PAONE (Fr.) – Marseille, esplanade Major. In : *Bulletin scientifique 2008 DRAC PACA, Service régional de l'Archéologie*. Aix-en-Provence, 2009, p. 138-139.
- Parcours de villes 1999** : HESNARD (A.), MOLINER (M.), CONCHE (Fr.), BOUIRON (M.) – *Parcours de villes. Marseille : 10 ans d'archéologie, 2600 ans d'histoire*. Aix-en-Provence, Musées de Marseille et Édusud, 1999.
- Richier 2005** : RICHIER (A.) – Sépultures primaires à incinération : nouvelles données et nouvelles problématiques. In : Mordant (Cl.), Depierre (G.) dir., *Les pratiques funéraires à l'âge du bronze en France. Actes de la table ronde de Sens-en-Bourgogne (10-12 juin 1998)*. Paris, Éditions du CTHS et Société archéologique de Sens, 2005, p. 199-207.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) – *Carte archéologique de la Gaule. Marseille et ses alentours, 13/3*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005.
- Villeneuve-Bargemon 1834** : VILLENEUVE-BARGEMON (Chr., comte de) – *Statistique du département des Bouches-du-Rhône. Atlas*. Marseille, imprimerie A. Ricard, 1834.

« Ainsi la main humaine a introduit la mer dans la terre »...

Réflexions sur les carrières d'argile de Marseille grecque archaïque

Marc Bouiron*

Abstract. *The excavation at the Alcazar's site revealed a series of pits in the deepest levels (second half of the sixth century BC), which correspond most likely to small pilot holes to verify the presence of clay in the subsoil. The largest are attributed to clay quarries, divided into three distinct spaces. The limit of the extraction area exceeds by far the limits of the Alcazar's excavation, and suggests that more than about 200 000 m³ of clay were excavated. This clay was probably used for the production of bricks (10 million?) destined for the building of fortifications walls and urban dwellings, that were in rapid expansion.*

Tout au long des deux dernières décennies passées d'abord à fouiller le sous-sol marseillais, puis à en analyser les données et à réfléchir à l'histoire de cette ville, nous avons eu le plaisir de croiser de nombreux archéologues avec lesquels nous avons eu de longues discussions. Henri Tréziny est certainement celui avec lequel les échanges ont été les plus suivis, les collaborations les plus nombreuses. Notre premier contact remonte à la découverte d'un niveau d'amphores grecques¹ sur le site de la place Général-de-Gaulle, en 1993 ; les années qui ont suivi nous ont amené à nous côtoyer, à défaut de véritablement travailler ensemble. C'est la mise en place, sous l'égide du Service régional de l'archéologie, du colloque pour le 26^e centenaire de la fondation de la ville, sous le titre *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au roi René*, qui a consacré notre collaboration. À cette occasion, le travail préparatoire du colloque (en particulier sur le fond d'archives de Fernand Benoit) mais plus encore les relectures communes avec Jean Guyon et les collègues du Service régional de l'archéologie (Bruno Bizot, Armelle Guilcher et Mireille Pagni) nous ont amenés à un travail régulier, que renforçait encore une proximité géographique de nos domiciles.

Depuis, c'est toujours avec plaisir que nous nous sommes retrouvés pour des collaborations scientifiques, comme

ce fut le cas pour le colloque tenu récemment à Lyon sur l'espace périurbain, sous la direction de Sophie Bouffier².

Dans le cadre de ces hommages, nous avons choisi de revenir sur une des découvertes importantes réalisées ces dernières années : les carrières d'argile de l'Alcazar (**fig. 1**), témoins d'une époque privilégiée, celle de Marseille archaïque.

Les carrières d'argile de la fouille de l'Alcazar

La fouille de l'Alcazar³ a constitué l'une des plus grandes fouilles de ces dernières décennies : sur plus de 4 000 m² sont apparus les vestiges d'un espace suburbain dont la « pulsation » (pour reprendre une expression chère à Henri Tréziny) a été bien mise en évidence sur les presque vingt-six siècles d'histoire du site. On retiendra, pour le sujet qui nous intéresse, que les creusements des carrières d'argile étaient en grande partie situés au-delà de la cote de fin de fouille⁴ et que leurs fonds n'ont pu être atteints bien souvent que grâce à la construction de piliers profonds supportant la future bibliothèque.

Une première série de fosses

Les données stratigraphiques sont évidemment la base de départ de notre propos⁵. Point central de notre étude, les creusements des carrières d'argile ont profondément entamé le substrat marneux (argile stampienne), sur la quasi-totalité du site de fouille. Seule une étroite banquette,

* Directeur du Service Archéologique de la Ville de Nice, chercheur au CEPAM (UMR 7264). Je remercie mon ami Philippe Mellinand, responsable Inrap de nombreuses fouilles marseillaises, pour sa relecture et ses remarques bienvenues sur ce texte.

¹ Voir le cliché qu'il a pris, publié dans Hermery, Hesnard, Tréziny 1999, p. 80.

² Bouiron (M.), Tréziny (H.) – L'espace périurbain de Marseille antique et médiévale. In : Bouffier (S.), Brelot (Cl.-I.), Menjot (D.) dir., *Aux marges de la ville. Paysages, sociétés, représentations*. Actes du colloque international de Lyon, 5-6 mai 2011, à paraître.

³ Sous notre direction en tant qu'archéologue de la Ville de Marseille, avec une équipe Afan (devenu depuis l'Inrap) composée d'une soixantaine d'archéologues professionnels.

⁴ Il s'agit de la partie la plus basse nécessaire à la future construction, que les archéologues doivent respecter pour ne pas décompacter le terrain destiné à supporter les fondations.

⁵ Les données stratigraphiques sont issues du rapport de fouille, rédigé par C. Barra, P. Chevillot, B. De Luca et N. Valour (Barra *et al.* 2001) pour les éléments antérieurs aux creusements, et par St. Bien, P. Chevillot, M. Maurin, E. Plassot, S. Puech, B. Sillano et N. Weydert (Bien *et al.* 2001) pour les creusements eux-mêmes.

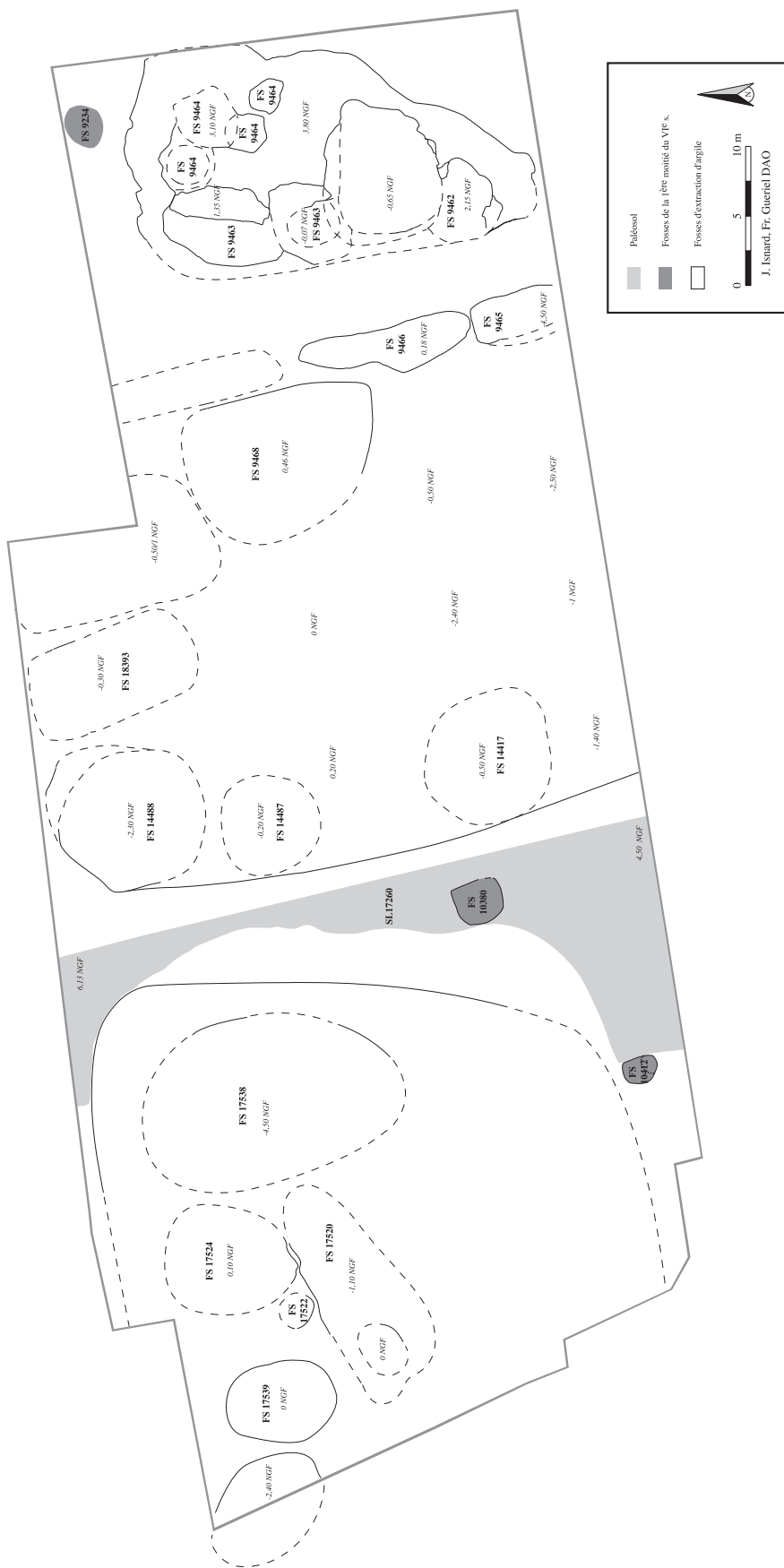


Fig. 1. Plan des fosses d'extraction sur le site de l'Alcazar (DAO J. Isnard, F. Guériel/Inrap).

d'une largeur comprise entre 11 et 17 m et d'orientation Nord-Sud, a été préservée. Elle permet de restituer un terrain initial relativement plan, en légère pente vers le Sud-Ouest. Dans cette bande de terre, deux fosses ont été fouillées (cf. **fig. 1**). Comblées dans le courant du VI^e s., elles ont été préservées d'une disparition totale grâce à la conservation de l'espace situé entre les creusements. La distance entre les deux, de centre à centre, est de 17,5 m, ce qui correspondrait à 50 pieds ioniens de 35 cm.

Nous avons repéré une troisième fosse (cf. **fig. 1**) qui pourrait rentrer dans ce système ; elle a été dégagée au Nord-Est du site et avait, lors de la phase d'étude pour le rapport, été comprise comme une des fosses de récupération de l'argile. Elle est malheureusement peu documentée, mais il est certain que son faible diamètre (entre 2,90 et 3,20 m) l'apparente aux deux précédentes et la différencie nettement des fosses d'extraction. Elle est globalement alignée avec les précédentes (un peu plus au Sud par rapport à l'axe théorique) et à peu de choses près dans le même rythme. Elle est distante d'environ 62 m par rapport à la fosse similaire la plus proche ; on peut ainsi restituer environ 3 fosses intermédiaires qui auraient disparu du fait des grands creusements.

Le tableau ci-dessous (**Tableau 1**) donne les indications chiffrées disponibles pour ces premiers creusements.

Les trois fosses conservées sont à peu près alignées dans le sens de la pente. Tout ceci va dans le sens d'une hypothèse proposée dès l'étude des données de fouille et présentée dans le rapport de fouille : il s'agirait d'avant-trous destinés à repérer le toit du substrat marneux (elles ne dépassent pas la surface de l'argile stampienne). Elles témoigneraient d'une recherche systématique d'un matériau important aussi bien pour la construction que pour la production utilitaire de vases, nous y reviendrons.

Les creusements de la partie occidentale

Nous allons étudier de façon spécifique les trois grands ensembles de creusements, deux situés de part et d'autre de la bande de terre conservée et la troisième plus à l'Est.

À l'Ouest, le bord d'un très vaste creusement a pu être observé sur une grande partie de ses faces Est et Nord. La limite méridionale est perceptible par la forme des sédiments qui la comblent, qui présentent une pente compatible avec la limite restituée que nous proposons. Nous ne savons pas en revanche jusqu'où elle se développait vers l'Ouest.

Si ce creusement est relativement rectiligne en plan, les bordures en partie haute sont plutôt évasées du fait d'une érosion qui a pu être importante. Ce creusement a en effet la particularité d'être resté à l'air libre durant plusieurs siècles ; son comblement intervient seulement à l'époque tardo-républicaine (**fig. 2**). Durant toute la période grecque, c'est un véritable étang qui a existé ici, la présence de marnes sur les bords ayant assuré une étanchéité à ce creusement. Le type de milieu est certain par la nature des sédiments, caractéristiques de dépôts lacustres en milieu calme⁶, qui se sont déposés progressivement au fond. Pour en revenir au creusement original, il faut probablement imaginer une bordure un peu plus verticale, dont la limite correspondrait au trait plein que nous restituons.

Ce creusement général a été l'objet de surcreusements plus petits, qui ont pu être mis en évidence dans la moitié Nord. Ils apparaissent comme une extension de la grande excavation mais ne constituent en fait que les traces d'un approfondissement qui devait se faire par trous successifs.

N° creusement	alt. sup.	dimensions et description	profondeur	alt. inf.
FS 10380	env. 5 m NGF	circulaire, diam. entre 3,10 et 3,40 m	2 m	env. 3,15 m NGF
FS 10412		2,60 x 1,80 m	1,90 m	
FS 9234	env. 8 m NGF	diam. entre 2,90 et 3,20 m		

Tableau 1. Les fosses de repérage d'après les données stratigraphiques.

⁶ La nature sédimentologique en a été étudiée lors de la fouille par Pascale Chevillot, géomorphologue à l'Inrap.

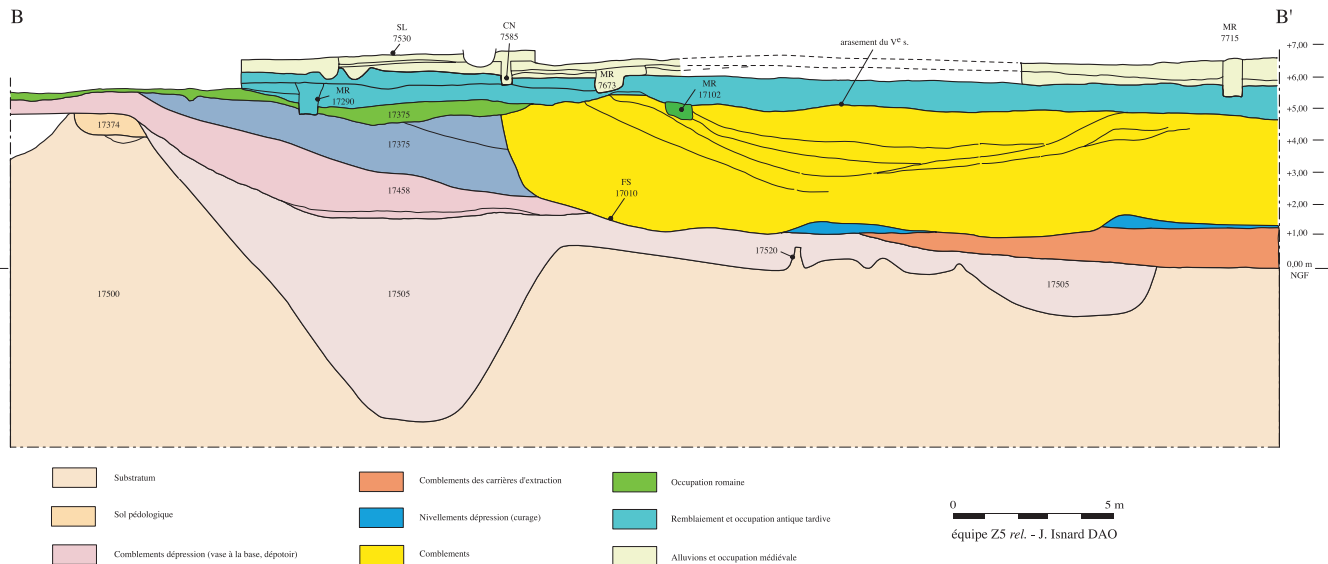


Fig. 2. Coupe de la fosse d'extraction occidentale (DAO J. Isnard/Inrap).

Du fait des conditions de fouille, ils n'ont pu être appréhendés que de façon très partielle. Nous avons regroupé les informations dont nous disposons dans le tableau qui suit (**Tableau 2**).

Ces surcreusements sont de taille et de formes inégales. Certains sont très petits (fosse 17522), d'autres beaucoup plus profonds, comme la fosse 17538, qui descend 3,50 m plus bas que la fosse voisine 17520.

Compte-tenu de la pente, on peut admettre une cote de départ moyenne voisine de 5 m NGF. Le fond peut être situé, en moyenne, autour de 0 m NGF. L'aire⁷ du grand creusement, dans les limites de la fouille, est de 1 185 m². La bordure n'est certes pas verticale mais, compte-tenu des dimensions moyennes que nous prenons, cela n'amène pas de grande différence dans l'approximation que nous faisons. Nous sommes ici en présence d'une fosse d'environ 5 925 m³, affectée de surcreusements dont le plus important repéré (la fosse 17538) a une surface de 188 m² et une profondeur de 4,50 m. Compte-tenu de la forme en entonnoir de ces surcreusements, cette dernière doit avoir un volume d'environ 405 m³.

Nous l'avons dit, nous ne connaissons pas la limite occidentale du creusement général. Si l'on se base sur celui qui existe plus à l'Est et que nous étudions ci-dessous, il faut peut-être restituer une largeur similaire d'environ 38 m, au contact des bordures des surcreusements. Ceci nous amènerait entre la limite orientale de la fosse 17538 et la limite occidentale de la fosse

non numérotée débordant de la paroi Nord-Ouest de la fouille. Il faudrait alors restituer une limite plus régulière (et orthonormée par rapport à la limite Nord) de la fosse à l'Est. Selon cette hypothèse, la fosse aurait une surface d'environ 1 530 m², soit un volume moyen d'environ 7 650 m³, avec des surcreusements que l'on estimera à environ 10 % du volume, soit 765 m³. Si l'on enlève un bon demi-mètre de terre (765 m²) surmontant l'argile, cette fosse aurait pu au total représenter une extraction d'environ 7 650 m³ d'argile.

Les creusements de la partie centrale

La partie centrale a fait l'objet du même type de creusements. Tout d'abord est mise en place une vaste excavation dont seule la bordure occidentale est pleinement attestée (**fig. 3**). Nous n'avons pas réellement la limite au Nord, mais l'arrêt de plusieurs surcreusements dans le prolongement de la limite Nord du creusement occidental permet de proposer avec vraisemblance un arrêt au même emplacement. Au Sud en revanche, le creusement général se prolonge au-delà de la paroi de la fouille. Compte-tenu de la pente et la cote du fond qui se situe autour de 0 m NGF, nous sommes peut-être en présence d'une fosse un peu plus profonde que la précédente (moyenne de 5,50 m ?). Nous considérerons de la même manière qu'il faut enlever en surface un demi-mètre de terre pour le calcul du volume d'argile extrait.

Le fond de ce grand creusement est l'objet de surcreusements (voir **Tableau 3**) qui semblent moins irréguliers (pour ce que l'on peut en restituer, donc avec une certaine marge d'incertitude).

7 L'aire est calculée avec l'outil permettant cette mesure dans le logiciel Adobe Acrobat Pro, sur la base des plans de fouille présentés dans le rapport.



Fig. 3. Bord de la fosse d'extraction d'argile centrale sur le site de l'Alcazar (cl. Fr. Parent/Inrap).

N° creusement	alt. sup.	dimensions et description	profondeur	alt. inf.
Creusement général FS 17516	6 m NGF au Nord, 4,50 m NGF au Sud.	bord oriental rectiligne	env. 5 m	env. 0,70 m NGF
surcreusement FS 17538			5,20 m	- 4,50 m NGF
surcreusement FS 17524		fond à peu près horizontal et très accidenté		0,10 m NGF
surcreusement FS 17520		paroi rectiligne		- 1,10 m NGF
surcreusement FS 17522				
surcreusement FS 15538				
surcreusement FS 17539				0 m NGF
surcreusement non numéroté				- 2,40 m NGF

Tableau 2. Les creusements de la partie occidentale.

N° creusement	alt. sup.	dimensions et description	profondeur	alt. inf.
creusement général FS 14417		Bordure Ouest reconnue sur 30 m de long		
surcreusement FS 9465	2,35 m NGF (+ 2,50 m)	3 x 2 m	2 m (+ 2,50 m)	0,34 m NGF
surcreusement FS 9466	2,06 m NGF	12,70 x 2,50 à 3,50 m	1,90 m	0,18 m NGF
surcreusement sans n° à l'Est				
surcreusement FS 9468	3,01 m NGF	11,60 x 6,50 m	2,50 m	0,46 m NGF
surcreusement sans n° au Nord-Est				0,50 m NGF
surcreusement FS 14417	3,16 m NGF	7 m (E.-O.)	3 m	0,10 m NGF
surcreusement FS 14487	3,28 m NGF	diam. env. 5 m	0,70 m	2,56 m NGF
surcreusement FS 14488	3,26 m NGF	diam. env. 7 m		
surcreusement FS 18393	3,26 m NGF			-0,30 m NGF
surcreusement sans n°			+ de 6 m	- 4,50 m

Tableau 3. Les creusements de la partie centrale.

N° creusement	alt. sup.	dimensions et description	profondeur	alt. inf.
creusement général FS9136	entre 5,90 m au Nord et 5,50 m NGF au Sud et entre 5,40 m et 5,20 m NGF à l'Ouest	longue d'au moins 28 m ; largeur de 16 m ; fond plat	env. 3 m	3,80 m NGF
4 surcreusements FS 9464		entre 2,20 et 4,50 m pour la largeur ; 2,85 et 6 m pour la longueur	1,90 m en moyenne ; 0,90 m au Sud	3,10 m NGF
2 surcreusements FS 9463		oblongue au Nord (5,60 x 9 m) ; plus régulière au Sud (5 x 6,10 m)		1,35 m NGF au Nord, -0,07 m NGF au Sud
2 surcreusements FS 9462				
fosse FS 9234				

Tableau 4. Les creusements de la partie orientale.

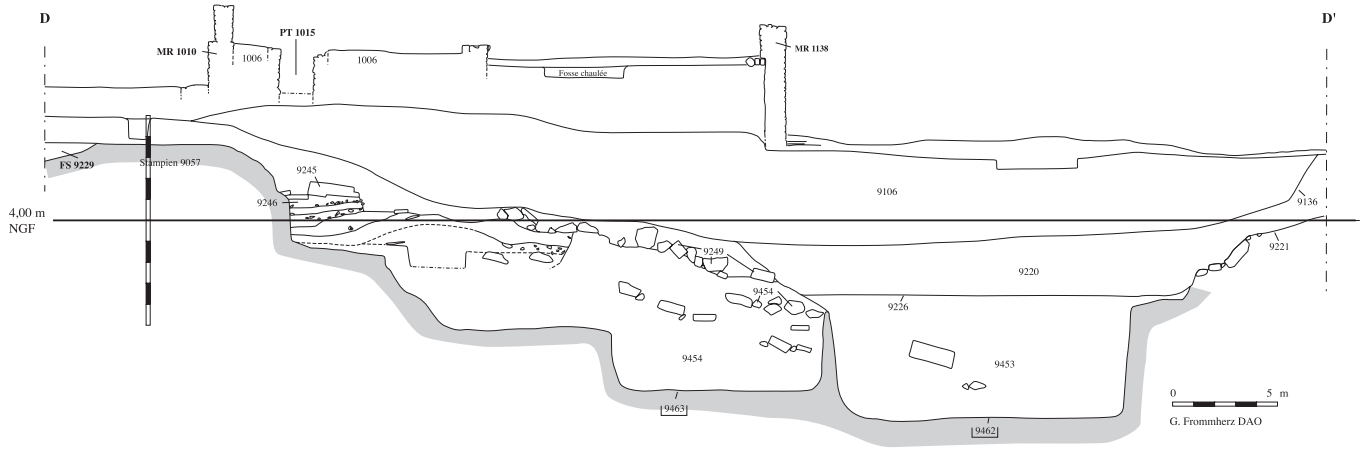


Fig. 4. Coupe de la fosse d'extraction orientale (DAO G. Frommherz/Inrap).

Les plus profonds atteignent la cote de -2,50 m NGF. Comme pour la fosse occidentale, on peut proposer un surcreusement de l'ordre de 10 % du creusement principal, ce qui, pour le calcul du volume extrait, compense le demi-mètre non productif en surface. Dans l'emprise de la fouille (et en restituant l'angle Nord-Est de la fosse), on peut donc restituer une surface d'environ 1 610 m², soit 8 855 m³ utiles si l'on compte une profondeur moyenne de 5,50 m depuis la surface.

La partie orientale

Le dernier ensemble de fosses est très différent des précédents. D'abord par sa taille, car il est étroit ; cela témoigne peut-être d'une contrainte particulière en surface au Sud-Est, ou bien d'une limite d'exploitation qui ne permettait pas de creuser de façon aussi large que dans les zones les plus proches de la cité. On retrouve là encore un vaste creusement, cette fois-ci bien délimité, sauf à l'Ouest, mais la limite est là assez vraisemblable.

Par ailleurs, les niveaux sont surtout beaucoup moins profonds et les différents surcreusements ne dépassent pas la cote de -0,65 m NGF (**Tableau 4**).

Le fond général est à environ 3,80 m, soit entre 1,50 m et 2 m de profondeur environ. La surface de la fosse générale est de 380 m², ce qui est effectivement bien inférieur à celle des deux autres. Le volume excavé peut donc être estimé à 760 m³ au maximum. La fouille ayant été totale ici, nous avons pu identifier avec précision l'ensemble des

surcreusements. Ils ne présentent pas tous la même taille et sont véritablement constitués de fosses quasi jointives (**fig. 4**). L'ordre de creusement n'est pas restituable.

Les limites de la zone excavée et le volume total

Lors de l'étude qui avait suivi la fouille de l'Alcazar, nous nous étions attachés à mieux comprendre la nature des fosses que nous avions dégagées ainsi que les modalités d'extraction de l'argile, puisque c'était l'hypothèse que nous avions privilégiée. Il nous a semblé plus intéressant ici de tenter une approche quantitative des volumes extraits et de l'usage que les Massaliètes ont pu en faire.

Les limites des carrières et le volume total

Dans le cadre de l'étude de la fouille de la Bourse, Henri Tréziny a pu mettre en évidence voici quelques années de grands creusements très profonds situés partiellement dans l'emprise du site archéologique. Attribués d'abord à des canyons antérieurs à la fondation grecque⁸, ils ont été ensuite, par rapprochement avec la fouille de l'Alcazar, assimilés à de très grandes fosses d'extraction d'argile (Tréziny 2011, p. 290-291). Sur le site de la Bourse, le

⁸ On sait que la dernière glaciation a constitué une période propice aux creusements profonds de lits des fleuves, du fait d'un niveau de la mer alors plus bas de 120 m par rapport à l'actuel.

début de la zone d'extraction, vers l'Ouest, semble correspondre approximativement à l'emplacement du futur rempart de calcaire blanc. Ceci nous donne très probablement la limite occidentale de la vaste zone de creusements, puisqu'on ne retrouve plus ces fosses au-delà.

La limite Nord de la zone de creusement nous échappe. On a toutefois un indice grâce à des découvertes du XIX^e s. Alfred Verdillon, dans sa *Dissertation sur l'ancienne topographie de Marseille à son origine et au temps du siège de cette ville par Jules César*... (1872, p. 12) nous donne en effet un renseignement précieux. Il indique que « sous la rue d'Aix, on a fait un souterrain, et il a été constaté qu'entre la rue des Dominicaines et le bas de la rue d'Aix, on avait fait un énorme remblai dont la puissance n'était pas moindre de 12 m (...). Au-delà de la rue des Dominicaines on est entré dans le terrain vierge ». Cette information n'a jamais été exploitée au cours du XX^e s. ; en effet, il était difficile, avant la fouille de l'Alcazar, de comprendre la nature de ces énormes remblais. Si l'existence de creusements pour les carrières d'argile ne peut être prouvée en l'absence de fouille, c'est l'hypothèse la plus vraisemblable. Nous sommes ici à environ 100 m au Nord-Ouest de l'Alcazar.

La limite orientale nous est donnée par la fouille de l'Alcazar ; il manque alors une indication pour la limite méridionale. Tout au plus peut-on noter que la fouille de la place Général-de-Gaulle n'a livré aucune trace de tels creusements. On considère que l'axe de la Canebière actuelle correspond à l'écoulement d'un fleuve. Pour l'extraction, il est clair que l'on ne peut pas envisager d'arriver trop près d'une rivière ou d'un fleuve. Ainsi, les écoulements que l'on observe à d'autres époques sur le site de l'Alcazar ont été très certainement canalisés en surface afin de les détourner de la zone d'extraction.

Au final, il est possible que la zone s'étende entre la rue du Beausset et celle des Incurables (soit environ 330 m) sur une largeur d'environ 270 m (entre la Bourse et la limite de la fouille de l'Alcazar). C'est donc une surface totale d'environ 90 000 m² qui a pu être concernée par ces carrières. Il est vraisemblable que les excavations aient respecté des bandes de terrain destinées à la circulation des personnes et des véhicules, et aient comporté des bords non verticaux. C'est peut-être au total environ 20 % du volume de la zone qui n'a pas été touché. On peut considérer que la profondeur moyenne (entre les fosses les plus profondes et celles qui sont en limite de la carrière) se situe aux environs de 3,50 m. Si l'on garde l'emprise maximale définie plus haut, le volume excavé pourrait correspondre à $(90\,000 - 18\,000) \times 3,50 = 252\,000 \text{ m}^3$.

Si l'on veut s'en tenir aux certitudes, nous sommes certains qu'une zone plus petite (d'environ 270 m de côté) a réellement été excavée, ce qui implique au minimum environ $(73\,000 - 14\,600) \times 3,50 = 204\,400 \text{ m}^3$.

L'usage de l'argile extraite

Ce volume d'argile, probable bien qu'hypothétique, est absolument considérable. Deux usages principaux peuvent être envisagés : soit l'argile a été utilisée pour la production céramique soit pour la réalisation de briques.

Pour la production de vases, nous savons que, durant le dernier tiers du VI^e s., Marseille produit des amphores⁹. De la vaisselle de table, en pâte claire, est également fabriquée à cette époque¹⁰. On connaît, toujours pour cette période, un four de potiers rue Négrel (Rothé, Tréziny 2005, p. 395-399)¹¹.

Compte-tenu des volumes excavés et de la période assez courte (pas plus d'un demi-siècle) durant laquelle les creusements fouillés à l'Alcazar semblent avoir été effectués, il est très peu vraisemblable que l'argile ait servi à des potiers, si ce n'est de façon annexe.

Il faut donc certainement se tourner vers des usages liés à la construction. On sait qu'à cette époque l'emploi de l'adobe est fréquent. Que cela soit en Grèce¹², dans le Midi de la Gaule¹³ ou dans le monde ibérique (Benoit 2009), les découvertes archéologiques l'attestent largement. Sur les différents sites fouillés, ce sont généralement les enceintes et l'habitat qui en font le plus grand usage. Nous commencerons donc par examiner ici le volume d'argile nécessaire à la construction de l'enceinte. On sait depuis longtemps (et Henri Tréziny l'a souvent rappelé¹⁴) que les enceintes des villes grecques archaïques avaient une élévation en briques crues¹⁵.

La mesure même de l'enceinte n'est évidemment pas assurée. La partie délimitant la ville du reste du territoire ne pose guère de problème. Il paraît certain maintenant que la partie Nord de la cité, correspondant aux espaces des fouilles de la rue Leca ou du Parking République, n'était pas incluse dans l'enceinte à l'époque archaïque

⁹ Voir en particulier l'étude de Guy Bertucchi (1992).

¹⁰ Voir la synthèse de la période grecque rédigée par Lucien-François Gantès et Michel Bats dans Rothé, Tréziny 2005, p. 252-258.

¹¹ L'abandon du four de la rue Négrel est daté par L.-Fr. Gantès des années 520/515-500 av. J.-C. (Rothé, Tréziny 2005, p. 396). Il faut probablement mettre en relation ce four avec une fosse d'extraction située à proximité (Rothé, Tréziny 2005, p. 249).

¹² Les constructions de briques crues sont très fréquentes, surtout pour les périodes les plus anciennes. L'origine grecque de l'adobe a souvent été mise en avant (voir par exemple Chazelles 1995, p. 50), en s'appuyant en particulier sur les plans de maisons à abside (voir la relecture récente de D. Garcia et H. Tréziny 2010).

¹³ Voir en particulier les travaux de Claire-Anne de Chazelles (2010 pour un résumé actualisé de la recherche).

¹⁴ Pour ne citer qu'un exemple Hermay, Hesnard, Tréziny 1999, p. 43.

¹⁵ Martin 1974, p. 197 : « A l'époque archaïque, il y avait plus de remparts en brique qu'en pierre ».

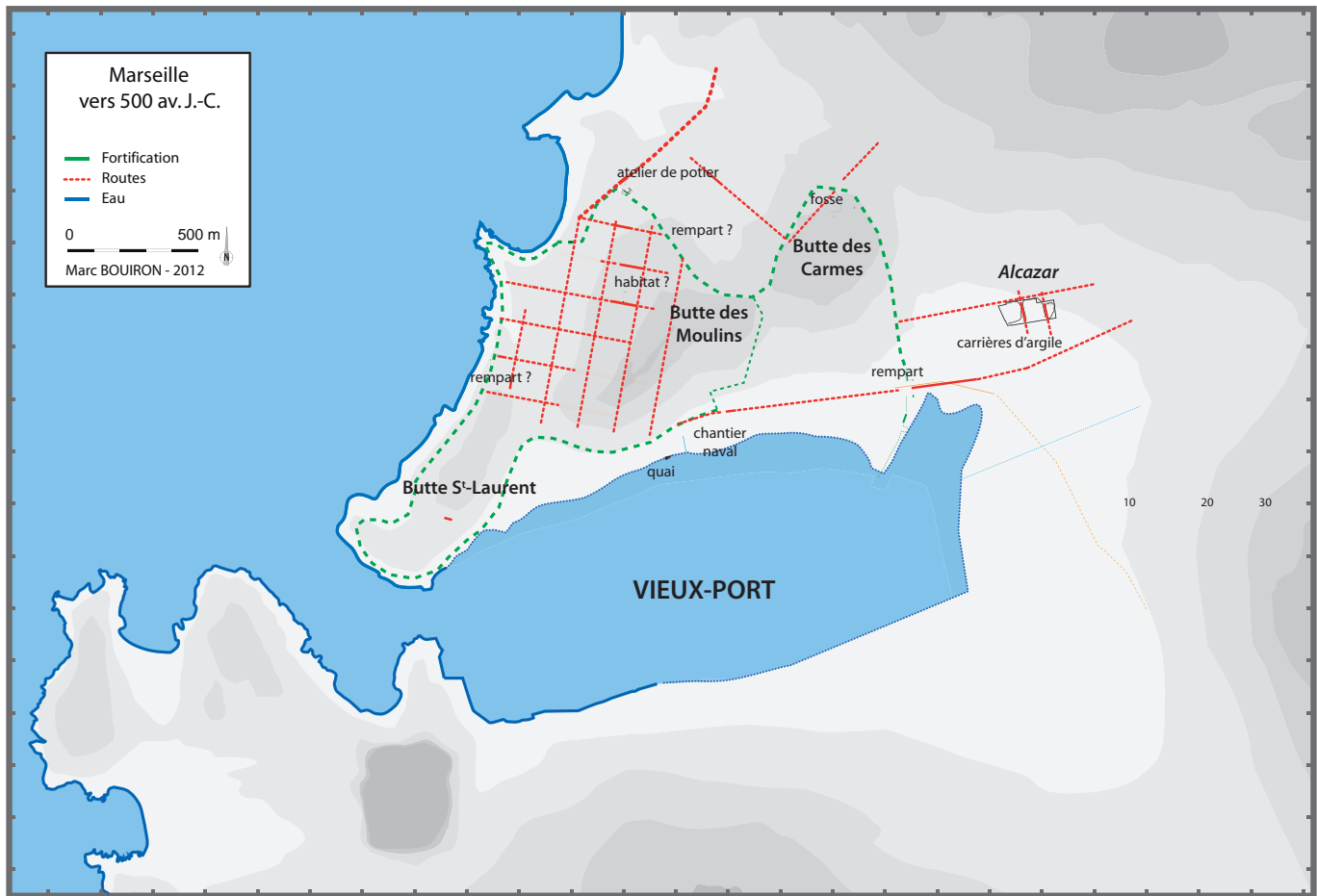


Fig. 5. Plan de Marseille vers 500 av. J.-C. avec localisation de la fouille de l'Alcazar (DAO M. Bouiron/SAVN, H. Tréziny/CCJ).

(fig. 5)¹⁶. D'après les restitutions d'Henri Tréziny, la longueur du tracé terrestre est d'environ 1 390 m. Nous savons par les fouilles de la Bourse que l'assise du rempart est comprise entre 2,50 et 3 m de large (Rothé, Tréziny, 2005, p. 535-536). Nous retiendrons la valeur inférieure pour l'élévation. Pour une hauteur de 6,50 m (et avec un socle de pierre d'environ 0,50 m), nous pouvons calculer un volume d'argile nécessaire à son édification : 20 850 m³. Pour la partie longeant le bord de mer, dont on peut supposer l'existence¹⁷, la longueur est d'environ 2 020 m, soit un volume d'argile nécessaire de 30 300 m³. L'ensemble exige donc un volume utile de 51 150 m³. Et encore faut-il tenir compte du fait que les adobes contiennent obligatoirement de la paille ou du sable (jusqu'à 25 % du volume de la brique).

¹⁶ On renverra également au plan publié dans Tréziny 2005, p. 22 et aux actes à paraître du colloque de Lyon, cités en note 2.

¹⁷ Le sondage de l'avenue Vaudoier semble l'attester, mais la fouille, très étroite (quelques mètres carrés en partie basse), ne permet pas d'en être certain.

Quelles que soient les approximations qui entachent nos calculs, elles ne suffisent pas à expliquer la différence de volume entre les besoins de l'enceinte et celle de l'argile extraite. La seule fortification ne suffit donc pas à expliquer les excavations énormes que l'on perçoit à l'extérieur de la cité. Si l'on retranche le volume d'argile nécessaire à la fabrication de l'enceinte, il reste au moins 153 250 m³.

Une part importante (mais difficile à quantifier) a pu servir également à sa réfection car il est vraisemblable que l'on a dû l'entretenir soigneusement.

Peut-on aller au-delà et envisager l'emploi de la brique crue pour la construction domestique ?

La superficie de la cité est à cette époque d'environ 34,3 ha (343 110 m²)¹⁸ ; si l'on retranche environ 10 % de la surface pour les espaces non bâtis (rues, places, zones non bâties), on obtient une surface bâtie d'environ 339 700 m². Le volume d'argile extrait rapporté à

¹⁸ Voir les plans publiés par Henri Tréziny (2001, repris dans ses articles plus récents).

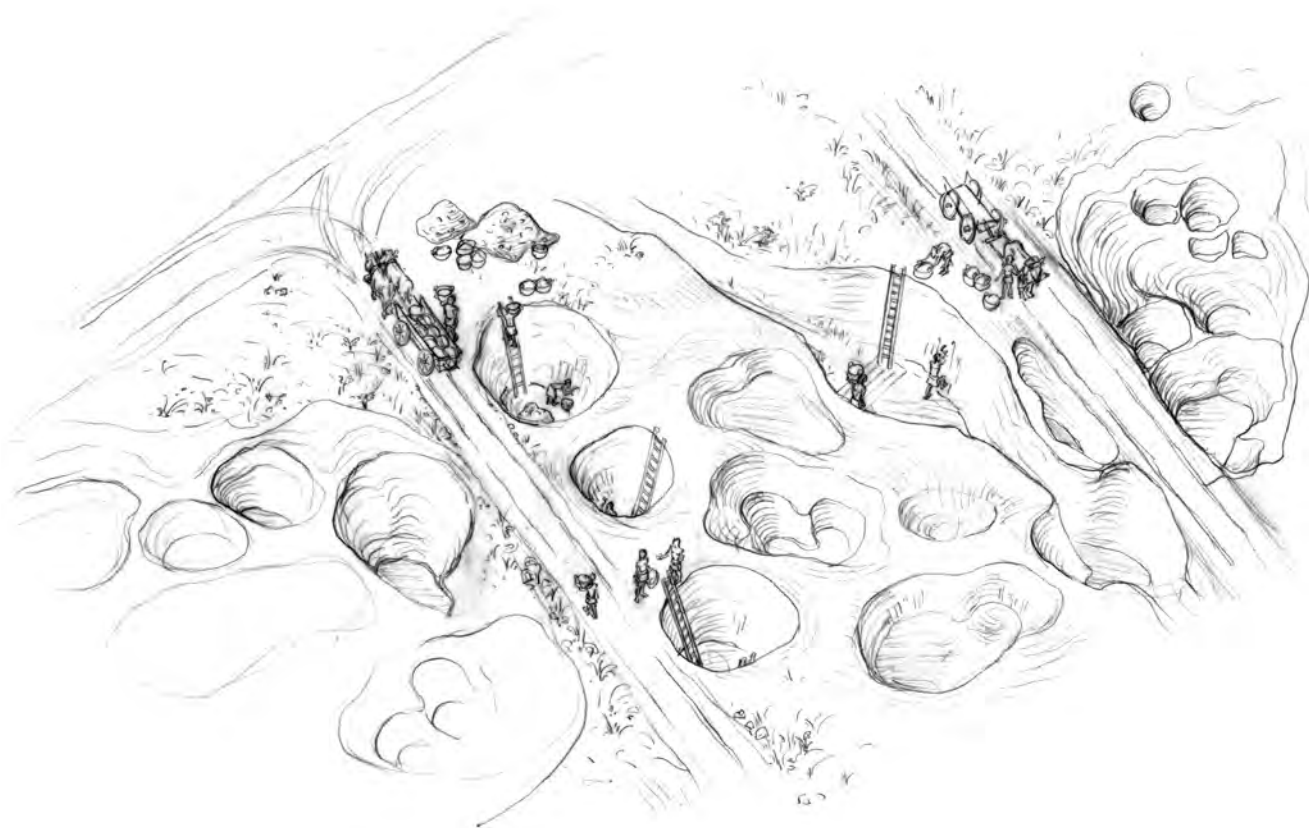


Fig. 6. Restitution des carrières en cours de fonctionnement (G. Frommherz/Inrap).

cette surface est d'environ $0,45 \text{ m}^3$ par m^2 . L'habitat de cette époque est malheureusement très mal connu¹⁹ ; sur le parvis de l'église Saint-Laurent, la maison grecque archaïque, remontant aux premières années de la fondation, ne peut pas faire moins que 40 m^2 (la maison se poursuivait au-delà des limites de la fouille). Les autres maisons connues (fouilles de l'îlot 55 ou de l'îlot des Pistoles) présentent des plans extrêmement incomplets ; les surfaces semblent au moins comparables. Si l'on revient à notre estimation de volume moyen d'argile, on peut considérer qu'une maison de 40 m^2 peut avoir utilisé jusqu'à 18 m^3 d'argile, ce qui semble plus que suffisant pour la construction. L'usage domestique a pu également se faire (bien que nous n'en ayons pas de trace archéologique pour cette période) pour le pavement de sols, comme on trouve à l'époque hellénistique sur la fouille de l'esplanade de la Major²⁰.

¹⁹ Pour tous ces sites, nous renverrons pour plus de commodité à Rothé, Tréziny 2005.

²⁰ Information orale Philippe Mellinand.

Enfin, il est possible de tenter une quantification du nombre de briques produites avec un tel volume d'argile. La fouille du parvis de Saint-Laurent²¹ a montré la présence de briques d'argile crue (adobes) dont a retrouvé les dimensions de deux des côtés (la hauteur avait disparu, la brique étant en partie arasée) : $0,44 \times 0,34 \text{ m}$. Cette dernière mesure correspond probablement au pied ionien qui, suivant les auteurs, varie de 33 à $34,9 \text{ cm}$ ²². Le rapport entre la longueur et la largeur est de 0,75 (soit les $3/4$). La hauteur de la brique peut être, avec quelque vraisemblance²³, d'environ $1/4$ de la longueur, soit 11 cm . L'ensemble fait donc un volume de $16,456 \text{ dm}^3$.

²¹ Réalisée en 1986-1987. Voir Gantès, Moliner 1990, p. 9-10.

²² Pied ionien de $34,9 \text{ cm}$: Donnarumna, Greco-Maiuri, La Genière 1997, p. 337 ; Auberson 1968, p. 15 ; pied ionien de 33 cm : Varène, Étienne 1995, p. 497. Nous avons pris la valeur arrondie de 35 cm au début de notre article.

²³ Au village de l'Île à Martigues, des briques de $0,40 \times 0,30 \times 0,09 \text{ m}$ ont été découvertes (voir Chausserie-Laprée, Nin, Domalin 1984). Dans le monde ibérique, une étude récente (Benoit 2009) montre la multiplicité des modules. Les épaisseurs sont souvent comprises entre 8 et 12 cm . Il est difficile de déterminer avec précision cette mesure dans le cas de la fouille de Saint-Laurent, mais nous pensons que la brique était plutôt épaisse.

Nous considérerons ici que le séchage, qui fait perdre entre 2 et 8% du volume (nous prendrons une valeur de 6%) dans la phase de fabrication, intervient avant la découverte archéologique des briques ; le volume initial avant séchage était plus proche de 26,33 dm³. La technique de l'adobe nécessite la présence de paille ou de sable, qui représente jusqu'à un quart du volume total. Le volume d'argile nécessaire à notre brique « type » est donc de 19,7472 dm³.

Sur la base du volume total excavé, on peut estimer le nombre de briques produites à environ 10 millions²⁴.

Notons que sur le site du Collège Vieux-Port²⁵, la fouille a mis en évidence un autre module, un peu plus carré, de 34-35 cm x 39-40 cm, avec une faible épaisseur de 4,5 à 5 cm ou de 7 cm. Avec une épaisseur deux fois moins importante, c'est le double de briques qui auraient été produites.

Pour conclure

En conclusion, il nous faut insister sur la valeur relative des nombres que nous avons manipulés. Nous savons pertinemment que tout ceci ne constitue qu'une approximation, qu'un ordre de grandeur. Bien sûr, le volume total excavé nous échappe ; nous ne le connaissons jamais avec précision. De même, nous ne pouvons être suffisamment précis pour calculer le volume d'argile utilisé dans la construction, même du rempart qui reste pourtant mieux documenté que l'habitat. Malgré tout, ces approximations apportent des informations.

La première est que le volume d'argile extrait est très important. Cette extraction a entraîné l'ouverture de profondes excavations qui ont modelé un paysage particulièrement différent de celui qui existait précédemment. Ainsi, la citation de Festus Avienus que nous avons placée en exergue dans le titre de cet article, et qu'a retraduite Henri Tréziny²⁶, est un témoignage de l'ampleur de ces travaux : « ... devant la façade de la ville s'étend le rivage ; une voie étroite s'ouvre à travers

les flots ; la mer baigne ses flancs ; l'eau stagnante longe la ville, et l'onde, partout répandue, longe la ville haute et les maisons. La cité est une presqu'île. Ainsi la main humaine a introduit la mer dans la terre, la forme des lieux et la nature du sol ont été modifiées par le labeur diligent des fondateurs ».

Sans nul doute, ces excavations ont été positionnées volontairement à l'extérieur de la cité, de façon à constituer une protection renforcée pour la ville, la dotant ainsi d'étangs fonctionnant comme de très larges douves.

La date de l'extraction, comprise au plus large entre le milieu du VI^e s. et le début du siècle suivant sur le site de l'Alcazar, montre la rapidité de cette extraction. Le paysage, profondément remodelé (**fig. 6**), portera cette empreinte durant des siècles (jusqu'à l'époque augustinienne pour l'Alcazar).

La seconde conclusion est d'avoir pu montrer que la finalité de cette extraction est très probablement la nécessité de construire en adobes. Avec le volume extrait, on pouvait à la fois bâtir une nouvelle enceinte faisant le tour de la totalité de la ville (y compris sur sa façade maritime), et doter l'ensemble de la cité de maisons et d'édifices divers. Dans une ville qui se développe rapidement, et qui n'a pas encore les ressources en pierre utiles pour la construction, c'était là un atout majeur.

Enfin, même évalué de façon approximative, le nombre de briques d'adobe qui ont pu être façonnées était particulièrement important. Cela implique toute une activité liée à la fabrication elle-même, donc des espaces de travail et de séchage, sans compter l'organisation ensuite de l'acheminement peut-être dans des entrepôts avant redistribution sur des chantiers.

Ainsi, l'étude de simples creusements²⁷ lors de la fouille de l'Alcazar, menée dans les conditions difficiles des chantiers d'archéologie préventive, a livré une information de première importance. Sur cette fouille comme sur d'autres, Henri Tréziny a su être à nos côtés pour analyser les vestiges appartenant à la période grecque. Qu'il en soit ici remercié.

²⁴ Le calcul donne le nombre théorique de 10350834.

²⁵ Chazelles 2006, p. 197. Sur ce site, la construction d'adobes se fait également, de façon minoritaire, avec une terre noire qui ne correspond pas à l'argile stampienne.

²⁶ Nous avons repris ici la traduction de M. Bats dans Rothé, Tréziny 2005, p. 146. La traduction « classique » est celle d'A. Berthelot.

²⁷ Les archéologues utilisent le terme technique de « négatif ».

Bibliographie

- Auberson 1968** : AUBERSON (P.) – *Eretria I. Temple d'Apollon Daphnéphoros. Architecture*. Berne, Francke, 1968.
- Barra et al. 2001** : BARRA (C.), CHEVILLOT (P.), DE LUCA (B.), VALOUR (N.) – Les niveaux antérieurs à la fin du VI^e s. av. J.-C. In : Bouiron 2001, p. 67-70.
- Benoit 2009** : BENOIT (D.) – L'utilisation de la brique crue dans la Péninsule ibérique durant la protohistoire et la période romaine. In : *3^e échanges transdisciplinaires sur les constructions en terre crue. Table-ronde de Toulouse*. Montpellier, Éd. de l'Espérou, 2009, p. 13-32.
- Bertucchi 1992** : BERTUCCHI (G.) – *Les amphores et le vin de Marseille. VI^e s. avant J.-C.-II^e s. après J.-C.* RAN, Suppl. 25, 1992.
- Bien et al. 2001** : BIEN (St.), CHEVILLOT (P.), MAURIN (M.), PLASSOT (E.), PUECH (S.), SILLANO (B.), WEYDERT (N.) – Des creusements de grande ampleur vers 500 av. J.-C. (état 1B). In : Bouiron 2001, p. 71-76.
- Bouiron 2001** : BOUIRON (M.) dir. – *L'Alcazar (BMVR). 26 siècles d'occupation suburbaine à Marseille (Bouches-du-Rhône)*. Document final de synthèse. Nîmes, Association pour les fouilles archéologiques nationales, 2001, 7 vol., 2001.
- Chausserie-Laprée, Nin, Domalin 1984** : CHAUSERIE-LAPRÉE (J.), NIN (N.), DOMALIN (L.) – Le village protohistorique du quartier de l'Île à Martigues (B.-du-Rh.), Urbanisme et architecture de la phase primitive (V^e-III^e s. av. J.-C.) – I. Urbanisme et fortification. *DAM*, 7, 1984, p. 27-52.
- Chazelles 1995** : CHAZELLES (Cl.-A. de) – Les origines de la construction en adobe en Extrême-Occident. In : Arcelin (P.), Bats (M.), Garcia (D.), Marchand (G.), Schwaller (M.) éd. *Hommages à André Nickels. Sur les pas des Grecs en Occident*. Paris, Errance, et Lattes, A.D.A.M., 1995, p. 49-58 (Études massaliètes 4).
- Chazelles 2006** : CHAZELLES (Cl.-A. de) – Observations sommaires sur la construction de quelques murs. In : Mellinand (Ph.), Gantès (L.-Fr.) dir., *Collège Vieux-Port, 2 rue des Martégaies. Volume 2 : études spécialisées*. Aix-en-Provence, SRA, et Nîmes, Inrap, 2006, p. 195-202 (Rapport final d'opération dactylographié).
- Chazelles 2010** : CHAZELLES (Cl.-A. de) – Quelques pistes de recherche sur la construction en terre crue et l'emploi des terres cuites architecturales pendant l'Âge du fer dans le bassin occidental de la Méditerranée. In : Tréziny (H.) éd., *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris, Éditions Errance, et Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, 2010, p. 309-318 (BiAMA 3).
- Donnarumna, Greco-Maiuri, La Genière 1997** : DONNARUMNA (R.), GRECO-MAIURI (G.), LA GENIÈRE (J. de) – L'Héraion de Foce del Sele, découvertes récentes. *CRAI*, 141, 1997, p. 333-350.
- Gantès, Moliner 1990** : GANTÈS (L.-Fr.), MOLINER (M.) – *Marseille : itinéraire d'une mémoire. Cinq années d'archéologie municipale*. Catalogue d'exposition, Musée d'Histoire de Marseille, 1990.
- Garcia, Tréziny 2010** : GARCIA (D.), TRÉZINY (H.) – Maisons à absides dans le monde grec et en Gaule méditerranéenne. In : Tréziny (H.) éd., *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris, Éditions Errance, et Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, 2010, p. 371-378 (BiAMA 3).
- Hermay, Hesnard, Tréziny 1999** : HERMARY (A.), HESNARD (A.), TRÉZINY (H.) dir. – *Marseille grecque, 600-49 av. J.-C. La cité phocéenne*. Paris, Éditions Errance, 1999.
- Martin 1974** : MARTIN (R.) – *L'urbanisme dans la Grèce antique*. Paris, Picard, seconde édition augmentée, 1974.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) dir. – *Carte archéologique de la Gaule, 13/3. Marseille et ses alentours*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005.
- Tréziny 2001** : TRÉZINY (H.) – Les fortifications de Marseille dans l'Antiquité. In : Bouiron (M.), Tréziny (H.) et al. éd., *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au roi René, actes du colloque de Marseille, nov. 1999*. Aix-en-Provence, Edisud, 2001, p. 45-57 (Études massaliètes 7).
- Tréziny 2005** : TRÉZINY (H.) – Les colonies grecques de Méditerranée occidentale. *Histoire urbaine*, 13/2, 2005, p. 51-66. URL : www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2005-2-page-51.htm. DOI : 10.3917/rhu.013.0051.
- Tréziny 2006** : TRÉZINY (H.) – L'urbanisme archaïque des villes ioniennes : un point de vue occidental. In : Actes de la table ronde « L'Ionie pré-classique. Territoire et organisation de l'espace », Bordeaux, 5 mars 2004. *REA*, 108, 2006, p. 225-247.
- Tréziny 2011** : TRÉZINY (H.) – Fossés et défenses avancées dans les villes grecques d'Occident. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 21, 2011, p. 287-296.
- Varène, Étienne 1995** : VARÈNE (P.), ÉTIENNE (R.) – Vitruve et Claros. *CRAI*, 139, 1995, p. 495-513.
- Verdillon 1872** : VERDILLON (A.) – *Dissertation sur l'ancienne topographie de Marseille à son origine et au temps du siège de cette ville par Jules César*. Marseille, De Cayer, 1872.

Le premier Marseillais ? Un graffito des fouilles de l'Alcazar

Antoine Hermary*

Abstract. *In the excavations of the 'Alcazar' area (see Bouiron's paper in this volume) a fine limestone block, broken in two, was found covered with ancient graffiti: two boats (studied in this volume by Patrice Pomey), the head of an animal (?) and the head and arm of a bearded man. Thanks to new photographs made by Philippe Groscaux, it was possible to study more accurately this graffito, which dates back to the sixth century B.C. However, it is not possible to identify the monument on which the graffiti were engraved.*

Dirigées par Marc Bouiron, les fouilles du site de l'Alcazar ont apporté d'importantes informations sur la zone qui s'étendait à peu de distance à l'Est de l'espace urbain de Marseille¹. Parmi les découvertes qui concernent la période d'occupation

la plus ancienne, un grand bloc de calcaire blanc de type Saint-Victor, cassé en deux, mérite de retenir particulièrement l'attention en raison des graffiti² qui couvrent presque toute sa surface, sous la forme de motifs figurés (deux bateaux, un personnage) et d'innombrables traits incisés, sans signification apparente (fig. 1). Ce bloc a fait l'objet d'une première présentation par Jean-Louis Paillet dans le « Document final de synthèse » (DFS) sur les fouilles de l'Alcazar (Paillet 2001, p. 229, fig. 709, et 242, fig. 721) : il est décrit comme un carreau dont « la face de parement est parfaitement dressée et probablement polie »³. Les principaux graffiti que porte cette face du bloc sont reportés sur le dessin de J.-L. Paillet (2001, fig. 721) : il s'agit de deux navires tournés vers la droite et de deux « profils humains ». Dans le même volume, Patrice Pomey présente brièvement les deux graffiti



Fig. 1. Le bloc de l'Alcazar, ensemble. Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

¹ Sur la situation du site et l'évolution de son occupation, voir Bouiron 2001 ; Rothé, Tréziny 2005, p. 581-597 ; Tréziny 2012, p. 103-105, fig. 10, et, dans ce volume, l'article de Marc Bouiron sur les carrières d'argile archaïques, p. 57-68.

² J'utilise ici le mot sous la forme graffiti au singulier et graffiti au pluriel, plutôt que sous la forme francisée graffite(s).

³ Dimensions du bloc : longueur 193 cm, largeur 21,5 à 24 cm, hauteur 51 cm. Il porte le numéro de fouille 404/9414.

navals sur lesquels il revient plus en détail ici (Pomey 2001 ; ci-dessous, p. 79-84). Le motif que J.-L. Paillet a vu au-dessus du navire de droite est de lecture trop incertaine pour être commenté : s'il s'agit vraiment d'un dessin intentionnel, on pourrait le comprendre comme une tête de fauve ou de monstre plutôt que comme une tête humaine (**fig. 2**).

Le graffito qui fait l'objet de cet article montre, au-dessus du bateau de gauche, un personnage masculin dont la tête barbue, de profil à gauche, est la partie la plus lisible, comme on peut le constater sur les photographies publiées dans le DFS⁴ et dans le volume de la *Carte archéologique de la Gaule* consacré à Marseille (Rothé, Tréziny 2005, p. 585, fig. 795). En attendant une publication détaillée de cet ensemble, il a paru intéressant de présenter quelques remarques sur le personnage qui, par son style, peut être daté de l'époque archaïque, comme les deux navires. Le « déchiffrement » du graffito se heurte à bien des difficultés, dont certaines ont cependant pu être résolues grâce aux prises de vue réalisées en juillet 2012 par Philippe Groscaux, photographe au Centre Camille Jullian (MMSH, Aix-en-Provence).

Le titre de mon article établit – sur un mode humoristique bien sûr – un rapprochement entre cette image, qui pourrait être la représentation masculine la plus ancienne réalisée dans la Massalia phocéenne, et celui à qui est offert ce volume : Henri Tréziny mériterait en effet, sans aucun doute, le titre de « premier des Marseillais » au vu des recherches archéologiques qu'il mène depuis trente ans sur la plus ancienne ville de France.

Description du personnage

Vers le milieu du bloc de gauche est gravée une silhouette humaine dont on distingue clairement la tête de profil à gauche, sans que le cou soit visible⁵. Le dessin du visage est très schématique : le nez, d'une taille excessive, forme un angle aigu dont un des côtés est prolongé par la ligne du front ; l'œil est marqué par un petit cercle irrégulier dans un cadre incurvé en haut, horizontal en bas ; la bouche n'est pas dessinée. La barbe forme un ovale allongé qui se termine en pointe. Le haut du crâne est aplati, l'arrière arrondi. Le type d'éclairage le plus approprié (**fig. 3**) met bien en valeur l'homogénéité du tracé de ces lignes, en particulier leur profondeur identique.

Les photographies plus anciennes et, sous un autre éclairage, les nouvelles prises de vue (**fig. 4**) invitaient à associer à cette tête une sorte de bandeau, plus finement gravé, qui traverse obliquement le crâne et s'élève en pointe, rejoint à l'avant par un autre trait : il pouvait être interprété comme une couronne s'élevant au-dessus du front ou comme l'avant d'un casque relevé sur le crâne. D'autres lignes, peu profondément incisées sur le front et la tempe, figureraient des mèches de cheveux qui tombent jusqu'à la hauteur de l'épaule, en cachant l'oreille. Le contour de la nuque serait dessiné de la même manière, mais l'avant du cou n'est pas visible.

Un seul autre élément anatomique du personnage apparaît de façon relativement claire, en gravure peu profonde : un long bras levé, partant de l'emplacement approximatif de l'épaule gauche, dont le coude se situerait à peu près à hauteur du nez ; la main, qui arriverait au niveau supérieur du bloc, n'est pas détaillée. Une éventuelle ligne gravée à l'emplacement du dos est vraiment évanescence, contrairement au trait incurvé, plus profond que ceux du visage, qui recoupe l'avant du plus petit des deux navires : indique-t-il les hanches et le haut des jambes du personnage (**fig. 5**) ?

Ces différentes observations semblent bien montrer que le personnage – qui de toute façon n'était pas dessiné en pied – a été réalisé par des mains différentes et, très probablement, en plusieurs étapes.

Origine et fonction du support

Le bloc (en deux parties) sur lequel sont gravés l'ensemble des graffiti est soigneusement dressé. Ses dimensions montrent qu'il appartenait à un monument relativement important, dont il est difficile de déterminer la nature. Si la pierre n'a pas été transportée à une date plus ou moins tardive depuis l'intérieur de la ville, elle pouvait appartenir à un monument funéraire ou à un édifice religieux suburbain : cependant, aucune sépulture n'a été mise au jour dans cette zone et aucun dépôt votif ne témoigne de l'existence d'un sanctuaire à proximité. La présence des graffiti ne donne pas, en elle-même, d'indication assurée sur la nature de l'édifice. On pourrait en effet penser qu'un monument funéraire était plus accessible aux dessinateurs improvisés qu'un lieu de culte, mieux surveillé, sinon entièrement clos. On constate cependant que, même dans les sanctuaires les plus importants, on pouvait prendre le temps de dessiner des figures de ce genre. Les graffiti archaïques de l'Héraion de Samos en donnent un bon exemple⁶ et les

⁴ Paillet 2001, p. 229 fig. 709 ; Pomey 2001, p. 259 fig. 735, et le détail de la tête sur la couverture du volume 4.

⁵ Elle mesure 12 cm, du sommet du crâne à la pointe de la barbe.

⁶ Freyer-Schauenburg 1974, n^{os} 103 (têtes et motifs végétaux, voir ci-dessous) et 105 (navire).

fouilles récentes du sanctuaire d'Apollon à Claros ont mis au jour, près de l'autel archaïque d'Apollon, un fragment de bloc en marbre portant un personnage debout vers la gauche – probablement Apollon puisqu'il paraît tenir un arc dans sa main gauche – et une protomé de sanglier au-dessus d'un reste d'inscription (*Pythios* ?) : le style du personnage et la forme des lettres indiquent une date vers la fin de l'époque archaïque⁷. Dans le sanctuaire d'Apollon à Délos, la célèbre base de kouros signée par le sculpteur Euthykartidès (datée vers la fin du VII^e s.) porte un bateau schématisé qui a été mentionné, mais jamais reproduit (**fig. 6a-b**)⁸ : quelle que soit sa date, il a été gravé dans l'enceinte du sanctuaire, puisque la base y est restée jusqu'à sa découverte lors des fouilles françaises dirigées par Théophile Homolle. Je signale aussi, bien qu'il s'agisse de graffiti plus récents, deux têtes gravées sur un rocher dans l'enceinte du sanctuaire d'Aphrodite et Arès sur le site dit « Sta Lénika », près d'Olonte en Crète orientale (**fig. 7**) : elles sont, semble-t-il, inédites⁹.

Si le bloc marseillais faisait partie d'un monument funéraire, on pourrait le comparer, pour la présence des graffiti, à une construction circulaire archaïque trouvée dans la nécropole de Paros, qui porte sur ses différentes assises des motifs figurés (pieds, phallus et maisons [?]), ainsi que le nom Kanôn¹⁰.

7 Şahin, Debord 2011, p. 176-185, fig. 22-23. La relation entre le dessin de la figure 22 et les photos de la figure 23 pose cependant quelques problèmes, à la fois pour la mise en place des deux fragments du bloc, la lecture de l'inscription (on a l'impression que le pi de « *Pythios* » est précédé d'un alpha) et l'interprétation de la protomé de sanglier (appartient-elle vraiment à un bateau ?).

8 Musée de Délos A 728. Sur cette œuvre importante, voir Kokkorou-Alewaras (G.) – Die archaische naxische Bildhauerei. In : *Antike Plastik*, 24, 1995, p. 83-84, fig. 24-26 ; Jockey (Ph.). In : Marcadé (J.) *et al.*, *Sculptures déliennes*. Athènes, École française d'Athènes, et Paris, De Boccard, 1996, p. 40-41. Le graffiti, qui se trouve sur la face gauche du bloc quand on regarde la tête de la Gorgone, est mentionné par P. L. Couchoud et J. Svoronos (Le monument des « taureaux » à Délos. *BCH*, 45, 1921, p. 288-289) qui en donnent le commentaire suivant (à leurs yeux, la base elle-même est en forme de proue de navire) : « On voit précisément sur la dite base archaïque, un curieux graffiti, qui nous a été signalé par M. D. Pippas, conservateur du Musée de Délos, et qui représente un navire-amiral, copié peut-être plus tard, par quelque désœuvré, à l'imitation du navire d'Antigone. Précisément, le navire du graffiti est figuré sans gréement et sans mât ». En 1950, dans le premier volume des *Inscriptions de Délos* (n° 1), André Plassart note la présence d'un « graffiti figurant la coque d'un vaisseau ». Je remercie Raphaël Jacob pour le relevé publié ici, qu'il a fait lors d'un séjour commun à Délos en 2002.

9 Le sanctuaire a été fouillé et partiellement étudié par J. Bousquet (Le temple d'Aphrodite et d'Arès à Sta Lénika. *BCH*, 62, 1938, p. 386-408, pl. XLII-XLIII), mais il ne mentionne pas ces graffiti : qu'ils représentent ou non les deux divinités du sanctuaire, ils ne sont pas antérieurs à la fin de l'époque classique ou à l'époque hellénistique.

10 Ces graffiti ne sont pas publiés : ils sont brièvement mentionnés par Y. Kourayos et S. Detoratos (Paros, l'île au cœur de marbre. *Archéologia*, 347, juillet-août 1998, p. 25, avec le dessin de la fig. 3). Pour la représentation des pieds, comparer un graffiti de Crète

Le bloc était-il encore en place au moment où les graffiti ont été tracés ? L'orientation régulière des dessins – même si les bateaux sont tournés à droite et le personnage à gauche – le laisse penser. Un exemple inverse est donné par un autre bloc de Marseille couvert de graffiti : trouvé dans les fouilles de la Bourse, il montre un cheval, une tête humaine et deux poissons dessinés à peu près dans la même orientation, en même temps qu'une tête coiffée d'une sorte de bonnet orienté à qui est tournée à 90° par rapport à ces graffiti et une partie d'un bateau (?) gravé à l'envers (**fig. 8**)¹¹. Si le bloc de l'Alcazar était encore intégré au monument quand les graffiti ont été tracés, faut-il en déduire qu'il était situé à une hauteur suffisante pour que les dessinateurs travaillent dans de bonnes conditions ? On aurait tendance à le penser, mais la comparaison avec le graffiti de la base d'Euthykartidès à Délos invite à la prudence : si cette base était fichée directement dans le sol, comme le laisse penser la partie inférieure du bloc (qui fait penser à la même mise en place que pour les bornes), le dessinateur du bateau a travaillé en position pratiquement couchée. On mentionnera aussi le cas particulier de la tête gravée dans la partie basse d'une stèle inscrite de Thasos (Duchêne 1992, p. 13-15, pl. VII ; Langner 2001, n° 359, pl. 19) : la tête casquée (hauteur 10,3 cm) s'insère en effet dans l'espace de 13,2 cm qui sépare la dernière ligne inscrite de la base de la stèle, qui est conservée ; il faudrait donc admettre que, « cachée par le socle où la pierre devait être scellée, [elle] échappait aux yeux de tous » (Duchêne 1992, p. 15), et donc que le graffiti avait été réalisé entre le moment où la stèle avait été inscrite et sa mise en place¹², ou que le dessin avait été gravé une fois la stèle arrachée de son support. Pour en revenir aux graffiti de l'Alcazar, il est probable, mais non certain, qu'ils ont été dessinés sur un bloc qui était à la hauteur de la main d'un homme debout ; il est plus difficile d'admettre que ce bloc ait été placé en linteau de porte ou dans l'entablement d'un monument de grandes dimensions, car les auteurs des graffiti ne disposaient probablement pas d'une échelle ou d'un échafaudage quand ils ont travaillé.

orientale, où le dessin est accompagné de l'inscription « Ce sont les pieds de Dénios » (Guarducci [M.] – *Inscriptiones Creticae* III. Rome, Libreria dello Stato, 1942, p. 159 n° 4).

11 Rothé, Tréziny 2005, p. 546, fig. 700. Il s'agit d'une « plaque d'ardoise », trouvée sous le dallage romain de la « voie d'Italie » : une datation à l'époque hellénistique paraît probable. Au moment où cet article était déjà rédigé, Xavier Corré (Musée d'Histoire de Marseille) m'a informé qu'il a repéré des graffiti sur le lit d'attente du grand chapiteau ionique trouvé à Marseille, publié par D. Theodorescu et H. Tréziny (Le chapiteau ionique archaïque de Marseille. In : Hermay [A.], Tréziny [H.], *Les Cultes des cités phocéennes*. Aix-en-Provence, Édisud, 2000, p. 135-146 [dessin du lit d'attente, p. 139 fig. 8]). Je le remercie pour ces indications qui méritent une enquête plus approfondie.

12 C'est, semble-t-il, le cas pour les graffiti de Persépolis mentionnés plus loin, p. 74-75.



Fig. 2. Partie droite du bloc de l'Alcazar, graffito (?) au-dessus du navire. Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.



Fig. 5. Vue d'ensemble du personnage. Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.



Fig. 3-4. Détail du personnage gravé sur le bloc de l'Alcazar, sous deux éclairages différents. Photos Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.

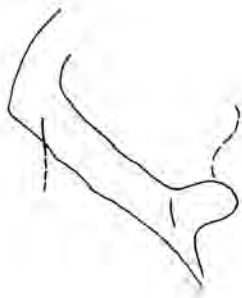
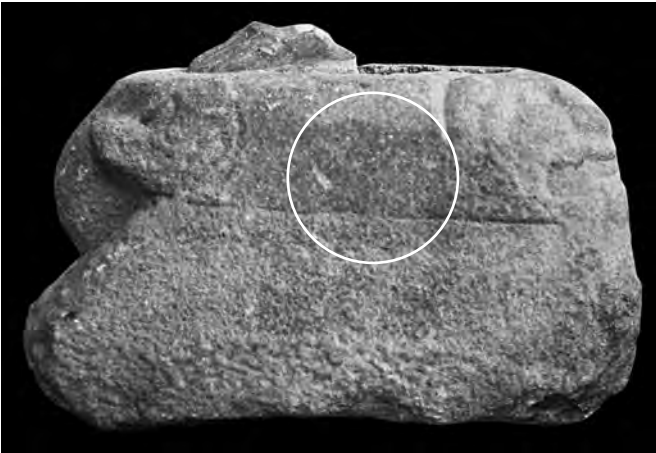


Fig. 6a et b. Navire gravé sur la base de l'offrande d'Euthykartidès à Délos. Photo EFA et dessin R. Jacob.

Style et date de la tête

Bien que la tête du personnage soit dessinée de manière grossière, elle forme un ensemble clair et stylistiquement cohérent : le crâne plutôt aplati, l'énorme nez pointu et la forme de l'œil évoquent, malgré la maladresse d'exécution, les principes de l'art grec archaïque. Il s'agit certainement de l'élément primitif du graffiti auquel on a ajouté un bras levé, gravé plus finement et qui se détache du corps de façon totalement inorganique, puis la zone des hanches et du haut des jambes, si ce trait profond a vraiment un rapport avec le personnage.

Le fait que le dessin primitif ait été limité à la tête n'est pas surprenant, même si on s'attendrait à ce que le cou soit mieux représenté. On trouvera dans l'ouvrage de Langner (2001) toute une série d'exemples de têtes isolées, en général plus récentes. D'autres sont attestés, pour la période qui nous concerne, sur des tessons de l'Agora d'Athènes¹³.

¹³ Lang 1976, p. 94 n^{os} M4. M6. M8, pl. 60. Noter que le graffiti M8, incisé à l'intérieur de l'embouchure d'un cratère du début du V^e s., associe à une tête barbue le nom Kallixénos.



Fig. 7. Graffiti sur un rocher du site de Sta Lénika en Crète. Photo EFA.

Il faut cependant établir une distinction, à propos de ces dessins de têtes, entre un graffiti proprement dit et ce que l'on peut plutôt définir comme un croquis d'étude ou un dessin préparatoire à une œuvre « programmée ». C'est dans cette seconde catégorie que l'on a classé, en raison de sa qualité artistique et de son lieu de découverte – le grand temple d'Héra à Samos –, un visage féminin de profil, daté vers 530-520¹⁴. La limite entre les deux séries n'est cependant pas facile à déterminer, car, si le profil féminin de Samos est gravé sur une plaque de calcaire indépendante, il n'en est pas de même pour les dessins, eux aussi de grande qualité, qui figurent sur le pied d'une statue colossale de Darius I^{er}, à Persépolis

¹⁴ Freyer-Schauenburg 1974, p. 185-186 n^o 104, pl. 78 ; Croissant (Fr.) – *Les protomés féminines archaïques*. Athènes, École française d'Athènes, et Paris, De Boccard, 1983, p. 163-164, pl. 54 ; Hamiaux (M.) – *Musée du Louvre, département des antiquités grecques, étrusques et romaines. Les sculptures grecques I. Des origines à la fin du IV^e siècle avant J.-C.* Paris, Réunion des musées nationaux, 2001 (1^{ère} éd. 1992), n^o 56 ; Langner 2001, n^o 407, pl. 21 (dessin qui ne rend pas compte de la qualité de l'œuvre).



Fig. 8. Graffiti sur un bloc trouvé à la Bourse (Marseille). Photo Centre Camille Jullian.

(Richter 1946, p. 27-28, fig. 26 ; Langner 2001, p. 92-93, fig. 42). Les deux têtes barbues de profil, associées à une protomé de lion et à celle d'un autre fauve, ont été interprétées comme des esquisses préparatoires réalisées par des artisans grecs au service du Grand Roi. On pourrait s'étonner que ces dessins aient été librement exécutés sur une statue officielle du monarque, érigée au sein du palais de Persépolis. En fait, les fouilleurs américains avaient noté que ces motifs avaient été gravés « before the shoe was painted red » (cité par Richter 1946, p. 28) et que, donc, ils n'étaient pas visibles quand la statue a été mise en place.

Le lien entre la qualité du dessin et une démarche de type « artistique » ne correspond pas toujours à nos conceptions modernes, comme le montrent les signatures qui accompagnent des œuvres tout à fait schématiques à nos yeux : ainsi un dauphin gravé, probablement dans la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C., sur un bloc trouvé en Crète orientale (Budde, Nicholls 1964, p. 9-10 n° 25, pl. 5 ; Langner 2001, n° 1786), avec l'inscription

« Timôn [ou Simôn] m'a dessiné », ou l'ébauche d'un groupe figurant un homme maîtrisant un lion sur le lit de pose d'une statuette de lion en calcaire, inachevée, à laquelle on peut attribuer la même date que le dauphin ; cette esquisse est accompagnée de l'inscription « Panteus a réalisé ce dessin »¹⁵.

Quoi qu'il en soit, la tête de l'Alcazar peut être définie comme un vrai graffiti. Le grand nez pointu du personnage s'inscrit dans la tradition des œuvres grecques du VII^e s. av. J.-C., comme en témoignent les peintures de vases et, dans la catégorie graphique qui nous intéresse, plusieurs têtes gravées sur des blocs de calcaire trouvés à l'Héraion de Samos, qui ont été attribués à

¹⁵ Sigalas (Ch. I.), Matthaiou (A. P.) – Inscriptions de l'Aphrodision de Théra [en grec]. *Horos*, 17-21, 2004-2009, p. 476 n° 4, fig. 6-7. La base mesure 12,1 x 9,4 cm ; le nom Panteus n'était jusque là attesté qu'en Laconie.

l'*Hécatompédon* II et datés du deuxième quart du VII^e s. av. J.-C.¹⁶. Une date aussi haute ne peut pas être envisagée pour le personnage de l'Alcazar qui, d'ailleurs, montre un crâne plus arrondi que ceux des graffiti de Samos ou d'autres œuvres du VII^e s., et un œil traité différemment. Une datation au VI^e s. est très probable pour le graffiti de l'Alcazar : quel que soit le manque d'expérience du dessinateur, l'attachement à un tel mode de représentation du visage rend peu vraisemblable une date au siècle suivant. Ainsi, la tête du personnage pourrait être à peu près contemporaine des deux bateaux étudiés par Patrice Pomey (seconde moitié du VI^e s.), voire légèrement antérieure, ce qui permet de dater la construction de l'édifice auquel appartenait le bloc dans les décennies qui ont suivi la fondation de Marseille.

L'identité du personnage

On est, sur ce point, confronté à plus d'incertitudes encore, mais une remarque s'impose : l'espace qui sépare la tête de l'extrémité du bloc, à gauche, paraît trop grand pour restituer un vis-à-vis et, donc, supposer l'existence d'un groupe ou d'une petite scène, malgré le geste de salut qu'indique la main levée ; ajoutons qu'une telle composition n'aurait eu de sens que si, dès l'origine, on avait affaire à un personnage et non à une simple tête. Les graffiti mettant en scène deux ou plusieurs personnages sont d'ailleurs rares, semble-t-il, à l'époque archaïque : citons cependant un dessin gravé sur un bloc d'un mur de terrasse du sanctuaire d'Apollon à Cnide, qui montre une scène amoureuse, probablement homosexuelle (fig. 9)¹⁷.

Il ne semble pas que, dans le dessin primitif, la tête ait porté un casque, un bandeau ou une couronne. Comme on l'a vu, les traits qui pourraient indiquer la présence d'un de ces éléments sont très vraisemblablement postérieurs et leur interprétation est difficile ; rien ne montre, en tout cas, que cette tête soit définie comme celle

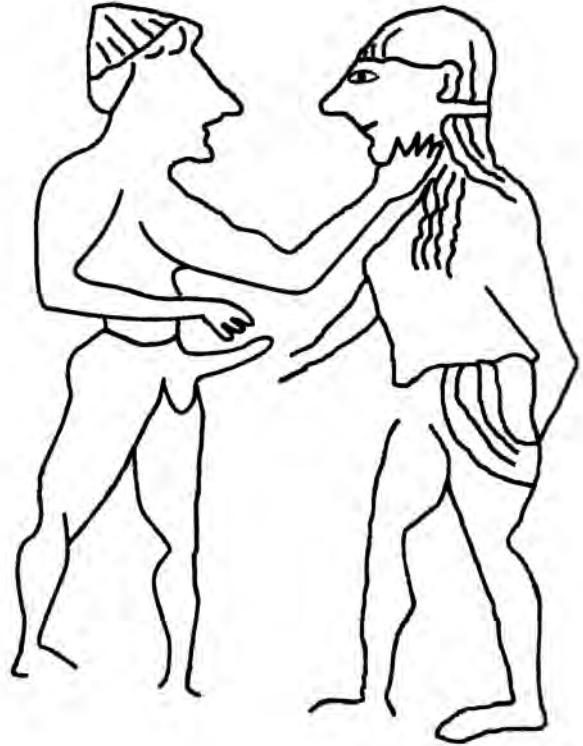


Fig. 9. Graffiti sur un bloc du sanctuaire d'Apollon à Cnide.
D'après Berges (cité n. 17).

d'un guerrier¹⁸. L'adjonction du bras levé est toutefois intéressante, dans la mesure où ce geste peut être interprété, dans les conventions de l'époque archaïque, comme celui du salut. Mais à qui ce salut s'adresserait-il ? Faut-il établir un rapport entre ce personnage et le bateau qu'il surmonte (voire le second navire figuré un peu plus loin à droite) ? Pousser plus loin ce type d'hypothèse déplairait à celui qui est honoré ici, ennemi – à juste titre – des reconstitutions aventureuses. Si l'on peut parler à propos du graffiti de l'Alcazar du « premier Marseillais », c'est au sens où l'on aurait affaire au plus ancien visage dessiné à Massalia même, et non parce que ce personnage figurerait le fondateur de la colonie phocéenne.

¹⁶ Freyer-Schaenburg 1974, p. 184-185 n° 103, pl. 77 ; Langner 2001, p. 92 n°s 355-357, pl. 19. On considère maintenant qu'il n'a existé qu'un Hécatompédon consacré à Héra, avec plusieurs phases, avant la construction du grand diptère de Rhoïkos : Hellmann (M.-Chr.) – *L'architecture grecque. 2. Architecture religieuse et funéraire*. Paris, Picard, 2006, p. 43-44.

¹⁷ Berges (D.) – *Knidos. Beiträge zur Geschichte der archaischen Stadt*. Mayence, Ph. von Zabern, 2006, p. 25-28, pl. 14. Le personnage dont l'homme en érection (figuré à gauche) tient le menton est en effet, comme le pense Berges, plutôt un jeune homme qu'une femme.

¹⁸ Un guerrier bien caractérisé par son casque, son bouclier et sa lance est figuré sur un rocher de Théra : von Gaertringen (F. Frhr.), Wilski (P.) – *Stadtgeschichte von Thera*. Berlin, Georg Reimer, 1904, p. 79 fig. 63 (fin de l'époque archaïque ?).

Bibliographie

- Bouiron 2001** : BOUIRON (M.) dir. – *L'Alcazar (BMVR). 26 siècles d'occupation suburbaine à Marseille (Bouches-du-Rhône)*. Document final de synthèse, Nîmes, Association pour les fouilles archéologiques nationales, 7 vol., 2001.
- Budde, Nicholls 1964** : BUDDE (L.), NICHOLLS (R.) – *A Catalogue of the Greek and Roman Sculpture in the Fitzwilliam Museum, Cambridge*. Cambridge, The Fitzwilliam Museum, 1964.
- Duchêne 1992** : DUCHÊNE (H.) – *La stèle du port. Fouilles du port 1. Recherches sur une nouvelle inscription thasienne*. Athènes, École française d'Athènes, et Paris, De Boccard, 1992 (Études thasiennes XIV).
- Freyer-Schauenburg 1974** : FREYER-SCHAUENBURG (B.) – *Samos XI. Bildwerke der archaischen Zeit und des strengen Stils*. Bonn, Rudolf Habelt, 1974.
- Hermay, Hesnard, Tréziny 1999** : HERMARY (A.), HESNARD (A.), TRÉZINY (H.) dir. – *Marseille grecque, 600-49 av. J.-C. La cité phocéenne*. Paris, Éditions Errance, 1999.
- Lang 1976** : LANG (M.) – *The Athenian Agora*. Volume XXI. *Graffiti and Dipinti*. Princeton, The American School of Classical Studies at Athens, 1976.
- Langner 2001** : LANGNER (M.) – *Antike Graffitizeichnungen. Motive, Gestaltung und Bedeutung*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2001.
- Paillet 2001** : PAILLET (J.-L.) – Les blocs d'époque grecque provenant d'une fosse. In : Bouiron 2001, vol. 4, p. 228-248.
- Pomey 2001** : POMEY (P.) – Les graffiti navals de l'Alcazar à Marseille. In : Bouiron 2001, vol. 4, p. 257-259.
- Richter 1946** : RICHTER (G.M.A.) – Greeks in Persia. *AJA*, 50, 1946, p. 14-30.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) – *Carte archéologique de la Gaule, 13/3. Marseille et ses alentours*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005.
- Şahin, Debord 2011** : ŞAHIN (N.), DEBORD (P.) – Découvertes récentes et installations du culte d'Apollon pythien à Claros. *Pallas*, 87, 2011, p. 169-204.
- Tréziny 2012** : TRÉZINY (H.) – Topography and town planning in ancient Marseilles. In : Hermay (A.), Tsatskheladze (G.R.) éd., *From the Pillars of Hercules to the Footsteps of the Argonauts*. Leuven, Paris et Walpole (MA), Peeters, 2012, p. 83-107.

Les graffiti navals de l'Alcazar à Marseille : des pentécontores phocéennes ?

Patrice Pomey*

Abstract. *Among the many graffiti engraved on a block of limestone from the excavation of the Alcazar in Marseilles, we can clearly distinguish two nautical graffiti. One is a long warship, the other gives the details of the front part of a similar ship. The front of both ships faces right. The characteristics of these two graffiti correspond to those of long warships of the second half of the sixth century B.C. According to their strong forecastle, the question is whether or not we are in the presence of the famous Phocaean penteconters, renowned for their power.*

À l'occasion des fouilles préventives menées en 1999 et 2000, à l'emplacement de l'ancien théâtre de l'Alcazar à Marseille, situé non loin de l'extrémité de la corne du port antique, une trentaine de blocs de calcaire ont été récupérés dans une fosse d'extraction d'argile comblée entre le V^e et le II^e s. av. J.-C.¹. La plupart de ces blocs, tous soigneusement appareillés, proviennent vraisemblablement du démantèlement d'un important monument public ou funéraire datant probablement du VI^e s. av. J.-C. et qui n'est pas, pour le moment, identifié².

L'un de ces blocs présente une face de parement soigneusement dressée³, de 1,93 m de longueur sur 0,51 m de hauteur, couverte de graffiti parmi lesquels on note au moins une tête humaine, étudiée dans ce même volume par Antoine Hermary (p. 69-77), et deux graffiti navals. Le bloc a été présenté par J.-L. Paillet dans le « Document final de synthèse » des fouilles de

l'Alcazar (Paillet 2001), accompagné du relevé des graffiti qu'il a lui-même réalisés, et j'ai effectué, dans cette même publication, une première présentation des graffiti navals (Pomey 2001). En outre, deux photos de détail des graffiti, dont l'un intéressant un des navires, ont été publiées dans le volume de la *Carte archéologique de la Gaule* consacré à Marseille (Rothé, Tréziny 2005, p. 585, fig. 795)⁴. Dernièrement, en 2012, la rénovation du Musée d'Histoire de Marseille a conduit Xavier Corré, chargé de mission au musée, à réexaminer le bloc et à observer certains détails jusqu'alors peu visibles. Ses observations ont justifié une nouvelle campagne de prises de vues photographiques, réalisées en juillet 2012 par Philippe Groscaux, photographe au Centre Camille Jullian (UMR 7299, AMU-CNRS, MMSH, Aix-en-Provence), à partir desquelles cette étude a été réalisée⁵.

Le bloc est couvert de graffiti, de rayures et de striures, souvent difficiles à interpréter, parmi lesquels, outre la tête étudiée par A. Hermary, il est possible qu'il y ait eu plusieurs représentations ou essais de représentation de navires, notamment dans la partie supérieure gauche.

Deux graffiti navals, cependant, se détachent tout particulièrement de l'ensemble. Le premier, qui se développe à mi-hauteur dans la moitié droite du bloc, figure un grand navire long de combat dont la partie avant, tournée vers la droite du bloc, se distingue par une gravure précise et détaillée (fig. 1). Le reste de la coque est plus schématique et l'extrémité arrière est difficilement lisible en raison d'une cassure, traversant le bloc en diagonale, qui vient l'altérer. Cependant, la courbe de l'étambot qui se relève vers le haut semble se poursuivre au-delà de la cassure en soulignant le bord de l'éclat provoqué par cette dernière. Vers l'extrémité de la courbe d'étambot et en dessous de l'éclat, on distingue

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

1 La fouille placée sous le contrôle du Service régional de l'archéologie de la Direction régionale des Affaires Culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur (Aix-en-Provence) a été réalisée par l'Association pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN) sous la direction de Marc Bouiron, avec le concours de la ville de Marseille. Sur le site lui-même et son occupation voir Bouiron 2001 ; Rothé, Tréziny 2005, p. 581-597 ; Tréziny 2012, p. 103-105 et, dans ce même volume, l'article de Marc Bouiron sur les carrières d'argile archaïques, p. 57-68.

2 Voir Paillet 2001. Sur l'origine et la fonction du bâtiment voir dans ce même ouvrage l'article d'Antoine Hermary, ci-dessus, p. 69-77.

3 Il s'agit du bloc (n° 404/9414) de type K « carreau lisse d'une assise vue », selon la typologie de J.-L. Paillet (Paillet 2001, p. 242, 3.1.11, fig. 710 et 721). Vue d'ensemble du bloc ci-dessus, p. 69, fig. 1.

4 Les photographies sont dues à Ph. Foliot et G. Réveillac du Centre Camille Jullian.

5 Elle vient ainsi compléter celle que j'avais présentée sous le même titre au colloque *Tropis VIII, 8th International Symposium on Ship Construction in Antiquity*, qui a eu lieu à Hydra (Grèce) en 2002 et qui est restée inédite. Je tiens à remercier Harry Tzalas, responsable des colloques *Tropis*, pour m'avoir permis de reprendre cette communication, et Xavier Corré pour m'avoir fait part de ses observations.



Fig. 1. Partie droite du bloc de l'Alcazar avec le graffito d'un grand navire.
Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.



Fig. 2. Partie gauche du bloc de l'Alcazar avec le graffito de la proue d'un navire. Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.



Fig. 3 a et b. Vue de détail de la proue du grand navire de droite sous deux éclairages mettant en évidence différents détails.
Photos Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.

nettement les deux pelles des gouvernails latéraux⁶. L'ensemble mesure 0,84 m de longueur de l'extrémité de l'éperon jusqu'à la cassure et devait atteindre 1,10 m au total. Le second, situé dans la partie inférieure de la moitié gauche du bloc, reprend avec soin le motif de la partie avant d'un navire semblable au précédent (fig. 2). Le graffito, limité à ce seul élément, mesure 0,37 m de longueur au total. Là encore, la proue regarde vers la droite. Dans les deux cas, les lignes figurant la quille et le contour de l'étrave sont nettement incisées. En revanche, le reste de la coque et les éléments décoratifs sont plus légèrement gravés et de lecture plus difficile.

Le grand navire se caractérise par une coque divisée en deux registres et une partie avant comportant un important gaillard, ou château, surélevé situé juste en arrière de l'éperon (fig. 1). L'ensemble de l'avant, de l'extrémité de l'éperon à la verticale arrière du gaillard, mesure 0,415 m, soit près du tiers de la longueur totale supposée du navire. Aucun élément du gréement n'est identifiable à coup sûr. On note cependant, au dessus du gaillard et fortement incliné sur l'avant, la présence d'un fort trait oblique qui pourrait faire penser à un mât de proue dépourvu de vergue et d'agrès. Mais, outre le fait que la présence d'un mât avant est rare pour l'époque, sa position et son inclinaison seraient étranges⁷. Dès lors, il n'est pas certain que ce trait appartienne au graffito. Par ailleurs, des séries de traits obliques inclinés vers l'arrière tout au long de la coque (du moins jusqu'à la cassure) indiquent clairement la présence de rames. En arrière du château avant, le corps principal de la coque est divisé en deux registres délimités par : la ligne de quille sensiblement horizontale dans la moitié avant, mais qui amorce une courbe remontant vers l'arrière (côté cassure et au-delà) ; une ligne médiane qui pourrait être une préceinte ou une lisse de nage ; une ligne supérieure qui serait une lisse de nage ou une lisse de fargue. L'interprétation de ces lignes est en effet directement liée à la position des rames, selon que ces dernières s'appuient ou non sur elles. Malheureusement, une certaine ambiguïté subsiste à cet égard dans l'état actuel du graffito, ce qui ne permet pas d'identifier à coup sûr le système de nage du navire qui, selon le cas, serait de type « monère » ou « dière ». Sous le gaillard d'avant, une dizaine de rames obliques reposent sur la ligne médiane qui supporte le château de proue. Elles se mêlent à quelques traits verticaux qui pourraient être une première intention de représentation des rames, reprise par la suite.

Vers l'arrière, une série de cinq rames, au moins, dépasse la ligne médiane pour reposer sur la ligne supérieure. Enfin, dans la partie centrale de la coque, immédiatement en arrière du château de proue, on note une dizaine de rames qui semblent partir tantôt de la ligne médiane, tantôt de la ligne supérieure. Une telle disposition ne correspond à aucun système de nage connu et l'on ne peut donc pas trancher à coup sûr à propos de l'organisation des rameurs sur ce navire. Mais l'hypothèse d'un navire de type « dière » apparaît la plus probable du fait de la présence, à plusieurs reprises, de rames sur deux niveaux. On peut néanmoins compter 25 rames bien individualisées, mais sans être sûr pour autant qu'elles soient au complet en raison des altérations du graffito et des problèmes de lecture posés par la multitude des striures. Enfin, la ligne médiane de la coque, sur laquelle repose aussi le gaillard d'avant, semble se prolonger au-delà de l'étrave. On serait alors en présence d'une préceinte jouant le rôle de lisse de nage et s'achevant en un *proembolon* au-delà de l'étrave comme sur le second graffito.

La proue est la partie la plus soignée du graffito (fig. 3a et b). Elle comporte un éperon de combat situé dans le prolongement de la quille. Celui-ci se caractérise par son extrémité tronquée et par des motifs en zigzag précédant, peut-être, un cercle difficilement lisible. Ces détails permettent d'identifier sans équivoque le groin et, sans doute, l'œil de la tête de sanglier qui ornait traditionnellement les éperons des navires de combat de l'époque archaïque⁸. La courbe concave de l'étrave est très ouverte et s'achève vers le haut par un motif vertical – correspondant au *stolos* archaïque – dont la partie inférieure renflée évoque la forme d'une quenouille. En arrière de cette étrave et au-dessus du registre inférieur de la coque prend place un important gaillard d'avant (*ikria*), lui-même divisé en deux parties superposées. La partie inférieure est décorée de guillochures obliques, alors que la partie supérieure est ornée de croisillons, selon un système décoratif fréquent de l'époque archaïque⁹. L'ensemble est deux fois plus haut que la coque elle-même. Comme nous l'avons déjà souligné, on observe aussi une dizaine de rames présentes dans cette partie, ce qui implique que des rameurs soient situés sous le gaillard d'avant. Une telle disposition est rare, mais n'est pas impossible¹⁰. Enfin, à la base du *stolos*, entre les deux niveaux du gaillard d'avant, un cartouche triangulaire porte un œil apotropaïque qui vient doubler celui de la tête de sanglier de l'éperon. Bien que rare, la présence d'un second œil sur le gaillard d'avant est bien attestée à

⁶ Ce détail jusqu'alors douteux a été bien confirmé par la nouvelle campagne photographique.

⁷ On ne connaît guère, pour l'époque, qu'une seule représentation de navire de combat à deux mâts, sur un fragment de cratère corinthien daté vers 560 av. J.-C. (Casson 1980 ; Basch 1987, p. 238-239, fig. 499-500 ; Pomey 1997, p. 68).

⁸ Morrison, Williams 1968, pl. 13-21 ; Basch 1987, p. 207-227.

⁹ Morrison, Williams 1968, pl. 13-21 ; Basch 1987, p. 207-227.

¹⁰ Morrison, Williams 1968, pl. 17, 19-22 ; Casson 1971, fig. 81-82 ; Basch 1987, fig. 440, 443, 456, 463.

l'époque archaïque¹¹. Enfin, vers la gauche, au-delà de la cassure, on observe, en dessous et à mi-hauteur de l'éclat provoqué par cette dernière, les extrémités inférieures des deux pelles des gouvernails latéraux du navire (**fig. 4**). Elles se caractérisent par leur forme allongée et légèrement trapézoïdale que sépare une ligne médiane qui figure la mèche des gouvernails. Ceux-ci sont donc de type compensé selon la norme antique. Le premier des deux gouvernails est incliné à environ 45°, alors que le second l'est à environ 30°. Cette différence d'inclinaison est, là encore, habituelle et permet de distinguer les deux gouvernails, le premier figurant au premier plan, en l'occurrence ici sur tribord, le second au second plan, c'est-à-dire sur bâbord.

Le second graffito reprend, en légèrement plus petit (37 cm de longueur contre 41,5 cm), le motif de la partie avant d'un navire manifestement identique au précédent (**fig. 5**). Il se limite, en revanche, à ce seul motif, le reste de la coque étant absent. Quelques détails singularisent ce deuxième graffito. Ainsi, la tête de sanglier de l'éperon semble plus complète et moins schématique. Si l'œil est ici bien visible, les motifs en zigzag qui le précèdent sont cependant moins nets. La proue a la même composition générale avec la partie inférieure de la coque surmontée par les deux registres du gaillard d'avant. Mais la ligne de séparation entre la carène, proprement dite, et le gaillard d'avant est ici double et se prolonge légèrement, mais nettement, au-delà de la courbe de l'étrave. Son interprétation laisse peu de doute, cette double ligne correspond à une préceinte qui se prolonge en *proembolon*. Pour le reste, les décors des deux registres du gaillard d'avant, comportant un deuxième œil apotropaïque, sont identiques. On note cependant sur ce graffito de légères différences de tracé : les traits du registre inférieur sont plus hésitants vers l'arrière, et le *stolos* paraît légèrement décollé de la partie supérieure de l'étrave. En revanche – et c'est là une différence notable – on ne distingue sous le gaillard d'avant de ce graffito aucune trace de rames, contrairement au précédent.

Manifestement, les nombreuses similitudes entre les deux graffiti, tant dans les détails que dans l'exécution technique, conduisent à penser qu'ils ont été très certainement exécutés par la même main. En revanche, s'il est impossible d'en connaître l'auteur, on notera que la précision des détails indique qu'il connaissait assurément très bien les navires de son temps et qu'il avait des talents de dessinateur. En outre, le soin qu'il apporte à la représentation détaillée de la proue de ces grands navires, dessinée deux fois, au détriment du reste de la coque, témoigne d'un souci démonstratif, comme si l'auteur cherchait à expliquer la structure avant de ces navires. De ce fait, on penchera plutôt à voir dans l'auteur de ces graffiti un marin

habile dessinateur représentant les navires sur lesquels il a embarqué et qui, sans doute, fréquentaient alors le port de *Massalia*. Il est dommage que l'identification du monument sur lequel ont été tracés ces graffiti et la connaissance de leur position précise au sein de ce monument ne soient pas connues¹². Il est probable que cela aurait sans doute permis de mieux comprendre et de mieux interpréter ces dessins. En revanche, il n'est nullement surprenant de trouver des graffiti navals dans le contexte du port de *Massalia* et il est probable que de nombreux édifices du port antique de Marseille devaient en être couverts.

Par l'ensemble de leurs caractéristiques – éperon en forme de tête de sanglier, *stolos* vertical, gaillard d'avant à deux registres décorés de guillochures –, ces deux graffiti renvoient directement aux représentations des navires longs de combat de l'époque archaïque de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. et plus précisément de la période 550-510¹³. Néanmoins, ces graffiti présentent quelques caractères originaux, comme l'importance sans égal du gaillard d'avant, le *stolos* en forme de quenouille, et l'éventuel double rang de rames, qui permettent de les individualiser. Compte tenu du contexte de la découverte, on peut suggérer, à titre d'hypothèse, que l'on est peut-être en présence, pour la première fois, de représentations des fameuses pentécontores phocéennes dont les auteurs anciens se plaisaient à souligner non seulement les grandes qualités nautiques, mais aussi la capacité. Ainsi, aux dires d'Hérodote (I, 163-164), lorsque les Phocéens quittèrent leur cité assiégée par les Perses en 546 av. J.-C., ils s'embarquèrent sur leurs pentécontores avec femmes et enfants, en emportant leurs biens et leurs vivres et les statues de leurs temples. Ce qui suppose de disposer d'une place importante, rarement disponible sur ce genre de bâtiment en raison de l'espace occupé par les rameurs. De fait, les pentécontores phocéennes semblent avoir été plus grandes que les autres et avoir appartenu à un type de pentécontore dière, c'est-à-dire à deux rangs de rames superposées, dont le type est attesté par l'iconographie¹⁴. Pour autant, leur silhouette devait s'apparenter, en plus massive, à celle des autres pentécontores grecques. Par l'importance de leur gaillard d'avant qui semble avoir retenu plus particulièrement l'attention de l'auteur des graffiti et qui aurait pu fournir l'espace qui les singularise, les navires du bloc de l'Alcazar pourraient ainsi être ces fameuses pentécontores phocéennes.

¹² Sur la position du bloc, et notamment sa hauteur, voir les remarques d'Antoine Hermay (cf. *supra*, p. 71). On ajoutera que la densité et la diversité des graffiti figurant sur ce bloc et dont certains semblent devoir se prolonger sur les assises immédiatement supérieures et inférieures confirment l'impression d'un bloc placé à hauteur d'homme.

¹³ Morrison, Williams 1968, p. 91-112 ; Basch 1987, p. 202-247.

¹⁴ Voir notamment Basch 1987, p. 206-224.

¹¹ Morrison, Williams 1968, pl. 15, 20 ; Casson 1971, fig. 84-85 ; Basch 1987, fig. 427, 469, 472, 473, 499, 519.



Fig. 4. Vue de détail des gouvernails du grand navire de droite.
Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.



Fig. 5. Vue de détail de la proue du navire de gauche.
Photo Ph. Groscaux, Centre Camille Jullian.

Bibliographie

Basch 1987 : BASCH (L.) – *Le Musée imaginaire de la marine antique*. Athènes, Institut hellénique pour la préservation de la tradition nautique, 1987.

Bouiron 2001 : BOUIRON (M.) dir. – *L'Alcazar. 26 siècles d'occupation suburbaine à Marseille (Bouches-du-Rhône)*. Document final de synthèse, Nîmes, Association pour les fouilles archéologiques nationales, 7 vol., 2001.

Casson 1971 : CASSON (L.) – *Ships and Seamanship in the Ancient World*. Princeton University Press, 1971.

Casson 1980 : CASSON (L.) – Two masted Greek Ships. *International*

Journal of Nautical Archaeology, 9.1, 1980, p. 68-69.

Morrison, Williams 1968 : MORRISON (J. S.), WILLIAMS (R. T.) – *Greek Oared Ships. 900-322 B.C.* Cambridge University Press, 1968.

Paillet 2001 : PAILLET (J.-L.) – Les blocs d'époque grecque provenant d'une fosse. *In* : Bouiron 2001, vol. 4, p. 229-247.

Pomey 1997 : POMEY (P.) dir. – *La Navigation dans l'Antiquité*. Aix-en-Provence, Édisud, 1997.

Pomey 2001 : POMEY (P.) – Les graffiti navals de l'Alcazar à Marseille. *In* : Bouiron 2001, vol. 4, p. 257-259.

Le casque corinthien des Baux-de-Provence

Dominique Garcia*

Abstract. *The adoption of the Mediterranean warrior's armour is rarely attested in the Celtic context, in which helmets, greaves and cuirass are mostly local examples. Consequently, the bronze Corinthian helmet found two centuries ago at the Baux-de-Provence, probably in a funerary context, constitutes a unique discovery in the Provence area. Its typology allows one to date it from the sixth century B.C.*

Présentation

L'un des dossiers scientifiques de prédilection d'Henri Tréziny est l'étude des fortifications préromaines en Occident. En Provence, ses recherches sur les remparts de Marseille grecque ont été complétées par l'exploration d'enceintes indigènes dont les techniques de construction ou les plans furent influencés par les colons méditerranéens. C'est ainsi qu'on lui doit, dans les Alpilles, la fouille et l'analyse des défenses de Glanum à Saint-Rémy-de-Provence (Tréziny, Paillet 2004) ou des Tours-de-Castillon au Paradou (Tréziny, Vacca-Goutouli 2000).

Précisément, cette note en forme d'hommage sera l'occasion de présenter un témoignage indirect relatif à la présence militaire grecque dans les Alpilles : le casque corinthien en bronze des Baux-de-Provence, document mis au jour il y a près de deux siècles et que l'on croyait disparu. Après avoir relaté le contexte présumé de cette découverte, nous décrirons cette pièce exceptionnelle que nous analyserons dans son contexte de la Méditerranée occidentale du VI^e s. av. J.-C.

La découverte

Selon l'abbé Ange Jourdan, le casque corinthien des Baux-de-Provence aurait été exhumé vers 1813, sur le territoire de cette commune des Bouches-du-Rhône, au col de la Vayède, près de la Croix-de-Machine, sur son côté Sud, « parmi les divers objets que l'on regarde de



Fig. 1. Le casque corinthien des Baux-de-Provence.

fabrique grecque » (Jourdan 1897, p. 30-33). Le col de la Vayède (280 m d'altitude) est l'étroit défilé situé sur le flan méridional des Alpilles qui sépare le plateau des Baux-de-Provence du plateau des Bringasses et relie la voie des Alpilles entre Arles et Aix-en-Provence.

Ce secteur a été l'objet de nombreuses découvertes archéologiques préromaines (habitats, sépultures, sculptures...) listées dans la *Carte archéologique de la Gaule* (Gateau, Gazenbeek 1999, p. 119-220). Fernand Benoit, d'après des notes manuscrites de Louis Faure qui fouilla l'endroit vers 1890, situe l'emplacement de la trouvaille « non loin du mur à grand appareil qui barre l'éperon des Baux, vers le nord, au col de la Vayède, à quelques pas à l'est de la Croix de Machine » (Benoit 1928, p. 213).

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.



Fig. 2. Le casque corinthien des Baux-de-Provence. Vue du côté droit. Noter le nasal épais.

Si l'on en croit Michel Clerc (1927-1929, p. 477), la découverte fut probablement réalisée en contexte funéraire. Mais dès la fin du XIX^e s. des chercheurs ont émis des doutes quant à la provenance exacte de ce casque (Gilles 1897, p. 26-27) que, par la suite, la prétendue disparition du document n'a fait qu'accentuer. En fait, Christophe de Villeneuve-Bargemon (1824, p. 1146), puis Henry de Gérin-Ricard (1932, p. 315 et 322) signalent que le casque est « conservé dans le cabinet de M. le marquis de Lagoy » et c'est grâce à l'amabilité de ses descendants – qui en assurent encore de nos jours la préservation – que nous avons pu le photographier¹ et le réexaminer.

Description du document et caractérisation typologique

Le casque corinthien des Baux-de-Provence (fig. 1-7) a été réalisé par écrouissage et martelage à partir d'une tôle

de bronze. Son épaisseur varie de 0,11 à 0,9 cm ; les parties les plus fines sont celles de la calotte, les plus épaisses celle du nasal (fig. 2). Sa hauteur est d'environ 27 cm et sa largeur maximale de 16 cm. Son poids actuel est de 1 275 gr.

Sa patine varie du vert foncé au vert olive et ne révèle que de très ponctuelles traces d'oxydation active. Bien conservé, il possède cependant plusieurs témoignages de dégradations anciennes. Au niveau du frontal, on note l'impact de plusieurs coups qui ont provoqué un enfoncement et deux fissures (fig. 1). Sur le côté latéral droit, un choc a entraîné un léger enfoncement au niveau du temporal. Sur la partie distale, où la tôle est la plus fine, plusieurs impacts ont causé des enfoncements, des déchirures du métal et des manques au niveau du pariétal et de l'occipital. Ces dégradations – violentes – pourraient être liées à son exhumation, il y a deux siècles de cela.

De façon traditionnelle pour un casque de type corinthien, la calotte de cet exemplaire se prolonge directement, en une seule pièce, par les couvre-joues. Ses contours possèdent une ligne de points incisés et dans la partie basse, de fines perforations ont été réalisées de façon régulière (fig. 4) : elles devaient être destinées à maintenir une pièce

¹ Les photographies ont été réalisées par Loïc Damelet, puis déposées dans la photothèque du Centre Camille Jullian (UMR 7299, Aix-en-Provence).



Fig. 3. Le casque corinthien des Baux-de-Provence. Vue du côté gauche.

en cuir ou en tissu épais qui renforçait le casque en le rembourrant de l'intérieur. Sur le sommet de la calotte, deux trous espacés de 2 cm ont dû servir à fixer un cimier ou une aigrette. Une échancrure souligne les couvre-joues à l'avant du casque et les sépare du couvre-nuque (fig. 7).

Le casque des Baux-de-Provence est proche des casques du groupe de Myros, nommé ainsi par Emil Kunze qui a étudié ce groupe à Olympie (Kunze 1967). Ce lot est caractérisé par la présence d'une échancrure comme pour l'exemplaire des Baux-de-Provence. Mais, le plus souvent, les exemplaires du groupe de Myros décrits par Emil Kunze portent un décor de bandes de points, de languettes ou de postes qui lui a permis d'attribuer à Argos cette production qui va jusqu'au milieu du VI^e s. av. J.-C. En revanche le casque des Baux-de-Provence trouve un parallèle précis parmi l'un des exemplaires retrouvés dans le sanctuaire de Delphes et désigné par Heide Frielinghaus comme appartenant à « la seconde étape du groupe de Nicosie » (Frielinghaus 2007, p. 162 n° 39, fig. 25-26). Ce casque est daté du deuxième quart du VI^e s. av. J.-C. et c'est sans doute à cette même période qu'il faut attribuer notre exemplaire provençal.

Autres casques de type grec en Méditerranée nord-occidentale

Les découvertes de casques de type corinthien, couramment considéré comme une pièce essentielle de l'équipement hoplitique dans le monde grec, sont extrêmement rares dans l'espace nord-italique, celtique ou ibérique. Pour l'Italie, l'épave toscane du Giglio (datée du premier quart du VI^e s.) a livré un casque corinthien décoré de sangliers (Cristofani 1996). En Gaule, le musée de Lyon (Boucher 1970) conserve deux casques corinthiens dont la provenance exacte n'est pas assurée : l'un est attribué à la région de Montpellier (inv. X503 – Br 229), l'autre à celle de Rodez (inv. 1047 – Br 229). Le premier (Vial 2003, p. 281) fut acquis en 1863, d'un particulier, par le musée lyonnais. Bien conservé et couvert d'une patine noire et vert foncé, il mesure 24 cm de haut pour 18 cm de large. Le long des bords de ce casque court un décor de perles entre deux filets. L'absence d'échancrure entre le protège-nuque et les couvre-joues autorise à lui attribuer une datation assez haute – peut-être le VII^e s. av. J.-C. –, ce qui ne



Fig. 4. Détail du côté gauche du casque corinthien des Baux-de-Provence.



Fig. 5. Vue arrière du casque corinthien des Baux-de-Provence. Les traces (récentes ?) d'arrachements sont bien visibles.

renforce guère l'hypothèse d'une origine locale. Après enquête des éditeurs de la récente et complète carte archéologique dédiée au département de l'Aveyron, le deuxième exemplaire lyonnais, dit « de Rodez », n'a pas été retenu, même de manière hypothétique, comme étant une découverte locale.

En milieu celtibère on citera un probable casque grec (non corinthien) trouvé à Aguilar de Anguita (nécropole datée du V^e s. av. J.-C.) (Barril Vicente 2003), mais c'est dans l'extrême Sud de la Péninsule ibérique, dans l'espace tartessien (zone de Huelva-Cádiz-Málaga) que l'on note la plus forte concentration de découvertes. Un premier casque de type corinthien a été découvert en 1938 dans le lit de la rivière Guadalete, près de Jerez de la Frontera. Bien conservé à l'exception du nasal, il peut être rattaché au groupe III de la classification de E. Kukahn (1936) et daté du début du VII^e s. av. J.-C. En 1930, lors du dragage de la Ria de Huelva a été exhumé un deuxième casque. Décoré de

palmettes incisées au coin des yeux, il est cependant très proche de notre exemplaire et datable de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. Quant au casque de Sanlúcar de Barrameda, il aurait été découvert anciennement dans l'embouchure du Guadalquivir et a fait l'objet de certaines restaurations (voire de modifications) à la période contemporaine. Également proche du casque des Baux-de-Provence, il pourrait être daté du milieu du VI^e s. av. J.-C.

À ces trois exemplaires découverts en contexte fluvial, et à qui il convient d'attribuer une fonction probablement votive – si l'on suit Olmos 1988 –, on peut ajouter une trouvaille récente (septembre 2012), réalisée lors d'une fouille de sauvetage dans le centre-ville de Málaga. En effet, un casque corinthien décoré de motifs incisés a été mis au jour dans une tombe à inhumation datée du VII^e ou du VI^e s. av. J.-C. ; il était associé aux restes du guerrier qui avait été inhumé avec son équipement militaire et de riches offrandes.



Fig. 6. Détail de face du casque corinthien des Baux-de-Provence.

Conclusion

En Méditerranée nord-occidentale, les panoplies guerrières pouvaient être composées de pièces d'origines diverses, comme en témoigne l'analyse de quelques ensembles funéraires du Languedoc occidental (Passelac *et al.* 1981), du Languedoc oriental (Dedet 2000) ou de Provence (Boyer *et al.* 2006). Les éléments figurés sur la statuaire préromaine apportent le même enseignement, comme l'illustre parfaitement le buste du « guerrier de Lattes » daté de la fin du V^e s. av. J.-C. (Py 2011, p. 55-71) : son équipement varié révèle des influences étrusques, samnites, ibériques, étrusques ou hallsattiennes, et son casque était probablement surmonté d'un cimier à l'extrémité extrêmement allongée. Mais, somme toute, l'armement défensif exogène reste relativement rare en milieu indigène où casques, cnémides et éléments de cuirasses sont le plus souvent d'origine locale (Py 2011 ; Beylier 2012). Tout au plus peut-on citer le casque en bronze étrusque de type Negau, daté du V^e s. av. J.-C.



Fig. 7. Détail du casque corinthien des Baux-de-Provence : échancrure qui souligne les couvre-joues à l'avant du casque et les sépare du couvre-nuque.

et repêché au large d'Agde dans l'Hérault (Feugère, Freises 1994-1995). Le casque corinthien des Baux-de-Provence demeure donc une pièce exceptionnelle, ce qui fait d'autant plus regretter le manque d'information sur le mobilier qui l'accompagnait dans cette probable sépulture indigène.

Bibliographie

- Barril Vicente 2003** : BARRIL VICENTE (M.) – Cascos hallados en necrópolis celtibéricas conservados en el museo arqueológico nacional de Madrid. *Gladius*, XXIII, 2003, p. 5-60.
- Benoit 1928** : BENOIT (F.) – *Les Baux*. Paris, H. Laurens, 1928.
- Beylier 2012** : BEYLIER (A.) – *L'armement et le guerrier en Méditerranée nord-occidentale au premier âge du Fer*. Lattes, Aralo, 2012 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 31).
- Boucher 1970** : BOUCHER (St.) – *Bronzes grecs, hellénistique et étrusques des Musées de Lyon*. Lyon, Audin et de Boccard 1970.
- Boyer et al. 2006** : BOYER (R.), DEDET (B.), MARCHAND (G.) – L'aven sépulcral de Plérimond à Aups, Var (VIe s. avant J.-C.). *Gallia*, 63, 2006, p. 171-209.
- Clerc 1927-1929** : CLERC (M.) – *Massalia. Histoire de Marseille dans l'Antiquité, des origines à la fin de l'Empire romain d'Occident (476 ap. J.-C.)*. Marseille, A. Tacussel, 1927-1929 (réimpr. Marseille, J. Laffitte, 1999).
- Cristofani 1996** : CRISTOFANI (M.) – Un naukleros greco-orientale nel Tirreno. Per una interpretazione del relitto del Giglio. In : *Etruschi e altre genti nell'Italia preromana. Mobilità in età arcaica*. Rome, G. Bretschneider, 1996, p. 21-47.
- Dedet 2000** : DEDET (B.) – Images sociales de la mort dans le sud-est de la France. In : Janin (Th.) dir., *Mailhac et le premier âge du fer en Europe occidentale*. Lattes, Aralo, 2000, p. 133-156 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 7).
- Esteve Guerrero 1979** : ESTEVE GUERRERO (M.) – El casco griego de Jerez. *Miscelánea Arqueológica Jerezana*, 1979, p. 19-25.
- Feugère, Freises 1994-1995** : FEUGÈRE (M.), FREISES (A.) – Casque de type Negau découvert près d'Agde (Hérault). *RAN*, 27-28, 1994-1995, p. 1-7.
- Frielinghaus 2007** : FRIELINGHAUS (H.) – Die Helme von Delphi. *BCH*, 131, 2007 [2010], p. 139-185.
- Gateau, Gazenbeek 1999** : GATEAU (F.), GAZENBEEK (M.) – *Carte archéologique de la Gaule, 13/2. Les Alpilles et la Montagne*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1999.
- Gérin-Ricard 1932** : GÉRIN-RICARD (H. de) – *Préhistoire et protohistoire*. In : Masson (P.) dir., *Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale*, vol. 1. Marseille, Le Sémaphore, 1932.
- Gilles 1897** : GILLES (I.) – *La ville des Baux celtique, romaine et moderne*. Paris, Flammarion, et Marseille, Fontemoing, 1897.
- Jiménez Ávila 2002** : JIMÉNEZ ÁVILA (F. J.) – *La toréutica orientalizante en la Península Ibérica*. Madrid, Real Academia de la Historia, 2002.
- Jourdan 1897** : JOURDAN (Abbé A.) – *Guide du visiteur dans l'antique ville des Baux*. Avignon, Aubanel, 1897.
- Kukahn 1936** : KUKAHN (E.) – *Der griechische Helm*. Marburg-Lahn, Hermann Bauer, 1936.
- Kunze 1967** : KUNZE (E.) – Helme. In : *Bericht über die Ausgrabungen in Olympia*, Band 8. Berlin, De Gruyter, 1967, p. 125-135.
- Olmos 1988** : OLMOS (R.) – *El casco griego de Huelva*. Huelva, Clásicos de la Arqueología de Huelva, 1988.
- Passelac et al. 1981** : PASSELAC (M.), RANCOULE (G.), SOLIER (Y.) – La nécropole de Las Peyros à Couffoulens (Aude) : découverte d'un second groupe de tombes. *RAN*, 14, 1981, p. 1-53.
- Py 2011** : PY (M.) – *La sculpture gauloise méridionale*. Paris, Errance, 2011.
- Tréziny, Paillet 2004** : TRÉZINY (H.), PAILLET (J.-M.) – Le rempart et la porte charretière de Glanum. *Journal of Roman Archaeology*, Supplementary series, 2004, p. 29-30.
- Tréziny, Vacca-Goutouli 2000** : TRÉZINY (H.), VACCA-GOUTOULI (M.) – Le rempart en grand appareil des tours de Castillon (Le Paradou). In : Leveau (Ph.), Saquet (J.-P.) dir., *Milieu et sociétés dans la Vallée des Baux – Études présentées au colloque de Mouriers*. *RAN*, Suppl. 31, 2000, p. 201.
- Vial 2003** : VIAL (J.) – *Carte archéologique de la Gaule, 34/3. Le Montpellicien*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2003.
- Villeneuve-Bargemon 1824** : VILLENEUVE-BARGEMON (Chr. de) – *Statistique du département des Bouches-du-Rhône avec Atlas, II*. Marseille, A. Ricard, 1824.

Le fait urbain sur le littoral oriental de la péninsule Ibérique (VI^e-II^e s. av. J.-C.) : une approche de la question

Rosa Plana-Mallart*

Abstract. *The study of the population from the eastern coast of the Iberian peninsula allows one to determine the emergence of organized networks which fully structure territories as early as the fifth century and, principally, during the fourth and fifth centuries B.C. The weight of certain large oppida in the distribution of the people should be noted, because they mark the emergence of local cities. The available information allows one to ascertain certain characteristics that define the structure of this type of settlement, including the overflow outside the walls, that attest to be the expanded reality of the Iberian city.*

Introduction

Les sociétés du littoral oriental de la Péninsule ibérique ont connu une évolution sociale, politique et économique considérable à partir du VI^e s. av. J.-C., phénomène accéléré par les contacts avec des marchands méditerranéens, Phéniciens et Grecs pour l'essentiel. La régularisation et l'accroissement des échanges, concomitant à l'implantation d'établissements phéniciens dès le VIII^e s. sur le littoral méridional, plus tard grecs, à partir du début du VI^e s., dans l'extrême Nord-Est de la péninsule, accompagne un processus d'urbanisation et de territorialisation des sociétés indigènes et l'affermissement d'une structure sociale complexe.

L'analyse des formes de peuplement qui émergent à partir du VI^e s. dans la zone qui s'étend des Pyrénées jusqu'au pays valencien permet de cerner la constitution de réseaux hiérarchisés qui structurent pleinement les territoires dès le V^e s. et, notamment, aux IV^e et III^e s. av. J.-C. Le poids de certains grands *oppida* dans la structure du peuplement est à souligner, car ils signalent l'émergence de villes indigènes. Si les formes urbaines sont encore mal connues, les informations disponibles permettent d'approcher certaines particularités de la structure de ce type d'établissements, y compris le débordement de l'occupation hors les murs, qui atteste la réalité élargie de la ville ibérique. La complémentarité

des espaces urbains et périurbains suggère des zonalités spatiales et fonctionnelles qui livrent une image plus précise de la morphologie des agglomérations.

Il s'agira donc ici d'ébaucher la typologie et la hiérarchie du peuplement, la constitution de réseaux d'une grande efficacité à une échelle territoriale et l'émergence de l'urbanisation avec l'apparition d'agglomérations développées. Cette évolution permet de cerner les grandes lignes du fait urbain dans cette partie littorale de la Péninsule ibérique, qui s'accompagne d'un processus de délimitation et de consolidation de territoires politiques. Les résultats de la recherche récente permettent, en effet, d'avancer dans la connaissance des sociétés ibériques de la Protohistoire récente et d'élargir les problématiques traditionnelles.

Des villes à la tête d'un territoire à peuplement diversifié

Le progrès de la recherche dans l'ensemble des territoires du littoral ibérique a permis d'approfondir l'analyse des établissements de l'âge du Fer et d'esquisser une étude typologique qui prend en compte les formes, les dimensions, les modalités d'implantation dans l'espace et les fonctions des sites (Asensio *et al.* 1998 ; Bonet, Vives 2005 ; Plana, Martín 2002). Les systèmes d'occupation repérés permettent de déceler l'existence de réseaux de peuplement hiérarchisés et de mesurer le poids d'un petit nombre d'agglomérations, considérées comme des villes (Sanmartí 2001 et 2002). En effet, si au début de l'âge du Fer les villages sont en général de dimensions réduites et assez comparables, contrôlant des territoires de petite taille, à partir du VI^e s., et surtout aux V^e et IV^e s. av. J.-C., s'amorce le phénomène de diversification des établissements et le développement spectaculaire de certains *oppida* (fig. 1).

C'est le cas dans la partie septentrionale de la côte catalane, où l'analyse des sites d'habitat groupé, de tailles différentes et souvent fortifiés, permet de restituer un réseau d'établissements secondaires disposés en couronne autour de l'*oppidum* d'Ullastret, qui s'affirme comme le centre principal de la région (Martín, Plana 2003). D'une

* UMR 5140, Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, Université Paul-Valéry Montpellier 3.

part, des sites perchés et fortifiés jalonnent les cours d'eau, dessinant les axes de pénétration vers l'intérieur des terres. On peut citer l'agglomération de Sant Julià de Ramis, de près de 4 hectares de superficie, occupée dès le VI^e s., mais dont le développement intervient à partir du IV^e s. (Burch, Nolla, Sagrera 2011). L'établissement surplombe le cours du fleuve Ter et, en particulier, un étroit passage permettant d'accéder au littoral et à la zone d'Ullastret depuis la plaine de Girona. À cette position stratégique s'ajoute le contrôle de la gestion des ressources agricoles du territoire environnant, comme l'atteste la découverte, aux pieds de la colline et près du fleuve, d'une batterie de silos de vaste étendue (Burch, Sagrera 2009). D'autre part, des sites de hauteur jalonnent le littoral, ainsi par exemple les établissements de Sant Sebastià de la Guarda (Palafrugell) et de Castell de la Fosca (Palamós), d'un hectare environ de superficie et dont l'origine remonte aux VI^e et V^e s. Ces sites, qui se développent également à partir du IV^e s., sont aussi associés à des silos et présentent un abondant mobilier d'importation qui signale leur intégration dans les réseaux d'échange maritimes (Plana 2004). Enfin, certains établissements découverts dans cette partie septentrionale du littoral présentent une plus grande complexité et leur évolution serait étroitement liée à l'action des colonies grecques d'*Emporion* et de *Rhodé* (Plana 2001 et 2012). C'est le cas des sites de Pontós et de Peralada, d'abord des sites fortifiés de petite taille, plus tard des centres ouverts consacrés au stockage et à la gestion de la production céréalière, bien intégrés dans le réseau commercial grec, comme l'atteste le mobilier d'importation mis au jour (Pons *et al.* 2010 ; Puig, Martín 2006). Le site de Pontós, depuis au moins la fin du IV^e s., comprend des vastes demeures qui signalent la présence d'une élite en charge vraisemblablement de l'activité économique et des contacts avec les Grecs du littoral.

On observe un phénomène comparable dans la partie centrale du littoral catalan, où le schéma d'occupation qui se dégage montre l'existence d'une agglomération principale, l'*oppidum* de Burriac, entourée de sites de moindre importance, du point de vue des dimensions comme des fonctions (Zamora *et al.* 2001). L'analyse du réseau de peuplement a permis de repérer deux ensembles d'implantations linéaires marquées par des sites perchés et fortifiés, de 0,5 à 3 hectares de superficie, l'un intérieur et l'autre côtier (**fig. 1**). Les sites qui dessinent la ligne intérieure ont été définis comme des établissements destinés à la surveillance et à la protection du territoire, notamment des passages naturels permettant d'accéder au littoral et des secteurs agricoles proches de la vallée du fleuve Besós. Les sites de la ligne côtière, dont la fortification est plus soignée et l'urbanisme plus développé, sont considérés comme des établissements à caractère davantage résidentiel. Cette structure du peuplement a

été fixée au IV^e s., mais c'est au siècle suivant que son développement est nettement perceptible. Parmi les sites du littoral, on peut mentionner Cadira del Bisbe (Premià de Mar), qui conserve des vestiges de fortification et qui comprend des maisons, des rues, des silos et des vestiges artisanaux. La chronologie de l'occupation s'étale du VI^e jusqu'au I^{er} s. av. J.-C., mais la période de développement maximal se situe aux IV^e et III^e s. (Asensio *et al.* 2001a). Quant aux sites de l'arrière-pays, on peut citer Turó de Ca n'Oliver (Cerdanyola del Vallès), établissement fortifié de près de 2 hectares de superficie, organisé en terrasses sur le versant d'une colline qui domine la vallée du Besós (Francés *et al.* 2005). L'habitat fortifié date de la fin du V^e s., période de construction de toute une série d'îlots allongés qui renferment des maisons simples et d'autres plus vastes composées de plusieurs pièces. Le réaménagement du site vers la fin du IV^e s. voit l'apparition de secteurs voués à l'artisanat, la construction *extra muros* d'une batterie de silos et l'augmentation du mobilier d'importation, qui soulignent son insertion dans les réseaux économiques qui relient le littoral et l'arrière-pays (Francés *et al.* 2007). Le site de Turó del Vent (Llinars del Vallès), situé également dans la zone intérieure, surplombe un carrefour de voies de grande importance et présente lui aussi une fonction économique très marquée (Zamora *et al.* 2001, p. 219).

Si certains auteurs ont proposé un rôle de premier ordre pour le site ibérique de Barcelone, les données disponibles sont encore insuffisantes pour évaluer correctement la place de cet établissement dans le réseau de peuplement de la zone. En effet, la découverte de silos de grande capacité de stockage et d'un riche mobilier d'importation atteste uniquement l'essor économique du site, mais on ignore les caractéristiques typologiques de l'implantation (Francés 2005 ; Asensio *et al.* 2009).

Dans la partie méridionale de la côte catalane, le site de Tarragone se singularise par sa taille (Adserias *et al.* 1993), car les autres établissements du territoire sont de dimensions beaucoup plus réduites et sont aussi moins développés quant à l'économie et à l'urbanisme (Asensio *et al.* 2001b). L'analyse du schéma de peuplement a permis de noter une correspondance entre les sites de l'arrière-pays et ceux installés près du littoral. En effet, les cours d'eau qui structurent le territoire sont jalonnés par un établissement implanté dans la moyenne vallée et par un autre situé près de l'embouchure. Ce système permettait de drainer les ressources en direction du littoral, ce qui explique l'ouverture commerciale des centres côtiers (**fig. 1**). L'*oppidum* de Tarragone se situe précisément à l'embouchure du fleuve Francolí, qui constitue une voie de communication de première importance permettant d'accéder à la plaine de Lleida. Parmi les établissements situés dans la moyenne vallée

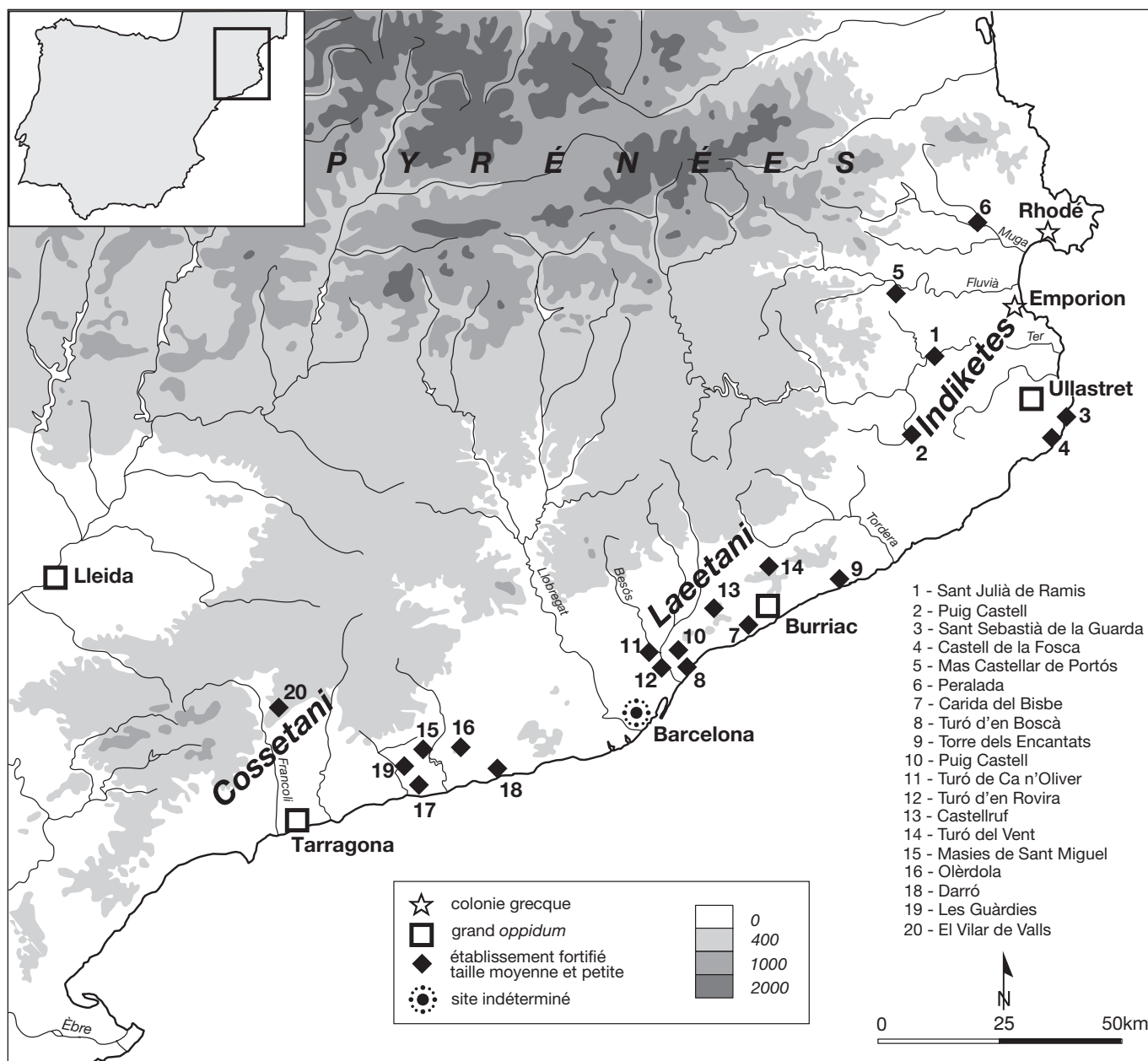


Fig. 1. Le littoral Nord-Est de la Péninsule ibérique : des grands oppida et des établissements fortifiés de moyenne et de petite taille.

des cours d'eau, on peut citer celui de Masies de Sant Miquel (Banyeres del Penedès), encore très mal connu, mais dont les vestiges couvrent une étendue de 3 à 4 hectares (Cela, Adserias, Revilla 2003). Les niveaux de la première phase d'occupation, datés de la seconde moitié du VI^e s., renferment un abondant mobilier céramique d'importation, qui signale l'ouverture commerciale de l'endroit. Une nouvelle phase d'occupation est décelable à partir du milieu du IV^e s., avec la construction d'une fortification, de nouvelles habitations et d'une batterie de silos dans l'espace *extra muros*. Le site d'Olèrdola, d'une superficie de 3,5 hectares, présente un profil semblable, bien que la structure de l'implantation soit

particulière, car les fouilles ont mis au jour des constructions du second âge du Fer uniquement dans la partie basse du site, ce qui suggère que la partie restante de l'enceinte était vide (Asensio *et al.* 2001b, p. 258). D'autres sites sont installés en bordure du littoral, ainsi l'établissement d'Alorda Park (Calafell), d'une superficie de 3 000 m², occupé du VI^e au III^e s. av. J.-C. L'évolution du site signale le passage d'une implantation modeste à un établissement caractérisé par la monumentalisation de la fortification et par la présence de grandes demeures, habitées sans doute par une élite. Ce profil explique son interprétation comme une citadelle aristocratique, largement ouverte au commerce méditerranéen. Au Sud,

à 5 km de distance, le site de Les Guàrdies, occupé du IV^e au I^{er} s. av. J.-C. et apparemment ouvert, comprend un noyau réduit d'habitations, un atelier métallurgique et une batterie de silos. La spécialisation économique est ici très marquée (Asensio *et al.* 2001b, p. 262-263).

Dans la région du Levant péninsulaire, un schéma de peuplement hiérarchisé a été également restitué autour de l'*oppidum* d'*Edeta* (Sant Miquel de Llíria), qui comprend plusieurs niveaux de sites aux fonctions complémentaires (Bonet, Mata 2000 ; Bonet, Mata, Moreno 2007). D'abord, des établissements dotés d'une fortification simple, de 5 000 m² à 2 hectares de superficie et implantés sur des collines basses ou en plaine, sont interprétés comme des villages agricoles. Un exemple est fourni par le site de La Seña, qui renferme une maison plus vaste que les autres et au mobilier plus riche, ce qui traduit la hiérarchie sociale existante dans ce type d'établissement. Un deuxième niveau de sites est représenté par les hameaux et les fermes dispersées, occupés soit par des paysans modestes, soit par des grands propriétaires, à l'exemple du site de Castellet de Bernabé. Enfin, des établissements destinés à la surveillance et à la protection des frontières du territoire politique ont été découverts, qualifiés de fortins et occupant toujours des positions dominantes et d'accès difficile, mais bénéficiant d'une visibilité remarquable sur le territoire environnant. Ces sites sont bien fortifiés, comme par exemple à Puntal dels Llops, où l'occupation s'organise autour d'une rue centrale. Ces fortins, reliés par un système de communication visuelle, contrôlent en particulier les passages permettant d'accéder à l'intérieur du territoire et à l'*oppidum* d'*Edeta*. Ils ont aussi des fonctions économiques diverses, en rapport avec l'exploitation des ressources de l'environnement proche. Des établissements semblables, implantés sur les hauteurs dominantes, ont été également repérés dans le territoire d'Arse / Saguntum (Martí Bonafé 1998, p. 237).

Les systèmes de peuplement restitués sur le littoral oriental de la Péninsule ibérique révèlent donc nettement la hiérarchie de l'occupation, ainsi que le rôle central d'un petit nombre de vastes agglomérations. À un niveau intermédiaire, les établissements fortifiés de moyenne et de petite taille assurent, à des degrés divers, l'emprise sur l'ensemble des secteurs périphériques. Ces sites, que l'on peut identifier à des villages et à des hameaux, couvrent des superficies de 0,5 à 4 hectares. Leur position sur le littoral et le long des vallées fluviales illustre la volonté de contrôler les axes de communication naturels, véritables moteurs de la dynamique du peuplement. Ces établissements secondaires ont été implantés sur des reliefs de hauteur variable, mais bénéficiant presque toujours d'une visibilité remarquable sur l'espace environnant. La grande majorité des sites a un profil lié à

l'exploitation agraire, mais on observe aussi l'importance des activités artisanales et commerciales. Dans les installations du littoral, les fonctions économiques sont très développées, liées aux échanges maritimes. Les pourcentages élevés de produits importés attestent, en effet, le poids du commerce méditerranéen, auquel participent différents partenaires.

Si la plupart des centres secondaires d'habitat groupé sont modestes et dotés d'un système de fortification et d'urbanisme simple, d'autres établissements ont un profil plus sophistiqué. En effet, la découverte dans certains sites de maisons de grandes dimensions, à l'architecture développée, parfois associées à des fortifications monumentales, suggère l'existence de résidences aristocratiques ou d'établissements contrôlés par les élites. Ces implantations permettent progressivement de cerner certains traits de l'organisation territoriale et de la structure sociale et politique. On constate que les élites, bien attestées dans les centres de pouvoir que représentent les grands *oppida*, étaient présentes également dans les campagnes et dans les comptoirs littoraux, ce qui met en avant leur rôle majeur dans la vie économique. Un tel système de peuplement, où, à la variété typologique des sites, s'ajoute la diversité sociale de la population, émerge à partir notamment du V^e s., mais ce sera aux IV^e et III^e s. qu'il organisera véritablement l'ensemble des territoires du littoral ibérique. Il s'agit d'une période marquée par la densification du réseau d'établissements et par le développement des grands *oppida*, mais aussi par la généralisation de l'habitat rural dispersé, qui témoigne de l'exploitation accrue des espaces ruraux. Cet essor traduit vraisemblablement un accroissement démographique (Sanmartí 2010). La diversité typologique de l'occupation est donc évidente, comme le rôle majeur joué par les grands *oppida*, en mesure d'assurer une centralisation politique et administrative.

Des villes structurées

Les grandes villes-*oppida*, dans les cas connus, couvrent une superficie avoisinant les 10 hectares (Burriac, Tossal de Sant Miquel de Llíria / Edeta), ou même davantage, comme c'est le cas du site d'Ullastret, constitué de deux agglomérations fortifiées distantes de 500 m et situées l'une en hauteur (Puig de Sant Andreu) et l'autre en plaine (Illa d'en Reixac), dessinant une sorte de ville double (Plana, Martín 2012 ; Plana 2013 ; **fig. 2**). L'occupation *intra muros* couvre ici une superficie de 15 hectares environ au IV^e s., ce qui rend compte du développement de cette implantation. Ces grands établissements sont dotés de fortifications complexes, de facture soignée et utilisant des pierres de

taille dans l'élévation, parfois associées à des défenses avancées et à des systèmes élaborés de protection des entrées. L'essor dans la construction des fortifications s'accompagne du développement de l'urbanisme, avec l'apparition de trames urbaines bien organisées. Un réseau de rues délimite des îlots d'habitation entièrement construits, où prennent place des maisons simples ou composées de plusieurs pièces, ainsi que des espaces collectifs. Si l'urbanisme est plus ou moins régulier en fonction de la topographie du terrain, on constate un peu partout l'aménagement des versants et la construction de vastes terrasses en vue de l'occupation.

Le site d'Ullastret, le mieux connu, est fortifié vers la fin du VI^e s., ce qui en fait la première grande agglomération fortifiée du littoral Nord-Est. La proximité d'Ullastret et *Emporion* explique sans doute la précocité de son développement, car cet établissement a joué très tôt un rôle d'interface entre le monde grec et le monde indigène (Martín, Plana 2012 et à paraître). Les grandes lignes de la structure urbaine des deux pôles qui forment cette communauté semblent avoir été définies dans la seconde moitié du V^e s. Les conditions topographiques expliquent que l'urbanisme de l'agglomération perchée (Puig de Sant Andreu) soit adapté aux contraintes du relief, tandis que celui de l'implantation basse (Illa d'en Reixac) est à tendance orthogonale. Cependant, le terrassement des versants de la ville haute a permis la régularisation de la trame et la délimitation de quartiers organisés par des grands axes qui dessinent l'essentiel de l'ossature urbaine. L'habitat du V^e s. est encore très mal connu, mais les fouilles anciennes conduites sur l'agglomération de hauteur ont mis au jour une grande maison accolée au tronçon Nord-Ouest de la muraille, interprétée comme une demeure aristocratique, ainsi que des blocs décorés et des éléments de colonne qui, découverts en réemploi dans des constructions plus récentes, attestent l'existence d'une architecture monumentale à cette époque, aux influences grecques évidentes (Martín, Plana à paraître).

Le développement progressif de cette implantation double a abouti, dans la première moitié du IV^e s., à la constitution d'une grande ville indigène, dont les dimensions dépassent très rapidement celles des autres sites indigènes de la région, y compris la colonie grecque d'*Emporion*, qui reste un établissement modeste au cours du temps. La structure urbaine des IV^e et III^e s., mieux connue, permet de cerner les grandes lignes de l'organisation de l'espace (fig. 3-4). L'agglomération de plaine s'organise à partir d'un réseau d'axes qui dessine une trame presque orthogonale, délimitant précisément les îlots d'habitation. Les rues dégagées d'orientation Nord-Sud ont une largeur moyenne de 4 m, mais dans certains endroits les dimensions varient de 2 à 5 m. Les axes perpendiculaires sont plus étroits, car la

largeur est de 3 m environ (Martín *et al.* 1999, p. 35-38). L'établissement perché, bien qu'il ne présente pas une disposition aussi régulière de l'habitat en raison d'une topographie plus accidentée, traduit néanmoins lui aussi une volonté d'organisation planifiée, avec une structure urbaine fortement conditionnée par le tracé du rempart. Ainsi, les grands axes connus, parallèles ou perpendiculaires à la muraille, relient les portes et assurent en même temps l'accès aux différents quartiers. On décèle également une hiérarchie dans le réseau de rues, car les rues étroites, de 2,50 à 2,60 m environ de largeur, sont toujours reliées aux axes les plus importants, dont les tronçons fouillés ont une largeur de 4 m environ. Il faut noter que les mesures des rues sont assez proches dans les deux agglomérations, ce qui suggère une conception probablement unitaire des plans d'urbanisme. On constate aussi l'aménagement soigné des axes, qui sont parfois dotés de systèmes de canalisation destinés à évacuer les eaux de pluie.

La voirie délimite des îlots entièrement bâtis, mieux connus dans la ville basse en raison des informations livrées par les fouilles récentes. Ils sont de forme quadrangulaire et présentent des tailles variées, qui oscillent en moyenne de 50 à 150 m². L'interprétation des vestiges est plus délicate pour la ville haute, en raison du manque de données stratigraphiques précises. Le plan général des structures mises au jour par les fouilles anciennes suggère la présence d'îlots d'habitation quadrangulaires, le plus souvent rectangulaires, larges d'une dizaine à une vingtaine de mètres et longs d'une cinquantaine de mètres. Dans la ville basse, les fouilles ont montré la présence, dans certains carrefours, d'espaces de forme trapézoïdale qui ont pu fonctionner comme des petites places (Martín *et al.* 1999, p. 36-37). Des citernes, probablement collectives, à plan bi-absidal et à revêtement hydraulique, utilisées au III^e s. av. J.-C., ont été également découvertes dans la ville haute.

À l'intérieur de la trame urbaine, des édifices à caractère sacré ont été mis au jour : ils jalonnent, dans le cas de l'agglomération perchée, le grand axe Est-Ouest qui met en communication la porte 1 et la partie sommitale de la colline (fig. 3). Le bâtiment cultuel le plus ancien, du IV^e s., serait probablement un édifice de grandes dimensions situé sur le versant supérieur septentrional, de plan rectangulaire et formé d'un pronaos, dont le porche est soutenu par des colonnes, et d'une cella principale (Casas *et al.* 2005). Les temples du sommet de la colline sont relativement mieux connus, bien que les informations conservées soient également très incomplètes. Il s'agit de deux temples de facture méditerranéenne, composés d'une cella et d'un pronaos *in antis*, l'un plus grand que l'autre. L'architecture est monumentale, utilisant des blocs bien équarris et des revêtements et des pavements

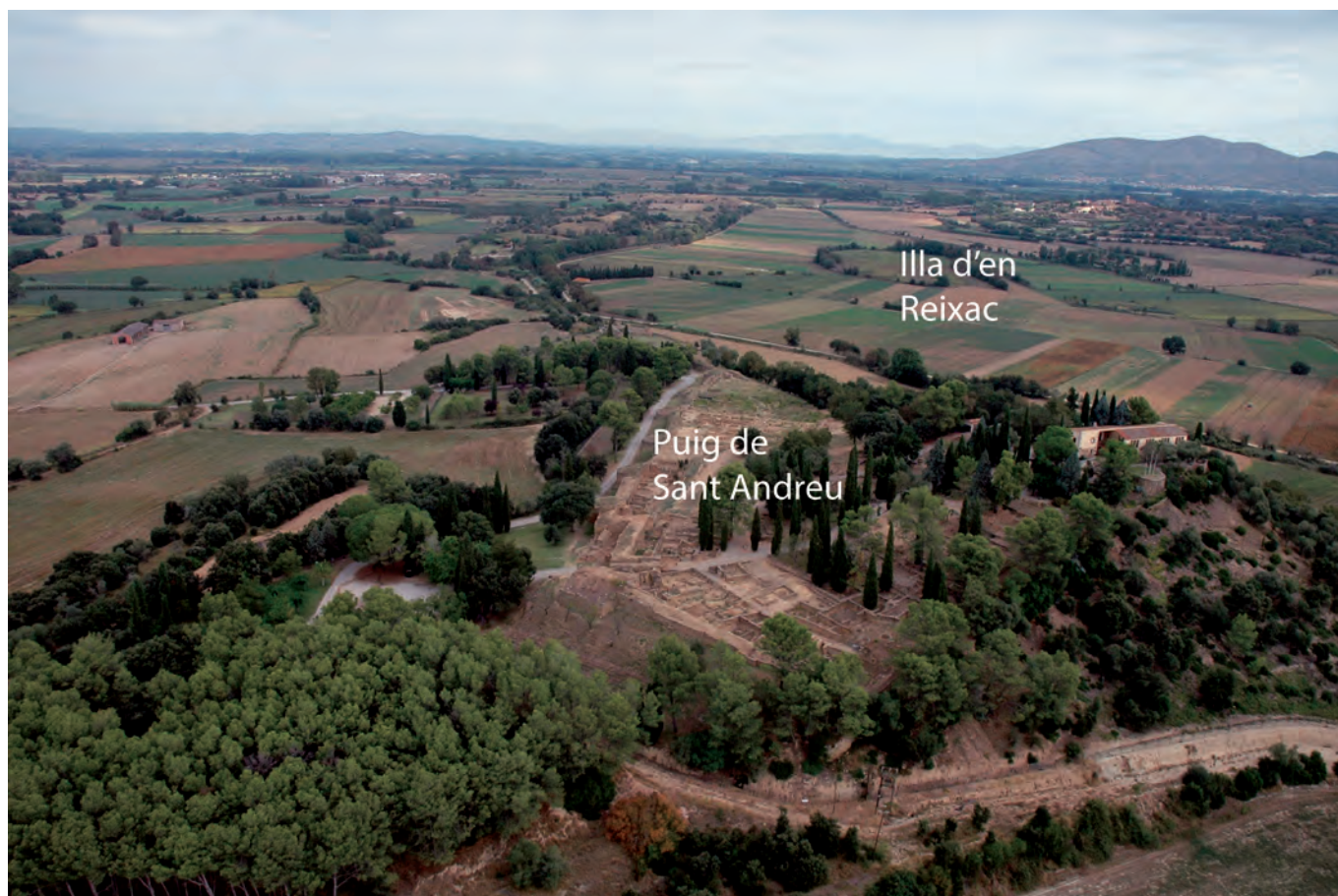


Fig. 2. Les agglomérations fortifiées d'Ullastret. Cliché MAC-Ullastret.

élaborés. Des blocs taillés découverts dans les environs, certains présentant des décors sculptés, appartiendraient à l'élévation des temples. Les parallèles sont à chercher dans le monde grec, ce qui illustre l'ampleur des contacts avec les Grecs d'*Emporion*. Ces temples contribuent à définir, au III^e s. av. J.-C., un espace public à caractère sacré dans la partie la plus élevée du site. Dans la ville basse, la zone 15, de 1 000 m² de superficie, a été également interprétée comme un édifice à fonction cultuelle, organisé autour d'une cour. L'ensemble borde l'une des artères Nord-Sud de l'établissement (Martín, Mataró, Caravaca 1997, p. 45).

Les constructions domestiques présentent, dans les deux sites, des modules variés, essentiellement des maisons simples et des maisons plus vastes organisées autour d'une cour. En effet, l'un des apports majeurs des fouilles récentes conduites dans la partie occidentale de la ville haute a été la découverte de demeures de grande étendue et à architecture soignée, qui signalent un renforcement de la hiérarchie sociale et politique à partir du IV^e s. (Martín *et al.* 2004). La maison correspondant à la zone 14, accolée à la fortification et ouverte sur une grande

rue Nord-Sud, s'organise autour d'une cour et présente des pièces à caractère domestique et artisanal, ou vouées au stockage et à la transformation des aliments. Cette demeure comprend une vaste pièce, adossée à la muraille et ouverte sur la cour, interprétée comme un espace de représentation du groupe familial, appartenant sans doute à l'élite de l'*oppidum*. Des crânes et des armes ont été découverts dans la cour et dans la rue immédiate, exposés sur les murs intérieurs et extérieurs de la maison. Ces signes ostentatoires liés au statut social illustrent la sphère privée des manifestations rituelles et héroïques, contrastant avec la sphère publique matérialisée par les temples, qui seraient apparemment communautaires.

L'agglomération de Sant Miquel de Llíria / *Edeta* intègre également un édifice interprété comme un sanctuaire en raison de sa position isolée dans la trame urbaine, de son plan et des objets découverts (Bonet, Mata 1997). Le bâtiment principal, entouré de constructions secondaires et d'espaces ouverts, comprend trois pièces, la plus importante située au centre et accessible depuis une cour, où il y a une fosse votive ou *favissa*. Dans le même quartier, deux maisons très vastes ainsi

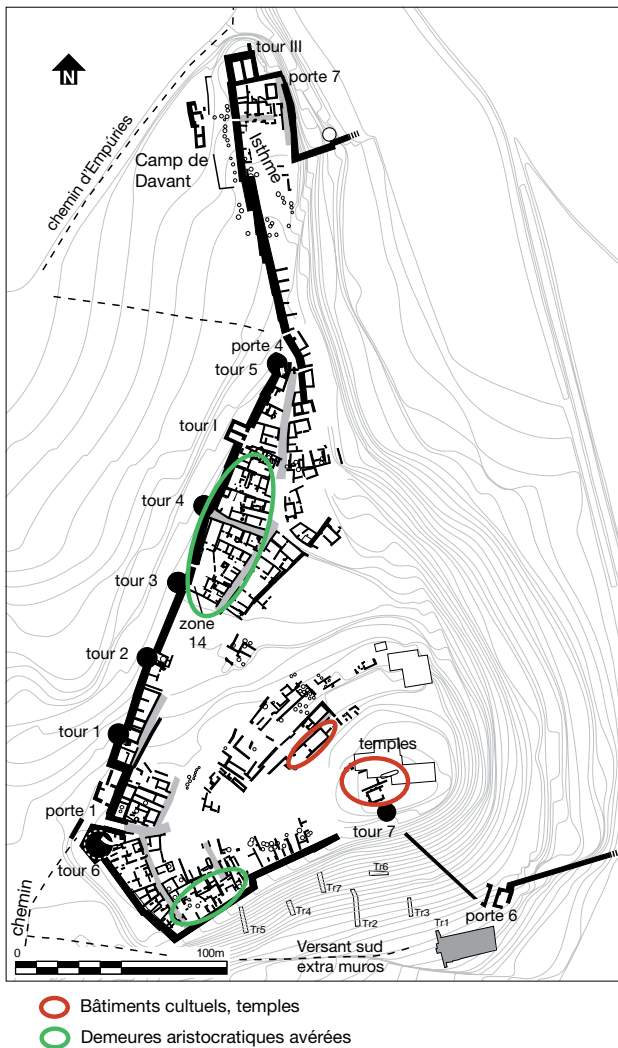


Fig. 3. a. L'agglomération de hauteur de Puig de Sant Andreu ; b. L'agglomération de plaine d'Illa d'en Reixac. DAO MAC-Ullastret.

que cinq autres grands bâtiments attestent le caractère privilégié de cette partie de l'établissement. Dans l'une des grandes demeures, un espace doté d'une banquettes flanquée de deux bases concentre le mobilier le plus riche de la maison, ce qui suggère qu'il pouvait s'agir de la pièce principale, utilisée pour la représentation et pour les cultes privés du groupe familial (Bonet, Mata, Moreno 2007, p. 255-256). Cet exemple montre, comme à Ullastret, le poids dans ces villes ibériques des structures de pouvoir d'essence aristocratique, ainsi que l'émergence de bâtiments indépendants consacrés aux pratiques religieuses communautaires. À Burriac, bien que seule une partie très réduite de l'agglomération ait été fouillée, un bâtiment accolé à la muraille a été mis au jour (Zamora 2006-2007, p. 88-93). Il est formé d'une

grande salle quadrangulaire, dotée d'une banquettes, qui présente au centre deux bases de colonne et un foyer de grande dimension. Cette structure, dont la phase d'occupation se place entre la fin du IV^e et le milieu du II^e s. av. J.-C., est d'interprétation délicate, car on ignore si le bâtiment était isolé ou intégré dans une maison. Quoi qu'il en soit, les vestiges découverts se rapportent également à un espace probablement sacré.

Si la structure urbaine des villes indigènes est encore mal connue, la concentration de l'habitat et le schéma de l'implantation, comme la diversification des activités économiques et l'existence d'une structure sociale stratifiée, dirigée par une élite qui affiche des caractères guerriers, signalent la présence de villes développées, bien visibles dans le paysage et qui ont exercé un poids

considérable au sein des territoires. La pratique de l'écriture y est attestée et, bien qu'on ignore le contenu des documents, elle peut rendre compte d'une administration et d'une gestion collective.

Des villes étendues

Les agglomérations fortifiées ne concentraient pas la totalité de l'occupation, puisque de nombreux vestiges attestent l'ampleur de l'emprise dans les terrains hors les murs, dans l'espace périurbain. Le phénomène de débordement de l'occupation était fréquent et les découvertes effectuées à Ullastret (Plana, Martín 2002 ; 2012) et à Burriac (Garcia, Zamora 1993 ; Zamora 2012) dessinent une couronne périurbaine très densément occupée. Cette configuration livre une image nouvelle du peuplement groupé, trop longtemps analysé exclusivement à partir de l'enceinte fortifiée. Les villes ibériques, dans les cas les mieux connus, apparaissent comme des ensembles bien plus complexes, présentant un schéma d'occupation qui entraîne la prise en compte à la fois de l'espace *intra* et *extra muros* afin de cerner correctement la morphologie de l'implantation.

Les axes de communication qui relient l'agglomération au territoire environnant organisent cette occupation hors les murs, qui relève pour l'essentiel du domaine de l'habitat, de l'artisanat, du funéraire et du cultuel, ou encore de l'agriculture. Ce phénomène d'implantation périphérique, que l'on retrouve aux différentes périodes de l'âge du Fer, est concomitant au développement de l'habitat fortifié, ce qui traduit un processus unitaire d'organisation spatiale, où les espaces urbains et périurbains seraient complémentaires. Cet aspect conduit à nuancer la fonction purement défensive du rempart et à souligner son caractère ostentatoire, matérialisant la limite de l'espace du pouvoir. Le lien entre fortification et autorité a été bien souligné à partir de l'étude des textes relatifs à la deuxième guerre punique et à la conquête romaine, qui montrent les communautés indigènes organisées autour d'agglomérations fortifiées où habitent des roitelets et des aristocrates (Moret 1996, p. 272-274 ; Ruiz 1999).

La mainmise sur l'espace extérieur s'accompagne parfois, comme par exemple à Ullastret, de travaux de terrassement de grande envergure destinés à aménager les versants bas de la colline en vue de l'occupation (Plana, Martín 2012). Dans tous les cas, ce sont les chemins qui sortent des *oppida* qui contribuent à organiser l'espace périurbain et on constate, aussi bien à Ullastret qu'à Burriac, les sites les mieux connus, que l'occupation se concentre aux abords des axes de communication. Le cas d'Ullastret est particulier en raison de l'existence d'une ville double, ce qui explique que la voie qui longe

les deux agglomérations fortifiées soit associée à un nombre élevé de vestiges.

La diversité de fonctions reconnues dans l'espace périurbain, leur poids spécifique et les modalités d'agencement en périphérie des villes montrent que les communautés ont géré des demandes variées d'ordre économique, social et culturel, étroitement liées au fonctionnement de l'habitat fortifié. Les vestiges à caractère artisanal sont fréquents, de même que les structures en rapport avec le stockage des productions agricoles, en particulier les silos, éventuellement aussi des installations vouées à l'exploitation agraire. L'habitat y est également présent, sous la forme d'unités isolées ou de groupements plus ou moins étendus. Si des zonalités relevant d'une spécialisation fonctionnelle sont à envisager, on note aussi une certaine coexistence de fonctions, ce qui suggère des phénomènes de co-activité. Ainsi, le quartier périurbain fouillé ces dernières années au nord de l'*oppidum* d'Ullastret, dans les terrains qui séparent les deux agglomérations fortifiées, comprend des installations liées à l'artisanat, mais aussi des silos et divers types de fosses, dont une présente un comblement de caractère rituel (Martín *et al.* 2008). Cette situation, que l'on retrouve également dans certains établissements bien connus du Sud de la Gaule, concerne aussi les espaces funéraires, qui côtoient, par exemple à Burriac, des groupements de silos et des habitations dans un rayon de 800 m autour de l'*oppidum* (Zamora 2012).

Les marges urbaines se présentent donc comme des espaces multipolaires et multifonctionnels, qui accueillent les équipements relatifs à la vie urbaine et les activités économiques complémentaires, artisanales et agraires. C'est également l'espace où sont implantées les nécropoles, plus ou moins éloignées de l'agglomération, à 1,5 km dans le cas d'Ullastret, distance qui peut matérialiser le rayon d'action directe de l'*oppidum*, donc de l'intervention périurbaine. Les espaces cultuels sont encore mal connus, mais quelques sanctuaires repérés au voisinage de l'*oppidum* de Burriac et d'autres établissements du Levant péninsulaire pourraient contribuer au marquage de cet espace de la périphérie urbaine.

Les nécropoles et les sanctuaires, comme les voies de communication, ont pu contribuer à définir l'organisation générale des espaces périurbains et matérialiser les repères de la communauté. Il s'agit d'éléments étroitement associés à l'identité urbaine, qui prolongent l'action de la ville dans les terrains périphériques et qui signalent l'étendue de l'espace sous contrôle direct. Des évolutions et des transformations sont cependant perceptibles à l'intérieur de la couronne ainsi définie, liées par exemple au développement des agglomérations fortifiées, qui empiètent sur les marges urbaines,

progressivement repoussées. Ce phénomène a été détecté à Ullastret, où l'expansion de la ville haute vers le Nord, qui s'accompagne de l'élargissement de l'enceinte fortifiée, provoque le déplacement d'un quartier artisanal *extra muros*, du sommet de la colline vers le versant bas.

Des structures de défense et de surveillance ont été également repérées aux abords de la ville, ainsi autour de l'*oppidum* de Burriac, où la présence de tours isolées est avérée, jalonnant l'espace périurbain et implantées dans des points stratégiques. Dans le cas d'Ullastret, des sites satellites de petites dimensions placés en hauteur ont pu assurer la surveillance des agglomérations et des marges urbaines, en même temps qu'ils ont pu agir comme des relais entre l'*oppidum* et les secteurs plus éloignés, non visibles depuis le centre urbain (Plana, Martín 2012). Cette modalité de construction du paysage périurbain rappelle la structure de peuplement décelée plus au sud, dans l'espace environnant les établissements d'*Edeta* et d'*Arse / Saguntum*, où des sites de hauteur interprétés comme des fortins assurent progressivement le contrôle et la surveillance des espaces périphériques, depuis l'*oppidum* jusqu'aux frontières du territoire (Bonet, Mata, Moreno 2007 ; Martí Bonafé 1998).

Conclusion

L'analyse archéologique et spatiale met donc l'accent sur le rôle majeur joué par un petit nombre d'agglomérations, qui s'impose dans les différentes régions du littoral oriental ibérique. Joan Sanmartí (2001, 2002) a proposé l'existence de structures politiques évoluées, propres aux États archaïques, qui seraient la conséquence d'un processus graduel de la hiérarchisation de l'habitat, de l'accroissement démographique et de l'intensification de l'exploitation agricole. Il identifie les établissements de rang supérieur de la côte catalane aux centres d'*Indike*, *Ituro* et *Tarankon / Kese*, cités dans les textes et dans les

légendes monétaires du début de la période romaine, qui mentionnent aussi les noms se rapportant aux peuples : *Indiketes*, *Laeetani*, et *Cossetani*. Si une correspondance est donc décelable ici entre entités territoriales et entités ethniques, la situation change au sud de l'Èbre, où les peuples mentionnés dans les sources écrites ont une étendue plus vaste que les territoires détectés à partir de l'analyse du peuplement et de l'approche spatiale. Un même peuple pouvait donc, dans cette région méridionale, comprendre plusieurs cités (Ruiz, Sanmartí 2003).

Cette organisation centralisée des territoires se fait à partir des sites majeurs, qui deviennent progressivement des villes. Les dynamiques dégagées dessinent un processus de structuration des territoires qui agit à plusieurs échelles et qui aboutit à la constitution de réseaux hiérarchisés, où les différentes composantes du peuplement, à des degrés divers, assurent le fonctionnement économique et fondent la structure sociale et politique de la communauté. L'émergence d'un tel processus s'explique en grande partie par les mutations économiques, en particulier le développement agricole et l'insertion dans des circuits d'échange régionaux et méditerranéens. Cette évolution économique, qui entraîne un contrôle renforcé des voies de communication et des espaces agricoles, a favorisé le développement des villes, qui assument un rôle central dans l'organisation et la gestion du territoire et qui affichent leur pouvoir par le biais de fortifications monumentales et par la construction de trames urbaines qui intègrent des espaces publics et sacrés. Les élites sont bien présentes dans ces établissements, ce qui contribue à souligner son rôle d'espace de pouvoir. Pourtant, la construction de la ville n'est pas circonscrite au seul espace fortifié, car des vestiges sont repérés très tôt dans la proche périphérie, qui signalent la fixation dans cet espace extérieur des usages et des fonctions complémentaires, étroitement liés à la vie urbaine. Cette mainmise sur les terrains *extra muros*, inscrite dans le processus d'urbanisation, livre une nouvelle physionomie de la ville ibérique.

Bibliographie

- Adserias et al. 1993** : ADSERIAS (M.), BURÉS (L.), MIRÓ (M. T.), RAMON (E.) – L'assentament pre-romà de Tarragona. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 3, 1993, p. 177-227.
- Asensio et al. 1998** : ASENSIO (D.), BELARTE (C.), SANMARTÍ (J.), SANTACANA (J.) – Paisatges ibèrics. Tipus d'assentaments i formes d'ocupació del territori a la costa central de Catalunya durant el període ibèric ple. In : Aranegui Gascó (C.) éd., *Los Iberos, principes de Occidente. Las estructuras de poder en la sociedad ibérica, Saguntum-PLAV*, Extra-1. Barcelone, Fundación la Caixa, 1998, p. 373-385.
- Asensio et al. 2001a** : ASENSIO (D.), FRANCÉS (J.), FERRER (C.), GUÀRDIA (M.), SALA (O.) – Formes d'ocupació del territori i estructuració econòmica al sud de la Laietània. In : Martín, Plana 2001, p. 227-251.
- Asensio et al. 2001b** : ASENSIO (D.), MORER (J.), RIGO (A.), SANMARTÍ (J.) – Les formes d'organització social i econòmica a la Cossetània ibèrica : noves dades sobre l'evolució i tipologia dels assentaments entre els s. VII-I aC. In : Martín, Plana 2001, p. 253-271.
- Asensio et al. 2005** : ASENSIO (D.), MORER (J.), POU (J.), SANMARTÍ (J.), SANTACANA (J.) – Evidències arqueològiques del procés d'emergència d'èlites aristocràtiques a la ciutadella ibèrica d'Alorda Park (Calafell, Baix Penedès). In : *Mon Ibèric* 2005, vol. I, p. 597-613.
- Asensio et al. 2009** : ASENSIO (D.), CELA (X.), MIRÓ (C.), MIRÓ (M. T.), REVILLA (E.) – El nucléo ibérico de Montjuïc. *Quarhis*, II, 5, 2009, p. 14-85.
- Bonet, Mata 1997** : BONET (H.), MATA (C.) – Lugares de culto edetanos. Propuesta de definición. *Quaderns de Prehistoria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 115-146.
- Bonet, Mata 2000** : BONET (H.), MATA (C.) – Habitat et territoire au Premier Âge du Fer en Pays Valencien. In : Janin (Th.) éd., *Mailhac et le Premier Âge du Fer en Europe Occidentale. Hommages à Odette et Jean Taffanel*. Lattes, Association pour la recherche archéologique en Languedoc, et Montagnac, Librairie archéologique, 2000, p. 61-72 (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 7).
- Bonet, Mata, Moreno 2007** : BONET (H.), MATA (C.), MORENO (A.) – Paisaje y hábitat rural en el territorio edetano durante el ibérico pleno (siglos IV-III aC). In : Rodríguez Díaz (A.), Pavón Soldevila (I.) éd., *Arqueología de la tierra. Paisajes rurales de la Protohistoria Péninsular*. Cáceres, Universidad de Extremadura, 2007, p. 247-275.
- Bonet, Vives 2005** : BONET (H.), VIVES (J.) – La organización territorial en el País Valenciano entre los siglos VI y I aC. In : *Mon Ibèric* 2005, vol. I, p. 667-692.
- Burch, Nolla, Sàgrera 2011** : BURCH (J.), NOLLA (J. M.), SAGRERA (J.) – Excavacions arqueològiques a la muntanya de Sant Julià de Ramis. *Les defenses de l'oppidum de Kerunta*. Girona, Ajuntament de Sant Julià de Ramis : Universitat de Girona, Institut del Patromoni Cultural : Disputació de Girona, 2011.
- Burch, Sàgrera 2009** : BURCH (J.), SAGRERA (J.) – Excavacions arqueològiques a la muntanya de Sant Julià de Ramis. *Els sitjars*. Girona, Ajuntament de Sant Julià de Ramis : Universitat de Girona, Institut del Patromoni Cultural : Disputació de Girona, 2009.
- Casas et al. 2005** : CASAS (S.), CODINA (F.), MARGALL (J.), MARTÍN (A.), DE PRADO (G.), PATINO (C.) – Els temples de l'oppidum d'Ullastret. Aportacions al seu coneixement. In : *Mon Ibèric* 2005, vol. II, p. 989-1001.
- Cela, Adserias, Revilla 2003** : CELA (X.), ADSERIAS (M.), REVILLA (V.) – El oppidum ibérico de Masies de Sant Miquel (Banyeres del Penedès). In : Guitart (J.), Palet (J.M.), Prevosti (M.) éd., *Territoris antics a la Mediterrània i a la Cossetània oriental*. Barcelone, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2003, p. 255-264.
- Francés 2005** : FRANCÉS (J.) – Evolució de les formes d'hàbitat a la franja central de la costa catalana durant el primer mil·lenni a. n. e. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 15, 2005, p. 59-78.
- Francés et al. 2005** : FRANCÉS (J.), SALAS (O.), GUÀRDIA (M.), HERNANDEZ (J.), ASENSIO (D.) – Aproximació a l'evolució urbanística del poblat laietà del Turf de Ca n'Oliver (segles VI-I aC). In : *Mon Ibèric* 2005, vol. I, p. 497-512.
- Francés et al. 2007** : FRANCÉS (J.), GUÀRDIA (M.), FERNANDEZ (J.), SALAS (O.) – Las terracotas en forma de cabeza femenina procedentes de los yacimientos ibéricos layetanos de Cerdanyola del Vallès (Barcelona). In : Marín (M. C.), Horn (Fr.) éd., *Imagen y culto en la Iberia prerromana : los pebeteros en forma de cabeza femenina*. Séville, Universidad de Sevilla, 2007, p. 391-403.
- Garcia, Zamora 1993** : GARCIA (J.), ZAMORA (D.) – La vall de cabrera de Mar. Un model d'ocupació del territori a la Laietània ibèrica. *Laietània*, 8, 1993, p. 147-179.
- Martí Bonafé 1998** : MARTÍ BONAFÉ (M. A.) – *El area territorial de Arse-Saguntum en época ibérica*. Valence, Institució Alfons et Magnànim, 1998.
- Martín, Mataró, Caravaca 1997** : MARTÍN (A.), MATARÓ (M.), CARAVACA (J.) – Un edifici cultual de la segona meitat del segle III aC a l'Illa d'en Reixac (Ullastret, Girona). *Quaderns de Prehistòria i Arqueologia de Castelló*, 18, 1997, p. 43-70.
- Martín, Plana 2001** : MARTÍN (A.), PLANA MALLART (R.) éd. – *Territori polític i territori rural durant l'Edat del Ferro a la Mediterrània occidental*. Actes de la Taula Rodona d'Ullastret, 2000. Girona, Generalitat de Catalunya, 2001 (Monografies d'Ullastret, 2).
- Martín, Plana 2003** : MARTÍN ORTEGA (A.), PLANA MALLART (R.) – L'Empordà au début de l'âge du Fer et à l'époque ibérique : structure et organisation du territoire. In : Bats (M.) et al. éd., *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne. Hommage à Guy Barruol*. RAN, Suppl. 35, 2003, p. 265-280.
- Martín, Plana 2012** : MARTÍN (A.), PLANA MALLART (R.) – Émergence et premier développement du pôle de peuplement ibérique d'Ullastret dans l'extrême nord-est de la Péninsule Ibérique : l'habitat aggloméré et son emprise précoce sur l'espace périphérique. In : Ropiot (V.), Puig (C.), Mazières (Fl.) éd., *Les plaines littorales en Méditerranée nord-occidentale. Regards croisés d'histoire, d'archéologie et de géographie de la Protohistoire au Moyen Âge*. Montagnac, Monique Mergoïl, 2012, p. 63-75.
- Martín, Plana à paraître** : MARTÍN (A.), PLANA MALLART (R.) – Formació i desenvolupament de l'ocupació ibèrica d'Ullastret (Baix Empordà) : un centre indígena major en una zona de contacte de cultures. *Cypsela*, 19, à paraître.
- Martín et al. 1999** : MARTÍN (A.), BUXÓ (R.), LÓPEZ (J.), MATARÓ (M.) – Excavacions arqueològiques a l'Illa d'en Reixac (1987-1992). Ullastret et Puigcerdà, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Generalitat de Catalunya : Patronat Francese Eiximenis, Institut d'Estudis Ceretans, 1999 (Monografies d'Ullastret, 1).
- Martín et al. 2004** : MARTÍN (A.), CASAS (S.), CODINA (F.), MARGALL (J.) DE PRADO (G.) – La zona 14 de l'oppidum del Puig de Sant Andreu d'Ullastret. Un conjunt arquitectònic dels segles IV i III aC. *Cypsela*, 15, 2004, p. 265-284.

- Martín et al. 2008** : MARTÍN (A.), PLANA MALLART (R.), CODINA (F.), GAY (Cl.) – El jaciment Camp d'en Gou - Gorg d'en Batlle, un barri periurbà de l'oppidum d'Ullastret (Baix-Empordà). *Cypsela*, 17, 2008, p. 161-183.
- Mon Ibèric 2005** : *Mon Ibèric als Països Catalans. Homenatge a Josep Barberà, Actes XIII Col·loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà*, 2 vol. Puigcerdà, Institut d'Estudis Ceretans, 2005.
- Moret 1996** : MORET (P.) – *Les fortifications ibériques, de la fin de l'âge du Bronze à la conquête romaine*. Madrid, Casa de Velázquez, 1996.
- Plana 2001** : PLANA MALLART (R.) – D'emporion à Emporion : la colonie et son territoire. In : *Problemi della chòra coloniale dall'Occidente al Mar Nero, Atti del XL Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 2000*. Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, 2001, p. 545-566.
- Plana 2004** : PLANA MALLART (R.) – Grecs et peuples indigènes dans l'extrême nord-est de la Péninsule Ibérique : communautés agraires et économie rurale. In : Chandezon (Chr.), Hamdouné (Chr.) éd., *Les hommes et la terre dans la Méditerranée gréco-romaine*. Pallas, 64, 2004, p. 243-265.
- Plana 2012** : PLANA MALLART (R.) – La présence grecque et ses effets dans le Nord-Est de la péninsule Ibérique (VII^e – début du IV^e siècle av. n. è.). In : Martínez-Sève (L.) éd., *Les diasporas grecques du VIII^e à la fin du III^e siècle av. J.-C.*, Actes du colloque de la Sophau. Pallas, 89, 2012, p. 157-178.
- Plana 2013** : PLANA MALLART (R.) – Le périurbain en question. In : Garcia (D.) dir., *L'habitat en Europe celtique et en Méditerranée préclassique. Domaines urbains*. Paris, Éditions Errance, 2013, p. 127-138.
- Plana, Martín 2002** : PLANA MALLART (R.), MARTÍN (A.) – Le territoire ibérique : structure du peuplement et organisation territoriale, quelques exemples. In : Garcia (D.), Verdin (Fl.) éd., *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du XXIV^e Colloque International de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*. Paris, Éditions Errance, 2002, p. 18-29.
- Plana, Martín 2012** : PLANA MALLART (R.), MARTÍN (A.) – El paisatge periurbà de l'oppidum d'Ullastret : una nova imatge de la morfologia i del funcionament d'una ciutat ibèrica. In : Belarte (C.), Plana Mallart (R.) éd., *El paisatge periurbà a la Mediterrània Occidental durant la Protohistòria i l'Antiguitat / Le paysage périurbain en Méditerranée Occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité*, Actes du Colloque International de Tarragone. Tarragone, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, 2012, p. 123-148.
- Pons et al. 2010** : PONS (E.), ASENSIO (D.), FUERTES (M.), BOUSO (M.) – El yacimiento del Mas Castellar de Pontós (Alt Empordà, Girona) : un núcleo indígena en la órbita de la colonia foca de Emporion. In : Tréziny (H.) éd., *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire, Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris, Éditions Errance, et Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, 2010, p. 105-118 (BiAMA, 3).
- Puig, Martín 2006** : PUIG GRIESSENBERGER (A. M.), MARTÍN (A.) – *La colònia grega de Rhode*. Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya, 2006.
- Ruiz 1999** : RUIZ (A.) – Origen y desarrollo de la aristocracia en época ibérica, en el alto valle del Guadalquivir. In : Ruby (P.) éd., *Les Princes de la Protohistoire et l'émergence de l'État*. Naples, Centre J. Bérard, et Rome, École française de Rome, 1999, p. 97-106.
- Ruiz, Sanmartí 2003** : RUIZ (A.), SANMARTÍ (J.) – Models comparats de poblament entre els Ibers del Nord i del Sud. In : Guitart (J.), Palet (J.M.), Prevosti (M.) éd., *Territoris antics a la Mediterrània i a la Cossetània oriental*. Barcelona, Generalitat de Catalunya, Departament de Cultura, 2003, p. 39-57.
- Sanmartí 2001** : SANMARTÍ (J.) – Territoris i escales d'integració política a la costa de Catalunya durant el període Ibèric ple (segles IV-III aC). In : Martín, Plana 2001, p. 23-38.
- Sanmartí 2002** : SANMARTÍ (J.) – Les territoires politiques et la formation des états ibériques sur la côte de Catalogne (IV^e-III^e s. av. J.-C.). In : Garcia (D.), Verdin (Fl.) éd., *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale, Actes du XXIV^e Colloque International de l'AFEAF, Martigues, 1-4 juin 2000*. Paris, Éditions Errance, 2002, p. 30-36.
- Sanmartí 2010** : SANMARTÍ (J.) – Demografía y cambio socio-cultural : el caso de la Iberia septentrional. In : Burillo (F.) éd., *Arqueología de la población. Arqueología Espacial*, 28, 2010, p. 91-108.
- Zamora 2006-2007** : ZAMORA (D.) – *L'oppidum de Burriac, centre del poder polític de la Laietània ibèrica*. Mataró, 2006-2007 (*Laietania*, Suppl. 17).
- Zamora 2012** : ZAMORA (D.) – L'espai periurbà de l'oppidum de Burriac. De l'ibèric ple a la romanització. In : Belarte (C.), Plana Mallart (R.) éd., *El paisatge periurbà a la Mediterrània Occidental durant la Protohistòria i l'Antiguitat / Le paysage périurbain en Méditerranée Occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité*, Actes du Colloque International de Tarragone. Tarragone, Institut Català d'Arqueologia Clàssica, 2012, p. 149-164.
- Zamora et al. 2001** : ZAMORA (D.), PUJOL (J.), GARCIA (J.), CELA (X.) – El poblament a la Laietània central i septentrional durant el període ibèric ple. Una proposta d'organització territorial. In : Martín, Plana 2001, p. 203-226.

Emporion arcaica: los ritmos y las fisonomías de los dos establecimientos originarios, a partir de los últimos datos arqueológicos

Marta Santos, Pere Castanyer, Joaquim Tremoleda*

Résumé. *Les nouvelles fouilles de la Néapolis d'Emporion ont révélé une extension significative des niveaux les plus anciens de la deuxième implantation urbaine, au Sud de l'ancien port naturel, soulignant le contraste avec les informations précédentes sur Sant Martí d'Empuries, l'enclave originelle de la Palaiapolis.*

Abstract. *The most recent excavations of Emporion's Neapolis reveal a significant extension of the oldest levels of the second urban settlement, to the south of the original natural port, emphasizing the contrast with earlier information about San Martí d'Empuries, the original enclosure of the Palaiapolis.*

Entre los resultados de la actividad arqueológica desarrollada en los dos últimos decenios en Empúries destacan, sin duda, los avances producidos en el conocimiento de las etapas más antiguas del enclave foceo (**fig. 1**). Durante mucho tiempo, la información arqueológica con que contábamos para compensar el silencio casi total de las fuentes escritas sobre los inicios del establecimiento griego se había limitado prácticamente a la serie de materiales de cronología arcaica recuperados en antiguas excavaciones. Entre ellos destacaban especialmente los documentados en sondeos puntuales realizados tanto en el sector de la llamada Neápolis (Almagro 1949; Almagro 1951, p. 104-124; Ruiz de Arbulo 1994) como en el subsuelo del pueblo actual de Sant Martí d'Empúries (Almagro 1964), éste último asentado sobre el antiguo promontorio litoral en el que cabía situar el núcleo originario identificado con el término de *Palaiapolis* que aparece únicamente mencionado, ya en un contexto cronológico más reciente, en la referencia transmitida por el geógrafo Estrabón (III,4,8). Sin embargo, las evidentes limitaciones de los datos obtenidos en los sondeos antes mencionados no permitían obtener una imagen mínimamente consistente que permitiera interpretar y contextualizar convenientemente los inicios de la instalación focea en el extremo meridional de la bahía de Roses durante el siglo VI a.C.

Los resultados de las excavaciones llevadas a cabo en Sant Martí d'Empúries desde 1994 marcaron ya, en este sentido, una nueva etapa (Aquilué 1999). Por una parte supusieron la confirmación arqueológica de la preexistencia de una ocupación indígena en este lugar, mientras que, por otra parte, proporcionaron restos de estructuras de habitación y otras evidencias materiales que por primera vez permitían caracterizar aquel primer núcleo colonial (Castanyer, Santos, Tremoleda 1999). A ellas se añadieron, más tarde, los restos hallados en una nueva intervención llevada a cabo en un solar situado en la parte norte del núcleo urbano de Sant Martí (Aquilué *et al.* 2000 y 2002).

Más recientemente, otros trabajos arqueológicos emprendidos en la Neápolis emporitana (Aquilué *et al.* 2011) han permitido excavar, en una extensión por primera vez significativa, los niveles más antiguos de este segundo enclave urbano creado en el límite meridional de la antigua ensenada natural utilizada como puerto. Aunque los resultados de estas actuaciones recientes se encuentran aún en gran parte en curso de estudio, hemos creído de interés presentarlos brevemente en este volumen en homenaje al colega y amigo Henri Tréziny, siempre interesado por las nuevas informaciones que las excavaciones han ido aportando al conocimiento de los momentos iniciales de Emporion.

El primer emporion foceo y la realidad indígena preexistente

Las evidencias documentadas en el subsuelo de Sant Martí d'Empúries vinieron a confirmar el carácter empórico que define claramente los orígenes del establecimiento foceo y que se conservará, de manera implícita, en el topónimo que la ciudad mantendrá en los siglos posteriores. La situación estratégica de este promontorio litoral, que en la breve referencia de Estrabón aparece descrito como un islote, explica el hecho de que el lugar fuera ocupado anteriormente, durante la larga etapa en que parecen definirse, de manera progresiva, los patrones de la ocupación autóctona de la zona. En efecto, las ventajas que para la navegación y el fondeo de las naves ofrecían la existencia de una ensenada costera, inmediateamente al sur de aquel promontorio, junto con la confluencia de dos antiguas

* Museu d'Arqueologia de Catalunya-Empúries.



Fig. 1. Vista aérea general, con los dos núcleos que formaron parte de la ciudad griega de Emporion: en el ángulo superior el pueblo actual de Sant Martí d'Empúries, sobre los restos del enclave originario de la *Palaia polis* (Foto: MAC-Empúries. Autor: S. Font).



Fig. 2. Restos de una calle y diversas estructuras de habitación pertenecientes a las fases de ocupación de la *Palaia polis* durante la segunda mitad del siglo VI y el siglo V a.C. (Foto: MAC-Empúries).



Fig. 3. Restitución del aspecto de estas construcciones domésticas, durante la fase de ocupación correspondiente al siglo V a.C. (MAC-Empúries. Autor: J. Sagrera).



Fig. 4. Vista general del sector de la estoa helenística de la Neápolis, objeto de un nuevo proyecto de intervenciones arqueológicas desde 2005. Entre los restos de las cimentaciones de la estoa, se observan diversas estructuras correspondientes a las fases de ocupación previa de la ciudad griega (Foto: MAC-Empúries. Autor: J. Curto).

desembocaduras fluviales, correspondientes a los actuales ríos Fluvià y Ter, habían favorecido la consolidación de un núcleo portuario indígena abierto a las rutas de comercio marítimo y bien conectado con el territorio interior.

Sobre los restos de un primer poblado de cabañas atribuible al Bronce final (Esteba, Pons 1999; Santos 2007), cuyos inicios debemos situar en los comienzos del primer milenio a.n.e., la arqueología ha hecho posible definir un segundo periodo de ocupación del promontorio de Sant Martí d'Empúries que cabe adscribir ya a la primera edad del Hierro, a partir del siglo VII a.C., con restos de estructuras de habitación que, a pesar de sus limitaciones, permiten intuir ya una incipiente articulación del asentamiento, con agrupaciones de espacios domésticos y zonas de uso común o colectivo (Castanyer *et al.* 1999, p. 105-114; Aquilué *et al.* 2002, p. 306-309).

En general, del panorama que dibujan los datos arqueológicos para esta segunda etapa se desprende una ocupación ya más estable y consistente del territorio inmediato, acompañada de la mejora en las estrategias de explotación agrícola del entorno, así

como una intensificación progresiva de los contactos de intercambio. Efectivamente, la primera aparición en los contextos arqueológicos correspondientes a esta ocupación del Hierro inicial de materiales de indudable procedencia fenicia parece probar la repercusión, de manera directa, o bien indirecta a través de los propios circuitos de intercambio indígena, del comercio colonial impulsado desde los establecimientos semitas del sur y del sureste peninsular, así como desde los enclaves fenicios de Ibiza (Santos 2003, p. 98-104; Aquilué *et al.* 2008, p. 171-178; Ramon *et al.* 2011, p. 67-69). Por otra parte, a los fragmentos de envases anfóricos de estas procedencias hallados en las excavaciones de Sant Martí realizadas entre 1994 y 1998, se añadió, pocos años más tarde, el conjunto más significativo de objetos de indudable tradición fenicia contenidos en los ajuares funerarios de la necrópolis de incineración localizada en la cercana colina de Vilanera (Agustí *et al.* 2004; Aquilué *et al.* 2008, p. 178-184; Aquilué *et al.* en prensa). Este nuevo espacio funerario, desconocido hasta entonces, se enmarca en el mismo horizonte cronológico y cultural que nos ofrecen los

restos del hábitat, hasta hoy documentados sobre todo en el núcleo costero de Sant Martí d'Empúries y, en menor medida, en otros puntos del territorio inmediato (Casas, Soler 2004, p. 29-38).

En este contexto de ocupación aún plenamente autóctona se produjeron los primeros contactos con el comercio foceo impulsado desde Massalia, a los cuales cabe atribuir la presencia incipiente de determinados materiales de importación en los niveles de habitación correspondientes ya a los decenios iniciales del siglo VI a.C., entre ellos piezas de filiación masaliota, junto a otras importaciones de origen griego o también etrusco (Aquilue *et al.* 2006). Sin embargo, si nos atenemos a la evidencia estratigráfica documentada en las excavaciones, el segundo cuarto de aquella misma centuria señala ya un momento claro de ruptura respecto a la realidad anterior que inevitablemente cabe poner en relación con una instalación efectiva y permanente de comerciantes foccos en la zona, dando inicio así a la creación de un enclave empórico destinado fundamentalmente a asegurar la continuidad de los contactos de comercio establecidos con la población del lugar (Santos 2003, p. 106-112). Si bien los datos estratigráficos confirman la persistencia, sin solución de continuidad, en la ocupación del promontorio de Sant Martí, de ellos se desprenden también indicadores de esta transformación evidente en la naturaleza del asentamiento: además de los cambios en la composición de los contextos arqueológicos –con un incremento progresivo de los materiales de importación–, se detecta también una nueva organización, más estructurada, del espacio habitado (Aquilue *et al.* 2002, p. 309-316) y la introducción de nuevas técnicas constructivas –con el uso de paredes de adobe sobre zócalos contruidos con doble paramento de piedras–, así como el inicio de nuevas actividades artesanales, como es el caso de talleres de fabricación de vajilla cerámica gris monocroma ligada por tecnología y por repertorio vascular a la tradición focea occidental (Aquilué *et al.* 2000, p. 318-326).

Sin embargo, no pueden obviarse otros aspectos que introducen elementos de ambigüedad a la hora de interpretar el carácter y la identidad de este establecimiento costero en su evolución inmediatamente posterior, durante la segunda mitad del siglo VI y el siglo V a.C. Sin duda el aspecto que ha generado más discusión ha sido el tipo de construcciones domésticas documentado en las excavaciones realizadas en 1998 en un solar que en la topografía original cabe situar en la vertiente septentrional del promontorio de Sant Martí (**fig. 2-3**), y sobre las cuales hemos tenido ocasión de insistir anteriormente (Aquilué *et al.* 2002, p. 309-316; Aquilué *et al.* 2010, p. 67-73; Moret 2002 y 2010). Otras consideraciones, entre ellas el componente aun significativo de materiales

de filiación indígena presente en los contextos arqueológicos, y que no debe atribuirse únicamente al factor de la residualidad, permiten entrever una realidad, en cierta manera, culturalmente mixta, que no puede extrañar, por otra parte, en el contexto de un establecimiento costero con una función fundamentalmente empórica y directamente vinculada a la actividad comercial, y también artesanal, desarrollada en torno a los inmediatos espacios portuarios, actividades en las cuales el papel de la población autóctona debió continuar siendo, sin duda, esencial.

Los nuevos datos sobre las etapas iniciales de la Neápolis emporitana

Los resultados de las intervenciones arqueológicas llevadas a cabo más recientemente en el segundo asentamiento urbano creado en la costa, inmediatamente al sur de la antigua ensenada portuaria, que tradicionalmente conocemos con el término de “Neápolis”, están ayudando a contrastar las informaciones obtenidas previamente en Sant Martí sobre las etapas iniciales del establecimiento foceo.

Nos referiremos, en primer lugar, a las excavaciones efectuadas desde el año 2005 en el sector de la estoa construida al norte de la nueva plaza del ágora durante las importantes reformas urbanas que Emporion acometió durante el siglo II a.C. (**fig. 4**). Paralelamente a la documentación de los niveles constructivos correspondientes a este edificio helenístico, los trabajos arqueológicos llevados a cabo hasta ahora han permitido excavar la compleja secuencia estratigráfica y constructiva anterior conservada en este sector de la ciudad, que arranca desde los niveles más profundos correspondientes a la primera ocupación arcaica del núcleo (Aquilué *et al.* 2011, p.137-145).

A pesar de la entidad de los rebajes producidos con motivo de la construcción de las potentes cimentaciones de la estoa, los restos documentados han hecho posible obtener una visión del urbanismo anterior de la ciudad en una superficie bastante más significativa respecto a los sondeos previamente realizados en la Neápolis. Podemos destacar, así, la existencia en este sector de una trama urbana definida por algunas calles de escasa anchura en sentido norte-sur, separando construcciones domésticas, y confluyendo en una vía urbana seguramente de mayor entidad y orientada de este a oeste, que las antiguas excavaciones realizadas por E. Gandia en los inicios del siglo XX permitieron situar justamente en el límite meridional de la estoa y por debajo de la explanación realizada para crear la plaza del ágora. Los datos estratigráficos obtenidos ahora parecen confirmar que la estructuración de esta zona central del antiguo núcleo griego remonta a su

etapa tardoarcaica, y que, a pesar de la notable superposición de estructuras y niveles de ocupación producida con el tiempo, se mantuvo sin grandes modificaciones hasta la importante transformación urbana que tuvo lugar en el siglo II a.C. Por otra parte, ha podido constatarse también que la construcción del nuevo complejo del ágora-estoa implicó importantes trabajos de nivelación que enmascaran la topografía natural a la cual se adaptaba el urbanismo anterior, con un marcado desnivel desde el oeste y en dirección al litoral.

Por debajo de las construcciones y niveles de habitación correspondientes a la evolución de la ciudad durante los siglos IV y V a.C., los más recientes trabajos arqueológicos realizados en este sector de la estoa se han centrado en la excavación de los niveles más profundos de la estratigrafía, correspondientes a las primeras fases de ocupación de la Neápolis. Podemos destacar, para este periodo, la documentación de diversos ámbitos de uso presumiblemente doméstico (**fig. 5-6**) adyacentes a otros espacios que parecen destinados específicamente a trabajos metalúrgicos, en función de las estructuras descubiertas –cubetas y restos de sencillos hornos (**fig. 7**)–, acompañadas de escorias y otros residuos de fundición de hierro y de bronce. Estos hallazgos nos permiten definir la funcionalidad a la vez doméstica y artesanal de estas construcciones pertenecientes a la primera implantación urbana de la Neápolis, que los numerosos materiales arqueológicos recuperados permiten situar cronológicamente entre el tercer cuarto del siglo VI a.C. y los inicios del siglo V a.C.

Los contextos cerámicos presentes en los niveles más profundos indican, así, una posterioridad de algunos decenios respecto a la cronología que los datos estratigráficos obtenidos en Sant Martí d'Empúries permitían asignar al momento inicial de la presencia focea a la *Palaiapolis*, confirmando también la información obtenida, de manera bastante más puntual, en diversos sondeos realizados anteriormente. Sin embargo, si tenemos en cuenta algunos materiales de cronología quizás más antigua recuperados previamente en la Neápolis, además de algunos indicios obtenidos en las recientes excavaciones, no podemos descartar en absoluto que estas primeras construcciones documentadas en el sector central de la ciudad, entre las cimentaciones de la estoa, respondan de hecho a una extensión significativa del nuevo núcleo urbano a partir de una ocupación inicial restringida a una zona más reducida, probablemente localizada más al norte, en el margen de la antigua bahía natural. Esta podría responder a una primera instalación en el litoral, coetánea respecto al hábitat arcaico de Sant Martí y probablemente relacionada de manera estrecha con la actividad desarrollada en la zona portuaria, y quizás también con otros usos,

como los de espacios destinados a prácticas rituales o culturales, tratándose de una primera ocupación, hasta ahora mal documentada, que hubiera podido servir de germen del núcleo urbano posterior.

Con respecto al tipo de edificaciones descubiertas en la excavación de la estoa cabe mencionar las similitudes en cuanto a las técnicas constructivas documentadas también en las fases arcaicas de la estratigrafía de la *Palaiapolis*: muros formados con zócalos de mampostería de piedras ligadas con arcilla y alzados de adobes, pavimentos formados por capas de arcilla prensada, restos de hogares sobre soleras de arcilla, etc. (**fig. 5-6**). Sin embargo, y a pesar de que los rebajes producidos para la construcción de las estructuras de la estoa impide una visión completa de los espacios de habitación, éstos parecen mostrar unas proporciones y una disposición diferentes respecto a lo visto hasta ahora en Sant Martí. La documentación de algunos vanos de comunicación entre determinados ámbitos constituye también un indicio de la presencia de construcciones de planta más articulada. Estas diferencias en cuanto a tipologías domésticas puede considerarse ya un primer indicio de un carácter más específicamente griego, más claramente “colonial”, de la nueva implantación urbana de la Neápolis. Esta idea puede venir apoyada también por la composición de los contextos de materiales arqueológicos asociados a estas construcciones, ahora en estudio, si bien podemos avanzar ya una menor presencia de la vajilla doméstica de tradición indígena respecto a lo observado en los contextos contemporáneos de la *Palaiapolis*.

La segunda excavación a la que haremos referencia es la realizada en 2007 y 2008 en el ángulo noroccidental del antiguo núcleo griego, al lado del edificio que acoge hoy las instalaciones del museo, en el marco de las intervenciones realizadas con motivo de la construcción del nuevo almacén arqueológico de Empúries (Aquilué *et al.* 2011, p.123-131). Estas trabajos pusieron al descubierto un extremo de la ciudad griega desconocido hasta entonces, si bien los restos se hallaron muy afectados por la ocupación posterior de esta zona y las construcciones relacionadas con el monasterio servita (s. XVII-XIX), cuyas ruinas sirvieron de base al edificio del museo actual. Desafortunadamente, estas edificaciones modernas, a las que se sumó, ya en los años 60 del siglo XX, la construcción de una gran cisterna y una amplia terraza artificial, habían hecho desaparecer gran parte de la estratigrafía y las estructuras correspondientes a la evolución del urbanismo de este extremo de la Neápolis emporitana. Sin embargo aún se conservan restos constructivos muy significativos (**fig. 8**), como los que sucesivamente sirvieron para definir el ángulo N.O. de la ciudad que, finalmente, fue reforzado mediante un lienzo de muralla acabado en un potente bastión cuadrangular.



Fig. 5. Nivel de ocupación correspondiente a uno de los ámbitos domésticos de inicios del siglo V a.C. documentados en la excavación de la estoa, pavimentado en arcilla y con un hogar central. Por encima se superponen diversos restos constructivos más recientes (Foto: MAC-Empúries).



Fig. 6. Restos de viviendas correspondientes a la ocupación tardoarcaica de la Neápolis, construidas con paredes formadas por zócalos de piedras y alzados de adobe. Por debajo, un nivel de ocupación anterior con un hogar sobre solera de arcilla (Foto: MAC-Empúries).



Fig. 7. Restos de la estructura de un pequeño horno metalúrgico, correspondiente a la más antigua fase de ocupación documentada en la excavación de la estoa, de la segunda mitad del siglo VI a.C. (Foto: MAC-Empúries).



Fig. 8. Lienzo de muralla aparecido en las excavaciones del sector N.O. de la Neápolis, adosado a restos de muros que definían este ángulo de la ciudad desde finales del siglo VI a.C. (Foto: MAC-Empúries).



Fig. 9. Vista de la rampa que desde la segunda mitad del siglo VI a.C. comunicaba el área portuaria con el interior de la ciudad griega (Foto: MAC-Empúries).

Estos elementos pueden interpretarse como la continuación y el extremo de las defensas que protegían la ciudad por el sur y el oeste, objeto de importantes trabajos constructivos en la primera mitad del siglo IV a.C. y nuevamente a mediados del siglo II a.C., tal como demuestran otros trabajos arqueológicos anteriores realizados en la Neápolis (Sanmartí 1988; Sanmartí, Nolla 1986; Sanmartí, Castanyer, Tremoleda 1988 y 1992).

En relación con la fase de ocupación tardohelenística de la ciudad, a la cual podríamos atribuir la fortificación definitiva de su ángulo N.O., las recientes excavaciones han puesto también al descubierto un tramo de una calle en sentido norte-sur, pavimentada con losas irregulares de piedra y formando tramos escalonados y sucesivos rellenos que permitían salvar la diferencia de nivel. Esta calle se superpone sobre otros restos anteriores que definen también un espacio de circulación que permitía conectar el interior del núcleo urbano con el límite del puerto natural. Se trata, de hecho, de la única comunicación con la antigua playa portuaria que la topografía natural del terreno ocupado por la ciudad hacía posible, dado que, más hacia el este, la roca natural caliza de base comienza a elevarse hasta formar el pequeño acantilado que las viejas excavaciones de E. Gandía documentaron en el límite norte de la Neápolis. Tal como demuestran los trabajos de prospección geofísica realizados hace unos años (Nieto *et al.* 2005), es precisamente ante este afloramiento rocoso que las aguas del antiguo puerto tenían una profundidad suficiente para el acostamiento de las naves, mientras que a partir del extremo noroccidental de la ciudad, asentado ya en un declive del terreno natural, el litoral formaba un espacio de playa, que continuaba también en el límite oeste del puerto, descendiendo las cotas del fondo de la bahía progresivamente en dirección este y norte. Las excavaciones recientes han permitido, efectivamente, poner al descubierto una pequeña franja de esta paleoplaya, por debajo de los potentes rellenos de sedimento arenoso que con el tiempo acabaron colmatando la antigua hondonada portuaria. Desde allí, un camino en rampa (**fig. 9**), cuya formación puede atribuirse ya a las primeras fases de ocupación de la Neápolis, facilitaba la comunicación entre el espacio portuario y el interior del nuevo núcleo urbano.

Entre la vía de acceso a la ciudad desde el puerto y los restos del lienzo de muralla y de la torre antes mencionados, la estratigrafía correspondiente a las fases más recientes de la ciudad prácticamente había desaparecido como resultado de los rebajes realizados en época moderna y contemporánea, de manera que la secuencia excavada arrancaba directamente de niveles y estructuras correspondientes al siglo V a.C., en general conservados de manera deficiente. Por debajo de ellos, sin embargo, ha sido posible documentar bastante mejor la ocupación de este extremo urbano durante la etapa tardoarcaica.



Fig. 10. Uno de los *kernoi* hallados en relación con el probable espacio de uso ritual localizado junto al acceso al antiguo puerto (Foto: MAC-Empúries. Autor: J. Curto).

Así, uno de los resultados más destacables de esta intervención arqueológica ha sido la identificación de un posible santuario o espacio destinado a actividades de tipo ritual (Aquilué *et al.* 2011, p. 129-131; Santos, Sourisseau 2011, p. 225-226). Esta interpretación viene justificada por el hallazgo en esta zona de numerosos depósitos votivos de ofrendas formados por un número variable de vasos cerámicos —mayoritariamente pequeñas *olpai* de cerámica pintada, sobre todo de producción massaliota—, así como la recuperación de otros materiales significativos, entre ellos algunas terracotas y, sobre todo, una cantidad remarcable de fragmentos de *kernoi*, elementos con una indudable funcionalidad ritual (**fig. 10**). Cabe destacar también la documentación de una estructura de combustión de construcción relativamente compleja, delimitada con piedras y con evidencias de haber sido objeto de sucesivas fases de uso, que parece haber tenido una función —como posible hogar/altar— relacionada directamente con el espacio ritual mencionado. Éste quedaba localizado entre la vía de acceso al puerto y dos muros dispuestos perpendicularmente que sirvieron para conformar el límite original de este extremo de la ciudad, conteniendo un aterrazamiento formado con un estrato potente de relleno. Esta actividad constructiva permitió crear, en un primer momento, un espacio en gran parte al aire libre, si bien la localización de diversos agujeros de poste parece también indicar la presencia de una zona porticada y cubierta en la banda occidental, adosada al muro de límite de la terraza.

El abundante conjunto de materiales arqueológicos aportado por el relleno antes citado permite situar cronológicamente la construcción inicial de este espacio en los años finales del siglo VI a.C., y por tanto, en un

momento posterior en algunos decenios respecto a los niveles más antiguos documentados hasta ahora en la Neápolis. Sin embargo cabe destacar la inclusión en este mismo relleno de ciertos materiales que parecen proceder también de contextos de actividad votiva o ritual, hecho que habla a favor de la localización próxima de un área de santuario que habría estado en funcionamiento ya en una etapa anterior. La creación de la terraza mencionada respondería, así, a una ampliación de los límites originarios del núcleo y a la definición definitiva de su extremo noroeste, que sería objeto con el tiempo de diversas obras de refuerzo mediante el adosamiento de nuevos paramentos y, finalmente, la construcción del potente lienzo de muralla y la torre a que antes nos hemos referido.

La excavación de este sector del antiguo núcleo griego no está aún completada, a la espera de poder eliminar la rampa contemporánea existente en esta zona. De esta manera será posible documentar la secuencia estratigráfica y estructural que permita conectar los nuevos restos descubiertos con la trama urbana de la Neápolis hoy visitable. Esta futura excavación ayudará sin duda a definir el límite del primer núcleo arcaico, así como los usos que pudieron tener los espacios más próximos al acceso a la playa portuaria. De momento, sin embargo, contamos con la evidencia importante que supone la identificación de un probable espacio cultural definido, o bien ampliado, a fines del siglo VI a.C., con una continuidad en su funcionamiento, al menos, durante la primera mitad del siglo V a.C. y que por su localización cabe poner en probable relación con la actividad comercial y marinera desarrollada en el entorno del antiguo puerto,

Sin duda otras zonas de la ciudad pudieron estar ocupadas, desde muy pronto, por otros recintos culturales dedicados a las divinidades tutelares del pequeño núcleo colonial y otros espacios de uso ritual colectivo, como a veces se ha defendido para la parte más elevada de su topografía, conocida como Torre Atalaya (Dupré 2005, p. 107-108; Santos, Sourisseau 2011, p. 220), donde algunos sondeos realizados por M. Almagro permitieron efectivamente documentar niveles con materiales de cronología arcaica.

Por su parte, la situación concreta del nuevo espacio de uso religioso documentado en las recientes excavaciones reforzaría la hipótesis de una probable vinculación de las prácticas rituales que en él podían desarrollarse respecto a la actividad portuaria. Aunque a través de la información arqueológica disponible resulta difícil de momento precisar la atribución de este santuario a un culto determinado, cabe remarcar la frecuente relación del uso votivo y ritual del tipo de *kernoi* hallados en la excavación –formados por la habitual base anular y un

número variable de pequeñas hídrias en miniatura–, con cultos a divinidades femeninas, tal como atestiguan otros santuarios del ámbito cultural griego o magnogriego (Bignasca 2000, p. 79-82 y 164-165; Santos, Sourisseau 2011, p. 225-226).

Los resultados de esta intervención arqueológica, que ha aportado datos de gran importancia para definir el contacto de la ciudad griega con el antiguo puerto, vienen a reforzar nuevamente la idea que antes apuntábamos con respecto a las estructuras tardoarcaicas documentadas en las excavaciones recientes del sector de la estoa. En contraste con la información hasta ahora obtenida en Sant Martí d'Empúries relativa a la ocupación de la *Palaiapolis*, la imagen que nos están empezando a transmitir los restos pertenecientes a las fases más antiguas del segundo núcleo creado junto al límite meridional de la bahía natural parece responder a una diferente fisionomía, resultado de la implantación de nuevos espacios de habitación, ámbitos de uso artesanal y también recintos culturales de uso colectivo que se integran en un nuevo espacio urbano organizado y a la vez adaptado a la topografía del terreno, con una identidad más específicamente colonial.

De la sucinta referencia de Estrabón (III, 4, 8) al segundo establecimiento focéo en el litoral, posterior a la del núcleo originario de la *Palaiapolis*, no podemos deducir las motivaciones y las circunstancias en las que este hecho se produjo. Sin embargo, la cronología tardoarcaica que los datos arqueológicos permiten asignar a los restos que acaban por definir la nueva estructura urbana permiten contextualizar esta ampliación de la ciudad, y con ella un probable aumento poblacional, en la etapa de fuerte impulso y crecimiento de los centros coloniales focéos de occidente durante el último tercio del siglo VI a.C., especialmente Massalia, directamente implicada en la creación y en la posterior consolidación del enclave portuario emporitano

Junto a los resultados de las nuevas excavaciones, los materiales recuperados en los niveles más profundos de sondeos realizados anteriormente en otros sectores de la Neápolis parecen corroborar una notable extensión del nuevo núcleo en los últimos decenios del siglo VI y los inicios del siglo V a.C., llevándole a ocupar seguramente gran parte de la vertiente de la colina desde el litoral y hasta la base del afloramiento rocoso de la llamada Torre Atalaya. En cambio, los datos arqueológicos demuestran también que la parte más meridional del recinto de la Neápolis es el resultado ya de posteriores ampliaciones del núcleo urbano, acompañadas de la construcción de nuevos límites de murallas y espacios de uso religioso correspondientes a etapas históricas de Emporion que van más allá del período que aquí hemos tratado.

Bibliografia

- Agustí et al. 2004:** AGUSTÍ (B.), CODINA (D.), DEHESA (R.), LLINÀS (J.), MERINO (J.), MONTALBÁN (C.), VARGAS (A.) – Excavacions arqueològiques a Vilanera (l'Escala, Alt Empordà). *Tribuna d'Arqueologia* 2000-2001. Barcelona, 2004, p. 99-114.
- Almagro 1949:** ALMAGRO (M.) – Cerámica griega gris de los siglos VI y V a de J. C. en Ampurias. *Rivista di Studi Liguri*, XV.1-2, 1949, p. 62-122.
- Almagro 1951:** ALMAGRO (M.) – *Ampurias. Historia de la ciudad y guía de las excavaciones*. Barcelona, Consejo Superior de investigaciones Científicas Instituto Rodrigo Caro de Arqueología y Prehistoria, 1951.
- Almagro 1964:** ALMAGRO (M.) – *Excavaciones en la Palaia polis de Ampurias*. Madrid, Ministerio de Educación Nacional, Dirección General de Bellas Artes, Servicio Nacional de Excavaciones Arqueológicas, 1964 (Excavaciones Arqueológicas en España 27).
- Aquilué 1999:** AQUILUÉ (X.) dir. – *Intervencions arqueològiques a Sant Martí d'Empúries (1994-1996). De l'assentament precolonial a l'Empúries actual*. Girona, Museu d'Arqueologia de Catalunya (Girona) / Museu d'Arqueologia de Catalunya – Empúries, 1999 (Monografies Emporitanes 9).
- Aquilué et al. 2000:** CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Les ceràmiques gregues arcaïques de la Palaia polis d'Empúries. In: Cabrera (P.), Santos (M.) coord., *Ceràmiques jònies d'època arcaïca. Centres de producció i comercialització al Mediterrani Occidental*. Barcelona, Generalitat de Catalunya, 2000, p. 285-346 (Monografies Emporitanes, 11).
- Aquilué et al. 2002:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Nuevos datos acerca del hábitat arcaico de la Palaia polis de Emporion. In: LUCE (J.M.) coord., *Habitat et urbanisme dans le monde grec, de la fin des palais mycéniens à la prise de Milet (494 av. J.-C.)*. Pallas, 58, 2002, p. 301-327.
- Aquilué et al. 2006:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – El comercio etrusco en Emporion: evidencias sobre la presencia de materiales etruscos en la Palaia Polis de Empúries. In: *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias. Atti del XXIV Convegno di Studi Etruschi ed Italici 2002*. Marseille y Lattes, vol. I. Pisa y Roma, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2006, p. 175-192.
- Aquilué et al. 2008:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Noves evidències del comerç fenici amb les comunitats indígenes de l'entorn d'Empúries. In: *Contactes. Indígenes i fenicis a la Mediterrània occidental entre els segles VIII i VI a.n.e.* Alcanar, Grup de Recerca en Arqueologia Protohistòrica, 2008, p. 171-190.
- Aquilué et al. 2010:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Grecs et indigènes aux origines de l'enclave phocéenne d'Emporion. In: Tréziny (H.) éd., *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses 2 (2006-2008)*. Aix-en-Provence, Centre Camille Jullian, y Paris, Errance, 2010, p. 65-78 (BiAMA 3).
- Aquilué et al. 2011:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – Resultats de les darreres intervencions arqueològiques a la Neàpolis de la ciutat grega d'Empòrion (Empúries, l'Escala, Alt Empordà). *Tribuna d'Arqueologia* 2009. Barcelona, 2011, p. 121-147.
- Aquilué et al. en premsa:** AQUILUÉ (X.), CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – El paisatge funerari en el territori d'Empúries, entre el Bronze Final i la primera edat del Ferro. In: *Les necròpolis d'incineració entre l'Ebre i el Tíber (s.IX-VI a.C.). Metodologia, pràctiques funeràries i societat* (Barcelona, 2008), en premsa.
- Bignasca 2000:** BIGNASCA (A.M.) – *I kernoi circolari in Oriente e in Occidente. Strumenti di culto e immagini cosmiche*. Freiburg y Göttingen, 2000 (Orbis Biblicus et Orientalis, 19).
- Casas, Soler 2004:** CASAS (J.), SOLER (V.) – *Intervenciones arqueológicas en Mas Gusó (Gerona). Del asentamiento precolonial a la villa romana*. Oxford, 2004 (BAR Int. Series 1215).
- Castanyer et al. 1999:** CASTANYER (P.), ESTEBA (Q.), PONS (E.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – L'assentament indígena de la primera edat del Ferro. In: Aquilué 1999, p. 103-215.
- Castanyer, Santos, Tremoleda 1999:** CASTANYER (P.), SANTOS (M.), TREMOLEDA (J.) – L'assentament d'època arcaica: Fase III. In: Aquilué 1999, p. 217-330.
- Dupré 2005:** DUPRÉ, (X.) – Terracotas arquitectòniques prerromanes en Emporion. *Empúries*, 54, 2005, p. 103-123.
- Esteba, Pons 1999:** ESTEBA (Q.), PONS (E.) – El primer hàbitat a Sant Martí: Fase I. In: Aquilué 1999, p. 89-101.
- Moret 2002:** MORET (P.) – Emporion et les mutations de l'architecture ibérique au premier Âge du Fer. *Zephyrus*, 53-54, 2000-2001 (2002), p. 379-391.
- Moret 2010:** MORET (P.) – La diffusion du village clos dans le nord-est de la péninsule Ibérique et le problème architectural de la palaia polis d'Emporion. In: Tréziny (H.) éd., *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses 2 (2006-2008)*. Aix-en-Provence y Paris, Errance - Centre Camille Jullian, 2010, p. 329-332 (BiAMA, 3).
- Nieto et al. 2005:** NIETO (X.), REVIL (A.), MORHANGE (Ch.), VIVAR (G.), RIZZO (E.), AGUELO (X.) – La fachada marítima de Ampurias: estudios geofísicos y datos arqueológicos. *Empúries*, 54, 2005, p. 71-100.
- Ramon et al. 2011:** RAMON (J.), RAFEL (N.), MONTERO (I.), SANTOS (M.), RENZI (M.), HUNT (M.A.), ARMADA (X.L.) – Comercio protohistórico: el registro del Nordeste peninsular y la circulación de mineral de plomo en Ibiza y el Bajo Priorato (Tarragona). *Saguntum*, 43, 2011, p. 55-81.
- Ruiz de Arbulo 1994:** RUIZ DE ARBULO (J.) – Situación de sondeos estratigráficos en la Neàpolis de Ampurias (1908-1983). *Iberos i griegos. Lecturas desde la diversidad* (Ampurias 1991). Huelva Arqueológica, 13.2, 1994, p. 59-72.
- Sanmartí 1988:** SANMARTÍ-GREGO (E.) – Datación de la muralla griega meridional de Ampurias y caracterización de la facies cerámica de la ciudad en la primera mitad del siglo IV a. de J.-C. *REA*, 90, 1988, p. 99-137.
- Sanmartí, Castanyer, Tremoleda 1988:** SANMARTÍ-GREGO (E.), CASTANYER (P.), TREMOLEDA (J.) – La secuencia histórico-topográfica de las murallas del sector meridional de Emporion. *Madridrer Mitteilungen*, 29, 1988, p. 191-200.
- Sanmartí, Castanyer, Tremoleda 1992:** SANMARTÍ-GREGO (E.), CASTANYER (P.), TREMOLEDA (J.) – Nuevos datos sobre la historia y la topografía de las murallas de Emporion. *Madridrer Mitteilungen*, 33, 1992, p. 102-112.
- Sanmartí, Nolla 1986:** SANMARTÍ-GREGO (E.), NOLLA (J.M.) – La datación de la parte centrale du rempart méridional d'Emporion (l'Escala, Alt Empordà, Catalogne). *DAM*, 9, 1986, p. 81-110.
- Santos 2003:** SANTOS (M.) – Fenicios y griegos en el extremo N.E. peninsular durante la época arcaica y los orígenes del enclave focoe de Emporion. In: *Contactos en el extremo de la Oikouménē. Los griegos en Occidente*

y sus relaciones con los fenicios. *XVII Jornadas de Arqueología Fenicio-Púnica* (Eivissa 2002). Eivissa, 2003, p. 87-132 (Treballs del Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera 52).

Santos 2007: SANTOS (M.) – Un depósito metálico en el poblado del Bronce Final de Sant Martí d'Empúries. *El hallazgo leonés de Valdevimbre y los depósitos del Bronce Final atlántico en la Península Ibérica*. León,

Consejería de Cultura y Turismo, Instituto Leonés de Cultura, 2007, p. 298-312.

Santos, Sourisseau 2011: SANTOS (M.), SOURISSEAU (J.-C.) – Cultes et pratiques rituelles dans les communautés grecques de Gaule méditerranéenne et de Catalogne. *In:* Roure (R.), Pernet (L.) dir., *Des rites et des Hommes*. Paris, Errance, 2011, p. 223-255.

L'oikopédon-standard de la colonie massaliète d'Olbia de Provence (vers 325 av. J.-C.)

Michel Bats*

Abstract. In Megara Hyblaea, Henri Tréziny defined the "oikopedon-standard" concept: plots with an identical surface, but of varying shapes, that were allotted to each colonist according to the colonial perspective of isomoiria. The excavation of an insula in the Massaliotic colony of Olbia de Provence illustrates these identical lots within identical insula.

Procédant à une analyse minutieuse des données disponibles de la ville archaïque de Mégara Hyblaea, Henri Tréziny (Tréziny 1999 ; Gras, Tréziny, Broise 2004) arrivait à la conclusion que la définition des lots attribués à chaque colon était préalable à celle des îlots qui se construisaient peu à peu le long des rues par l'assemblage des lots : « les lots ne sont donc pas des subdivisions de l'îlot : ils sont construits en file le long d'axes de circulation, et c'est la juxtaposition de deux files de lots qui crée un îlot » (Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 539). Dans un système d'axes non-orthogonaux, qui était celui de Mégara Hyblaea, il était difficile d'attribuer à « chaque émigré un lot égal ou du moins équivalent selon les principes de l'*isomoiria* », sauf si la base de calcul était la superficie du lot et Tréziny arrivait à la proposition d'un lot « d'environ 1000 pieds carrés qui seraient la valeur moyenne de l'*oikopédon-standard* ». L'hypothèse retenue était celle « d'un pied de 0,344 m, utilisé sans doute de façon préférentielle sous la forme d'un module de 4 pieds, pour une valeur moyenne de 1,375 m ». Ainsi était né le concept de l'*oikopédon-standard*, lot égal en superficie, mais de forme éventuellement diverse, attribué à chaque colon dans une vision coloniale d'*isomoiria*.

Avec Olbia de Provence, on change de contexte chronologique, politique et intellectuel. Aux aventuriers encore utopistes et créatifs s'opposent des organisations civiques où tout est prévu avant même la pose de la première pierre. C'est bien le cas d'Olbia de Provence, création coloniale de Marseille, anticipée politiquement, socialement, et architecturalement en fonction de l'attribution d'un *oikopédon-standard* aux citoyens volontaires pour une expatriation, de promotion sociale proche. On est dans

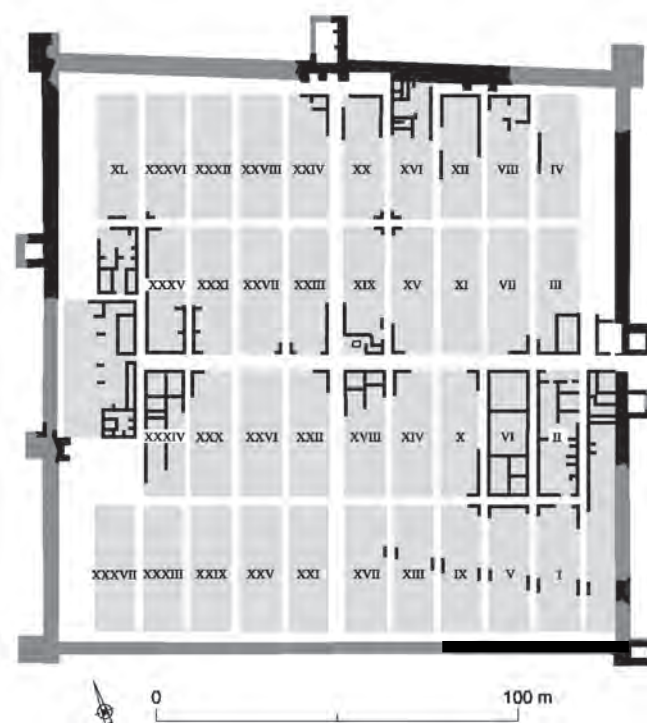


Fig. 1. Plan schématique d'Olbia de Provence : en noir les vestiges fouillés (DAO M. Bats).

un cas de figure urbaine en quelque sorte symétriquement opposé à Mégara Hyblaea : ici, l'urbanisme entre dans un système d'axes orthogonaux où les îlots sont prédéfinis pour l'ensemble de la ville de même que, vraisemblablement, les lots à l'intérieur des îlots. Les fouilles de J. Couprie ont parfaitement établi la réalité de ce « carré découpé en quarante parcelles », du moins selon son schéma théorique puisqu'on ne connaît toujours pas, malgré la fouille menée en 2010-2012 en bordure de mer, la plus grande partie du quart Sud-Ouest de la ville (fig. 1). Restait à définir le nouvel *oikopédon-standard* dévolu à chaque colon massaliète.

En 1989, H. Tréziny avait fait une brève incursion dans l'urbanisme d'Olbia, prenant en compte la mesure des îlots pour préciser leur schéma d'implantation dans le plan urbain et tenter d'identifier un système métrologique.

Rappelons brièvement ses conclusions, essentiellement fondées sur les données fournies par les fouilles

* CNRS, UMR 5140, Montpellier-Lattes.

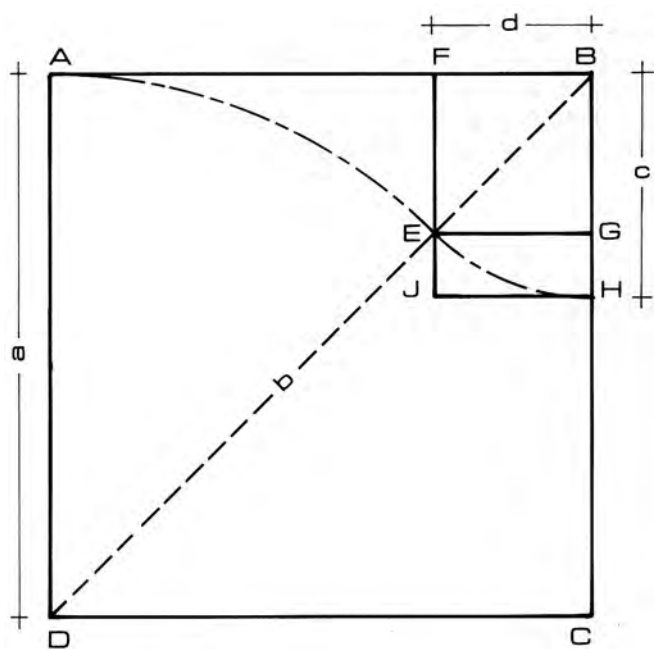


Fig. 2. Mode de construction du double-îlot à partir du côté et de la diagonale du carré d'un « quartier » d'Olbia (d'après Tréziny 1989).

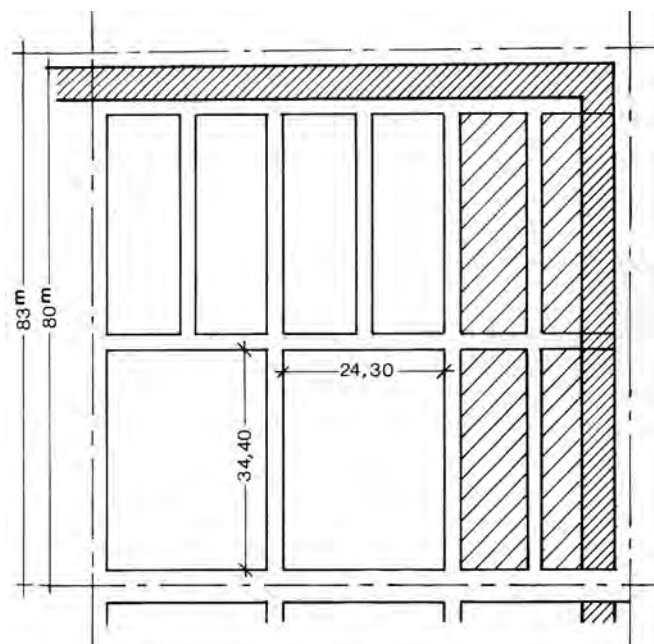


Fig. 3. Schéma d'implantation des îlots d'Olbia à l'intérieur du « quartier » Nord-Est d'Olbia (d'après Tréziny 1989).



Fig. 4. L'îlot VI d'Olbia (à droite) vu du Nord (Cliché M. Bats).

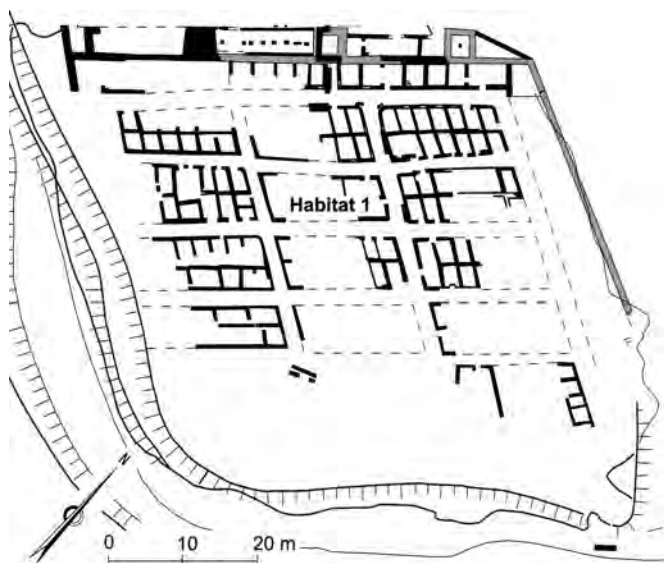
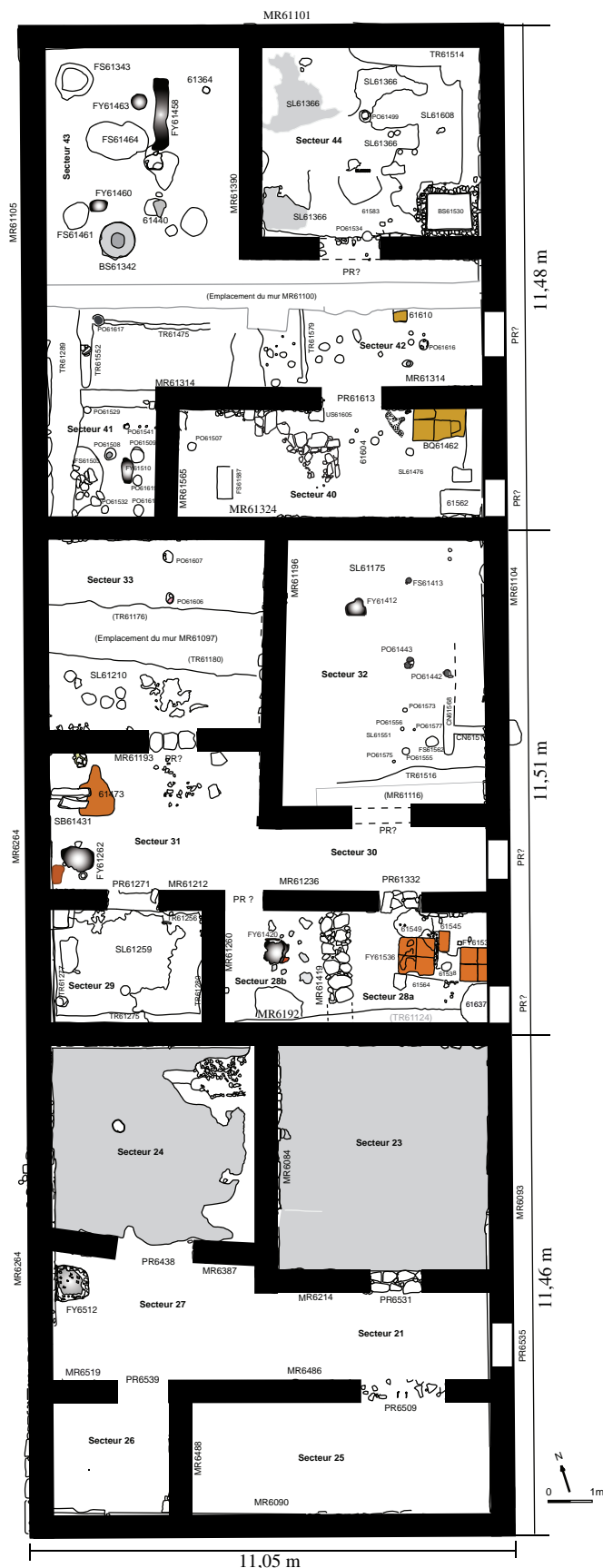


Fig. 5. Plan de la ville haute d'Entremont (DAO J.-J. Dufraigne).

de J. Coupry (1971) et les quelques observations que j'avais publiées en 1985.

La fortification dessine vraisemblablement un carré d'un stade de côté, la distance d'un parement à l'autre mesure entre 161 et 172 m, selon les auteurs, dans la seule orientation mesurable d'Est en Ouest. « L'espace était divisé en quatre quartiers par deux rues orthogonales nord-sud ... Chaque quartier était lui-même divisé en deux rangées de cinq îlots rectangulaires, soit en principe dix îlots par quartier... ». L'apport le plus original et convaincant de l'étude de H. Tréziny concerne la proposition du mode de construction des îlots à l'intérieur du plan urbain. Les dimensions moyennes de l'îlot retenues sont de 34,51 m de long pour 11,12 m de large. En considérant les îlots deux à deux, H. Tréziny constate que « la largeur de deux îlots augmentée de la rue intermédiaire atteint 24,44 m (2 fois 11,12 plus 2,20). La figure obtenue est alors un rectangle dans lequel le rapport de la longueur sur la largeur vaut 1,42, soit une excellente valeur approchée de $\sqrt{2}$, et du rapport entre la diagonale et le côté du carré ». A partir de ce double-îlot facile à construire en fonction du côté et de la diagonale du carré d'un « quartier » d'Olbia (fig. 2), on peut reconstruire le plan urbain : dans le sens Est-Ouest, pour l'ensemble des cinq îlots, le double-îlot le plus proche de la muraille comprend celle-ci, comme le montre bien la fouille du côté Est au Sud de la porte orientale¹ ; dans le sens Nord-Sud, il convient

¹ La fouille de l'espace compris entre l'îlot II et le rempart Est montre bien que la largeur des constructions incluant le rempart double et l'édifice accolé à son parement interne est exactement celle d'un îlot ; ce constat me semble apporter un argument décisif à la



d'ajouter aux deux longueurs d'îlots une rue intermédiaire (2,20 m), une demi-rue centrale (2,60 m) et une rue en bordure d'enceinte (2,20 m), visible au Nord depuis 1972 et confirmée au Sud par les fouilles 2010-2012 du bord de mer (**fig. 3**).

Enfin, en ce qui concerne la métrologie, H. Tréziny proposait un pied de 0,2765 m en moyenne, à comparer avec les 0,274 m proposés précédemment par G. Hallier. Mais les constructions en pierres liées à la terre sont peu propices à une lecture précise des dimensions !

En 1989, Henri ne pouvait aller au-delà et aborder notamment le problème emblématique de toute fondation coloniale, c'est-à-dire la définition du lot, du *cléros*, attribué dans cette colonie à chaque colon et sa famille, et qu'appelait d'autant plus l'urbanisme géométrique d'Olbia. Il manquait, en effet, la fouille d'un îlot entier, pour connaître la situation de sa division au moment même de la fondation. C'est maintenant chose faite avec la fouille de l'îlot VI que j'ai eu la chance de diriger de 1982 à 1989, puis de 2002 à 2008, et dont les niveaux d'époque romaine ont été publiés en 2006 (Bats 2006 ; **fig. 4**).

J. Couptry (1971), influencé par le plan de la ville haute d'Entremont, promu par les publications de F. Benoit et où les îlots, ordonnés comme à Olbia, étaient divisés en deux parties par un mur longitudinal, envisageait « le principe d'une division des îlots en six parties égales mesurant à peu près 11 x 5,5 m, et allongées, comme le bloc même, du nord au sud ». La comparaison avec Entremont était « évidente » ; mais, c'est dans ce même article de 1989 que H. Tréziny, étudiant l'urbanisme et les fortifications d'Entremont, en faisait la démonstration et concluait qu'« Entremont est au sens propre un *quartier* d'Olbia », car « si l'on fait abstraction de la déformation due à la topographie du plateau, le plan de la ville haute doit être considéré comme orthogonal, sans doute comme un carré » (**fig. 5**).

La publication des niveaux d'époque hellénistique de l'îlot VI est en cours et bénéficiera aussi de la fouille de la zone du bord de mer (2010-2012) qui complète notre connaissance de la ville dans son extension méridionale.

En avant-première, voici quelques propositions de réflexion sur la reconstruction archéologique des lots à l'intérieur d'un îlot.

Et d'abord les dimensions. Elles ont été précisées par l'usage du tachéomètre et la mise au jour, outre l'îlot VI, d'une partie du rempart Sud. Pour les côtés du carré de la ville, on obtient 160,35 m entre les parements externes Nord et Sud de la courtine et 160,75 m entre les parements externes Est et Ouest. L'îlot VI mesure 34,45 m de long sur 11,05 m de large ; H. Tréziny avait retenu des

valeurs moyennes de 34,51 m et 11,12 m. Les dimensions de l'îlot VI sont donc parfaitement compatibles avec sa proposition de construction du double-îlot de base de 34,40 m sur 24,30 m à partir duquel ont été implantés les îlots dans chaque « quartier » de la ville et l'ensemble s'adapte parfaitement au stade de 160 m, plutôt qu'à la valeur moyenne de 166 m retenue par l'auteur.

La nouveauté fournie par la fouille de l'îlot VI est de donner la clé du lotissement interne de l'îlot au moment de sa fondation vers 325 av. J.-C. (**fig. 6**).

À l'origine, l'îlot est divisé en trois parties théoriquement égales, c'est-à-dire en trois *oikopédon*-standard, par des murs transversaux Est-Ouest, MR6192, au Sud, et MR61324, au Nord. Ce découpage est pratiquement parfait dans l'îlot VI dont la longueur de 34,45 m appelle trois entraxes de 11,48 m (= 34,44 m) : du Nord au Sud, en effet, on trouve successivement 11,48 m entre le parement externe du mur MR61101 et l'axe du premier mur divisionnaire MR61324, 11,51 m entre ce mur et l'axe du deuxième mur divisionnaire MR6192 et, enfin, 11,46 m entre ce mur et le parement externe du mur de fond sud MR6090. Le découpage et le mode de construction des lots sur le terrain apparaissent ainsi clairement comme sur un plan d'architecte. À vrai dire, ce découpage géométriquement parfait n'est pas sans créer quelque inégalité, si l'on prend comme référence la surface habitable, entre les lots des extrémités Nord et Sud et le lot central. Répétons-le : les murs de pierres liées à la terre ne se prêtent pas à des mesures précises, mais les écarts sont faibles : les largeurs mesurées oscillent entre 0,45 et 0,50 m, soit une moyenne de 0,475 m. La largeur interne Est-Ouest des lots est donc de 10,10 m (11,05 m moins 0,95 m). Comme les longueurs internes Nord-Sud des lots des extrémités sont de 10,70 m et celle du lot central de 11 m, on obtient pour les lots des extrémités une surface habitable de 108,07 m² (10,10 x 10,70 m) contre 111,10 m² (10,10 x 11 m) pour le lot central.

Quel était le statut des murs périmétraux et mitoyens par rapport à chacun des allocataires ? La suite de l'occupation paraît indiquer une responsabilité collective où, en dehors des modifications internes de chacun des lots, les travaux sur les murs communs s'opèrent chaque fois sur l'ensemble de l'îlot. Avec une exception : autant le mur Nord MR61324 perd rapidement son rôle diviseur, autant le mur Sud MR6192 reste intangible et sans cesse restauré jusqu'à la destruction finale de l'îlot par un incendie au milieu du I^{er} s. apr. J.-C. (Bats 2006) ; il doit représenter un mur porteur essentiel dans l'organisation de l'îlot, car il correspond aussi à une rupture de pente de la rue Est (et vraisemblablement aussi de la rue Ouest, non fouillée jusqu'à cette hauteur).

Mais la prédéfinition architecturale des lots va plus loin. Construire les murs périmétraux de l'îlot, c'est,

contemporanéité des deux remparts accolés, avancée par J. Couptry (1971 et 1986) et dont H. Tréziny (1998, p. 59) doutait.

en effet, définir aussi l'emplacement des ouvertures de base, c'est-à-dire essentiellement des portes. Le plan interne des lots/unités d'habitation est clair à ce sujet. Le plan-standard du lot est à l'évidence un plan de maison à *pastas* où un couloir transversal Est-Ouest dessert au Nord et au Sud des pièces d'habitation. D'après le plan des maisons d'Olynthe, plus anciennes et plus vastes, l'entrée se fait par une cour ouvrant sur la *pastas*. Mais, à Olbia, ce couloir, totalement transversal, présente à l'Ouest un élargissement occupé dans les lots méridional et central par un ou plusieurs foyers, appuyés au mur périmétral Ouest, qui signalent l'emplacement de la cuisine, et donc, vraisemblablement, un espace à ciel ouvert ; de ce point de vue, le lot du Nord, largement consacré à une activité artisanale de forge, offre un plan légèrement différent, mais qui comporte la même obligation de porte du côté Est de la *pastas*. Car c'est l'espace réservé dès l'origine aux pièces au Sud de la *pastas* qui définit l'emplacement de celle-ci et donc de la porte d'entrée principale du lot/maison. Or, on constate dans les trois lots que les pièces au Sud de la *pastas* se trouvent toujours à l'intérieur d'une bande étroite de $\pm 2,85$ m de large. Il est clair que la porte principale d'entrée devait se trouver juste après au Nord : malheureusement, la reconstruction continue des murs périmétraux au fil des siècles nous interdit de pouvoir préciser davantage cet emplacement primitif. Sans doute à deux exceptions près. En effet, on a pu remarquer, au cours de la fouille, qu'une porte était souvent signalée à l'intérieur de la maison par une dalle. Dans la maison centrale, une dalle (61637) marque l'angle des murs 6192/6093 pour ouvrir sur une pièce interprétée comme atelier artisanal d'un *opsopoios*, qui nécessitait donc une porte différente de celle de la maison proprement dite au niveau de la *pastas*. De même, pour la maison du Nord, mais en sens inverse, puisque la partie Nord est occupée par un atelier artisanal de forge, on peut envisager une autre porte ouverte à l'angle des murs 61324 et 61104, marquée par la dalle 61652, pour accéder à la partie domestique.

Et la métrologie dans tout cela ? H. Tréziny envisageait une métrologie « faible » d'un pied de 27,5 cm au IV^e s. av. J.-C. et une métrologie « forte » sur un pied de 34 à 35 cm à partir de la deuxième moitié du II^e s. Est-il sûr qu'il faille imaginer un tel changement d'étalon ?

H. Tréziny lisait à Mégara Hyblaea archaïque un *oikopédon*-standard de 11 m x 11 m avec un pied de 0,344 cm. C'est une éventualité (un pied de 0,35 m) que J. Coupry (1971, p. 37) avait envisagée pour Olbia, comme « le plus simple jeu de rapports : 6 (une orgye, ou toise) pour la largeur des rues, 30 (cinq orgyes ou un demi-*hamma*, une demi-chaîne) pour la largeur des îlots, 100 (un plèthre) pour leur longueur. Chaque îlot eût été un *hécatompédon*. (Ou plutôt, dans le détail, rien ne se fit que par à peu près) ». Remarque finale que la fouille de l'îlot VI vient en partie ruiner par la précision métrique de son compartimentage que les reconstructions urbanistiques de la ville, géométriquement explicitées par H. Tréziny, pouvaient laisser présager.

Je laisse donc à Henri, déjà très engagé par ailleurs, à mes côtés, sur la lecture des fortifications d'Olbia, la charge d'affiner tous ces problèmes à la lumière des nouvelles données archéologiques, chronologiques et métriques.

On doit retenir jusqu'à quel point de détail le plan d'Olbia a été pensé et dessiné avant d'être réalisé sur le terrain. Je ne prétends pas que l'échantillon de l'îlot VI puisse être étendu à l'ensemble des îlots de la ville, mais il présente une situation de réflexion privilégiée dans la mesure où le plan d'Olbia manifeste une unité que J. Coupry (1971, p. 38), le premier, avait parfaitement analysée et replacée dans son contexte historique entre clérouques grecques hellénistiques et colonies maritimes de citoyens romains : « Blocs égaux, unités d'habitation, le plan et les dispositions d'Olbia se prêtent à l'idée d'une fondation d'un seul trait et d'une distribution égalitaire de lots d'habitat. On pense "lotissements", *cléroï* (lots) urbains. Où chercher un égalitarisme, une isonomie, de classe moyenne ou modeste, dans le domaine d'une Marseille aristocratique, aristocratiquement mercantile ? On songe assez bien à une classe moyenne – et militaire – de clérouques (*clérouchoi*, détenteurs d'un lot, colons lotis), plus ou moins analogues aux clérouques athéniens ou, ensuite, aux clérouques hellénistiques (avec accès sans doute à cette classe par promotion sociale) ». La superficie allouée à chaque famille va dans le sens d'une telle proposition et donne à cet *épitéikhisma* de Marseille une signification tout à fait originale : à défaut d'*isonomia*, possible (probable ?), l'archéologie peut au moins témoigner d'une *isomoiria*.

Bibliographie

Bats 1985 : BATS (M.) – Olbia, Hyères, Var. In : Dedet (B.), Py (M.) éd., *Les enceintes protohistoriques de Gaule méridionale*. Caveirac, 1985, p. 134-136 (ARALO, cah. 14).

Bats 2006 : BATS (M.) dir. – *Olbia de Provence à l'époque romaine*. Aix-en-Provence, Édisud, 2006 (Études massaliètes 9).

Coupry 1971 : COUPRY (J.) – Le plan de la ville massaliote d'Olbia de Ligurie. *Annales Soc. Sc. Nat. et Archéo. de Toulon et du Var*, 1971, p. 26-42.

Coupry 1986 : COUPRY (J.) – Les fortifications d'Olbia de Ligurie. Propositions, questions. In : Leriche (P.), Tréziny (H.) éd., *La fortification dans l'histoire du monde grec*. Actes du colloque intern. de Valbonne, déc. 1982. Paris, CNRS, 1986, p. 389-399.

Gras, Tréziny, Broise 2004 : GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).

Tréziny 1989 : TRÉZINY (H.) – Métrologie, architecture et urbanisme dans le monde massaliète. *RAN*, 22, 1989, p. 1-46.

Tréziny 1998 : TRÉZINY (H.) – Les fortifications. In : Bats (M.) dir., *Olbia*, PCR, Rapport triennal 1996-1998. SRA-PACA, 1998, p. 52-70 et pl. 67-95.

Tréziny 1999 : TRÉZINY (H.) – Lots et îlots à *Megara Hyblaea*. Questions de métrologie. In : *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale*. Actes de la rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet (Rome-Naples 1995). Rome, 1999, p. 141-183 (Coll. EFR 251).

Évacuer l'eau hors des murailles en Occident grec

Sophie Bouffier*

Abstract. *This paper intends to study how Western Greeks dealt with sewers and the channelling of wastewater through the fortifications in Greek occidental cities, mainly Sicily, Megalè Hellas and Illyria. It was a major problem because the walls represented a serious obstacle for evacuating wastewaters (mainly during storms) from sites often steep or subject to particular hydrologic conditions. Generally, these drains were conceived according to urban decisions, such as installing water-pipes at the end of main streets or using the city gates to evacuate the waters. The security of the city also determined the type of evacuation through fortification walls at the expense of the technical efficiency of such installations, thus rendering their maintenance difficult.*

La construction d'une fortification autour de l'espace urbain matérialise certes les limites de la ville et a pour fonction principale d'arrêter les agresseurs extérieurs, mais elle constitue aussi un obstacle à l'écoulement des eaux, qu'il s'agisse des eaux de pluie ou d'évacuation de l'habitat¹. Étant donné qu'un grand nombre de villes sont implantées sur des collines ou des plateaux, le dénivelé accentue la dangerosité des écoulements qui peuvent menacer les fondements des murailles. Les autorités des villes ont donc dû concevoir, lors de la construction, des systèmes permettant de remédier à ces inconvénients, d'autant que le drainage, indispensable sur de nombreux sites urbains, apparaît comme un objectif déterminant dans les choix urbanistiques des cités grecques d'Occident.

Par ailleurs, la plupart des villes sont installées le long d'une voie d'eau et ont pu utiliser celle-ci pour doubler la défense de la cité, notamment en permettant l'aménagement et l'élargissement de fossés qui représentaient une première défense avancée, en aval de la muraille proprement dite (ainsi à Métaponte, Poseidonia

ou à Naxos). Parfois, la ville est traversée par le cours d'eau, comme c'est le cas à Locres, où deux torrents saisonniers sont canalisés à l'entrée de la muraille pour ne pas menacer les structures : le cours d'eau du vallon Milligri, entre les collines de Saitta et d'Abbadessa, et celui du vallon Saitta, entre les collines d'Abbadessa et Mannella². Le régime irrégulier de la pluviométrie méditerranéenne obligeait les constructeurs de la fortification à recourir à des dispositifs spécifiques. Parfois, ce sont des sources qui peuvent nuire à la stabilité des murailles, installées sur des versants collinaires où jaillissaient ces eaux. Qu'il s'agisse du mur de terrassement à gradins de l'acropole de Sélinonte (Mertens 2003), utilisé seulement dans un deuxième temps comme fortification, ou de l'aménagement de la source du Cantera à l'embouchure du cours d'eau homonyme à Mégara Hyblaea (Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 279-287), les constructeurs du rempart ont eu à cœur à la fois de préserver la solidité de leur construction et de laisser à la disposition de la population l'eau alimentaire en installant un système de canalisation intérieure de la résurgence et une fontaine en façade.

Je distinguerai ici ce qui relève de la protection des murailles, notamment de leur soubassement, de ce qui touche au passage de l'obstacle qu'elles représentent pour l'entrée ou la sortie des eaux et je me limiterai à l'évacuation hors de la ville des eaux usées, sans prendre en compte l'entrée des canalisations d'eau potable. Ces canalisations, évacuations ou adductions doivent être lues dans le cadre de l'organisation urbaine générale et peuvent d'ailleurs être un indice de datation de la fortification ou du plan d'urbanisme.

2 On connaît une digue dans le vallon Milligri : Foti 1977, p. 347 ; Lattanzi (E.) – L'attività archeologica in Calabria. In : *Megale Hellas. Nome e immagine: Atti del ventunesimo convegno di studi sulla Magna Grecia, Taranto, 2-5 ottobre 1981*. Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, 1982, p. 217-236. Dans le vallon du Milligri, les Locriens ont encadré le passage du cours d'eau dans la porte par des murs de terrassement et une structure en baïonnette (l. 2 m) à la technique de construction particulièrement sophistiquée. Dans celui du vallon de Saitta-Abbadessa, la porte qui laissait entrer le flux, plus ou moins abondant selon les périodes de l'année, est également encadrée de puissants murs de terrassement et d'endiguement des eaux (Barra Bagnasco 1996, p. 249).

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

1 J'espère qu'Henri sera indulgent sur un sujet qu'il connaît vraisemblablement mieux que moi, mais qui me permet de lui rendre hommage sur les thématiques qu'il affectionne et de lui exprimer ma gratitude amicale pour m'avoir encouragée et remis le pied à l'étrier en diverses occasions.



Fig. 1. Sélinonte, chantepleure (cliché S. Bouffier).

La première évacuation à prendre en compte est la simple chantepleure³, « ouverture plus ou moins haute ou étroite permettant de laisser sortir les eaux d'infiltration dont l'accumulation, derrière le mur, en mettrait en danger la solidité » (Ginouvès 1992, p. 22). Les gouttières sont plus rarement attestées car leur situation topographique, au sommet des murs, a généralement provoqué leur disparition, en même temps que celle de l'élévation du rempart. Arnold W. Lawrence (1979, p. 272) estimait toutefois qu'elles devaient être rares et que le toit ou la pente du chemin de ronde devait être incliné vers l'intérieur ; lorsqu'il existait des parapets latéraux, au moins l'un d'entre eux devait être percé et être en correspondance, à la base du mur, avec des chasses creusées dans le sol. En outre, il est vrai qu'à moins d'un programme

de recherche spécifique sur les fortifications, comme c'est le cas à Sélinonte ou à Apollonia d'Illyrie, ces chantepleures sont moins connues de la littérature archéologique. Le second type d'évacuation, qui correspond à une sortie d'égout, est plus important dans ses objectifs, et souvent dans sa configuration technique car il est en quelque sorte indépendant des murailles⁴. Il draine les eaux usées de tout un quartier hors de l'espace urbain et s'insère dans le plan général d'urbanisme.

Les systèmes d'évacuation des eaux hors des murailles sont peu évoqués par la tradition antique. Les différents traités de poliorcétique grecs, romains ou byzantins, de Philon d'Alexandrie aux compilateurs anonymes des X^e et XI^e s., énumèrent pour la plupart les machines de siège et évoquent peu la nature ou la situation topographique des

³ Conformément à la définition donnée par Ginouvès (1992, p. 22), je n'utiliserai le terme de drain que s'il désigne un système destiné à absorber le trop-plein d'humidité, « tuyau percé de trous, ou canalisation garnie de gros galets, servant à recueillir les eaux superflues d'un terrain humide ».

⁴ Là aussi, j'éviterai le terme de barbacane, conformément à la recommandation du *Dictionnaire* de Ginouvès (1992, p. 22, n. 35), car il désigne également un dispositif militaire qui permet aux défenseurs d'envoyer des traits tout en restant protégés.



Fig. 2. Sélinonte, chantepleure (cliché S. Bouffier).

fortifications ; un seul texte connu rapporte l'existence de souterrains⁵, dont on peut se demander s'il s'agit de canalisations d'évacuation ou d'adduction, si l'on s'en tient à l'exemple de Naples, où des aqueducs souterrains sont bien attestés *intra moenias*, aqueducs dont la source était manifestement à l'extérieur des remparts.

⁵ *Compilation anonyme sur la défense des places-fortes*, 17 : « — Il faut aussi veiller aux souterrains et prendre à leur égard des mesures de protection. Car beaucoup de villes sont tombées au pouvoir de l'ennemi, parce que celui-ci avait pu y pénétrer par des voies souterraines. C'est ainsi, dit-on, que fut prise Césarée la Grande. Les Perses se consumaient devant elle dans les ennuis d'un long siège ; ils étaient même déjà sur le point de décamper, lorsqu'un enfant sortit de la ville par un souterrain et se dirigea vers les Perses. Quelques soldats s'étant mis à sa poursuite, l'enfant s'empressa de reprendre la route qu'il avait suivie. Il fut ainsi cause de la perte de la ville ; car les Perses, le suivant pas à pas, pénétrèrent dans l'intérieur de la place. — On dit également que Naples, en Italie, succomba parce que les assiégeants y entrèrent par des souterrains. — Syracuse, dit-on, faillit être livrée de la même manière par des traîtres qui s'étaient entendus avec les Romains » (trad. M.E. Caillemer, 1870-1871). L'ouvrage fut attribué d'abord à Héron de Constantinople.

De ce fait les historiens qui ont travaillé sur les fortifications y ont accordé également peu d'importance. Que ce soit Frederick E. Winter (1971, p. 149-151, p. 172-176) ou A.W. Lawrence (1979, p. 270-72), de rares développements sont consacrés à la thématique hydraulique dans le cadre du chapitre sur les techniques de construction des murailles. Quant à Yvon Garlan, dans ses *Recherches de poliorcétique grecque* (1974) ou Jean-Pierre Adam (1982), ils n'évoquent à aucun endroit le drainage des fortifications. Dans l'ensemble, les publications archéologiques des sites mentionnent peu ce type d'aménagement et de manière souvent allusive. Il faut attendre la fin des années 1990 pour que la thématique entre dans l'historiographie à part entière, comme toutes les questions environnementales touchant à l'exploitation des ressources hydriques. Ainsi Roberto Sconfienza, dans une étude sur les systèmes de gestion hydraulique en Grande Grèce (1996), avait fait la différence entre deux types de canalisations d'évacuation : les chantepleures simples, ouvertures ménagées la plupart du temps au niveau des fondations, et en correspondance avec l'égout débouchant sur la courtine, et les véritables canalisations d'évacuation, de grandes dimensions, à section unique ou bipartite. Il me semble effectivement que c'est la manière la plus pertinente d'aborder la question.

Protéger la muraille : les chantepleures

En Sicile, les fortifications les mieux connues sont celles d'époques classique et hellénistique, à l'exception de la ville de Mégara Hyblaea où l'état actuel de la documentation n'atteste pas l'existence de chantepleures.

À Sélinonte, la fortification de l'acropole, qui correspond à la période postérieure à la prise de la cité par les Carthaginois en 409 av. J.-C., est percée d'ouvertures de typologies et de dimensions diverses qui incitent à leur attribuer des fonctions différentes. On connaît un certain nombre de déversoirs de chantepleures, en place ou déposés, qui présentent un bec en surplomb par rapport à la muraille, pour éloigner l'eau du rempart lui-même (Mathieu 2003, p. 205-206, n^{os} 574, 575, 576, 587). Des fentes, semblables à des meurtrières, jalonnent également le soubassement du rempart et permettaient le drainage interne à la muraille même (fig. 1). Une variante est représentée par une ouverture semi-circulaire, ménagée dans la base du mur et protégée d'un bloc en auvent qui, selon moi, n'avait pas une fonction décorative (Mathieu 2003, p. 204), mais était destinée à empêcher le blocage de la chantepleure par un éventuel obstacle tombé d'en haut (fig. 2).

À Géla où la fortification de *Capo Soprano* est en brique crue, et datée parfois du V^e s., mais plus généralement de l'époque timoléonienne avec des réfections sous Agathocle entre la fin du IV^e s. et le début du III^e s. av. J.-C.



Fig. 3. Géla, chantepleure (cliché S. Bouffier).



Fig. 4. Apollonia d'Illyrie, chantepleure (cliché S. Bouffier).



Fig. 5. Apollonia d'Illyrie, chantepleure (cliché S. Bouffier).



Fig. 6. Apollonia d'Illyrie, chantepleure (cliché S. Bouffier).

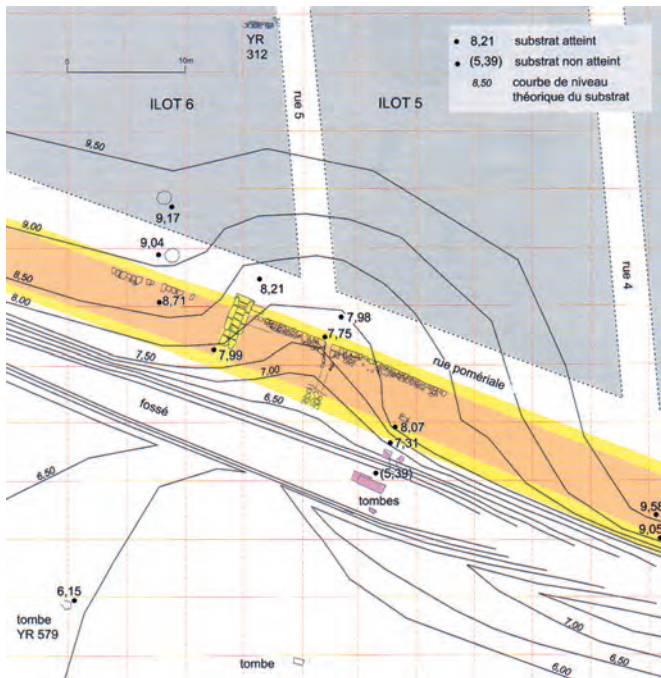


Fig. 7. Mégara Hyblaea, égouts de la fortification Sud (Gras, Tréziny, Broise 2004, fig. 256).

(Panvini 1996, p. 117-120), la protection de la muraille s'avère plus délicate. Le matériau même, plus fragile que la pierre, rend indispensable la présence de chantepleures. On connaît quelques canalisations d'évacuation qui traversent le soubassement en pierre à intervalles réguliers. Certaines sont manifestement des drains d'eaux pluviales, comme en témoignent leurs dimensions réduites à la première assise de la muraille (fig. 3).

La situation est mieux connue à Apollonia d'Illyrie, où la fortification est dégagée sur la majeure partie de son parcours (Atlas 2007 p. 159-186). Le rempart oriental, dont l'état actuel remonte au plus tard au III^e s. av. J.-C., est doté d'un certain nombre de dispositifs techniques destinés à évacuer les eaux hors de la ville tout en protégeant le mur de l'humidité. On connaît deux types de chantepleures qui répondent probablement à des missions différentes.

Le plus simple des aménagements est le drain creusé dans la partie basse du soubassement en pierre : on en connaît deux de forme presque analogue. Ce type de chantepleure n'implique pas de relation particulière avec la ville et n'est conçu que dans le cadre de la protection de la fortification. Le plus ancien est ménagé dans le segment de rempart en calcaire situé sous le monastère Sainte Marie. Grossièrement quadrangulaire (h. 0,47 m ; l. en haut 0,62 m ; l. en bas 0,67 m), il présente un léger recreusement central qui devait faciliter le suintement des eaux (fig. 4). Le second, situé dans le soubassement en calcaire du rempart Est, entre la tour 2 et la tour 3, est une

ouverture presque quadrangulaire (l. 0,30 m x h. 0,35 m), il est protégé par les blocs de la fortification sur la profondeur du parement extérieur (env. 1 m) ; en retrait, il draine l'eau qui pourrait s'infiltrer dans l'emplecton par le biais d'un remplissage de pierres et de fragments de briques.

Un deuxième type de chantepleure est connu en trois exemplaires, tous mis au jour dans le même segment de fortification⁶. Leur position actuelle sur le terrain laisse entendre que leur emplacement d'origine n'était pas déterminé par la proximité des tours, car ils en sont relativement éloignés. Les caractéristiques des déversoirs montrent qu'il n'était pas possible à l'ennemi de s'infiltrer par les chantepleures pour pénétrer en ville. Seuls sont conservés les déversoirs terminaux, aujourd'hui déposés. Ils pouvaient être installés dans la partie médiane du mur, à savoir dans la paroi en briques, mais l'exemple de la grande galerie d'évacuation couverte souligne qu'on essayait d'éviter la brique lorsqu'il s'agissait d'évacuer l'eau de la muraille⁷ (fig. 5). Il est préférable de suggérer qu'ils étaient implantés dans la partie supérieure de la courtine, au niveau de l'éventuel chemin de ronde ; ce qui interdit toute tentative de pénétration par l'ennemi.

Ces trois déversoirs, de même typologie et approximativement de même calibre, apparaissent comme des aménagements faits en série et conçus dans le même programme architectural. Ils sont probablement contemporains. En revanche, il est difficile de savoir à quel intervalle ils étaient installés dans la fortification. La rainure de ceinture suggère qu'ils débordaient légèrement de la paroi pour empêcher l'eau de couler directement sur elle et de stagner au pied de la fortification. Leur forme rappelle ceux de Sélinonte, présentés *supra*.

⁶ Déversoir A : Il s'agit d'un bloc monolithique de grès, parallélépipédique, creusé d'une profonde rigole destinée à l'écoulement de l'eau (l. 0,20 m ; prof. 0,25/0,28 m). L. 1,64 m ; l. à l'embouchure : 0,49 m ; l. à l'arrière du bloc : 0,48 m ; h. max. visible : 0,42 m. À 0,10 m de l'embouchure, la paroi latérale est creusée d'une encoche de 0,10 m destinée vraisemblablement à permettre l'accrochage dans la paroi. À 0,34 m, un nouveau coup de ciseau forme une sorte de ressaut qui devait avoir la même fonction. Déversoir B : Bloc de mêmes typologie et matériau que le précédent : L. 1,33 à 1,36 m conservée ; l. à l'embouchure 0,53 m ; l. à l'arrière 0,58 m. Le déversoir se rétrécit donc vers son embouchure. La rigole ménagée en son centre est large de 0,15 m et profonde de 0,22 m. H. visible minimum : 0,32 m. Comme le déversoir B, à 0,09/0,11 m de l'embouchure, la paroi latérale est creusée d'une encoche de 0,09/0,11 m de largeur destinée vraisemblablement à permettre l'accrochage dans la paroi. À 0,56 m, un nouveau ressaut, beaucoup plus important que sur le déversoir A.

Déversoir C : Localisé aujourd'hui sous la tour 3. Bloc de même typologie et matériau que les précédents : L. 1,40 m/1,38 m ; l. max. 0,64 m ; h. max. 0,32 m. La rigole d'écoulement est large de 0,17 m et profonde de 0,14 m. Le déversoir est doté de la même rainure fonctionnelle que les déversoirs A et B : de 0,13 m à 0,17 m de largeur, elle est placée à 0,11/0,12 m de l'embouchure et fait le tour du bloc.

⁷ Bouffier, Koço, en préparation.



Fig. 8. Sélinonte, égout de la rue ScE (cliché S. Bouffier)

Un dernier type de déversoir est encore *in situ*. On ne peut pas exclure toutefois qu'il ait été remonté par l'Institut Albanais des Monuments, lors de la restauration de la fortification, car il est situé sous la première assise de blocs au sommet de la fortification conservée. Il s'ouvre dans la paroi du rempart oriental, dans le retour entre la tour 4 et la poterne Est. Il s'agit là aussi d'un bloc monolithe en grès, muni d'un bec verseur, qui déborde en façade. Sa hauteur par rapport au sol antique n'est pas restituable, vu que le plan de campagne actuel est en assez forte pente⁸ (fig. 6).

⁸ Le bloc conservé, d'une largeur en façade de 0,94 m, n'occupe pas la totalité de l'assise horizontale. La profondeur du bloc n'est pas connue. La hauteur des blocs environnants est de 0,42 m à 0,50 m, alors que la hauteur du déversoir est de 0,31 m. Dans la partie droite, une plaque taillée a été intégrée pour rattraper le niveau et ne pas fragiliser la chantepierre. Une rigole d'écoulement large de 0,44 m à l'extérieur, 0,23 m à l'intérieur, et profonde de 0,13 m est recreusée dans le déversoir. Elle déborde de 0,37 m de la paroi.

Faire passer les égouts

On connaît beaucoup mieux le cas des égouts qui traversent la fortification, et qui répondent à des exigences à la fois de défense et d'efficacité technique. Leurs dimensions plus importantes rendent plus vulnérable le segment du rempart où ils sont installés, car l'ennemi peut chercher à s'immiscer dans la conduite, d'où le choix récurrent de certaines caractéristiques topographiques et typologiques, observées dans la plupart des canalisations connues. En Grande Grèce, les évacuations de petites dimensions ouvertes dans les fondations du rempart débouchent dans les fossés lorsqu'ils existent, comme à Poseidonia et à Métaponte (Blum 1988 ; Sconfienza 1996). Les évacuations de dimensions plus grandes sont situées près des tours et des bastions, plus rarement le long des courtines, ce qui permettait de les protéger car leurs dimensions plus importantes pouvaient faciliter la pénétration ennemie. Dans ce cas, si les tours sont effectivement déconnectées du plan général d'urbanisme et



Fig. 9. Sélinonte, égout de la rue SbE (cliché S. Bouffier)

n'avaient pas de correspondance avec les axes de circulation, comme on l'a suggéré pour Caulonia (Tréziny 1989, p. 155), l'égout ne recueillait pas les eaux véhiculées par les rues, mais doit être compris dans le cadre plus réduit d'un quartier. Lorsqu'elle est connue sur toute l'épaisseur de la fortification, sa largeur est généralement constante, même si on a supposé parfois qu'elle ait adopté une forme en entonnoir. Sa hauteur est rarement restituée, sinon dans le cas d'Apollonia d'Illyrie, d'un état de conservation exceptionnel, et où elle s'élève à plus d'1,50 m. Dans de nombreux cas, les cités ont utilisé les portes comme évacuation naturelle des eaux de surface, ou y ont fait passer des canalisations, ce qui permettait d'éviter la traversée de la muraille et de faciliter l'entretien de la canalisation elle-même. C'est le cas notamment à Vélia dans la Porta Marina Nord à partir du IV^e s. (Napoli 1966, p. 216), à Locres Epizéphyrii dès le VI^e s. En Sicile, à l'époque archaïque, on peut observer que les évacuations sont décentrées de l'axe rue/porte, comme à Mégara Hyblaea ou à Sélinonte.

Les plus anciens égouts connus ont été identifiés à Mégara Hyblaea, où les travaux récents d'Henri Tréziny sur le système de défense de la cité archaïque et hellénistique ont mis au jour des aménagements remontant à la deuxième moitié du VII^e s. av. J.-C. (Gras, Tréziny, Broise 2004). Complétant de vieilles découvertes, les fouilles menées sur le site par l'École française de Rome dans les années 1977-1983 ont révélé deux égouts dans la partie méridionale de la fortification (fig. 7) : l'un, connu comme égout 7311 et daté de la deuxième moitié du VII^e s. jusqu'à la première moitié du VI^e s. av. J.-C. ; il est délimité par les blocs en gros appareil de la fortification⁹. Sa typologie en ferait une simple chantepleure si sa position topographique, dans le prolongement de la rue 5, ne confirmait sa nature d'égout, car il exploite l'appareil architectural du rempart comme à Sélinonte ou à Géla et n'est pas construit *per se*, comme l'égout 7201 qui le remplaça dans le courant du VI^e s. : celui-ci était constitué de dalles de fond en calcaire recreusées en leur centre pour faciliter l'écoulement des eaux et pour accueillir sur les bords les blocs des piédroits¹⁰. Deux encoches quadrangulaires, ménagées dans la deuxième dalle à l'entrée du parement intérieur, et une rainure verticale dans le piédroit Est, en axe avec les deux encoches, suggèrent la mise en place d'un mécanisme de fermeture par grille, destinée à empêcher l'entrée d'un assaillant potentiel ; même si l'on ne connaît pas la hauteur réelle de l'évacuation, le parallèle avec d'autres cités, comme Thasos (cité par Gras, Tréziny, Broise 2004, note 93) ou Apollonia d'Illyrie, suggère qu'elle pouvait atteindre une hauteur d'homme (Bouffier, Koço, en préparation). En même temps, il est étonnant que la grille de fermeture ait été posée sur le parement intérieur, car cela signifie que l'ennemi pouvait, le cas échéant, parcourir toute la profondeur du rempart. Il faut, selon moi, supposer l'existence d'une deuxième grille dans le parement extérieur car la grille intérieure était également destinée à arrêter les gros détritiques qui pouvaient à terme boucher la canalisation à l'intérieur du rempart. De la même manière, il faut probablement envisager l'existence d'une grille sur un autre site fouillé par H. Tréziny : à Caulonia, en Grande Grèce, immédiatement au Sud de la tour D de la fortification du V^e s. av. J.-C., un égout de 0,90 m de largeur entraînait dans la ville, en adoptant peut-être une forme en entonnoir, comme le propose H. Tréziny (Tréziny 1989, p. 132). Avoir placé l'égout sous la tour permettait de mieux en protéger l'accès.

⁹ Largeur env. 0,70 m ; cf. Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 215-219, fig. 252-253.

¹⁰ Largeur intérieure : 0,75 m ; largeur extérieure de 1,50 à 1,65 m, h. conservée 0,50 m. cf. Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 204-206, fig. 229-234.

Lors de la réfection des murailles au IV^e s. av. J.-C., l'égout, comme la tour, est remanié et rétréci à la largeur de 0,40 m au débouché externe, vraisemblablement pour limiter le risque de pénétration (Tréziny 1989, p. 145). Par ailleurs, la situation topographique des deux égouts de Mégara Hyblaea amène à s'interroger sur la politique de mise en place de ces aménagements. L'égout le plus sophistiqué, le 7201, est décalé par rapport à la rue 5 et ne peut donc en collecter les eaux de surface sans un dispositif complémentaire, surtout si l'égout 7201 a remplacé 7311, mais les fouilles n'ont pu le mettre en lumière

À Sélinonte, les recherches menées sur les parties archaïques de la fortification de Manuzza éclairent peu notre problématique : au niveau de la grande porte orientale, en correspondance avec la rue S11-E, axe central dans l'organisation urbaine de la ville du VI^e s. et sorte de voie sacrée qui menait de l'agora à la colline orientale des temples de Marinella, on aurait pu supposer un dispositif monumental ; un simple canal fut installé à la limite du bastion Nord et de l'accrochage du mur Nord, c'est-à-dire en position désaxée par rapport au flot qui pouvait se déverser du dallage de la rue S11-E (Mertens 2003, p. 266 et 368). On remarque ainsi la même dissymétrie qu'à Mégara Hyblaea, mais aussi à Locres (*infra*). Il faut en conclure alors que l'évacuation principale se faisait par la porte elle-même dont la largeur, de près de 10 m, égalait presque celle de l'artère de circulation.

Sur l'acropole, les canalisations qui traversent les murailles sont installées dans le prolongement des rues secondaires Est-Ouest et recueillaient donc les eaux usées des collecteurs urbains. Chaque axe est équipé, généralement à l'extrémité Est, d'une galerie d'évacuation qui traverse la muraille postérieure à la destruction de 409 av. J.-C. Les puits de regard présentent une typologie plus élaborée que les chantepleures. Ainsi, un regard quadrangulaire est ménagé au-dessus de l'égout débouchant de la rue ScE selon la nomenclature de Mertens (2003, Beilage 9 ; **fig. 8**). Le passage dans la muraille adopte alors une forme trapézoïdale. Cette ouverture empêchait les eaux pluviales de stagner au niveau du soubassement du rempart. Dans le même but, une autre canalisation, toujours ménagée dans la base du mur, adoptait la même forme trapézoïdale et descendait par le biais de degrés de faible hauteur à travers le rempart pour permettre un écoulement régulier et empêcher l'eau de menacer la substructure en prenant de la vitesse. Son rétrécissement progressif interdisait également le passage d'un homme (**fig. 9**).

À Géla, certaines canalisations devaient véhiculer également les eaux d'égout et être implantées à la sortie d'artères urbaines, même si la méconnaissance générale des



Fig. 10. Géla, égout de la fortification de Capo Soprano (cliché S. Bouffier).

quartiers jouxtant la fortification nous interdit de l'affirmer. Le soin manifeste attribué à leur typologie suppose qu'elles jouaient un rôle plus important que les chantepleures évoquées *supra*, comme en témoigne notamment le déversoir monumental, recreusé dans sa partie centrale, qui cassait la vitesse de l'eau et permettait aux eaux de s'écouler à quelque distance du soubassement (**fig. 10**).

L'égout le mieux conservé que nous connaissons en Occident grec est actuellement en cours d'étude sous la responsabilité de Lami Koço et moi-même dans le cadre de la mission franco-albanaise d'Apollonia d'Illyrie. Situé dans le segment oriental de la fortification, datable de l'époque hellénistique, il est défendu par un bastion installé en aval, à quelques mètres au Sud-Ouest (**fig. 11**). La canalisation recueillait les eaux du secteur oriental du centre monumental, inconnu pour l'instant, à partir d'un escalier que le réexamen récent permet d'attribuer à deux phases successives d'aménagements. La canalisation d'évacuation est construite en blocs appareillés en calcaire, traverse l'*emplecton* de la fortification sur une



Fig. 11. Apollonia d'Illyrie, la galerie d'évacuation couverte dans la fortification (cliché S. Bouffier).



Fig.12. Apollonia d'Illyrie, galerie d'évacuation couverte.
Escalier d'accès intérieur (cliché S. Bouffier).



Fig.13. Apollonia d'Illyrie, façade extérieure de la galerie
(cliché S. Bouffier).

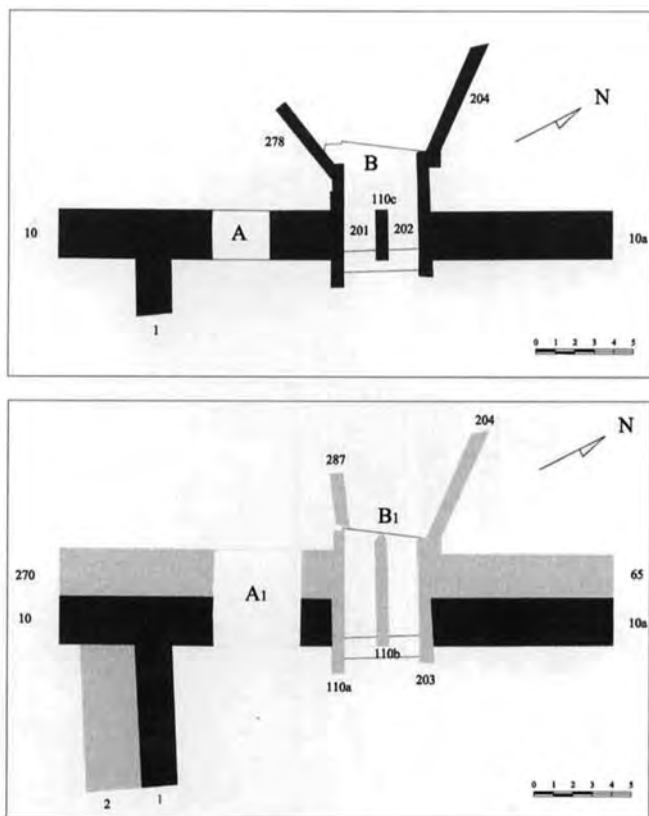
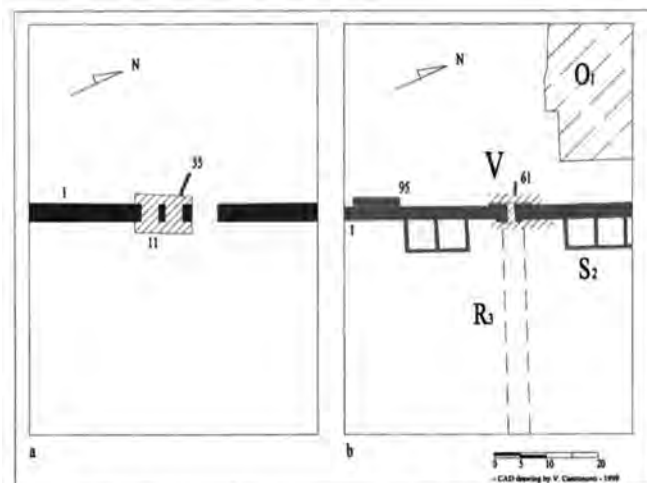
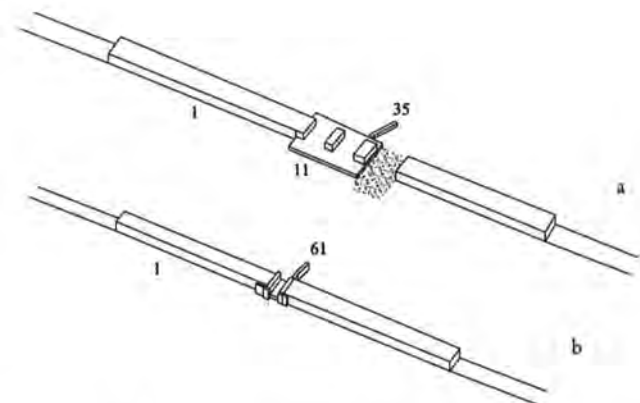


Fig. 14. Locres, évacuation de la Porta Portuense (Barra Bagnasco 2000, fig. 8a-b).

longueur de 11,90 m. Elle est accessible de l'intérieur de la ville par un escalier de cinq marches, perpendiculaire à la fortification, qui recueille les eaux par un dispositif en briques, et débouche hors du rempart à la hauteur de 1,25 m du sol actuel (fig. 12). Ses parois, sa couverture et son sol, recreusé pour faciliter l'écoulement de l'eau, sont constitués de dalles en pierres régulières qui accusent une forte déclivité, estimée à 24,9 %. Sa couverture est également composée de blocs de pierre encastrés dans les piédroits et descend en gradins vers le parement extérieur de la fortification. L'arrivée est ménagée dans un bloc de couverture de forme presque ogivale (fig. 13). La largeur et la hauteur de la canalisation sont pratiquement constantes (env. 0,45 m et 1,60 m), donc suffisantes pour laisser passer un homme, ce qui fragilise la défense de ce côté Est du rempart, d'autant que l'on n'a pas identifié pour l'instant de grille de fermeture. Il faut probablement envisager la présence d'un fossé ou d'un aménagement en première ligne que les fouilles anciennes n'ont pas révélé et que les investigations futures devront mettre en lumière. Contrairement à ce que l'on connaissait à Sélinonte et Mégara Hyblaea, cet aménagement monumental n'est pas destiné à capter les eaux d'une source jaillissant dans le versant, versant qui a été à Apollonia,



Locri Epizefiri, Centocamere: varco "con postierla". Schema della ricostruzione di età arcaica (a) e di IV sec. a. C. (b).



Locri Epizefiri, Centocamere: varco "con postierla". Schizzo assonometrico della sistemazione di età arcaica (a) e di IV sec. a.C. (b).

Fig. 15. Locres, dispositif de la Postierla v (Barra Bagnasco 2000, fig. 18-19).

recreusé et aménagé en terrasse pour renforcer le dispositif de défense et monumentaliser probablement la zone publique située en retrait. La circulation des eaux dans ce secteur devait être assez abondante et violente pour que l'on privilégie l'évacuation à la sécurité du passage ; la défense de la galerie devait être assurée de l'extérieur.

D'une manière générale, la topographie mouvementée du site renforce la nécessité de créer un réseau solide d'évacuations, comme le montrent les exemples de Locres Epizephyrii ou de Vélia.

À Locres, la partie basse de la ville est menacée à la fois par les eaux de ruissellement qui descendent des collines et par les cours d'eau comme les torrents saisonniers Lucifero au Nord de la ville, et le torrent de

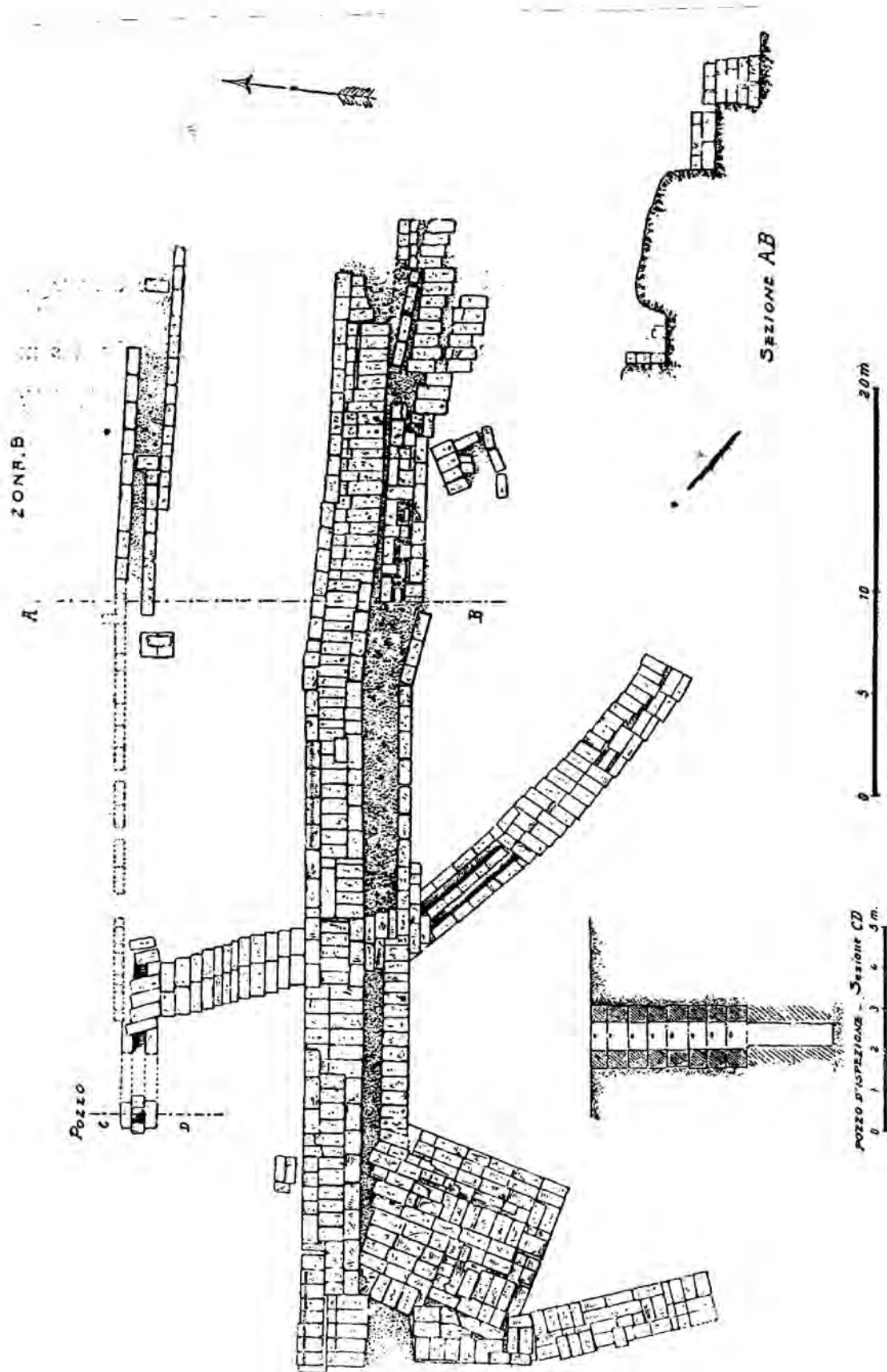


Fig. 16. Agrigente, égout de la porte de Géla (Gabrici 1925).

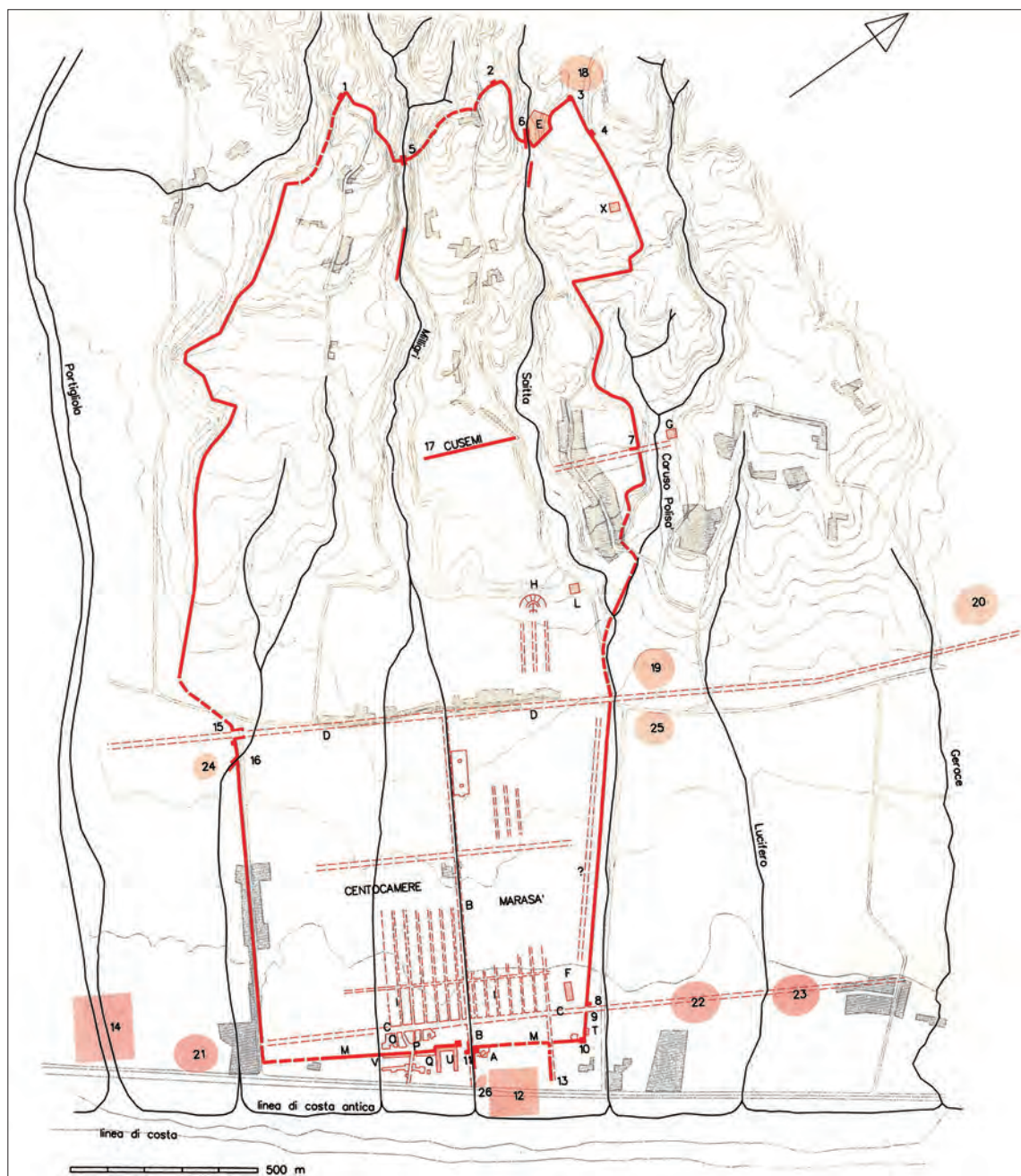


Fig. 1 Locri. Pianta generale con mura, strade, abitato, necropoli e fiumare

Legenda per numeri e lettere indicati nelle figg. 1, 2, 3:

1 Colle di Castellace. 2 Colle di Abbadessa. 3 Colle di Mannella. 4 Torre Marzano. 5 Varco vallone Milligri. 6 Varco vallone Saiita. 7 Varco per Grotta Caruso (?). 8 Torre Parapezza. 9 Porta di Parapezza. 10 Torre angolare ellenistica. 11 Porta di Afrodite. 12 Porto marino. 13 Infrastruttura a Nord del porto, esterna alle mura. 14 Porto-canale di Portigliola (?). 15 Porta Sud del Dromo. 16 Varco per acqua presso la porta Sud del Dromo. 17 Muro di Cusemi. 18 Necropoli greca di Mannella. 19 Necropoli greca di contr. Monaci. 20 Necropoli greca di contr. Faraone. 21 Necropoli greca di regione Tribona. 22 Necropoli greca di contr. Parapezza. 23 Necropoli greca di contr. Lucifero. 24 Necropoli romana di Quote S. Francesco. 25 Necropoli romana di regione Russo. 26 Necropoli romana di Marasà Sud. 462 Struttura monte-mare a Sud del porto, esterna alle mura. A Sacello di Afrodite e soprastante «casa dei leoni». B Plateia monte-mare (tra Centocamere e Marasà). C Plateia Nord-Sud già esplorata. D Strada del Dromo. E Persephoneion alla Mannella. F Tempio ionico di Marasà. G Santuario di Grotta Caruso. H Teatro. I Isolati regolari a Centocamere e Marasà. L Tempio di Casa Marafioti. M Mura marine. O Isolati scavi Oliverio-Lissi. P Propileo monumentale. Q Quartiere emporio. R1-R3 Strade esterne alle mura marine. S1-S6 Stenopoi. T Santuario extramuraneo (Thesmophorion?). U Stoà ad U. V Varco-postierla nelle mura marine a Sud del Propileo. X Sacello di Athena.

Fig. 17 Plan de Locres Epizéphyrii (Barra Bagnasco 1996).



Fig. 18. Agrigente, égout de la porte de Géla (cliché S. Bouffier).

Portigliola au Sud, ou les cours d'eau installés dans les vallons Milligri et Saitta, qui présentent quelques ramifications à l'intérieur de la ville. Marcella Barra Bagnasco a bien insisté sur le danger que représentaient ces torrents dont la violence saisonnière devaient être endiguée dès les zones intérieures de la ville (Barra Bagnasco 2000, p.31). Dès le VI^e s. av. J.-C., les constructeurs de la muraille ont tenu compte de ces impératifs en utilisant les portes d'accès pour faire passer la plupart des flux, notamment du côté Est de la ville, secteur le plus bas en cote et qui ouvrait directement sur la mer. Les recherches assez approfondies menées sur le segment maritime de la muraille n'ont révélé ni chantepleure, ni égout spécifique à la traversée de la fortification. En revanche, Marcella Barra Bagnasco a observé la présence de nombreuses poternes, pour la plupart installées dans l'axe des rues Est/Ouest, et qui évacuaient ainsi les eaux de surface (Barra Bagnasco 1996). À l'Est, dans le segment de mur qui longe la *contrada Centocamere* et la *contrada Marasà* sud, quatre portes ont joué le rôle d'égout à ciel ouvert (fig. 17, V).

La première porte au Nord, la *Porta Portuense*, qui donnait accès à l'une des zones religieuses les plus importantes de la cité, Marasà, présente un dispositif architectural que l'on retrouve dans la *Porta di Afrodite*, située plus au Sud : une poterne pour les piétons et les charrettes dans l'axe de la rue, et un passage contigu, destiné à l'écoulement des eaux N/S et qui fut remanié au moins au IV^e s. mais entretenu et maintenu jusqu'à l'époque romaine (fig. 14 ; Barra Bagnasco 2000). Constitué d'une plateforme de 5,50m x 4m de côté, le passage recueillait les eaux canalisées en amont par une sorte de digue à deux murs en éventail en débord sur l'intérieur de la fortification (L. cons. supérieure à 3m). Il présentait une légère déclivité vers l'extérieur (1%). Dans l'axe perpendiculaire au rempart, la plateforme était séparée en deux diverticules (l. 1,60m) par un mur intérieur et dotée d'une marche en aval, deux dispositifs qui permettaient de briser la vitesse de l'eau et de la canaliser au mieux vers l'extérieur. Hors de la fortification, les murs du passage forment une avancée pour éloigner l'eau des fondements du mur. Les fouilleurs ont identifié

sur certains blocs des rainures profondes, susceptibles d'avoir accueilli une vanne de régulation du débit des eaux. Ces vannes devaient également être destinées à fermer les ouvertures en cas de danger ennemi. La largeur et la hauteur de l'ouverture de la *Porta Portuense*, évaluées l'une à près de 4m, l'autre entre 0,90 et 1,50m, offraient une fragilité qu'il fallait absolument enrayer.

Au sud de ce segment de fortification, est connue la *Porta di Afrodite* qui occupe une position stratégique dans l'urbanisme de la ville à partir de la fin du VI^e s. av. J.-C. : elle s'ouvre au débouché de la grande *plateia* B Est/Ouest, qui sépare aujourd'hui le quartier de Centocamere de celui de Marasà et qui drainait les eaux d'une des ramifications du Milligri. Pour ne pas menacer la porte elle-même, les Locriens ont ménagé au Nord un passage spécifique à l'écoulement du Milligri. Typologiquement, celui-ci est analogue à ceux que l'on a vus sur le reste de ce segment de muraille : une plateforme en calcaire qui recueille les eaux du cours d'eau, y compris les détritiques variés comme l'a montré le remplissage, et les évacue vers la mer. Deux dispositifs de régulation du flux semblent en place : l'un destiné à briser la vitesse de l'écoulement, l'autre destiné à encastrer une vanne de régulation et de fermeture pour empêcher l'infiltration d'ennemis dans ce passage de plus de 6 m de largeur.

La situation est plus complexe pour la troisième porte, qualifiée de propylée : désaxé par rapport aux rues Est/Ouest, cet aménagement devait récolter toutes les eaux de surface de l'esplanade aménagée sur sa façade interne (Barra Bagnasco 1977). La monumentalisation de ce passage, accès vers la zone portuaire, révèle l'importance qu'on lui accordait. Pourtant ce propylée, aménagé à la fin du VI^e s., n'a pas révélé d'aménagement hydraulique spécifique. Seul son revêtement en dalles de calcaire, et son inclinaison vers l'extérieur, analogues à ceux de la poterne v, facilitaient l'écoulement des eaux hors de la muraille.

Enfin la plus méridionale des quatre portes est une simple poterne et traverse le rempart dans le quartier de Centocamere : elle draine les eaux qui descendent du quartier de la *Contrada di Centocamere*, peut-être aussi l'une des ramifications du Milligri (Barra Bagnasco 2000), et qui sont canalisées dans un égout longeant la *plateia* Est/Ouest, dont une première phase remonte au VI^e s. av. J.-C. Comme à la *Porta Portuense*, deux sortes de digues internes disposées en éventail canalisent les eaux vers le passage, lui-même large d'une douzaine de mètres, pentu et dallé de calcaire pour faciliter l'écoulement (Barra Bagnasco 2000). Les fouilleurs ont proposé deux lectures successives de cette poterne ; dans la première (Barra Bagnasco 1996), les Locriens auraient réduit, au IV^e s., la largeur de la voie (6 m) pour aménager, au centre et sur les bords latéraux du passage,

trois canaux qui libéraient la porte pour les piétons ou les chariots. Dans la seconde (Barra Bagnasco 2000), qui se fonde sur le parallèle avec la *Porta Portuense*, le large passage aurait été divisé en deux canalisations séparées par une cloison centrale (fig. 15) dès le VI^e s. et la poterne pour piétons adossée à cette évacuation. Dans un deuxième temps, au IV^e s., les Locriens auraient fermé la porte et maintenu le passage uniquement pour l'écoulement des eaux (l. 1,60m).

Dans le segment Sud de la fortification, la porte située dans l'axe du Dromos, axe Nord/Sud qui délimitait les parties amont et aval de la ville, n'était pas utilisée comme voie d'eau ; en revanche, la tour méridionale qui la fermait, protégeait également un véritable passage, large de 4 m, ménagé dans la muraille et recueillant les eaux de la *plateia* et vraisemblablement aussi du torrent saisonnier de Portigliola. La structure, qui suivait l'orientation de la pente et se présentait alors transversalement par rapport à la muraille, permettait aux eaux du torrent de s'engouffrer dans le canal construit en blocs de calcaire très robustes et soigneusement agencés, sans toucher le mur lui-même (Costamagna-Sabbione 1990, p. 264-268). Là aussi, comme dans le passage de la *Porta di Afrodite*, on a observé la présence de rainures dans le seuil, susceptible d'avoir accueilli une vanne mobile. À une trentaine de mètres, à l'Est, un autre égout de dimensions moindres devait récolter et évacuer les eaux de ce quartier, inconnu par ailleurs.

Le site de Vélia présente également un relief particulièrement abrupt, qui se caractérise par une colline pentue dominant deux zones résidentielles et portuaires au Nord et au Sud, menacées par l'ensablement et les glissements de terrain de la ville haute. La présence de la source Hyèlè, éponyme de la cité, et d'écoulements variés a fait qualifier cette ville de « cité des eaux » (Greco 1999) et a dû nécessiter une véritable gestion des ressources hydrauliques pour protéger les structures bâties. Ainsi l'interprétation donnée à la tour de Castelluccio montre bien la multifonctionnalité de certains aménagements : la tour était à la fois un poste de contrôle et de surveillance installé sur l'extrémité de la fortification orientale, et une sorte de réservoir, de château d'eau, qui recueillait les eaux de pluie ou d'une source locale, pour l'instant non identifiée, et la canalisait pour la distribuer ensuite en aval (Sokolicek 2006). Paradoxalement, on a découvert ou publié peu de canalisations d'évacuation. Dans le quartier méridional, lors de l'aménagement du port et du quartier résidentiel méridional à la fin du IV^e s. av. J.-C., un projet global de drainage du quartier du Port comprend la mise en place, sur la partie Sud de la *Via del Porto*, d'une évacuation qui éloigne les eaux de l'habitat en les canalisant vers une structure à deux fentes très

allongées, ménagée dans la muraille, à l'Ouest de la tour B6 (Schmiedt 1970, p. 73, fig. 2, et 82, fig. 11 ; Napoli 1970, p. 229-232). La typologie de cette évacuation est récurrente dans un certain nombre de sites.

Dans d'autres villes en revanche, tout particulièrement en Grande Grèce, le relief plat de plateformes calcaires, presque au niveau de la mer, ou de plaines alluviales irriguées par des fleuves au cours méandreux pose un autre type de problème : les eaux ne menacent pas les murs mais les sols et risquent de transformer la ville en marécage par l'infiltration progressive des eaux stagnantes dans les surfaces bâties. C'est le cas de la ville de Sybaris-Thourioi, encore insuffisamment connue, de Métaponte ou de Poseidonia.

À Métaponte, la mise en place de l'urbanisme orthogonal au milieu du VI^e s. av. J.-C. s'est accompagnée de la création d'un réseau d'évacuations qui suivent le quadrillage de la voirie. Une grande canalisation, dont la première phase remonte au milieu du VI^e s. av. J.-C., recueille les écoulements urbains de toute nature venus des axes latéraux et traverse la fortification à travers une structure bipartite, comme à Vélia (Sconfienza 1996), et à la même époque (fin du IV^e-début du III^e s. av. J.-C.).

On retrouve le même problème à Poseidonia où la cité grecque est installée sur une plateforme et où, dès la deuxième moitié du VI^e s. av. J.-C., les autorités ont dallé les rues et installé un réseau d'égouts et de drainage dans le cadre du plan d'urbanisme (Greco 1990, p. 96) : si l'on ne dispose pas de données pour cette période, on connaît un égout d'époque hellénistique, bâti en dalles de calcaire, qui quitte le sanctuaire d'Héra au Sud et longeait la grande *plateia* Nord/Sud pour traverser la fortification près de la *Porta Giustizia* (Sconfienza 2005, p. 80).

Dans certaines villes, pour renforcer le dispositif défensif, l'égout est scindé en deux parties, ce qui limite les dimensions de la canalisation et empêche la pénétration de l'ennemi à l'intérieur de la galerie souterraine. C'est le cas à Agrigente, à Camarina ou à Sélinonte (Mathieu 2003, p. 204-205, n° 584), à Troina¹¹ et dans plusieurs villes italiotes, Métaponte, Vélia ou Locres Epizéphyrii (*supra*).

À Agrigente, à quelques mètres de la porte I, située immédiatement au Sud du sanctuaire de Déméter et Coré, Ettore Gabrici mit au jour, dans les années 1920, un ensemble d'égouts complexe traversant la fortification d'époque archaïque (Gabrici 1925). Les eaux convoyées par deux canalisation, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest,

se rejoignaient dans un collecteur central qui suivait la déclivité, assez importante en cet endroit (fig. 16), et se subdivisait en deux branches contiguës pour traverser la muraille. Le bastion situé immédiatement au Sud permettait de protéger l'égout d'autant que celui-ci recueillait l'eau excédentaire d'un aqueduc (comme le suggère le puits de regard caractérisant ces ouvrages hydrauliques) et représentait un point névralgique du secteur. Au point d'intersection, la structure était assez complexe : les eaux des deux canalisations se jetaient dans deux grands passages rectangulaires contigus qui se transformaient en une évacuation unique, séparée en deux par des blocs supportant les dalles de couverture (fig. 18). Le soin apporté à cet aménagement, par l'utilisation de blocs parallélépipédiques identiques à ceux de la muraille, confirme l'importance de cet égout dans le drainage urbain.

À Camarina, des canalisations évacuant l'eau hors de la fortification vers le fleuve Hipparis sont attestées dans la partie septentrionale de la ville (Collin Bouffier 2006, p. 192). Fouillées par Paolo Orsi, elles offraient une typologie que l'on retrouve à Agrigente ou à Sélinonte. À *Cava di Gesso*, l'égout était creusé dans l'argile pour la partie haute et construit en pierres irrégulières pour la partie basse. Il était constitué d'un double canal, étayé sur les piédroits et la couverture par de gros blocs. L'intérieur de la canalisation était imperméabilisé, ce qui est rare dans ce type d'aménagement hydraulique et offre également un critère de datation en faveur de l'époque hellénistique car on ne connaît pas, pour l'Occident au moins, d'égout imperméabilisé avant cette période. Un deuxième égout était situé plus à l'Est et présentait trois drains d'écoulement. Les doubles ou triples canaux s'expliquent là aussi par le fait qu'il fallait empêcher l'ennemi de pénétrer par ces entrées et leurs dimensions confirment cette hypothèse : de hauteur suffisante pour permettre le passage d'un individu (1,30 m), ils ont une largeur minimale (0,30 m).

Cette rapide revue des évacuations traversant les murailles dans les villes grecques d'Occident montre que les constructeurs ont généralement conçu ces canalisations en lien avec le plan d'urbanisme de la ville et non pas en fonction de la fortification. La construction de l'enceinte a dû tenir compte de ces égouts, essentiels pour le drainage de l'espace urbain. Aussi le passage des eaux par la porte apparaît-il souvent comme le moyen le plus adéquat et le plus aisé du point de vue de la réalisation technique, celui aussi qui facilitera les pratiques d'entretien. Mais dans le cas où les constructeurs ont dû faire passer les eaux à travers l'obstacle que représente le rempart, ils ont presque toujours privilégié la sécurité de la ville à l'efficacité de l'aménagement, quitte à compliquer la tâche des agents d'entretien, d'où les modifications et réfections que l'on observe dans certains cas.

¹¹ À l'embouchure de la canalisation, un pilier divise en deux la largeur pour empêcher le passage : Militello (E.) – Troina. Scavi effettuati dall'Istituto di Archeologia dell'Università di Catania negli anni 1958 e 1960. *NSA*, 1961, p. 323 et 326, fig. 3.

Bibliographie

- Adam 1982** : ADAM (J.-P.) – *L'architecture militaire grecque*. Paris, Picard, 1982.
- Atlas 2007** : DIMO (V.), LENHARDT (Ph.), QUANTIN (Fr.) – *Apollonia d'Illyrie, 1. Atlas archéologique et historique*. Athènes et Rome, Collection de l'École française de Rome n°391, 2007.
- Barra Bagnasco 1977** : BARRA BAGNASCO (M.) – Locri I, Lo scavo. In : Barra Bagnasco (M.) éd., *Locri Epizefiri I. Ricerche nella zona di Centocamere. Le fonti letterarie ed epigrafiche*. Florence, Sansoni, 1977, p. 3-49.
- Barra Bagnasco 1996** : BARRA BAGNASCO (M.) – Fortificazioni e città a Locri Epizefiri, alla luce delle più recenti scoperte. *RM*, 103, 1996 p. 129-154.
- Barra Bagnasco 2000** : BARRA BAGNASCO (M.) – Spazi interni ed esterni alle mura nella zona costiera di Locri Epizefiri: un esempio di pianificazione integrata. *Orizzonti. Rassegna di archeologia*, I, 2000, p.11-33.
- Blum 1988** : BLUM (I.) – Le mura. In : *Poseidonia-Paestum. Atti del 27° Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto-Paestum 1987*. Tarente, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 1988, p. 575-589.
- Bouffier, Koço, en préparation** : BOUFFIER (S.), KOÇO (L.) – Un aménagement hydraulique monumental à Apollonia d'Illyrie : la canalisation d'évacuation couverte du rempart est. En préparation.
- Collin Bouffier 2006** : COLLIN BOUFFIER (S.) – La gestion des ressources hydriques dans la cité antique de Camarina. In : Pelagatti (P.), Di Stefano (G.), de Lachenal (L.) éd., *Camarina, 2600 anni dopo la fondazione. Nuovi studi sulla città e sul territorio*. Raguse et Rome, Centro Studi Feliciano Rossitto-Libreria dello Stato, 2006, p. 183-196.
- Costamagna, Sabbione 1990** : COSTAMAGNA (L.), SABBIONE (C.) – *Una città in Magna Grecia, Locri Epizefiri. Guida archeologica*. Reggio Calabria, Ed. Laruffa, 1990.
- Foti 1977** : FOTI (G.) – La topografia di Locri Epizefiri. In : *Locri Epizefiri. Atti del 16° Convegno internazionale di studi sulla Magna Grecia. Taranto, 3-8 ottobre 1976*. Tarente, Istituto di Studi Magna Grecia, 1977, p. 343-362.
- Gabricsi 1925** : GABRICI (E.) – Selinunte. Scavi e scoperte archeologiche dal 1916 al 1924. *NSA*, 1925, p. 450-461.
- Garlan 1974** : GARLAN (Y.) – *Recherches de poliorcétique grecque*. Athènes, École française d'Athènes, et Paris, de Boccard, 1974.
- Ginouvés 1992** : GINOUVÈS (R.) dir. – *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine, tome 2. Éléments constructifs : supports, couvertures, aménagements intérieurs*. Rome, École française de Rome, 1992.
- Gras, Tréziny, Broise 2004** : GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).
- Greco 1990** : GRECO (E.) – Topografia e Urbanistica. In : *Paestum, la città e il suo territorio*. Quaderno di documentazione. Rome, Istituto dell'Enciclopedia italiana, 1990.
- Greco 1999** : GRECO (G.) – Velia: città delle acque. In : Krinzing (F.), Tocco (G.), *Neue Forschungen in Velia. 'Akten des Kongresses La ricerca archeologica a Velia' Rom, 1.-2. Juli 1993*. Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1999, p. 73-83.
- Griffo 1953** : GRIFFO (P.) – *Attività archeologica a Gela. Gli scavi delle fortificazioni greche in località Capo Soprano*. Agrigento, Soprintendenza alle Antichità, 1953.
- Lawrence 1979** : LAWRENCE (A.W.) – *Greek Aims in Fortifications*. Oxford, Clarendon Press, 1979.
- Mathieu 2003** : MATHIEU (K.) – Wasseröffnungen. In : Mertens 2003, p. 204-207.
- Mertens 1989** : MERTENS (D.) – *Die Mauern von Selinunt: Vorbericht der Arbeiten des Deutschen Archäologischen Instituts Rom 1971-75 und 1985-87*. Mayence, Ph. von Zabern, 1989.
- Mertens 2003** : MERTENS (D.) – *Selinus I. Die Stadt und ihre Mauern*. Mayence, Ph. von Zabern, 2003.
- Napoli 1966** : NAPOLI (M.) – La ricerca archeologica di Velia. *PP*, 21, 1966, p.191-237.
- Napoli 1970** : NAPOLI (M.) – Intorno alla pianta di Velia. In : *Nuovi Studi su Velia. PP*, 25, 1970, p. 226-235.
- Panvini 1996** : PANVINI (R.) – ΓΕΛΑΣ. *Storia e archeologia dell'antica Gela*. Turin, Società editrice internazionale, 1996.
- Schmiedt 1970** : SCHMIEDT (G.) – Contributo alla ricostruzione della situazione geotopografica di Velia nell'antichità. In : *Nuovi Studi su Velia. PP*, 25, 1970, p. 65-92.
- Sconfienza 1996** : SCONFIENZA (R.) – Sistemi idraulici in Magna Grecia: classificazione preliminare e proposte interpretative. *Bollettino Storico della Basilicata*, 12, 1996, p. 25-66.
- Sconfienza 2005** : SCONFIENZA (R.) – *Fortificazioni tardo classiche e ellenistiche in Magna Grecia. I casi esemplari nell'Italia del Sud*. Oxford, BAR International Series 1341, 2005.
- Sokolicek 2006** : SOKOLICEK (A.) – Architettura e urbanistica di Velia: lo sviluppo della città in relazione al cosiddetto tratto A delle mura. In : *Elea-Velia, Atti del 45° convegno internazionale di studi sulla Magna Grecia, Taranto 22-25 settembre 2005*. Tarente, Istituto di Studi Magna Grecia, 2006, p. 193-205.
- Tréziny 1989** : TRÉZINY (H.) – *Kaulonia I. Sondages sur la fortification Nord (1982-1985)*. Naples, Centre Jean Bérard, 1989.
- Winter 1971** : WINTER (F.E.) – *Greek Fortifications*. Londres, Routledge and Kegan Paul, 1971.

Réflexions sur l'architecture politique en Grèce d'Occident

Marie-Christine Hellmann*

Abstract. *This article concerns monumental political architecture in Western Greece (Sicily, South Italy and Provence): the assembly place or *ekklesiasterion*, the Council house or *bouleuterion*, and the *Prytaneum*. The former identifications are reexamined, as many are too hypothetical, but it is certain that this western group has specific features.*

Les particularités de l'architecture de la Grèce d'Occident, par rapport à celles de la métropole, ont déjà été soulignées, qu'il s'agisse d'éléments de la construction (ainsi, les terres cuites architecturales) ou d'un type d'édifice : on pense bien sûr aux temples, mais les « bâtiments à fonction politique »¹ – par ordre de grandeur : les bâtiments d'assemblée du type *ekklesiasterion*, ceux du Conseil ou *bouleutèrion*, enfin les prytanées, tous situés de préférence sur l'agora ou à proximité – ont aussi fait l'objet de quelques constatations.

Il m'a paru souhaitable de faire le point sur l'architecture politique en Grèce d'Occident, car elle est relativement mal connue en dehors de quelques archéologues et d'historiens, si l'on en juge d'après les listes de « monumental political architecture » publiées en 1994 par le « Copenhagen Polis Center »². Ce commode point de départ sera confronté ici à des analyses et des publications plus récentes, d'où il ressort que ce domaine est encore grevé de bien des spéculations hâtives³.

Les bâtiments d'assemblée

En relevant les attestations textuelles et épigraphiques des assemblées politiques de Sicile et de Grande Grèce, Franco Ghinatti a rappelé que le cadre institutionnel des

colonies grecques d'Occident⁴ n'était pas comparable à celui d'Athènes ni d'autres villes démocratiques, précisé par Aristote dans sa *Constitution des Athéniens* : l'oligarchie étant le régime habituel en Occident, il ne faut pas y chercher partout une *ekklesia* qui rassemblerait tous les citoyens. L'assemblée populaire la plus courante est l'*halia*, et une *synklètos* – le terme finira par désigner le *senatus* romain – peut aussi se réunir en Occident. Cette situation explique en partie le caractère conventionnel de la dénomination d'*ekklesiasterion* pour quelques grandes structures mises au jour en Grèce d'Occident.

Très peu d'*ekklesiasteria* ont été identifiés avec certitude dans le monde grec et les attestations écrites du terme sont aussi rares que problématiques, pour la simple raison que l'assemblée du peuple ne disposait pas toujours d'un édifice spécial pour ses réunions⁵. On sait d'après Homère que l'*ekklesia* a pu se réunir sur l'agora, puis dans un lieu susceptible de porter un autre nom que celui d'*ekklesiasterion* (Pnyx à Athènes, Skias à Sparte), mais, surtout, des sources littéraires et épigraphiques prouvent que l'*ekklesia* s'est volontiers approprié des théâtres, qui n'étaient pas monopolisés par des représentations dramatiques ou musicales. Comme la construction et l'entretien d'un théâtre étaient une lourde charge pour les finances publiques, on comprend bien que chaque *polis* n'ait pas souhaité aménager en plus un monument séparé à fonction uniquement politique. L'identification plausible d'un *ekklesiasterion* repose alors sur plusieurs critères conjugués (outre l'emplacement) : l'architecture, qui doit permettre à un grand nombre de personnes de « faire cercle » vers un orateur debout au centre, la capacité – sachant, toutefois, que le nombre de votants à l'assemblée populaire est malaisé à estimer, car très variable d'une cité à l'autre –, des trouvailles (inscriptions) ou la proximité d'autres bâtiments pouvant être mis en rapport avec un *ekklesiasterion*.

* CNRS - Université de Paris Ouest, équipe ArScAn, Maison René Ginouvès - Nanterre.

¹ L'expression vient de Ginouvès 1998, p. 81-82 (section « architecture civile et édilitaire »).

² Ci-dessous : CPC. En dépit de son titre, l'article de Hansen, Fischer-Hansen 1994 va au-delà des époques archaïque et classique.

³ J'ai plaisir à offrir cette étude à Henri Tréziny, en souvenir d'une amitié qui remonte aux séminaires parisiens de Roland Martin.

⁴ Ghinatti (Fr.) – *Assemblée grecque d'Occidente*. Turin, Società editrice internazionale, 1996.

⁵ Hansen, Fischer-Hansen 1994, surtout p. 44-75, où l'on revient sur les conclusions de Kolb (F.) – *Agora und Theater, Volks- und Festversammlung*. Berlin, Gebr. Mann, 1981.

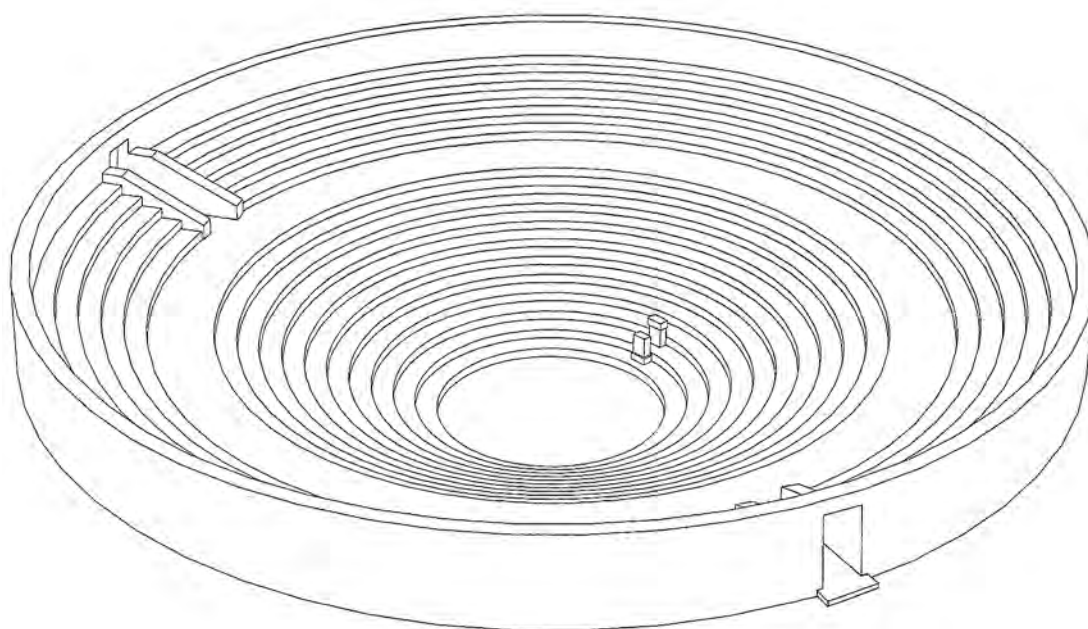


Fig. 1. Poseidonia, agora, restitution A de l'*ekklèsiastèrion*. D'après Greco, Theodorescu 1983, fig. 31.

Il est d'autant plus remarquable que trois de ces lieux d'assemblée aient été reconnus en Occident (à Agrigente, à Métaponte et à Poseidonia), où deux autres identifications ont aussi été proposées, à Rhégion et à Morgantina. Mais ces dernières sont bien moins convaincantes que celles des trois premières villes, qui ont en commun des rangées de gradins dessinant un cercle complet ou juste diminué d'un quadrant, un plan non attesté à ce jour en Grèce continentale et en Asie Mineure, où il semble qu'on ait préféré s'en tenir, pour quelques *ekklèsiastèria* assurés, au demi-cercle, parfois légèrement réduit (à Athènes) ou à peine agrandi (à Kassopè).

Commençons par « l'édifice circulaire » de l'agora de Poseidonia, car il est exemplaire d'une certaine difficulté à distinguer un *ekklèsiastèrion* d'un *bouleutèrion*, avant tout à cause de divergences sur le calcul du nombre des places. Les fouilleurs avaient d'abord publié cet édifice à degrés concentriques taillés dans le rocher (diamètre maximal 35 m, diam. de l'orchestra 7,50 m), datable⁶ des années 480-470, en le restituant de deux manières possibles : dans la restitution A, six rangées de gradins au-dessus d'un *diazôma* occupaient la partie supérieure, mal conservée sur le terrain, et dans B elles étaient remplacées par un portique, toujours avec deux étroits passages

d'accès non symétriques, dont un seul est attesté (Greco, Theodorescu 1983, p. 39-49 et 79-83). Dinu Theodorescu a compté 1100 à 1400 places pour la restitution A (fig. 1), en prévoyant 0,60 m à 0,80 m de largeur pour un siège (hauteur des degrés 0,32 m, profondeur totale 0,72 m), ce qui lui faisait supposer un *bouleutèrion*. Mais ce mode de calcul, trop moderne, ne convient pas : d'après les repères gravés sur les gradins de quelques théâtres antiques, une largeur réduite, entre 0,36 et 0,41 m, était accordée autrefois aux spectateurs, qui devaient accepter de se serrer si nécessaire (Ginouvs 1998, p. 133 n. 41). Avec une assise large de 0,40 m, 1700 personnes pouvaient donc prendre place dans la restitution A de Poseidonia, la seule finalement retenue par Emanuele Greco, qui a également accepté l'interprétation comme *ekklèsiastèrion*⁷, par comparaison avec les édifices similaires dégagés à Métaponte comme à Agrigente, et parce qu'un *bouleutèrion* serait mal envisageable en Occident à une date aussi haute (cf. ci-dessous, p. 144). L'édifice paraît avoir gardé une fonction civique au IV^e s. : un autel et une stèle de la période lucanienne étaient dressés à l'intérieur, la stèle étant peinte d'une dédicace à « Juppiter » (correspondant à Zeus *agoraios* ?) en osque.

⁶ La datation a été confirmée par des sondages plus récents.

⁷ Greco (E.) – L'*ekklèsiastèrion* di Poseidonia-Paestum. In : Verger (St.) dir., *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen*. Rome, École française de Rome, 2000, p. 337-340. Cf. Mertens 2006, p. 337-339.

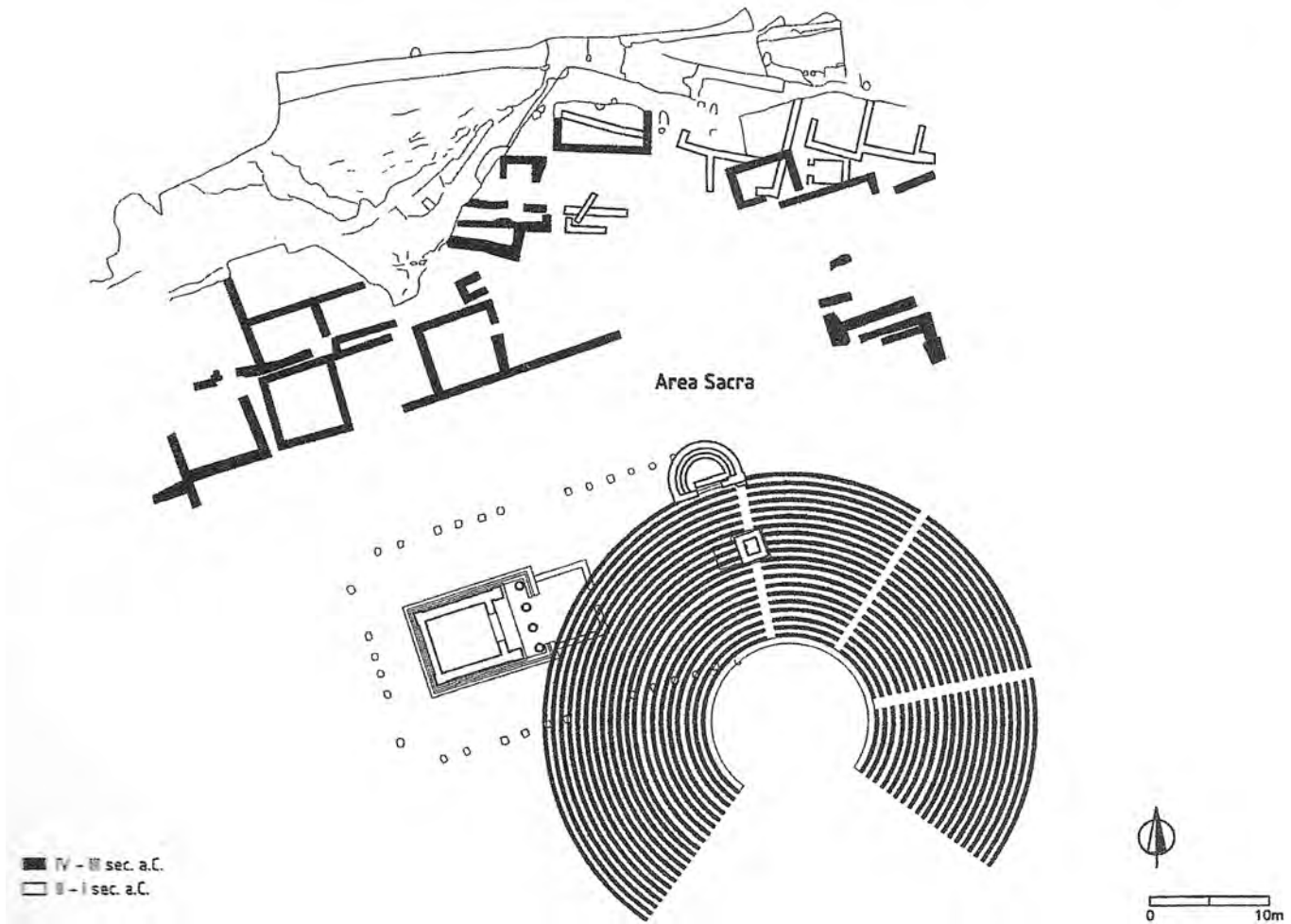


Fig. 2. Agrigento, agora supérieure (San Nicola), plan de l'*ekklēsiastērion*. D'après De Miro 2006, p. 71.

C'est une structure circulaire aux trois quarts seulement, pour un diamètre maximal de 48 m, qui fut découverte peu après 1960 par Ernesto De Miro⁸ sur l'agora supérieure d'Agrigento (fig. 2). Autour d'une orchestra dont le diamètre atteint 5,60 m, dix-neuf à vingt rangées de gradins ont été taillées dans le rocher en pente, sauf au Sud où il a fallu les construire ; elles sont coupées par trois escaliers dans la seule partie Nord-Est et couronnées par un déambulatoire large d'1 m, bordé d'un parapet ou peut-être même d'un portique, d'après des mortaises dans le rocher. Les dimensions des gradins, distants de 0,45 m et profonds de 0,33 m, pour une hauteur de 0,30 m, font estimer la capacité du *koilon* à environ 3000 personnes, disposant chacune d'un espace large de 0,45 m. Le quart non aménagé en gradins a été occupé par des structures romaines, mais en comparant

ce dessin avec celui des édifices de Métaponte et de Poseidonia, il est bien possible, comme l'ont suggéré plusieurs spécialistes, que le cercle fût à l'origine complet⁹. L'identification de ce monument comme lieu de l'assemblée des citoyens n'est pas seulement fondée sur sa belle capacité : un *bouleutērion* et une *halia* sont épigraphiquement attestées à Agrigento, or nous verrons (p. 144) qu'un édifice identifiable comme *bouleutērion*, par son plan comme par sa capacité, a été dégagé dans le même secteur, qui peut alors être interprété comme un secteur civique. E. De Miro avait d'abord daté cet « *ekklēsiastērion* » du III^e s., avant d'opter pour la seconde moitié du IV^e s., avant tout pour des raisons historiques (De Miro 2006, surtout p. 70-72).

⁸ De Miro (E.) – L'*ekklēsiastērion* in contrada di San Nicola di Agrigento. *Palladio*, 17, 1967, p. 164-168.

⁹ Hansen, Fischer-Hansen 1994, p. 55-57 n. 128. Cf. Mertens 2006, p. 318 et fig. 576 p. 319, fig. 608 p. 339.

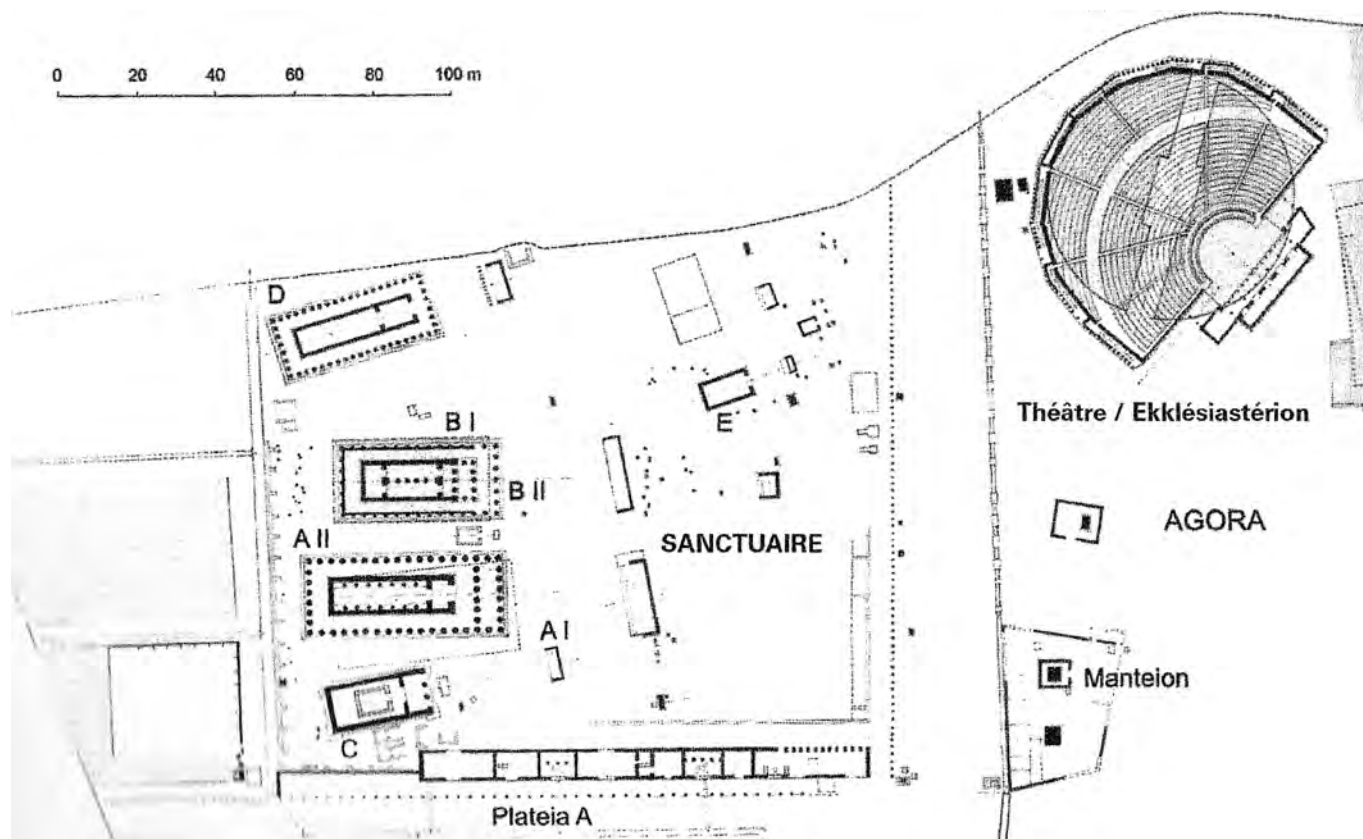


Fig. 3. Métaponte, agora, plan restitué du théâtre-ekklèsiastèrion circulaire (phase du V^e s.) sous l'hémicycle théâtral du IV^e s.
D'après Mertens 2006, p. 156 fig. 270, avec légendes traduites.

Tout en étant par certains côtés un *unicum*, l'édifice fouillé sur la vaste agora de Métaponte¹⁰ se rattache au même groupe architectural. Sa première phase consistait en une tribune de gradins en bois (des *ikria*, donc), tournée vers le grand sanctuaire occidental ; elle fut détruite par un incendie à la fin du VII^e s. Au même emplacement, sans doute vers le milieu du VI^e s., un espace libre de 12-14 x 18-20 m fut entouré d'un terrassement retenu par un mur circulaire, sur un sol en très légère pente vers le rectangle central, dans l'axe duquel avaient été tracés deux larges passages symétriquement opposés. Cette construction d'un diamètre de 62 m pouvait accueillir, sur des bancs (en bois, en pierre ?) ou à même le sol, environ 7 500 personnes. La proximité du sanctuaire occidental suggère une destination en premier lieu « théâtrale » (au sens originel du terme : « le lieu pour regarder »), pour des concours musicaux ou même athlétiques, convergeant vers l'« orchestra » rectangulaire, mais les dimensions et la capacité exceptionnelles de l'édifice, ainsi que la création, à peu près en même temps, d'un petit sanctuaire de Zeus *Agoraios* quasi contigu au côté Nord du mur de

soutènement poussent à lui accorder une fonction politique concomitante, d'où son nom désormais courant de « théâtre-ekklèsiastèrion », voire *ekklèsiastèrion* tout court – quand bien même nous ne connaissons pas plus les institutions de Métaponte que celles de Poseidonia. Dans la première moitié du V^e s., le *hiéron* de Zeus fut agrandi et l'édifice monumental réaménagé (fig. 3) : le mur de soutènement circulaire en pierre de taille fut rehaussé afin d'installer des gradins concentriques en pierre sur une pente accrue (en passant de 4° à 7°) et l'orchestra fut délimitée à 12,80 x 19,05 m par trois rangs de gradins, entre les deux corridors larges de 8 m. Dans cette phase la capacité serait, selon Dieter Mertens, de 7 500-8 000 personnes. Vers la fin du IV^e s., un théâtre de plan plus classique, doté d'un bâtiment de scène devant une orchestra circulaire, en bas d'un hémicycle toutefois divisé en sections irrégulières, succéda à l'édifice fait de deux demi-cercles opposés¹¹ ; il n'y a aucune raison de penser que ce théâtre ne fut pas, lui aussi, multifonctionnel.

¹⁰ Mertens 2006, p. 156-163 et 334-337, résume ses articles publiés depuis 1982 sur ce monument, avec de belles illustrations.

¹¹ Mitens 1988, p. 140-144 ; Mertens (D.) – Schnurkonstruktionen. In : Hoffmann (A.), Schwandner (E.-L.), Hoepfner (W.), Brands (G.) éd., *Bautechnik der Antike. Internationales Kolloquium in Berlin, Februar 1990*. Mayence, Philipp von Zabern, 1991, p. 155-160.

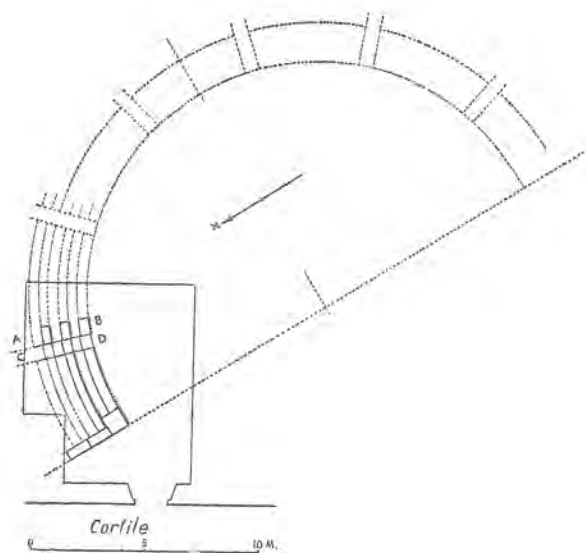


Fig. 4. Rhégion, plan des gradins incurvés dégagés, avec un essai de restitution. D'après P. Orsi, *NSc*, 1922, fig. 18.

À Reggio Calabria, Paolo Orsi avait décrit en 1922 quelques rangées des gradins latéraux d'un monument bâti contre une légère pente naturelle, au centre de l'antique Rhégion (fig. 4). Il y voyait un odéon (soit un petit théâtre couvert, suivant la terminologie retenue à partir du I^{er} s. av. J.-C.¹²) plutôt qu'un véritable théâtre¹³, car selon lui les susbstructions ne pouvaient pas supporter un *koilon* étendu. Il le datait au plus tard du début du III^e s., d'après la technique de construction et le style de trois chapiteaux ioniques en terre cuite, supposés provenir du décor de la *skènè*. Soixante ans plus tard, sans fouilles complémentaires (rendues impossibles par la présence de la ville moderne) mais à partir d'un nouveau relevé, Francesca Martorano en proposa une restitution différente¹⁴, alors que la date de l'ensemble avait déjà été remontée au IV^e s. par d'autres savants, pour les mêmes raisons que P. Orsi. Au-dessus d'une orchestra de 21,90 m de diamètre, quinze rangées de sièges ont été réparties sur six *kerkidés*, pour 1 500 à 1 600 personnes, d'où l'idée d'un *ekklèsiastèrion* ou, plus précisément, du lieu d'assemblée contenant un *bèma* auprès duquel Timoléon s'était placé en 344 (selon Diodore, XVI, 68, 4-5, et Plutarque, *Timoléon*, 10, 4-5). Mais si l'on accepte cette interprétation, ce serait à ce jour le seul *ekklèsiastèrion* d'Occident planifié en hémicycle,

et non en cercle complet – ou presque complet, si l'on veut laisser à Agrigente ses trois quarts de cercle. La proposition de Fr. Martorano a laissé les commentateurs sceptiques ; ils préfèrent généralement attribuer ces gradins au théâtre de la ville, vainement cherché ailleurs, plutôt qu'à un odéon¹⁵, étant donné sa date et le fait que le diamètre restitué du *koilon* est vraiment faible par rapport à celui de l'orchestra, si bien qu'on imagine *a priori* un *koilon* plus vaste, pour un nombre supérieur de personnes¹⁶. On pourrait alors songer à une utilisation conjointe du théâtre de Rhégion pour des représentations dramatiques et pour des réunions politiques.

Le cas de Morgantina est très différent. Au centre de l'agora allongée, un escalier monumental large d'environ 52 m permettait de passer d'une partie haute à une partie basse. Reliées en angle très ouvert, trois sections de degrés rectilignes en calcaire (tantôt 15 degrés, tantôt 13), à la surface mal lissée et dépourvue de crampons, sont datées par des monnaies vers le deuxième quart du III^e s. av. J.-C. L'interprétation comme *ekklèsiastèrion* a été proposée dès le début de la fouille américaine¹⁷, parce que nous sommes sur l'agora, où l'on a cru distinguer la trace d'un *bèma* en contrebas, vers l'Est – une hypothèse contestable, car un *bèma* aurait été attendu au centre géométrique de cet espace, non sur le côté (fig. 5). Les participants (environ 1000 personnes, selon les fouilleurs) auraient alors dû rester debout, puisque la hauteur des marches est aussi faible (0,19-0,24 m) que leur profondeur totale est restreinte (0,40-0,45 m) ; nul « repose-pieds » n'avait été prévu pour une personne placée à l'arrière. L'identification comme *ekklèsiastèrion* a été reprise plusieurs fois par Malcolm Bell III (ainsi dans Bell III 2005a, surtout p. 163) ; de son côté Barbara Tsakirgis est un peu plus prudente, en parlant de « Great Steps » (Tsakirgis 1995, surtout p. 129). Comme Thomas Becker¹⁸ nous nous en tiendrons à un escalier monumental, nécessaire pour compenser la dénivellation à cet endroit et bien dans le goût des programmes de l'époque hellénistique, puisque des degrés du même type facilitaient l'accès à la longue *stoa* qui bordait cette agora à l'Est, avec un curieux « édifice public »

¹² Rappel de la définition dans Daehn 1991, p. 52.

¹³ Orsi (P.) – Reggio Calabria. Scoperta di antico odeon. *NSc*, 1922, p. 168-171.

¹⁴ Martorano (F.) – Il porto e l'*ekklèsiastèrion* di Reggio nel 344. Ricerche di topografia e di architettura antica su una *polis* italiota. *Rivista Storica Calabrese*, 6, 1985, p. 231-257.

¹⁵ Voir Mitens 1988, p. 145-147, et Andronico (E.) – Topografia archeologica di Reggio Calabria. In : Gentili (B.), Pinzone (A.) dir., *Messina e Reggio nell'antichità: storia, società, cultura, Convegno della SISAC*, 1999. Messine, 2002, p. 197-246, surtout p. 237.

¹⁶ Discussion de l'article de Fr. Martorano dans Todisco (L.) – Teatro e *theatra* nelle immagini e nell'edilizia monumentale della Magna Grecia. In : Pugliese Carratelli (G.) dir., *Magna Grecia, IV. Arte e artigianato*. Milan, Electa, 1990, p. 137-141.

¹⁷ Voir par ex. Sjöqvist (E.) – Excavations at Morgantina (Serra Orlando) 1963, Preliminary Reports II. *AJA*, 62, 1958, p. 155-164.

¹⁸ Becker (Th.) – *Griechische Stufenanlagen. Untersuchungen zur Architektur, Entwicklungsgeschichte, Funktion und Repräsentation*. Münster, Scriptorium, 2003, p. 70-73.

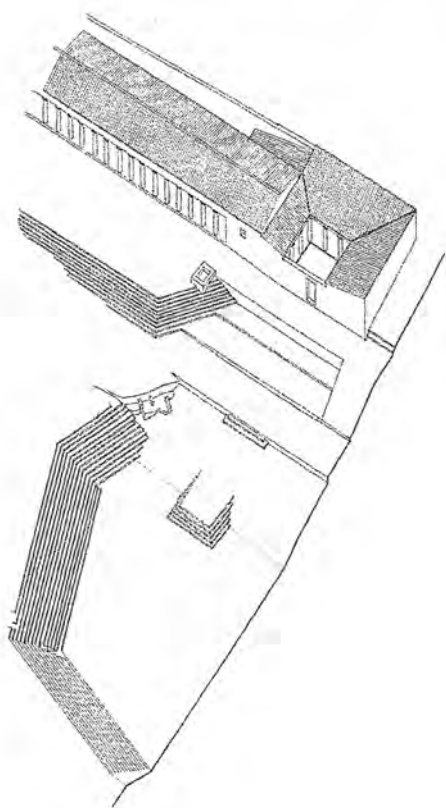


Fig. 5. Morgantina, secteur Sud-Est de l'agora, restitution axonométrique des escaliers, d'un *bēma* et d'un édifice public à cour péristyle accolé au grand portique Est. D'après Bell III 2005a, p. 162.

dans son prolongement (ci-dessous, **fig. 10**). De toute façon, les participants à l'assemblée populaire étaient sûrement assis : ce sont les Romains qui se vantaient de rester debout devant leurs magistrats, contrairement aux Grecs¹⁹. En fait, comme dans les autres villes grecques, les citoyens de Morgantina avaient la possibilité de s'asseoir sur des gradins courbes : ceux du théâtre au Sud-Ouest de l'agora, dont le premier état²⁰ remonte au IV^e s. Rappelons, enfin, que d'autres antiquisants ont voulu prendre les escaliers de l'agora de Morgantina

¹⁹ Références dans Moreau (Ph.) – *Corps romains*. Grenoble, éditions J. Millon, 2002, p. 193.

²⁰ Voir Mitens 1988, p. 105-108, et Sposito (A.) – *Morgantina, il teatro ellenistico. Storia e restauri*. Rome, L'« Erma » di Bretschneider, 2011.

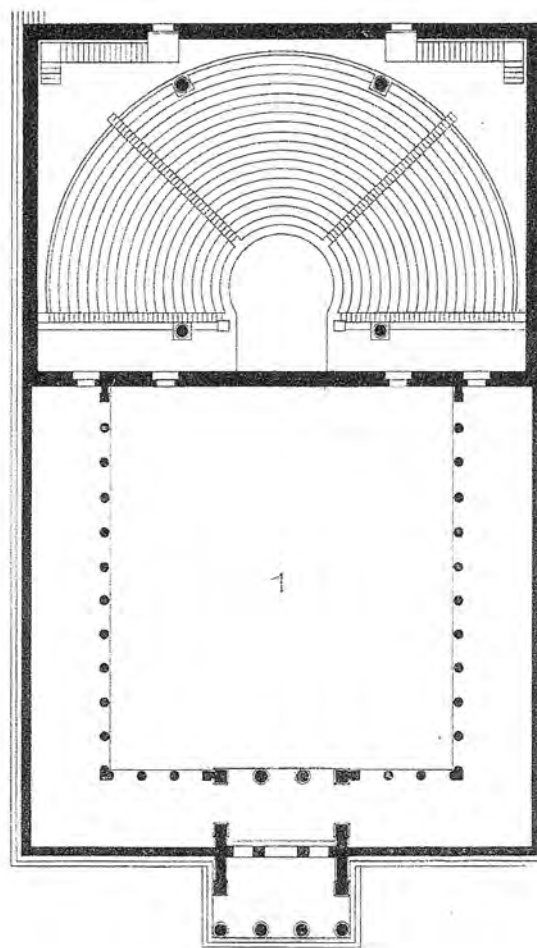


Fig. 6. Milet, *bouleutèrion*, plan restitué. D'après Krischen (F.) – *Antike Rathäuser*, 1941, pl. 25, 1.

pour un « théâtre culturel »²¹ (toujours à station debout !) en rapport avec le sanctuaire des divinités chthoniennes, qui n'était pourtant pas à proximité immédiate.

Les salles du Conseil

Les salles du Conseil certainement identifiées, ou seulement probables, sont beaucoup plus nombreuses que les *ekklēsiastèria*. Car il fallait un édifice pour les séances de la *boulè*, qui fait en principe partie de l'exercice du

²¹ Résumé dans Nielsen (I.) – *Cultic Theatres and Ritual Drama, A Study in Regional Development and Religious Interchange Between East and West in Antiquity*. Aarhus University Press, 2002, p. 147-148.

gouvernement d'une *polis*, que celle-ci ait adopté des principes démocratiques ou oligarchiques, ou qu'elle soit soumise à un prince, le nombre des bouleutes, qui dépend de la constitution de chaque ville, étant rarement supérieur à 500 et pouvant être très inférieur à 100. En 1994 le CPC a inventorié soixante-douze *bouleutèria*, dont quarante-quatre connus par des vestiges archéologiques, la plupart de date hellénistique, l'Asie Mineure étant la mieux représentée (Hansen, Fischer-Hansen 1994, p. 37-44). Comme les publications de *bouleutèria* ne manquent pas, des synthèses ont suivi, plus ou moins développées, qui visent souvent à établir une typologie²², d'où s'écartent inévitablement des exceptions. Les auteurs s'accordent pour juger que les *bouleutèria*, étant *a priori* moins grands que les bâtiments pour l'assemblée du peuple, devaient être couverts, et que le type à gradins courbes inscrits dans un rectangle, comme à Milet (**fig. 6**), est le plus courant dans tout le monde grec à partir de la basse époque hellénistique. D'où la confusion possible avec un odéon, un problème qui entretient les contestations et les repentirs²³.

Alors qu'aucun *bouleutèrion* n'a été mentionné ni identifié à ce jour en Italie du Sud – l'édifice circulaire de Poseidonia, d'abord pris pour un *bouleutèrion*, devant être un *ekklèsiastèrion* –, on pense depuis longtemps en avoir trouvé un sur la commune de Saint-Rémy-de-Provence, à Glanon, devenue Glanum dans l'Empire. Le dernier guide archéologique édité reprend cette interprétation qui remonte à la mise au jour, sur ce que H. Rolland considérait comme l'agora, d'un « auditorium de plein air, entouré de gradins droits sur trois côtés autour d'un autel circulaire, [adossé] à un vaste portique à deux nefs »²⁴ :

²² Souvent décriée, la monographie de Doris Gneisz reste utile si on l'aborde avec précaution : Gneisz (D.) – *Das antike Rathaus. Das griechische Bouleuterion und die frühromische Curia*. Vienne, VWGÖ, 1990. Le CPC a complété et corrigé son catalogue (des identifications trop contestables ont été retirées, des omissions ou des découvertes récentes ont été ajoutées), pour aboutir à une nouvelle liste qui peut elle aussi être améliorée. Après les typologies de Lauter 1986, p. 164-166, et de D. Gneisz, trois types de *bouleutèria* ont été distingués par Kockel (V.) – *Bouleuteria. Architektonische Form und urbanistischer Kontext*. In : Wörrle (M.), Zanker (P.) dir., *Stadt und Bürgerbild im Hellenismus, Kolloquium München*, 1993. Munich, Beck, 1995, p. 29-40 : - le type à gradins droits, sur un seul niveau (Sicyone, Assos) ; - celui à gradins droits en pente ascendante, sur deux niveaux (Notion, Priène, Héraclée du Latmos, Sagalassos) ; - le type le plus fréquent, à gradins incurvés comme au théâtre et inscrits dans un rectangle de murs. Cf. les remarques de Daehn 1991, p. 52-64.

²³ Ainsi, l'édifice A à l'Est de l'Asclépieion de Messène, d'abord qualifié de *bouleutèrion*, fut ensuite considéré comme un *ekklèsiastèrion*, alors que le *koilon* ne peut contenir que 500 personnes ; ayant presque toutes les caractéristiques d'un odéon il a finalement été publié comme tel en 2008 (en grec).

²⁴ Giacobbi-Lequément (M.), Lambert (N.), Roth-Congès (A.) – Le centre monumental gallo-grec. *Glanum. Dossiers d'archéologie*, 140, juil.-août 1989, p. 16-22, surtout p. 20.

« construit en grand appareil au III^e s. av. J.-C., c'est un édifice d'un type bien connu à l'époque hellénistique en milieu grec (Priène, Notion, etc.) sous le nom de *bouleutèrion*. C'est un local de réunion et de délibération pour les corps officiels. Son existence pose le problème de l'organisation politique des Glaniques dans la période qui précède l'installation romaine ; son oblitération définitive par les monuments de l'époque augustéenne est comme le symbole de l'avènement de l'ordre nouveau »²⁵. Mais la ressemblance avec les *bouleutèria* de Priène et de Notion n'est que superficielle, les gradins de ces derniers, qui montent plus haut, étant entourés à l'arrière par les supports d'une charpente à grande portée. Qu'il s'agisse d'un auditorium est la seule chose certaine, le reste relève avant tout de l'enchaînement d'hypothèses, parce qu'on attend un *bouleutèrion* sur l'agora, comme en témoigne cette autre phrase du numéro des *Dossiers d'archéologie* « Glanum » : « Tout à côté, l'édifice xxviii, avec ses deux chambres et son vestibule, pourrait lui être lié : peut-être abritait-il les archives et le trésor de la communauté ? ». Nous partageons le scepticisme du CPC, qui ne retient pas dans sa liste (Hansen, Fischer-Hansen 1994, p. 38 n. 62) ce « *bouleutèrion* » supposé, dont la date n'est d'ailleurs pas vraiment fixée, entre le III^e et le II^e s.

Les salles du Conseil fouillées en Sicile forment un groupe particulier, qui a bénéficié de plusieurs analyses récentes. On ne signalera donc qu'en passant les *bouleutèria* siciliens juste connus par des attestations littéraires ou épigraphiques : Diodore nous informe (XVI, 83,3) de la construction d'un *bouleutèrion* à Agyrion, à la suite d'une réforme politique due à Timoléon ; des décrets de proxénie²⁶ devaient être placés dans le *bouleutèrion* d'Entella, et celui de Rhégion est connu par un décret honorifique du II^e s. (*IG* XIV, 612, 5). Enfin, Cicéron fait plusieurs fois allusion à celui de Syracuse dans *Contre Verrès* ; de son temps c'était en réalité la curie, très probablement située près du temple de Zeus. Dans un court article consacré aux *bouleutèria* siciliens, Hans Peter Isler a mentionné et commenté toutes ces attestations, à l'exception de l'inscription concernant Rhégion et en ajoutant l'épigraphie en relation avec deux *bouleutèria* dégagés, à Agrigente et à Ségeste (Isler 2003). Il retient les vestiges matériels d'une salle du Conseil dans six villes de Sicile ; en laissant de côté l'édifice de Ségeste, trop récemment dégagé, ces salles étaient

²⁵ Delestre (X.), Salviat (Fr.) – *Glanum antique*. Paris, éditions du Patrimoine, 2011, p. 88 et plan p. 62-63, n° 5.

²⁶ Sur cette série, dont la date a été controversée (dans la première moitié ou le milieu du III^e s., plutôt que vers 300), voir Dubois (L.) – *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*. Rome, École française de Rome, 1989, p. 253-271, et le catalogue d'exposition, Ampolo (C.) dir. – *Da un'antica città di Sicilia. I decreti di Entella e Nakone*. Pise, Scuola normale superiore, 2001.

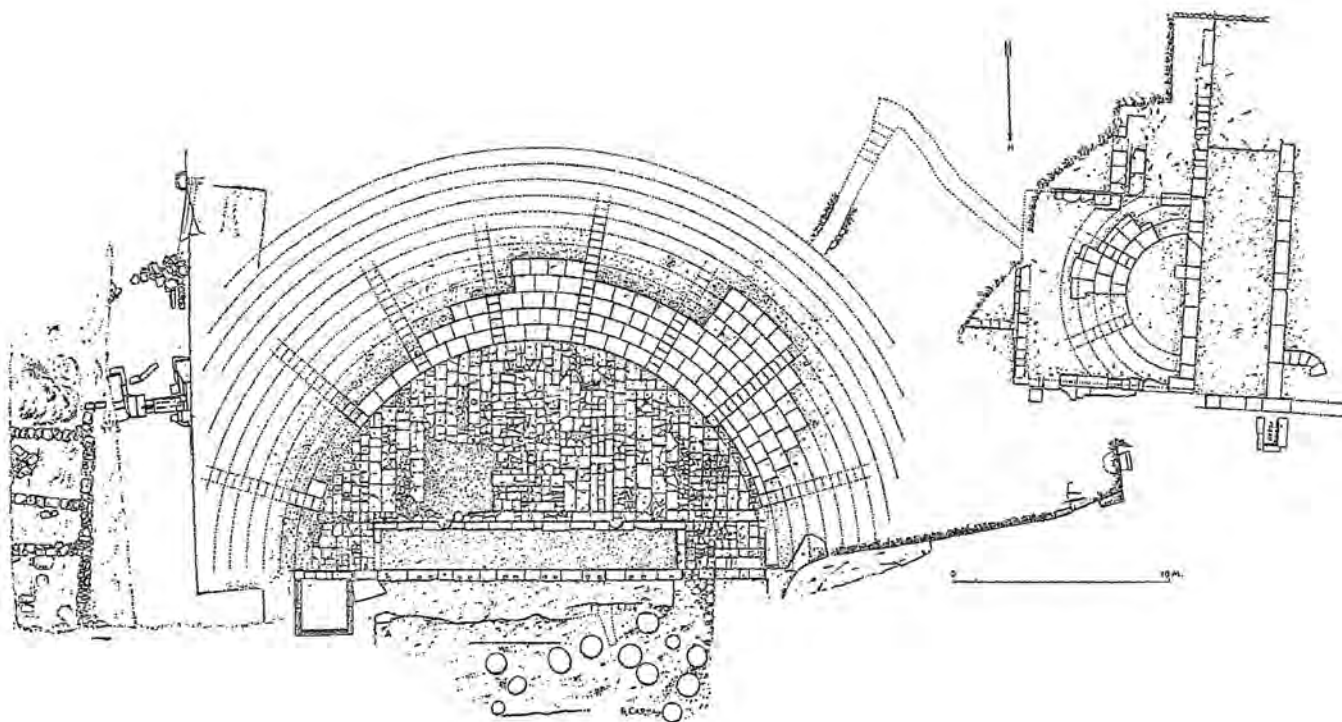


Fig. 7. Akrai, le *bouleuterion* à proximité du théâtre. D'après Bernabò-Brea (L.) – *Akrai*. Catane, 1956, pl. A.

alors datées ainsi : celle de l'agora supérieure d'Agri-gente, probablement au tournant des IV^e-III^e s. selon E. De Miro²⁷ ; Akrai (fig. 7), de l'époque de Hiéron II ou de la fin du III^e s. selon Luigi Bernabò-Brea, pour des raisons historiques²⁸ ; Iaitas, deux édifices successifs autour de l'agora (fig. 8) : celui du Nord, pour 70 places au maximum, serait de la fin du IV^e s., et celui de l'Ouest, pouvant accueillir jusqu'à 120 personnes, de l'époque républicaine avancée (deuxième moitié ou dernières décennies du II^e s.)²⁹ ; au Nord-Ouest de l'agora de Morgantina, le bâtiment a été daté par des monnaies de

la seconde moitié du III^e s.³⁰ ; à Solonte le *bouleuterion*³¹ est jugé contemporain du théâtre, rapporté à la fin du IV^e s. par Vincenzo Tusa. Dans une très petite synthèse, M. Bell III complète les remarques de H. P. Isler (Bell III 2005a, p. 163) : les sept *bouleuteria* mis au jour, dont deux à Iaitas, sont datés entre la fin du IV^e s. et le II^e s. av. J.-C., avec une capacité qui va de 70 places (Iaitas 1) à ca 300 places pour celui d'Agri-gente, et environ 100 places pour ceux d'Akrai, Morgantina et Solonte.

Ce bilan sicilien a été discuté par Lorenzo Campagna³², puisque la moitié de ces monuments n'est datée que par des « considérations externes » et que seuls deux le sont par la céramique : le second *bouleuterion* de Monte Iato et celui de Ségeste (dimensions de

27 De Miro (E.) – Il *bouleuterion* di Agrigento, Aspetti topografici, archeologici e storici. *Quaderni UnivMessina*, 1, 1985-1986, p. 7-12 ; cf. Fiorentini (G.) – Le *agorai* e gli edifici civili di Agrigento. In : Minà 2005, p. 61-63, et Daehn 1991, p. 60.

28 Comme le théâtre, voisin : Bernabò-Brea (L.) – *Akrai*. Catane, Regione Siciliana, 1956, p. 44-53. Cf. Daehn 1991, p. 59 : on restitue six gradins en arc de cercle autour d'une orchestra de 5,50 m de diamètre.

29 Pour le *bouleuterion* ouvrant sur le Portique Ouest de l'agora, voir Daehn 1991, p. 52-64 ; pour le plus ancien, contre le Portique Nord, voir H. P. Isler dans Minà 2005, p. 165, et *Id.* – L'insediamento a Monte Iato nel IV e III secolo a. C. In : Neudecker (R.) – *Krise und Wandel. Süditalien im 4. und 3. Jahrhundert v. Chr. Internationaler Kongress anlässlich des 65. Geburtstages von Dieter Mertens*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2011, p. 149-173 : l'agora se date aux alentours de 300, mais plusieurs points restent à préciser.

30 Sjöqvist (E.) – Excavations at Morgantina (Serra Orlando) 1963, Preliminary Reports VIII. *AJA*, 68, 1964, p. 140-141.

31 Daehn 1991, p. 53-59, surtout 58-59 : avec ses deux escaliers radiaux il ressemble à l'édifice d'Akrai.

32 Campagna 2006, surtout p. 25-28, où il revient aussi sur Iannello (A.) – I *bouleuteria* in Sicilia, Fonti e monumenti. *Quaderni UnivMessina*, 9, 1994, p. 63-98. Pour l'exclusion d'un édifice à péristyle partiellement fouillé au Nord de l'agora de Tauromenion, et supposé de manière trop hypothétique être le *bouleuterion*, voir Campagna (L.) – The Ancient Agora of Tauromenion (Taormina, Sicily): New Data from Recent Research. In : Giannikouri 2011, surtout p. 75.

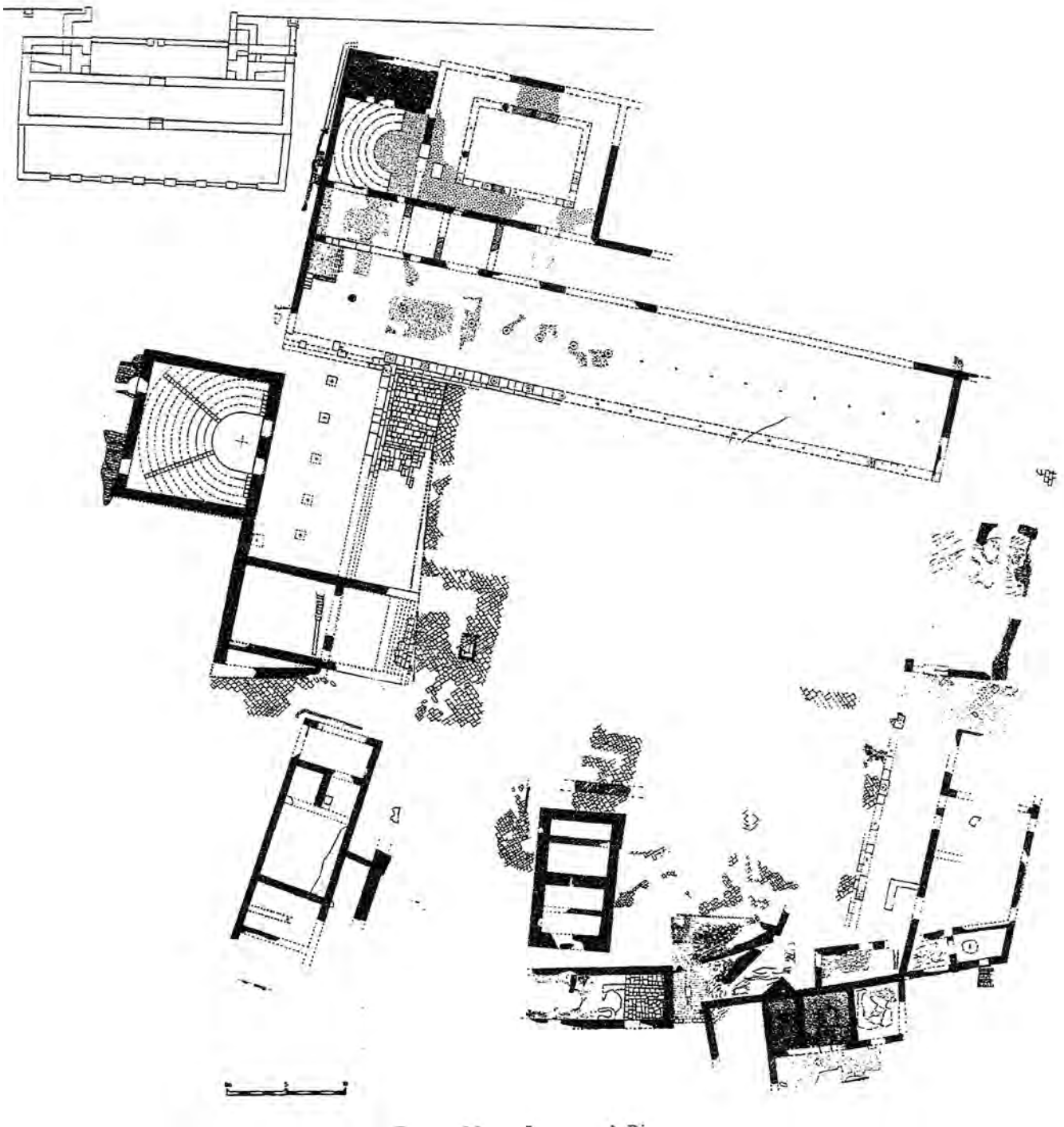


Fig. 8. Iaitas, l'agora hellénistique : contre le portique Nord, le premier *bouleuterion* ; à l'Ouest, le second *bouleuterion*. D'après Isler (H. P.) – In : Minà 2005, p. 165.

la salle : 13,20 x 18,50 m)³³, tous deux assignables aux dernières décennies du II^e s., tandis que le *bouleutèrion* de Morgantina pourrait bien ne pas être antérieur à la fin du III^e s., contrairement à la date d'abord avancée pour les monnaies sorties du mur Sud³⁴. Il faudrait pouvoir mieux assurer les datations de l'ensemble de ces édifices, car malgré des publications insuffisantes (pour Akrai, Morgantina et Solonte) L. Campagna et quelques autres spécialistes leur ont reconnu des caractères assez homogènes : étant de dimensions modestes ils ne nécessitent pas de soutiens internes (sauf celui d'Agrigente, où la *cavea* semi-circulaire est prise dans un rectangle de 12,50 x 20,50 m) ; les gradins incurvés (en arc de cercle, en demi-cercle simple ou encore outrepassé, le cas de Morgantina restant douteux)³⁵ sont inscrits dans un rectangle ou dans un carré et l'ensemble est précédé (sauf à Solonte) d'un portique, qui prend la forme d'une cour péristyle à Iaitas 1 ; alors que ce plan fait aussi *a priori* songer à un odéon, l'absence de bâtiment de scène oriente vers une fonction politique.

Il faut convenir que la parenté avec le plan du *bouleutèrion* de Milet, érigé entre 175 et 163, est évidente. Comment et pourquoi ce type micrasiatique se retrouverait-il en Sicile avant le milieu du II^e s., c'est la question qui s'impose – et elle reste posée, même si l'on a tenté de descendre les dates hautes avancées dans certains cas, sans raisons vraiment probantes. La date du *bouleutèrion* de Solonte est traditionnellement alignée sur celle du théâtre, dont la première phase a récemment été placée au II^e s., après une étude approfondie de son bâtiment de scène ; l'argumentation a été contestée par H. P. Isler, qui n'exclut pas, cependant, que ce théâtre puisse « ne pas remonter plus tôt que la deuxième moitié du III^e s. »³⁶. Et L. Campagna a préféré abaisser nettement la datation de Iaitas 1 (pas avant le début du II^e s.), en raison de la mosaïque de son orchestra et aussi de sa cour péristyle, mitoyenne du mur de fond du portique Nord de l'agora ; mais ce portique a été très remanié et le moment de sa

construction reste incertain, puisque l'équipe suisse, qui estime que rien ne permet de conforter une date dans le courant du II^e s., suggérait en 2011 « peut-être le milieu du III^e s. », sans argumenter (Reusser 2011). La chronologie « haute » de l'édifice d'Agrigente n'est pas non plus assurée, le fouilleur, qui avait d'abord penché pour le III^e s., ayant choisi de remonter sa date pour des raisons surtout « historiques » (De Miro 2006, surtout p. 70-72).

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'un certain flou entoure encore les *bouleutèria* occidentaux.

Les prytanées

La synthèse américaine sur les prytanées d'époque grecque (Miller 1978), qui reste pour la plus grande part d'actualité, avait été mise à jour par le CPC : celui-ci avait comptabilisé jusqu'à quatre-vingt-quatorze prytanées connus par des sources archéologiques, littéraires ou épigraphiques, parmi lesquels seuls trois (Délès, Latô, Olympie) étaient identifiés avec assurance, en combinant des indices archéologiques et épigraphiques, tandis que quelques autres ruines peuvent être considérées comme de probables ou très probables prytanées (ainsi, à Kassopè, à Cyrène, à Magnésie du Méandre)³⁷. La récente publication du prytanée d'Éphèse, que Miller 1978 (p. 98-109) appelait de ses vœux car les ruines ne présentent que l'état impérial de ce prytanée jugé « très probable », a établi que, contrairement à ce qu'on a longtemps cru, il n'existait pas ici de phase antérieure à l'époque augustéenne (Steskal 2010) ; en faisant ensuite le point sur d'autres prytanées plus ou moins assurées, Martin Steskal a souligné combien règnent ici les spéculations et les raisonnements circulaires ou tout simplement imprudents.

Oui, les prytanées sont particulièrement difficiles à identifier avec certitude, plus que les édifices pour une *ekklèsia* ou pour la *boulè*. D'après les nombreuses sources textuelles ou épigraphiques, toute ville grecque, quel que fût son régime politique, devait anciennement posséder un prytanée, où était conservé le feu perpétuel d'Hestia, représentant la cité. Ces *testimonia* révèlent aussi que deux salles sont attendues dans un prytanée (Miller 1978, p. 36-37, confirmé par le CPC) : l'une qui contient le foyer d'Hestia, l'autre pour les banquets – ce qui suppose une cuisine ou, plutôt, le recours à réchauds mobiles – dont sont gratifiés les bienfaiteurs de la cité et tous les personnages qu'elle veut honorer. Il s'y ajoute parfois d'autres pièces (pour du stockage d'objets divers ou pour les archives qui, néanmoins, peuvent être conservées ailleurs)

³³ Parra (M. C.) – Note di architettura ellenistica a Segesta, intorno all'agorà. In : Osanna, Torelli 2006, p. 107-122, surtout p. 109-113 ; cf. Minà 2005, p. 167. Difficile à restituer, l'édifice pourrait avoir accueilli de 150 à 200 personnes.

³⁴ La date précise de la série monétaire a été discutée, tout comme la relation exacte entre son lieu de découverte et la date de construction du *bouleutèrion* : Campagna 2006, p. 27.

³⁵ Un portique, au fond d'une cour fermée, donne accès à une pièce de ca 8,60 x 9,60 m qui comprend des structures dont l'interprétation et la datation ne sont pas claires, car elles ont été remaniées ; ainsi, il n'y a pas trace d'une *cavea* derrière le muret semi-circulaire supposé être la limite d'une orchestra : cf. Campagna 2006, p. 26 n. 5, et déjà le scepticisme de Daehn 1991, p. 60.

³⁶ Isler (H. P.), recension de Wiegand (A.) – *Das Theater von Solunt. Ein besonderer Skenentyp des Späthellenismus auf Sizilien*. Mayence, Philipp von Zabern, 1997. In : RA, 2001, surtout p. 405-406.

³⁷ Hansen, Fischer-Hansen 1994, p. 30-37 : depuis, cette liste a pu être complétée avec plusieurs prytanées identifiés en Grèce, mais il faut aussi en retrancher de pures spéculations, qui ont été démenties (ainsi, Panticapée).

et une cour, où sont érigées des statues. Le paradoxe veut que seule soit bien connue l'institution athénienne des prytanes, ces hauts magistrats qui administrent à tour de rôle la cité, et qu'en même temps l'emplacement du prytanée d'Athènes ne fasse pas l'unanimité. En effet, la *tholos* édifiée en bordure Ouest de l'Agora est bien la salle de banquet des prytanes, mais non le prytanée lui-même, ce qui a brouillé les cartes : d'une part nous ne pouvons pas être certains que seule Athènes aurait « délocalisé » la salle de banquet de son prytanée, d'autre part des archéologues ou des historiens persistent à prendre la *tholos* d'Athènes pour le prytanée, et même à penser que la forme circulaire évoquerait en priorité un prytanée. Or la comparaison des cas de Délos, Latô et Olympie donne l'impression qu'il n'existe pas d'architecture type pour un prytanée et qu'elle ne semble pas, de toute façon, être vraiment monumentale. On a parfois cru discerner une tendance à l'insertion d'une cour, péristyle ou non, dans les prytanées à partir de l'époque hellénistique, mais ce n'est là qu'un trait général de l'architecture hellénistique.

Qu'en est-il en Occident ? Des prytanées – ou, au moins, des sanctuaires d'Hestia – n'y sont attestés que par des textes : à Entella (*SEG*, 30, 1122, l. 18 ; cf. n. 26), à Lipara (Diodore, XX, 101, 2 ; 304 av. J.-C.), à Rhégion (Dessau, *ILS*, 5471 ; I^{er} s. av.-I^{er} s. apr. J.-C.), à Syracuse (Cicéron, *Verr.*, IV, 53, 119 ; 70 av. J.-C.), à Tarente (Athénée, XX, 700 d ; vers 360). On a plusieurs fois cru reconnaître les restes d'un prytanée à Héraclée de Lucanie et, surtout, en Sicile, à Agrigente, Mégara Hyblaea, Morgantina, Paliké près de Catane, enfin Iaitas. Mais ce ne sont là, nous le verrons, que des hypothèses hâtivement formulées.

Passons sur l'idée, non fondée mais réactivée dernièrement par les fouilleurs suisses, que la cour péristyle attenante au *koilon* du *bouleutèrion* Iaitas 1 (**fig. 8**) serait « möglicherweise ein Teil des Prytaneions »³⁸, et venons-en à l'édifice de Mégara Hyblaea, une des « deux seules structures de Sicile grecque [...] identifiées comme *prytaneia* » (selon Bell III 2005a, p. 163). M. Bell III reprenait alors l'idée première de Georges Vallet et François Villard, qui n'a pas été retenue dans *Mégara 5*, où il est expliqué³⁹ que le « bâtiment b », un rectangle en bordure de l'agora archaïque, comprenant trois pièces et un possible « portique » (qui n'appartient peut-être pas au même état que le reste) avait été identifié comme un « *hestiatorion* » dans *Mégara 1*, après avoir été qualifié de « prytanée » dans deux articles parus respectivement en 1967 et 1969, puis à nouveau dans

Mégara 3, en 1984⁴⁰. On s'en tiendra aux remarques de Miller 1978 (p. 229-230) : les dimensions des trois salles ne conviennent pas à l'installation de lits et il n'y a pas de trace d'un culte d'Hestia ; on ne saurait non plus adhérer à la conclusion de M. Bell III : « dotato di corte e portico, l'edificio megarese sembra anticipare, in certo senso, gli sviluppi dei *bouleuteria* di IV e III sec. a.C. ».

En réalité, en Occident comme en Grèce continentale, les archéologues ont tendance à glisser de l'*hestiatorion* au prytanée. Sur le plateau supérieur de Morgantina, les Américains ont brièvement cru tenir le prytanée archaïque de la cité, qui n'était pourtant pas encore, à cette époque, structurée comme une *polis* grecque : pour un bâtiment à quatre pièces, qui contenait de nombreux restes de vases de banquets (mais aussi des *pithoi* et des amphores), a été supposée la fonction de prytanée, à cause de son contenu, de sa situation en bordure de ce qui pourrait être l'agora archaïque (?) et de sa relative bonne construction, surtout si l'on y replace, toujours par hypothèse, un lot de belles terres cuites architecturales trouvées dans le secteur. Ces spéculations ont été balayées en 1997 : ces petites pièces appuyées contre une pente et mal adaptées à des banquets étaient mieux destinées à du stockage en sous-sol⁴¹. À Héraclée de Lucanie, une « place supérieure », qui est peut-être l'agora car elle est vide en son centre et bordée en partie de constructions sacrées, est aussi délimitée par des structures très ruinées qui ont d'abord été prises pour des portiques, mais dans l'un d'eux des restes de repas et de céramique ont fait songer à un *hestiatorion* pour des banquets publics⁴², et finalement à un possible « prytanée »⁴³. L'hypothèse devrait être argumentée, afin d'être plus convaincante que celle formulée pour un bâtiment du V^e s. à Paliké⁴⁴ : dans le sanctuaire des dieux Palikoi, un *hestiatorion* à sept pièces autour d'une cour, dont quatre à portes décentrées (**fig. 9**), a été pris pour un prytanée,

⁴⁰ Vallet (G.), Villard (Fr.), Auberson (P.) – *Mégara Hyblaea 1. Le quartier de l'agora archaïque*. Rome, École française de Rome, 1976, p. 202 et n. 3 ; Vallet (G.), Villard (Fr.), Auberson (P.) – *Mégara Hyblaea 3. Guide des fouilles*. Rome, École française de Rome, 1983, p. 65.

⁴¹ Antonaccio (C.) – Urbanism at Archaic Morgantina. In : Andersen (H. D.) et al. dir., *Urbanization in the Mediterranean in the 9th to the 6th Centuries BC*. Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 1997, p. 167-193.

⁴² Pianu (G.) – Spazi e riti nell'agora di Eraclea Lucana. In : Etienne (R.), Le Dinahet (M.-Th.) dir., *L'espace sacrificiel dans les civilisations méditerranéennes de l'Antiquité, Actes du colloque de Lyon, 1988*. Lyon, Bibliothèque Salomon Reinach, 1991, p. 201-204.

⁴³ Pianu (G.) – L'agorà di Eraclea Lucana. In : Greco (E.) dir., *Siritide e Metapontino. Storie di due territori coloniali, Atti dell'incontro di Studio, Policoro, 1991*. Naples, Centre Jean Bérard, et Paestum, Fondazione Paestum, 1998, p. 221-232.

⁴⁴ Maniscalco (L.), McConnell (B. E.) – The Sanctuary of the Divine Palikoi (Rocchitella di Mineo, Sicily), Fieldwork from 1995 to 2001. *AJA*, 107, 2003, p. 145-179. Cf. Maniscalco (L.), McConnell (B. E.) – Il santuario dei Palici. In : Minà 2005, p. 123.

³⁸ Reusser 2011, avec un renvoi à une simple hypothèse de H. P. Isler en 1990.

³⁹ Gras (M.), Tréziny (H.), Broise (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004, p. 423-425, fig. 410.

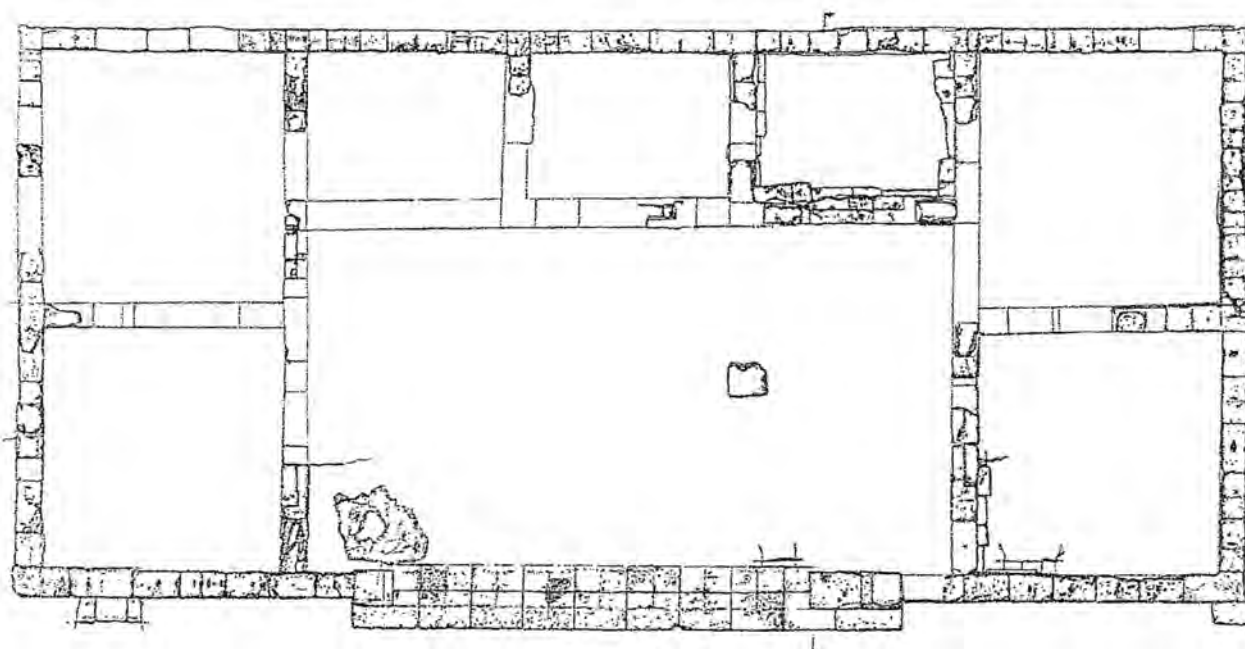


Fig. 9. Palikè, sanctuaire des dieux Palikoi, plan de l'hestiatorion. D'après Maniscalco (L.), McConnell (B. E.) - In : Minà 2005, p. 123.

mais l'absence d'indices d'un culte d'Hestia est gênante et, contrairement à ce qu'écrivent les auteurs, le plan n'est pas « typique » d'un prytanée et ne saurait être rapproché du « prytanée » (?) de Mégara Hyblaea.

En effet, ce genre d'idée a plusieurs fois été lancé par comparaison avec un bâtiment d'une autre ville, dont l'identification comme prytanée est pourtant loin d'être assurée. E. De Miro (2006, p. 73 et fig. 7) voudrait reconnaître le prytanée d'Agrigente dans un grand édifice (28,50 x 18,30 m) qui occupe un îlot à l'Est de l'agora inférieure, car il possède plusieurs pièces de taille différente où l'archéologue voit des salles de banquets et des chambres à coucher autour d'une cour, tandis que la grande pièce au Sud semble bien avoir abrité des pratiques rituelles, d'après les trouvailles. Suit un renvoi aux prytanées de Délos, de Néapleuron, de Kassopé et de Morgantina ; or leurs plans ne sont pas comparables, il n'y a pas de traces d'un culte d'Hestia dans la pièce Sud du bâtiment d'Agrigente et, surtout, ni à Néapleuron ni à Morgantina le prytanée n'a été reconnu avec certitude. C'est prudemment que Hans Lauter a supposé qu'un édifice à cour près de l'agora de Néapleuron pourrait être le prytanée (Lauter 1986, p. 149, 203, 239, et plan 17), et le CPC ne l'a pas suivi. Quant à l'édifice à l'angle Sud-Est de l'agora de Morgantina, qu'on avait envisagé d'attribuer aux prytanes à l'issue des premières fouilles⁴⁵, son identification comme prytanée

de la seconde moitié du III^e s. avait déjà été mise en doute par Miller, qui n'admettait qu'un « édifice public », à cause de sa situation⁴⁶. Cette extension de la grande stoa orientale comprend plusieurs pièces autour d'une cour à portiques sur trois côtés, le quatrième étant un mur percé d'une porte sur l'agora (fig. 5). Le tout rappelle l'architecture domestique ; en tout cas, rien, pas même un foyer dans un angle, ne suggère des salles de banquets ni un culte d'Hestia. En 1995, B. Tsakirgis reprenait l'expression employée par M. Bell III dans un rapport publié en 1988 : « East Stoa Annex (formerly Prytaneion) »⁴⁷. Dix ans plus tard, M. Bell III se refusait toutefois à exclure un usage pour des banquets et estimait que le caractère public de l'édifice, où il plaçait volontiers les archives, était confirmé par son implantation dans « l'axe du *bèma* de l'*ekklèsiastèrion* » (Bell III 2005a, p. 163) ; or nous avons vu que les degrés en question feraient un lieu d'assemblée malcommode, près d'un *bèma* (?) qui n'a rien de certain. M. Bell III préfère d'ailleurs parler d'un « édifice public à fonctions diverses », y compris une banque publique, une idée lancée dès 2002 et réaffirmée dans deux autres contributions (Bell III 2004, Bell III 2005b) : soit la *dèmosia trapéza* de Morgantina, soit un bureau de

⁴⁵ Allen (H. L.) – Excavations at Morgantina (Serra Orlando), 1967-1969. Preliminary Report X. *AJA*, 74, 1970, surtout p. 364-365.

⁴⁶ Miller 1978, p. 115-117 (suivi par Steskal 2010, p. 218). « Public Building » était déjà le terme employé dans le premier rapport (E. Sjöqvist, *AJA*, 62, 1958, p. 161).

⁴⁷ Tsakirgis 1995, p. 124 fig. 1 (cf. M. Bell III, *AJA*, 92, 1999, p. 338 et plan).

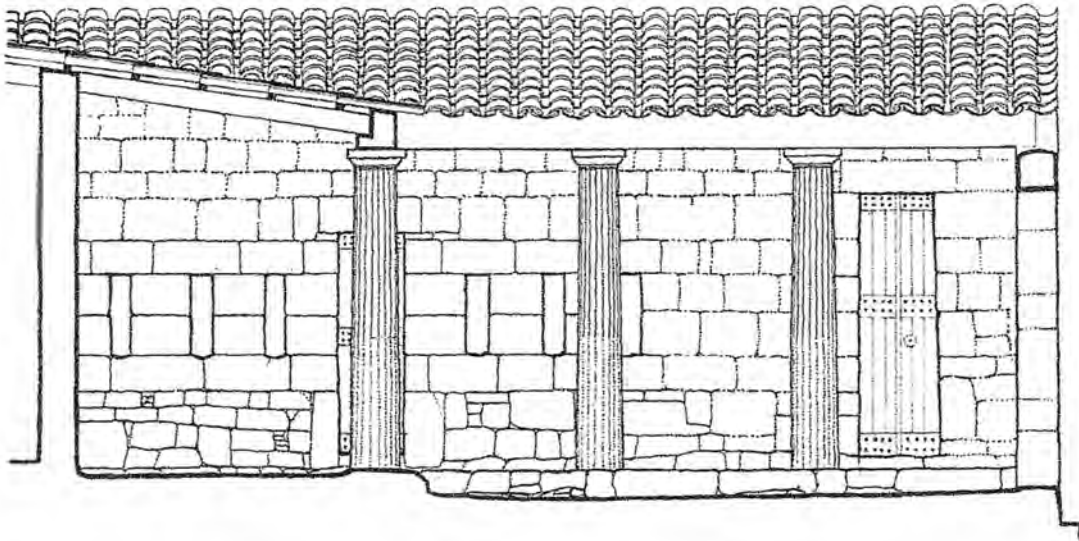


Fig. 10. Morgantina, agora : coupe restituée sur la cour de « l'édifice public », montrant le mur aux cuves sous des fentes.
D'après Bell III (M.) – In : Minà 2005, p. 143.

la *basilikè trapéza* du royaume de Syracuse, sur le modèle de la banque royale lagide connue par des papyrus. Car le mur de la pièce à l'angle Sud-Est de la cour présente une particularité intrigante : de part et d'autre d'une porte étroite ouvrant sur la cour il est restitué avec trois fines fenêtres, sur deux assises (**fig. 10**), en correspondance avec des cuves de pierre évidées dans le mur et accessibles par l'intérieur.

Ce dispositif est comparé par M. Bell III à celui visible dans des maisons hellénistiques de Solonte (la Maison de Léda) et d'Agrigente (la Maison d'Aphrodite, non publiée), qu'il attribue volontiers à des banquiers exerçant une activité privée, l'association d'ouvertures étroites et de cuves bien construites pouvant servir à échanger de manière sécurisée des petits objets précieux, tels que la monnaie. Il mentionne au passage trois autres habitations de Solonte qui possèdent aussi des cuves en pierre, toutes étant proches les unes des autres. Or Markus Wolf, dans son étude architecturale des riches maisons hellénistiques de la ville⁴⁸, ne doutait pas que ces cuves étaient des auges d'écuries, dans le secteur de service reconnu en haut de ces maisons édifiées contre une pente (celles de Léda, « *del deposito a volta* », « *del vano circolare* », et même celle d'Harpocrate, où les cuves ne sont pas conservées). Pour ces « Trogelemente » il n'évoque même pas un éventuel mur

à claire-voie, car pour bien des architectes-archéologues allemands, une pièce d'une maison grecque donnant sur la rue et pourvue d'un mur à simples jours ne saurait être qu'une écurie⁴⁹. Toutefois, d'accord avec Malcolm Bell III, on peut penser que les équidés auraient préféré pouvoir passer par une porte plus large que celle de la pièce de la Maison de Léda, où le sol est en partie couvert d'*opus signinum*, inutile dans une écurie. Dans les autres maisons de Solonte concernées le passage est également étroit, comme dans la Maison d'Aphrodite à Agrigente, où la pièce contenant les cuves est nettement séparée de l'espace doté de fines ouvertures, un trait qui se retrouve dans l'édifice public de Morgantina – lequel ne possédait évidemment ni écurie, ni « bar » (*sic* : le mur à cuves est légendé ainsi sur le plan de Miller 1978, p. 116).

Malcolm Bell III convenait que le tout rappelle irrésistiblement les « bâtiments à auges » de l'Afrique du Nord au Bas Empire, sans s'attarder sur cette similitude. Il faut pourtant y revenir, car il y a longtemps que Noël Duval avait récusé l'idée d'écuries et avancé pour certains de ces monuments une interprétation analogue⁵⁰ à celle de M. Bell III. Jean-Claude Golvin l'a

⁴⁸ Wolf (M.) – *Die Häuser von Solunt und die hellenistische Wohnarchitektur*. Mayence, Philipp von Zabern, 2003, surtout p. 74-75.

⁴⁹ Hoepfner (W.) dir. – *Geschichte des Wohnens 5000 v. Chr. - 500 n. Chr. Vorgeschichte – Frühgeschichte – Antike*. Ludwigsbourg, Deutsche Verlags-Anstalt, 1999, p. 362.

⁵⁰ Duval (N.), Golvin (J.-Cl.) – Haïdra à l'époque chrétienne. IV : Le monument à auges et les bâtiments similaires. *CRAI*, 116, 1972, p. 133-172. Depuis cette date, N. Duval a argumenté sur ce sujet dans plusieurs articles.

réaffirmé récemment pour le « petit monument à auges » d'Haïdra⁵¹ : à ses yeux, dans un bâtiment public de bonne facture, ce dispositif sécurisé doit garantir des échanges ou des transactions avec un maniement d'objets de valeur ; ces sortes de guichets pourraient alors être liés à la perception d'impôts, soit en nature (pour l'annone), soit en monnaie, les objets étant stockés dans un espace non accessible au public.

À vrai dire, les pièces à cuves ou auges, associées à un mur à claire-voie, n'ont probablement pas la même fonction dans tous les bâtiments ; elles servaient peut-être tout de même d'écuries dans quelques maisons de Solonte, car même dans une ville prospère on a du mal à imaginer tant de banques privées à faible distance l'une de l'autre⁵². Mais dans l'édifice public de l'agora de Morgantina, l'hypothèse d'une banque d'État ou d'un

local de collecte pour des fonds ne saurait être exclue *a priori*, en raison de cette architecture si particulière.

Et voilà pourquoi, à Morgantina comme dans les autres villes de Sicile et de Grande Grèce, nous sommes toujours à la recherche du prytanée.

Pour conclure, on peut se demander pourquoi tant de bâtiments civiques grecs, sur des agoras ou à proximité, demeurent non identifiés avec assurance : ne serait-ce pas parce que nous cherchons toujours à les ranger dans une typologie architecturale⁵³, alors qu'il faudrait admettre qu'à elle seule l'architecture d'un édifice laisse rarement déterminer sa fonction politique ? La prise en compte d'autres constructions ou des trouvailles associées paraît indispensable, sans oublier les spécificités régionales, surtout en Occident.

⁵¹ Baratte (Fr.), Bejaoui (F.), Ben Abdallah (Z.) dir. – *Recherches archéologiques à Haïdra, III : la Basilique VII, le petit monument à auges, le marché et l'édifice sud, les inscriptions païennes provenant des fouilles franco-tunisiennes (1993-2000)*. Rome, École française de Rome, 2009.

⁵² Cf. Bogaert (R.) – *Banques et banquiers dans les cités grecques*. Leyde, Sijthoff, 1968.

⁵³ Cf. Donati (J. C.) – *Civic Buildings and the Early Greek Agora: The View from the Peloponnese*. In : Giannikouri 2011, p. 101-112.

Bibliographie

- Bell III 1999** : BELL III (M.) – Centro e periferia nel regno siracusano di Ierone II. In : *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale, Actes de la rencontre en hommage à Georges Vallet, Rome-Naples, novembre 1995*. Rome, École française de Rome, 1999, p. 257-277.
- Bell III 2004** : BELL III (M.) – Una banca pubblica sull'agora di Morgantina? In : Caccamo Caltabiano (M.), Campagna (L.), Pinzone (A.) dir., *Nuove prospettive della ricerca sulla Sicilia del III sec. a.C., Archeologia, numismatica, storia (Atti dell'Incontro di Studio, Messina, 2002)*. Messine, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, 2004, p. 135-150.
- Bell III 2005a** : BELL III (M.) – L'architettura civile di età ellenistica: le stoai e gli edifici con funzione politica. In : Minà 2005, p. 159-163.
- Bell III 2005b** : BELL III (M.) – Bankers' Houses in Soluntum and Agrigentum. In : Mols (St. T.A.M.), Moormann (E. M.) dir., *Omni pede stare, Saggi architettonici e circumvesuviani in memoriam Jos de Waele*. Naples, Electa Napoli, 2005, p. 92-99.
- Campagna 2006** : CAMPAGNA (L.) – L'architettura di età ellenistica in Sicilia: per una rilettura del quadro generale. In : Osanna, Torelli 2006, p. 15-34.
- Daehn 1991** : DAEHN (H. S.) – *Studia Ietina III. Die Gebäude an der Westseite der Agora von Iaitas*. Zurich, Eugen Rentsch Verlag, 1991.
- De Miro 2006** : DE MIRO (E.) – Agrigento in età ellenistica. Aspetti di architettura. In : Osanna, Torelli 2006, p. 69-81.
- Giannikouri 2011** : GIANNIKOURI (A.) dir. – *The Agora in the Mediterranean, from Homeric to Roman Times, International Conference, Kos, 14-17 April 2011* [titre bilingue grec/anglais]. Athènes, Institut archéologique des études égéennes, 2011.
- Ginouvès 1998** : GINOUVÈS (R.) – *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine III. Espaces architecturaux, bâtiments et ensembles*. Rome. École française de Rome, 1998.
- Greco, Theodorescu 1983** : GRECO (E.), THEODORESCU (D.) – *Poseidonia-Paestum, II, L'agora*. Rome. École française de Rome, 1983.
- Hansen, Fischer-Hansen 1994** : HANSEN (M. H.), FISCHER-HANSEN (T.) – Monumental Political Architecture in Archaic and Classical Greek Poleis, Evidence and Historical Significance. In : Whitehead (D.) dir., *From Political Architecture to Stephanus Byzantius*. Stuttgart, Fr. Steiner Verlag, 1994, p. 23-90.
- Isler 2003** : ISLER (H. P.) – Bouleuteria di Sicilia. In : Fiorentini (G.), Calderone (A.) dir., *Archeologia del Mediterraneo, Studi in onore di Ernesto de Miro*. Rome, L'« Erma » di Bretschneider, 2003, p. 429-433.
- Lauter 1986** : LAUTER (H.) – *Die Architektur des Hellenismus*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1986.
- Mertens 2006** : MERTENS (D.) – *Città e monumenti dei Greci d'Occidente, Dalla colonizzazione alla crisi di fine V secolo a. C.* Rome, L'« Erma » di Bretschneider, 2006.
- Miller 1978** : MILLER (St. G.) – *The Prytaneion, Its Function and Architectural Form*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1978.
- Minà 2005** : MINÀ (P.) dir. – *Urbanistica e Architettura nella Sicilia greca*. Palermo, Regione Siciliana, 2005.
- Mitens 1988** : MITENS (K.) – *Teatri greci e teatri ispirati all'architettura greca in Sicilia e nell'Italia meridionale c. 350-50 a.C.* Rome, L'« Erma » di Bretschneider, 1988 (*Analecta Romana Instituti Danici*, Suppl. XIII).
- Osanna, Torelli 2006** : OSANNA (M.), TORELLI (M.) dir. – *Sicilia ellenistica, Consuetudo italica, Alle origini dell'architettura ellenistica d'Occidente, Spoleto, Complesso monumentale di S. Nicolò, novembre 2004*. Rome, Edizioni dell'Ateneo, 2006.
- Reusser 2011** : REUSSER (Chr.) et al. – Forschungen auf dem Monte Iato 2010. *AntK*, 54, 2011, surtout p. 72-76.
- Steskal 2010** : STESKAL (M.) et al. – *Forschungen in Ephesos IX/4. Das Prytaneion in Ephesos*. Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2010.
- Tsakirgis 1995** : TSAKIRGIS (B.) – Morgantina: A Greek Town in Central Sicily. In : Fischer-Hansen (T.) dir., *Ancient Sicily*. Copenhagen, Museum Tusculanum Press, 1995, p. 123-147.

L'abbé Fourmont, inventeur de Messène

Pierre Moret*

Abstract. *This paper deals with a collection of documents, some of them unpublished (correspondence, original travel journals, drawings), that shed light on the discovery of the site of the Greek city of Messene by the Abbé Fourmont in 1730. We discuss the problems raised by the low reliability of Fourmont's successive descriptions. These documents are re-contextualized in the history of the first explorations on the Messene site, in particular regarding the defensive wall and its state of conservation between the 18th and the early 19th century.*

On doit à l'abbé Michel Fourmont d'avoir reconnu le premier le site de Messène, en février 1730, et d'avoir donné la première description de son enceinte fortifiée, l'une des plus belles et des mieux conservées du monde grec¹. Mais son nom, quoique régulièrement cité², n'occupe qu'une toute petite place dans l'historiographie de ce site archéologique. Il y a deux raisons à cet effacement. L'abbé Fourmont n'a consacré que quelques lignes à Messène dans la *Relation abrégée* qu'il publia en 1733 au retour de son voyage en Grèce, son projet de publication d'un récit plus détaillé n'ayant jamais pu être mené à son terme ; d'autre part, le caractère fantaisiste d'une bonne partie de ses descriptions, s'ajoutant à des accusations de falsification et de vandalisme sur lesquelles je reviendrai, eut tôt fait de détourner de lui l'attention des archéologues.

* CNRS - Université de Toulouse, UMR 5608 TRACES.

1 C'est la vertu des recueils d'hommages que d'obliger parfois le chercheur à sortir de l'ornière de sa spécialité pour s'acquitter d'un tribut d'amitié. Pour avoir le plaisir d'offrir à Henri Tréziny une étude qui mît en scène une fortification grecque, j'ai dû remonter le temps jusqu'à mon mémoire de maîtrise, soutenu à Paris IV en 1983 sous la direction de Philippe Bruneau. Sous le titre trop pompeux de *Recherches topographiques et archéologiques sur l'antique Messène*, j'y avais rassemblé quelques données, inédites ou mal connues, sur l'histoire de la découverte et des premières explorations du site archéologique de Messène (Moret 1983). Le premier chapitre de ce mémoire, consacré à Fourmont, m'a fourni la matière de la présente contribution.

2 Pour ne citer que quelques-unes des mentions les plus anciennes : Barthélemy 1788, II, p. 452 ; Pouqueville 1827, p. 31 ; Blouet *et al.* 1831, p. XIX-XX ; Puillon-Boblaye 1835, p. 107 ; Bory de Saint-Vincent 1836, p. 450 sq.

Les coups de sonde que j'ai pu donner dans la partie inédite de l'œuvre de cet étrange savant ne font que confirmer ce que la lecture de la *Relation abrégée* laissait entrevoir : la contribution de Fourmont à la connaissance objective des fortifications et des monuments de Messène est minime. En revanche, les surprenantes contradictions qui existent entre ses premières observations, faites sur le terrain ou peu de temps après son retour en France, et la reconstruction délirante d'une Messène imaginaire qu'il échafauda à la fin de sa vie, sont à livrer au dossier d'une personnalité hors du commun qui mériterait une étude non point d'archéologie, mais, si cela était possible, de psychologie rétrospective.

Né à Herblay en 1690, mort à Paris en 1746, Michel Fourmont était le frère cadet de l'orientaliste Étienne Fourmont qui l'initia à l'étude du grec et de plusieurs langues orientales. Alors qu'Étienne se consacrait, sur ordre du roi, au déchiffrement des idéogrammes chinois, Michel obtint en 1720 la chaire de syriaque au Collège royal. Versé également dans l'arabe et dans l'éthiopien, il fut admis comme associé à l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres en 1724 (Fréret 1753 ; Omont 1902, p. 433). Le grec était loin d'être la langue qu'il possédait le mieux : ce n'est donc pas comme helléniste, mais pour ses connaissances en syriaque, en hébreu et en arabe qu'il fut attaché à la mission en Orient que le comte de Maurepas confia à la fin de 1728 à l'abbé Sevin (Omont 1902, p. 409). Il s'agissait de se rendre à Constantinople et dans le Levant pour y faire moisson de manuscrits anciens. Pendant que Sevin menait ses recherches à Constantinople, Fourmont parcourut l'Attique et la Morée pendant près d'un an et demi, de février 1729 à juin 1730 ; déçu par le petit nombre et le faible intérêt des manuscrits qu'il dénichait à grand peine dans les monastères orthodoxes, il ne tarda pas à abandonner leur recherche et se rabattit sur les inscriptions grecques qu'il tâcha de se procurer par tous les moyens possibles, y compris la fouille, sur de nombreux sites grecs : Athènes, Éleusis, Sparte, Amyclées, Argos, Trézène, Messène... Il était accompagné dans ses expéditions par son neveu, Claude-Louis

Fourmont³, en qualité de dessinateur et de cartographe⁴. La durée exacte de son séjour à Messène, autour du 21 février 1730⁵, n'est pas connue. Elle fut probablement beaucoup plus courte qu'à Nauplie (19 jours) ou à Sparte (plus d'un mois). Rentré en France en 1730, il mourut quinze ans après, à 55 ans, sans avoir pu mener à bien la publication du récit de son voyage et des centaines d'inscriptions qu'il avait copiées.

Les informations aujourd'hui disponibles sur le séjour de Fourmont à Messène sont contenues dans quatre documents : une lettre à Maurepas, en partie inédite, écrite le 21 février 1730 ; la relation abrégée publiée en 1733 ; un récit manuscrit plus développé, inédit en ce qui concerne Messène, rédigé semble-t-il par son neveu à une date ultérieure ; enfin, une vue cavalière du site de Messène reliée dans le même volume que le récit de Claude-Louis Fourmont, mais qui n'est ni mentionnée ni commentée dans ce dernier. Je les présenterai dans cet ordre.

La lettre à Maurepas

Une des trois lettres écrites par Fourmont lorsqu'il fit halte au couvent de Vourcano, à proximité immédiate du site de Messène, contient une description des restes de la ville antique. Adressée au comte de Maurepas en date du 21 février 1730, elle a été publiée par Henri Omont dans une relation détaillée de la mission Sevin-Fourmont qui s'appuie pour l'essentiel sur la correspondance reçue et envoyée par ces deux savants⁶. On y lit cette phrase (Omont 1902, p. 604) :

« Je suis icy sur le mont Ithomé un peu malade des fatigues précédentes ; au dessous de nous, et dans l'enfoncement que forment et cette montagne et d'autres, est l'ancienne Messène. Ses murs dont Pausanias ne parle qu'avec une espèce de surprise, subsistent encore en partie, mais le prodigieux nombre d'habitans qu'ils renfermoient ne s'y voit plus. Il y a seulement 26 petites cases de bois entrelassez et couvertes de terre. »

Telle qu'elle est reproduite par Omont, la lettre paraît complète à l'exception de la formule de politesse finale. Il y manque en réalité un passage sur l'enceinte et l'urbanisme de Messène dont j'ai découvert l'existence par hasard dans un document méconnu, le manuscrit 230 de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle qui rassemble des copies d'un grand nombre de papiers de Michel Fourmont relatifs à son voyage en Grèce : notes, inventaires, lettres, dessins. Ces copies ont été réalisées par Barbié du Bocage⁷ entre 1794 et 1797⁸, en vue d'une publication qui ne vit jamais le jour. Celle de la lettre à Maurepas du 21 février 1730 contient notamment cette phrase, omise par Omont⁹ :

« De l'occident où l'on voit encore la porte qui menait à Leontari ou *Megalopolis*, dont parle Pausanias, jusqu'au midi où on ne voit plus que les fondemens des murs, il y a bien $\frac{3}{4}$ de lieue. (...) Le théâtre qui subsiste encore en partie n'est nullement comparable à d'autres que j'ai vus dans la Morée. Ce n'est qu'un colifichet en comparaison de ceux de Tiryns, de Phlius, d'Hermione et de Trézène. On voit bien que ce sont des pauvres gens revenus d'un long exil qui l'ont fait. »

Quoique brefs, ces éléments de description appellent plusieurs commentaires. Fourmont écrit du couvent de Vourcano (ou Voulcano), situé sur le versant Nord-Est du mont Évan, à l'Est du site de Messène, non loin de la porte de Laconie de l'enceinte grecque (fig. 1). Dans son esprit il s'agit du même ensemble montagneux, c'est pourquoi il dit se trouver « sur le mont Ithomé ». Comme tous les voyageurs qui lui succéderont, Fourmont a été impressionné par une enceinte dont les vestiges ne déçoivent pas le lecteur de Pausanias. Le caractère monumental de cette vaste fortification rend d'autant plus frappante, comme d'autres le relèveront après lui, la pauvreté du hameau de Mavromati dont les « cases » de torchis étaient regroupées au milieu du site autour de

³ Claude-Louis Fourmont (1703-1780), dit « le gros Fourmont », neveu d'Étienne et de Michel Fourmont. Il accompagna son oncle Michel en Grèce, puis alla passer quatre ans en Égypte (1747-1750). Il fut attaché comme interprète à la bibliothèque du roi.

⁴ « Pendant que je cherche, que je copie les inscriptions, mon neveu, compagnon de mes voyages, dessine les bas-reliefs, les arcs de triomphe, les portiques, les aqueducs, fait le plan de la ville dans ses différentes faces, parce que je ne veux pas laisser à faire et à représenter la moindre chose » (à Athènes, lettre de Fourmont citée par Omont 1902, p. 554).

⁵ Date connue par des lettres écrites « du mont Ithome proche de l'ancienne Messène » et « du monastère de Voulcano sur le mont Ithome », le 21 février 1730 (Omont 1902, p. 604, 606 et 611).

⁶ Bibliothèque nationale, ms. Supplément grec 295, fol. 9-10 v° (non consulté) ; Omont 1902, p. 602-606.

⁷ Jean-Denis Barbié du Bocage (1760-1825), géographe, élève de Barthélémy et de d'Anville, spécialiste de la cartographie de l'Antiquité.

⁸ On sait par un récépissé conservé dans les archives du département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale (Omont 1902, p. 658, n. 2) que Barbié emprunta le 6 mars 1794 la totalité du dossier Fourmont, constitué de « deux grands cartons et quatre autres plus petits, plus deux portefeuilles et un petit volume de format in-4°, couvert en papier à fleurs, le tout contenant les inscriptions et papiers de Michel Fourmont, relatifs à son voyage en Grèce ». Il le restitua trois ans après, le 14 mars 1797, d'après un autre récépissé de la main de La Porte du Theil, conservateur des manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque nationale, qui se trouve dans la liasse C du ms. 230 de la Bibliothèque du Muséum.

⁹ Copie conservée dans la liasse C du ms. 230 de la Bibliothèque du Muséum. La vérification sur l'original (ms. Supplément grec 295, fol. 9-10 v°) reste à faire.

la source Clepsydre. Un seul monument du centre urbain retient son attention : le théâtre, dont il souligne la petite taille et la modeste apparence¹⁰.

Fourmont est un peu plus disert sur l'enceinte, distinguant les parties bien conservées, au Nord et au Nord-Ouest du site (dans ses termes : à l'occident), autour de la porte d'Arcadie qu'il nomme de Mégalopolis comme dans la relation de 1733¹¹, et les parties méridionales dont on ne voyait que les fondations. Il évalue ici à trois quarts de lieue, soit environ trois kilomètres, la longueur de la portion d'enceinte la mieux conservée. Si l'on s'en remet à l'état actuel de l'enceinte, la muraille n'est réellement bien conservée que sur une longueur de 1,3 km dans le secteur Nord-Ouest (**fig. 1**), soit moins de la moitié du chiffre avancé par Fourmont.

Le récit de la *Relation abrégée*¹²

« De Nisy, il prit le chemin qui conduit à Androussa, et aux monastères de Samari et d'Andromonastiri. Il apprend dans ce dernier qu'il y avait autrefois, dans les montagnes qui en sont proches, une ville que l'on nommait Mavromatia, *les beaux yeux*, ou *la Belle* ; il y alla, et à la vue de ses murailles et de son étendue, à la vue des monceaux du marbre le plus beau, il fit fouiller, et les inscriptions qu'il trouva ne lui permirent pas de douter que ce ne fût l'ancienne Messène.

« Cette ville, à ce que l'on en voit, a été la plus grande du Péloponnèse. Ses murailles, ouvrages d'Épaminondas ont fait l'étonnement de Pausanias ; cet auteur les compare à celles de l'ancien Byzantium, de Rhodes et de Babylone : il en reste encore 38 tours dans leur entier. M. Fourmont suivit pendant une heure de chemin la partie de ces murailles qui comprenait la moitié du mont Ithôme, et d'une autre montagne qui lui est opposée à l'orient. Il trouva ensuite la porte de Mégalopolis avec des inscriptions qui la désignaient. Au-delà de cette partie, sont les 38 tours en question, éloignées les unes des autres de 150 pas, ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue au Nord de la ville. La muraille s'étendait encore davantage à l'occident et au midi dans des vallons où l'on voit les débris du stadium, de beaucoup de temples, et d'autres édifices publics.

« Il resta quelque temps dans le monastère de Vulcano situé sur la pointe du mont Ithomé : il sortit de Vulcano pour aller à Calamata. »

Rédigée très certainement après le retour en France des Fourmont, cette description complète la lettre à Maurepas, tout en en modifiant la tonalité. En 1730, la première impression de Michel Fourmont n'était enthousiaste qu'à l'égard de l'enceinte, et il passait presque entièrement sous silence un centre monumental qui l'avait tant déçu qu'il l'avait jugé bâti par de « pauvres gens » ; trois ans plus tard, le tableau se pare avantageusement « des monceaux du marbre le plus beau » et de « beaucoup de temples ». Mais tout cela reste vague, et seul le stade est identifié.

On note ensuite que Fourmont dit avoir fait fouiller à Messène. Je n'ai pas trouvé trace des dépenses afférentes à ces fouilles dans la copie faite par Barbié du Bocage d'un « État des recettes et dépenses faites pendant le voyage de Grèce de la main de Fourmont l'oncle »¹³. Non qu'il faille mettre en doute cette affirmation. Mais il est probable que si fouilles il y eut, elles furent de bien moins grande ampleur qu'à Nauplie, Argos ou Sparte. Preuve en est le très petit nombre d'inscriptions que Fourmont a copiées à Messène, en comparaison de ses moissons d'Argolide et de Laconie (cf. Boeckh 1828 ; Le Bas 1835 et 1836). Et il n'était pas besoin de fouiller pour trouver l'inscription qu'il dit avoir lue sur le mur de la porte de Mégalopolis¹⁴ : elle était bien visible sur la face de la corniche qui couronne une des deux niches de l'intérieur de la cour circulaire.

Le circuit de l'enceinte est décrit un peu plus précisément qu'en 1730, mais pas de façon plus exacte : prétendre que la muraille « comprenait la moitié du mont Ithomé et d'une autre montagne qui lui est opposée à l'orient »¹⁵ n'est pas conforme à la réalité. L'Ithôme était bien inclus dans le circuit fortifié, mais ce n'était pas le cas de l'Évan (**fig. 1**). Autre précision, souvent reproduite depuis lors car c'est le seul élément chiffré, apparemment objectif, que comporte la description de Fourmont : « 38 tours dans leur entier » se succèdent à l'Ouest de la porte d'Arcadie, « éloignées les unes des autres de 150 pas, ce qui forme une enceinte de cinq quarts de lieue au Nord de la ville ». Notons en passant une première contradiction (le manuscrit de Claude-Louis Fourmont nous en livrera d'autres) : les trois quarts de lieue de

¹⁰ Modestie qu'il attribue curieusement au dénuement supposé des Messéniens exilés qui fondèrent la ville en 369...

¹¹ Ce sera encore le nom employé par Blouet *et al.* (1831, p. 24). Pausanias parle de « la porte d'Arcadie qui conduit à Mégalopolis » (IV, 33, 3).

¹² Fourmont 1733, p. 355.

¹³ Copie conservée dans la liasse C du ms. 230 de la Bibliothèque du Muséum. Y figurent les salaires journaliers des hommes employés aux fouilles ou à des travaux de démolition de bâtiments modernes, pour y trouver des inscriptions.

¹⁴ Le pluriel de Fourmont est emphatique : la porte d'Arcadie ne porte qu'une seule inscription, d'ailleurs tardive et qui ne la « désigne » pas (Dodwell 1819, II, p. 365, qui publie cette inscription d'après le manuscrit de Fourmont ; Le Bas dans Blouet *et al.* 1831, p. 41 et pl. 47).

¹⁵ Il s'agit du mont Évan.

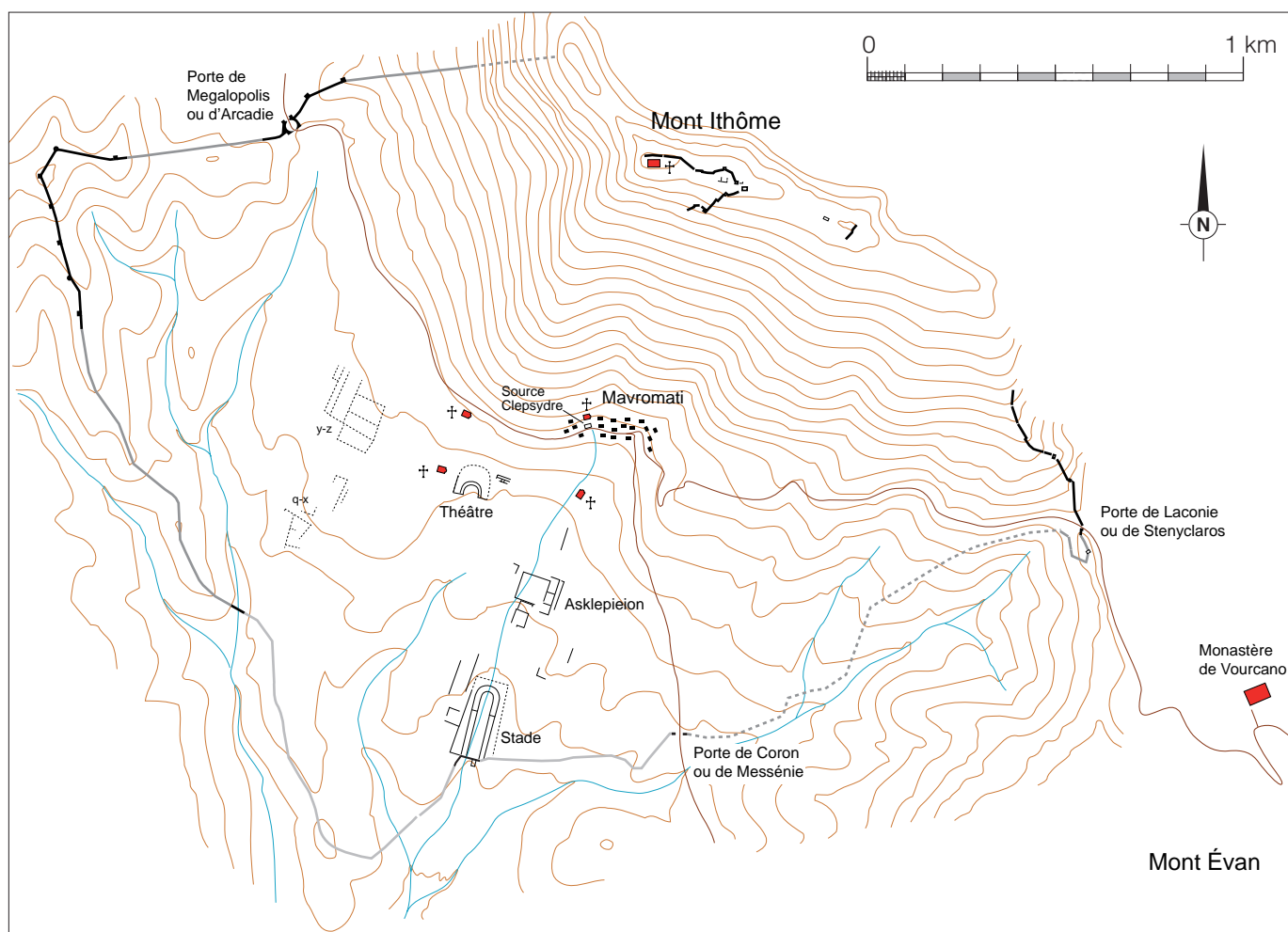


Fig. 1. Plan schématique du site de Messène. Fond de carte d'après Muth 2007, plan h.t. (modifié). Sont représentés les principaux vestiges archéologiques qui étaient visibles avant les fouilles au début du XIX^e s., d'après Blouet *et al.* 1831, pl. 22. Les croix signalent des chapelles indiquées sur le plan de Blouet.

la lettre de 1730 sont devenus cinq, soit 5 km environ. Des souvenirs sans doute de moins en moins précis font insensiblement passer Fourmont dans le registre de l'hyperbole. On est en effet loin de la réalité, puisque le périmètre complet de l'enceinte est d'environ 8,8 km¹⁶, et que si l'on retire les parties escarpées de l'Ithôme où la courtine s'interrompait, on obtient un développement des murailles qui n'excédait pas 7,7 km, y compris tous les secteurs du Sud et de l'Est que Fourmont n'inclut pas dans son calcul.

Reste le nombre de 38 tours. Le calcul de Fourmont semble irréprochable : si cinq quarts de lieue peuvent être ramenés à 5 km, et si 150 pas peuvent correspondre à 130 m, on arrive bien à 38. Il est d'ailleurs fort possible

que ce soit ainsi – sur le papier – que Fourmont ait trouvé ce nombre de tours, car la réalité du terrain est toute autre. Revenons sur ce que nous savons du tracé de l'enceinte : 7,7 km en continu. Dans la partie bien conservée du secteur Nord et Nord-Ouest, huit intervalles peuvent être mesurées entre les tours les mieux conservées. La distance moyenne (à l'entraxe des tours) est de 98 m. Extrapolé à l'ensemble du circuit, ce chiffre laisse supposer l'existence, à l'origine, d'un nombre de tours compris entre 75 et 80. Fourmont en aurait vu debout la moitié, parfaitement conservées : c'est tout à fait improbable.

Certes, la plupart des études publiées au XIX^e s., et quelques-unes plus récentes, semblent étayer le témoignage de Fourmont, en faisant état d'un nombre de tours qui se rapproche de son estimation¹⁷. Mais un examen

¹⁶ Cf. Muth 2007, pl. hors texte, et informations complémentaires aimablement fournies par Silke Muth. Les chiffres publiés au XIX^e s. sont assez proches de cette mesure : 8660 m (Puillon-Boblaye 1835, p. 107), 8920 m (Oikonomakis 1879, p. 7 sqq), 9024 m (Fougères 1909, p. 445, suivi par Adam 1982, p. 172), à l'exception des 16 km calculés par Le Bas (1845, p. 422).

¹⁷ Blouet *et al.* 1831, pl. 22 : 33 tours présentées comme sûres et 14 tours hypothétiques, représentées en grisé ; Bory de Saint-Vincent 1832, pl. 4 : 34 tours ; Leake 1830, pl. 3 : 25 tours sûres, 2 restituées ; Oikonomakis 1879, *passim* : 24 tours sûres et 26 autres restituées ; Adam 1982, p. 62 : 24 tours (mais son plan, p. 172, fig. 103, en représente 33...).

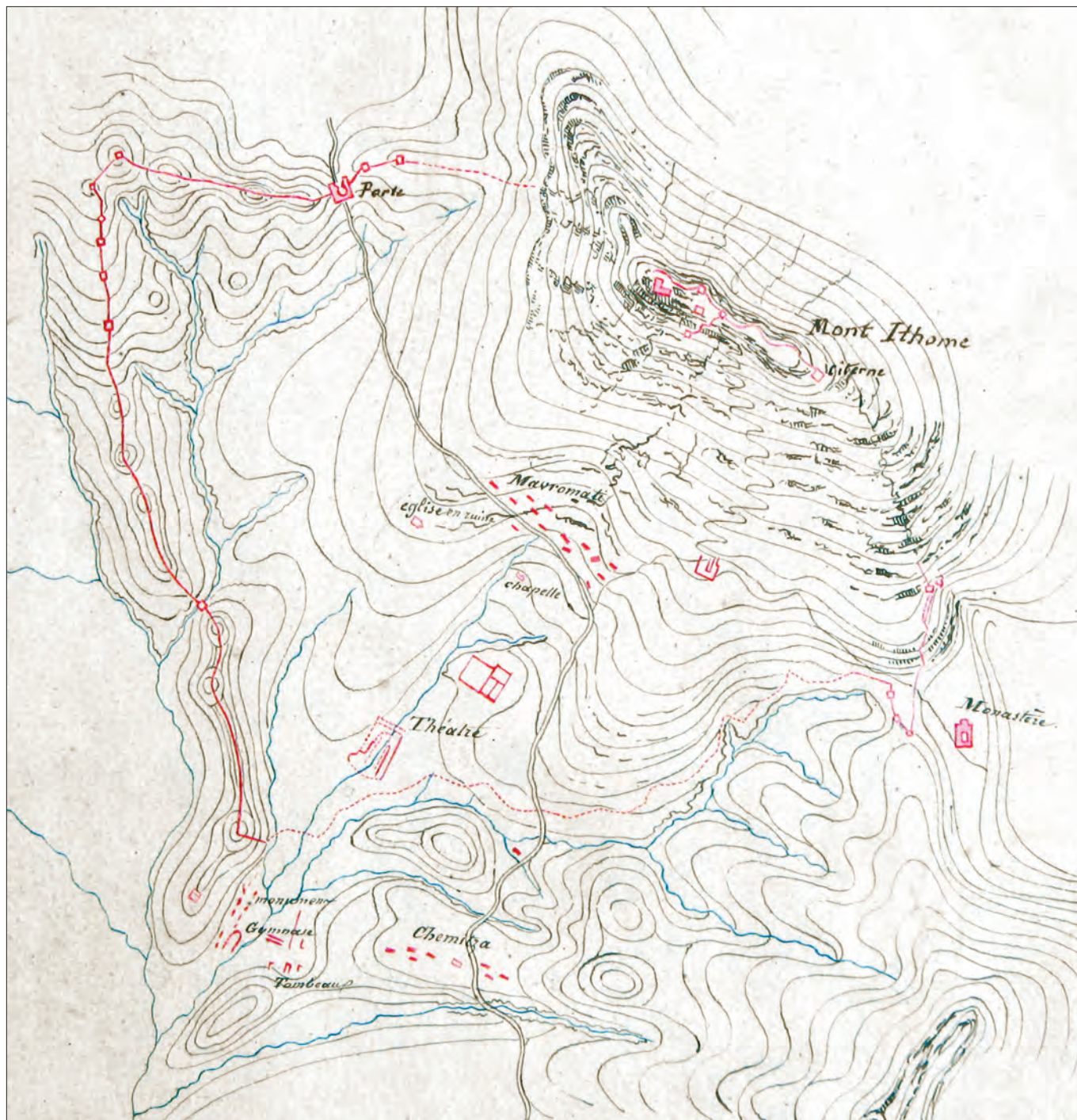


Fig. 2. *Plan de Messène* par un officier d'état-major français anonyme, 1829, Service historique de la Défense, ms. R.18.C.3.38 (détail).

attentif montre que les chiffres que l'on trouve dans cette littérature trahissent une surévaluation constante, due à une confusion entre les tours attestées sur le terrain et les tours placées hypothétiquement sur le tracé de l'enceinte dans les plans de Blouet, Leake ou Bory. Dans les faits, une petite vingtaine de tours sont aujourd'hui repérables, parmi lesquelles 9 seulement sont bien ou assez bien conservées¹⁸.

On pourrait objecter que des observations anciennes, faisant état d'un nombre de tours en bon état de conservation très supérieur à celui que nous connaissons, peuvent s'expliquer par la dégradation accélérée du site dans ses parties les moins escarpées, du fait de nouvelles mises en culture¹⁹. À cela deux réponses. La première, c'est que la pression démographique est restée faible dans ce secteur de la Messénie, au moins jusqu'au milieu du XIX^e s.²⁰. La seconde, c'est que ces prétendues observations sont contredites par deux témoignages contemporains méconnus qui restituent une image du site très semblable à celle du début du XX^e s. En 1806, un certain Vial apprenait à Chateaubriand que l'enceinte de Messène possédait neuf tours bien conservées²¹, et c'est précisément le total auquel on parvient aujourd'hui. En 1829, un officier d'état-major français anonyme, attaché à l'expédition de la Commission scientifique de Morée, dessina un plan de Messène resté inédit²², beaucoup moins détaillé que ceux de Blouet (1831, pl. 22) et de Bory de Saint-Vincent (1832, pl. 4). Schématique et erroné sur certains points, ce plan donne en revanche une vision d'ensemble plus fidèle

de l'état de conservation global de l'enceinte (**fig. 2**). Il ne fait apparaître en tout et pour tout que 18 tours, dont 9 sur les fronts Nord et Ouest. Il peut difficilement s'agir d'une coïncidence.

La ruine des parties Sud-Ouest, Sud et Sud-Est de l'enceinte est certainement antérieure au voyage de Fourmont et doit être imputée, pour une large part, à des motifs lithologiques (Ktenas 1908 ; Negris 1906). Sur les pentes de l'Ithôme et dans la partie Nord-Ouest de l'enceinte, la construction fait appel aux calcaires lithographiques très résistants de l'Ithôme, gages d'une excellente conservation des structures bâties. À l'Ouest apparaissent dans les appareils de l'enceinte des calcaires plus fragiles, de teinte grise ou jaunâtre, qui proviennent de la série triassique. Enfin, la ruine généralisée du secteur méridional trahit l'emploi de grès et de tufs peu homogènes²³. La Messène aux 38 tours entières n'a sans doute existé, du moins au XVIII^e s., que dans l'imagination de l'abbé Fourmont.

La description du manuscrit n.a.fr. 1892

L'unique exemplaire manuscrit de cette relation est un épais volume, petit in-quarto (23 x 20 cm), relié en cartonnage d'époque couvert d'un papier bleu à mille fleurs, passablement usé. Il porte au dos une étiquette ronde de la BnF avec sa cote actuelle : « n.a.fr. 1892 ». Ce manuscrit se compose de 463 feuillets tous du même papier, numérotés au recto à l'encre rouge. Au recto du premier feuillet se lit un titre d'une main différente, sans doute postérieur à la rédaction du manuscrit : *Voyage en Grèce par l'abbé Fourmont*, et en bas à gauche sa cote ancienne : 1374. Le titre original se trouve à la page 1 : *Voyage fait en Grèce par les ordres du Roi et sous les auspices du comte de Maurepas, Pendant les années 1729 et 30*.

Le nom de l'auteur ne figure nulle part dans le volume, mais le catalogue de la BnF l'a enregistré sous les noms des « abbés Étienne et Claude-Louis Fourmont » (Omont 1899, p. 301). La mention d'Étienne Fourmont est évidemment erronée, mais plusieurs sources s'accordent à attribuer ce manuscrit à Claude-Louis Fourmont, neveu de l'abbé Michel Fourmont²⁴. Cette attribution, qu'il n'y a pas de raison de mettre en doute, peut conduire à penser que sa rédaction est postérieure au décès de Michel Fourmont en février 1746, sans permettre cependant de présenter Claude-Louis comme son unique auteur : il peut aussi bien s'agir d'un texte copié – avec beaucoup de négligence, on le verra – sur un original perdu de

¹⁸ Mes observations déjà anciennes (Moret 1983, p. 147-151) seront certainement corrigées par les résultats de l'important projet en cours « Die Stadtmauer von Messene » de l'Institut für Klassische Archäologie der FU Berlin – Gerda Henkel Stiftung (Fr. Fless, W. Hoepfner, D. Sack, S. Muth).

¹⁹ C'est par exemple l'opinion avancée par J.-P. Adam (1982, p. 174).

²⁰ En 1829, la population de Mavromati n'était encore que de « 140 et quelques habitants » (Bory de Saint-Vincent 1836, p. 436), soit une quarantaine de feux : l'augmentation reste faible par rapport aux « 26 petites cases » comptées par Fourmont un siècle plus tôt (in Omont 1902, p. 604).

²¹ Chateaubriand passa en vue de l'Ithôme le 12 août 1806, mais il ne visita pas le site de Messène. En revanche, il nous a conservé le témoignage du consul de France à Coron, Vial : en rapportant le nombre de 38 tours que disait avoir vues Fourmont, Chateaubriand se demande « si M. Vial ne [l']a point assuré qu'il en existe aujourd'hui neuf entières et un fragment considérable de mur d'enceinte » (Chateaubriand 1811 = Malakis 1946, p. 185). La véracité de cette information isolée nous fait regretter de n'en pas savoir davantage sur la visite que ce résident français avait faite à Messène.

²² Service historique de la Défense (Vincennes), Anonyme (« officier d'état-major français »), 1829, ms. R.18.C.3.38. Première reproduction dans Moret 1983, fig. 3. Trois officiers d'état-major, les capitaines Peytier, Puillon-Boblaye et Servier, étaient spécialement affectés aux opérations géodésiques de la triangulation de la Morée (Bory de Saint-Vincent 1836, p. 26) ; c'est sans doute à l'un d'entre eux qu'il faut attribuer ce plan de Messène. Puillon-Boblaye publia en 1835 des *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée* où il est question de Messène.

²³ Le Bas (1845, p. 422) avait déjà souligné le rôle des roches tendres dans la perte du secteur méridional.

²⁴ Barbié du Bocage, entre 1794 et 1797 (voir *infra*, note 29) ; Omont 1899, p. 301 ; Omont 1902, p. 661, n. 1 ; Legrand 1905, p. 269.

la main de Michel²⁵, ou d'une synthèse malhabile des notes de ce dernier. Quoiqu'il en soit, ce volume faisait certainement partie d'un ensemble de pièces réunies par Claude-Louis Fourmont à la demande expresse du comte de Maurepas, très probablement après le décès de son oncle, comme en témoigne un mémoire publié par Henri Omont²⁶. Fin 1746, Claude-Louis Fourmont partait pour l'Égypte où il résida pendant les quatre années suivantes (Fourmont 1755). C'est donc dans l'intervalle de quelques mois qui sépare la mort de Michel Fourmont du départ de son neveu qu'il paraît possible de placer la mise en forme de ce manuscrit²⁷.

Il est surprenant qu'un manuscrit déjà présent dans les collections nationales au début du XIX^e s. (et s'y trouvant sans doute alors depuis plus d'un demi-siècle), soit aujourd'hui catalogué parmi les nouvelles acquisitions du fonds français. Il a été cité à plusieurs reprises : par Pouqueville peut-être lorsque cet auteur fait allusion au plan de Messène « qui se trouve dans son manuscrit déposé au cabinet des Ms. de la bibliothèque du roi »²⁸, par Barbié qui en fait l'abrégé dans son recueil de copies des papiers de Fourmont²⁹, par Donaldson qui l'avait consulté avant 1830³⁰, par Omont³¹,

par Legrand qui reproduit la description de Trézène³² et par Malakis³³.

Avant de reproduire les pages (inédites à ma connaissance) qui concernent Messène, quelques précisions sont nécessaires, touchant les caractéristiques matérielles du texte et son établissement. Le texte de la relation ne commence qu'au f° 32 ; les feuillets 4 à 31 sont vierges. Les feuillets portent à partir du trente-deuxième une seconde numérotation, à l'encre noire, apparemment contemporaine de la rédaction (alors que la numérotation en rouge date de la reliure), par pages et non plus par feuillets, la page 1 correspondant au f° 32 recto. On compte 607 pages écrites recto verso ; dans le courant du texte s'intercalent un nombre assez important de cartes, de plans, de vues et de dessins coloriés ; il s'en trouve d'autres reliés à la suite du récit, en fin de volume ; toutes ces illustrations sont numérotées normalement en rouge et occupent toujours le seul recto des feuillets. Elles ont le format du volume à l'exception du f° 170 qui est une grande carte sur vélin, pliée en quatre, représentant le Péloponnèse dans son ensemble. Messène y est figurée par une petite ruine stylisée, au pied d'une montagne également stylisée que surmonte un temple, avec la légende « Hithome M. ». La description de Messène occupe les pages 575 à 596. S'y rapportent deux plans placés à la fin de volume : l'un représentant la vallée du Pamisos, intitulé *Plaine de Nisy et ses environs*, au f° 453 ; l'autre, f° 454, est un *Plan des débris de la ville de Messène*.

Le style, et plus encore l'orthographe sont extrêmement négligés dans la plus grande partie du manuscrit³⁴. J'ai pris le parti de corriger, d'harmoniser et de moderniser l'orthographe, en ne signalant que les obscurités et les lectures difficiles. Seuls les noms propres sont reproduits tels quels. Toutes les notes en bas de page sont de l'éditeur. Les crochets obliques indiquent des mots restitués, là où j'ai cru constater une omission ; les crochets droits signalent des corrections que je propose lorsqu'il m'a paru que le texte contenait un *lapsus calami*, la leçon du manuscrit étant alors donnée en note. La ponctuation est inexistante ou quasi sous la plume du premier copiste (une ou deux virgules par page !) : je l'ai systématiquement restituée et modernisée, tout en créant des alinéas qui manquent complètement dans le manuscrit. Les numéros placés entre crochets droits correspondent à la pagination à l'encre noire du manuscrit.

²⁵ On peut noter à ce sujet qu'il existe, parmi les papiers laissés par l'abbé Fourmont après sa mort, une description de l'Argolide et de la Phlasié-Titanie dont le texte est presque identique à celui du ms. 1892 (BnF, n.a.fr. 8985, *L'abbé Fourmont (I) : Papiers divers*, f°s 86 à 108).

²⁶ BnF, ms. suppl. grec 855, f° 322 : Mémoire des manuscrits que le sieur Fourmont le neveu a mis au net par les ordres de M^{gr} le comte de Maurepas, et qu'il a remis à Sa Grandeur depuis vingt mois (Omont 1902, p. 662). Voir aussi Fréret 1753, p. 446 : « Il laisse un neveu que le Roi, à la recommandation de M. le comte de Maurepas, a attaché à sa bibliothèque, avec le titre d'interprète des langues indiennes. C'est à lui que ses papiers ont été remis ; et c'est lui qui est chargé d'achever et de mettre au net le recueil des Inscriptions dont il avait copié une partie sur les pierres mêmes. »

²⁷ La disgrâce de Maurepas, relevé de sa charge de ministre de la Marine en 1749, est antérieure au retour en France de Claude-Louis Fourmont.

²⁸ Pouqueville 1827, t. VI, p. 31, note 2.

²⁹ Sous la lettre F du ms. 230 de la Bibliothèque du Muséum, « *Extrait d'un volume in 4° manuscrit, composé et écrit par Fourmont le neveu, et intitulé Voyage fait en Grèce par ordre du Roi et sous les auspices de M. le C^{te} de Maurepas. Ce volume est orné de cartes géographiques, plans, vues et dessins, en général fort mal faits.* » Il s'agit d'un résumé détaillé dans lequel Barbié reproduit mot à mot certaines expressions du manuscrit tout en s'efforçant de le rendre plus intelligible. La description de Messène est résumée aux pages 46-48 de cet « extrait ».

³⁰ Donaldson 1830, p. 20, note 1. Tout en citant sa cote ancienne, 1374, qui est encore aujourd'hui visible sur la page de titre, Donaldson lui donne le titre de *Journal de Grèce*, en deux volumes in-4° dont, d'après lui, il ne subsisterait qu'un seul. Cette dernière assertion est probablement erronée, car le volume ici décrit renferme la narration complète du voyage, depuis le départ de Paris jusqu'au retour à Marseille.

³¹ Omont 1902, p. 661, n. 1 : « On ne peut voir le texte du Voyage en Grèce de Michel Fourmont que dans une médiocre compilation, de la main de son neveu, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale sous le numéro 1892 du fonds français des nouvelles acquisitions ».

³² Legrand 1905.

³³ Malakis 1946, p. xxi et 119, n. 164.

³⁴ On reconnaît deux mains différentes dans la rédaction des pages qui nous intéressent ; jusqu'à la page 594, il s'agit visiblement d'un copiste qui ne comprenait guère ce qu'on lui dictait et qui de ce fait multipliait les erreurs les plus absurdes ; les dernières pages sont en revanche correctement écrites.

[p. 573] « (...) M. l'évêque d'Androussa (...) avait visité son diocèse plusieurs fois pour se faire payer les 22 sols que chaque âme lui doit, et dans ses visites il n'avait pas oublié de remarquer les villes ruinées de sa province ; aucune ne lui parut plus digne de nos recherches que Mavromitia, et sur son témoignage nous crûmes qu'il était de notre devoir de la visiter (...) ».

[p. 575] « (...) Messène, commencée à bâtir par les ordres d'Épaminondas. Je dis commencée à bâtir, parce qu'il faut supposer que vraisemblablement [p. 576] il a fallu plus de temps qu'il n'a vécu depuis qu'il a rétabli les Messéniens pour la mettre en <l> état qu'il paraît qu'elle a été par les restes qu'on en voit encore aujourd'hui (...) » [p. 576] « (...) Il³⁵ voulut que sa capitale fût à l'abri de tout. L'Ithomé lui parut plus propre pour cela³⁶ non seulement pour sa hauteur plus grande qu'aucune montagne des environs, mais à cause qu'il était muni du mont Eva qui lui servait [p. 577] comme de murailles, <et> qu'il s'y trouvait une fontaine nommée Clepsydra, si abondante que je ne me souviens pas d'en avoir vu une pareille, car celle de Kiffissa dans l'Attique ne lui est pas comparable.

« Cette ville, quoique exposée au midi, n'en est pas moins saine : la hauteur de son terrain devait l'exempter des extrêmes chaleurs qu'Andania avait du ressentir et il ne s'y trouve que peu de ...³⁷. Toutes ces raisons, et peut-être bien d'autres encore plus sages, lui firent choisir ce terrain, et on peut dire que les Messéniens ont rempli les vues de ce grand homme.

« Leur ville se trouva fortifiée non seulement par l'Ithomé et l'Eva du côté du septentrion ; ils y construisirent encore des murailles d'une épaisseur et d'une hauteur <telles> que le laps de temps, la fureur des guerres des chrétiens entre eux et l'appréhension des Turcs n'a (*sic*) [p. 578] pu détruire entièrement cette ville qui contient une grande demie-lieue³⁸.

« La ville, qui s'étendait à l'occident et à l'orient, en s'élargissant jusqu'au midi à une distance encore plus grande, formait une espèce de triangle³⁹ renfermé de murailles plus solides que celles qui étaient sur l'Ithomé ; en sorte qu'en considérant les tours dont ces murailles étaient accompagnées de cent en cent pas, et que le tout est du plus beau marbre, on peut s'assurer que peu de villes étaient comparables à la Messène d'Épaminondas, et qu'il a tout lieu de s'étonner qu'un peuple nouvellement de retour d'un long exil, encore peu assuré du succès de son État qui ne possédait pas un pays deux fois grand comme le Vexin, ait pu faire une dépense aussi immense que Pausanias les a comparées à celles d'Ambrisos, de Byzance [p. 579] et de Rhodes.

« 24 de ces tours, à l'occident, subsistent encore dans leur entier, et la porte qui conduisait à Mégalopolis est encore comme du temps de Pausanias ; des niches où il y a vu les figures de quelques divinités s'y voient et l'on y lit les inscriptions auxquelles il fait allusion dans sa narration. Lisez la description que Pausanias fait des cérémonies qui s'observent lorsque Épaminondas jeta les fondements de ces murailles.

« Les Messéniens ne furent pas seulement curieux d'entourer leur ville de murailles aussi superbes, ils voulurent que les bâtiments qu'elles renfermaient ne <le> fussent pas moins. À la vue de leurs débris, on est encore plus étonné que l'on ait porté dans un lieu aussi élevé, et d'un accès très difficile de tous les côtés, une aussi prodigieuse quantité de marbre de toute espèce ; car ce n'était pas seulement les bâtiments publics qui en [p. 580] étaient construits : les maisons des particuliers n'étaient pas d'une autre espèce de pierre. Je ne crois pas qu'il se trouve dans le monde entier un lieu où l'on en ait fait tant de dépense.

« Pour nous reconnaître plus aisément dans ces débris, nous nous transportâmes d'abord à la fontaine Clepsydra. Elle est à mi-côte de l'Ithomé ; elle sort d'un rocher noir formant une cascade de 32 pieds de haut qui produit un bruit épouvantable. Les Messéniens l'avaient ornée de colonnes de jaspe qui sont encore sur pied. Ils avaient intercepté une partie des eaux au milieu de cette cascade, de l'un et de l'autre côté, pour en fournir aux lieux hauts de la ville ; et ce qui

35 Épaminondas.

36 La comparaison renvoie à Andania, l'ancienne capitale des Messéniens, d'après les lignes qui précèdent.

37 Mot illisible.

38 On compte effectivement 2 km en ligne droite de la porte d'Arcadie à la porte Sud-Est, et à peu près la même distance entre le sommet de l'Ithôme et l'extrémité Sud de l'enceinte.

39 Cette forme prétendument triangulaire ne correspond à aucun des deux plans tracés par Claude-Louis Fourmont (fig. 3 et 4) : bien que différents l'un de l'autre, ces plans présentent l'enceinte de Messène sous la forme d'un polygone irrégulier.

en restait pour couler dans les lieux bas était reçu dans un canal dans lequel ils avaient ménagé des digues, de distance en distance et par étages, d'où partaient d'autres canaux pour en fournir tous les autres [p. 581] quartiers de la ville.

« Après avoir considéré la disposition du terrain, nous <ne> nous imaginâmes pas que le marché eût été placé plus bas dans la ville, les places publiques des Grecs n'ayant jamais été dans des endroits qu'on aurait peine à apercevoir ; ils y élevaient les statues des dieux tutélaires de leur ville ; <des temples>⁴⁰ consacrés à [ces]⁴¹ mêmes dieux y étaient construits ou assez proches⁴². Ainsi nous crûmes que pour trouver ce marché il fallait que nous suivissions l'un ou l'autre aqueduc qui interceptait l'eau au milieu de la cascade. Celui qui en part pour aller à l'orient de la ville ne pouvait pas nous y conduire : il y a deux collines, comme des racines de l'Ithomé, qui n'en font pas un terrain propre à faire la place publique d'une ville comme Messène ; nous suivîmes donc l'autre, en allant de l'occident vers la porte de Mégapolis⁴³, et nous trouvâmes cette place.

« C'est un carré oblong de 600 pas de [p. 582] long sur 400 de large. Sa longueur est de l'orient à l'occident. Quatre rues y aboutissaient ; elle paraît avoir été ornée de bâtiments très spacieux au midi et au septentrion. Le coin des rues qui y venaient de l'occident et de l'orient paraissent (*sic*) avoir été occupées (*sic*) par d'autres, mais avec un intervalle sans bâtiments entre eux et ceux du midi et du septentrion. Ils devaient être les uns et les autres d'une grande magnificence, car les fondements ne sont que de marbre ; ceux du midi et du septentrion étaient construits de marbre blanc entremêlé de marbre tacheté ; ceux de l'occident et de l'orient l'étaient de marbre noir entrelacé de marbre blanc qui nous parut semblable à celui de Paros. Nous en jugeâmes ainsi par ce qui en reste sur pied et par la plus ou moins grande quantité de ces différentes espèces de marbre que l'on voit étendue sur le

terrain [p. 583]. Des péristyles relevaient encore la beauté de ces bâtiments et le choix des marbres pour ces colonnes et pour les placer⁴⁴ en achevait l'ornement car des colonnes de jaspe, de marbre rayé, de marbre piqué formaient ceux du midi et du septentrion, et celles des bâtiments de l'Ouest et de l'occident étant blanches, la vue devait être extrêmement satisfaite.

« Nous ne trouvâmes rien qui pût nous indiquer la hauteur de ces bâtiments dans leur total. Une seule colonne entière de 22 pieds de fût et de l'ordre dorique peut la faire soupçonner, car cette colonne, accompagnée de sa base, de son chapiteau et d'autres ornements qui accompagnent ordinairement cet ordre, peuvent (*sic*) déterminer à peu près cette hauteur. En supposant que rien n'excédait au-dessus de ces bâtiments [qui]⁴⁵ n'étaient que pour l'ornement de la place, 35 ou 40 pieds [p. 584] sont tout ce qu'ils pouvaient avoir de haut. Cela ne fait pas des bâtiments colossaux ; on en voit rarement dans la Grèce : une grande régularité dans le dessin, une proportion parfaitement gardée était le goût en général des Grecs qui⁴⁶, n'habitant pas un pays qui leur permette de faire des bâtiments plus hauts (les tremblements de terre y sont fréquents), le marbre, la pierre dont ils se servaient plus volontiers pour construire leurs bâtiments, se liant peu sans l'aide des crampons de fer, il n'était pas sûr pour eux de se promener sous des péristyles plus exhaussés. D'ailleurs, ces péristyles étant destinés pour les promenades publiques, s'ils les avaient faits plus hauts, ils n'auraient en dessous que peu ou point d'ombre, ce que dans un pays aussi chaud on doit observer et rechercher surtout.

« Pausanias a vu dans cette place une statue de Jupiter Sauveur : on peut penser qu'elle y fut érigée, et sous ce nom, [p. 585] pour marquer d'une manière plus distinguée la protection particulière de ce dieu pour leur⁴⁷ retour dans leur patrie après environ trois cents ans d'exil, car auparavant ils ne lui donnaient que le nom de Jupiter Ithomate ; c'est sous ce dernier nom qu'ils lui firent des sacrifices lors de la conservation (*sic*) de leur ville

⁴⁰ Un groupe nominal a été oublié à cette place ; la restitution que je propose n'offre aucune certitude.

⁴¹ Texte : « ses ».

⁴² Je n'ai pas cru devoir corriger ce dernier membre de la phrase dont on pourrait difficilement justifier la syntaxe, le sens en étant au demeurant assez clair.

⁴³ Cette orientation est impossible dans la mesure où Fourmont lui-même place la porte d'Arcadie ou de Mégapolis à l'occident de la ville (*cf.* la lettre à Maurepas du 21 février 1730, et ci-dessus le début de la description, p. 578-579 du manuscrit). Peut-être veut-il dire que, partant de la source Clepsydre au milieu du site, il se dirige *vers* l'occident *et* vers la porte de Mégapolis.

⁴⁴ Il faut sans doute comprendre : le choix des marbres pour la construction de chaque colonne, d'une part, et d'autre part pour la répartition de ces mêmes colonnes sur la place, comme on le voit dans les lignes suivantes.

⁴⁵ Texte : « qu'ils ».

⁴⁶ Ce pronom relatif restera en suspens. Mais nous avons préféré conserver l'anacoluthie plutôt que de remanier une phrase qui, telle qu'elle est, se lit très aisément.

⁴⁷ Il s'agit des Messéniens.

par Épaminondas, dans laquelle ils en firent aussi à Castor et à Pollux, qu'ils croient Messéniens et dont ils avaient placé les statues dans le temple de Cérès qui était chez eux en grande vénération. « Proche de là, selon Pausanias, que nous suivons, il y avait deux temples, l'un dédié à Neptune, l'autre à Vénus. Une église d'Agios Christophoros, qui est située au bout de l'aqueduc qui conduisait de l'eau de la fontaine Clepsydra vers le marché, me parut être⁴⁸ la place, d'où saint Christophe [p. 586] apparut aux Grecs avec quelque chose de ressemblant à Neptune. Cela n'est pas aisé à deviner, à moins qu'ils n'aient pensé que saint Christophe, [ayant]⁴⁹ souffert beaucoup de persécutions que l'écriture nous désigne sous le nom de grandes eaux, était le saint le plus propre à placer à l'endroit où Neptune, le dieu des ondes ou les ondes mêmes, avait un temple chez les païens. Quoi qu'il en soit ce temple était petit, mais bâti du plus <beau>⁵⁰ marbre blanc ; les Grecs, pour en faire une église, en ont abattu la muraille pour la faire en demi-cercle pour y placer l'autel.

« Celui de Vénus était, comme partout ailleurs dans la Grèce, des plus aisés à découvrir. Les temples de cette déesse sont toujours bâtis ou de marbre noir non poli, ou de pierres ordinaires [p. 587] du pays sur lesquelles le ciseau n'a point passé. On ne les trouve que par ces signes, et ils sont les plus <...>⁵¹ de tous (il y a des sacellums qui sont beaucoup plus grands). Un monceau de marbre noir non poli qui n'est qu'à 20 pas à l'orient de celui de Neptune me parut n'être que les débris de ce temple de Vénus. Il y avait un péristyle autour, ce que nous n'avons vu à aucun autre temple de Vénus.

« De là, descendant 400 pas, on trouve une petite place de cent pas au carré, au milieu de laquelle est une base carrée de marbre de Paros haute de cinq pieds, large de six pieds. Il y a eu des inscriptions autour de cette base, mais que le laps des temps a effacées, de façon que nous n'en pûmes rien découvrir qui pût faire un sens tant soit propre à faire des conjectures un peu solides. [p. 588] Pausanias parle d'une statue de la Mère des dieux qui n'était pas éloignée des temples de Neptune et de Vénus ; si c'était là la base qui la soutenait

il fallait que cette statue fût beaucoup plus haute que nature, car les trous pour mettre les crampons qui devaient la maintenir en équilibre sont à plus de quatre pieds les uns des autres, et presque sur les bords de la base. C'était un ouvrage de Damophon Messénien, illustre statuaire qui fit aussi pour ses compatriotes la statue de Diane Laphrienne, ainsi surnommée par les Messéniens d'après les Calydoniens qui les premiers avaient donné ce surnom à Diane <...>⁵² avait été placée ; c'est pourquoi nous remontâmes pour chercher les autres temples qui étaient dans cette ville.

« Il y en avait un dédié à Ilithya avec une statue de marbre qui représentait cette déesse. Cette dévotion à Junon sous ce nom [p. 589] était des mieux inventées chez un peuple revenu depuis peu d'un long exil, et qui avait besoin plus qu'aucun autre que les femmes enfantassent heureusement, pour se multiplier et devenir de plus en plus en état de se défendre contre les Lacédémoniens qui ne perdirent que bien tard l'espérance de reprendre la Messénie. Nous ne pûmes découvrir la place de ce temple. Nous entrâmes dans une église dédiée à Dieu sous l'invocation des 12 apôtres : c'est peut-être là le temple des Curètes. Vers la fontaine Clepsydra est une autre église, plus grande et plus ornée de peintures <qui> représentaient l'histoire du patriarche Joseph, son dépouillement par ses frères, la vente qu'ils en firent avec les Ismaélites, etc. Nous soupçonnâmes que cette église était bâtie sur le temple de Cérès.

« Pausanias fait mention de beaucoup d'autres temples que nous ne retrouvâmes point, ainsi [p. 590] excepté que nous crûmes que l'église de Panagios de tous les Saints, qui est située au bas de la ville, et assez proche de la porte qui conduit à Coron, pouvait fort bien être ce Hiérothysion dont parle Pausanias, où les Messéniens avaient placé toutes les statues des dieux auxquels les différentes villes de la Grèce avaient dévotion.

« En remontant de là et suivant le ruisseau qui forme la fontaine Clepsydra, nous trouvâmes les débris d'un très grand bâtiment. On y entre par une porte posée au midi, et après dix pas entre deux murailles qui formaient une allée, tout ce bâtiment se présente à la vue, car il n'est point carré mais triangulaire. Les deux côtés sont partagés entre différentes salles égales : on en compte 24 de chaque côté. On entrait dans chacune de ces salles

⁴⁸ Ces deux derniers mots sont d'une lecture très difficile : je les donne sous toute réserve, d'autant que le sens de la phrase est assez confus.

⁴⁹ Texte : « a souffert ».

⁵⁰ L'adjectif manque.

⁵¹ Un mot manque ici ; peut-être « petits », d'après la fin de la phrase.

⁵² Il manque ici un membre de phrase, mais le contexte ne livre pas assez d'éléments pour tenter quelque restitution que ce soit. Ce hiatus correspond dans le manuscrit à un changement de ligne.

par une porte qui donnait sur la cour, ornée de deux [p. 591] colonnes de chaque côté. Les salles étaient voûtées de briques et de chaînes de pierre de marbre pour soutenir ces voûtes. On n'entrait point d'une salle dans une autre et on n'y aperçoit aucun vestige d'escalier pour monter au-dessus, aussi paraît-il qu'il n'en était pas de nécessaire. Au-dessus de ces salles était seulement un caenacle (*sic*) avec des garde-fous de deux pieds de haut, sur lesquels il paraît qu'il y avait des statues. Le fond de la cour est différemment bâti ; 22 degrés de plus beau marbre, noir et blanc entremêlés, c'est-à-dire un degré noir et un degré blanc ainsi alternativement, en font tout l'ornement. Ces degrés mènent à une esplanade de 22 pieds de large dans toute la longueur, au fond de laquelle il paraît qu'il y a eu des sièges ; de cette esplanade on communique sur les caenacles par des portes en montant 4 degrés. [p. 592] Au milieu de la cour est une base triangulaire de 8 pieds de face sur laquelle il paraît qu'il y a eu plusieurs statues. Les trous des crampons sont disposés de manière à faire croire que tout ce superbe édifice n'était que le gymnase de Messène, car Pausanias, parlant du gymnase de Messène, assure qu'il y avait dedans trois principales statues : une de Mercure, une d'Héraclès et une de Thésée, que tous les Grecs et même les Barbares regardaient comme ceux qui devaient présider aux exercices de la jeunesse. Entre cette base et les degrés, il y <a> un très grand marbre noir qui excède le parc⁵³ de deux pieds ; il n'est pas entier mais il y a eu dessus une figure. Dans le gymnase était, selon Pausanias, le tombeau honoraire d'Aristoménès et je ne crois pas qu'il empêcherait que l'on ne crût que ce marbre n'est pas autre chose, et que ce fût là même qu'on sacrifiait aux mânes de ce généreux prince avec des cérémonies toutes particulières, et où ils lisaient les présages des choses heureuses ou malheureuses qui devaient leur arriver, en attachant un bœuf indompté à une pierre qui était proche <de> ce tombeau : si ce bœuf, en s'efforçant de se délier, emmenait cette pierre, ils espéraient des choses heureuses ; mais s'il ne la remuait point ils n'attendaient que des calamités. « Plus proche de la porte de Coron est un stadium. Il a la mesure ordinaire des autres stades ; il ne paraît pas qu'il y ait eu de ...⁵⁴. Il y a 25 degrés

pour placer les spectateurs. Le trône de ces (*sic*) juges est abattu. Tous ces degrés sont de marbre grisâtre. Les écuries sont vis-à-vis, séparées du stadium par une place [p. 594] de 100 pas en carré. On avait placé dans ce stadium une statue d'Aristoménès, mais faite d'airain.

« Le théâtre est dans le milieu de la ville, au bout d'une grande place de 200 pas en carré qui paraît avoir été ornée de très beaux bâtiments, mais ils sont aujourd'hui si détruits, que nous ne pûmes en reconnaître la véritable grandeur ni en soupçonner même les visages ; ils étaient comme le reste de la ville de plusieurs espèces de marbre. Nous n'y vîmes point de colonnes, ni chapiteaux, ni frises, et cette simplicité nous parut affectée pour mieux faire revoir la magnificence du théâtre. C'est un demi-cercle régulier dont le bas a 60 pieds de long ; il a 22 degrés et avant d'arriver⁵⁵ il faut en monter douze. Les 6 [p. 595]⁵⁶ premiers ont un palier de 10 pieds de large ; les six derniers en forment un autre d'autant de largeur.

« De là, en suivant la rue qui mène à la fontaine, il y a une petite église qui peut être le temple de Sérapis et d'Isis que Pausanias y a vu. Un peu plus haut est un bâtiment duquel il est difficile de deviner l'usage. C'est une grosse masse de pierre (car ce n'est point de marbre que sont ses degrés) et qui ne tient à aucun autre bâtiment. Toutes les pierres en sont parfaitement bien liées. C'est peut-être une tribune aux harangues, car vis-à-vis est une place pour contenir un grand nombre d'auditeurs.

« Voilà ce que nous avons vu dans cette ville. Nous montâmes sur le mont Ithomé (*sic*) pour voir les restes du temple de Jupiter, qui du nom de cette montagne avait le surnom d'Ithoméen. [p. 596] C'est aujourd'hui une chapelle dédiée à saint Elie. De cette hauteur on voit toute la Messénie, et c'est de là qu'après avoir cherché les marbres inscrits, nous étions à portée de faire une description du pays et un plan des débris de cette célèbre ville. »

⁵³ La lecture de ce mot me paraît quasi certaine ; son sens l'est beaucoup moins. S'il s'agit de l'espèce d'enclos que constitue la cour que Fourmont est en train de décrire, sans doute faut-il comprendre que le marbre excède de deux pieds le niveau de la cour.

⁵⁴ Ici un mot illisible (apparemment un terme transcrit du grec).

⁵⁵ Un membre de phrase manque peut-être après ce verbe.

⁵⁶ L'écriture change ici, probablement d'une autre main, plus lisible.

À la première lecture de cette description, on ne peut manquer d'être ébahi devant l'in vraisemblance flagrante du tableau dressé par Fourmont⁵⁷. D'un champ de ruines sans éclat particulier il tire une ville imaginaire dont les vestiges rêvés ont un air de villa d'Hadrien vue par Piranèse. La bucolique source Clepsydre devient comme par magie une cascade de dix mètres de haut et se pare d'un portique de « colonnes de jaspe qui sont encore sur pied » (p. 580) que personne d'autre n'a vu. Une débauche des matériaux les plus nobles et les plus choisis couvre le site : « marbre blanc entremêlé de marbre tacheté », « marbre noir entrelacé de marbre blanc semblable à celui de Paros », « colonnes de jaspe, de marbre rayé, de marbre piqué » (p. 582 sq) ; « le plus beau marbre blanc » (p. 586) ; et ailleurs encore des degrés qui sont alternativement « du plus beau marbre, noir et blanc entremêlés » (p. 591). Des monuments extraordinaires, presque intacts, surgissent de nulle part, comme cet invraisemblable gymnase : « un très grand bâtiment » auquel on accède « entre deux murailles qui formaient une allée », qui n'est « point carré mais triangulaire » et possède un étage ou « cénacle » (p. 590-591). La vision est si naïve dans son excès qu'on a peine à imputer à Fourmont je ne sais quelle entreprise de mystification. La mettre sur le compte d'un esprit dérangé, sans autre forme de procès, n'est pas non plus satisfaisant. J'y reviendrai.

On est également frappé par les différences et les contradictions avec la description de 1733. Dans cette dernière Fourmont ne s'intéressait quasiment qu'aux fortifications, tandis que la ville elle-même ne recevait en partage qu'une allusion incidente de deux lignes ; ici, en revanche, c'est l'enceinte qui est négligée, tandis que les monuments qui avaient été passés sous silence sont copieusement détaillés. Le plus étonnant est que le stade, seul édifice mentionné dans la version de 1733, n'est que brièvement évoqué dans le manuscrit (p. 593). Les contradictions concernent uniquement l'enceinte, puisque aussi bien c'est la seule partie de Messène à propos de laquelle la relation abrégée fournit quelques détails. De 38 tours entières dans la partie Nord-Ouest et Ouest de l'enceinte, on est passé à 24, et ce qui est encore plus déroutant, malgré cette diminution du nombre de tours, leur intervalle moyen s'est également réduit de 150 à 100 pas (p. 578-579)... Il faut plus que de la nonchalance pour se permettre de telles incohérences. Autant la version de 1733 paraît fidèle dans ses grandes lignes, tout comme la lettre à Maurepas, à l'image réelle

du site, privilégiant les monuments qui sont effectivement les plus remarquables – l'enceinte en premier lieu, et secondairement le stade qui devait s'avérer, pour les voyageurs du début du XIX^e s., le plus reconnaissable des vestiges urbains de Messène –, autant l'auteur du manuscrit semble avoir perdu tout sens des proportions entre ses souvenirs brouillés.

Autre trait remarquable de cette description : sa dépendance à l'égard de Pausanias que Fourmont suit, si l'on peut dire, aveuglément. Ses fantasmagories deviennent un peu moins incompréhensibles si l'on garde à l'esprit qu'il parcourt la Grèce dans les pas de Pausanias et qu'il ne voit, ou ne croit voir, que ce que décrit la Périégèse⁵⁸. Il emprunte le même chemin et passe en revue les monuments de la ville dans le même ordre, comme le montre ce parallèle :

Pausanias	Fourmont
Enceinte (IV, 31, 5)	Enceinte
Agora (31, 6)	Clepsydra
Arsinoë et Clepsydre	Marché
Temple de Poséidon	Temple de Neptune
Temple d'Aphrodite	Temple de Vénus
Statue de la Mère des dieux	Statue de la Mère des dieux
Artémis Laphria (31, 7)	Artémis Laphria
Temple d'Eileithya (31, 9)	Temple d'Iliithya
Mégaron des Courètes	Temple des Courètes
Sanctuaire de Déméter	Temple de Cérès
Sanctuaire d'Asclépios (31,10)	« D'autres temples que nous ne retrouvons point »
Temple de Messéné	
Hiérothysion (32,1)	Hiérothysion (32, 1)
Gymnase (32,3)	Gymnase (32, 3)
Tombeau d'Aristomène	Tombeau d'Aristomène
Stade (32, 6)	Stadium (32, 6)
Théâtre	Théâtre
Sanctuaire de Sérapis et d'Isis	Temple de Sérapis et d'Isis
Source de Clepsydra (33,1)	
Sanctuaire de Zeus Ithomatas	Temple de Jupiter Ithoméen

La fidélité de Fourmont à son guide antique lui fait même énoncer des absurdités géographiques, comme affirmer que l'Ithôme est plus élevé que les montagnes avoisinantes (p. 576). Comment un voyageur qui sillonna cette contrée peut-il se méprendre à ce point en évaluant la grandeur relative des montagnes de

⁵⁷ J'emploie le nom de famille sans autre précision, dans l'impossibilité de savoir si cette description a été écrite par Claude-Louis sous le contrôle – ou sous la dictée – de son oncle, ou si elle est postérieure à la mort de ce dernier. Dans tous les cas on doit y voir l'expression d'un projet commun.

⁵⁸ Fourmont ne cesse de le citer et de le prendre pour guide, ainsi p. 584 : « Pausanias a vu dans cette place... » ; p. 585 : « Pausanias, que nous suivons » ; p. 588 : « Pausanias parle d'une statue... », etc.

Messénie ? C'est simplement qu'il se fondait sur le passage de Pausanias dans lequel celui-ci présente l'Ithôme comme le plus haut sommet du Péloponnèse (IV, 9, 2). Il faudrait étudier la relation du voyage de Fourmont dans son entier, pour saisir l'ampleur de l'influence qu'exerça le Périégète sur ses recherches en Grèce.

Nous sommes donc en présence d'un parcours factice, d'une reconstruction qui doit plus à la lecture de Pausanias, une fois rentré en France, qu'au souvenir que Fourmont pouvait garder, dix ou quinze ans après, du site archéologique et de ses vestiges réels. D'où cet étrange paradoxe : tout en décrivant en détail des monuments dont nul autre voyageur n'a vu la trace, il passe sous silence la plupart de ceux qui ont retenu l'attention des premiers visiteurs⁵⁹. Mais ce constat ne doit pas nous conduire à condamner en bloc la totalité de sa description. À condition de les manier avec la plus grande précaution, il est quelques observations sur lesquelles il semble possible de faire fond. La preuve en est dans les quelques détails, assurément bien rares, dont nous pouvons aujourd'hui contrôler la véracité. Fourmont a bien vu les deux niches de la porte d'Arcadie (p. 579) dont Pausanias ne parle pas ; il a bien vu que les gradins du stade étaient taillés dans une pierre « grisâtre » (p. 593)⁶⁰ ; cinq chapelles ou petites églises modernes sont situées avec une assez grande précision ; l'estimation à « une grande demi-lieue » du diamètre de l'enceinte est exacte (p. 578). Cela ne représente pas grand chose par rapport au fatras d'erreurs et d'inventions qui encombre son récit : mais cela suffit pour ne pas le discréditer tout à fait.

On constate également que Fourmont s'est efforcé, aussi consciencieusement que possible, à rattacher les monuments énumérés par Pausanias à des vestiges précisément localisés sur le site archéologique, pour autant que le lui permettaient ses souvenirs, ou peut-être même des notes prises sur le terrain dont il ne reste rien. Il en résulte un parcours chaotique, fait de zigzags et d'aller-retour successifs rendus nécessaires par le souci de suivre rigoureusement l'ordre de la description de Pausanias. Essayons de nous y retrouver.

Le parcours de Fourmont commence à la source Clepsydre (p. 580), centre d'un imaginaire système d'adduction d'eau par des aqueducs rayonnants. De là, il cherche l'agora en se dirigeant vers l'Ouest,

et la reconnaît dans un ensemble monumental de 600 x 400 pas (p. 582). Peut-être s'agit-il de la zone à forte densité de débris archéologiques indiquée par Blouet au Nord-Ouest du théâtre (1831, pl. 22, lettres y-z, reportées sur notre figure 3). Il décrit ensuite, « au bout de l'aqueduc qui conduisait de l'eau de la fontaine Clepsydra vers le marché », un temple de Neptune qui n'est autre qu'une simple chapelle orthodoxe bâtie en partie avec des *spolia* antiques (p. 585 sq.). Fourmont, qui était coutumier du fait⁶¹, se montre persuadé que le plan de la chapelle reprenait exactement celui du temple antique, hormis l'abside « en demi-cercle » pour laquelle on avait « abattu la muraille » du temple (p. 586). « De là, descendant 400 pas, on trouve une petite place de cent pas au carré » (p. 587) : si l'on se fie encore au plan de Blouet, il pourrait s'agir d'une des concentrations de vestiges marquées par les lettres q à x (**fig. 1**). Fourmont fait ensuite demi-tour et remonte vers Mavromati « pour chercher les autres temples » de Pausanias (p. 588). Il en trouve deux, dans des chapelles modernes dont l'une est proche de la source Clepsydre (p. 589).

Il descend à nouveau « au bas de la ville », mais cette fois-ci semble-t-il plus à l'est, jusqu'à la porte de Coron⁶² près de laquelle se trouve « l'église de Panagios de tous les Saints » en laquelle il croit reconnaître le Hiérothysion de Pausanias (p. 590). Revenant sur ses pas « en remontant de là et suivant le ruisseau » issu de la source Clepsydre, il tombe sur ce qu'il pense être le gymnase, « un très grand bâtiment » dont j'ai évoqué plus haut la description fantaisiste (p. 590-591). Ses caractéristiques invraisemblables interdisent toute identification certaine. Les indications topographiques suggèrent cependant que Fourmont pourrait avoir brodé sur des souvenirs des restes de l'Asclépiéion, qui de fait était traversé avant les fouilles d'Orlandos par le ruisseau issu de la Clepsydre⁶³. Il retourne ensuite une deuxième

⁶¹ Le premier, Lord Aberdeen (1820, p. 492 sq et 498) a cruellement raillé l'incompétence de Fourmont, qui à Amiclées avait pris une chapelle orthodoxe à demi ruinée pour un très antique « temple d'Onga ».

⁶² Porte principale du secteur méridional de l'enceinte, appelée « porte de Messénie » par les archéologues de l'Expédition de Morée. Le chemin qui conduisait vers le Sud-Ouest de la Messénie traversait autrefois les débris de cette porte ; de nos jours la route moderne passe plus à l'est. Le Bas fit une fouille à cet endroit en 1843 ; il déblaya un pilier qui soutenait selon lui l'architrave d'une double porte (Le Bas 1845, p. 432). Seules de nouvelles fouilles permettraient de se faire une idée juste de son plan, qui paraît assez complexe. Oikonomakis y voyait une avant-cour fortifiée de 17 m en carré, dotée à l'extérieur d'une tour de chaque côté encadrant un vestibule, le tout construit en tuf (Oikonomakis 1879, p. 13-14).

⁶³ À l'appui de cette interprétation, on peut noter que les structures de la partie orientale de l'Asclépiéion, et notamment le petit odéon, étaient plus visibles vers 1805, à l'époque du voyage de Leake, qu'en 1829 à l'époque des fouilles de Blouet (analyse du passage de Leake 1830, p. 381 sq, dans Moret 1983, p. 43).

⁵⁹ Le petit temple *in antis* étudié par la Commission scientifique de Morée au Sud du stade (Blouet *et al.* 1831, p. 31-33 et pl. 30-34) ; le mur de soutènement du théâtre avec ses deux poternes en encorbellement, la ruine sans doute la mieux conservée de la ville ; ou encore les bas-reliefs que tous les voyageurs du début du XIX^e s. ont vus près du stade (Blouet *et al.* 1831, p. 36). Si la porte d'Arcadie est mentionnée, sa forme ronde, si singulière, n'est même pas évoquée.

⁶⁰ Fourmont parle il est vrai de « marbre grisâtre », mais il suffit d'examiner l'emploi qu'il fait du mot marbre pour constater qu'il en pare généreusement tous les calcaires durs.

fois vers la porte de Coron pour trouver le stade (p. 593). Son avant-dernière étape, derechef en remontant la pente, est le théâtre (p. 594) ; la dernière, « de là en suivant la rue qui mène à la fontaine », est une petite église « qui peut être le temple de Sérapis et d'Isis » (p. 595). Cet itinéraire compliqué pourrait certainement être précisé si l'on connaissait le nom des quatre chapelles qui sont représentées dans le plan de Blouet au voisinage de la source Clepsydre et du théâtre (fig. 3), car toutes quatre sont citées par Fourmont.

Reste à se demander ce qui a pu conduire Fourmont, en l'espace d'une dizaine ou d'une quinzaine d'années, des descriptions anodines de l'époque de son voyage à une vision si délibérément faussée. « Étant pénétré de la plus grande vénération pour l'ancienne Grèce, son imagination s'enflammait encore depuis son retour toutes les fois qu'il en parlait » (Fréret 1753, p. 443). Mais l'enthousiasme de l'antiquaire suffit-il à expliquer de tels écarts par rapport aux normes du discours savant ? On ne peut évoquer la figure de l'abbé Fourmont sans rappeler d'autres dérives, bien plus graves celles-ci : les actes de vandalisme archéologique dont il s'est lui-même glorifié dans des lettres « où l'extravagance le dispute à l'imposture » (Letronne 1821, p. 106), et les falsifications dont on l'a, à juste titre, accusé. Le dossier à charge est complexe et mériterait un réexamen dépassionné⁶⁴. Je me contenterai ici de signaler un aspect de la personnalité et du parcours de Fourmont sur lequel on ne s'est pas assez penché.

F. H. S. Delaulnaye, libre penseur proche de la franc-maçonnerie, rédacteur de la notice consacrée à Michel Fourmont dans la *Biographie universelle* de Michaud, imputait son vandalisme « à l'esprit d'intolérance religieuse qu'il avait pris parmi les solitaires d'Anjou » (Delaulnaye 1816, p. 380). Rien dans les écrits de Fourmont ne laisse entrevoir une animosité iconoclaste envers les œuvres du paganisme grec ; tout au contraire, ses lettres sont pleines de lamentations sur l'état d'abandon des antiquités grecques et sur leur continuelle destruction⁶⁵, et nous venons de voir ce que Fréret disait de lui. L'explication de Delaulnaye ne convainc donc pas, mais ce biographe n'avait cependant pas tort de

mettre l'accent sur l'épisode hors-norme de la longue retraite de Fourmont chez les « solitaires d'Anjou ».

En effet, de 17 à 25 ans, Michel Fourmont passa huit années dans l'ermitage des Gardelles en Anjou (Fréret 1753, p. 433). Cette petite communauté monastique avait été fondée en 1676 par un personnage énigmatique, un certain frère Jean-Baptiste, issu de la congrégation de saint Jean-Baptiste⁶⁶, en qui d'aucuns crurent reconnaître le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, donné pour mort au combat de Castelnaudary en 1632 ; l'évêque d'Angers, Henry Arnould, lui avait cédé une pièce de terre abandonnée dans la lande des Gardelles, non loin de Saumur entre les communes du Coudray-Macouard et de Montreuil-Bellay (Grandet 1699, Berger 1861). Au-delà de l'anecdote, il convient de s'arrêter sur le fonctionnement de cette communauté érémitique : ses membres professaient l'austérité et la prière, entendaient mener une vie cachée ponctuée de jeûnes, s'adonnaient aux travaux manuels – en particulier l'apiculture et la vannerie – et s'interdisaient la quête pour ne pas verser dans les excès des ordres mendiants (Grandet 1699, p. 270-277 ; Bonnot 1984, p. 233-236). Ce modèle de vie « pouvait séduire les affamés de solitude, d'austérité et de recherche de Dieu » (Bonnot 1984, p. 235).

Au moment où Fourmont rejoint le désert des Gardelles, le frère Jean-Baptiste est mort depuis une quinzaine d'années et la communauté ne compte probablement que quelques ermites ; on sait peu de choses sur cette période, mais tout porte à croire qu'elle fut marquée par un déclin spirituel : les ermites qui se succédèrent au début du XVIII^e s. furent accusés de faire la contrebande du sel, l'ermitage fut détruit en 1738 et les restes du fondateur transportés dans l'église du Coudray (Bodin 1847, p. 407). Rien de ceci n'apparaît dans la biographie de Fréret : il y est seulement dit que Fourmont quitta le « désert des Gardelles » par dépit de n'avoir pas été autorisé à prendre les ordres (Fréret 1753, p. 433). Mais Fourmont s'était bel et bien retiré du monde pendant la plus grande partie de son adolescence et de sa jeunesse, au point que, nous dit Fréret, ses frères et sœurs le croyaient mort quand il revint à Paris. Plus surprenant encore pour un futur professeur du collège royal, à l'âge de 25 ans il n'avait pas encore reçu les premiers éléments de la langue latine (*ibid.*). S'ensuivit une boulimie de science et un apprentissage frénétique qu'Étienne Fourmont, qui l'avait recueilli, canalisa comme il put ; en moins de trois ans, grâce aux leçons de son frère, il apprend le latin, le grec, l'hébreu et le syriaque ; suivront, une fois sa réputation faite, l'arabe et l'éthiopien (Fréret 1753, p. 434).

⁶⁴ La bibliographie sur ce sujet est abondante mais souvent décevante. L'étude la plus complète et la plus équilibrée reste celle de Christie 1885 ; les travaux récents de Stoneman 1985, Moureau 2005 et Brillaud 2011 n'amènent pas d'éclairages nouveaux.

⁶⁵ Par exemple, le 21 février 1730 : « La seule tour que le voïvode d'Athènes a fait bâtir à Eleusis, l'année dernière, coûte à la littérature plus de 350 inscriptions ; tous ces marbres ont servi à faire de la chaux. On avoit encore conservé la statue de la déesse adorée dans cette ville, mais je crois fort qu'elle et tous les marbres que j'y ay fait déterrer auront le même sort. Je ne puis refuser mes larmes à une telle perte. » (Omont 1902, p. 609, complété pour la fin grâce à la copie de Barbié conservée à la Bibliothèque du Muséum, ms. 230).

⁶⁶ Fondée vers 1630, les membres de cette congrégation faisaient vœu de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de stabilité, et étaient placés sous l'autorité diocésaine (Bonnot 1984, p. 234, n. 16).

Le contraste est saisissant : sorti du monde pendant huit ans, assujéti à un vœu de pauvreté physique et intellectuelle, sans livres ni maîtres, voici qu'en quelques mois Michel Fourmont se transforme en érudit, et qu'en quelques années il devient professeur de langues orientales, et bientôt académicien. Ce parcours accidenté laisse entrevoir un tempérament entier et exalté, un homme qui se livre tout entier à sa passion – que ce soit, à 17 ans, celle de l'apprenti mystique, ou à 25 ans celle du philologue à l'appétit universel. Le portrait brossé sans grande aménité par Fréret confirme cette impression. « À une certaine fermeté de caractère, qui le rendait incapable de céder, et à laquelle on pourrait peut-être donner un autre nom, il joignait une ignorance complète de la manière dont il faut se conduire avec les hommes en général, et surtout avec ceux de qui on dépend. Le temps qu'il avait passé dans une solitude, son voyage et même la réussite des mesures qu'il avait prises pour en surmonter les obstacles, tout avait servi à augmenter sa fermeté naturelle » (Fréret 1753, p. 443 sq). Ce que l'on peut traduire en termes moins académiques par les qualificatifs suivants : obstiné, brusque, insoumis, ombrageux, misanthrope.

C'est sous l'angle de cette personnalité singulière que doit être relue l'aventure grecque de Fourmont. On devine à travers sa correspondance un homme qui se sent trahi ou abandonné par ses compagnons et ses commanditaires, qui ne trouve autour de lui qu'hostilité et incompréhension – chez les Grecs comme chez les Turcs – et qui se croit investi d'une mission qui dépasse sa personne. Il se jette éperdument dans la quête des inscriptions, alors qu'il n'avait jamais été question de ces matériaux d'étude dans ses lettres de mission, que son compagnon de voyage Sevin lui reproche à mots voilés de ne pas acheter de manuscrits et que le ministre lui-même lui intime l'ordre de revenir à l'objet initial de sa mission et d'écourter son voyage⁶⁷.

Fourmont semble dès lors osciller entre le délire de persécution et la mégalomanie. On le voit d'abord décrire avec orgueil la méthode de fouille qui lui a permis de multiplier les découvertes. Il s'agit d'employer des ouvriers à la démolition de bâtiments de l'époque byzantine ou vénitienne, le plus souvent des éléments de fortification,

qui sont construits sur des sites archéologiques et qui contiennent donc des blocs inscrits en réemploi. C'est ce qu'il fait avec succès à Nauplie, à Argos, à Hermioné et à Trézène⁶⁸. En février 1730, on sent poindre une forme de griserie, celle du pionnier qui a brisé un interdit : « Je ne me souviens pas d'avoir lu dans les relations des voyageurs qui m'ont précédé qu'ils aient jamais osé abattre des châteaux ou d'autres grands bâtiments ; s'ils l'ont pu, ils sont blâmables, car c'est dans ces sortes de débris que l'on peut trouver quelque chose d'absolument neuf » (Omout 1902, p. 607).

Tout s'emballe à Sparte, en avril 1730. Fourmont reçoit des rappels à l'ordre de Paris – on lui ordonne de suivre incontinent Sevin qui vient de partir pour la France –, croit avoir des concurrents anglais (*ibid.*, p. 618) et ne voit que jalousie et perfidie chez les Grecs, « peuple barbare » (*ibid.*, p. 622 et 624). Tout en se targuant d'accomplir des travaux qui sont « moins d'un homme ordinaire que d'un géant » (p. 620), Fourmont est saisi d'un « chagrin mortel » qui le pousse à « détruire jusques aux fondements les restes de cette superbe ville, et aujourd'hui il n'en reste pas pierre sur pierre » (*ibid.*, p. 631)⁶⁹. Bien qu'incapable de perpétrer des destructions d'une telle ampleur, Fourmont, sur le seuil de la folie, invente de toutes pièces des inscriptions historiques dont il est persuadé qu'elles lui amèneront la gloire, et brise ou martèle des inscriptions réelles qu'il a d'abord pris soin de copier (Le Bas 1836, p. 96). La description rêvée d'une Messène en marbres polychromes est bien peu de chose, à côté de ce basculement dans la déraison...

Les plans de Messène dessinés par Claude-Louis Fourmont

On l'a dit, c'est Claude-Louis Fourmont qui est l'auteur de tous les dessins et plans réalisés pendant et après le voyage en Grèce de son oncle⁷⁰. Concernant Messène, deux illustrations de sa main sont connues. La première est une vignette à l'intérieur d'une carte de la « plaine de Nisy ». On en connaît deux versions :

⁶⁷ Lettres citées par Omout 1902, respectivement p. 434, 547 et 575. La lettre de Maurepas, du 16 novembre 1729, mérite d'être citée : « Comme l'intention du Roy n'a point esté que l'argent destiné pour en acheter [scil. des manuscrits] fut employé à autre chose, et que le voyage que vous continuez dans toute la Morée, pour chercher seulement des inscriptions, causeroit une dépense que Sa Majesté n'a point eu intention de faire, Elle souhaite qu'après la réception de cette lettre vous alliez visiter les monastères qui vous ont esté marquez, et où il peut y avoir des manuscrits, et que vous retourniez ensuite à Constantinople, d'où Elle désire que vous reveniez le printemps prochain, avec le sieur Sevin. »

⁶⁸ Omout 1902, p. 577, 591 et 607. Fourmont emploie sur ces chantiers jusqu'à 15 ouvriers pendant 19 jours.

⁶⁹ Voir aussi, dans une autre lettre, cette phrase saisissante : « Ce chagrin je l'ay jette sur la vieille Sparte, je n'ay pas voulu qu'il restât rien d'une ville qui avoit été bâtie par les pères de cette canaille » (Omout 1902, p. 624).

⁷⁰ Lui-même a évoqué sa participation au voyage de son oncle et a plus particulièrement rappelé « avoir formé un ample recueil de tous les dessins que nous eûmes la précaution d'en faire [scil. des monuments de la Grèce] sur les lieux, et avoir dressé des cartes topographiques des endroits les plus remarquables où nous avions passé » (Fourmont 1755, p. xvi).



Fig. 3. Détail de la carte de Claude-Louis Fourmont intitulée *Plaine de Nisy et ses environs*, BnF, ms. suppl. gr. 853, f° 44 (Gallica, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b52500094v/f143>).



Fig. 4. *Plan des débris de la ville de Messène* par Claude-Louis Fourmont, BnF, ms. n.a.fr. 1892, f° 454, 230 x 200 mm (cliché Service photographique de la BnF, 1983).

l'une, au format in-quarto, est reliée dans le ms. n.a.fr. 1892, f° 453. L'autre, intitulée *Plaine de Nisy et ses environs*, se trouve dans le ms. suppl. gr. 853, f° 44, dans un recueil de dessins et de cartes qui sont des versions en grand format, mais pour le reste à peu près identiques, des illustrations jointes au volume du ms. n.a.fr. 1892. L'échelle de cette carte au format in-folio a permis à Claude-Louis Fourmont d'y placer de plus nombreux détails (**fig. 3**).

Messène y est représentée en vue cavalière, sous un aspect schématique et fortement stylisé. L'observateur est placé au Sud. Le caractère conventionnel de la représentation est frappant, comme dans la plupart des plans de ville de Claude-Louis Fourmont. On y reconnaît cependant quelques traits individuels qui sont d'autant plus intéressants que les descriptions écrites de son oncle et de lui-même les omettent : l'ébauche d'une forme circulaire qui suggère la cour ronde de la porte d'Arcadie, et les murailles qui escaladent de part et d'autre les versants de l'Ithôme. On reconnaît aussi la petite église de Mavromati, le couvent de Vourcano sur une éminence secondaire (à moins que ce ne soit une chapelle au sommet du mont Evan), et deux ruisseaux courant vers le Sud à l'intérieur de l'enceinte. En revanche, les vestiges antiques (soubassements et colonnes) sont manifestement disposés au hasard dans l'enceinte, et la représentation d'un temple au sommet de l'Ithôme est fictive.

La version in-folio de l'autre plan ne s'est pas conservée⁷¹. On n'en connaît donc, sous le titre *Plan des débris de la ville de Messène*, que la version in-quarto reliée dans le ms. n.a.fr. 1892, f° 454 (**fig. 4**). Bien que plus détaillée que l'illustration précédente, cette vue cavalière, prise elle aussi du Sud, est beaucoup plus éloignée de la réalité, au point qu'on a peine à y reconnaître le moindre trait topographique pertinent ou le moindre monument. L'enceinte laisse complètement à l'écart et l'Ithôme et l'Evan, ce qui est en contradiction avec les descriptions des Fourmont et fait un contraste surprenant avec la vue précédente.

Six monuments sont signalés dans une légende, en haut et à droite de l'image : « 1. Porte de Megalopolis. 2. Porte [de] Steniclarios. 3. Porte de Coron. 4. T. de Jupiter. 5. Place de 400 pas de large et de 600 de long. 6. T. de Neptune. » Un numéro 7 apparaît à la ligne suivante, mais n'est suivi d'aucun texte. Ces légendes renvoient clairement à la description du ms. n.a.fr. 1892, mais seuls les numéros 1, 2, 4 et 6 sont reportés sur le dessin. Le temple de Jupiter (4) est bien au sommet de l'Ithôme, comme le veut le texte, mais l'emplacement du temple de Neptune (6), près de la porte de Stényclaros (probablement la porte de Laconie des auteurs plus récents), est en contradiction avec le texte qui situe ce temple dans la partie occidentale du site (ms. 1892, p. 585). Il faut croire que d'autres incohérences flagrantes entre le texte et le dessin ont empêché le copiste de pousser plus loin son travail.

⁷¹ La collection de dessins du ms. suppl. gr. 853 est incomplète, et ce qui en reste est en partie mutilé. Ces dégâts dus à l'humidité sont anciens, car les copies de Barbié du Bocage, faites entre 1794 et 1797, les signalent déjà (ms. 230 de la Bibliothèque du Muséum national d'Histoire naturelle, liasse E).

Bibliographie

- Aberdeen 1820** : ABERDEEN (G. Hamilton-Gordon, Earl of) – Letter from the Earl of Aberdeen to the editor, relating to some statements made by M. R. Rochette, in his late work, on the authenticity of the inscriptions of Fourmont. In : Walpole (R.), *Travels in various countries of the East: being a Continuation of Memoirs relating to European and Asiatic Turkey*. Londres, 1820, p. 489-503.
- Adam 1982** : ADAM (J.-P.) – *L'architecture militaire grecque*. Paris, Picard, 1982.
- Barthélémy 1788** : BARTHÉLEMY (abbé J.-J.) – *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, tome 2. Paris, 1788.
- Berger 1861** : BERGER (E.) – L'abbaye d'Asnières et l'hermitage des Gardelles. *Revue de l'Anjou et de Maine-et-Loire*, III^e série, année 1, tome 1, p. 37-50.
- Blouet et al. 1831** : BLOUET (A.), RAVOISIE (A.), POIROT (A.), TREZEL (F.), GOURNAY (Fr. de) – *Expédition scientifique de Morée, ordonnée par le gouvernement français. Architecture, sculptures, inscriptions et vues du Péloponnèse, des Cyclades et de l'Attique. Premier volume*. Paris, 1831.
- Bodin 1847** : BODIN (J.-Fr.) – *Recherches historiques sur l'Anjou*, tome second. Angers, 1847.
- Boeckh 1828** : BOECKH (A.) – *Corpus Inscriptionum Graecarum*, I. Berlin, 1828.
- Bonnot 1984** : BONNOT (I.) – *Hérétique ou saint ? Henry Arnauld, évêque janséniste d'Angers au XVII^e siècle*. Paris, Nouvelles Editions latines, 1984.
- Bory de Saint-Vincent 1832** : BORY de SAINT-VINCENT (J.-B.) – *Expédition scientifique de Morée, Section des Sciences Physique, Atlas*. Paris, 1832.
- Bory de Saint-Vincent 1836** : BORY de SAINT-VINCENT (J.-B.) – *Relation du voyage de la Commission Scientifique de Morée dans le Péloponnèse, les Cyclades et l'Attique*, tome 1. Paris, 1836.
- Brillaud 2011** : BRILLAUD (J.) – *Sombres lumières. Essai sur le retour à l'antique et la tragédie grecque au XVIII^e siècle*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.
- Chateaubriand 1811** : CHATEAUBRIAND (Fr.-R. de) – *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en allant par la Grèce, et revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*. Paris, 1811.
- Christie 1885** : CHRISTIE (R. C.) – The Forgeries of the Abbé Fourmont. *Quarterly Review* 161, 1885, p. 503-530.
- Delaulnay 1816** : DELAULNAYE (F. H. S.) – Fourmont (Michel). In : *Biographie universelle, ancienne et moderne*, vol. 15. Paris, L.-G. Michaud, 1816, p. 378-380.
- Dodwell 1819** : DODWELL (E.) – *A classical and topographical tour through Greece, during the years 1801, 1805 and 1806*, Londres, 1819.
- Donaldson 1830** : DONALDSON (T. L.) – The temple of Apollo at Bassae and other antiquities in the Peloponnesus. In : *Antiquities of Athens and other places in Greece*, volume 4. Londres, 1830.
- Fougères 1909** : FOUGÈRES (G.) – *Collection des guides Joanne – Grèce*. Paris, 1909.
- Fourmont 1733** : FOURMONT (abbé M.) – Relation abrégée du voyage littéraire que M. l'abbé Fourmont a fait dans le Levant par ordre du Roi, dans les années 1729 et 1730. In : *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, depuis l'année 1726 jusques et compris l'année 1730*, Tome septième. Paris, 1733, p. 344-358.
- Fourmont 1755** : FOURMONT (Cl.-L.) – *Description historique et géographique des plaines d'Héliopolis et de Memphis*. Paris, 1755.
- Fréret 1753** : FRÉRET (N.) – Éloge de M. l'abbé Fourmont. In : *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, tome dix-huitième. Paris, 1753, p. 432-446.
- Grandet 1699** : GRANDET (J.) – *La Vie d'un solitaire inconnu qu'on a cru être le Comte de Moret, mort en Anjou, en odeur de sainteté, le 24 décembre 1691*. Paris, 1699.
- Ktenas 1908** : KTENAS (K. A.) – Die Überschiebung in der Peloponnisos, 1- der Ithomi Berg. In : *Sitzungsberichte der Königl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, année 1908, 2^e partie, p. 1076-1080.
- Leake 1830** : LEAKE (W. H.) – *Travels in the Morea*, tome 1, Londres, 1830.
- Le Bas 1835** : LE BAS (Ph.) – *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce par la Commission de Morée et expliquées par Ph. Le Bas. 1^{er} cahier. Messénie et Arcadie*. Paris, 1835.
- Le Bas 1836** : LE BAS (Ph.) – *Inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce par la Commission de Morée et expliquées par Ph. Le Bas. 2^e cahier. Laconie*. Paris, 1836.
- Le Bas 1845** : LE BAS (Ph.) – Voyages et recherches archéologiques de M. le Bas, membre de l'Institut, en Grèce et en Asie Mineure, pendant les années 1843 et 1844. Cinquième rapport à M. le ministre de l'Instruction publique. *Revue archéologique*, Première année, 2nd partie, 1845, p. 421-438.
- Legrand 1905** : LEGRAND (Ph.-E.) – Antiquités de Trézène (1). Notes de topographie. *BCH*, 29, 1905, p. 269-318.
- Letronne 1821** : LETRONNE (J.-A.) – [compte rendu de] *Travels in various countries of the East*, par R. Walpole. Londres, 1820. Troisième article. *Journal des Savants*, février 1821, p. 100-111.
- Malakis 1946** : MALAKIS (E.) – *F.R. de Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem*, édité et commenté par -. Paris, Baltimore, Londres, The John Hopkins Press, Oxford University Press, Les Belles Lettres, 1946.
- Moret 1983** : MORET (P.) – *Recherches topographiques et archéologiques sur l'antique Messène*. Université de Paris IV, 1983, mémoire de maîtrise dactylographié.
- Moureau 2005** : MOUREAU (Fr.) – *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*. Paris, PUPS, 2005 (coll. « Imago mundi » 11).
- Müth 2007** : MÜTH (S.) – *Eigene Wege. Topographie und Stadtplan von Messene in spätklassisch-hellenistischer Zeit*. Rahden/Westfalen, VML, 2007.
- Negris 1906** : NEGRIS (P.) – Sur la géologie du mont Ithome en Messénie. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, 143, juillet-décembre 1906, p. 703-705.
- Oikonomakis 1879** : OIKONOMAKIS (S.) – *Τὰ σωζόμενα Ἱθώμης, Μεσσήνης καὶ τῶν πέριξ*. Kalamata, 1879.
- Omont 1899** : OMONT (H.) – *Catalogue général des manuscrits français. Nouvelles acquisitions françaises, I. Nos 1-3060*. Paris, 1899.
- Omont 1902** : OMONT (H.) – *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, 1902.
- Pouqueville 1827** : POUQUEVILLE (Fr.) – *Voyage de la Grèce, Tome sixième*. Paris, 1827.
- Puillon-Boblaye 1835** : PUILLO-BOBLAYE (E. E.) – *Recherches géographiques sur les ruines de la Morée (faisant suite aux travaux de la Commission scientifique de Morée)*. Paris, 1835.
- Stoneman 1985** : STONEMAN (R.) – The Abbé Fourmont and Greek Archaeology. *Boreas*, 8, 1985, p. 190-198.

Épicharme ou la richesse de la vie culturelle à Mégara Hyblaea

François Villard*

Abstract. *The author questions whether or not Epicharmus, a famous personality in fifth century Syracuse, stayed in Megara Hyblaea. According to an ancient tradition, he lived in Megara during his early childhood. But did he settle there long enough to create there (with Phormis) the Dorian comedy? The presence of a site which may have been used for dramatic representations and the discovery of an Archaic mask on the Megarian city ground support this possibility.*

Épicharme « philosophe »

Dans une récente série d'études sur *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome*, un chapitre important est consacré à « La maxime chez Épicharme et la naissance de la comédie : problèmes de méthode et pistes de réflexion » (De Crémoux 2011). L'auteur, Anne de Crémoux, souligne à quel point l'œuvre d'Épicharme, que nous ne connaissons malheureusement que sous forme de nombreux fragments, réunis par Kassel et Austin (2001), a fourni une quantité impressionnante de maximes (*gnômai*) concernant en particulier la vie en société : il est incontestablement l'auteur de sentences comme celles-ci : « La Tranquillité est une femme charmante, et elle vit près de la Tempérance » (fr. 100 K.-A.) ou bien : « C'est l'esprit qui voit, l'esprit qui entend ; le reste est sourd et aveugle » (fr. 214 K.-A.). Dès l'Antiquité, on les a rapprochées de celles de Parménide ou d'Empédocle.

Cette popularité d'Épicharme comme auteur de maximes a été si grande qu'on les a parfois réunies en une sorte de recueil, dont l'authenticité paraît discutable ; c'est le cas par exemple d'un certain Alcimos dès l'époque hellénistique. Cet auteur lui attribue même toute une série de citations extraites de dialogues, dont il dit qu'ils auraient servi de modèles à Platon¹.

Cette sagesse d'Épicharme fait qu'on l'a volontiers introduit dans le cercle des philosophes : la preuve en est cette *Vie*, rédigée par Diogène Laërte (VIII, 3, 78), qui le situe, comme disciple de Pythagore, entre Empédocle et Archytas. Dans cette même *Vie*, figure l'inscription que portait la statue dédiée après sa mort à celui qui fut l'un des plus illustres habitants de Syracuse ; le troisième vers de cette inscription, qui en comporte quatre, se lit ainsi : « Je dis qu'Épicharme l'emporte autant par la sagesse »² ; mais rien, dans l'inscription, ne rappelle l'autre face de la personnalité d'Épicharme, ses talents littéraires.

Épicharme à Syracuse

On sait l'importance qu'a revêtue pour les Syracusains, dans le courant du V^e s., la production théâtrale venue de Grèce ; ainsi l'atteste l'invitation lancée par le tyran Hiéron au plus ancien des auteurs tragiques, Eschyle : non seulement celui-ci représenta à Syracuse certaines de ses œuvres, mais il composa aussi une pièce à sujet sicilien, les *Etnéennes*, en l'honneur de son hôte, fondateur d'une cité nouvelle, Etna. Et c'est dans cette même Sicile, on le sait, qu'il mourut accidentellement.

Mais, avant le théâtre tragique, la Sicile, et Syracuse en particulier, vit la création de la comédie. C'est ce que rappelle très nettement Aristote dans sa *Poétique* (1448 a) : « La comédie est revendiquée par les Mégariens, par ceux d'ici, suivant qui elle serait née du temps où ils étaient en démocratie, et par ceux de Sicile : c'est de Sicile en effet que provenait le poète Épicharme, antérieur de beaucoup à Chionidès et à Magnès »³. Plus loin, Aristote rappelle que l'idée de composer des « fables » (*mythoi*) remonte à Épicharme et à Phormis (*Poétique* 1449 b) : Chionidès, si l'on en croit la Souda, aurait commencé sa carrière d'auteur de comédies vers 488, ce qui placerait l'invention de la comédie vers le début du V^e s.

* Professeur honoraire, Université de Paris Ouest-Nanterre.

¹ Diogène Laërte, III, 13, *Vie de Platon*. Mais Platon lui-même, dans une œuvre celle-là authentique, *Théétète* 152e, n'hésite pas à comparer Épicharme à Homère, en les plaçant l'un et l'autre à la cime des deux genres de poésie, la comédie et la tragédie.

² On notera le ton emphatique de ces vers, où la supériorité d'Épicharme est comparée à celle du Soleil et de l'Océan.

³ Traduction de Hardy (J.), dans la CUF.



Fig. 1. Masque en terre cuite du puits 33,8 (photo Centre Camille Jullian).

On connaît malheureusement assez mal la production de ces ancêtres du théâtre comique, y compris du principal d'entre eux, Épicharme : aucune de ses pièces n'est conservée par la tradition littéraire, mais une importante quantité de fragments ainsi qu'une quarantaine de titres suggèrent un type de productions assez variées⁴ : tantôt ces titres concernent un personnage unique, tantôt ils évoquent un dialogue entre deux personnages, comme *Logos et Logina* (*La Parole et la Raison*), ou *L'Espérance et Ploutos*⁵. Mais il y avait aussi des pièces plus ambitieuses évoquant des thèmes mythologiques, autour d'Héraclès ou d'Ulysse notamment, dotées souvent d'un caractère parodique assez marqué. Dans tous les cas, il s'agit de textes assez courts, de 300 à 500 vers environ⁶.

Face à cette relative abondance des fragments conservés d'Épicharme, l'œuvre de Phormis – l'auteur qu'Aristote, on l'a vu, lui associe dans l'invention de récits présentés à un public – se réduit aujourd'hui à une huitaine de titres.

⁴ On trouvera une bibliographie très complète (jusqu'en 2001) sur Épicharme dans Kassel, Austin 2001, p. 16 (la quarantaine de titres ci-dessus mentionnée vient également du recensement de Kassel et Austin). Il convient d'y ajouter des études récentes sur le sujet, à commencer par celle d'Anne de Crémoux citée n. 1, mais aussi un travail encore inédit : une thèse soutenue à Avignon en décembre 2010 par Giantsiou-Watrinet (Ch.) et intitulée *Le mime grec antique*, dans laquelle figure une étude sur l'apparition et le développement du mime écrit en Sicile.

⁵ Respectivement fr. 76-78 et 31-37 K.-A.

⁶ C'est le nombre de vers que semble comporter la pièce *Pyrrha et Prométhée*, d'après un papyrus entier mais très lacunaire (fr. 113 K.-A, p. 73-93).

Cependant, l'essentiel pour notre propos n'est pas là, mais bien plutôt dans l'origine sicilienne de ces inventeurs. Mais de quelle Sicile s'agit-il ? Sont-ils de purs auteurs syracusains, comme pourraient le laisser croire les éléments de leur carrière qui nous sont parvenus ? Ou bien ne peut-on envisager qu'ils aient pu commencer leur production théâtrale dans la cité voisine toute proche de Syracuse, Mégara Hyblaea ? C'est en tout cas ce que suggère fortement Aristote, quand il associe la comédie aux Mégariens, ceux de Grèce, comme ceux de Sicile (*Poétique* 1448 a).

Épicharme à Mégara Hyblaea

Deux témoignages assez différents semblent attester la présence d'Épicharme à Mégara Hyblaea. Outre le texte déjà cité de la *Poétique* d'Aristote, qui parle clairement des Mégariens de Sicile, la courte *Vie* que Diogène Laërte lui consacre comporte un épisode fort curieux : Épicharme en effet serait arrivé de Cos à Mégara Hyblaea à l'âge de trois mois, et aurait été de là transféré à Syracuse (VIII, 3). Mais à quel moment pourrait avoir eu lieu ce transfert ?

Si l'on ajoute foi à ce récit romanesque, très inhabituel dans l'œuvre de Diogène Laërte, qui d'ordinaire se borne à indiquer la filiation de ses philosophes, il faut admettre que ce bébé de trois mois est forcément venu avec ses parents de Cos, son lieu de naissance, et que ce voyage a dû être rendu nécessaire par des circonstances

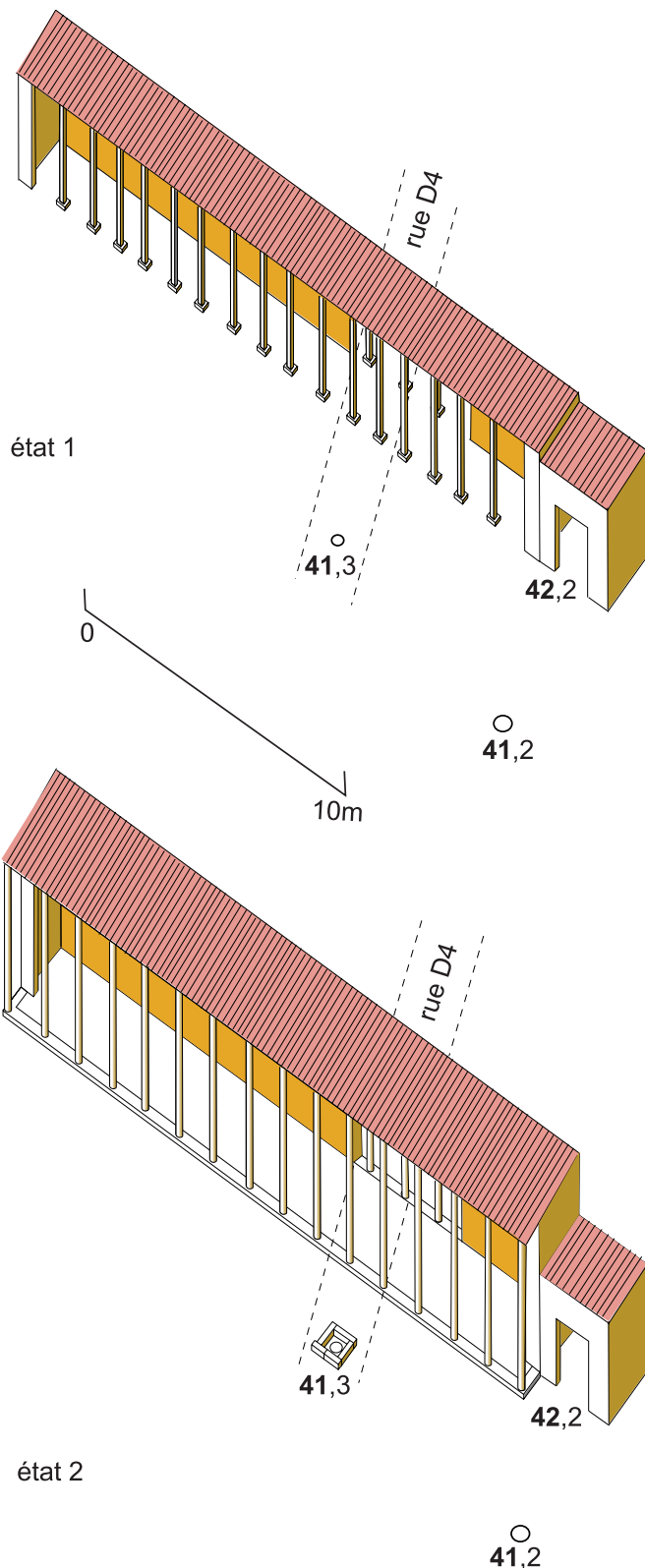


Fig. 2. Stoa Nord de l'agora de Mégara Hyblaea (Vallet, Villard, Auberson, 1976).

particulières sans doute dramatiques, qui ont obligé ses parents à venir trouver refuge dans une ville d'Occident. Ils auraient choisi de préférence une cité de langue dorienne, comme Mégara Hyblaea, ce qui était aussi le cas de leur patrie d'origine, Cos.

Il est difficile d'imaginer un transfert rapide d'Épicharme à Syracuse, si l'on comprend bien ce texte d'Aristote, qui semble associer les Mégariens de Sicile à la création du théâtre comique par Épicharme. Mais combien de temps aurait-il passé à Mégara, ou, en d'autres termes, à quel moment s'est opérée son installation à Syracuse ? De toute façon, au plus tard en 483.

C'est en effet le moment où Gélon, devenu tyran de Syracuse, détruit la cité voisine, de Mégara, et la dépeuple. Mais on sait, par un texte bien connu d'Hérodote (VII, 156), que Gélon amena à Syracuse les riches qui avaient été les instigateurs de la guerre contre lui : alors que, pour cette raison, ils s'attendaient à périr, il en fit des citoyens ; quant aux gens du peuple, qui n'avaient aucune responsabilité dans cette guerre, et qui s'attendaient à n'avoir rien à souffrir, il les amena aussi à Syracuse, et les vendit pour être exportés hors de Sicile. Il est évident qu'Épicharme, s'il habitait alors à Mégara Hyblaea, a dû subir le sort des premiers, et non pas des seconds.

Ce n'est donc pas dans son plus jeune âge qu'Épicharme a été transféré à Syracuse, mais peut-être déjà pourvu d'une certaine notoriété comme auteur comique. Si l'on suppose qu'il ait eu alors (en 483) une trentaine d'années, ses parents auraient pu émigrer en Sicile autour de 510, moment où les cités grecques de la côte asiatique, mais surtout les îles voisines, commençaient à subir très sérieusement la menace des Perses : celle de Darius qui, en 510, se rend maître de Samos « première contrée grecque dont il se soit emparé » (Hérodote III, 139), mais aussi celle de la fameuse Artémise, alliée des Perses et entre autres reine de Cos, patrie d'Épicharme. Du reste, une anecdote assez curieuse, rapportée par Hérodote au livre IX, atteste que les Perses sont intervenus à Cos de façon brutale, très sensiblement avant 479, date de la bataille de Platées⁷.

Épicharme pourrait donc avoir séjourné assez longtemps à Mégara pour y avoir inauguré sa production théâtrale, commençant peut-être par les pièces qui semblent les plus simples, celles où ne figure qu'un seul personnage ; certaines d'entre elles, à en juger du moins par le titre, pourraient avoir une couleur assez locale, comme *Le paysan* (*Agrostinos* K.-A. 1), et surtout une

⁷ Hérodote IX, 76 : juste après la bataille, une femme fort bien mise (pourvue de bijoux en or et montée sur un char) se présente à Pausanias et se fait connaître comme une noble femme de Cos, précédemment enlevée par un Perses : l'équipage dans lequel elle se présente suggère qu'elle est, depuis un certain temps déjà, la concubine du Perses qui l'a enlevée à Cos et la retient captive.

Mégarienne (*Mégaris*, K.-A. 79-81), dont la femme, personnage éponyme, semble dotée d'un corps tout hérissé de pointes⁸.

Ces inventeurs du théâtre comique (Épicharme et Phormis) portaient-ils des masques ? Aristote (*Poétique* 1449 b) avoue honnêtement son ignorance en ce domaine : « Qui a apporté masques, prologue, nombre des acteurs ou tous les détails de ce genre, on l'ignore. » De fait, il ne pouvait connaître que les masques en usage depuis le début de l'époque classique, et qui correspondaient à des types déterminés de personnage : on les trouve représentés sur des vases peints de cette époque ou présents, en modèle réduit, dans beaucoup de tombes du IV^e s., notamment à Lipari⁹. Avant ces masques « typés », existe-t-il d'autres témoignages archéologiques d'un masque dont les traits seraient en quelque sorte « neutres » ? Il se trouve que, par la chance des découvertes, un tel masque semble avoir existé, dans la Mégara archaïque, celle d'avant 483.

Au mois d'avril 1970, les fouilles de l'École française de Rome ont en effet permis de découvrir un masque en terre-cuite aux dimensions du visage humain, avec des ouvertures pour les yeux et les narines et une bouche très largement ouverte (**fig. 1**). La datation de ce masque à l'époque archaïque ne pose aucun problème, puisqu'il est issu de la fouille d'un puits archaïque (numéroté 33,8 dans la dernière publication) que j'ai eu la chance de suivre : au milieu de nombreux débris d'amphores à vin de la fin de l'archaïsme, surtout des amphores de Chios, nous avons eu la surprise de voir apparaître les restes d'un masque, dont nous avons recueilli avec soin tous les morceaux, ce qui a permis de reconstituer le masque dans son intégralité. Ceci laisse à penser que le masque a été jeté dans le puits comme pour s'en débarrasser, et que sa chute l'a mis en pièces. Quand cela s'est-il produit ? Nécessairement au moment de la destruction de la cité par Gélon, en 483.

On reste séduit par la beauté de ce masque qui, jusqu'à présent, est un *unicum*, le seul qui remonte à l'époque archaïque, et par l'évidente finesse de son exécution. Mais on a aussi souligné à juste titre, et parfois avec enthousiasme, l'expressivité de cette face. C'est le cas notamment de Fr. Frontisi-Ducroux¹⁰, qui envisage

la possibilité qu'il ait servi à des représentations, mais qui, juste après, fait l'observation suivante : « Et l'on ne voit pas pourquoi cette colonie grecque n'aurait pas, comme les cités voisines, célébré Dionysos en se donnant le plaisir du théâtre scénique, même si l'on n'y a pas (encore) trouvé trace d'un théâtre de pierre¹¹ ».

On ne peut que corroborer ce constat. Mais n'existe-t-il pas, quelque part sur le site, un lieu qui ait pu fonctionner comme la scène d'un « protothéâtre » ? Au nord de la grande agora archaïque, qui est bien connue, et qui offre, à d'éventuels spectateurs, un espace disponible de plus de deux hectares, se place un portique d'environ 22 mètres de long qui barre le passage (**fig. 2**). Mais, pour donner accès à la rue (D4) qui s'étend vers le Nord, les architectes de la seconde moitié du VII^e s. ont prévu, dans l'axe de cette rue, une ouverture large de 8,15 mètres, soutenue par trois colonnes de bois dont les socles sont conservés¹².

Ce portique, profond de 5,90 mètres et pourvu d'un sol en galets, a dû servir, étant donné sa situation en bordure de l'agora, à toutes sortes de réunions, notamment de caractère politique. Mais ne peut-on imaginer qu'on ait pu utiliser le passage ouvert sur la rue pour l'entrée et la sortie de personnages visibles des spectateurs présents sur l'agora ? Ajoutons à cela que le puits où a été trouvé le fameux masque est situé au bord de la rue D4, à 25 mètres environ du portique. On peut, laissant libre cours à son imagination, envisager que les premières créations de la comédie sicilienne y aient été représentées, le passage à travers le portique permettant les entrées et les sorties des acteurs (comme cela se produira dans toutes les pièces du théâtre classique), tandis que la rue adjacente aurait pu servir aux éventuels changements de costumes. La stoa de Mégara aurait alors également une fonction théâtrale, sorte de *skènè* avant la lettre.

Resterait à s'interroger sur l'origine du masque de Mégara. La qualité de l'œuvre, la finesse de son exécution semblent peu compatibles avec la façon dont l'argile locale est employée par les céramistes ou même les coroplastes ; celle-ci est diversement colorée, mais elle n'est jamais aussi claire, aussi fine, aussi épurée, aussi bien polie en surface. On y retrouverait en revanche volontiers l'excellente technique pratiquée par les céramistes de Corinthe ou du voisinage, non seulement pour les vases

⁸ Telle est l'impression que donne le fragment 79, certes en partie corrompu, mais riche de comparants (cerf, ronce) qui évoquent quelque chose de piquant.

⁹ Nous renvoyons à deux publications assez récentes : Frontisi-Ducroux 1995 pour l'ensemble de la question ; et, pour les masques liparotes, voir Bernabò Brea 1998.

¹⁰ Frontisi-Ducroux 1995, p. 5 : « Cette face, par sa stylisation, la simplification géométrique de ses traits et sa structure schématique, s'offre à nos yeux comme une épure de visage, intensément tendu vers le contact, la communication et le dialogue, verbal autant que visuel. » L'auteur a du reste placé une excellente reproduction de ce masque en couverture de son livre.

¹¹ Frontisi-Ducroux 1995, p. 6. On notera qu'un « théâtre de pierre » est de toute façon inconcevable dans la Mégara archaïque, puisqu'il n'en existait pas encore dans le monde grec d'Occident : voir Moretti 2011, p. 179, pour qui, au début du IV^e s., il n'y avait pas « d'édifices en pierre aptes à recevoir les représentations ».

¹² Sur ce portique Nord de l'agora, voir Vallet, Villard, Auberson 1983, p. 24-25 et surtout Gras, Tréziny, Broise, 2004, p. 432-435 et fig. 415, où l'on trouvera les recherches les plus récentes. Le puits au masque (n° 83) y est rapidement analysé, p. 493.

peints, mais aussi pour une production d'un type assez particulier qu'on appelle de façon assez conventionnelle « argien monochrome » : elle n'a rien de spécifiquement argien – on pourrait aussi bien penser à la Corinthie elle-même, car elle a été abondamment exportée, notamment en Sicile, toujours associée aux vases peints corinthiens. Au reste, une telle origine irait dans le sens de l'histoire du genre comique telle que la présente Aristote, quand il met en parallèle comme inventeurs de la comédie les Mégariens, ceux de Grèce (qui auraient ainsi une certaine antériorité) et ceux de Sicile.

Cependant, si ce masque vient de Grèce, se pose alors la question de savoir qui aurait bien pu l'apporter en Sicile.

Phormis à Mégara Hyblaea ?

On sait qu'Aristote associe Phormis à Épicharme dans l'invention des *mythoi* présentés au public, et que par ailleurs il attribue la création du théâtre comique aux Mégariens, et, parmi eux, ceux de Sicile. Ces deux faits mis bout à bout suggèrent que Phormis à un moment quelconque a résidé à Mégara, venant peut-être de Grèce propre, et apportant avec lui (pourquoi pas ?) ce masque qu'il venait de faire fabriquer.

Que savons-nous de ce Phormis ? Assez curieusement, ce nom très rare semble porté à la même époque et dans la même cité – Syracuse – par deux personnages : l'un est l'auteur comique, compagnon d'Épicharme, dont la production littéraire a presque entièrement disparu, mais dont la *Souda*, il est vrai sous le nom de Phormos, fait un familier de Gélon et le précepteur de ses fils ; l'autre occupe lui aussi une position importante dans la Syracuse de Gélon, mais a une réalité historique mieux attestée. En effet, Pausanias, dans sa description d'Olympie (V, 1, 27, 1-4) consacre deux longs passages à un personnage dont l'authenticité n'est pas douteuse, en dépit du caractère romanesque de sa vie : ce Phormis quitte un jour son obscure ville natale (Ménale), pour s'installer en Sicile auprès de Gélon : au service de Gélon, puis de Hiéron son frère ; il se manifeste avec tant d'éclat au cours des campagnes militaires qu'il en tire une prospérité qui lui permet de faire de somptueuses offrandes, notamment à Olympie. Et, de fait, Pausanias reproduit la dédicace qui accompagne l'un des groupes statuariques : « Phormis a fait la dédicace, Arcadien de Ménale, aujourd'hui Syracusain ». Il s'agit d'une offrande coûteuse, œuvre de deux sculpteurs péloponnésiens, chacune représentant un auge auprès de son cheval ; l'un des deux groupes est resté célèbre pour son réalisme exceptionnel, au point que Pausanias, qui voit quelque chose de magique dans l'effet produit par

la jument de bronze, parle du « cheval de Phormis », comme de quelque chose de bien connu¹³.

Que penser de ces histoires que viennent déjà corroborer les documents archéologiques encore en place, puisque les fondations du monument de Phormis ont été identifiées¹⁴ ? Mais il y a plus : la richesse acquise par Phormis auprès des deux tyrans de Syracuse, et que lui valurent ses hauts faits d'armes – sans doute comme cavalier, si l'on en juge par ses offrandes – est peut-être à mettre en rapport avec le butin produit par la guerre contre les Carthaginois. On sait en effet que l'écrasante victoire d'Himère fournit un butin considérable¹⁵, et que Gélon, après cette victoire, « honora de présents les cavaliers qui avaient tué Amilcar, et récompensa les autres qui avaient donné des preuves de courage »¹⁶. Phormis a bien pu être l'un de ces heureux bénéficiaires.

Ces deux Phormis présents à Syracuse au même moment sont-ils une seule et même personne ? La question a été depuis longtemps débattue, et il paraît difficile d'apporter un argument décisif en faveur de l'une ou l'autre thèse. Mais on a vu qu'Épicharme, dans sa longue existence syracusaine, s'est transformé en une sorte de moraliste réputé pour sa sagesse ; et rien n'empêche d'imaginer que Phormis, de son côté, ait finalement satisfait son goût pour la carrière des armes, plus glorieuse peut-être, et sûrement plus profitable que celle d'auteur comique.

Il ne m'échappe pas que les pages qui précèdent contiennent un certain nombre d'hypothèses. Aussi voudrais-je pour finir revenir à l'essentiel, c'est-à-dire à la richesse de la vie culturelle à Mégara Hyblaea, puisque, aux noms déjà cités, il faudrait encore ajouter celui de l'illustre Mégarien de Grèce qui vint en exil à Mégara Hyblaea, Théognis¹⁷ ; et c'est bien cette floraison intellectuelle et les conjectures qu'elle m'a inspirées que je souhaite soumettre à l'esprit critique bien connu d'Henri Tréziny.

¹³ À en croire Pausanias en effet, la jument présente dans ce groupe mettait en rut les chevaux mâles qui passaient auprès d'elle.

¹⁴ Voir le commentaire de Jacquemin (A.) – *Description de la Grèce. Tome V ; livre V, ad loc.* (Pausanias, V, 1, 27, 1) dans l'édition de la CUF, 1999.

¹⁵ Diodore XI, 26 : ce butin extraordinaire permet aux Agrigentins d'effectuer de grands travaux dans leur ville. Et Diodore parle aussi de 2000 talents d'argent.

¹⁶ Diodore XI, 25.

¹⁷ Platon, *Lois*, 630 a. On trouve peut-être des témoignages de ce séjour en Sicile dans un passage de Théognis considéré comme authentique (v. 549-554), qui fait allusion à la menace, proche dans l'espace et le temps, d'une guerre « source de larmes » : les commentateurs ont du mal à situer historiquement à Mégara de Grèce cet épisode d'une guerre avec un très proche voisin. Au contraire, Mégara Hyblaea est topographiquement très proche de cette Syracuse, qui vint la détruire en 483. Cette référence possible à l'histoire sicilienne devrait inciter à la prudence et à ne pas rejeter une œuvre attribuée à Théognis par la *Souda*, qui s'intitulait *Élégie aux Syracusains sauvés pendant le siège*.

Bibliographie

Bernabò Brea 1998 : BERNABÒ BREA (L.) – *Le maschere ellenistiche della tragedia greca*. Naples, Centre Jean Bérard, 1998.

De Crémoux 2011 : DE CRÉMOUX (A.) – La maxime chez Épicharme et la naissance de la comédie : problèmes de méthode et pistes de réflexion. In : Mauduit (Chr.), Paré-Rey (P.) dir., *Les maximes théâtrales en Grèce et à Rome, transferts, réécritures, emplois. Actes du colloque de Lyon, du 11 au 13 juin 2009*. Paris, De Boccard, 2011, p. 55-68.

Frontisi-Ducroux 1995 : FRONTISI-DUCROUX (Fr.) – *Du masque au visage : aspects de l'identité en Grèce ancienne*. Paris, La Découverte - Images à l'appui, 1995.

Gras, Tréziny, Broise 2004 : GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).

Kassel, Austin 2001 : KASSEL (R.), AUSTIN (C.) – *Poetae comici graeci, I, Comoedia dorica, Mimni, Phylaces*. Berlin, W. De Gruyter, 2001.

Moretti 2011 : MORETTI (J.-Ch.) – *Théâtre et société dans la Grèce antique*. Paris, nouvelle éd., Le Livre de Poche, 2011.

Vallet, Villard, Auberson 1983 : VALLET (G.), VILLARD (Fr.), AUBERSON (P.) – *Mégara Hyblaea 3, Guide des fouilles*. Rome, École française de Rome, 1983.

Recenti dati di scavo e prospettive di ricerca a Megara Hyblaea e nel suo comprensorio

Lorenzo Guzzardi*

Résumé. *L'article publie les découvertes réalisées entre 2006 et 2008 dans la rade d'Augusta. Outre la mise en lumière des modifications structurelles de la ligne de côte, les travaux sur l'île de Forte Vittoria et sur le site même de la future colonie mégarienne ont révélé des structures de stockage et des traces d'occupation préhistoriques qui datent du 2^e millénaire av. J.-C. Sur le site même du phare de Mégara Hyblaea de nombreux trous de poteaux correspondent à des occupations d'époques diverses, non seulement préhistoriques, mais également de peu antérieures, voire contemporaines, à la phase initiale de la cité. L'auteur suggère alors, à partir des alignements de ces trous de poteaux, l'éventualité d'un temple proto-archaïque en bois, comme on en connaît ailleurs, notamment à Sélinonte, qui précéderait le temple C et serait peut-être dédié à Héra.*

Abstract. *This paper publishes the results of the excavations in Augusta Bay between 2006 and 2008. In addition to the structural evolution of the coast, work on the island of Forte Vittoria and on the future Megara site itself revealed storage structures and Prehistoric traces of occupation carried out during the second millennium B.C. On the lighthouse site, the Author found different types of post holes that attest a Prehistoric occupation and even the probable remains of a wooden Protoarchaic temple, a type known elsewhere, notably at Selinus, which may announce the later temple C and could be dedicated to Hera.*

Nella rada di Augusta, in particolare nel tratto di mare compreso fra la città e il sito archeologico di Megara Hyblaea, sono ubicate tre isole in cui, durante il XVI secolo, gli spagnoli realizzarono una torre e due fortezze con lo scopo di favorire la navigazione e rendere più sicura la difesa della costa dagli attacchi dei pirati a quel tempo assai frequenti (Salerno 1964; Dufour 1989, p. 221; Fasanaro 2012).

I due forti furono costruiti nelle due isole esistenti nella parte più interna della rada di fronte alla punta del Cretazzo e alla foce del fiume Molinello. Denominati già in origine come forti Garcia e Vittoria, rispettivamente in onore del viceré Don Garcia de Toledo e di sua moglie Vittoria, essi furono collegati da una “strada fatta di gettito sopra la secca coperta”, come apprendiamo da un documento anonimo databile fra il 1635 e il 1640 (Dufour 1989, p. 248; Sarta, Vella 2012).

In passato vi doveva essere un collegamento fra le due isole, che probabilmente prima della risalita del livello del mare erano in continuità con la terraferma, in particolare nel tratto di costa ora posto a Nord dei forti, laddove nei secoli scorsi è documentata la presenza di acquitrini. La batimetria del porto di Augusta (Morris 1986) e lo studio della fascia costiera megarese ed in generale della Sicilia orientale negli ultimi millenni (Basile, Lena, Di Stefano 1988; Castagnino 1994, pp. 49-52; Lena, Geremia 2004, p. 20) fanno ritenere probabile che almeno fino ad età neolitica vi fosse all'interno della rada una penisola che si protendeva verso Sud fra la grande penisola di Augusta e la foce del Molinello. La progressiva risalita del livello del mare già nell'età dei metalli dovette rendere non più raggiungibile dalla terraferma il sistema delle due isole analogamente a quanto avvenne più a Sud nella fascia costiera presso le attuali isole di Ognina (Bernabò Brea 1966, p. 57; Kapitaen 1970) e Capo Passero (Guzzardi, Basile 1996, pp. 191-192; Capodicasa 2009, p. 59).

In questo quadro paleogeografico si collocano i rinvenimenti archeologici che hanno interessato nel corso del 2006 l'isola di Forte Vittoria (**fig. 1**) (Guzzardi 2011; Guzzardi 2012) in occasione dei lavori di restauro della fortezza eseguiti dalla Soprintendenza ai Beni Culturali e Ambientali di Siracusa (Muti 2012; Armeri 2012).

I reperti archeologici sono stati ordinati in trentuno cassette di scavo. Essi provenivano da strati di età storica che contenevano tuttavia parecchi elementi litici e frammenti ceramici di età preistorica. Molti i frammenti di età bizantina, medievale e postmedievale rinvenuti nei terreni di breve spessore sottostanti ai piani pavimentali del forte. In alcuni settori non mancavano strati riferibili ai livelli di frequentazione posteriori all'edificio il cui abbandono avvenne nello scorso secolo. Nello scavo si

* Direttore del Parco Archeologico di Eloro.

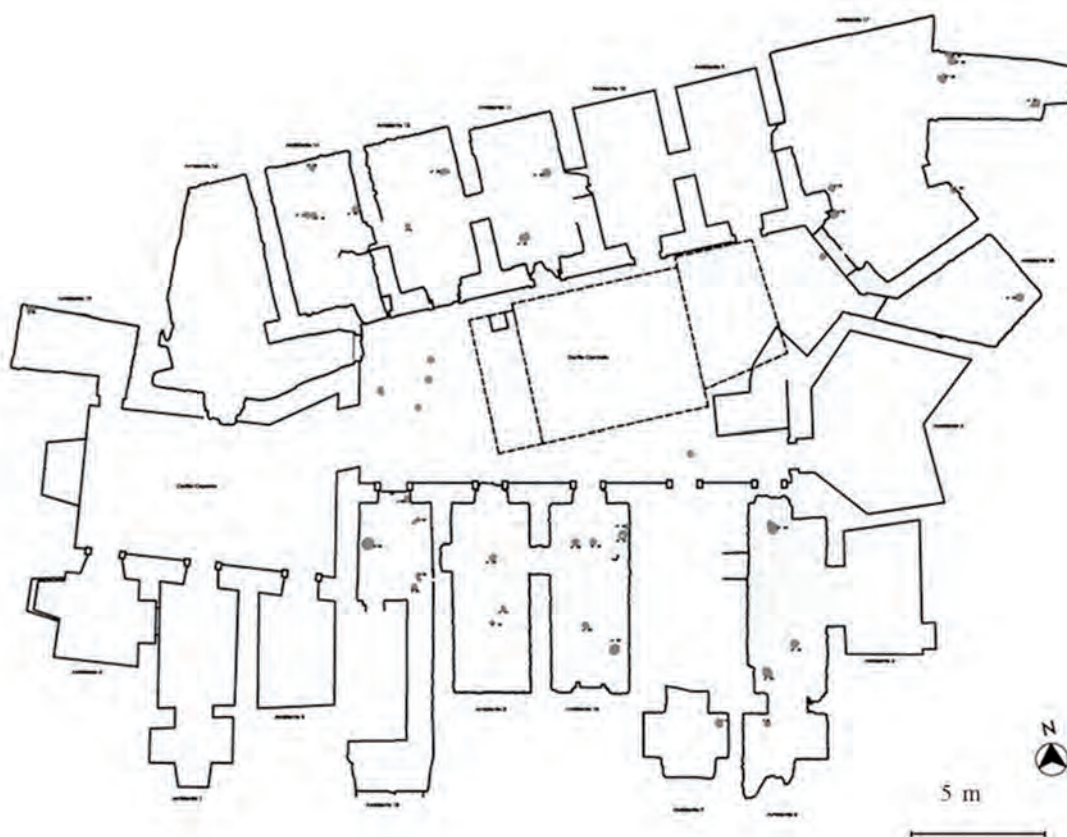


Fig. 1. Planimetria dei buchi di palo nell'isola di Forte Vittoria.

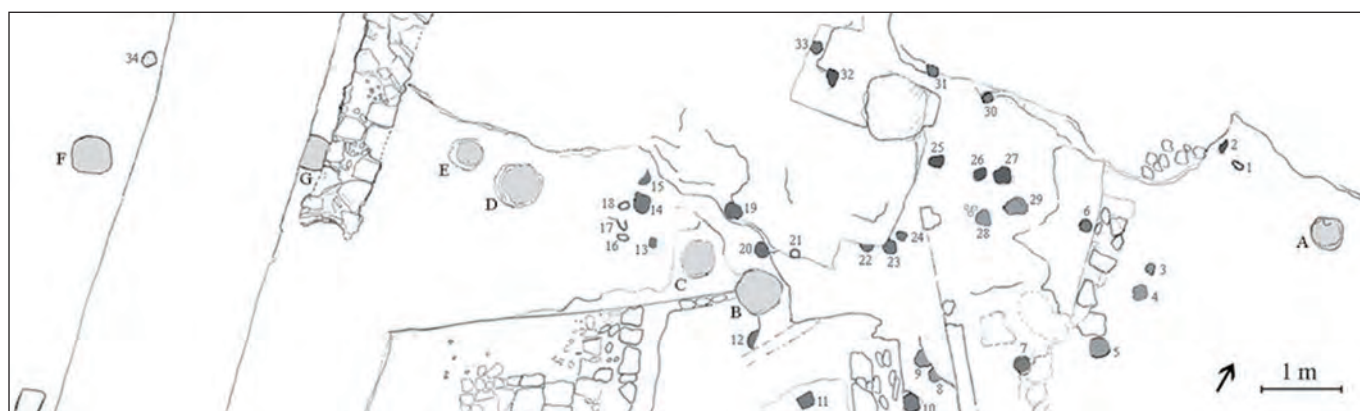


Fig. 2. Planimetria dei buchi di palo nel saggio di scavo presso Colle Tirone a Lentini.



Fig. 3. Planimetria dei buchi di palo messi in luce nell'area del faro a Megara Hyblaea.

rinvennero anche frammenti ossei, sia umani sia animali, e tre monete posteriori all'evo antico, di cui una riconoscibile quale federiciana. Nei vari ambienti dello scavo non sempre è stata raggiunta la superficie rocciosa anche perché il buono stato di conservazione dei pavimenti del forte in acciottolato ne imponeva la conservazione nei lavori di restauro. Nel grande ambiente ubicato nell'angolo Nord-Est del forte, lo scavo riportava alla luce tutto il piano pavimentale di età spagnola, che era stato obliato dagli interventi di riutilizzo del forte. Ma persino in questo ambiente, laddove il pavimento presentava alcune lacune, lo scavo raggiunse in piccoli tratti la superficie rocciosa su cui furono installate le fondazioni dell'edificio cinquecentesco.

I più sorprendenti elementi archeologici furono rinvenuti nei settori di scavo in cui non si conservava più la pavimentazione di età spagnola, soprattutto nelle parti centrali e meridionali dell'isola. Furono trovati vari buchi per l'inserimento di pali databili alle fasi di frequentazione preistorica dell'isola. I dati di scavo evidenziavano comunque che in età storica tutta la superficie rocciosa era con ogni probabilità a vista. Nessuno strato di età preistorica si era infatti conservato nei settori di scavo che raggiungevano, per più del 50% della superficie dell'isola, il piano roccioso. Ed inoltre i buchi artificiali presentavano evidenti segni di "rinaturalizzazione" dovuta all'esposizione all'aperto e all'azione dei vari agenti atmosferici.

Gli allineamenti dei buchi per pali individuati fanno ritenere probabile l'esistenza di strutture con funzioni differenti da quelle abitative, quali per esempio palizzate

e recinti. In un caso, tuttavia, quattro buchi per pali, nel settore Nord dell'ambiente adibito a cappella, sembrano seguire l'andamento curvilineo delle capanne. Qui nello strato che poggiava sul piano roccioso vi erano frustuli ceramici, fra cui un frammento con bugna, e selce lavorata di età preistorica.

Altri buchi, talora isolati, possono avere avuto funzioni diverse. Poco a Sud del primo allineamento vi era un grande buco artificiale che può essere stato utilizzato in età preistorica quale silo per la conservazione delle derrate. È l'unico buco che non è stato numerato. Gli altri, tutti riferibili all'installazione di strutture lignee, sono stati conteggiati e risultano ben trentasei.

Nell'ambiente adibito a magazzino in corrispondenza dello sperone orientale del forte si rinvenne solo un buco per palo. In tale ambiente, nello strato sul piano roccioso, si recuperarono diversi frammenti ceramici ad impasto di età preistorica. Un altro buco per palo fu individuato nell'ambiente Ovest, il primo a sinistra dell'ingresso al forte, dove si rinvennero altri due frammenti di ceramica ad impasto.

Lo studio dei materiali preistorici rinvenuti nell'isola consente di distinguere alcune fasi di frequentazione, a nessuna delle quali al momento attuale possiamo riferire con certezza i buchi per pali. Dai confronti con analoghe situazioni conosciute nella Sicilia orientale sembra che l'allineamento di buchi già citato possa assegnarsi ad una fase avanzata della preistoria. Si tratterebbe di una capanna ovoidale, il cui lato più lungo non doveva essere superiore ai cinque metri.



Fig. 4. Buchi di palo dentro l'edificio del faro a Megara Hyblaea.



Fig. 5. L'area di scavo nella zona centrale del tempio C durante le indagini stratigrafiche.

L'industria litica è costituita da cinque esemplari in selce lavorata. I reperti ceramici di impasto preistorico sono quarantotto. Questi ultimi sono per lo più databili all'età del Bronzo, con alcuni frammenti riconoscibili come caratteristici delle culture di Rodi-Tindari (prima età del Bronzo, II millennio a.C.) e Thapsos (media età del Bronzo, XV-XIII sec. a.C.). Sono presenti anche frammenti neolitici (tra cui un frammento con decorazione impressa ad unghiate attribuibile alla facies di Stentinello) ed eneolitici (ceramiche grigie).

La morfologia del piano roccioso, nonostante la presenza del forte, consente di attribuire in via ipotetica alla prima fase di frequentazione neo-eneolitica alcune fra le strutture ricavate nella roccia che trovano ubicazione nella parte marginale dell'isola, laddove è probabile che altre strutture correlate siano state compromesse o obliterate dalle fondazioni del forte. La visione esterna dell'isola da sud chiarisce l'andamento originario del piano roccioso, che era più elevato nella parte centrale laddove si rinvenne l'allineamento curvilineo dei buchi per pali. Su questo lato del forte una scaletta ricavata nella roccia ed una realizzata in conci di arenaria dimostrano che anche all'epoca della fortificazione il piano roccioso subì dei rimaneggiamenti. Sul lato Nord si riconoscono nella roccia segni di lavorazione per attività di cava di età storica. Qui forse anche per la presenza della cava non è più riconoscibile il piano originario e le fondazioni del forte si poggiano direttamente sul banco cavato della roccia.

Nessun buco per palo è stato comunque riconosciuto nei brevi tratti superstiti del piano roccioso all'esterno del forte. Ma la presenza di vari buchi negli ambienti Nord dell'edificio cinquecentesco fa ritenere che l'attività di cava avesse un fronte non molto profondo, in quanto non risulta documentata all'interno della fortificazione.



Fig. 6. L'area del tempio C a conclusione della campagna di scavo.

I rinvenimenti dell'isola di forte Vittoria sono più o meno coevi ad altri relativi ai lavori che la Soprintendenza di Siracusa eseguì fra la primavera del 2005 e l'estate del 2006 a Lentini nel complesso del Castellaccio-Colle Tirone e a Megara Hyblaea nell'area del Faro presso la foce del Cantera (Guzzardi 2011). Anche in questi siti occupati in età protoarcaica da due importanti colonie greche si riportarono alla luce vari buchi per pali riferibili a strutture di età preistorica.

Sul Colle Tirone in tre dei sei saggi di scavo eseguiti furono individuati rispettivamente trentaquattro, cinque e quattro buchi di palo riferibili a capanne preistoriche. In uno dei saggi furono riportati alla luce buchi di almeno tre strutture preistoriche, di cui una a pianta ovoidale di m. 5,50 x 4,00 che sembra successiva alle altre due a pianta curvilinea e con dimensioni minori della prima (fig. 2). Si accertò una successione di insediamenti documentata da materiali ceramici e reperti litici in selce e in



Fig. 7. L'asse Sud dei buchi di palo nei pressi della fondazione del lato Sud del tempio C, da Est.

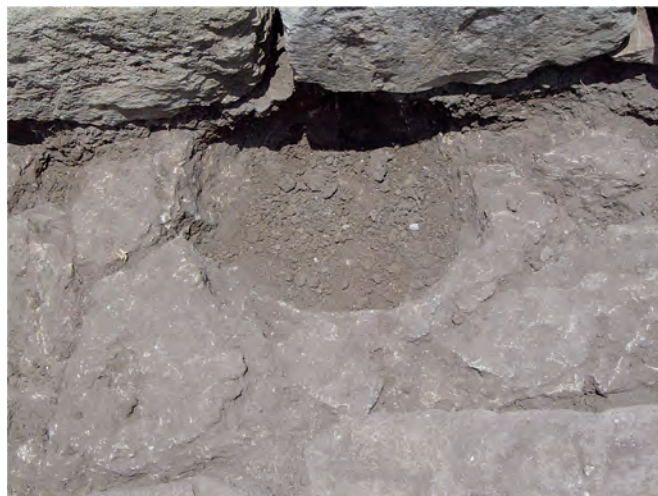


Fig. 8. Buco di palo presso le fondazioni del tempio C, il primo da Est.



Fig. 9. Buco di palo presso le fondazioni del tempio C, il secondo da Est.



Fig.10. Probabile buco di palo presso le fondazioni del tempio C, ad Ovest del secondo.

ossidiana di varie epoche. Vi erano pure sei pozzetti presumibilmente utilizzati per la conservazione di derrate.

Dal colle dell'antica Leontinoi provengono una cinquantina di frammenti di impasto preistorico databili. Pochi consentono l'individuazione della forma vascolare, ma alcuni in particolare sono sicuramente diagnostici. Quattro frammenti sono stati attribuiti alla facies di Stentinello. Altri si riferiscono a facies del Neolitico tardo (Serra d'Alto e Diana) e dell'Eneolitico. Vi sono inoltre materiali ceramici dell'età del bronzo, in particolare della prima età del Bronzo (facies di Castelluccio) e del Bronzo tardo (Pantalica Nord).

Anche nello scavo di Lentini non si rintracciarono strati terrosi preistorici, ma il fatto non sorprese per il contestuale rinvenimento di latomie di età greca che avevano sconvolto i livelli originari.

Nell'area del faro di Megara, presso l'edificio destinato a museo archeologico nel quale in questi ultimi anni ha trovato ospitalità l'attività di ricerca scientifica della missione francese guidata da Henri Tréziny, lo scavo restituì interessanti dati sulla presenza dell'uomo in età preistorica e nelle fasi più antiche della colonia greca (Guzzardi, Germanà, Mondo 2009, pp. 693-694), in particolare nei pressi di una sorgente oggi non più esistente (**fig. 3**) (Gras, Tréziny, Broise 2004, pp. 282-283, p. 377). Essi si aggiungono a quelli già noti a Paolo Orsi, ai dati provenienti dalla revisione dei materiali da vecchi scavi e ai risultati delle indagini di scavo più recenti (Tréziny 2011, pp. 24-25). Si tratta di testimonianze che ci informano sull'esistenza di insediamenti preistorici nello stesso luogo in cui sorse la colonia greca.

Nel nostro scavo di Megara pochi sono gli esemplari di industria litica rinvenuta. Si tratta per lo più di reperti in ossidiana, uno dei quali, un frammento di lama, fu recuperato all'interno dell'edificio del faro quale unico reperto proveniente dallo strato di riempimento di un buco per palo. Analogamente, si rinvenne un frammento di selce lavorata in un piccola buca a Nord del faro. Ancora più rara la ceramica d'impasto riconducibile alla fase preistorica. Dall'area del vicino tempio C proviene un frammento di parete con presa/bugna con inclusi calcarei, assegnabile al tardo Neolitico. I dati emersi fanno ritenere che nel promontorio vi fosse un insediamento successivo al villaggio trincerato neolitico scoperto da Paolo Orsi seicento metri ad Ovest del faro. Le ultime scoperte di Tréziny nella zona della porta arcaica Ovest della città greca, che interessano fasi più recenti della preistoria di Megara, e i nuovi dati sulla presenza dell'uomo in età preistorica sul promontorio alla foce del Cantera ci fanno ben sperare che si possa in avvenire meglio delineare la conoscenza della storia del sito prima della colonizzazione greca. Al momento sono documentate varie zone con presenza di ceramica preistorica, del Neolitico, dell'Eneolitico, dell'età del Bronzo

e, se pur rara, anche dell'età del Ferro, individuate nella planimetria generale della città antica (Tréziny 2005, p. 25, **fig. 6**). Ed è sicuramente interessante notare come tale presenza possa correlarsi con le sorgenti ancora esistenti nel sito sullo scorcio del XIX secolo e documentate nella planimetria di Megara Hyblaea del 1889 (Cavallari 1892, pl. 1); la posizione dell'insediamento nel promontorio trova inoltre confronto nel sito di Vendicari (Noto), dove la mancanza di una stratigrafia preistorica dovuta all'azione di dilavamento e del mare non consente di datare i buchi per pali con allineamenti pressappoco circolari sul tipo di quelli documentati all'interno dell'edificio del faro di Megara (Guzzardi 2009, pp. 53-54).

Vi è però un motivo per ritenere che non tutti i buchi per pali venuti alla luce a Megara siano di età preistorica. Se nello scavo all'interno dell'edificio si riconosce almeno per un caso la presenza di una capanna a pianta ovoidale, la cui larghezza era di almeno m. 2,5 (e qui appare evidente un ripensamento di alcune installazioni, da riferire probabilmente alla presenza di una lesione del piano roccioso forse dovuta ad un evento sismico) (**fig. 4**), nel caso del tempio C la questione degli incavi artificiali nella roccia si presenta particolarmente complessa. Abbiamo già proposto che alcune fosse non regolari ricavate nel piano roccioso rimasto all'interno del tempio arcaico fossero delle *thysiai* di età protoarcaica (Guzzardi, Germanà, Mondo 2009, p. 693). Al loro interno si rinvennero infatti numerosi frammenti ceramici di fine VIII e VII sec. a.C. Gli strati immediatamente soprastanti, indagati stratigraficamente, erano riportabili sempre ad età arcaica (**fig. 5**). Ma ritenevamo di poter assegnare alla fase pregreca anche i vicini buchi di palo. Il loro riesame e il confronto con le caratteristiche dei buchi per pali rinvenuti dentro l'edificio del faro ci fanno pensare per le due zone di scavo, tempio C e faro, a diverse facies. Alcuni buchi esistenti nella zona del tempio sono vere e proprie fossette circolari con diametro talora sensibilmente più largo dei buchi rinvenuti dentro l'edificio. Questi ultimi hanno in media un diametro di cm. 20; non solo nel caso citato, ma anche in altri due, sono allineati a pianta curvilinea. In particolare nella zona immediatamente a Nord della ipotizzata capanna i resti delle installazioni lignee sono riconducibili ad altre due strutture preistoriche.

Nella zona del tempio C i buchi per la collocazione dei pali sono allineati lungo assi, dei quali uno corrisponde all'orientamento del tempio e in prossimità della sua fondazione nel lato meridionale (**figg. 6-7**), l'altro più a Nord con un orientamento grosso modo Est-Ovest. Un buco per palo venuto alla luce in un breve saggio nella zona settentrionale del tempio, ancora parzialmente esplorata, fa pensare che vi possano essere state altre strutture lignee.

I due allineamenti fin qui individuati distano fra di loro circa cinque metri. Mentre l'asse Sud coincide con la pianta del tempio C, quello Nord risulta meno regolare e vicino anche per orientamento alle successive strutture murarie che parzialmente vi si sovrappongono nelle due fasi, che i dati di scavo ci fanno datare rispettivamente ad età ellenistico-romana e bizantina. Laddove i due allineamenti si riferissero ad uno stesso edificio, dovremmo rilevare la forte somiglianza della planimetria con la più grande delle tre capanne contigue, pressappoco rettangolari, di cui si conoscono le tracce sul colle della Metapiccola a Leontinoi relative ad un insediamento indigeno del Bronzo finale e dell'età del Ferro (Rizza 1955, p. 208; Bernabò Brea 1958, pp. 171-172).

Vista la coincidenza dell'asse Sud con la pianta del tempio litico, sembra legittimo il sospetto, suscitato dalla discussione con Henri Tréziny in relazione ai suoi recenti interventi (Tréziny 2005, pp. 57-58; Tréziny 2011), che nella zona del tempio C ci si trovi dinanzi ad una testimonianza di installazioni riferibili alla prima fase di urbanizzazione della colonia o ad un insediamento che di poco la precedette; sembra perciò ragionevole ipotizzare l'esistenza di un edificio ligneo lungo più di sette metri, le cui tracce sarebbero state solo parzialmente riportate alla luce.

Quanto resta della palizzata lignea pertinente all'asse Sud risulta in parte rimaneggiato sia dalla fondazione del tempio C sia dalle strutture successive (figg. 8-9-10). Si può inoltre notare che più a Nord, a cinque metri dallo stesso asse Sud, due buchi per pali sono anch'essi in linea con l'orientamento del tempio. Proprio nei pressi dei blocchi di fondazione superstiti dell'edificio sacro di età greca arcaica, le fossette circolari richiamano non poco quelle individuate sotto i templi dell'acropoli sul Timpone Motta di Francavilla Marittima, dove si riconoscono con evidenza quali tracce di templi lignei di età protoarcaica che precedettero la fase lapidea degli edifici sacri (Mertens 1996, pp. 315-316; Maaskant Kleibrink 1996; Greco 1999; Gentile *et al.* 2001, pp. 651-653, pp. 663-664).

La recente scoperta di una successione di buchi per pali attribuiti ad una fondazione lignea all'interno del predecessore del tempio R nell'acropoli di Selinunte, la cui notizia è stata data alla conclusione della relativa

campagna di scavo da Clemente Marconi e Caterina Greco in organi di stampa nel luglio 2012, ci fa supporre che anche nel caso di Megara sia possibile ricercare le tracce di una primitiva struttura lignea pertinente ad un primo edificio dell'area sacra. Nel promontorio sul porto i rinvenimenti di materiali di pregio riconducibili all'VIII e al VII secolo ci avevano già fatto ritenere che vi fosse uno dei più importanti santuari greci di Megara, madre patria di Selinunte, in particolare un *Heraion* che dominava la zona di approdo sulla foce del Cantera. Tale santuario doveva essere a vista dalle vicine colline ai fianchi della foce del Marcellino, dove si conoscono due siti di santuari greci extraurbani che richiamano per la loro ubicazione il contesto topografico dei santuari periferici di Megara Nisea e Selinunte (Guzzardi 2008, pp. 64-68) e la cui presenza è stata ricordata in relazione ai contatti che dovettero intercorrere fra i primi greci e la popolazione indigena di Villasmundo (Tréziny 2011, p. 21).

Ovviamente l'ipotesi dell'esistenza di primitive strutture lignee in quello che forse fu il primo complesso sacro di Megara rimarrà tale, fino a quando la prosecuzione dello scavo non consentirà di avere un quadro più ampio del contesto archeologico in cui si collocano i singoli buchi per pali. Ma è opportuno tenere presente tale interpretazione nella ripresa dei lavori archeologici; ciò in una prospettiva di ricerca, che impone un rilievo di dettaglio da eseguire dopo il completamento dello scavo nell'importante area del faro. L'esame dei dati di scavo non può infatti esulare dall'analisi del contesto territoriale e della topografia del sito, che meritano ulteriori approfondimenti.

Per adesso possiamo ritenere come acquisita l'esistenza di vari insediamenti antichi nella rada di Augusta, dalla grande penisola che la chiude (Lanteri 1997, pp. 68-71; Russo 2005) fino alla terra di forte Vittoria e alle foci del Molinello e del Cantera, queste ultime raggiunte dai naviganti egei rispettivamente in età micenea e in età protogreca (Lanteri 1997, pp. 107-111). Ma già nei millenni del Neolitico e dell'età dei metalli i luoghi prospicienti la rada, ivi compreso quello di Megara Hyblaea, erano stati frequentati e abitati da altre genti, che nella presenza di un grande bacino portuale naturale, di zone lacustri costiere, di sorgenti e di corsi fluviali avevano trovato elementi vitali per il loro insediamento.

Bibliografia

- Armeri 2012:** ARMERI (G.) – Il restauro, il riuso, l'opportunità colta. In: Armeri (G.), Muti (M.) cur., *Forte Vittoria*. Siracusa, Erre Produzioni 2012, pp. 43-44.
- Basile, Lena, Di Stefano 1988:** BASILE (B.), LENA (G.), DI STEFANO (G.) – Approdi, porti, insediamenti costieri e linee di costa nella Sicilia sud-orientale dalla Preistoria alla tarda Antichità. *Archivio Storico Siracusano*, XXIII, 1988, pp. 5-87.
- Bernabò Brea 1958:** BERNABÒ BREA (L.) – *La Sicilia prima dei Greci*. Milano, Il Saggiatore, 1958.
- Bernabò Brea 1966:** BERNABÒ BREA (L.) – Abitato neolitico e insediamento maltese dell'età del bronzo nell'isola di Ognina (Siracusa) e i rapporti fra la Sicilia e Malta dal XVI al XIII sec. a. C. *Kokalos*, XII, 1966, pp. 40-69.
- Capodicasa 2009:** CAPODICASA (A.) – *Torre Fano*. Pachino, Associazione Studi Storici e Culturali di Pachino, 2009.
- Castagnino 1994:** CASTAGNINO (E.F.) – New Observations about the ancient maritime topography of the coast at Catania (Italy). *International Journal of Nautical Archaeology*, XXXIII, 1, 1994, pp. 49-52.
- Cavallari 1892:** CAVALLARI (F.S.) – La Topografia. In: Orsi (P.), Cavallari (F.S.), Megara Hyblaea. Storia – Topografia – Necropoli e Anathemata. *MonAnt*, 1, 1889 (1892), col. 914-950.
- Dufour 1989:** DUFOUR (L.) – *Augusta da città imperiale a città militare*, Palermo, Museo della Piazzaforte di Augusta, 1989.
- Fasanaro 2012:** FASANARO (P.) – Forte Vittoria nel sistema difensivo di Augusta. In: Armeri (G.), Muti (M.) cur., *Forte Vittoria*. Siracusa, Erre Produzioni, 2012, pp. 49-53.
- Gentile et al. 2001:** GENTILE (M.), GRANESE (M.T.), LUPPINO (S.), MUNZI (P.), TOMAY (L.) – Il santuario sul Timpone Motta di Francavilla Marittima (CS): nuova prospettiva di ricerca dall'analisi dei vecchi scavi (estratto consegnato alla stampa nel 2001, consultabile sul web), pp. 651-667.
- Gras, Tréziny, Broise 2004 :** GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).
- Greco 1999:** GRECO (G.) – Santuari extraurbani tra periferia cittadina e periferia indigena. In: *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale, Actes de rencontre scientifique en hommage à Georges Vallet (Rome-Naples 1995)*. Rome, École française de Rome, 1999, pp. 231-247.
- Guzzardi 2008:** GUZZARDI (L.) – Le industrie e l'archeologia nel Siracusano. In: Adorno (S.), Aloscarì (P.), Salerno (F.), *L'industria, la memoria, la storia, Il polo petrolchimico nell'area costiera tra Melilli, Augusta e Siracusa (1949-2000)*. Atti del Convegno (Melilli 2004). Siracusa, Morrone Editore, 2008, pp. 64-68.
- Guzzardi 2009:** GUZZARDI (L.) – Recenti acquisizioni archeologiche a Vendicari e nel suo comprensorio. In: Susan (G.), *La torre di Vendicari: un'architettura che nasce e si sviluppa dal mare*. Siracusa, Lombardi Editore 2009, pp. 53-62.
- Guzzardi 2011:** GUZZARDI (L.) – Insediamenti preistorici nei territori di Leontinoi e Megara: scavi e nuove scoperte nell'ultimo biennio. In: *Dai Cicli agli Ecisti. Società e territorio nella Sicilia preistorica e proto-storica*, Atti XVI Riunione Scientifica dell'Istituto Italiano di Preistoria e Protostoria, 16-19 novembre 2006, San Cipirello. Consegnato alla stampa nel 2011, estratto p. 1-11.
- Guzzardi 2012:** GUZZARDI (L.) – La ricerca archeologica. In: Armeri (G.), Muti (M.) cur., *Forte Vittoria*. Siracusa, Erre Produzioni, 2012, pp. 89-93.
- Guzzardi, Basile 1996:** GUZZARDI (L.), BASILE (B.) – Il Capo Pachino nell'antichità. In: Prontera (F.) cur., *La Magna Grecia e il mare. Studi di storia marittima*. Taranto, Istituto per la Storia e l'archeologia della Magna Grecia, 1996, pp. 189-225.
- Guzzardi, Germanà, Mondo 2009:** GUZZARDI (L.), GERMANÀ (G.), MONDO (A.) – Rinvenimenti nel Santuario sul porto di Megara Hyblaea. In: Fortunelli (S.), Masseria (C.) cur., *Ceramica attica da santuari della Grecia, della Ionia e dell'Italia*, Atti Convegno Perugia 14-17 marzo 2007. Venosa, Osanna, 2009, pp. 693-702.
- Kapitaen 1970:** KAPITAEN (G.) – Perlustrazioni sottomarine sulla topografia originaria e la situazione portuale nell'abitato preistorico nell'isola di Ognina. *SicArch*, 11, 1970, pp. 43-45.
- Lanteri 1997:** LANTERI (R.) – *Augusta e il suo territorio*. Catania, Giuseppe Maimone Editore, 1997.
- Lena, Geremia 2004:** LENA (G.), GEREMIA (F.) – Geomorfologia e geo-archeologia della fascia costiera dalla foce del fiume San Leonardo a Cozzo dei Turchi. In: Frasca (M.) cur., *Leontini: il mare, il fiume, la città*. Siracusa, Provincia Regionale di Siracusa, 2004, pp. 13-20.
- Maaskant Kleibrink 1996:** MAASKANT KLEIBRINK (M.) – Le scoperte più recenti sul Timpone Motta. In: Lattanzi (E.) et al. cur., *I Greci in Occidente. Santuari della Magna Grecia in Calabria*. Napoli, Electa, 1996, pp. 198-203.
- Mertens 1996:** MERTENS (D.) – L'architettura del mondo greco d'Occidente. In: Pugliese Carratelli (G.), *I Greci in Occidente*. Milano, Bompiani, 1996, pp. 315-346.
- Morris 1986:** MORRIS (R.O.) cur. – *Italy. Ports on the East Coast of Sicily (Depths in Metres). Rada di Augusta, scale 1:75000, Italian Government Charts of 1971 and 1980 with later corrections*. Taunton, 1986.
- Muti 2012:** MUTI (M.) – Augusta e il Forte Vittoria. In: Armeri (G.), Muti (M.) cur., *Forte Vittoria*. Siracusa, Erre Produzioni, 2012, pp. 17-39.
- Rizza 1955:** RIZZA (G.) – Scoperta di un villaggio siculo. *FA*, X, 1955, p. 208, n. 2561.
- Russo 2005:** RUSSO (I.) – Indizi di presenza umana sulla penisola di Augusta, dalla preistoria a Federico II. *Notiziario Storico di Augusta*, 28, 2005, pp. 5-36.
- Salerno 1964 :** SALERNO (E.) – I forti Garzia e Vittoria di Augusta. *Archivio Storico Siracusano*, X, 1964, pp. 156-164.
- Sarta, Vella 2012:** SARTA (M.C.), VELLA (M.) – La storia. In: Armeri (G.), Muti (M.) cur., *Forte Vittoria*. Siracusa, Erre Produzioni, 2012, pp. 57-66.
- Tréziny 2005:** TRÉZINY (H.) – Les colonies grecques de Méditerranée occidentale. *Histoire urbaine*, 2005/2, n° 13, pp. 51-66.
- Tréziny 2011:** TRÉZINY (H.) – Grecs et indigènes aux origines de Mégara Hyblaea (Sicile). *RM*, 117, 2011, pp. 15-34.

Les braséros tripodes à Mégara Hyblaea : analyses typologiques et archéométriques

Laurent Claquin, Claudio Capelli*

Abstract. *Few fire places were discovered in the houses of Megara Hyblaea. On the contrary, tripod braziers were quite numerous and their use in the kitchen seems probable. Their forms are untraditional and two very different types can be distinguished. Petrographic analyses allowed the identification of four main groups of fabrication. The majority of the ceramics studied appears to be imported, possibly from northeastern Sicily and the Aegean.*

C'est à la suite d'un séjour de l'un d'entre nous (L.C.) à Mégara Hyblaea que nous avons été confrontés à un type d'objet céramique particulier, sorte de plat tripode présentant de fortes traces de brûlé sur la paroi interne. Cette forme ne semblait pas représentée dans la bibliographie de référence sur les céramiques de cuisine grecque archaïque et classique¹ et fut l'objet de vives discussions avec Henri. S'il nous apparaissait relativement clairement que cet objet devait être identifié parmi les objets de la cuisine ou en tout cas de la cuisson, son usage et son intégration dans l'habitat nous sont vite apparu difficiles à caractériser précisément. Le problème apparaissait d'autant plus intéressant que les fouilleurs de Mégara, qu'il s'agisse des fouilles anciennes (Villard 1951, p. 18 et fig. 4 p. 19) ou récentes (Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 89), ont généralement constaté la quasi-absence de foyers dans l'habitat, posant du même coup la question suivante : Où et comment les Mégariens faisaient-ils leur cuisine au quotidien ?

Au-delà du cas particulier de Mégara, il faut en effet se poser la question de savoir où et comment les communautés grecques organisaient leurs espaces dédiés à la cuisine ; ces espaces existaient-ils en tant que tels ? D'ailleurs, ce n'est qu'après avoir fait le tour des données disponibles, que nous tenterons de préciser l'usage des braséros archaïques, sachant que ces objets ne constituent qu'un des dispositifs de cuisson qui apparaissent

plus variés pour la période qui nous concerne². Des analyses archéométriques complèteront notre démarche afin de caractériser la composition et la technique de chacun de ces objets et de mettre en évidence similarités et différences entre les pâtes, et de pouvoir comparer ces variations avec les différents types et variantes typomorphologiques. Enfin, cette approche permettra de proposer la localisation de centres de production.

Quel cadre pour la cuisine grecque ?

B. Sparkes écrivait il y a déjà 50 ans que le terme de cuisine, que nous utilisons dans une acception contemporaine, ne pouvait pas réellement s'appliquer au monde grec antique car ce mot indiquait moins un lieu précis qu'une fonction (Sparkes 1962, p. 129). Les recherches sur l'habitat grec ont souvent tenté de caractériser une fonction spécifique à chacune des pièces de la maison grecque. Et la cuisine, en tant qu'espace dédié, n'a pas échappé à ces tentatives de caractérisation, notamment par la recherche de foyers, de fours, de cheminées, etc. mais souvent indépendamment d'une analyse croisée des restes architecturaux et du matériel, céramique ou non, en contexte sur le terrain³.

Dès les périodes minoenne et mycénienne, des foyers fixes construits ont été retrouvés dans les palais, par exemple à Malia dans une cour⁴ ou à Pylos (ce dernier mesurant 4 m de diamètre : Blegen, Rawson 1966, p. 85-87). La plupart de ces foyers en contexte palatial sont appelés foyers-autels dans beaucoup de publications et leur fonction culturelle est supposée (Mazarakis Ainian 1997, p. 291). Cela est renforcé tant par leur monumentalité, que par l'absence de céramique culinaire à proximité (Tsakirgis 2007, p. 225).

2 Voir L. Claquin : « Cuisine et céramiques de cuisines dans le monde grec colonial » (thèse en cours).

3 Encore eût-il fallu que l'ensemble des foyers reconnus aient été systématiquement signalés, décrits, et éventuellement publiés.

4 « Dans l'axe de la terrasse, 1 m. 50 environ avant d'atteindre la bordure intérieure, une plaque émerge du dallage ; sa forme très exactement rectangulaire (0,75 x 0,50), son exhaussement (0,03 à 0,04), sa position retiennent l'attention ; on serait enclin à y voir la base d'un autel ou d'une table à libation » (Chapouthier, Charbonneaux 1928, p. 19).

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

1 En premier lieu Sparkes 1962 ; Sparkes 1965 ; Sparkes, Talcott 1970.

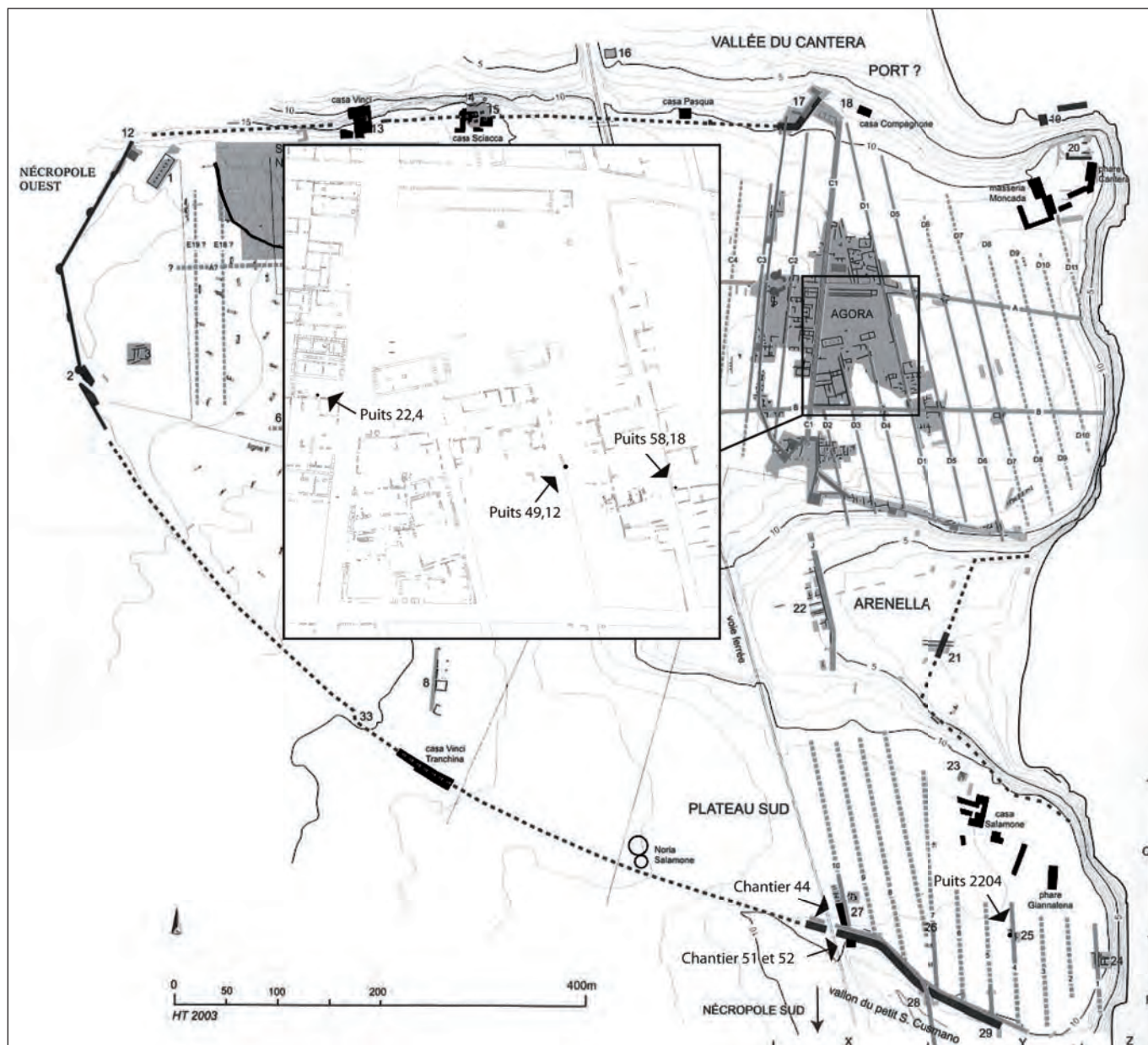


Fig. 1. Localisation des braséros de Mégara Hyblaea (fond de carte *Mégara Hyblaea* 5).

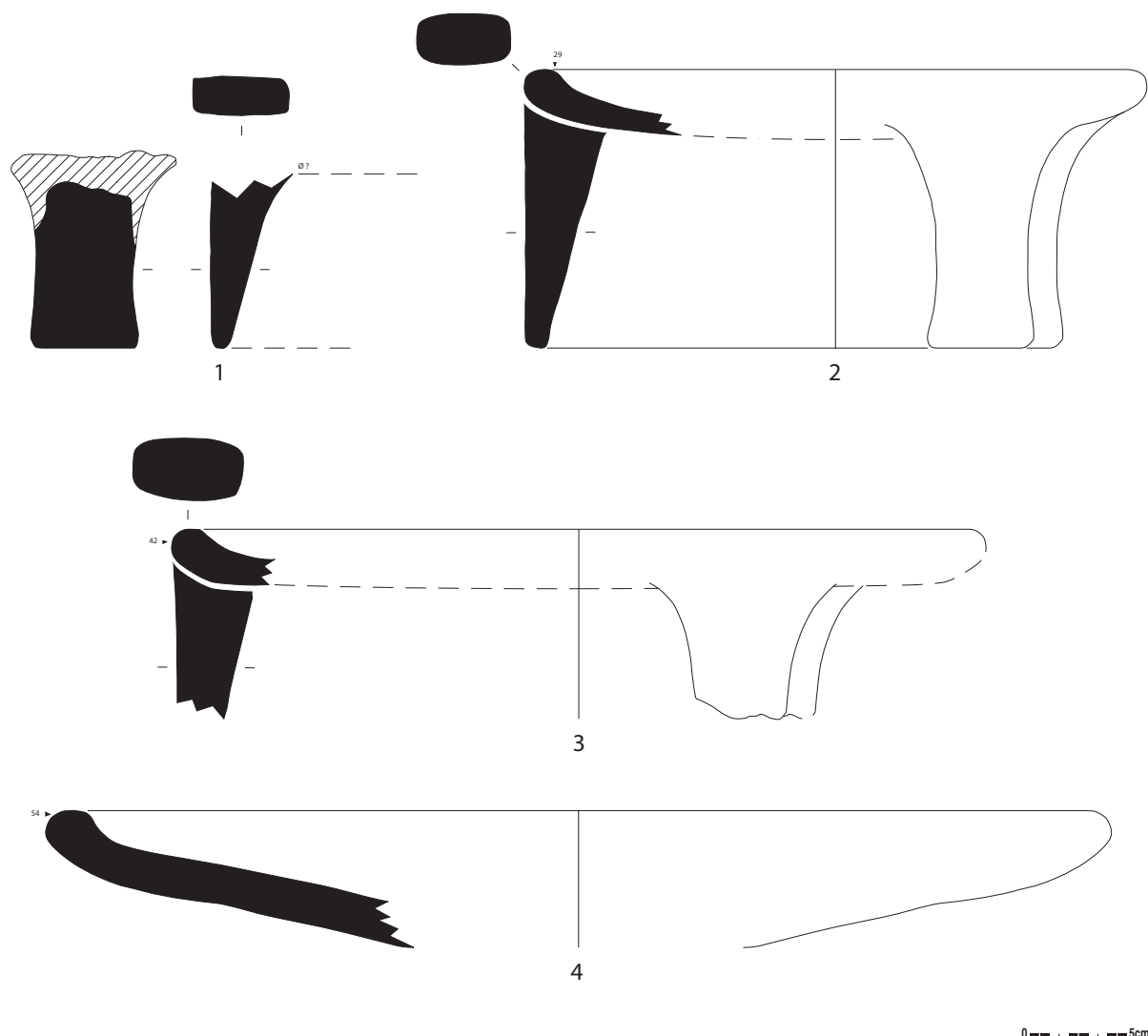


Fig. 2. Braséros des puits 58,18 (n° 1) et 49,12 (n° 2 à 4).

Toutefois, dans l'habitat, des foyers construits ont également été retrouvés, que ce soit en Crète ou en Grèce propre, comme par exemple à Eutresis en Béotie (Hiesel 1990, p. 14), où ils sont le plus souvent situés au centre de la pièce principale. Plusieurs auteurs leur attribuent une simple fonction domestique ; ils seraient liés à la cuisine et éventuellement au chauffage (pour la Crète : Muhly 1984, p. 114-115 ; Shaw 1990, p. 235). D'autres font l'hypothèse d'un double usage, à la fois domestique et rituel (Caskey 1990, p. 20). Peu d'arguments permettent de répondre à cette question, qui est loin d'être tranchée pour les premiers temps de la Grèce.

Il en va de même pour les siècles suivants. Aux périodes archaïque et classique, les plans des maisons se diversifient et se complexifient mais on distingue assez clairement chacune des unités domestiques. On pourrait

donc s'attendre à retrouver des foyers construits dans chacune d'elles. Force est de constater qu'il n'en est rien.

Ainsi, sur la totalité des maisons fouillées à Athènes, une seule, datée du début du V^e s.⁵, contenait un foyer, délimité par des blocs d'argile⁶. À Thasos, assez peu de foyers ont été découverts, la plupart dans des maisons de la fin du VII^e à la fin du IV^e s. ; seuls deux d'entre eux ont été retrouvés en plein air, l'un dans l'angle d'une cour et l'autre appuyé contre un mur de façade (Grandjean 1988, p. 413-414). C'est avec le cas d'Olynthe, à la fin du V^e et au début du IV^e s., qu'apparaît dans une partie des maisons (44) un ensemble appelé « kitchen-complex », associant

⁵ Toutes les datations qui suivent s'entendent avant J.-C.

⁶ Maison D au Nord de l'Aréopage (Shear 1973, p. 147).

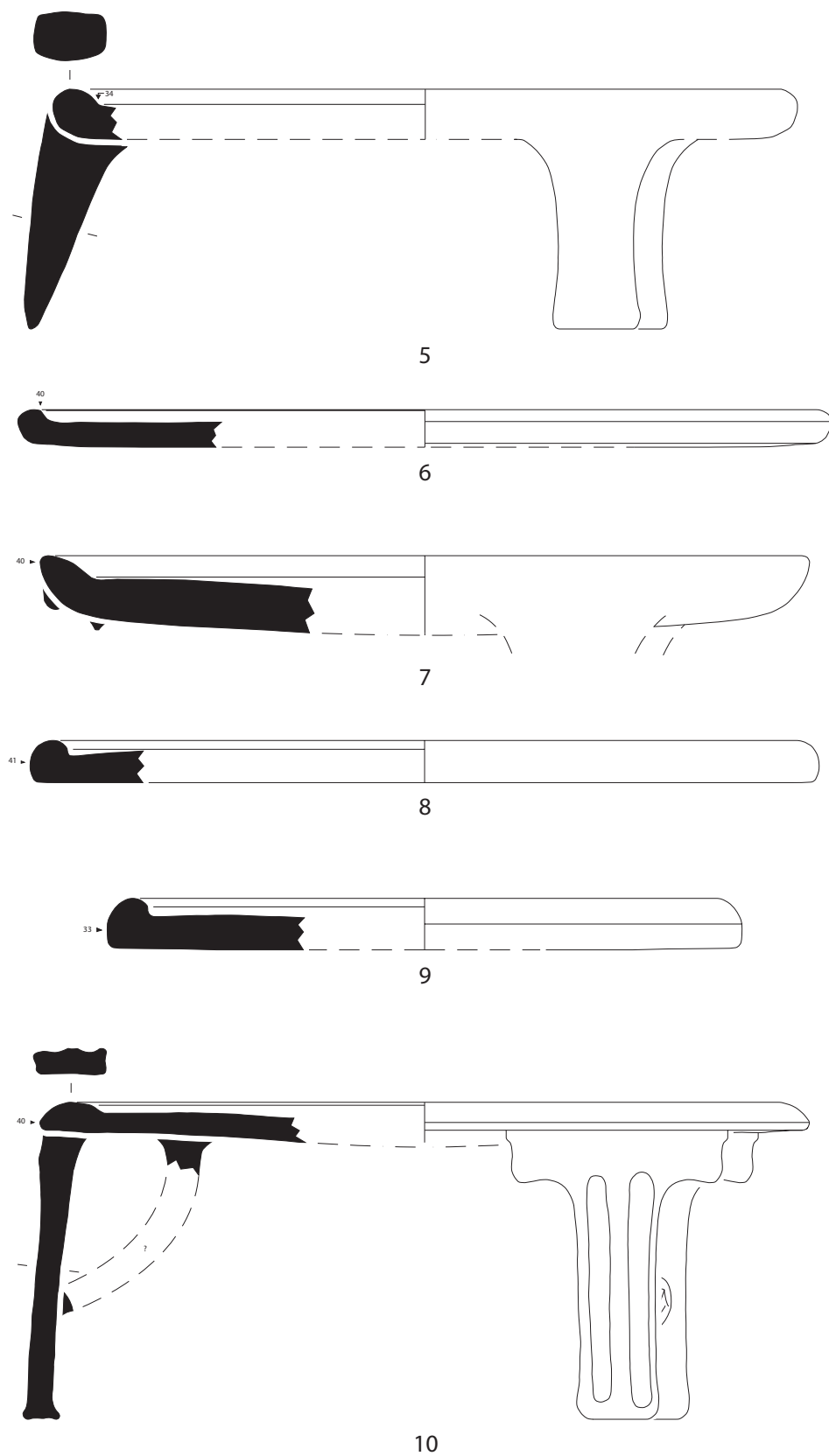


Fig. 3. Braséros du puits 22,4.

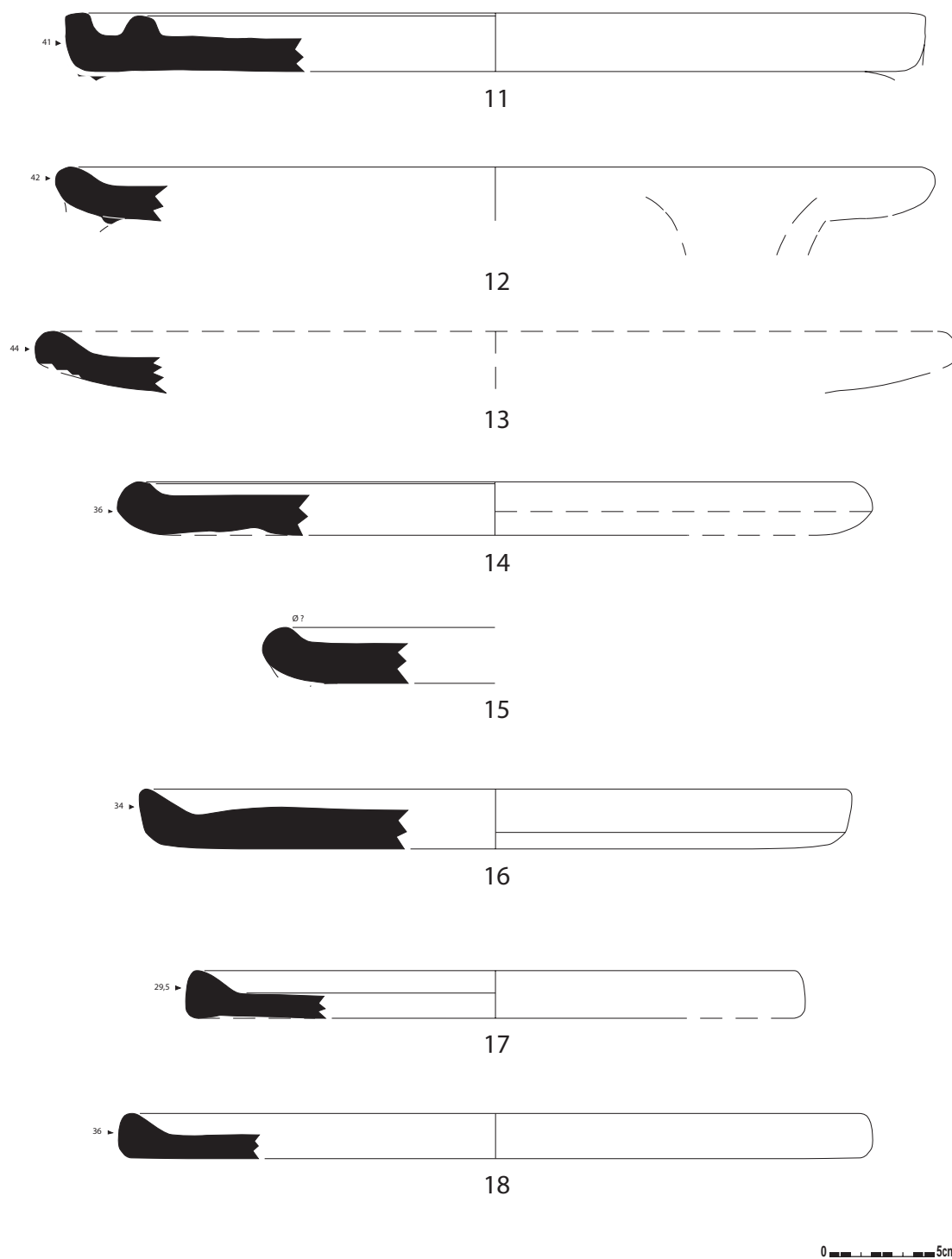


Fig. 4. Braséros des sondages de 1979 à 1982 : fouilles 51 (nos 11-12) ; puits 79/01 (n° 13) ; fouilles 44 (nos 14-16), fouilles 52 (nos 17-18).



Fig. 5. Traces de brûlé : a) sur l'extérieur du bord et du pied du braséro n° 5 ; b) sur l'intérieur de la vasque du braséro n° 7.



Fig. 6. Braséro n°10 : a) vue extérieure ; b) vue d'un tenon (?) appliqué.

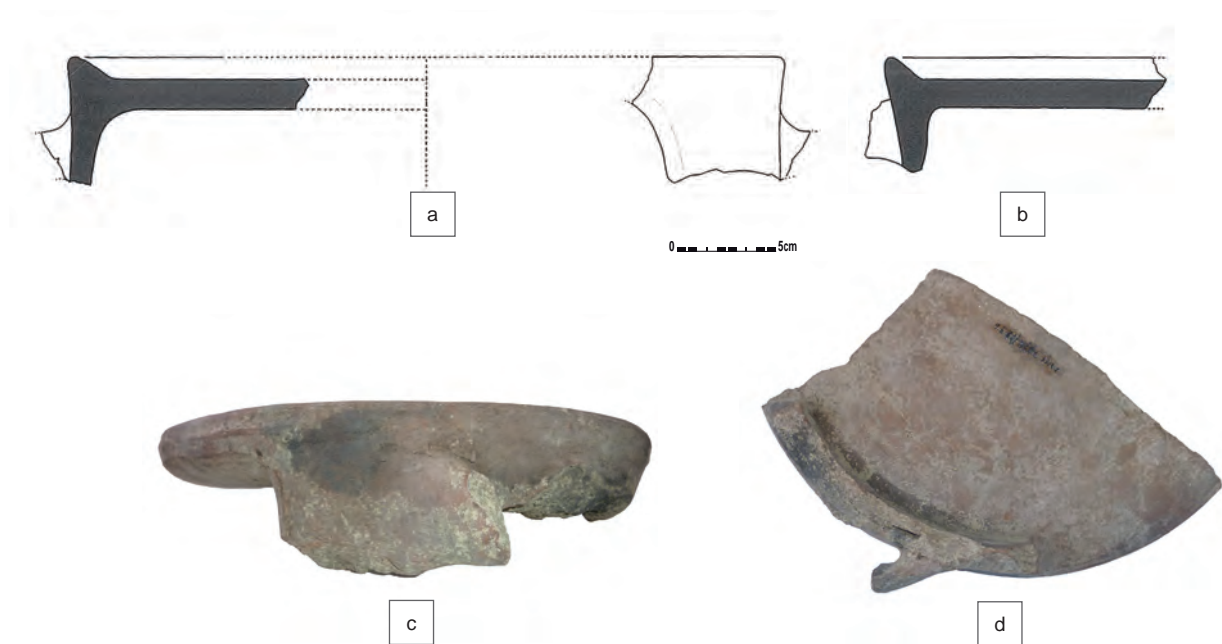


Fig. 7. Braséro du puits 2204 : a) MH 77/04/173a ; b-d) MH 77/04/173b [publié sous le n° 140] : c) vue extérieure ; d) vue de dessous.

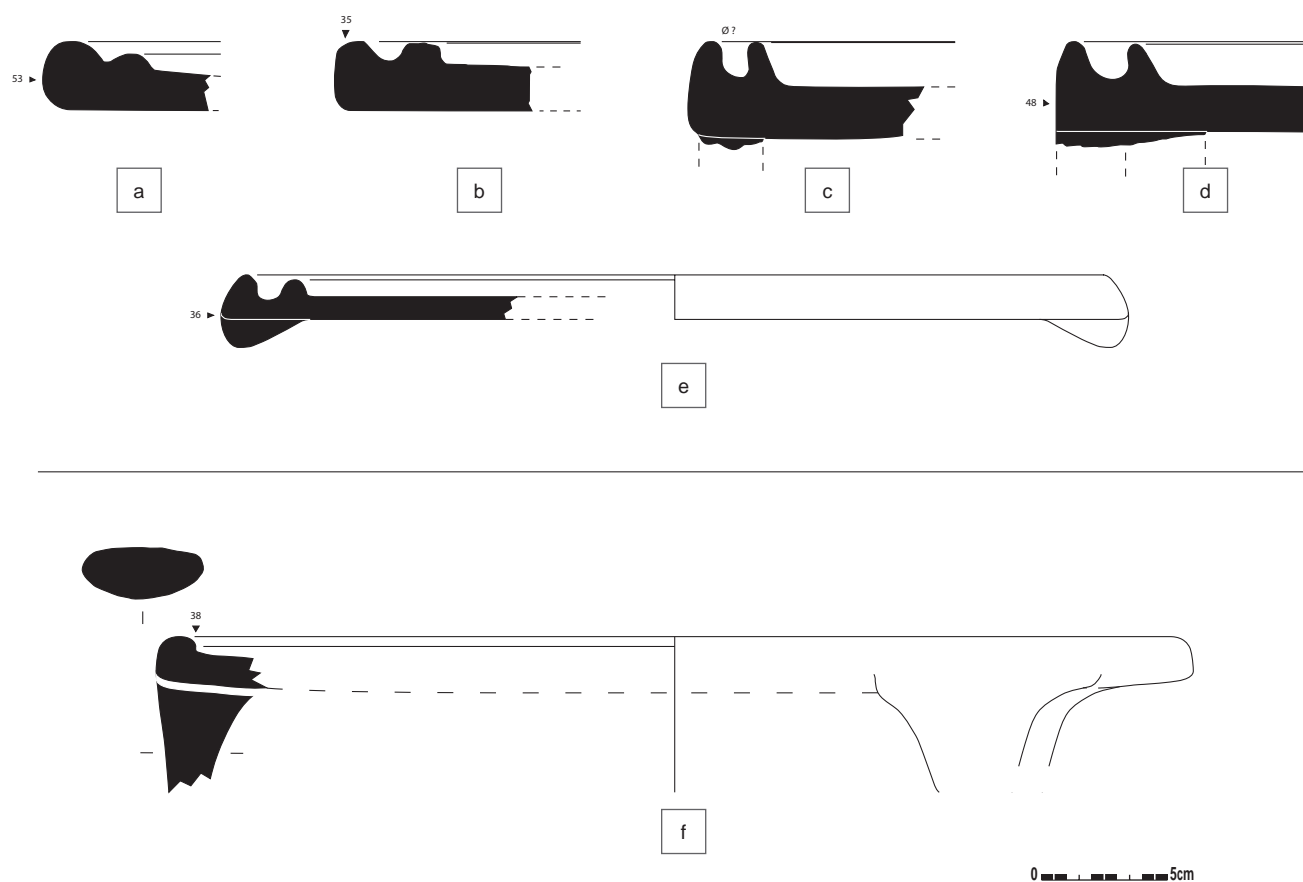


Fig. 8. a-e) Braséros à ressaut publiés dans *Mégara Hyblaea* 5 : a) XQ 854/3 ; b) MH 77/04/176 ; c) YQ 887/21a ; d) YQ 887/21b ; e) XQ 706 ; f) braséro d'Apollonia-du-Pont, Bulgarie (UPI XI/XII-515 : Inv. 1562).

trois pièces interprétées comme une cuisine, une salle de bain⁷ et un espace d'évacuation de la fumée⁸. Malgré cette spécialisation des espaces, seule une petite partie (11) de ces ensembles semble équipée de foyers aménagés (Robinson, Graham 1938, p. 186-187). Dans la plupart des cas, ces foyers surélevés sont de forme carrée ou rectangulaire, parfois ovale, et délimités par des pierres en calcaire, gneiss ou marbre. En dehors d'Olynthe, ils sont attestés un peu partout dans le monde grec mais en faible nombre (Grandjean 1988, p. 414). Le foyer fixe n'est pas un corollaire nécessaire à l'identification d'une cuisine dans un espace donné ; il existe donc des dispositifs alternatifs à l'installation permanente de foyers au sol.

Cela peut s'expliquer par l'emploi d'une batterie de cuisine mobile, caractéristique principale de la cuisine grecque (Sparkes 1962, p. 127). C'est dans ce sens que les fouilleurs ont généralement interprété l'absence de foyers à Mégara Hyblaea : « En règle générale, il semble qu'il y ait eu [...] peu de foyers à l'intérieur des maisons. Le feu se faisait dans la cour, et on devait utiliser à l'intérieur des braséros, dont la fouille du plateau Sud a donné de nombreux exemplaires » (Gras, Tréziny, Broise 2004, n. 139, p. 142). D'où l'intérêt de l'étude des dispositifs de cuisson mobile tels que les braséros tripodes.

Les braséros tripodes, forme et fonction

À Athènes, B. Sparkes et L. Talcott signalent deux types de braséros :

- Le premier est une forme fermée, à fond plat, munie d'une large ouverture rectangulaire, permettant d'y placer les braises et dont les parois sont percées de trous. L'ajout de trois excroissances dans la partie supérieure permettait de placer un vase de cuisson sur le dessus. (Sparkes, Talcott 1970, nos 2017 à 2019, p. 232-233, fig. 19 et pl. 97). Ce dispositif semble relativement courant à Athènes de la fin du VIII^e (Brann 1962, n° 623, p. 102, pl. 40) jusqu'à la fin du V^e s.
- Le second, appelé aussi *eschara*, est un plat profond, à pied haut ajouré et large cupule centrale, qui permettait la réception des braises nécessaire à la cuisson des aliments, placés dans un vase, lui-même placé au-dessus du braséro (Sparkes, Talcott 1970, nos 2028 à 2040, p. 234, fig. 19 et pl. 97). Ce type de dispositif est attesté aux V^e et IV^e s.

Cependant, aucun d'eux ne correspond aux exemplaires mégariens. Vingt-cinq braséros ont été

découverts, le plus souvent dans des remblais, lors des fouilles du plateau Sud, ou bien dans les comblements de puits, notamment dans la zone de l'Agora (fig. 1). Leur chronologie s'échelonne entre la seconde moitié du VII^e et le début du V^e s.

Le principal type retrouvé (fig. 2 ; fig. 3, nos 5 et 6 ; fig. 4, nos 12 à 15) est de loin le plus fréquent (19 vases, variantes comprises). Il est constitué d'une vasque circulaire relativement peu profonde, voire parfois presque plane. Les bords de celle-ci sont généralement marqués par un ressaut saillant en bourrelet. Le diamètre de la vasque, entre 29 et 53 cm, est en moyenne de 40 cm. Dispositif probablement tripode⁹, les pieds sont de section rectangulaire dont l'épaisseur diminue dans la partie basse, avec une extrémité, arrondie ou parfois en pointe (fig. 3, n° 5). La hauteur totale varie de 12 à 15 cm. De très fortes traces de brûlé sont généralement visibles sur la surface supérieure de la vasque et parfois, mais plus rarement, sur le pied (fig. 5). Ce type a été retrouvé dans des contextes de la seconde moitié du VII^e (fig. 2, n°1) et jusqu'au début du V^e s. (fig. 4, nos 14 et 15).

Plusieurs variantes existent :

Le bord peut être légèrement plus allongé et divergent (fig. 3, n° 7 et fig. 4, n° 16). Dans certains cas, le bord peut être en forme de boudin (fig. 3, nos 8 et 9) ou bien triangulaire (fig. 4, nos 17 et 18). En l'absence de pied, du fait de la fragmentation des objets, il est parfois difficile de les distinguer des *tagena* dont le profil peut être similaire¹⁰.

Le braséro n°10 semble être de facture différente : il présente un pied en forme de T et se distingue par deux cannelures verticales sur la paroi externe plane. De plus, les éléments d'un tenon renforçant l'ensemble semblaient rattacher le pied à la paroi extérieure de la vasque et faisait peut-être office d'anse (fig. 6). Le bord aussi est différent (fig. 3). Daté entre 580 et 510, il pourrait s'agir d'une imitation d'un vase en métal, mais la bibliographie consultée n'a pas livré d'exemplaires proches étayant cette hypothèse. De plus, la pâte de ce vase n'a pu être analysée pour cet article¹¹.

Signalons également, sur le plateau sud, deux exemplaires du puits 2204, déjà publiés : il s'agit des numéros 140 et 173¹² (Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 114 et fig. 117 p. 115). Dans cette monographie, haut et bas sont inver-

⁹ Aucun des exemplaires n'est complet. Au mieux, deux pieds ont été préservés pour le n° 10 (fig. 3) et leur emplacement impose qu'il soit tripode.

¹⁰ Les fortes traces de brûlé sur l'intérieur pourraient distinguer les deux formes, si ce n'est que les *tagena* ont aussi pu contenir des braises et être associés à des grills (Sparkes 1962, p. 129 et pl. V n°5).

¹¹ Les analyses sont prévues prochainement.

¹² Le n° 140a, marqué comme braséro, est plutôt un mortier rectangulaire. Et le n° 140 est en fait marqué 173b sur le vase.

⁷ Pour plus d'information sur les salles de bain à Mégara Hyblaea, voir l'article de Fr. Mège dans ce même volume.

⁸ Cette structuration ne trouve aucun parallèle dans les autres cités grecques.

sés sur les dessins et ne reflètent pas la forme des vases (**fig. 7a et b**). Ceux-ci ont un bord légèrement divergent. Le départ d'une paroi verticale est visible sur une partie de la circonférence et servait probablement de plan de pose. Celle-ci ne faisait pas tout le tour du vase, un peu comme les supports en fer à cheval. Le départ d'une anse horizontale est rattaché à cette paroi (**fig. 7c et d**). Ces exemplaires datent de la seconde moitié du VI^e s.

Un autre type de braséro existe également mais en plus faible quantité (6 exemplaires en tout). Il présente un bord redressé, à lèvre plate et ressaut interne plus ou moins prononcé. La vasque est plate et le pied, en bouton, très peu développé. L'exemplaire présenté ici (**fig. 4, n° 11**) daterait, avec quelques doutes, de la seconde moitié du VII^e s.¹³.

Du même niveau, un autre braséro à ressaut, moins profond, a été publié¹⁴ (**fig. 8a**). D'autres vases de ce type ont été découverts dans les fouilles du chantier 2 : un bord n°176 dans le puits 2204¹⁵ (**fig. 8b**) et donc daté de la seconde moitié du VI^e s. ; ainsi que deux autres bords provenant de l'US 2115¹⁶ datée du VI^e s. (**fig. 8c-d**). Enfin, un dernier bord a été retrouvé dans l'US 4207 de la fouille 42 et est daté de la fin du VI^e s.¹⁷ (**fig. 8e**). Notons que ce dernier vase est le seul à provenir de la cour d'une maison.

Les trois derniers exemplaires ont bien un pied en forme de bouton mais un bord plus fin et leur datation est légèrement plus tardive ; il pourrait donc s'agir d'une variante de ce type de braséro à ressaut.

Concernant leur fonction, les braséros tripodes jouent principalement un double rôle dans la cuisine grecque. Ils servent pour la cuisson des aliments, en tant que support des vases culinaires : des braises, chauffées ailleurs, étaient placées dans la vasque puis un vase culinaire était posé dessus. Ils peuvent également servir, tout comme d'autres dispositifs culinaires, pour la cuisson des pains de froment, ou des grains pour le gruau des galettes, la vasque étant préalablement chauffée¹⁸. Ces deux usages expliquent les fortes traces de brûlé généralement présentes sur la paroi interne de la vasque.

¹³ Il provient d'un niveau perturbé avec des intrusions hellénistiques. On ne peut donc exclure avec certitude l'éventualité d'un braséro hellénistique.

¹⁴ Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 164 n. 9 et fig. 184 p. 165.

¹⁵ Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 114 et fig. 117 p. 115.

¹⁶ Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 89 et fig. 98 p. 90.

¹⁷ Gras, Tréziny, Broise 2004, p. 129 et fig. 136 p. 130.

¹⁸ Ce type de cuisson est attesté dans les Balkans par des études ethnographiques (Jeute, Krauss 1998). Cependant, la forme, similaire, n'est pas tripode ; cet usage serait plus vraisemblable pour les *tagena*. Encore faut-il disposer de couvercles adaptés, les *pnigeus*, apparemment absents à Mégara.

Analyses pétrographiques des pâtes et propositions de provenance

Suite à l'observation à la loupe binoculaire, huit échantillons représentatifs des braséros de Mégara ont été choisis - avec un échantillon prélevé à Apollonia-du-Pont pour comparaison - pour une analyse pétrographique en lame mince au microscope polarisant.

Les résultats des analyses

Les analyses archéométriques montrent clairement que les pâtes ne forment pas un ensemble homogène. Au contraire, elles peuvent être séparées, au minimum, en quatre groupes principaux, décrits ci-dessous.

Groupe 1 (**fig. 9.1 : n°12 et 16 [fig. 4]**) :

Matrice argileuse riche en fer. Inclusions relativement abondantes, anguleuses, de dimensions moyennes (<0,8 mm), relativement bien classées (la fraction majeure pourrait correspondre à un dégraissant ajouté). On observe deux composantes associées, l'une métamorphique (fragments de gneiss, métagranite, quartz-schiste et de minéraux dérivés, notamment quartz, feldspaths, micas), l'autre volcanique subordonnée (fragments de roches basaltiques et de minéraux dérivés, notamment plagioclase limpide et clinopyroxène).

Les deux échantillons, similaires, sont probablement à attribuer à un même atelier.

Groupe 2 :

Trois échantillons sont caractérisés par une matrice argileuse riche en fer et la présence dominante d'inclusions d'origine métamorphique acide. Toutefois, les pâtes montrent des différences de composition et de texture ; et deux sous-groupes (ou productions) différentes peuvent être distinguées.

Sous-groupe 2.1 (**fig. 9.2 : n°6 [fig. 3]**) :

Inclusions moyennement abondantes, anguleuses, bien classées, composées principalement de fragments de métagranite, plus rarement de quartz-micaschistes et d'individus de quartz, feldspath et mica. La fraction majeure, de dimensions relativement grossières (<1,2 mm), pourrait correspondre à un dégraissant ajouté.

Sous-groupe 2.2 (**fig. 9.3 : n°9 [fig. 3] et n°11 [fig. 4]**) :

Inclusions très abondantes, anguleuses, moyennement (peu) classées, relativement fines (<0,7 mm), composées principalement d'individus de quartz, feldspath et mica, avec des fragments de gneiss/schistes subordonnés et des rares microfossiles siliceux. Le braséro n°11 se distingue par le degré de cuisson plutôt haut (pâte semi-vitrifiée) et

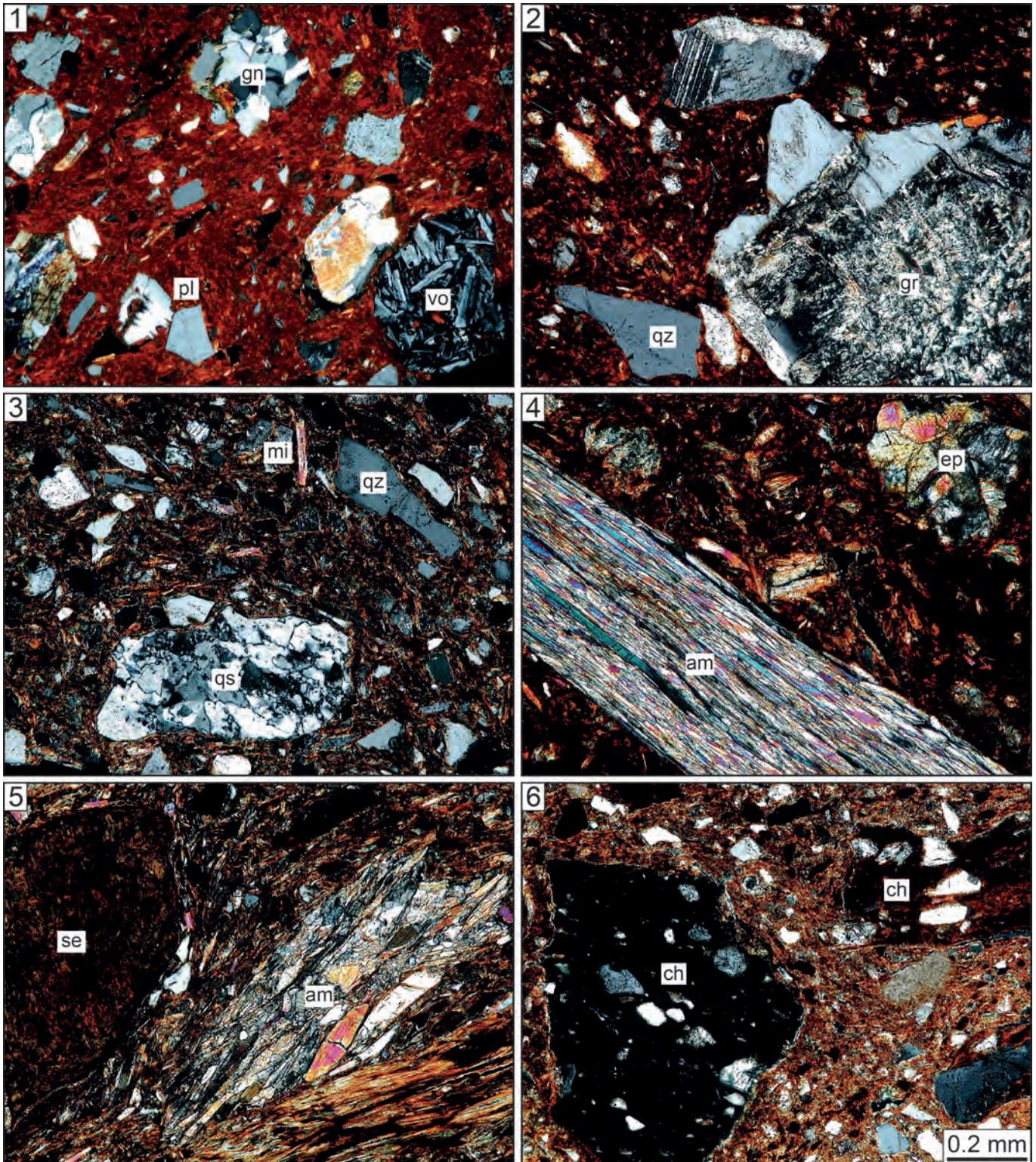


Fig. 9. Microphotos en lame mince (nicols croisés) de quelques échantillons analysés. 1 : n°12 (groupe 1), 2 : n°6 (groupe 2.1), 3 : n°9 (groupe 2.2), 4 : n°15 (groupe 3), 5 : Apollonia-du-Pont, n° analyse 9810 (groupe 3), 6 : n°18 (groupe 4) ; am : schiste amphibolique, ch : chamotte, ep : schiste épidotique, gn : gneiss, gr : granite, mi : mica, pl : plagioclase volcanique, qs : quartz-schiste, qz : quartz, se : serpentine, vo : volcanite.



Fig. 10. Carte des attestations de braséros tripodes dans le monde grec (liste non exhaustive).

par l'évidente iso-orientation des vacuoles et des micas, indices de façonnage au tour rapide.

Groupe 3 (fig. 9.4-5 : n°4 [fig. 2], n°15 [fig. 4] et fig. 8f) :

Matrice argileuse riche en fer. Inclusions très abondantes et très grossières (jusqu'à 4-5 mm), composées principalement de fragments peu classés et subanguleux de serpentinites et metabasites (schistes amphiboliques, épidotiques, chloritiques) et minéraux dérivés, avec de rares fragments de quartzites et de quartz-micaschistes.

Les trois échantillons (deux de Mégara et celui d'Apollonia pontique) sont plutôt similaires entre eux et peuvent probablement être attribués à un même centre de production.

Groupe 4 (fig. 9.6 : n°18 [fig. 4]) :

Matrice principalement calcaire. Inclusions abondantes, formées par une composante fine (<0,3 mm) et générique (principalement de quartz, feldspath, d'abondants microfossiles calcaires, notamment foraminifères - peu dissociés par des températures de

cuisson relativement basses) associée à des fragments très anguleux plus grossiers (jusqu'à 0,7 mm) de probable chamotte (matrice riche en fer, inclusions de quartz, feldspath et mica).

Discussion

Les analyses pétrographiques sur les braséros de Mégara ont mis en évidence des groupes de pâtes bien caractérisés et différents entre eux, qui sont attribuables à des régions géologiques/productrices diverses et plus ou moins éloignées entre elles.

Par ailleurs, ces analyses ont démontré que la grande majorité des braséros analysés est certainement importée à Mégara, depuis des sites régionaux ou même méditerranéens. En effet, les inclusions qui caractérisent tous les groupes, sauf le groupe 4, plus générique, ne sont pas compatibles avec les roches génériques (sédimentaires) qui affleurent dans le territoire de Mégara (*Carta Geologica d'Italia*, foglio 641).

En ce qui concerne le groupe 1, l'association très particulière entre les deux composantes différentes,

métamorphique et volcanique, pourrait limiter la provenance à la Sicile nord-orientale (zone de Messine), où se rencontrent, dans les sables, les éléments dérivés des roches basaltiques du complexe de l'Etna et du socle paléozoïque calabro-péloritain (Amodio-Morelli *et al.* 1976).

Pour le groupe 2, l'absence d'inclusions volcaniques doit étendre les possibilités de provenance également vers la Calabre méridionale (ou même vers la zone égéenne).

L'absence de roches ophiolitiques en Sicile indique sans doute une importation extra-régionale pour les braséros de Mégara du groupe 3. Le centre producteur – très probablement le même pour l'exemplaire analysé d'Apollonia – doit être probablement localisé en Méditerranée orientale (aire égéenne ?), où les ophiolites sont diffusées¹⁹. Finalement, le seul échantillon pour lequel une production locale ne peut pas être exclue (avec de nombreuses autres possibilités) est celui attribué au groupe 4, par ailleurs très différent des autres, tant pour la composition, que le choix de matières premières et la technique (utilisation d'argiles calcaires d'origine marine, et non pas ferriques, dégraissant composé par de la chamotte et non pas du sable siliceux)²⁰.

Comparaisons

De nombreux sites ont livré des braséros tripodes depuis l'époque minoenne (fig. 10).

Durant tout le Minoen, plusieurs exemplaires tripodes sont attestés dans les palais. C'est le cas à Knossos, où Evans en a retrouvé plusieurs dont le diamètre varie de 28 à 90 cm (par exemple, Evans 1928, fig. 398 p. 634). Cependant, en contexte palatial, il est souvent question de foyers-tripodes ou autels-tripodes car on leur attribue, comme pour les foyers construits, un caractère cultuel (Puglisi 2010). Hormis les palais, les maisons en ont aussi livré, comme à Malia dans le quartier Mu (Poursat, Knappett 2005, p. 59, fig. 13, pl. 17 n° 370), à Karphi (Seiradaki 1960, p. 7, fig. 4 n°4) ou encore à Kastrokephala et Khalasmenos (Kanta, Kontopodi 2011, p. 132, fig. 15e et 15g p. 147) On parle alors de plateaux tripodes ou de *tripod cooking dishes/trays* car les traces de brûlé et le lissage de la vasque interne ne laissent, là aussi, pas de doute sur leur usage culinaire.

Aucun exemplaire tripode similaire à nos braséros n'a pu être mis en évidence dans les recherches bibliographiques dans le monde mycénien. Les formes les plus proches sont appelées *trays* ou *baking pan* (Furumark 1972, fig. 21 p. 75, n°322 [*tray* forme 97] et n°323 [*baking pan* forme 98], p. 76 et 641) ; elles ont été retrouvées à Asiné, Thèbes, Ialysos et Zygyouries et datées entre le Mycénien III B et III C1, mais ne comportent pas de pied.

Pour les périodes protogéométrique et géométrique, la forme tripode est toujours présente dans les maisons crétoises, notamment à Knossos (Coldstream 2001, p. 64-65, fig. 1.23 l ; Coldstream, Macdonald 1997, p. 213 et 235, fig. 10 n° 17, pl. 38c) ainsi qu'à Eleutherna (Stampolidis 2004, n° 129, p. 199). En Égée, il semble que ce soit un vase relativement courant dans le répertoire des formes du protogéométrique (Catling, Lemos 1990, p. 58 ; Lemos 2002, p. 87-88), même s'il reste faiblement représenté. On en retrouve notamment sur l'île d'Eubée, à Chalcis (Andreïomenou 1998, p. 160, fig. 6.5), à Lefkandi (Catling, Lemos 1990, p. 57-58, p. 131 n°s 812-823, pl. 41 et 75) et à Érétrie (Verdan *et al.* 2008, p. 119, pl. 14 p. 148 n° 47, pl. 97 p. 231 PL1-PL3). Toujours au même moment, sur le continent grec, plusieurs exemplaires sont mentionnés dans la cité voisine d'Oropos (Gros 2007, p. 95-97) ainsi qu'en Argolide, à Asiné (Wells 1983, p. 77 et 88, fig. 68, 165, 168 et 178).

Pour la période archaïque, on peut citer deux exemplaires à Milet : le premier daté du VII^e s. (Lüdorf 2007, p. 173 et fig. 55 p. 172) ; le second malheureusement hors stratigraphie (Voigtländer 1982, p. 100 et 171, fig. 62 p. 110 n°436)²¹. D'autres formes similaires sont attestées à Apollonia d'Illyrie²², à Cumes²³ et Punta Chiarito (Gialanella 1994, n° B58 p. 190 et fig. 17 p. 191).

Pour la Sicile, en dehors de Mégara Hyblaea, six exemplaires, datant du VII^e s., sont attestés à Géla dans le sanctuaire de Bitalemi (Orsi 1906, col. 670-672, fig. 492-493) et un braséro, provenant d'un puits daté de la seconde moitié du VI^e et du début V^e s., est mentionné à Camarine (Lentini 1983, n° 172 p. 26).

Pour finir les comparaisons avec la période classique, Mytilène, sur l'île de Lesbos, en a livré plusieurs, datés du V^e s.²⁴. À Athènes, un vase daté entre 470 et 425, mentionné de façon incertaine comme un *tagenon* (Sparkes,

¹⁹ Sur la base des données bibliographiques disponibles, ces roches ne semblent pas être présentes même dans l'aire strictement locale d'Apollonia pontique (Robertson 2002 ; Nikishin *et al.* 2003).

²⁰ Cette pâte calcaire devrait être moins résistante aux chocs thermiques que les pâtes à matrice riche en fer et dégraissant siliceux. Doit-on envisager une utilisation différente, sans contact direct avec le feu ? Il est difficile pour le moment de répondre.

²¹ Par ailleurs, il est accompagné sur la figure d'une *eschara*, n°435, datée du V^e s.

²² Communication orale St. Verger.

²³ Communication P. Munzi : contexte daté entre le début du VII^e et le début du V^e s. Le matériel se concentre principalement dans le premier quart du V^e s.

²⁴ Communication P. Dupont.

Talcott 1970, p. 228, p. 375 n°1985, fig. 17), ressemble en tous points aux exemplaires du puits 2204²⁵. De même, le n°1984²⁶, daté lui entre 490 et 450, est certainement un braséro à bord à ressaut.

Les exemplaires d'Olynthe, signalés comme des braséros (Robinson, Graham 1938, p. 186), ne semblent pas correspondre à la forme tripode. Un braséro d'Érétrie (Huber 2003, V165 : vol. 1, p. 35, 67-68 et vol. 2, p. 44, pl. 13 et 40) provient d'un contexte mélangé, parmi des vases datés entre le VIII^e et le IV^e s. ; il n'est donc pas possible de le dater précisément. Enfin, un autre braséro a été découvert lors d'une fouille d'habitat à Apollonia-du-Pont, en Bulgarie en 2007²⁷. Il provient d'un contexte inconnu : le matériel, hétérogène, semble majoritairement dater de la seconde moitié du IV^e et de la première moitié du III^e s. (fig. 8f).

Aucun exemplaire hellénistique n'a pu être mis en évidence lors de nos recherches. Par conséquent, la forme tripode des braséros semble progressivement abandonnée entre la fin de la période archaïque et le début de la période classique, les plus récentes attestations sont celles de Mytilène et Athènes. Ils sont probablement remplacés par les réchauds à pied haut, retrouvés en grande quantité, par exemple à Délos²⁸.

Conclusions générales

Durant la période archaïque, trois types de braséros sont employés ; l'un est apode (voir ci-dessus ; Sparkes, Talcott 1970, nos 2017 à 2019, p. 232-233, fig. 19 et pl. 97) et les deux autres, tripodes, présentent un pied haut ou bien en bouton. Les Mégariens semblent avoir préféré ces formes tripodes, à la forme fermée en usage au même moment en Grèce propre. Il serait tentant de voir dans le type à ressaut et pied en bouton, par ailleurs moins bien représenté, le type le plus ancien en usage à Mégara Hyblaea, remplacé dans le courant du VI^e s. par le type à pied haut. Mais, compte-tenu du peu d'exemplaires à disposition, il est difficile de caractériser une quelconque évolution chronologique entre les différentes formes présentées. Les analyses pétrographiques, bien que préliminaires et conduites sur peu d'échantillons, ont démontré, de manière plutôt inattendue, la production et circulation de braséros tripodes en Méditerranée. Ceux-ci semblent particulièrement bien représentés sur les sites eubéens pour les périodes proto-géométrique et géométrique ; doit-on voir dans l'Eubée le

centre de diffusion des formes tripodes de braséros ? Par ailleurs, la chronologie différente des échantillons mégariens et pontique, alors qu'ils semblent provenir d'un même centre de production, reste un problème intéressant, à analyser plus précisément. Les résultats obtenus stimulent la poursuite des investigations avec plus d'échantillons et la recherche d'autres sites ayant livré des braséros tripodes afin de permettre une classification intégrée, typologique et archéométrique, et de localiser avec une meilleure précision les centres producteurs.

Catalogue²⁹

1) Inv. : MH 8061-02 ; Puits A de 1964 (58,18) ; **fig. 2, n°1**.

Un fragment de pied. Section rectangulaire et extrémité arrondie. Surface externe érodée. Attribuable au groupe pétrographique n°2. Argile brune. Surface brune. Aucun engobe³⁰. Sans traces de brûlé. H cons. : 9 cm. 640-590 av. J.-C.

2) Inv. : MH 8093 ; Puits C de 1964 (49,12) ; **fig. 2, n°2**.

Deux fragments (bord et vasque). Vasque circulaire, peu profonde. Pied de section rectangulaire et extrémité arrondie. Probablement attribuable au groupe pétrographique n°1. Argile brune. Surface brune. Intérieur lissé et extérieur sans finition particulière. Traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque ainsi que sur le bas externe du pied. Ø ouv. : 29 cm ; H tot. : 14,5 cm. 610-575 av. J.-C.

3) Inv. : MH 8095-16 ; Puits C de 1964 (49,12) ; **fig. 2, n°3**.

Un fragment. Vasque circulaire, très peu profonde. Lèvre aplatie. Pied, de section rectangulaire. Attribuable au groupe pétrographique n°2. Argile grise à noire. Surface brune. L'intérieur semble lissé. Traces de brûlé sur les parois supérieure et extérieure de la vasque, ainsi que sur le pied. Ø ouv. : 41 cm ; H cons. : 11 cm. 610-575 av. J.-C.

4) Inv. : MH 8095-15 ; n° analyse 9804 ; Puits C de 1964 (49,12) ; **fig. 2, n°4 et fig. 9.4**.

Un fragment. Vasque circulaire, peu profonde. Lèvre aplatie. Groupe pétrographique n°3. Argile grise à noire. Surface brun foncé. Le bord externe semble lissé plus finement que la paroi supérieure de la vasque. Traces de brûlé sur la vasque (intérieur comme extérieur). Ø ouv. : 53 cm ; H cons. : 7 cm. 610-575 av. J.-C.

²⁵ Là aussi, haut et bas sont inversés sur le dessin.

²⁶ Même références que le n°1985.

²⁷ Site UPI XI/XII-515, dont le matériel est en cours d'étude dans le cadre du projet ANR « Pont-Euxin » et sera prochainement publié dans la collection BiAMA du Centre Camille Jullian.

²⁸ À ce sujet, voir en premier lieu Didelot 2000.

²⁹ Ø=Diamètre ; ouv.=ouverture ; H=Hauteur ; cons.=conservé ; tot.=totale.

³⁰ Valable pour tous les exemplaires étudiés.

5) Inv. : MH 8212 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°5**.
Un fragment. Vasque circulaire. Lèvre arrondie. Pied de section rectangulaire et extrémité en pointe. Probablement attribuable au groupe pétrographique n°2. Argile brune. Surface brun foncé. Paroi interne lissée ; extérieur sans finition particulière. Traces de brûlé sur le pied ainsi que sur le haut interne et externe de la vasque. Ø ouv. : 35,5 cm ; H tot. : 12,5 cm.
580-510 av. J.-C.

6) Inv. : MH 8217-17 ; n° analyse 9802 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°6** et **fig. 9.2**.
Un fragment. Vasque circulaire, plane. Lèvre aplatie. Sous-groupe pétrographique n°2.1. Argile brun-orangé. Surface brune. Paroi interne lissée ; extérieur aussi (mais moins finement). Traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 40 cm ; H cons. : 2 cm.
580-510 av. J.-C.

7) Inv. : MH 8217-19 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°7**.
Un fragment. Bord allongé, divergent, en boudin aplati. Vasque peu profonde. Départ d'un pied visible. Attribuable au groupe pétrographique n°1. Argile brune. Surface brun foncé. Paroi interne lissée ; extérieur sans finition particulière. Importantes traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 39,5 cm ; H cons. : 4 cm.
580-510 av. J.-C.

8) Inv. : MH 8217-16 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°8**.
Un fragment. Bord en boudin. Vasque plane. Attribuable au groupe pétrographique n°1. Argile brune. Surface brun foncé. Paroi interne lissée ; extérieur sans finition particulière. Importantes traces de brûlé sur la paroi interne de la vasque ; plus légères sur l'extérieur. Ø ouv. : 40 cm ; H cons. : 2 cm.
580-510 av. J.-C.

9) Inv. : MH 8217-18 ; n° analyse 9803 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°9** et **fig. 9.3**.
Un fragment. Bord en boudin. Vasque plane. Sous-groupe pétrographique n°2.2. Argile brune. Surface brun foncé. Paroi interne lissée ; extérieur aussi (mais moins finement). Importantes traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 31,5 cm ; H cons. : 2,7 cm.
580-510 av. J.-C.

10) Inv. : MH 8211 ; Puits E de 1964 (22,4) ; **fig. 3, n°10** et **fig. 6**.
Cinq fragments (trois bords et deux pieds). Bord épaissi vers la lèvre, ronde. Vasque très peu profonde. Pied en forme de T, de section rectangulaire, à deux cannelures verticales sur la paroi externe, plane. La paroi extérieure de la vasque et le pied semblent rattachés par un tenon. Argile

brune. Surface brun foncé. Paroi interne lissée ; extérieur sans finition particulière. Traces de brûlé à l'extérieur, sur le bas du pied et du bord. Ø ouv. : 38,5 cm ; H tot. : 16,5 cm.
580-510 av. J.-C.

11) Inv. : MH 79 XQ 854/21 ; n° analyse 9809 ; Tubo Enceinte (fouille 51), US 5102 ; **fig. 4, n°11** et **fig. 9.3**.
Un fragment. Bord redressé, à ressaut interne et lèvre plate. Vasque plate. Départ d'un pied, en bouton, très peu développé. Sous-groupe pétrographique n°2.2. Argile orange. Surface orange. Sans trace de brûlé. Ø ouv. : 40 cm ; H cons. : 3,4 cm.
Seconde moitié du VII^e s. av. J.-C.³¹ ?

12) Inv. : MH 79 XQ 673/06 ; n° analyse 9806 ; Tubo Enceinte (fouille 51), sous l'effondrement près du puits ; **fig. 4, n°12** et **fig. 9.1**.
Un fragment. Vasque circulaire, à bord évasé. Départ d'un pied sous le bord. Groupe pétrographique n°1. Argile noire et brune (en deux couches distinctes). Surface brune. Traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 41 cm ; H cons. : 2,7 cm.
Environ 580-560 av. J.-C.

13) Inv. : MH 79/01/13 ; Tubo, puits 79/01, remplissage niveau de 0 à 3,50 m ; **fig. 4, n°13**.
Un fragment. Vasque circulaire, peu profonde, à bord évasé. Traces d'arrachement d'un pied sous le bord. Attribuable au groupe pétrographique n°2. Argile noire et brune (en deux couches distinctes). Surface brune. Traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 43 cm ; H cons. : 3 cm.
Seconde moitié du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

14) Inv. : MH 79 XQ 824/66 ; Tubo Raccord (fouille 44), couche du 1^{er} niveau ; **fig. 4, n°14**.
Un fragment. Vasque circulaire, plate. Paroi extérieure érodée. Probablement attribuable au groupe pétrographique n°1. Argile brune. Surface brune. Traces de brûlé sur l'intérieur de la vasque. Ø ouv. : 35 cm ; H cons. : 2,5 cm.
Seconde moitié du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

15) Inv. : MH 79 XQ 824/64 ; n° analyse 9807 ; Tubo Raccord (fouille 44), nettoyage de l'effondrement ; **fig. 4, n°15** et **fig. 9.4**.
Un fragment. Vasque, circulaire, plate. Départ d'un pied sous le bord. Groupe pétrographique n°3. Argile brune. Surface brune. Traces de brûlé sur les parois interne et externe de la vasque. Ø ouv. : indéterminable ; H cons. : 2,8 cm.
Seconde moitié du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

³¹ Voir note 13, p. 193.

16) Inv. : MH 79 XQ 824/57A ; n° analyse 9808 ; Tubo Raccord (fouille 44), sur l'effondrement ; **fig. 4, n°16** et **fig. 9.1**. Un fragment. Bord allongé, divergent, en boudin aplati. Vasque plate. Groupe pétrographique n°1. Argile brune. Surface brune. Traces de brûlé sur l'extérieur ; paroi supérieure de la vasque entièrement noircie. Ø ouv. : 33 cm ; H cons. : 2,6 cm. Fin du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

17) Inv. : MH 80 XR 44/269 ; Tubo Fossé (fouille 52) ; **fig. 4, n°17**. Un fragment. Bord triangulaire. Vasque plate. Paroi externe érodée, sous le bord (arrachement d'un pied ?).

Attribuable au groupe pétrographique n°1. Argile orange à cœur brun. Surface orange. Pas de traces de brûlé. Ø ouv. : 29 cm ; H cons. : 2,3 cm. Fin du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

18) Inv. : MHS 82 XR 45/44 ; n° analyse 9805 ; Tubo Fossé (fouille 52), au sud de la citerne, transition terre noire/terre brune ; **fig. 4, n°18** et **fig. 9.6**. Un fragment. Bord triangulaire. Vasque plate. Groupe pétrographique n°4. Argile orange à cœur brun. Surface orange. Traces de brûlé sur la paroi externe de la vasque. Ø ouv. : 35,5 cm ; H cons. : 2,1 cm. Fin du VI^e-début du V^e s. av. J.-C.

Bibliographie

- Amodio-Morelli et al. 1976** : AMODIO-MORELLI (L.) ET AL. – L'arco Calabro Peloritano nell'Orogene Appenninico-Magrebide. *Memorie della Società Geologica Italiana*, 17, p. 1-60, 1 carte géologique, 1976.
- Andreïomenou 1998** : ANDREIOMENOU (A. K.) – Eretria in età geometrica ; Calcide e Akraiphia in età sub-protogeometrica, In : Bats (M.), D'Agostino (B.) éd., *Euboica. L'Eubea e la presenza Euboica in Calcidica e in Occidente. Atti del Convegno internazionale di Napoli, 13-16 novembre 1996*. Naples, Centre Jean Bérard/Istituto universitario orientale, 1998, p. 153-166 (Collection du Centre Jean Bérard, 16).
- Blegen, Rawson 1966** : BLEGEN (C.), RAWSON (M.) – *The palace of Nestor at Pylos in Western Messenia, I: the buildings and their contents*. Princeton, Princeton university press, 1966.
- Brann 1962** : BRANN (E. T. H.) – *Late Geometric and Protoattic pottery. Mid 8th to late 7th century B.C.* Princeton, American School of Classical Studies, 1962 (Agora VIII).
- Carta Geologica d'Italia** alla scala 1:50.000, foglio 641 (Augusta), Servizio Geologico Italiano.
- Caskey 1990** : CASKEY (M.) – Thoughts on Early Bronze Age hearths. In : Hägg (R.), Nordquist (G. C.) éd., *Celebrations of Death and Divinity in the Bronze Age Argolid*. Stockholm, Paul Aströms, 1990, p. 13-20.
- Catling, Lemos 1990** : CATLING (R. W. V.), LEMOS (I. S.) – Part 1, the Pottery. In : Popham (M. R.), Calligas (P. G.), Sackett (L. H.), *Lefkandi II, The Protogeometric Building at Toumba*. Londres, British School at Athens/Thames and Hudson, 1990 (BSA, Suppl. 23).
- Chapouthier, Charbonneaux 1928** : CHAPOUTHIER (F.), CHARBONNEAUX (J.) – *Fouilles exécutées à Malia. Premier rapport (1922-1924)*. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1928 (Études Crétoises 1).
- Coldstream 2001** : COLDSTREAM (J. N.) – The Early Greek Period: Subminoan to Late Orientalizing. In : Coldstream (J. N.), Eiring (L. J.), Foster (G.), *Knossos pottery handbook, Greek and Roman*. Londres, British School at Athens, 2001, p. 77-89 (BSA Studies, 7).
- Coldstream, Macdonald 1997** : COLDSTREAM (J. N.), MACDONALD (C. F.) – Knossos: Area of South-West Houses, Early Hellenic Occupation. *BSA*, 92, 1997, p. 189-245, pl. 26-49.
- Didelot 2000** : DIDELOT (O.) – Réchauds à foyer ouvert de la Maison des sceaux à Délos. In : *Epistemonike sunantese gia ten ellenistike keramike*. Athènes, 2000, p. 137-144, pl. 81-84.
- Evans 1928** : EVANS (A.) – *The palace of Minos at Knossos, Vol. II: Part II. Town-Houses in Knossos of the new era and restored west palace section, with its state*. Londres, MacMillan and Co, 1928.
- Furumark 1972** : FURUMARK (A.) – *Mycenaean Pottery I. Analysis and Classification*. Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1972 (SkSvInstAthen, 4°, XX:1).
- Gialanella 1994** : GIALANELLA (C.) – Pithecusa: gli insediamenti di Punta Chiarito. Relazione preliminare. In : D'Agostino (B.), Ridgway (D.) éd., *Apoikia. I più antichi insediamenti greci in Occidente: funzioni e modi dell'organizzazione politica e sociale. Scritti in onore di Giorgio Buchner*. Naples, Istituto universitario orientale, 1994, p. 169-204 (AION, Nuova Serie, 1).
- Grandjean 1988** : GRANDJEAN (Y.) – *Recherches sur l'habitat thasien à l'époque grecque*. Athènes et Paris, École française d'Athènes, 1988 (Études thasiennes XII).
- Gras, Tréziny, Broise 2004** : GRAS (M.), TRÉZINY (H.), BROISE (H.) – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque. L'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004 (Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, suppléments 1/5).
- Gros 2007** : GROS (J.-S.) – *La céramique commune en Grèce centrale au début de l'Âge du Fer (ca. 1100-675 avant J.-C.). Typologies, Production, Circulation, Consommation*. Thèse de doctorat, Université Montpellier III/ Université de Thessalie, inédit, 2007.
- Hiesel 1990** : HIESEL (G.) – *Späthelladische Hausarchitektur : Studien zur Architekturgeschichte des griechischen Festlandes in der späten Bronzezeit*. Mayence, Philipp von Zabern, 1990.
- Huber 2003** : HUBER (S.) – *L'Aire sacrificielle au nord du Sanctuaire d'Apollon Daphnéphoros. Un rituel des époques géométrique et archaïque*. Gollion, Infolio, 2003 (Eretria, 14).
- Jeute, Krauss 1998** : JEUTE (G. H.), KRAUSS (R.) – Traditionelle Getreideverarbeitung in Bulgarien : Ethnoarchäologische Beobachtungen im Vergleich zu Befunden der Slawen im frühen Mittelalter zwischen Elbe und Oder. *EthnArchZ*, 39, 4, 1998, p. 489-528.
- Kanta, Kontopodi 2011** : KANTA (A.), KONTOPODI (D. Z.) – Kastrokephala (Crete): strangers or locals in a fortified acropolis of the 12th century BC. In : Karageorghis (V.), Kouka (O.) éd., *On cooking pots, drinking cups, loom-weights and ethnicity in Bronze Age Cyprus and neighbouring regions : an international archaeological symposium held in Nicosia, November 6th-7th 2010*. Nicosie, A.G. Leventis Foundation, 2011, p. 129-148.
- Lemos 2002** : LEMOS (I. S.) – *The Protogeometric Aegean. The Archaeology of the Late Eleventh and Tenth Centuries BC*. Oxford, Oxford university press, 2002.
- Lentini 1983** : LENTINI (M. C.) – Camarina VI. Un pozzo tardo-arcaico nel quartiere sud-orientale. *BollArte*, 20, luglio-agosto 1983, p. 5-30.
- Lüdorf 2007** : LÜDORF (G.) – Die Rastersurveys an Çatalar- und Belen Kuyu Tepe. In : Lohmann (H.), *Forschungen und Ausgrabungen in der Mykale 2001-2006. IstM*, 57, 2007, p. 168-178.
- Mazarakis Ainian 1997** : MAZARAKIS AINIAN (A.) – *From Rulers' Dwellings to Temples. Architecture, Religion and Society in Early Iron Age Greece (1100-700 B. C.)*. Jonsered, Paul Aströms, 1997 (SIMA, 121).
- Muhly 1984** : MUHLY (P.) – Minoan hearths. *AJA*, 88, 1984, p. 107-122.
- Nikishin et al. 2003** : NIKISHIN (A. M.), KOROTAIEV (M. V.), ERSHOV (A. V.), BRUNET (M.-F.) – The Black Sea basin: tectonic history and Neogene – Quaternary rapid subsidence modeling. *Sedimentary Geology*, 156, 2003, p. 149-168.
- Orsi 1906** : ORSI (P.) – Gela. Scavi 1900-1905. *MontAnt*, XVII, 1906, col. 5-766.
- Poursat, Knappett 2005** : POURSAT (J.-C.), KNAPPETT (C.) – *La poterie du minoen moyen II: production et utilisation. Fouilles exécutées à Malia : le quartier Mu IV*. Athènes et Paris, École française d'Athènes/De Boccard, 2005 (Études Crétoises 33).
- Puglisi 2010** : PUGLISI (D.) – Dal 'Vassoio tripodato' al kernos. Un set di ceramiche TM IA da Haghia Triada e il suo contributo alla conoscenza del rituale minoico. *CA*, 11, 2010, p. 45-129.
- Robertson 2002** : ROBERTSON (A. H. F.) – Overview of the genesis and emplacement of Mesozoic ophiolites in the Eastern Mediterranean Tethyan region. *Lithos*, 65, 2002, p. 1-67.
- Robinson, Graham 1938** : ROBINSON (D. M.), GRAHAM (J. W.) – *Excavations at Olynthus, VIII. The Hellenic House*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1938.
- Seiradaki 1960** : SEIRADAKI (M.) – Pottery from Karphi. *BSA*, 55, 1960, p. 1-37, pl. 1-14.

- Shaw 1990** : SHAW (M. C.) – Late Minoan hearths and ovens at Kommos, Crete. *In* : Darcque (P.), Treuil (R.) éd., *L'habitat égéen préhistorique*. BCH, Suppl. 19, p. 231-254.
- Shear 1973** : SHEAR (T. L. Jr.) – The Athenian Agora. Excavations of 1971. *Hesperia*, 42, 1973, p. 121-179.
- Sparkes 1962** : SPARKES (B. A.) – The Greek Kitchen. *JHS*, 82, 1962, p. 121-137.
- Sparkes 1965** : SPARKES (B. A.) – The Greek Kitchen: Addenda. *JHS*, 85, 1965, p. 162-163.
- Sparkes, Talcott 1970** : SPARKES (B. A.), TALCOTT (L.) – *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th centuries B.C.* Princeton, American School of Classical Studies, 1970 (*Agora*, XII, 1-2).
- Stampolidis 2004** : STAMPOLIDIS (N. C.) éd. – *Eleutherna : Polis, Acropolis, Necropolis*, Athènes, Museum of Cycladic art, 2004.
- Tsakirgis 2007** : TSAKIRGIS (B.) – Fire and smoke: hearths, braziers and chimneys in the Greek house. *In* : Westgate (R.), Fischer (N.), Whitley (J.) éd., *Building communities : House, settlement and society in the Aegean and beyond. Proceedings of a Conference held at Cardiff University, 17-21 April 2001*. Londres, The British School at Athens, 2007, p. 225-231 (*BSA Studies*, 15).
- Verdan et al. 2008** : VERDAN (S.), KENZELMANN PFYFFER (A.), LÉDERREY (C.) éd. – *Céramique géométrique d'Érétrie*. Gollion, Infolio, 2008 (*Eretria*, 20).
- Villard 1951** : VILLARD (Fr.) – Mégara Hyblaea. I. Les fouilles de 1949. *MEFR*, 63, 1, 1951, p. 7-52.
- Voigtländer 1982** : VOIGTLÄNDER (W.) – Funde aus der Insula westlich des Buleuterion in Milet. *IstM*, 32, 1982, p. 30-173, pl. 15-34.
- Wells 1983** : WELLS (B.) – *Asine, II. Results of the Excavations East of the Acropolis 1970-1974, Fasc. 4. The Protogeometric Period, Part 2°: An Analysis of the Settlement*. Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1983 (*SkSvInstAthen*, 4°, XXIV:4:2).

Bain et Hygiène en contexte privé à Mégara Hyblaea : quelques exemples de salles de bain

Frédéric Mège*

Abstract. *The Hellenistic period of Megara Hyblaea isn't well known: thus, the study of bathrooms belonging to Hellenistic dwellings may be a way to shed light on remains of this period. Through the following development, we come to the conclusion that the Megarian bathrooms bear many similarities with others from all over the ancient Greek world. Nevertheless, these comparisons emphasize once again the lack of lavishness and sophistication found in the Hellenistic architecture at Megara Hyblaea.*

Qu'est-il advenu de l'archaïque Mégara Hyblaea, l'une des toutes premières fondations grecques de Sicile, entre l'évènement violent qui signa la fin de son premier âge (la déportation de ses habitants en 483 av. J.-C.) et la haute époque impériale ? Voilà la vaste et complexe question à laquelle Henri Tréziny s'est donné de répondre¹. La tâche est ardue : les vestiges aujourd'hui visibles sur le site (fig. 1) et que l'on peut sans hésitation attribuer à cette période ne constituaient pas lors de leur mise au jour une matière d'étude prioritaire pour Georges Vallet, François Villard et Paul Auberson, dont tous les efforts étaient concentrés sur la ville archaïque. De ce fait, malgré une masse colossale de mobilier, les seules hypothèses qu'é mirent officiellement les fouilleurs sur les structures de cette époque (mis à part sur l'enceinte dite « hellénistique ») sont parues dans le *Guide des fouilles* (Vallet, Villard, Auberson 1983), tentative salutaire d'explication du site à l'attention de visiteurs érudits mais qui demeure hélas ce pour quoi il a été créé, c'est-à-dire un ouvrage de vulgarisation concis et synthétique. La présente contribution se propose donc, à travers quelques exemples, de lever partiellement le voile sur les

maisons de cette période à travers un type de pièce bien particulier, l'un des seuls (avec les cours et les salles de représentation) qu'il soit justement envisageable d'identifier grâce à ses seules caractéristiques architecturales : ce sont les salles de bain, c'est-à-dire ces parties de l'espace domestique dédiées à l'hygiène corporelle².

Au cours de la campagne de fouilles de 1949 a été mis au jour un édifice situé près de la porte Sud-Ouest de l'enceinte hellénistique (fig. 1, 1) ; recouvert immédiatement après, il a cependant été suffisamment documenté pour nous autoriser aujourd'hui à faire certaines interprétations³.

Ce qui nous intéresse ici est une cellule en forme de L qui était dotée d'un sol en béton de tuileaux, de murs enduits et de passages fermés par des portes⁴ ; on note également la présence d'une canalisation juste au Sud, dont il faut rapidement éclaircir la fonction (fig. 2). À propos de cette dernière Fr. Villard remarquait qu'elle ne se poursuivait pas vers l'intérieur et qu'elle avait donc dû être détruite lors de la construction du sol en béton (Villard 1951, p. 22 n. 3). Je pense cependant que les bétons ont été construits dans le même temps que la maison et que, dès l'origine, il n'y avait pas de canalisation dans cette pièce. On remarque en revanche qu'un bloc du mur Sud comportait sur toute sa hauteur interne un évidement, juste à l'aplomb de la canalisation : à mon sens, cette échancrure était assez large pour permettre l'insertion d'un élément vertical débouchant dans la canalisation et permettant de déverser les eaux usées d'une baignoire située tout contre, comme c'est par exemple le cas à Olynthe, Delphes ou

* Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

1 La phase hellénistique et romaine de Mégara Hyblaea sera l'objet de *Mégara 7*, monographie en cours d'élaboration, à laquelle l'auteur de ces lignes a été convié. Je profite donc ici de l'occasion qui m'est donnée de remercier chaleureusement Henri Tréziny avec qui j'ai la chance de collaborer depuis 2008 lorsqu'il me confia la responsabilité d'un sujet de Master (Mège 2010) et qui me fait l'honneur de suivre actuellement mes travaux de doctorat. C'est également pour moi un agréable devoir que de remercier Antoine Hermay et Sophie Collin-Bouffier pour leur invitation à participer à cet ouvrage.

2 Une étude complète des habitations mégariennes sera proposée dans ma thèse « Habitat et Urbanisme dans les cités grecques de Sicile orientale à l'époque hellénistique » : toutes les hypothèses formulées dans ce qui va suivre seront donc développées, étayées et justifiées à cette occasion.

3 Dans le cadre de cet article, je me contenterai de considérer cet édifice comme une maison hellénistique contemporaine de l'enceinte (première moitié du III^e s. av. J.-C.). Le document principal dont nous disposons pour son interprétation, outre ceux déjà énumérés en introduction, est un rapport de fouille (Villard 1951) qui fournit notamment les seules coupes stratigraphiques pour cette époque.

4 Dimensions (du Nord vers l'Ouest) : 3,48 x 4,83 x 1,34 x 3,05 x 3,04 x 1,65 m ; surface approximative : 7,83 m².



Fig. 1. Plan partiel de la ville hellénistique et romaine d'après H. Tréziny, avec indications des salles de bain (en rose, structures hellénistiques antérieures à 213 av. J.-C.).

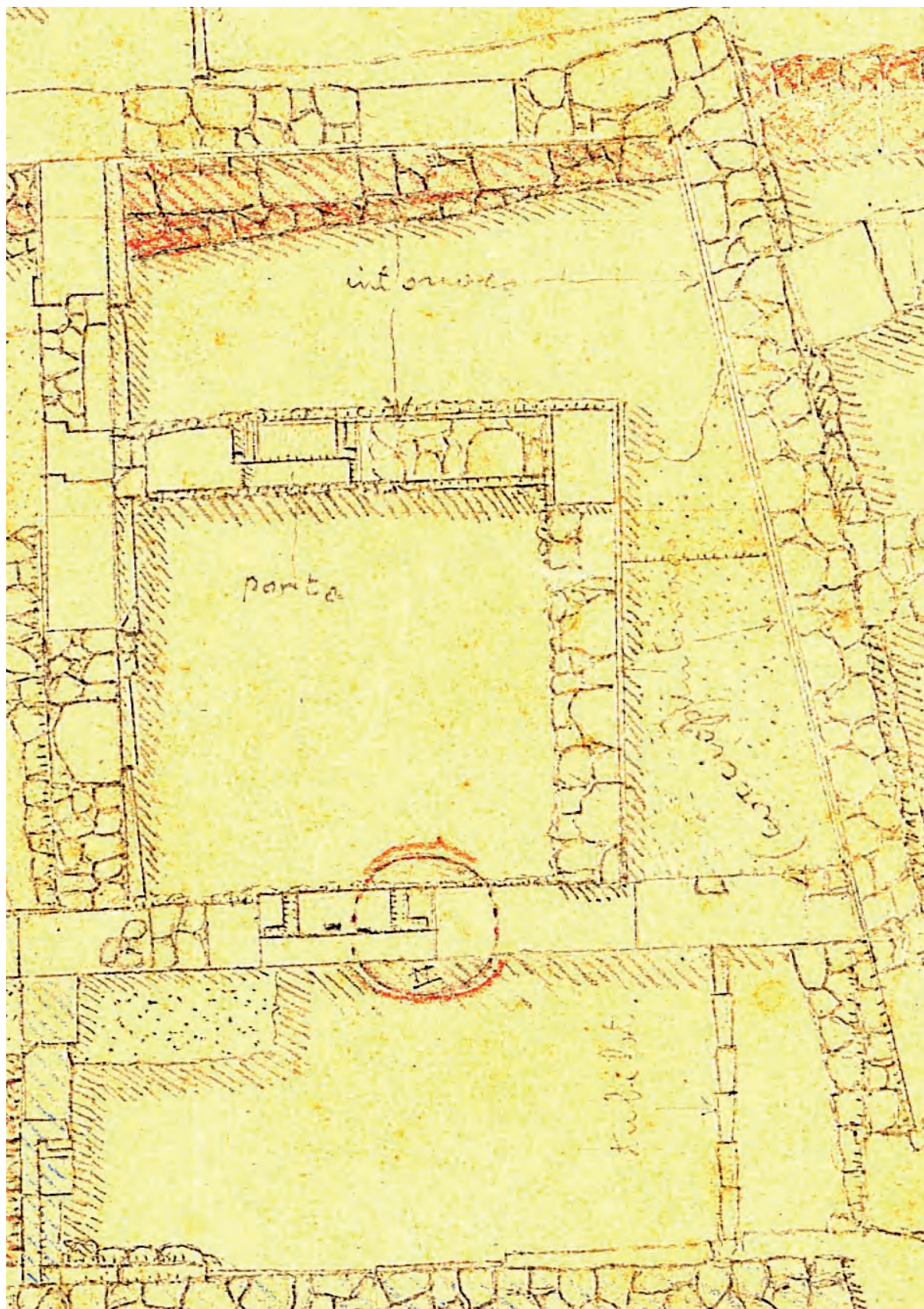


Fig. 2. Maison hellénistique ; en haut, à droite : la salle de bain
(extrait d'un plan dressé par la Surintendance des Antiquités de Syracuse en dépôt à l'Efr).

Fig. 3. Plan partiel du quartier au Sud-Est de l'agora ; à gauche, au centre : la salle de bain du bâtiment 41,6 ; en haut, au centre : la salle de bain 41,78 (extrait d'un plan dressé par la Surintendance des Antiquités de Syracuse en dépôt à l'Efr).

Morgantina⁵. La canalisation – un tuyau constitué par l'assemblage de plusieurs cylindres de terre cuite – traversait d'abord la pastas au Sud, passant sous le sol en béton ; elle se poursuivait ensuite dans la cour, sous la forme de deux éléments concaves (probablement des tuiles de type laconien) d'un diamètre apparemment plus important que les cylindres et vraisemblablement non couverts⁶. En tout état de cause, il s'agissait très vraisemblablement là d'un conduit d'évacuation des eaux usées provenant en partie de notre pièce, et non d'une adduction d'eau. La somme des éléments architecturaux que l'on vient rapidement d'énumérer faisait donc de cette salle un lieu à l'accès restreint grâce à des portes fermées de l'intérieur (comme l'indiquent les seuils), équipée de revêtements imperméables (bétons et enduits) et d'une commodité pour évacuer l'eau : il devait certainement s'agir là d'une salle de bain. Si la canalisation était présente dès la construction de la maison, car elle était insérée entre deux blocs de l'assise de réglage du stylobate de la pastas, juste au-dessus des fondations, les transformations que cet espace semble avoir subi au cours du temps nous empêchent toutefois d'affirmer qu'il a toujours possédé cette fonction.

Revenons aux vestiges visibles pour nous intéresser à présent à l'un des plus curieux d'entre eux, le bâtiment 41,6 selon la terminologie en vigueur (fig. 1, 2). Cet édifice localisé sur l'agora et dont G. Vallet, Fr. Villard et P. Auberson soulignaient déjà l'aspect et la configuration pour le moins inhabituels, a été interprété pour ces mêmes raisons comme un sanctuaire (voir la discussion dans Vallet, Villard, Auberson 1983, p. 35-38). De récentes recherches nous apprennent cependant qu'il a également servi d'atelier métallurgique, au moins durant une période de son existence⁷. Quoiqu'il en soit, la pièce qui nous

⁵ Pour Delphes, voir la salle de bain décrite dans Ginouvès 1952, p. 541-544 (datée par l'auteur « aux environs du III^e ou du II^e siècle avant notre ère ») ; à Morgantina, cité hellénisée de Sicile centrale, il s'agit de la pièce 3 de la *House of the Arched Cistern* décrite dans Tsakirgis 1987, p. 133-134 et occupée entre le III^e s. av. J.-C., date de sa construction, et le milieu du I^{er} s. ap. J.-C. ; à Olynthe, c'est une petite pièce de la *House of Pan* documentée dans Robinson, Mylonas 1946, p. 281-282 et pl. 238 et attribuable à la première moitié du IV^e s. av. J.-C. Toutes ces pièces ont en commun la présence concomitante d'une baignoire ou d'un bassin et d'une bouche d'évacuation située à proximité.

⁶ Ce dispositif devait ainsi permettre de conduire à la fois les eaux usées venant de l'intérieur, de drainer l'eau de pluie et de recevoir les déchets liquides que l'on versait directement dedans alors que le tronçon sous la pastas était fermé pour ne pas saper les fondations du béton. Comparer avec les arrangements décrits dans Owens, Trümper, Zuchtriegel 2011, p. 31 ; également, à Thasos, voir Grandjean 1988, p. 417-419.

⁷ Une étude complète de cette structure, conjointement menée par B. Girard, R. Orgeolet et St. Wyler sera incluse dans *Mégara* 7.

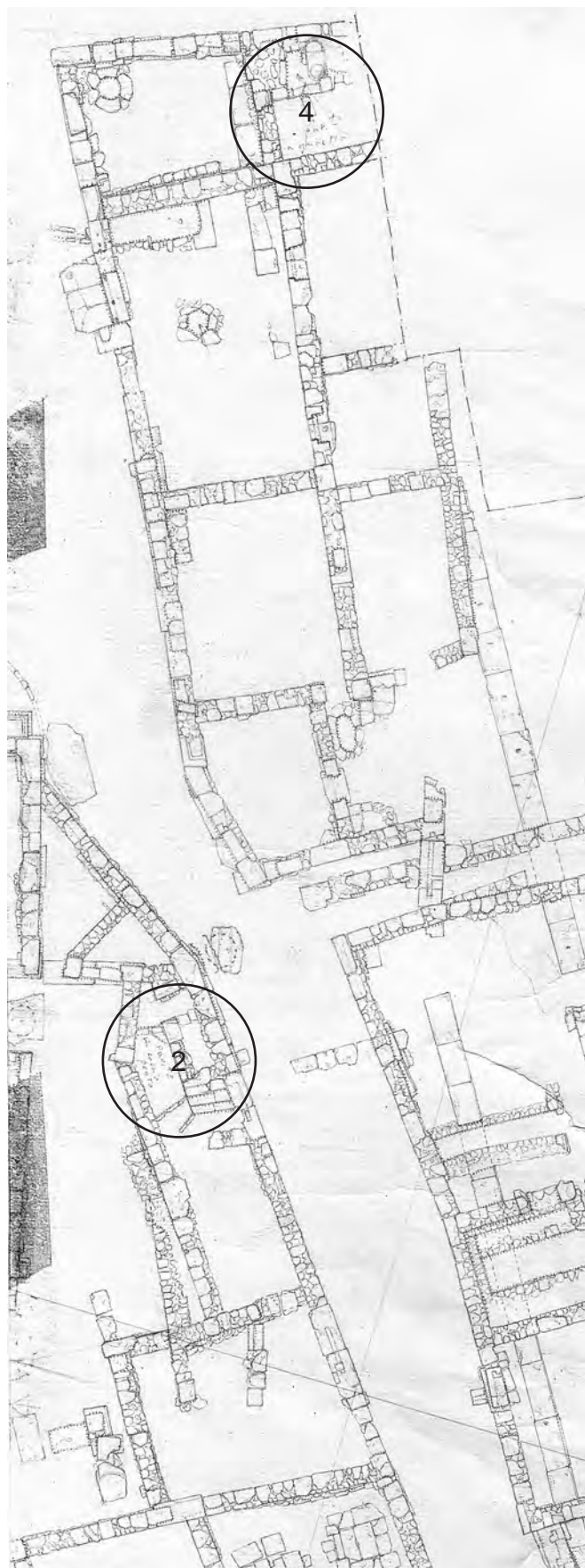




Fig. 4. Vue de la partie Sud-Est de la maison 49,19 ; au centre : la salle de bain (EfR nég. MHO 748, cliché S. Kostomaroff).



Fig. 6. Vue depuis le Nord du complexe thermal de la maison 13,22 (EfR nég. MHO 2078, cliché P. Auberson).



Fig. 5. Vue depuis le Sud de la salle de bain 41,78.



Fig. 7. Baignoire de la salle de bain 41,78.



Fig. 8. Fragments de piédestaux de loutéria.



Fig. 9. Fragment de la vasque d'un loutèrion.

intéresse ici se trouve dans l'aile Est du bâtiment, une extension apparue sans doute dans le même temps que le nouveau tracé de la rue adjacente (**fig. 3**). Signalée d'abord par son sol en béton de tuileaux incliné vers le Nord et couvrant une forme irrégulière, globalement trapézoïdale, cette pièce semble s'enrouler autour de la cage d'escalier qui la borde à l'Est⁸. Ce sol est aujourd'hui délimité par une rangée de briques au Sud et de petits moellons au Nord, mais les documents de fouilles montrent qu'il y avait une autre rangée de briques, à l'angle de la première marche d'escalier, comme pour former une sorte de palier précédant le sol actuellement conservé ; sur ces documents, on voit également qu'il y avait un puits situé dans la rue, juste de l'autre côté du mur Est de notre pièce, puits qui était recouvert d'une dalle lors de sa mise au jour : il devait s'agir là de toute évidence d'un puits perdu en relation avec l'édifice **41,6**. On trouve un arrangement similaire dans la pièce 10 de la *House of the Official* de Morgantina, où une petite pièce dotée d'une plateforme en béton de tuileaux, probablement située sous un escalier et équipée d'une évacuation vers l'ambitus adjacent, a été interprétée comme une salle de bains (Tsakirgis 1987, p. 219-220). Ces similitudes m'incitent à suivre l'interprétation de B. Tsakirgis et à proposer pour notre structure une fonction de salle de bain (ou salle d'eau, au sens large) ce qui, rapporté à l'édifice **41,6**, inciterait à restituer pour cette phase un ensemble composé d'un espace artisanal et d'un espace d'habitat.

Un peu plus au Sud se situe une grande demeure qui est, pour autant que l'on sache, la seule maison à péristyle de Mégara Hyblaea et qui a notamment fait l'objet d'une étude architecturale approfondie de la part d'une équipe allemande en septembre 2010⁹. Ce travail de recherche minutieux a permis d'éclairer ou de confirmer certaines de nos hypothèses, en particulier à propos d'une salle située dans l'aile Est de la maison, le long de la rue D1 (**fig. 1, 3**). Sa forme en L est due à l'insertion d'une petite cellule carrée dans l'angle Sud-Est de la pièce originelle (**fig. 4**), dans une configuration qui rappelle d'ailleurs celle vue plus haut pour la maison du chantier A¹⁰. La partie la

mieux conservée se trouve dans la branche Nord du L où le sol en béton de tuileaux a une forme concave et nettement inclinée en direction d'une bouche d'évacuation ménagée dans le mur de façade par des pierres posées de chant ; les eaux usées s'accumulaient ensuite dans un imposant puits perdu érigé en dalles massives, appuyé contre le mur, sur le bord de la rue. La partie Sud du L ne possède plus que des lambeaux de béton, en quantité toutefois suffisante pour affirmer d'abord que ce pavement était plus grossier, mais surtout qu'il était situé à une altitude plus élevée et que donc la pente du sol dans son ensemble était conçue pour drainer vers la bouche d'évacuation. Entre les deux branches, dans l'angle Nord-Ouest de la pièce, se trouve un petit arrangement de blocs, malheureusement incomplet, sur lequel les sols des deux parties viennent s'appuyer : l'équipe allemande a suggéré d'y voir éventuellement les vestiges d'un foyer construit. Si en tout cas la partie Nord de la pièce peut sans trop de peine être interprétée comme étant des latrines, il n'est pas absurde de penser que la partie Sud aurait été elle une salle de bains, dont les eaux usées auraient en partie servi à rincer au passage les latrines, selon un principe bien attesté par ailleurs¹¹ ; l'hypothèse de la présence d'un foyer séparant les deux espaces pourrait alors prendre tout son sens comme moyen de chauffage à la fois de l'air ambiant et de l'eau pour le bain.

Mais l'ensemble sans doute le plus parlant et qui n'est décrit dans aucune publication (aujourd'hui nommé **41,78** dans l'Atlas en cours de préparation) se trouve dans un bâtiment fouillé en 1967 et situé à l'angle des rues D1 et A, soit à l'extrémité orientale aussi bien de l'agora hellénistique qu'archaïque (**fig. 1, 4**). Selon l'état actuel de nos hypothèses, Henri Tréziny et moi-même pensons que la structure dont il va être question a dû faire partie de la quatrième phase principale de cet édifice (la première phase étant sa construction à l'époque archaïque). Il s'agit donc d'un arrangement occupant la partie Nord de la pièce dans laquelle il est inséré et qui est bordé au Sud par un petit muret de moellons réguliers (récemment écroulé), bien construit et fondé nettement plus bas que le niveau du sol¹² (**fig. 5**). Dans sa partie la plus à l'Ouest, le sol de cet espace est un mortier de calcaire légèrement incliné en direction d'une évacuation sur la rue, constituée de deux dalles posées de chant et insérées dans l'appareil du mur ; le sol côté Est, tel qu'on le voit aujourd'hui, apparaît comme étant fait de fragments de tuiles posés à plat, directement sur la terre, et donc *a priori* assemblés sans mortier ; entre les deux se trouve une sorte de dallage sommaire de moellons plats et

⁸ Le sol en béton de tuileaux est dénommé **50p1** dans le corpus Mège 2010, p. 115 (dimensions : 0,7 x 1,9 x 1,1 x 2,35 m) ; s'y ajoute la partie au Nord, sous l'escalier (Nord vers Ouest) : 1,26 x 0,58 x 1,5 x 0,64 m ; surface totale approximative : 3,58 m².

⁹ Équipe dirigée par Dirk Steuernagel (Institut für Klassische Archäologie, Universität Regensburg) et Annette Haug (Institut für Klassische Archäologie, Ludwig Maximilian Universität von München). Les résultats sont détaillés dans un rapport encore inédit. Cependant une synthèse de ceux-ci devrait paraître dans *Mégara 7*.

¹⁰ Le sol **49p3** est décrit dans Mège 2010, p. 114 (dimensions partie Nord-Est : 3,31 x 1,24 m) ; dimensions de la pièce (Nord vers Ouest) : 4,8 x 1,28 x 3,52 x 3,35 x 1,48 x 4,68 m ; surface approximative : 11,1 m².

¹¹ En particulier à Délos (Chamonard 1922, p. 90-91) et à Morgantina (Tsakirgis 1987, p. 61-62).

¹² Dimensions de la partie Nord : 2,14 x 1,06 m ; dimensions de la pièce : 2,48 x 2,85 m.

assez grossiers : c'est d'ailleurs à cet emplacement, sans doute le plus solide, qu'était posée une baignoire d'un type bien connu à l'époque hellénistique et que nous évoquons plus loin (fig. 3). Enfin ce petit espace vient buter à l'Ouest contre deux grandes dalles posées en orthostates, de l'autre côté desquelles se trouve un massif composé de moellons bruts, situé à l'interface entre deux pièces. Dans la liste des structures présentées ici, cette petite cellule est donc la seule qui, grâce à l'association de ses caractéristiques architecturales et à l'élément de mobilier découvert lors de sa mise au jour, peut être qualifiée sans l'ombre d'un doute de salle de bain. Ce qui est par contre moins clair ici, c'est la présence conjointe d'un solide muret au Sud et d'un massif à l'Ouest, les deux étant d'ailleurs peut-être liaisonnés : l'explication la plus raisonnable (à l'image de ce qu'on a vu pour l'édifice 41,6) serait de supposer la présence d'un escalier en bois s'élevant au-dessus de la salle de bain, dont le mur d'échiffre Sud se serait appuyé sur notre muret, et auquel on aurait accédé depuis la pièce attenante à l'Ouest, où d'ailleurs deux grands blocs posés debout semblent dessiner un passage (le bloc Sud étant le piédroit du seuil qui marquait l'emplacement de la porte séparant les deux pièces).

Je ne pouvais terminer cette partie sur les salles de bains mégariennes sans évoquer un ensemble, un peu à part à cause d'une structuration qui en fait un véritable « petit complexe balnéaire », mais incontournable, notamment à cause de l'inscription ΓΝΑΙΟΥ ΜΟΔΙΟΥ disposée au sol, au niveau d'une entrée¹³. Dans son état actuel, cette structure (fig. 1, 5) est composée de trois salles aux sols couverts par des bétons de tuileaux (parfois agrémentés de tesselles blanches) et dont les murs conservent par endroit un revêtement fait d'un stuc en poudre de tuileaux¹⁴ (fig. 6). Une analyse attentive des photos et des minutes de fouilles a cependant permis de révéler plusieurs transformations. Modernes, d'abord, car ce que l'on peut voir aujourd'hui est le fruit de restaurations probablement effectuées au début des années 1980. Anciennes, ensuite, car les deux salles à l'Ouest résultent en fait de la division ultérieure d'une pièce unique par un mur de cloison : cette pièce d'origine était équipée de banquettes sur ses côtés Nord et Sud et les usagers y accédaient par l'entrée avec l'inscription.

¹³ Celle-ci appose la marque de propriété d'un certain Gnaius Modius, nom à la consonance clairement italique, sur cette petite structure qui est englobée dans un bâtiment plus ancien mais qui vient également mordre sur la rue pomériale de l'enceinte hellénistique : ces deux traits permettent donc de relier la construction de nos petits bains à une époque postérieure à la conquête romaine de 213 av. J.-C. (cf. Vallet, Villard, Auberson 1983, p. 15, et Mège 2010, p. 137-138).

¹⁴ Pour une description et une interprétation plus approfondies, voir Mège 2010, p. 89-93 et p. 136-138.

Cette configuration incite bien évidemment à en faire un *apodyterium* même si la présence d'une évacuation dans son angle Nord-Est, en accord avec l'inclinaison de son sol, atteste aussi d'un usage intensif de l'eau dans cette pièce, probablement sous forme d'ablutions. De là, on pouvait pénétrer par un étroit couloir dans la salle principale où se trouvait une baignoire maçonnée dont le fond était couvert d'un béton de tuileaux et dont la partie Ouest était surélevée à la manière d'un oreiller traversin¹⁵. Cet équipement évoque plutôt la pratique d'un bain de délassement dans lequel le baigneur était allongé et son corps presque entièrement immergé. De tels bassins utilisés en contexte domestique sont connus entre autres dans des habitations hellénistiques de Monte Iato, de Morgantina et d'Érétrie. Pour la première – cité élyme de Sicile occidentale notablement hellénisée au moins dès le IV^e s. av. J.-C. – c'est dans la pièce 21 du *Peristylhaus I* que l'on retrouve une cuve maçonnée au sein d'un dispositif sophistiqué incluant chauffage et adduction d'eau (Dalcher 1994, p. 37-39) ; à Morgantina, c'est le bassin de la pièce 3 de la *House of the Arched Cistern* (déjà évoquée *supra*, note 5) ; enfin, à Érétrie, ce sont la pièce A du *Haus IB* et la pièce m du *Haus IA* qui bénéficièrent de ce type d'équipement, additionné également d'un système de chauffage adapté (Reber 1998, p. 137-139). À notre connaissance, on ne signale aucun dispositif de chauffage sous-jacent à notre bassin, ni d'ailleurs aucune autre installation fixe qui aurait permis de chauffer l'ensemble : ici aussi on doit se résoudre à supposer l'emploi de foyers portables (*escharai*) comme on le fait généralement à Mégara¹⁶. Concluons la visite de ce petit complexe balnéaire par un détail cocasse, mais non sans importance pour notre propos : à l'image du « vestiaire », dont le sol était conçu de façon à évacuer les eaux usées vers l'extérieur où elles étaient recueillies dans une grande jarre, on observe pour la salle au bassin un même dispositif, sauf qu'ici le récipient de collecte était une baignoire. Visiblement fragmentaire, elle est réputée provenir selon les fouilleurs des bains hellénistiques de l'agora. Rien ne s'oppose pourtant à ce qu'elle ait pu être utilisée ici-même, permettant alors de combiner en un même lieu la pratique du bain de propreté à celle du bain de délassement¹⁷.

Afin de conclure et d'illustrer brièvement cet exposé, j'ai sélectionné quelques éléments de mobilier dans les réserves de Mégara. Le premier d'entre eux est la

¹⁵ Dimensions intérieures : 1,45 x 1,1 m ; profondeur maximale estimée : 0,4 m.

¹⁶ Voir dans ce volume l'article de L. Claquin et Cl. Capelli.

¹⁷ Il semblerait d'ailleurs logique que l'on ait voulu d'abord se nettoyer dans une telle baignoire avant d'utiliser le bain.

baaignoire dont il vient d'être question à propos des « bains de Gnaius Modius ». Identifiée de manière certaine grâce aux archives de fouille (voir notamment la **fig. 6**), cette cuve est bel et bien fragmentaire, ce qui explique le fait qu'elle ait été réutilisée en tant que collecteur d'eaux usées ; elle présente également des traces de restaurations modernes mais il est possible qu'elle ait déjà été réparée à l'époque antique (**fig. 7**). En effet la cuvette située au niveau des pieds a vraisemblablement été restaurée ; or cet aménagement qui devait aider à mieux vidanger les eaux souillées était en même temps un point de fragilité récurrent chez ce type de baignoire car il n'est pas rare de le voir remplacé par un élément analogue, mais en pierre ; de même, il arrivait souvent que le corps même de la cuve, brisé, ait été rapiécé au moyen de crampons et d'agrafes¹⁸. L'analyse de notre exemplaire montre aussi que toute la partie postérieure a disparu, à savoir le replat sur lequel s'asseyait le baigneur, conférant au fond du bassin un profil en trois niveaux que l'on trouve dans de nombreux autres exemplaires¹⁹ ; il est également fort possible que la baignoire retrouvée in situ dans le bâtiment aux marges de l'agora de Mégara ait été du même type, si l'on se fie à la précision du relevé (**fig. 3**). Les autres ustensiles que l'on peut associer aux gestes quotidiens d'hygiène, et que l'on retrouve d'ailleurs en contexte aussi bien public que privé, sont de loin les plus courants : il s'agit des loutéria, à savoir un ensemble composé d'une vasque peu profonde et de son piédestal, parfois indépendants, parfois faits d'une même pièce²⁰. Au cours de l'époque hellénistique, cet objet, d'abord réservé semble-t-il aux sanctuaires pour les ablutions des fidèles, s'est ensuite étendu et diffusé à la sphère domestique où il connaît une utilisation beaucoup plus large. Très répandu tant parmi les trouvailles archéologiques que dans les représentations picturales, ses formes n'ont guère varié au cours des âges, avec un piédestal imitant l'aspect d'une colonne. Le loutèrion pouvait être aussi bien taillé dans la pierre que façonné en terre cuite, et c'est cette dernière solution qui sera privilégiée en Sicile dès le VI^e s. av. J.-C., selon une tendance apparemment née peu auparavant à Corinthe. Les éléments découverts en fouilles à Mégara confirment en tout cas cette tendance, avec une très nette majorité d'exemplaires en terre cuite, malheureusement toujours

incomplets, mais dans lesquels on retrouve l'éventail des décors que l'on connaît par ailleurs à Syracuse et Agrigente à la même époque (et à Pompéi et Délos un peu plus tard) : bases rondes ou carrées, moulurées ou non, fûts lisses ou cannelés, chapiteaux aux formes imitant tantôt un programme ionique ou dorique (**fig. 8-9**).

À travers les quelques pièces dont il vient d'être question, on voit donc que les maisons de la Mégara postérieure à la fin du IV^e s. av. J.-C. ne font pas exception à la règle générale qui veut que les salles de bain apparaissent progressivement dans l'habitat, tout en restant peu nombreuses et réservées à des propriétaires aisés (Hellmann 2010, p. 90). Nos exemples montrent aussi que, architecturalement parlant, les salles de bain mégariennes trouvent de nombreuses comparaisons dans le monde grec même si, et l'on pense en particulier à celles d'Érétie ou de Monte Iato, elles demeurent relativement modestes par leur équipement et leur décoration. Dans cette rapide tentative de synthèse, on voit donc à nouveau se dessiner une tendance qui oblige à s'interroger toutes celles et ceux qui étudient et cherchent à comprendre la Mégara post-archaïque. Lorsque que l'on se tourne vers les cités dont il a été question ici et qui lui sont contemporaines, on ne peut qu'être frappé en comparaison par la relative pauvreté des décors dans les habitations mégariennes : ici, pas de mosaïques ni d'enduits stuqués à imitation d'éléments architectoniques. Pauvreté technique également : pas de système élaboré de chauffage des pièces ni d'adduction d'eau et en particulier, donc, pour les salles de bain. Et pourtant, la ville du III^e s. (à tout le moins) possédait une agora agrémentée de deux imposantes statues (dont on ne connaît que les bases) et bordée, au Nord, par un portique, à l'Ouest, par un grand édifice public et au Sud, par des bains, de taille certes assez modeste, mais d'un bon niveau d'équipement et de décoration ; immédiatement au Nord de la place, derrière le portique, se trouvait une zone culturelle probablement ceinte par un téménos en grand appareil avec, notamment, un temple dorique (publié dans Vallet, Villard 1966) ; enfin, la ville était entourée d'une muraille équipée de tours qui, par leur facture, dénote une volonté certaine de donner d'elle une image plutôt impressionnante sinon défensivement, du moins visuellement. Il y a donc là quelque chose qui interpelle et qui fait certainement sens, du point de vue notamment du statut politique inconnu de la Mégara postérieure à la déportation de ses habitants en 483 av. J.-C. et antérieure à sa prise par les troupes de Marcellus en 213 av. J.-C. Espérons donc que le travail fourni par Henri Tréziny et ses collaborateurs depuis plusieurs années, et qui trouvera un aboutissement dans la monographie à venir, pourra apporter quelques éléments de réponse à cette question centrale pour qui s'intéresse de près ou de loin à l'histoire des cités grecques de Sicile.

¹⁸ Voir Ginouvès 1962, p. 37-44 (en part. n. 6, p. 37 et p. 42, p. 44). Également, Ginouvès 1952, p. 544 n. 5 et p. 549-550.

¹⁹ Voir en particulier Ginouvès 1962, p. 44-46. J'ai également eu l'occasion récemment d'observer plusieurs modèles similaires dans les réserves des musées de Syracuse et d'Aidone (Morgantina).

²⁰ Pour l'étude stylistique des loutéria, voir en particulier Ginouvès 1962, p. 77-87 ; également, pour les modèles sicéliotes et italiques, Pernice 1932, p. 38-43 et, pour Agrigente, De Miro 2000, surtout p. 150-151 et 205, ainsi que fig. 120 et pl. CXLIV-CXLV ; enfin, pour Délos, on se référera à Deonna 1938, p. 50-51.

Bibliographie

- Chamonard 1922** : CHAMONARD (J.) – *Le quartier du théâtre. Étude sur l'habitation délienne à l'époque hellénistique*. Paris, De Boccard, 1922, (EAD VIII 1).
- Dalcher 1994** : DALCHER (K.) – *Das Peristylhaus I von Iaitas: Architektur und Baugeschichte*. Zürich, Archäologisches Institut der Universität Zürich, 1994.
- De Miro 2000** : DE MIRO (E.) – *Agrigento. I. I santuari urbani. L'area sacra tra il tempio di Zeus e porta V*. Palerme, Regione siciliana, Assessorato dei beni culturali e ambientali e della pubblica istruzione, et Rome, L'Erma di Bretschneider, 2000.
- Deonna 1938** : DEONNA (W.) – *Le mobilier délien*. Paris, De Boccard, 1938 (EAD XVIII).
- Ginouvès 1952** : GINOUVÈS (R.) – Une salle de bains hellénistique à Delphes. *BCH*, 76, 1952, p. 541-561.
- Ginouvès 1962** : GINOUVÈS (R.) – *Balanéutikè: recherches sur le bain dans l'antiquité grecque*. Paris, De Boccard, 1962.
- Grandjean 1988** : GRANDJEAN (Y.) – *Recherches sur l'habitat thasien à l'époque grecque*. Athènes, École française d'Athènes, et Paris, De Boccard, 1988 (Études thasiennes XII).
- Hellmann 2010** : HELLMANN (M.-Chr.) – *L'architecture grecque. 3. Habitat, urbanisme et fortifications*. Paris, Picard, 2010.
- Mège 2010** : MÈGE (Fr.) – *Apport des seuils de porte et des sols construits à l'étude des édifices hellénistiques de Mégara Hyblaea*. Mémoire de Master, Université de Provence, 2010.
- Owens, Trümper, Zuchtriegel 2011** : OWENS (E.), TRÜMPER (M.), ZUCHTRIEGEL (G.) – Greek Toilets and Waste Management. *Babesch*, Suppl. 19, p. 25-42.
- Pernice 1932** : PERNICE (E.) – *Hellenistische Tische, Zisternenmündungen, Beckenuntersätze, Altäre und Truhen*. Berlin et Leipzig, De Gruyter, 1932.
- Robinson, Mylonas 1946** : ROBINSON (D.M.), MYLONAS (G.E.) – *Excavations at Olynthus. Part XII. Domestic and public architecture*. Baltimore, The John Hopkins Press, Londres, Humphrey Milford, et Oxford, Oxford University Press, 1946.
- Reber 1998** : REBER (K.) – *Die klassischen und hellenistischen Wohnhäuser im Westquartier*. Lausanne, Payot, 1998.
- Tsakirgis 1987** : TSAKIRGIS (B.) – *The Domestic architecture of Morgantina in the Hellenistic and Roman periods*. Thèse de doctorat (Princeton, 1984), Ann Arbor, University Microfilms international, 1987.
- Vallet, Villard 1966** : VALLET (G.), VILLARD (Fr.) – *Mégara Hyblaea 4. Le temple du IV^e siècle*. Rome, École française de Rome, 1966.
- Vallet, Villard, Auberson 1983** : VALLET (G.), VILLARD (Fr.), AUBERSON (P.) – *Mégara Hyblaea 3. Guide des fouilles: introduction à l'histoire d'une cité coloniale d'Occident*. Rome, École française de Rome, 1983.
- Villard 1951** : VILLARD (Fr.) – Les fouilles de 1949. *MEFR*, 63, 1951, p. 7-52.

Les vases en céramique utilisés comme réceptacles funéraires : sépultures primaires à inhumation ou dépôts secondaires à crémation ? Quelques réflexions à propos de la nécropole méridionale de Mégara Hyblaea

Henri Duday*, Reine-Marie Bérard**, Jean-Christophe Sourisseau***

Abstract. *Taking human bones into account has been the great revolution of funerary archaeology for the past decades, and anthropological data in ancient graves are now studied very carefully. This article examines the ways to compensate for the lack of anthropological information in certain archaeological contexts: here the graves involving ceramic containers of the Southern Necropolis of the Greek colonial city of Megara Hyblaea (East Sicily) during the Archaic period. Indeed, 323 of the 365 ceramic containers have yielded absolutely no human bones, but some criteria have been established to find out whether they contained child inhumations or cremations. The most crucial factor appeared to be their position (lying or standing) which, when unknown, could be supposed in many cases by the observation of calcareous deposits on the side of the vases. The presence of a tap did not appear as a relevant sign, whereas traces of cutting were only seen on vases used for inhumations. Finally, by combining all these criteria, differentiation between inhumation and cremation was possible for 340 vases (93%) while only 13% still contained human bones.*

Au cours des trente dernières années, l'archéologie funéraire a connu une profonde mutation : longtemps tournée vers l'étude des architectures, du matériel d'accompagnement (« mobilier ») et le cas échéant des épitaphes, l'analyse des sépultures accorde désormais une place essentielle à la disposition des vestiges humains, les seuls témoins directs qui subsistent du cadavre. Or c'est bien en fonction et autour du cadavre que se sont ordonnés les gestes que l'archéologie de la Mort se propose de restituer. La précision et la pertinence des interprétations dépendent

pour une large part de la manière dont les fouilleurs sauront observer *in situ* et enregistrer la disposition et les relations réciproques des restes osseux à l'intérieur de la tombe (Duday 2006 et 2009). Cette pratique de l'archéologie funéraire requiert donc une connaissance approfondie de l'ostéologie humaine et des processus organiques de la dégradation des corps. Dans le contexte favorable qu'a créé l'émergence de l'archéologie préventive, il s'est ainsi constitué en France un véritable corps professionnel d'archéologues spécialisés dans le dégagement et l'interprétation des ensembles sépulcraux.

Pour indéniables que soient ces avancées, elles ne doivent en aucune manière conduire à négliger les archives des fouilles anciennes. Il est aussi des nécropoles qui ont été fouillées plus récemment mais où les conditions taphonomiques ont induit la destruction partielle ou même totale des squelettes.

Le présent article a pour objet d'illustrer certains des palliatifs que l'on peut mettre en œuvre afin de compenser les défauts de la documentation relative aux restes humains¹. Il traitera plus particulièrement des tombes de l'une des nécropoles archaïques de Mégara Hyblaea en Sicile (la « nécropole Sud »)² et plus particulièrement de celles qui y ont été mises au jour à partir de 1953, moment où la construction de bâtiments industriels (Cimenterie d'Augusta) a imposé l'organisation de plusieurs campagnes d'interventions d'urgence. Les opérations de terrain, confiées à l'École française de Rome par la Surintendance archéologique de Syracuse, ont d'abord été menées par G. Vallet et Fr. Villard qui ont réalisé en 1953

¹ Cette étude a bénéficié du contexte de réflexion collective ouvert par le projet ANR « L'enfant et la mort dans l'Antiquité : des pratiques funéraires à l'identité sociale », coordonné par A. Hermary.

² La publication exhaustive de cet ensemble exceptionnel est en préparation sous la responsabilité de H. Duday et M. Gras, en collaboration avec B. Basile, R.-M. Bérard, M. Cébeillac-Gervasoni, J.-Ch. Sourisseau et H. Tréziny. Par ailleurs, une thèse de doctorat est en cours de réalisation par l'un des auteurs de cet article (R.-M. B.), thèse dont le corpus analytique est largement fondé sur cette nécropole.

* UMR 5199 Pacea, Laboratoire d'Anthropologie des Populations Passées et Présentes, Avenue des Facultés, 33405 Talence Cedex, France.

** Doctorante, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne.

*** Aix-Marseille Université, CNRS, CCJ, UMR 7299, 13094, Aix-en-Provence, France.

et 1954 des tranchées parallèles d'exploration (tombes W1 à W57 et W77-W78), et ont fouillé en 1960 un petit ensemble de tombes (Y1 à Y13), et par G. V. Gentili (1954, tombes W59 à W74) ; des campagnes systématiques de fouille ont ensuite été dirigées par M. Cébeillac (1970, 1971 et 1973) à l'Est de la cimenterie (Cébeillac 1975 et 1976-1977) : secteurs A (tombes A1 à A61), B (tombes B62 à B149), C (tombes C150 à C256), E (tombes E1 à E91), sondages F à O (13 tombes au total), « petits sondages » Sa (tombes Sa1 à Sa10), Sb (tombe Sb1 à Sb9), Sc (tombes Sc1 à Sc7), Sd (tombes Sd1 à Sd6). En 1974, M. Gras réalise des fouilles à la fois dans l'aire de la cimenterie (tombes Z1 à Z134) et dans la zone attenante dite du « Pontile » (tombes P1 à P25) (Gras 1975). Enfin deux interventions plus ponctuelles ont été réalisées au titre de la Surintendance archéologique de Syracuse par B. Basile en 1981 (tombes 81A1 à 81A26) et 1982 (tombes 82-1 à 82-3).

L'utilisation de la nécropole méridionale couvre toute la période correspondant à l'existence de la cité archaïque, du dernier quart du VIII^e au premier quart du V^e s. av. J.-C. Quelques sépultures plus tardives (fin V^e-III^e s. av. J.-C.) ont également été identifiées, mais elles ne seront pas traitées dans le cadre de cette étude.

Du point de vue de l'architecture, les tombes de la nécropole méridionale sont de types très divers : des cistes de plan carré ou rectangulaire constituées de dalles brutes, des chambres parementées d'orthostates aux parois soigneusement dressées, des sarcophages monolithiques, des caveaux souterrains construits avec des blocs isodomes, des tombes à couverture de tuiles plates en bâtière (tombes dites *a cappuccina*), des fosses rectangulaires plus ou moins régulières creusées dans le substrat naturel (*arenaria*), des tombes en pleine terre, enfin des dépôts funéraires à l'intérieur de vases en céramique. C'est cette dernière catégorie qui retiendra ici notre attention, les réceptacles en céramique pouvant être placés soit dans une cavité creusée dans la terre meuble ou plus souvent dans le calcaire, soit plus rarement à l'intérieur de tombes architecturées.

Pour la période archaïque et pour l'ensemble des tombes fouillées dans la nécropole, l'examen des restes humains conservés indique que le traitement le plus fréquent est l'inhumation primaire (222 sujets)³ ;

³ Ce décompte est susceptible d'être prochainement modifié en fonction des résultats que donneront les datations C14 sur les os de certaines tombes : les fouilles conduites par M. Cébeillac ont en effet mis au jour quelques inhumations très superficielles dont le creusement n'atteint jamais la surface du substrat rocheux. Il n'est pas certain que ces sépultures, qu'aucun mobilier n'accompagne, doivent toutes être datées de l'époque archaïque. Trois tombes d'époque hellénistique ont par ailleurs été identifiées grâce au matériel céramique associé.

les sépultures secondaires à crémation sont toutefois relativement nombreuses (50 sujets). Des zones de terre cendreuse riches en charbons de bois ont parfois été notées, mais aucune aire de crémation n'a véritablement été identifiée en tant que telle ; il n'existe, de même, aucune observation qui permette d'affirmer la présence de sépultures primaires à crémation.

S'agissant de fouilles anciennes, la documentation est naturellement de qualité très inégale. Nous disposons souvent de photographies prises à l'ouverture des chambres et sarcophages, qui montrent la présence de squelettes : il y avait fréquemment plusieurs individus à l'intérieur d'une même sépulture. Dans les tombes qui étaient encore fermées par des dalles jointives, les restes osseux sont plutôt bien conservés même si le lessivage par les eaux d'infiltration a induit une importante déminéralisation des squelettes. Il n'en va pas de même pour les tombes en fosses non couvertes de dalles et dans les tombes en pleine terre ; les parcelles sur lesquelles ont porté les fouilles ont été plantées d'agrumes dont l'acidité a fortement corrodé la matière osseuse. Les réceptacles en céramique, parce qu'ils étaient placés dans des fosses peu profondes, ont en outre été endommagés par les labours ou les terrassements ; lorsque des os se sont malgré tout conservés, la distinction entre os brûlés et non brûlés a souvent été difficile⁴.

Les sépultures avec réceptacle en céramique sont au nombre de 365, mais l'effectif de celles pour lesquelles des restes humains sont conservés (et dont l'attribution à la tombe est avérée ou très probable) est beaucoup plus faible (**Tableaux 1, 2 et 3**) :

- 17 inhumations individuelles certaines et une très probable, 3 inhumations doubles et peut-être une triple⁵ ;

⁴ Ainsi, les os des enfants inhumés dans des vases en céramique sont souvent fragmentaires et encroûtés de calcite, de sorte qu'ils sont de teinte grisâtre et paraissent fortement minéralisés. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient été considérés comme les restes de défunts incinérés. Cette confusion apparaît de manière presque systématique si l'on confronte les os (lorsqu'ils ont pu être prélevés et conservés) et les fiches de fouille, par exemple dans les secteurs A, B, C et E pour lesquels les fiches de fouille de M. Cébeillac donnent des indications assez précises quant à la nature des dépôts.

⁵ Nous évoquerons simplement ce cas, car il est en cours d'analyse. La cruche qui contenait les restes humains n'a été que très récemment retrouvée et identifiée avec certitude comme provenant de la tombe Y13 (fouilles Vallet et Villard, 1960). Les restes humains de cette tombe ont été examinés à Turin par T. Doro Gareto, mais il subsistait à l'intérieur du vase d'une part une étiquette mentionnant la présence d'un crâne de nouveau-né (qui n'était plus dans la cruche), et d'autre part un sachet qui contenait quelques os (principalement des éléments de la colonne vertébrale et quelques germes dentaires) qui se rapportent à un fœtus d'environ 6 mois *in utero*, à un autre fœtus de 7 à 8 mois *in utero* et à un enfant mort durant la période périnatale. Ces indications préliminaires seront à confirmer par l'étude biologique.

TOMBES ARCHITECTURÉES, SARCOPHAGES								
Traitement corps		Position dans sol		Encroûtement terre/calcite		Découpe du vase		
						Présente	Absente	Indéterminée
Crémation	8	Couché	4	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	4	-	4	-
		Debout	2	Diffus ou gradient vertical	1	-	1	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	1	-	1	-
		Indéterminé		Diffus ou gradient vertical	1	-	-	1
			2	Unilatéral	1	-	1	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
Inhumation	1	Couché		Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
			1	Unilatéral	1	-	1	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
Traitement indéterminé	5	Couché		Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
			3	Unilatéral	3	-	2 + 1?	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
		Debout		Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
			1	Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	1	-	1	-
		Indéterminé		Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
			1	Unilatéral	1	-	1	-
				Absent / non observable	-	-	-	-

Tableau 1. Caractéristiques des dépôts funéraires dans un vase en céramique placé à l'intérieur des tombes architecturées et fermées par une ou plusieurs dalle(s) de couverture : traitement du cadavre (crémation vs inhumation), position du vase (couché ou debout), aspect de l'encroûtement de calcite ou de terre, présence ou absence d'une découpe de la panse.

TOMBES EN FOSSES SIMPLES								
Traitement corps		Position dans sol		Encroûtement terre/calcite		Découpe du vase		
						Présente	Absente	Indéterminée
Crémation	15	Couché	1?	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	1	-	-	1
				Absent / non observable	-	-	-	-
		Debout	10	Diffus ou gradient vertical	7	-	7	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	3	-	2	1
		Indéterminé	4	Diffus ou gradient vertical	4	-	1 + 1?	2
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
Crémation ?	2	Indéterminé	2	Diffus ou gradient vertical	1	-	1	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	1	-	1	-
Inhumation	20	Couché	19	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	15 + 1?	6 + 1?	4	5
				Absent / non observable	3	-	2	1
		Debout	0	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
		Indéterminé	1	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	1	-	1?	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
Inhumation ?	1	Couché	1	Diffus ou gradient vertical	-	-	-	-
				Unilatéral	1	1	-	-
				Absent / non observable	-	-	-	-

Tableau 2. Caractéristiques des dépôts funéraires dans un vase en céramique placé dans une fosse simple creusée dans le substrat, pour les tombes ayant livré des restes osseux : traitement du cadavre (crémation vs inhumation), position du vase (couché ou debout), aspect de l'encroûtement de calcite ou de terre, présence ou absence d'une découpe de la panse.

TOMBES EN FOSSES SIMPLES								
Traitement corps		Position dans sol		Encroûtement terre/ calcite		Découpe du vase		
						Présente	Absente	Indéterminée
Traitement indéterminé	313	Couché	140	Diffus ou gradient vertical	4	2 + 2?	-	-
				Diffus ?	1	-	-	1
				Unilatéral	102	40 + 15?	7 + 3?	36 + 1?
				Unilatéral ?	5	-	-	5
				Absent / non observable	28	1 + 6?	1	20
		Couché ?	16	Diffus ou gradient vertical	2	1?	-	1
				Diffus ?	-	-	-	-
				Unilatéral	8	4	-	4
				Unilatéral ?	3	-	-	3
				Absent / non observable	3	-	1	2
		Debout	4	Diffus ou gradient vertical	3	-	2	1
				Diffus ?	-	-	-	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Unilatéral ?	-	-	-	-
				Absent / non observable	1	-	1	-
		Debout ?	2	Diffus ou gradient vertical	2	-	2	-
				Diffus ?	-	-	-	-
				Unilatéral	-	-	-	-
				Unilatéral ?	-	-	-	-
				Absent / non observable	-	-	-	-
		Indéterminé	151	Diffus ou gradient vertical	5	1 + 1?	2 + 1?	-
				Diffus ?	6	1?	-	5
				Unilatéral	84	19 + 15?	3	46 + 1?
				Unilatéral ?	11	1?	-	10
				Absent / non observable	45	1 + 1?	6 + 2?	35

Tableau 3. Caractéristiques des dépôts funéraires dans un vase en céramique placé dans une fosse simple creusée dans le substrat, pour les tombes qui n'ont pas livré des restes osseux : position du vase (couché ou debout), aspect de l'encroûtement de calcite ou de terre, présence ou absence d'une découpe de la panse.

- 25 sépultures secondaires à crémation, à savoir 22 dépôts individuels, 2 dépôts doubles et un dépôt indéterminé⁶.

⁶ Il s'agit de la tombe en sarcophage W49 : les photographies prises lors de la fouille du sarcophage montrent à l'intérieur un stamnos brisé contenant un amas d'os brûlés. Ceux-ci n'ayant malheureusement pas été conservés, il est impossible de savoir s'il s'agit d'un dépôt unique ou double, ni bien sûr de déterminer l'âge du (ou des) défunt(s).

Les inhumations ont exclusivement livré les restes de sujets immatures. En ce qui concerne les tombes individuelles, on trouve 4 sujets morts en période périnatale (A55, Z96, très probablement C198 et Z82), 4 décédés entre 0 et 1 an (Z52, Z83, Z90 et Z123), 8 entre 1 et 4 ans (B132, B149, P4, 81A9, Z31, Z107, Z120 et probablement C256), un enfant d'environ 5 ans (C229) et un de 6 à 8 ans (Z20). Le réceptacle funéraire est une amphore (corinthienne A, pithécusaine A, nord-égéenne...) ou un pithos (local ou corinthien).



Fig. 1. Amphore corinthienne A enterrée en position couchée, calée par quelques pierres (tombe Z120) ; l'embouchure était fermée par une plaque de calcaire. Elle contenait l'inhumation d'un enfant mort entre un an et demi et trois ans (photo M. Gras).

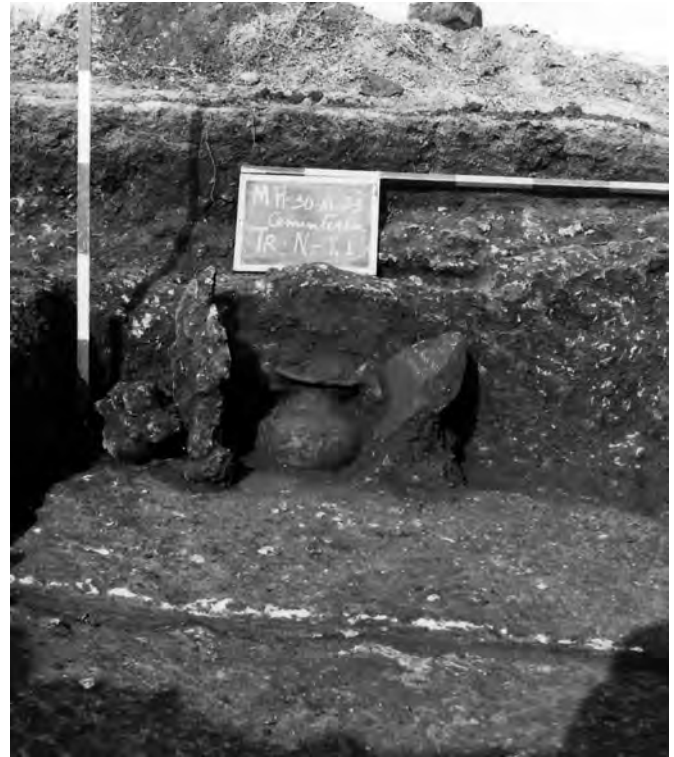


Fig. 2. Hydrie placée en position « debout », protégée par un petit coffre constitué de dalles de calcaire (tombe N1). Une coupe retournée fermait l'embouchure. Le vase contenait les os brûlés d'un adulte robuste, de sexe indéterminé (photo M. Cébeillac-Gervasoni).

Les trois sépultures doubles associent dans deux cas les restes d'un périnatal et d'un enfant dont l'âge au décès est compris entre 2 et 6 mois⁷ (Z1, une amphore corinthienne A d'une capacité de 84,3 litres, Z87, une amphore de Lesbos trop incomplète pour qu'il soit possible d'estimer sa contenance, mais qui était manifestement de grande taille), dans le troisième les restes de deux enfants relativement âgés, l'un mort entre 2 et 4 ans, l'autre entre 6 et 8 ans (Z101, un grand pithos d'une capacité de 118,4 litres).

Les sépultures secondaires à crémation concernent des défunts plus âgés : deux des sujets incinérés sont morts à un âge compris entre 6 et 8 ans (W48 et Sb2), un entre 10 et 14 ans (J1), 2 sont des adolescents (B144 et C200), 10 sont des adultes (A1, C199, E20, N1, N1bis, P5, P9, P20, P24 et Z4), 5 des adolescents ou adultes (A22, C241, Z56, Z90 et Z110), alors que pour les 3 derniers, on peut seulement dire qu'ils ont plus

de 6 ans (E71 et peut-être 81A25, ainsi que W49 dont les os, d'après ce qui se voit sur les clichés de fouille, ne peuvent correspondre à un jeune enfant). Les sépultures doubles associent dans les deux cas une femme et un homme, tous deux adultes mais d'âges nettement différents (P14 et Z122). Le réceptacle funéraire est préférentiellement un stamnos (C199, C200, J1, N1bis, P5, P9, Sb2, W48 et W49), mais il peut s'agir aussi d'une hydrie (A22, C241, E71, N1, Z4), d'une amphore de table (E20, P14 et P24), d'une lékanè ou pyxis munie de son couvercle (A1 et Z90), d'un dinos (B144), d'un cratère sur pied ajouré (Z110) ou d'un cratère laconien (81A25, Z56 et Z122), enfin d'un vase à pied conique de forme indéterminée (P20).

Les différences sont *a priori* manifestes et l'on pourrait penser que la forme même du vase utilisé comme contenant du dépôt funéraire suffit à désigner le traitement dont le défunt a été l'objet. Certes, cela est sans doute vrai pour les stamnoi et les amphores de table dont la capacité est en général trop faible pour accueillir le cadavre même d'un mort-né, ou pour les cratères laconiens dont l'usage funéraire semble effectivement avoir été réservé aux seuls dépôts secondaires à crémation. La question est beaucoup moins tranchée pour les autres

⁷ Ce type de tombe se prêtant difficilement à une réouverture et donc à une réutilisation funéraire, il est très probable que les deux enfants ont été inhumés simultanément ; si le fait est avéré, le faible écart entre les âges au décès implique qu'ils ne peuvent avoir la même mère biologique.

catégories de vases : ainsi, à Érétrie, le cratère à pied ajouré semble être une forme privilégiée pour les inhumations de jeunes enfants (Blandin 2007, fig. 3 p. 208).

Quoi qu'il en soit, le nombre des sépultures pour lesquelles il est possible d'analyser des restes humains est infime : 47 au total, soit moins de 13% de l'effectif des dépôts effectués dans un contenant en céramique. L'analyse paléodémographique et l'étude du « recrutement » de l'ensemble funéraire s'en trouvent fortement invalidées, voire même irréalisables. Il est donc nécessaire d'imaginer d'autres moyens qui permettent de proposer une sériation alors même que les os ne sont pas conservés.

La position du vase dans la tombe

Il est bien connu que les vases qui contiennent des inhumations de jeunes enfants sont en général déposés à l'horizontale, couchés au fond d'une fosse creusée à leur dimension – et dans ce cas il n'est pas rare que le vase soit calé au moyen de quelques pierres (voir par exemple Blandin 2007, p. 196) –, alors que les vases qui contiennent des ossements brûlés sont généralement placés « debout », à la verticale.

Les archives de fouilles (notes, croquis et photographies) de Mégara indiquent effectivement que sur les 22 vases qui contenaient des inhumations d'enfants, 20 étaient couchés dans une fosse, parfois calés par des petits blocs de calcaire (fig. 1) : l'un était basculé (il s'agit de la cruche qui contenait les restes de trois fœtus) sur le sol de la chambre funéraire Y13, qui contenait aussi deux hydries et une amphore couchées, et une hydrie en position verticale ; nous ne disposons pas d'informations sur la position du dernier récipient, mais, comme il s'agit d'un grand pithos corinthien à anses cordées (tombe 81A9), il semble difficile d'imaginer qu'il a pu être implanté à la verticale : la fosse destinée à l'accueillir aurait dû être très profonde, ce qui n'a jamais été observé dans la nécropole ; par ailleurs, la partie supérieure du pithos (lèvre, anses) est bien représentée, alors que, si le vase avait été « debout », elle aurait été plus exposée aux risques de destruction par les activités aratoires.

À l'inverse, sur les 25 dépôts à crémation attestés par la présence d'os humains brûlés, nous savons que 12 des vases étaient en position verticale (fig. 2), alors que 8 ne sont pas documentés ; les 5 restants ont été trouvés en position couchée, mais 4 d'entre eux avaient été placés dans un espace vide (caveaux bâtis J1 et Z122, sarcophages monolithiques P14 et W48), de sorte qu'ils sont susceptibles d'avoir basculé secondairement, bien après la mise en place des dalles de couverture (circulation d'eau dans la cuve, effondrement d'un éventuel support en matière périssable ?).

Seule l'hydrie corinthienne A de la tombe en fosse simple Z4 a, de toute évidence, été déposée couchée⁸.

Même en l'absence d'os, on peut donc raisonnablement penser que les vases couchés dans une fosse creusée à leur dimension ont toutes les chances de correspondre à des enchytrismes, donc à des inhumations d'enfants relativement jeunes. D'après les archives de fouilles, il y en avait de manière certaine 140, auxquels il faut en ajouter 16 dont la position horizontale est très probable, ce qui porte l'effectif à 156 : 117 amphores de différents types (à l'exclusion des amphores « de table »), un cratère sur pied multiforé, 22 hydries, 11 pithoi, 3 chytrai et 2 vases de forme indéterminable.

À l'inverse, les vases placés en position verticale doivent quant à eux être considérés comme les réceptacles de dépôts secondaires à crémation. Les photographies et notes de terrain en mentionnent 4 plus 2 très probables, soit 6 au total : 4 stamnoi, une hydrie et un petit cratère. On notera que les hydries sont communes aux deux catégories. Les tombes restantes (n = 151) ne sont pas documentées de manière suffisamment précise pour qu'il soit possible de trancher quant à la position que les vases occupaient dans le sol : 85 amphores de différents types, une amphorette de table, un dinos, 6 stamnoi, un stamnos ou cratère, 11 chytrai, 3 marmites, un lopas, un lécythe local à panse très basse et renflée, 27 hydries, 5 pithoi et 9 vases de forme indéterminable. Si l'on ne tient pas compte du type de récipient, le nombre de vases n'ayant pas livré d'os et dont la position dans la fosse n'est pas connue reste relativement élevé (41% de l'effectif total) ; il faut donc rechercher des indices susceptibles de pallier l'insuffisance des informations contenues dans les archives de fouilles.

L'encroûtement des parois du vase funéraire

Lors de la révision systématique du matériel, nous avons observé que beaucoup de tessons présentent un encroûtement sur l'une de leurs faces : il s'agit soit d'une pellicule plus ou moins fine de calcite grisâtre, soit d'un dépôt de terre de couleur brun rouge ou brun sombre. Ces dépôts sont souvent très dissymétriques, l'une des parois de la panse étant nettement plus affectée que la paroi opposée ; le contraste est fréquent à l'intérieur du

⁸ Encore cette sépulture doit-elle être considérée avec prudence. Il y avait à l'intérieur de l'hydrie une lékanè qui comme dans la tombe A1, peut fort bien avoir contenu les quelques fragments d'os humains brûlés qu'a livrés cette tombe (78 g au total, soit une masse très faible pour un sujet de taille adulte). Dans ce cas, le réceptacle proprement dit (la lékanè) aurait été en position fonctionnelle (les photographies de fouille sont parfaitement explicites), alors que l'hydrie, qui n'aurait eu qu'un rôle de protection, était, elle, en position couchée.

réceptacle, plus rarement à l'extérieur. Dans d'autres cas, il existe bien un encroûtement mais il peut être diffus, tapissant alors la totalité de la face interne du vase, ou bien irrégulier mais avec un gradient qui se marque dans le sens vertical et non plus horizontal (par exemple un encroûtement de calcite qui tapisse toute la circonférence interne dans la seule partie située sous l'épaule d'un vase fermé). Certaines formes enfin ne semblent pas être affectées par ce processus : c'est généralement le cas des vases de cuisine (chytra, caccabè et lopas) dont la pâte très dure et de texture gréseuse est souvent exempte de tout dépôt.

Nous avons donc enregistré de manière systématique ce paramètre, puis nous avons cherché à voir s'il était corrélé à la position du vase dans la tombe (debout vs couché). Pour certains des vases les plus complets qui ont été restaurés, l'examen d'un éventuel encroûtement a été impossible en raison de l'épaisse couche de plâtre qui tapisse tout l'intérieur de la panse. D'autres, heureusement rares, ont subi un nettoyage énergique et intempestif qui a fait disparaître tout dépôt. Certains vases enfin étaient trop incomplets pour que l'on puisse apprécier une dissymétrie dans l'aspect des parois.

Les résultats d'ensemble sont les suivants :

- pour les vases qui reposaient en position couchée, 140 dépôts unilatéraux contre seulement 7 dépôts diffus (aucun cas de gradient vertical) et 38 cas de dépôt absent ou non observable ;
- pour les vases en position « debout », aucun cas de dépôt unilatéral, 11 cas de dépôt diffus (dont plusieurs avec un gradient vertical) et 6 cas de dépôt absent ou non observable.

On le voit, le dépôt unilatéral paraît être spécifique des vases en position couchée. Si le gradient vertical de l'encroûtement, au demeurant très rare, semble à l'inverse n'exister qu'à l'intérieur de vases en position debout, il n'est pas possible de conclure pour les dépôts diffus que l'on observe dans l'un ou l'autre cas.

Parmi les vases dont la position dans la fosse ne nous est pas connue, l'encroûtement diffus concerne 17 réceptacles (6 dépôts à crémation, 11 indéterminés), l'encroûtement unilatéral 98 vases (2 crémations dont une incertaine, une inhumation et 95 indéterminés). Les cas d'encroûtement absent ou non observable sont au nombre de 46 (une crémation et 45 indéterminés) : à ce stade de l'analyse, les réceptacles pour lesquels les os qu'ils contenaient ne nous sont pas parvenus, dont nous ne connaissons pas la position dans le sol et dont il est impossible d'analyser l'encroûtement interne ou externe ne représentent plus que 15,5 % de l'effectif des sépultures à l'intérieur de réceptacles en céramique (11+45 sur 365).

Ces différences dans l'encroûtement de calcite ou la salissure par la terre s'expliquent aisément. La nécropole est installée sur une zone dont le substrat est un calcaire



Fig. 3. Encroûtement de calcite pure sur la face interne d'un tesson découpé dans la panse d'un pithos corinthien. Il fermait très vraisemblablement l'embouchure du stamnos de la tombe B64 (photo H. Duday).

tendre, l'*arenaria*, et les terres arables qui le surmontent sont riches en particules de roche désagrégée. Les eaux d'infiltration se chargent en carbonate de calcium qu'elles libèrent ensuite sous forme de calcite lorsqu'elles s'évaporent après avoir percolé à travers la paroi du vase. À l'intérieur de celui-ci, le dépôt de calcite pelliculaire intéresse donc principalement la face supérieure (l'infiltration des eaux de pluie s'effectue de haut en bas), d'autant plus qu'il ne se produit qu'en espace vide : dès lors qu'un peu de terre s'est infiltré dans le contenant, il ne peut y avoir de formation de calcite sur le côté situé le plus bas : on observe alors une opposition entre un versant supérieur encroûté de calcite et un versant inférieur plus ou moins maculé de terre. Lorsqu'il existe une dissymétrie des dépôts sur la face extérieure du vase, la distribution est inversée : la calcite se dépose en effet sous la face inférieure de la panse dans les espaces vides subsistant entre d'une part le réceptacle en céramique, d'autre part le fond irrégulier de la fosse creusée dans la roche ou les pierres de calage, alors que la terre de comblement de la fosse recouvre de manière plus ou moins continue la face supérieure. Naturellement, certains vases étaient entièrement pris dans le sédiment qui a servi à remplir la fosse après le dépôt funéraire et dans ce cas, l'aspect extérieur du vase ne montre pas de variation significative. Selon un processus analogue, lorsque le vase est debout, la calcite peut se déposer de manière différenciée dans le sens vertical, par exemple à l'intérieur du vase dans la concavité sous l'épaule (cratère à pied ajouré Z110, cratère laconien 81A25).

L'encroûtement a un aspect très différent sur les quelques réceptacles découverts en position couchée dans des tombes architecturées hermétiquement fermées par

une ou plusieurs dalle(s) de couverture : sarcophages monolithiques (P14, W48, W49 et Y4, peut-être Y13), fosses parallélépipédiques profondes très soigneusement taillées dans la roche (J1, N1bis et plus probablement Y13, ainsi peut-être que Sb2)⁹, chambre parementée d'orthostates (Z122). Le dépôt de calcite est alors hérissé de tubercules irréguliers de couleur gris sombre, parfois hauts de quelques millimètres, qui adhèrent très fortement à la paroi¹⁰ ; il prédomine sur la face extérieure de la panse, du côté situé le plus haut, et surtout sur la lèvre (amphore attique de table P014) et la face supérieure des anses (stamnos W048). Il faut ici imaginer que les eaux infiltrées au fond de la cuve sont remontées par capillarité dans la paroi du vase et qu'en s'évaporant, elles ont libéré la calcite, reproduisant *a minima* les concrétions en « chou-fleur » que l'on voit sur le sol des grottes karstiques. Si cette interprétation est exacte, il faut en conclure que l'amphorette ionienne de la tombe W57 se trouvait dans une tombe dont la structure ménageait un espace vide : la dissymétrie de l'encroûtement ne signifie donc pas toujours que le vase avait initialement été placé en position couchée.

La fermeture des vases : un critère rarement discriminant

Que le vase ait été debout ou couché, il est très fréquent que son embouchure ait été fermée. On a pu utiliser pour cela les couvercles d'origine des récipients qui en sont habituellement pourvus : le couvercle était encore en place sur la lékanè de la tombe A1 ou sur l'embouchure du stamnos de la tombe W48, alors que celui-ci avait basculé sur le fond du sarcophage. Ce peut également être au moyen d'une coupe, par exemple pour l'hydrie de la tombe N1. Il n'est pas certain que tous les vases placés dans des tombes architecturées aient été bouchés (cratère laconien de la tombe Z122) mais il reste bien sûr possible qu'il y ait eu une fermeture en matière organique (tissu, cuir¹¹, bois ou liège). Il est très probable que les réceptacles d'enchytrismes ont été systématiquement fermés,

ne serait-ce que pour protéger un temps le petit cadavre des infiltrations de la terre qui comblait la fosse. Des pierres plates plus ou moins régularisées ont parfois été trouvées plaquées contre l'embouchure des amphores (fig. 1). Bien souvent aussi, le « bouchon » est constitué par le fond d'une oenochoè ou d'une hydrie qui a été épannelé avec soin de manière à s'adapter à l'ouverture du réceptacle funéraire : les fouilleurs ont à maintes reprises noté qu'il y avait les restes de deux grands vases, envisageant alors la présence de deux tombes en partie remaniées.

Dans un cas cependant, l'examen du couvercle a apporté une précieuse information. La position du stamnos qui constitue le réceptacle funéraire de la tombe B64 n'a pas été enregistrée lors de la fouille. Dans le matériel recueilli figure un fragment sommairement découpé dans la panse d'un pithos, qui montre sur sa face concave une plage vaguement circulaire encroûtée de calcite blanche (fig. 3), dont le diamètre (9 à 9,5 cm) est à peine inférieur à celui de l'embouchure du stamnos (11 cm). Si le vase avait été couché, le « couvercle » appuyé sur chant contre le bord du vase, le dépôt de calcite n'aurait pas été aussi régulier et il n'aurait certainement pas été exempt de toute inclusion de terre. Le vase était donc debout, coiffé par son « bouchon » en céramique : il s'agit très vraisemblablement d'un dépôt à crémation¹².

La découpe du contenant : des méthodes diverses, un indice pertinent

Dès 1977, M. Cébeillac-Gervasoni publiait la photographie très démonstrative de la tombe A55 en signalant que le corps avait été « introduit par une ouverture pratiquée dans la panse du vase » (Cébeillac-Gervasoni 1976-1977, p. 597 et pl. CXXIX). Si le fait est évident parce que l'amphore est parfaitement conservée, il n'en va pas de même lorsque le réceptacle funéraire est fragmentaire, *a fortiori* s'il est incomplet. Le constat nécessite un examen attentif de tous les tessons, mais l'enjeu est d'importance : si le réceptacle funéraire a une embouchure trop étroite, il était nécessaire de découper un orifice d'un diamètre suffisant pour permettre le passage du cadavre, même d'un enfant en bas âge¹³,

⁹ La tombe Sb2 est plutôt mal documentée. On sait cependant qu'il s'agit d'une fosse quadrangulaire profonde (0,65 m) dans laquelle se trouvait un stamnos. Elle a livré les restes partiels non brûlés d'un enfant, ainsi que quelques os brûlés d'un autre enfant de moins de 10 ans, dont on peut supposer qu'ils pouvaient initialement avoir été placés dans le stamnos. Quoi qu'il en soit, il est manifeste que la fosse, qui mesure 1,20 m de long pour une largeur moyenne de 0,69 m, a été creusée en relation avec l'inhumation et non avec le dépôt à crémation.

¹⁰ Des formations analogues affectent parfois la partie des squelettes qui émergeait au-dessus de la nappe d'argile infiltrée qui tapisse le fond de certains sarcophages.

¹¹ Ainsi, l'hydrie de la tombe Z114 a été découpée à la base du col ; tout autour de l'ouverture, des trous de petit calibre ont été forés au travers de la paroi, très probablement pour y passer une cordelette destinée à maintenir en place une fermeture souple.

¹² En outre, l'encroûtement de calcite à l'intérieur du stamnos paraît répondre à un gradient vertical plutôt que latéral.

¹³ Tout dépend évidemment de l'âge au décès. L'argument développé ne tient sans doute pas pour un fœtus de quelques mois *in utero*, ce qui est le cas de l'un des défunts dont les restes étaient conservés dans la cruche de la tombe Y13. Les données classiques de l'obstétrique indiquent que pour un sujet à terme, le diamètre de la tête est d'environ 9 cm, mais il n'est sans doute pas question d'imaginer ici une introduction « en force » : un diamètre de 11 à 12 cm paraît être un minimum pour qu'il soit possible d'introduire le corps par le col du récipient. Il faut bien sûr envisager des diamètres beaucoup plus importants pour des enfants de quelques années.

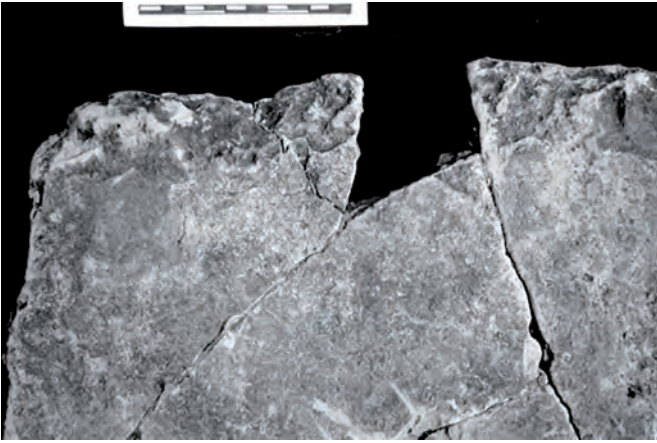


Fig. 4. Traces de découpe au burin sur la face interne de l'amphore corinthienne A de la tombe E9 (photo H. Duday).

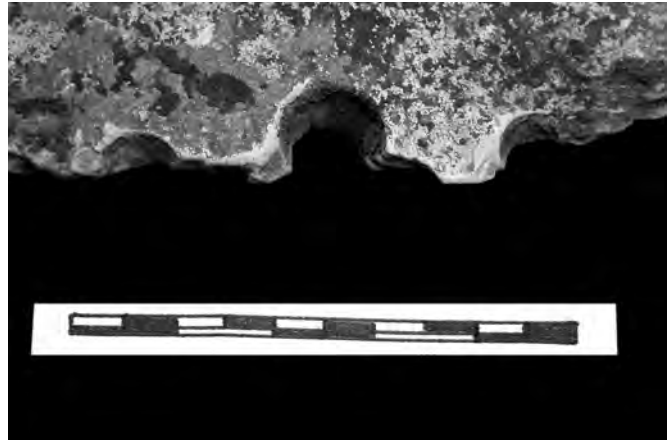


Fig. 5. Trous de trépan régulièrement espacés visibles sur le bord du volet découpé dans la panse d'une amphore corinthienne de la fin du VIII^e s. (Tombe C156, photo H. Duday).

alors que cela ne s'imposait évidemment pas pour les fragments osseux brûlés collectés après la crémation du corps¹⁴.

Les indices qui témoignent de la découpe dépendent évidemment de la méthode utilisée, celle-ci étant elle-même conditionnée par l'épaisseur et la texture de la paroi :

- les signes les mieux documentés concernent une découpe linéaire pratiquée au ciseau ou au burin, avec des coups consécutifs qui déterminent une série continue d'enlèvements en écailles ; leur emplacement (36 occurrences sur la face interne, 15 sur la face externe, les deux localisations se rencontrant parfois sur le même vase) et leur longueur (de quelques millimètres à plus de 3 cm parfois) dépendent de l'inclinaison donnée au tranchant de l'outil (**fig. 4**). Lorsqu'il s'agit de petits coups répétés, la section est comme « mâchée », sans qu'il se produise de véritables écaillures (8 observations).
- Dans d'autres cas, on observe des perforations avec un large ébrasement squameux sur la face interne, espacées de quelques centimètres (6 observations) ; elles résultent de coups portés à l'aide d'un instrument pointu (pointerolle) entre lesquels la paroi a ensuite été détachée, probablement par percussion. Sur l'amphore corinthienne A de la tombe C167 (milieu ou troisième quart du VII^e s.), des perforations beaucoup plus rapprochées (les impacts sont distants de 1 à 3 cm) décrivent une ligne convexe longue d'une quinzaine de centimètres, à partir de laquelle un volet de 27 cm sur 20 cm a été soulevé par un effet de levier.

¹⁴ On connaît néanmoins un exemple de sépulture secondaire à crémation où un opercule circulaire a été ouvert dans la paroi du réceptacle cinéraire, une amphore de Bétique (nécropole romaine du Pauvadou à Fréjus dans le Var : Gébara, Béraud 2008, p.100) ; celle-ci contenait aussi de nombreux vases d'accompagnement dont plusieurs n'auraient à l'évidence pas pu passer par le col, d'où sans doute la nécessité de découper l'amphore.

- Une technique très originale s'observe sur l'amphore de la tombe C156 (probablement dernier quart du VIII^e s. ou tout début du VII^e s.) : elle consiste en une succession de trous parfaitement circulaires exécutés au trépan (10,2 mm sur la face externe, 7, 2 mm sur la face interne) et espacés de 2 cm environ, qui délimitent le pourtour complet d'une ellipse mesurant approximativement 30,5 cm sur 20 cm ; le volet qui a ensuite été détaché par percussion légère a de ce fait un contour dentelé (**fig. 5**).

- La paroi peut également avoir été découpée par sciage ou incision à la pointe sèche selon un segment rectiligne (amphore attique SOS de la tombe C209, première moitié ou milieu du VII^e s.) ou deux segments perpendiculaires (amphore corinthienne A de la tombe A55, troisième quart du VIII^e s.), à partir duquel ou desquels le volet a ensuite été détaché par un effet de levier (**fig. 6-7**).

- Enfin, la même technique du sciage ou de l'incision à la pointe sèche peut avoir été utilisée pour réaliser une découpe horizontale (11 cas attestés) ou oblique (2 cas) qui fait tout le tour du récipient, soit quelques centimètres au-dessus du fond (amphore étrusque de la tombe E38, probablement vers le second quart ou le milieu du VII^e s., hydrie de la tombe B111 : **fig. 8**), soit à mi-hauteur de la panse ou un peu au-dessus (c'est en général le cas des amphores à paroi très mince, par exemple les amphores de Samos, sur lesquelles la découpe au burin ou à la pointe est irréalisable).

Quelques vases semblent avoir également été découpés à l'horizontale mais nettement plus haut, juste au-dessous de la base du col, par une série de percussions au burin.

Au total, il a été observé des traces de découpe certaines sur 75 vases, probables sur 44. À l'inverse, l'absence de



Fig. 6. Amphore corinthienne du troisième quart du VIII^e s., avec le volet découpé dans la panse (Tombe A55, photo M. Cébeillac-Gervasoni).

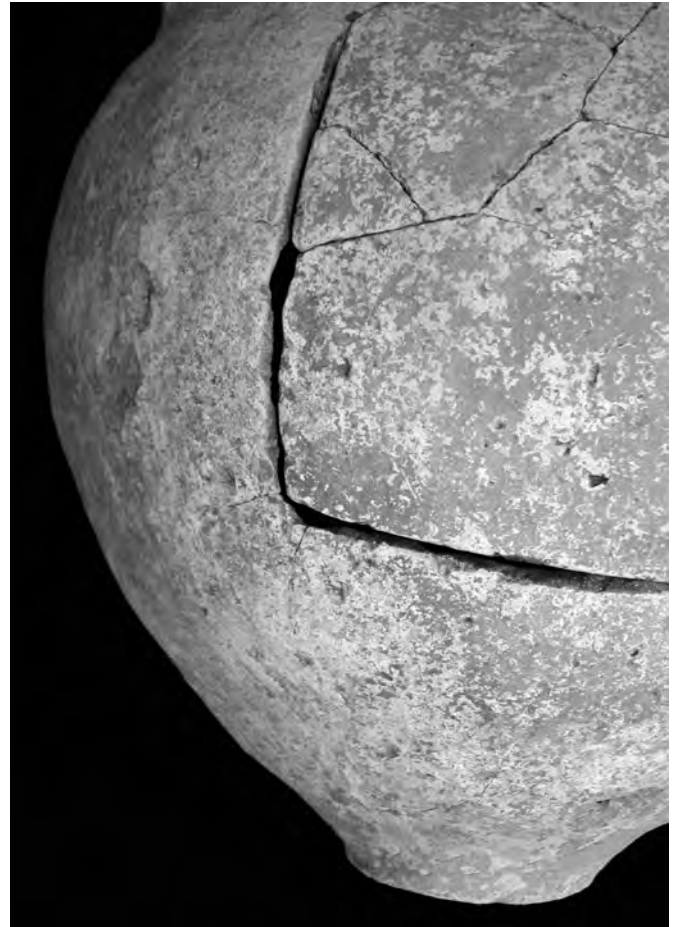


Fig. 7. Détail de la découpe de l'amphore A55, avec deux profondes incisions orthogonales réalisées au moyen d'une scie ou d'une pointe sèche (photo H. Duday).

découpe est certaine pour 55 vases, probable pour 9. Les observations ne sont pas significatives dans 182 cas (vases trop incomplets, impacts en nombre insuffisant, plâtrage interne « invasif » lors de la reconstitution...).

Si l'on considère les 25 vases qui contenaient des os brûlés, l'absence de découpe est certaine pour 19 réceptacles, probable pour un autre, et il est impossible de se prononcer pour les 5 restants. Les observations sont à première vue moins tranchées en ce qui concerne les 22 vases qui ont livré des restes humains non brûlés : 7 découpes avérées plus une probable, mais également 7 cas certains plus un probable pour lesquels il n'y a pas eu de découpe, enfin 6 observations inexploitable. En réalité, les 8 vases non découpés sont tous des pithoi de grandes dimensions avec un col d'un diamètre suffisant (entre 203 et 400 mm) pour qu'il soit possible d'y faire passer le corps d'un petit enfant. On note d'ailleurs que, parmi les 22 pithoi qu'a livrés cette nécropole, le seul qui ait été découpé est un pithos crétois beaucoup plus fermé que tous les autres (B85, diamètre à

l'ouverture 143 mm) ; 11 (plus 3 probables) ne sont pas découpés, les 7 derniers n'étant pas observables.

D'autres formes ne montrent jamais de traces d'ouverture : le stamnos surtout, qui semble être exclusivement dévolu aux tombes à crémation, mais aussi la chytra, la caccabè, le cratère et l'amphorette de table, la pyxis, la lékanè ou le lopas (chacune de ces trois dernières formes n'étant toutefois représentée que par un seul exemple). Certaines hydries ont été découpées, d'autres non (respectivement 9 cas plus 3 probables et 6 cas plus 3 probables, 38 cas indéterminés). Beaucoup d'amphores ont été découpées : 57 cas certains plus 37 probables, 101 non observables pour seulement 3 amphores non découpées : une amphore cycladique (E7) dont la forme est au demeurant très proche de celle des stamnoi, et de manière moins certaine deux amphores corinthiennes A (C213 et E29) qui se signalent par un diamètre du col très élevé (148 mm et 164 mm), de sorte que, comme pour les pithoi, il n'était peut-être pas nécessaire d'aménager une ouverture plus large.



Fig. 8. L'hydrie de la tombe B111 encore en place dans la tombe. La découpe horizontale très régulière, pratiquée quelques centimètres au-dessus du fond, est ici évidente (photo M. Cébeillac-Gervasoni).

En fin d'analyse, il subsiste 40 vases qui n'ont pas livré de restes osseux (ou dont les restes osseux qu'ils contenaient n'ont pas été conservés), dont les archives de fouille n'indiquent pas la position dans le sol, pour lesquels l'encroûtement ne permet pas de rattraper cette information (dépôt diffus, dépôt absent ou non observable, vase trop incomplet pour que l'on puisse juger d'une éventuelle dissymétrie) et pour lesquels il est impossible de savoir si le vase a été ou n'a pas été découpé. Parmi ces récipients, les 12 amphores et les 2 pithoi ont toutes les chances de correspondre à des enchytrismes, alors que le cratère ou stamnos de la tombe E44 est probablement le réceptacle d'une tombe à crémation. Restent donc 9 hydries, 9 chytrai et 7 vases de forme indéterminée pour lesquels il semble absolument

impossible de trancher, ces 25 vases restés « muets » représentant un peu moins de 7% de l'effectif des sépultures dans des réceptacles en céramique. Par rapport au constat initial (13% seulement de vases ayant livré des restes osseux), la proportion entre tombes exploitables et tombes inexploitable est plus qu'inversée. On voit donc l'intérêt qu'il y a à revisiter de manière systématique les archives des fouilles anciennes et le matériel qui en est issu. Dans le cas présent, l'entreprise aura été ardue et de longue haleine, puisqu'il a fallu examiner chacun des tessons de 365 vases pour la plupart brisés en de très nombreux fragments, noter les caractéristiques des dépôts de calcite et de terre et chercher les indices de découpe. Les résultats nous semblent cependant être à la mesure de l'effort consenti.

Bibliographie

- Blandin 2007** : BLANDIN (B.) – A propos des sépultures en vase d'Erétrie .
In : Mazarakis Ainian (A.) dir., *Oropos and Euboea in the Early Iron Age. Acts of an International Round Table (Volos, 18-20 June 2004)*. Volos, University of Thessaly Publications, 2007, p. 195-211.
- Cébeillac-Gervasoni 1975** : CÉBEILLAC-GERVASONI (M.) – Les nécropoles de Mégara Hyblaea. *Kokalos*, XIX, 1975, p. 3-36, XVIII pl.
- Cébeillac-Gervasoni 1976-1977** : CÉBEILLAC-GERVASONI (M.) – Une étude systématique sur les nécropoles de Mégara Hyblaea : l'exemple d'une partie de la nécropole méridionale. *Kokalos*, XX, 1976-1977, p. 587-597, pl. CXVII-CXXXI.
- Duday 2006** : DUDAY (H.) – *Lezioni di Archeotatanatologia. Archeologia funeraria e antropologia di campo*. Rome, Soprintendenza archeologica di Roma et École française de Rome, 2006.
- Duday 2009** : DUDAY (H.) – *The Archaeology of the Dead. Lectures in Archaeothanatology*. Oxford et Oakville, Oxbow, 2009.
- Gébara, Béraud 2008** : GÉBARA (C.), BÉRAUD (I.) – Les nécropoles antiques de Fréjus. *Les Dossiers de l'Archéologie*, 330, 2008, p. 100-103.
- Gentili 1954** : GENTILI (G. V.) – Megara Hyblaea (Siracusa). Scoperta di nuove tombe arcaiche della necropoli meridionale. *NSA*, 1954, p. 390-402.
- Gras 1975** : GRAS (M.) – Nécropole et Histoire : quelques réflexions à propos de Mégara Hyblaea. *Kokalos*, XIX, 1975, p. 37-53.

Sul deposito votivo di Monte Casale in Sicilia

Rosa Maria Albanese Procelli*

Résumé. *L'article examine le dépôt archaïque découvert à Monte Casale en Sicile, qui se compose d'une très grande quantité d'armes en fer et d'objets en bronze. L'auteur propose une discussion sur le statut social des dédicants et la nature du culte dans le cadre du débat sur l'identification présumée du site avec la colonie secondaire de Syracuse, Kasménai, et sur la signification problématique de l'habitat associé à ce sanctuaire.*

Abstract. *The Author examines the Archaic offerings, discovered at Monte Casale, in Sicily, which consist of a large quantity of iron weapons and bronze objects. She proposes a discussion about the social status of those who dedicated these offerings and the nature of the cult itself, in the debate about the presumed identity of the site, sometimes identified as the Syracusan sub-colony of Kasménai, and about the problematical significance of the dwelling associated to this sanctuary.*

A 12 km a Nord-Ovest di Palazzolo Acreide si eleva a m. 910 s.l.m. l'altura di Monte o Serra Casale¹ (Ispica, Ragusa) nella valle superiore dell'Irminio, in posizione dominante le vie di comunicazione dell'area ad Est del fiume Dirillo e a Sud del Monte Lauro, che con i suoi 986 m di altezza costituisce il fulcro del sistema idro-orografico dell'area.

Essa è sede di un insediamento di età arcaica (fine VII-seconda metà IV sec. a.C.), sovrapposto ad un più antico villaggio del Bronzo antico (Marotta D'Agata, Moreschini 1992, con bibl.). Le ricerche sistematiche nel sito furono avviate sotto la direzione di Paolo Orsi negli anni 1927, 1928, 1929, 1931 (Orsi 1928, 1930, 1931). Furono effettuate quattro campagne di scavo: le prime due nell'abitato arcaico portarono all'individuazione del villaggio del Bronzo antico; la terza interessò l'abitato e portò alla scoperta di un grande deposito votivo con armi;

la quarta riguardò la necropoli. Paolo Orsi non poté dare una pubblicazione analitica dei risultati, che sono ancora sostanzialmente inediti. Un resoconto di sintesi si deve a T. J. Dunbabin (Dunbabin 1948, pp. 100-102), il quale si avvale delle informazioni avute da Rosario Carta, che aveva redatto una planimetria generale della città (edita in Voza 1968-69, p. 360, tav. LXIX).

Negli anni Sessanta del Novecento la ripresa degli scavi a Monte Casale da parte della Soprintendenza Archeologica di Siracusa ha interessato le abitazioni e i lati orientale e meridionale del muro del temenos, portando all'individuazione di altre punte di lancia, frammenti architettonici e pochi frammenti di statuette votive di tipologia non precisata (Voza 1968-69, p. 360).

Una proposta di identificazione del centro con la sub-colonia siracusana di *Kasménai*, fondata dai Siracusani nel 644-43 a.C., una ventina di anni dopo Akrai (Thuc. VI, 5, 2-3), è stata formulata da B. Pace (Pace 1935, p. 183) e T. J. Dunbabin (Dunbabin 1948, p. 102) e ripresa da A. Di Vita, che lo considera una piazzaforte con carattere militare, fondata da Siracusa in funzione anti-sicula (Di Vita 1956, 1985). Tale ipotesi è da allora ampiamente accolta².

Di recente l'identità dell'insediamento di Monte Casale è al centro di un fervido dibattito sulla colonizzazione secondaria, tra i fautori di una interpretazione in chiave indigena delle armi del deposito e del centro³, non necessariamente interpretabile come "sub-colonia"⁴.

Le fonti (Erodoto 7, 155, 2) attribuiscono a *Kasménai* lo statuto di *polis* e riferiscono di *gamoroi* ritornati a Siracusa, dopo essersi rifugiati in essa: un episodio considerato il segno di un rapporto conflittuale con Siracusa e di una indipendenza politica della città (Erdaş 2006, pp. 45-46). Va considerato che, al contrario di Camarina, per Casmene e Akrai non sono indicati ecisti, per cui queste ultime non sembrano avere lo statuto di "colonie" (Greco 2009, p. 257).

* Università di Catania.

Desidero esprimere la mia gratitudine alla dott.ssa B. Basile per l'autorizzazione alla schedatura e al rilievo grafico dei materiali e per aver agevolato in ogni modo, insieme alla dott.ssa A. Crispino, il lavoro presso il Museo di Siracusa. I disegni sono di M. Puglisi.

¹ IGM 1: 25.000, 273 II NO Vizzini.

² Ad es. Voza 1973, 1976-77, 1980, 1995; Coarelli, Torelli 1984, p. 298-300; Veronese 2006, pp. 286-289, 301, n. 73. P. Orsi riteneva il centro identificabile con *Herbessos*: Orsi 1928.

³ Melfi 2000 (recensione in Greco 2000); Greco 2009.

⁴ Tesi ribadita in Di Vita 2003, che ritiene le armi spoglie sottratte agli indigeni battuti dalla popolazione guerriera residente nel centro. In Erdaş 2006 il sito viene considerato un *phourion* con funzione militare.

Casmene non batté moneta e il termine *polis* utilizzato nel passo citato di Erodoto potrebbe essere usato in senso urbanistico e non politico (De Luna 2009, p. 76).

Non ci sembra inutile riconsiderare in questa sede molto sinteticamente lo stato attuale dell'evidenza archeologica relativa al centro, base imprescindibile per ogni riflessione, con particolare riferimento alla documentazione pertinente al grande deposito votivo. Si tratta di poche osservazioni preliminari a una edizione analitica del deposito, che va inquadrato in una considerazione interpretativa globale dell'evidenza proveniente dal centro, ancora quasi completamente inedita.

Il deposito votivo

La scoperta del deposito votivo, sinora il più grande deposito di armi in ferro rinvenuto in Sicilia, avvenne nell'agosto del 1929 lungo il lato meridionale del tempio all'interno del temenos. Già in precedenza un certo numero di punte di lancia erano state ritrovate dai contadini (Orsi 1928, p. 78). Oltre al materiale conservato presso il Museo Archeologico di Siracusa, gruppi di armi sono citati in collezioni private, come quella Judica di Palazzolo Acreide, nella quale nel 1931 erano 139 armi⁵. A. Di Vita riferisce di più di 600 fra punte di lancia e di giavellotti e altri oggetti, in massima parte di età arcaica, considerando questa documentazione una prova, insieme alla frequenza di armi ritrovate nelle case, che, qualunque fosse la divinità onorata nel tempio, "il nucleo della popolazione greca del luogo era costituita da guerrieri" (Di Vita 1956, p. 193).

Non sono note le precise condizioni di ritrovamento dei materiali, se si tratta cioè di una o più favisse o stipi in cui venivano raccolte le armi dedicate (come farebbe ritenere il riferimento a "grandi depositi delle armi" nell'inventario da parte di P. Orsi) o se queste o alcune di esse furono trovate in giacitura primaria nel luogo in cui furono deposte dai dedicanti.

La quasi totalità dei reperti è pertinente al mondo maschile (armi, armature, strumenti) e mancano oggetti che possano ascrivere alla sfera muliebre, se si escludono forse i pochissimi oggetti di ornamento bronzei. Non sono note, almeno sinora, indicazioni relative a ritrovamenti di vasellame e coroplastica, tranne pochi frammenti segnalati per quest'ultima categoria, inediti (v. *supra*).

⁵ Museo di Siracusa, inv. 2826-2842: Di Vita 1956, p. 193, nota 66. Dalla Collezione Judica provengono armi, conservate nei depositi del Museo Archeologico di Lentini: Lentini 2000, p. 156, nota 14, figg. 9-12. Per alcune punte di lancia dal deposito: Tokyo 1984, n. 661-662; Melfi 2000, figg. 5-6, inv. 49085, 49080.

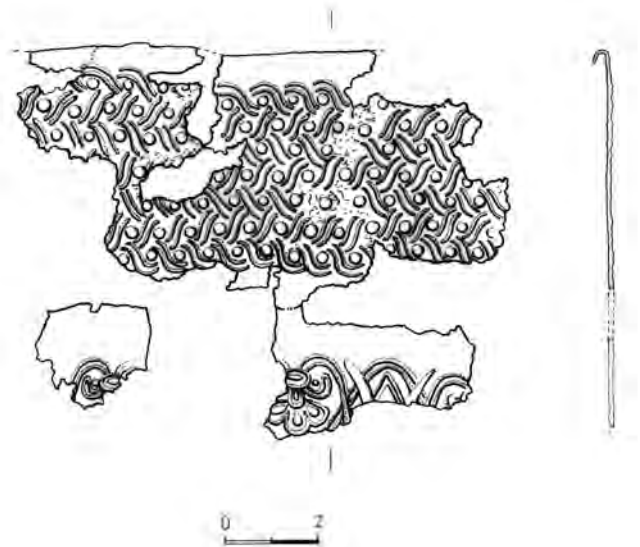


Fig. 1. Monte Casale, deposito votivo. Frammenti di scudo in bronzo.

La documentazione archeologica

Sulla base dei registri inventariali del Museo Archeologico di Siracusa, redatti da Paolo Orsi (n. 49072/49151), il deposito, almeno per la parte conservata in questo Museo, si compone di 222 oggetti in ferro, 37 reperti in bronzo e 7 elementi in osso, per un totale quindi di 266 manufatti, oltre a vari lotti di frammenti bronzei non quantificabili. Essendo in corso la schedatura del materiale conservato presso il Museo di Siracusa, non è possibile al momento fornire una stima quantitativa effettiva del materiale ed una corretta valutazione statistica delle presenze di armi difensive e offensive e delle altre classi, né una classificazione crono-tipologica complessiva.

Il gruppo di materiali si compone di diverse classi, in prevalenza ma non esclusivamente pertinenti ad armi. Si dà qui di seguito un elenco delle diverse categorie di oggetti, in base alle descrizioni curate da P. Orsi negli inventari.

Materiali in bronzo

- Armature miniaturistiche (schinieri, scudi, elmo, corazza): almeno 5 esemplari,
- Armi miniaturistiche: 3 punte di lancia,
- Cinque cuspidi di freccia,
- Una impugnatura di daga (?),
- Un frammento di strigile,
- Frammenti vari di lamine, decorate a sbalzo e lisce, talora piegate,
- Frammenti di fili contorti,
- Chiodi: tre esemplari,
- Anelli non digitali di diverse dimensioni,

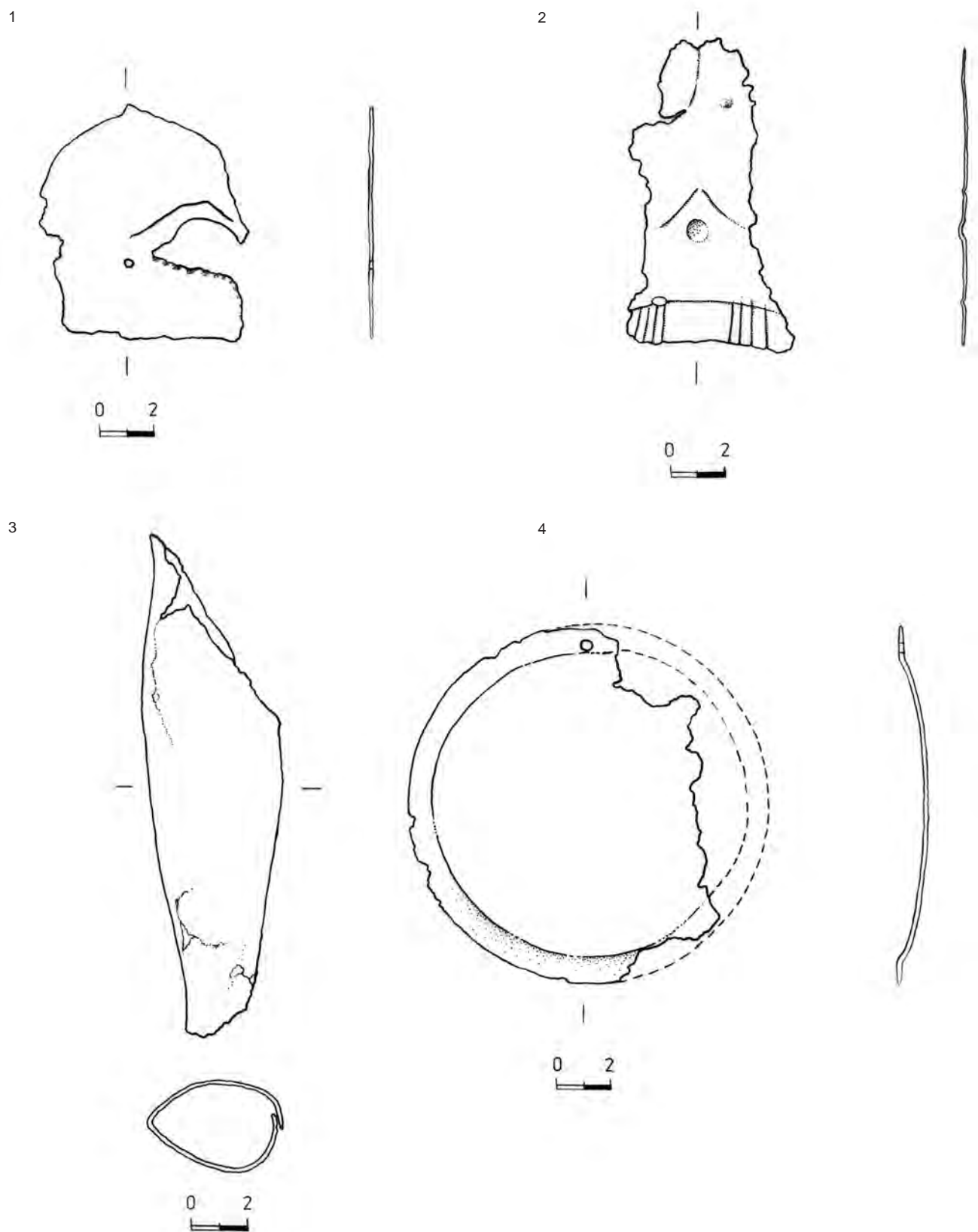


Fig. 2. Monte Casale, deposito votivo. Armature miniaturistiche in bronzo.

- Oggetti di ornamento: una armilla; una fibula; un ago saccale,
- Un frammento di statuetta (avambraccio).

Materiali in ferro

- Spade, daghe o pugnali: ca. 9 esemplari,
- Cuspidi di lancia con dimensioni che vanno dai 50 ai 20,5 cm. circa: ca. 61 esemplari,
- Cuspidi di giavellotto, di lunghezza inferiore ai 20 cm.: ca. 114 esemplari,
- Puntali di lance: ca. 23 esemplari.
- Cuspidi di freccia: 3 esemplari,
- Pugnali con impugnatura a codolo: 11 esemplari,
- Pugnale con impugnatura a lingua da presa: 1 esemplare,
- Coltelli: 3 esemplari, di cui uno a lama curva monotagliante,
- Scalpelli: 3 esemplari, uno a verga, due con immanicatura a cannone.

Materiali in osso

- Frammenti di lame; un pomello di spada o pugnale.

In questa sede, in attesa del completo rilevamento grafico dei materiali, ci si limita a discutere brevemente alcuni oggetti pertinenti ad alcune classi funzionali attestate nel deposito.

Materiali in bronzo

Tra di essi sono attestati alcuni esempi di armi e armature miniaturistiche. Tra queste ultime, uno scudo bronzeo miniaturistico (inv. 49142, diam. cm. 6,7, **fig. 2,4**), che riproduce lo scudo rotondo oplitico, e uno schiniere (inv. 49138, alt. cm. 9,3, **fig. 2,3**) che richiama gli schinieri anatomici in uso nel VII-VI secolo a.C. (Snodgrass 1991, pp. 66-69).

La corazza inv. 49148 (alt. cm. 5,6, **fig. 2,2**) presenta l'interessante caratteristica della riproduzione, al di sotto del corsetto di tipo anatomico, delle pieghe della corta tunica che era indossata al di sotto di esso e che era visibile dalla vita in giù. Tale tunica sostituisce prima del 600 a.C. una sorta di patta di cuoio indossata sotto il corsetto (Snodgrass 1991, p. 69).

L'elmo miniaturistico inv. 49148 (alt. cm. 4,3, **fig. 2,1**) riproduce un elmo di tipo corinzio, vicino per la forma delle paragnatidi a tipi della prima metà del VI sec. a.C.⁶

Tra le armi miniaturistiche bronzee sono due esemplari (inv. 49151, fig. 3, 1-2), di cui uno (lung. cm. 8,2, **fig. 3,2**) per la brevità della lama rispetto alla lunghezza dell'immanicatura sembra una punta di giavellotto. Punto

di lancia in bronzo miniaturistiche sono attestate in Grecia nel santuario di Olimpia e in altri luoghi di culto⁷.

In Sicilia l'offerta di armi in bronzo miniaturizzate non rientra "normalmente" nella tradizione indigena. Non ne sono note ad esempio nel santuario di Polizzello presso Mussomeli (Caltanissetta), che ha restituito una grande quantità di materiali metallici, tra cui punte di lancia in ferro (Panvini, Guzzone, Palermo 2009). Si ritrovano invece tra le offerte votive di città coloniali greche, come ad Himera, dove una deposizione in relazione con il tempio A, datato tra gli ultimi due decenni del VII e il primo venticinquennio del VI sec. a.C., contiene numerosi scudi miniaturistici bronzei e fittili⁸. Un piccolo scudo fittile fu rinvenuto nella stipe arcaica dell'Athénaion di Siracusa⁹.

In Magna Grecia offerte di armi miniaturistiche sono note in luoghi di culto della Calabria, Basilicata e Campania (Parra 2006; La Torre 2011). In Grecia la presenza di armature miniaturistiche (schinieri, elmi, scudi) è attestata nei principali santuari, come in quelli di Olimpia, Delfi, Egina, Apollo Epikourios a Bassae (Baitinger 2001, p. 80, con bibl.) e in particolare a Creta (Snodgrass 1978).

A proposito del significato delle riproduzioni miniaturistiche di armi e armature del deposito votivo dell'Athénaion di Ialysos, M. Martelli osserva che esse possono costituire "dediche di carattere 'economico', in quanto provenienti da ceti militari meno abbienti quali quelli mercenari", ma anche avere una "connessione con un rito di passaggio di un giovane all'età adulta, affidata alla forma simbolica della miniaturizzazione al momento di assumere una funzione militare" (Martelli Cristofani 2003, p. 469).

Le particolari valenze che assumono le armi miniaturistiche nella società greca in riti collegati ai passaggi di età sono state suggerite da P. G. Guzzo proprio in riferimento ai ritrovamenti di Monte Casale¹⁰.

Tra gli oggetti in bronzo del deposito, i tre frammenti di lamina inv. 49140 con decorazione a sbalzo, di cui uno non ricomponibile (**fig. 1**), sono pertinenti ad uno scudo del tipo c.d. argivo. Esempi caratterizzati da bordo decorato a treccia multipla con occhi e con fregio a palmette e fiori di loto nella fascia contigua convessa sono attestati ad Olimpia.¹¹ Frammenti di scudo con bordo a treccia multipla sono stati ritrovati in Sicilia a Monte

⁷ Baitinger 2001, pp. 80, 238, n. 1347-1350, tav. 67, con bibl. sulla distribuzione.

⁸ Allegro 1993, pp. 64-72; Vassallo 2005, p. 126, fig. 230; Spatafora 2006, p. 216.

⁹ Orsi 1919, c. 581-582, fig. 170. V. anche per Monte San Mauro: Orsi 1911, c. 776, fig. 41.

¹⁰ Guzzo 2011, p. 208, con riferimento a Masseria 1999.

¹¹ Bol 1989, pp. 12, 113-114, n. A 202-206, tav. 11, forma 4 d delta.

⁶ Kunze, Schleif 1938-39, pp. 108-109, tav. 38-39; Pflug 1988, pp. 73-86; Bottini 1993, pp. 83-84.

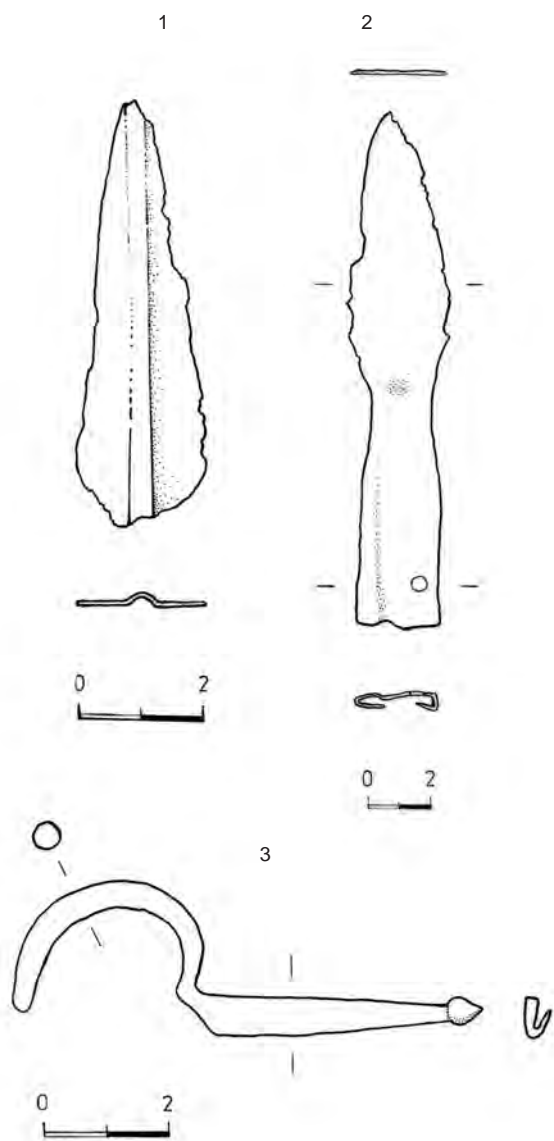


Fig. 3. Monte Casale, deposito votivo. Armi miniaturistiche e fibula in bronzo.

Bubbonia nella tomba a blocchi/1955 della necropoli NE, con corredo della fine del VI - inizi del V sec. a.C. (Pancucci, Naro 1992, p. 90, n. 271).

Tra gli scarsi oggetti di ornamento, interessante, anche ai fini cronologici, è l'unica fibula sinora individuata nel deposito (inv. 49151, lungh. cm. 7,5, **fig. 3,3**), ascrivibile al tipo 278.1 "fibule ad arco leggermente ingrossato e staffa lunga con sezione a J e bottone terminale" della classificazione Lo Schiavo: esso ha una distribuzione esclusivamente pugliese di area centro-meridionale, ad eccezione di un esemplare da Melfi, e una cronologia tra la seconda metà del VI e il V sec. a.C. (Lo Schiavo 2010, pp. 579-582).

Materiali in ferro

Tra le poche spade, l'esemplare inv. 49073 (lungh. cm. 34, **fig. 4,2**) ha riscontro nel santuario di Olimpia in un esemplare datato al tardo arcaismo (Baitinger 2001, pp. 77, 234, tav. 64, 132). In Sicilia una spada in ferro dello stesso tipo fa parte del corredo della tomba 21 di Valle Oscura (Marianopoli, Caltanissetta) della fine del VI sec. a.C. (Panvini 2006, p. 86, tav. III.1). Com'è noto, l'armamento oplitico arcaico prevedeva l'adozione di una spada corta, a lama curvilinea monotagliante (*machaira* o *kopis*) o a lama dritta bitagliante con guardia cruciforme cui si ricorreva per il combattimento corpo a corpo, una volta perduta o spezzata la lancia (Snodgrass 1991, pp. 129-130, figg. 52-54). Esempi di spade a lama curvilinea asimmetrica sono attestate anche nel deposito di Monte Casale (inv. 49074).

Il tipo di spada corta a lama retta con guardamani a "crocera" è diffuso in ambiente italico tra il VI e la prima metà del IV sec. a.C. Un esemplare con guardamani allungato fa parte del corredo della tomba Crucinia 17/71 nella necropoli Ovest di Metaponto, datato intorno alla metà del V sec. a.C. (Bottini 1993, p. 123, n. 1). In Calabria spade corte dello stesso tipo sono state rinvenute nel grande deposito di Calderazzo di Medma e nel santuario urbano a Punta Stilo a Kaulonia (Parra 2006, p. 229).

Tra le punte di lancia in ferro componenti il deposito si riscontra una grande varietà tipologica, tra forme di dimensioni superiori o inferiori ai 30 cm., con lama fornita di alette ampie o strette e di costola più o meno pronunciata. Alcuni tipi a lama più o meno stretta¹² o con lama ad alette ampie alla base¹³ hanno paralleli in Grecia in età arcaica¹⁴.

A forme di tradizione indigena siciliana risale l'esemplare inv. 49081 (lungh. cm. 38, **fig. 7,3**) caratterizzato da lunga lama con due fori alla base, che deriva da tipi in bronzo della fine dell'VIII/prima metà del VII sec. a.C.¹⁵ Lunghe lame in ferro con alette a base rettilinea sono proprie della produzione indigena nel VI secolo in Sicilia¹⁶. A forme indigene in bronzo si rapportano anche le punte di lancia inv. 49082 (lungh. att. cm. 40,3, **fig. 6,1**) e inv. 49094

¹² Inv. 49095, lungh. cm. 30,6, **fig. 7,1**; inv. 49096, lungh. cm. 28,4, **fig. 7,2**; inv. 49092, lungh. att. cm. 31,5, **fig. 5,1**; inv. 49093, lungh. cm. 30,2, **fig. 5,3**.

¹³ Inv. 49077, lungh. att. cm. 49,7, **fig. 6,2**.

¹⁴ Esigenze di brevità non rendono possibile una discussione tipologica con confronti puntuali, per i quali si rimanda ad altra sede. In generale per i tipi qui illustrati: Baitinger 2001, *passim*.

¹⁵ Albanese Procelli 1993, p. 179, tipo M3B1, figg. 28-33. La forma è attestata in Grecia ad Olimpia in esemplari in ferro: Baitinger 2001, p. 169, n. 748, tav. 28, variante B8a, di derivazione italiana, fine VIII-prima metà VII sec. a.C. Per la presenza di forme di tradizione indigena tra le cuspidi di lancia a M. Casale: Melfi 2000.

¹⁶ Panvini, Guzzone, Palermo 2009, p. 50 n. 18, 71 n. 92, santuario arcaico sull'acropoli di Polizzello.

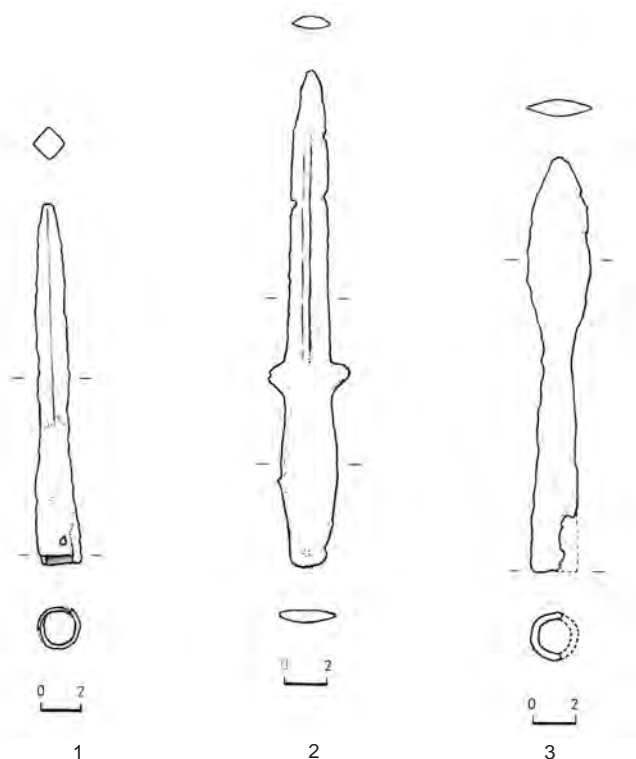


Fig. 4. Monte Casale, deposito votivo. Armi in ferro.

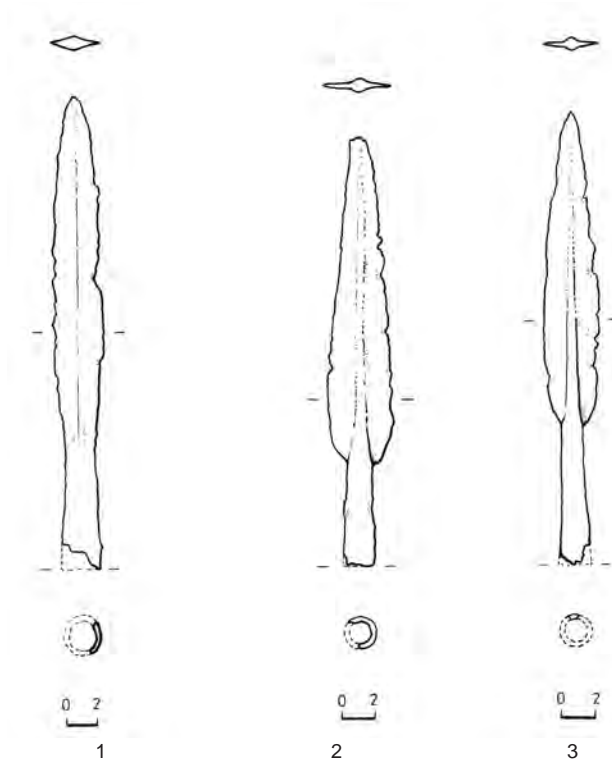


Fig. 5. Monte Casale, deposito votivo. Armi in ferro.

(lung. att. cm. 28,5, **fig. 5,2**), che ha riscontro ad Olimpia nella forma B9a Baitinger, documentata in contesti che si collocano tra la fine dell'VIII/inizi VII sec. a.C. e il VII secolo a.C.¹⁷. La forma è attestata in Italia meridionale nella prima metà del VI sec. a.C.¹⁸.

Tra le punte di giavelotto, che costituiscono una grande percentuale tra le armi dedicate nel tempio di M. Casale, l'esemplare inv. 49087 (lung. cm. 20, **fig. 4,3**) ha riscontro ad Olimpia in esemplari di età arcaica¹⁹, mentre il puntale di lancia in ferro inv. 49128 (lung. cm. 17,4, **fig. 4,1**) è simile ai "vierkantige Saurotere" caratterizzati in Grecia in età arcaica e classica da una grande variabilità tipologica²⁰.

Tra i materiali di ferro del deposito qui non illustrati, sono alcuni pugnali a lama triangolare e immanicatura a codolo (inv. 49117), di un tipo documentato in Sicilia a Naxos (Lentini 2000, p. 157, n. 14, fig. 18) e a Gela (Panvini, Sole 2005, p. 72, cat. III. CVIII), che ha riscontro in Grecia ad Olimpia (Baitinger 2001, p. 74, 231, n. 1300, tav. 63, 1300).

Il culto

Il tempio, datato intorno al 600 a.C., non era necessariamente dedicato a Ares, come riteneva P. Orsi, ma più probabilmente ad una divinità femminile. Il problema del significato delle offerte di armi in luoghi di culto e dell'identificazione delle divinità cui erano destinate è stato affrontato ampiamente in letteratura.

Se si considera la Magna Grecia, offerte di armi sono presenti in *Heraia*, *Athenaia* o *Persephoneia*²¹. Oggi si tende a ritenere che l'offerta di armi sia indirizzata a divinità femminili dalle prerogative molteplici. La presenza di armi miniaturistiche insieme a armi reali potrebbe indicare che "non si tratti di doni tesi a celebrare la vittoria sui nemici sconfitti, bensì di offerte legate al valore simbolico che le armi dovevano possedere per i devoti, connesso al loro *status* di guerrieri." Il possesso delle armi costituisce uno dei simboli del passaggio all'età adulta e "le armi sono spesso presenti nei rituali iniziatici" del mondo greco (Cardosa 2002, p. 101).

¹⁷ Baitinger 2001, p. 50, 174, n. 793, 794, 795, tav. 34, con riscontri in esemplari bronzei siciliani.

¹⁸ Bottini 1993, p. 74, n. 2-3, t. Chiaromonte-Sotto La Croce 170.

¹⁹ Baitinger 2001, pp. 46-47, 159, n. 641, 642, tav. 23.

²⁰ Olimpia: Baitinger 2001, pp. 71-72, 221-222, n. 1210, 1211, con bibl. sulla distribuzione.

²¹ Di recente Cardosa 2002; La Torre 2002, 2011; Parra 2006, con bibl.

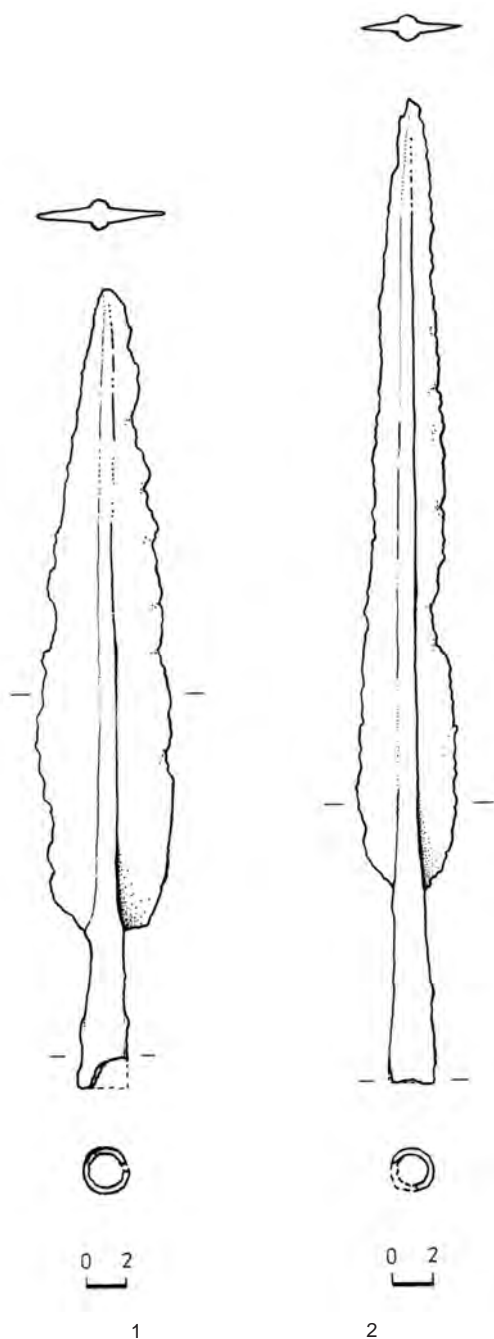


Fig. 6. Monte Casale, deposito votivo. Armi in ferro.

In Sicilia nel temenos alle foci del torrente Santa Venera a Naxos sono state ritrovate 20 cuspidi di lancia e di giavelotto in ferro, in associazione con materiali databili agli ultimi decenni del VII secolo a.C. In questo caso, il ritrovamento di un frammento di idria che reca graffito il nome di Hera permette di identificare il culto prestato nel sacello A. La peculiarità di queste offerte di armi consiste nel fatto che esse fanno parte di alcune *thysiai*, condizione che ha permesso di proporre che

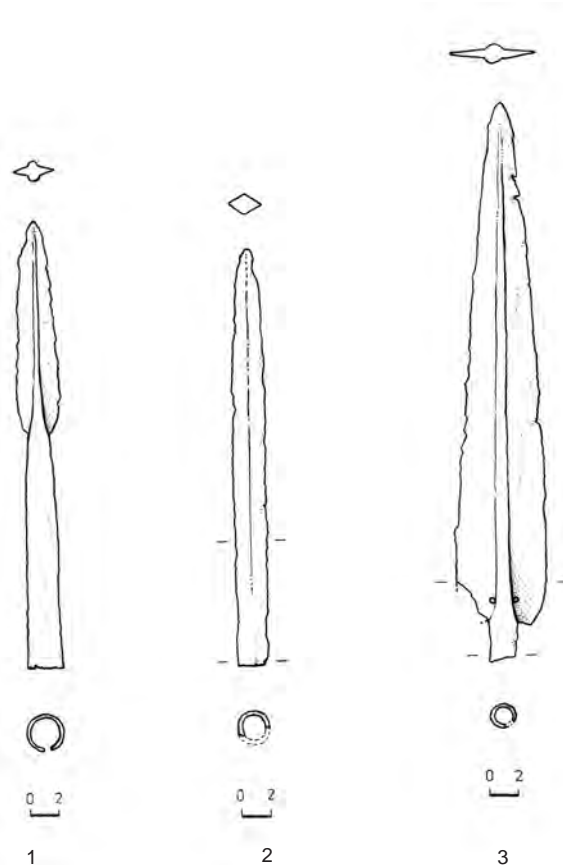


Fig. 7. Monte Casale, deposito votivo. Armi in ferro.

non si tratti di offerte, ma di strumenti rituali, riferibili a “pratiche connesse con l’*ephebeia* o a iniziazioni di carattere gentilizio” (Lentini 2000, pp. 156-159).

A proposito del santuario sul pianoro di Himera esso è considerato dedicato fin dai primi tempi della colonia a Athena (Vassallo 2005, p. 69). Una punta di lancia in bronzo venne ritrovata da P. Orsi negli scavi dell’*Athénaion* di Siracusa “nella parte interna della fondazione Nord del tempio arcaico” in associazione a vasi protocorinzi e fu ritenuta un’offerta relativa a una vittoria sugli indigeni del luogo (Orsi 1919, col. 228, 243, fig. 163).

È legittimo pensare anche per il culto praticato nel tempio di Monte Casale ad una divinità femminile, forse identificabile con Hera (Parise Presicce 1985) o con Athena, per la cui individuazione potrebbe essere utile la conoscenza della tipologia delle statuette votive ritrovate nel temenos (v. *supra*).

Poiché una comprensione delle caratteristiche delle pratiche religiose di una comunità non può prescindere da una lettura dell’evidenza archeologica globale relativa ad essa, si considerano qui di seguito sinteticamente le attuali conoscenze relative all’abitato, alle pratiche funerarie, all’evidenza epigrafica.

L'abitato

Sinora non c'è nessuna indicazione relativa a un livello protostorico che indichi l'esistenza di un villaggio indigeno precedente all'età arcaica. Le capanne individuate al di sotto dell'insediamento in un'area meridionale del pianoro sono infatti più antiche di molti secoli (Bronzo antico, facies di Castelluccio, 2200-1430 a.C. ca.) e sono definite impropriamente "sicule".

Il sito posto su un pianoro ad elevata altitudine, difeso naturalmente, ha il carattere di una fortezza (Tréziny 2009, p. 174). L'ampio pianoro su cui si estende l'abitato (m. 1370 x 450), di difficile accesso sui lati Nord, Est e Sud, è dotato di una fortificazione individuata sui lati Nord e Ovest (Tréziny 1986, 2006).

Recenti osservazioni di Henri Tréziny chiariscono l'assetto urbanistico dell'abitato, per il quale era in discussione l'apparente assenza di assi viari cui si collegassero ortogonalmente gli *stenopoi*, con la proposta dell'esistenza di un asse principale in senso Est-Ovest, una *plateia* probabilmente non rettilinea, a partire dalla quale sono state tracciate le vie Nord-Sud (Tréziny 2009).

Nell'estremità occidentale più elevata del pianoro è ubicata l'area sacra con l'unico tempio sinora noto, di cui sono state messe in luce le fondazioni: esso ha una cella molto allungata (m. 27 x 7,50) priva inizialmente di colonne, cui secondo Orsi venne aggiunta una peristasi alla fine del VI sec. a.C. (Romeo 1989, n. 14). I rivestimenti fittili del tempio, provenienti dagli scavi Orsi, sono attribuibili a due fasi decorative: il rivestimento risalente al momento più antico ha significative somiglianze con le terrecotte architettoniche del tesoro dei Geloi ad Olimpia, datato al 560 a.C., a cui si avvicina anche nelle modiche dimensioni. Tale rivestimento ha subito un rifacimento più tardo, databile probabilmente nell'ultimo venticinquennio del VI sec. a.C. (Ciurcina 1985).

Lo studio dei materiali recuperati all'interno delle abitazioni contribuirebbe alle conoscenze sulla vita quotidiana degli abitanti: si tratta di strumenti agricoli, spiedi, accette, morsi da cavallo, utensili di bronzo, pesi da telaio fittili e litici. Dalle case provengono anche alcune armi, tra cui punte di giavellotto, e strumenti come coltelli, punteruoli, scalpelli. Sono inoltre attestati lingotti discoidali di bronzo e *aes rude*, che documentano un'attività metallurgica *in loco*²².

Secondo T. J. Dunbabin il materiale greco più antico dalle abitazioni è del Corinzio antico e in generale i ritrovamenti sembrano assegnabili più al VI che al V, anche se la città sembra ancora esistente nel IV sec. a.C. Lo

studioso conclude per una data dell'insediamento non anteriore alla fine del VII secolo e sottolinea che nessuno dei ritrovamenti archeologici sembra risalire ad una cronologia intorno al 643 a.C., data storica della fondazione di *Kasménai* (Dunbabin 1948, pp. 101-102).

Dall'abitato sono editi sinora alcuni elementi fittili (Voza 1973, pp. 130-131, n. 399-400) e un altorilievo in pietra raffigurante una figura muliebre reggente una colomba (un attributo generalmente collegato anche a culti di Hera), datato alla prima metà del VI sec. a.C., rinvenuto nel 1923 presso una sorgente sul versante Sud del monte²³.

Le pratiche funerarie

La necropoli fu esplorata nelle campagne di scavo del 1928-29 ed è inedita, tranne per pochi materiali²⁴. T. J. Dunbabin riferisce di pratiche funerarie a suo avviso divergenti da quelle praticate a Siracusa. Esse consistono in incinerazioni primarie "in the rock-cut grave" con il corredo e tutti i resti coperti con terra: un rituale comune nel VII e inizi del VI secolo a Ialiso, ma raro nelle colonie rodie della Sicilia (Dunbabin 1948, p. 101).

Nell'inventario del Museo di Siracusa sono registrate 153 tombe, non tutte con indicazioni del corredo. Spesso sono descritti materiali con tracce di combustione, che indicano che essi erano deposti sopra o presso il rogo. La maggior parte delle tombe contiene uno o due oggetti, mentre sono rare quelle con cinque, sei e sette oggetti, tra cui sono la tomba 14 comprendente anche un'anfora attica e la tomba 123 con un'accettina bitagliante in ferro. Si constatarebbe quindi una relativa limitatezza quantitativa di oggetti nei corredi, una condizione che trova maggiore riscontro in ambiente coloniale piuttosto che autoctono nella Sicilia arcaica, dove la ridondanza e iterazione del vasellame è una caratteristica della mentalità di ostentazione e prestigio indigena. Va appurato se siano presenti forme di tradizione indigena, come scodelle monoansate e brocchette a bocca trilobata, ampiamente diffuse nei corredi indigeni arcaici.

La documentazione epigrafica

Sono note dal sito tre iscrizioni, di cui due datate al VI sec. a.C.:

²³ Museo Archeologico di Siracusa, inv. 47041: Voza 1973, p. 132, cat. 402; Panvini, Sole 2009, p. 201, cat. VI/103. Per l'interpretazione come statua di culto: Melfi 2000, p. 40, fig. 4; Greco 2000, p. 229. Per il rapporto della matrice di antefissa a testa femminile (Voza 1973, n. 399) col culto delle ninfe: Pelagatti 2006, p. 347.

²⁴ Voza 1973, pp. 131-132, n. 401, phiale mesomphalos, t. 10; n. 403, ariete fittile, t. 7; Dunbabin 1948, p. 245, neck-anfora di Euthymides, t. 98.

²² Museo Archeologico di Siracusa, inv. 49203: "una focaccetta di br. ridotta a circa la metà, dm. mm. 147, molte altre ridotte o in frantumi, ed addirittura in blocchetti informi di *aes rude*." (P. Orsi).

1. iscrizione funeraria in alfabeto di tipo occidentale dalle pendici del monte, incisa su una lastra di calcare: “Io sono il monumento di Kratéas, il figlio di Bionaiou (?)”²⁵.

2. un testo metrico in alfabeto occidentale rosso, sempre inciso su lastra di calcare, dall’abitato: è un testo di natura giuridica con negligenze di scrittura e errori ortografici, relativo all’acquisto da parte di due genitori (*Kallikrates* e la madre *Aisa*) del terreno per la sepoltura loro e del figlio. Tale epigrafe indicherebbe un individuo di possibile origine mista greco-indigena²⁶.

3. Dall’area del tempio proviene un frammento in calcare (alt. cm. 17,5) con tracce di decorazione incisa e resti di una iscrizione conservata per sole cinque lettere (inv. 49124: “iracho”) tra le quali il segno a ‘tridente’ nel valore rosso di *chi* tipico degli alfabeti rossi, in cui rientra il secondo alfabeto siracusano dagli inizi del VI sec. a.C. (Guarducci 1964-65, p. 467).

Problematica è invece l’attribuzione a Monte Casale di una iscrizione in alfabeto blu di tipo orientale conservata al Metropolitan Museum di New York, datata agli inizi del V sec. a.C., trovata presso Akrai ma senza nessuna indicazione di provenienza sicura.²⁷ Si tratta di un decreto che sancisce l’immissione in una *polis*, con pieni diritti, di un gruppo di stranieri equiparati ai *gamoroi*. La redazione in alfabeto di tipo orientale lascerebbe proporre secondo M. Guarducci e G. Manganaro un’attribuzione a Selinunte (Manganaro 1965, p. 194, con bibl.).

Dall’abitato provengono inoltre tre frammenti di tegole iscritte a stecca (inv. 49244) recanti segni alfabetici seguiti da tacche verticali, generalmente interpretate come segni numerici, forse destinati all’assemblaggio dei pezzi. Un quarto frammento conserva una lettera dipinta.

Qualche considerazione

E’ problematico proporre considerazioni conclusive nello stato attuale delle conoscenze, così limitate sull’evidenza relativa ai diversi settori in cui si manifesta la vita di una comunità. Ci si limita quindi ad alcune osservazioni provvisorie:

1. Il sito non sembra abitato da indigeni in periodo immediatamente precedente all’età arcaica.

2. Per quanto riguarda il deposito, la cronologia dei materiali sinora esaminati è collocabile tra gli inizi del VI e il V secolo a.C. Questi termini non sono quelli superiori e inferiori della durata delle offerte, che possono ovviamente dedursi dalla totalità dei materiali, ancora da esaminare. Una cronologia più antica, ma non necessariamente precedente alla fine del VII secolo, possono avere le punte di lancia in ferro risalenti a prototipi indigeni in bronzo di fine VIII/VII sec. a.C.

3. In riferimento alla qualità delle offerte, esse sono allusive al mondo maschile e in particolare a quello della guerra (Melfi 2000; Greco 2000). La totale assenza di ceramiche e la scarsa presenza di coroplastica sono certamente insolite e andrebbe appurato se siano realistiche o dovute a una situazione contingente, cioè al fatto che è stata sinora individuata negli scavi sono una parte, sia pure consistente, delle offerte al tempio.

Le armi in ferro offerte sono sia di tipo greco sia di tipo indigeno: queste ultime potrebbero essere di dedicanti indigeni e non necessariamente un bottino di guerra. Come in Magna Grecia (Bottini 1993), nella Sicilia arcaica indigena venne acquisito l’armamento offensivo e difensivo proprio dell’oplismo greco, ma in maniera non generalizzata e parziale (Albanese Procelli 2005). Se va ancora compreso lo *status* degli offerenti di armi reali, l’offerta di armi e armature miniaturistiche sembrerebbe più comprensibile all’interno di un sistema sociale greco, se si considera che al momento tale tipo di offerta non è documentata in santuari indigeni della Sicilia, a meno che si voglia considerarle, meno plausibilmente, dediche di frequentatori allogeni.

4. Le pratiche funerarie con il rito a incinerazione primaria sembrano di tipo greco. Sono indispensabili maggiori precisazioni su di esse e sulla qualità dei corredi per un giudizio più corretto su questo aspetto della comunità, importante per il riconoscimento della sua identità.

5. La documentazione epigrafica sinora nota è in lingua greca.

E’ certamente necessaria una più ampia discussione sul sito, considerando le complesse implicazioni che presenta l’area di frontiera in cui esso si trova, nel retroterra indigeno tra gli interessi delle due colonie di Gela e Siracusa, tra possibili conflittualità tra coloni e indigeni, ma anche con rapporti inter-etnici dagli equilibri instabili, come indica l’alleanza di Camarina con i Siculi nel 553 a.C. contro Siracusa. Si intravedono dinamiche complesse da comprendere alla luce di modelli che sappiano leggere una realtà, caratterizzata da *facettes multiples*, attraverso i dati polisemici e talora soggetti a interpretazione non univoca dell’evidenza archeologica, non trasferibile se non con cautela “sul piano evenemenziale” (Greco 2009, p. 257). L’edizione dell’intero deposito e (auspicabilmente) dei contesti abitativi, funerari, sacri dell’insediamento appare imprescindibile per una lettura il più possibile aderente alla realtà storica.

²⁵ Dubois 1989, pp. 110-111, n. 103; Manganaro 1965, p. 193; Manganaro 1976-77, p. 254.

²⁶ Dubois 1989, n. 104; Manganaro 1965, pp. 192-197, ritiene che il padre “deve essere nato da madre priva di cittadinanza, sicuramente una sicula”. In Manganaro 1994, p. 130, per la presenza di alcune forme ioniche, si suppone una convivenza di “qualche famiglia di calcidesi” con gente dorica. Cfr. Erdas 2006, p. 47.

²⁷ Secondo Dunbabin 1948, p. 415 proviene forse da M. Casale; Di Vita 1956, p. 195 suppone che possa appartenere al materiale rinvenuto nel temenos. A favore dell’attribuzione a M. Casale: Erdas 2006, p. 46; contro: De Luna 2009.

Bibliografia

- Albanese Procelli 1993:** ALBANESE PROCELLI (R. M.) – *Ripostigli di bronzi della Sicilia nel Museo Archeologico di Siracusa*. Palermo, Accademia Nazionale di Scienze, Lettere e Arti, 1993.
- Albanese Procelli 2005:** ALBANESE PROCELLI (R. M.) – Sepolture di guerrieri della prima metà del V secolo a.C. nella Sicilia interna: l'evidenza da Montagna di Marzo. In: Miccichè (C.), Modeo (S.), Santagati (L.) dir., *Diodoro Siculo e la Sicilia indigena. Atti del Convegno di Studi, Caltanissetta 21-22 maggio 2005*. Palermo, Regione Siciliana, Assessorato dei beni culturali ed ambientali e della pubblica istruzione, 2006, pp. 109-120.
- Allegro 1993:** ALLEGRO (N.) – Il santuario di Athena sul Piano di Himera. In: *Di terra in terra. Nuove scoperte archeologiche nella provincia di Palermo, 18 aprile 1991, Museo Archeologico Regionale di Palermo*. Palermo, Arti Grafiche Siciliane, 1993, pp. 64-72.
- Baitinger 2001:** BAITINGER (H.) – *Die Angriffswaffen aus Olympia*. Berlin e New York, W. De Gruyter, 2001 (Olympische Forschungen XXIX).
- Bol 1989:** BOL (P. C.) – *Argivische Schilde*. Berlin e New York, W. De Gruyter, 1989.
- Bottini 1993:** BOTTINI (A.) – *Armi. Gli strumenti della guerra in Lucania*. Bari, Edipuglia, 1993.
- Cardosa 2002:** CARDOSA (M.) – *Il dono di armi nei santuari delle divinità femminili in Magna Grecia*. In: Giunilia-Mair (A.), Rubinich (M.) dir., *Le arti di Efesto. Capolavori in metallo dalla Magna Grecia*. Milano, Silvana Editoriale, 2002, pp. 99-103.
- Ciurcina 1985:** CIURCINA (C.) – Nuovi rivestimenti fittili da Naxos e da altri centri della Sicilia orientale. In: *Il tempio greco in Sicilia. Architettura e culti. Atti della I Riunione Scientifica della Scuola di Perfezionamento in Archeologia classica dell'Università di Catania, Siracusa 24-27 novembre 1976*. Catania, Università di Catania, Istituto di Archeologia, 1985, pp. 66-81 (CronA 16, 1977).
- Coarelli, Torelli 1984:** COARELLI (F.), TORELLI (M.) – *Sicilia. Guide Archeologiche Laterza*. Bari, Ed. Laterza, 1984.
- De Luna 2009:** DE LUNA (M. E.) – *Camarina sub-colonia di Siracusa: dalla fondazione al conflitto*. In: Lombardo, Frisone 2009, pp. 75-86.
- Di Vita 1956:** DI VITA (A.) – La penetrazione siracusana nella Sicilia sud-orientale alla luce delle più recenti scoperte archeologiche. *Kokalos*, II, 1956, pp. 177-205.
- Di Vita 1985:** DI VITA (A.) – L'urbanistica. In: Pugliese Carratelli (G.) dir., *Sikanie. Storia e civiltà della Sicilia greca 3*. Milano, Istituto Veneto di Arti Grafiche, 1985, pp. 361-414.
- Di Vita 2003:** DI VITA (A.) – Ancora Casmene: una nota. *PP*, CCCXXVIII, 2003, pp. 66-70.
- Dubois 1989:** DUBOIS (L.) – *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*. Roma, École française de Rome, 1989.
- Dunbabin 1948:** DUNBABIN (T. J.) – *The Western Greeks*. Oxford, The Clarendon Press, 1948.
- Erdas 2006:** ERDAS (D.) – Forme di stanziamento militare e organizzazione del territorio nel mondo greco: i casi di Casmene e Brea. In: *Guerra* 2006, pp. 45-55.
- Greco 2000:** GRECO (E.) – Note di topografia e urbanistica. *AION*, n. s. VII, 2000, pp. 223-233.
- Greco 2009:** GRECO (E.) – Intervento. In: Lombardo, Frisone 2009, pp. 257-258.
- Guarducci 1964-65:** GUARDUCCI (M.) – Gli alfabeti della Sicilia arcaica. *Kokalos*, X-XI, 1964-65, pp. 465-480.
- Guerra 2006:** *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.), Arte, prassi e teoria della pace e della guerra*, I-II, Pisa, Edizioni della Normale, Scuola Normale Superiore, 2006.
- Guzzo 2011:** GUZZO (P. G.) – *Fondazioni greche. L'Italia meridionale e la Sicilia (VIII e VII sec. a.C.)*. Roma, Carocci Editore, 2011.
- Kunze, Schleif 1938-39:** KUNZE (E.), SCHLEIF (H.) – Bericht über die Ausgrabungen in Olympia. V, 3, Winter 1938-39 - *JDAI*, 56, 1941, Suppl.
- La Torre 2002:** LA TORRE (G. F.) – *Un tempio arcaico nel territorio dell'antica Temesa. L'edificio sacro in località Imbelli di Campora San Giovanni*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2002.
- La Torre 2011:** LA TORRE (G. F.) – Le lance di Temesa e le offerte di armi nei santuari di Magna Grecia e Sicilia in epoca arcaica. *Quaderni di Archeologia Università di Messina*, N. S. I, 2011, pp. 67-104.
- Lentini 2000:** LENTINI (M. C.) – Armi a Naxos dalle mura e dal santuario. In: Berlingò (I.) et al. dir., *Damarato. Studi di antichità classica offerti a Paola Pelagatti*. Milano, Electa, 2000, pp. 155-166.
- Lombardo, Frisone 2009:** LOMBARDO (M.), FRISONE (F.) dir. – *Colonie di colonie: le fondazioni sub-coloniali greche tra colonizzazione e colonialismo*. Atti del Convegno Lecce 22-24 giugno 2006. Galatina, Congedo Editore, 2009.
- Lo Schiavo 2010:** LO SCHIAVO (F.) – *Le fibule dell'Italia meridionale e della Sicilia dall'età del bronzo recente al VI secolo a.C.* Stuttgart, Franz Steiner, 2010 (Prähistorische Bronzefunde XIV, 14).
- Manganaro 1965:** MANGANARO (G.) – Ricerche di antichità e di epigrafia siceliote. *ArchCl*, XVII, 1965, pp. 183-210.
- Manganaro 1976-77:** MANGANARO (G.) – Intervento. *Kokalos*, XXII-XXIII, 1976-77, I, pp. 253-257.
- Manganaro 1994:** MANGANARO (G.) – Per una storia della "chora Katanaia". In: *Stuttgarter Kolloquium zur Historischen Geographie des Altertums*, 4, 1990. Amsterdam, A. M. Kakkert, 1994, pp. 127-174 (Geographica Historica, 7).
- Marotta D'Agata, Moreschini 1992:** MAROTTA D'AGATA (A. R.), MORESCHINI (S.) – Monte Casale. In: Nenci (G.), Vallet (G.) dir. – *Bibliografia Topografica della Colonizzazione Greca in Italia e nelle isole tirreniche*. X. Pisa e Roma, Scuola Normale Superiore, École française de Rome, Centre J. Bérard Naples, 1992, pp. 289-296.
- Martelli Cristofani 2003:** MARTELLI CRISTOFANI (M.) – Armi miniaturistiche da Ialysos. In: Fiorentini (G.), Caltabiano (M.), Calderone (A.) dir., *Archeologia del Mediterraneo. Studi in onore di E. De Miro*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2003, pp. 467-472.
- Masseria 1999:** MASSERIA (C.) – ...Et venerem et proelia destinat... (Hor. *Carm.* III, 13, 5). Riti di passaggio in un santuario di Banzi. *Ostraka*, 8, 1999, pp. 469-490.
- Melfi 2000:** MELFI (M.) – Alcune osservazioni sul cosiddetto tempio di Ares a Monte Casale-Kasmenai. *Geo-archeologia*, II, 2000, pp. 39-48.
- Orsi 1911:** ORSI (P.) – Di un'anonima città siculo-greca a Monte S. Mauro presso Caltagirone (Scavi dal 1903 al 1905). *MonAnt*, XX, 1911, col. 729-850.
- Orsi 1919:** ORSI (P.) – Gli scavi intorno all'Athenaion di Siracusa negli anni 1912-1917. *MonAnt*, XXV, 1919, col. 353-754.
- Orsi 1928:** ORSI (P.) – Miscellanea Sicula. V. Abitato Sic. I sotto un abitato greco a Monte Casale presso Giarratana (Siracusa). *Bullettino di Paleontologia Italiana*, XLVIII, 1928, pp. 75-78.
- Orsi 1930:** ORSI (P.) – Campagne di scavi nella Sicilia orientale nel 1930. *BdA*, XXIV, 1930, pp. 143-144.

- Orsi 1931:** ORSI (P.) – Notiziario archeologico sulla Sicilia orientale. *Il mondo classico*, I, 2, 1931, pp. 40-52.
- Pace 1935:** PACE (B.) – *Arte e Civiltà della Sicilia antica*. I. Milano, Genova, Roma e Napoli, III Società Anonima Editrice Dante Alighieri, 1935-1949.
- Pancucci, Naro 1992:** PANCUCCI (D.), NARO (M. C.) – *Monte Bubbonia. Campagne di scavo 1905, 1906, 1955*. Roma, G. Bretschneider, 1992.
- Panvini 2006:** PANVINI (R.) – Ceramica attica per i Sicani. In: La Genière (J. de) dir., *Cahiers du Corpus Vasorum Antiquorum. I. Les clients de la céramique grecque*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2006, pp. 85-91.
- Panvini, Guzzone, Palermo 2009:** PANVINI (R.), GUZZONE (C.), PALERMO (D.) dir. – *Polizzello. Scavi del 2004 nell'area del santuario arcaico dell'acropoli*. Palermo, Regione Siciliana Assessorato dei Beni Culturali, Ambientali e della Pubblica Istruzione, 2009.
- Panvini, Sole 2005:** PANVINI (R.), SOLE (L.) – *L'acropoli di Gela. Stipi, depositi o scarichi*. Roma, G. Bretschneider Editore, 2005.
- Panvini, Sole 2009:** PANVINI (R.), SOLE (L.) dir. – *La Sicilia in età arcaica. Dalle apoikiai al 480 a.C.: contributi dalle recenti indagini archeologiche*. Palermo, CRICD, 2009.
- Parisi Presicce 1985:** PARISI PRESICCE (C.) – L'importanza di Hera nelle spedizioni coloniali e nell'insediamento primitivo delle colonie greche alla luce della scoperta di un santuario periferico di Selinunte. *ArchCl*, XXXVII, 1985, pp. 44-83.
- Parra 2006:** PARRA (M. C.) – Armi per una dea, in Magna Grecia: alcune considerazioni a proposito di nuove testimonianze kauloniati. In: *Guerra* 2006, I, pp. 227-241.
- Pelagatti 2006:** PELAGATTI (P.) – Tipi inediti orari di antefisse arcaiche tra Sicilia e Magna Grecia. Soggetti e culti. In: Edlund (I.) et al. dir., *Deliciae Fictiles III. Architectural Terracottas in Ancient Italy: New Developments and Interpretations. Proceedings of the International Conference Held at the American Academy in Rome, November 7-8, 2002*. Oxford, Oxbow Books, 2006, pp. 433-451.
- Pflug 1988:** PFLUG (H.) – Korinthische Helme. In: *Antike Helme*. Mainz, Römisch-Germanisches Zentralmuseum, 1988, pp. 65-106.
- Romeo 1989:** ROMEO (I.) – Sacelli arcaici senza peristasi nella Sicilia greca. *Xenia*, 17, 1985, pp. 5-54.
- Snodgrass 1978:** SNODGRASS (A. M.) – Cretans in Arcadia. In: *Antichità cretesi. Studi in onore di Doro Levi*, II. Catania, Università di Catania, Istituto di Archeologia, 1978, pp. 196-201 (Cronache di Archeologia, 13, 1974).
- Snodgrass 1991:** SNODGRASS (A. M.) – *Armi ed armature dei Greci*. Roma, L'“Erma” di Bretschneider, 1991.
- Spatafora 2006:** SPATAFORA (F.) – Vincitori e vinti: sulla deposizione di armi e armature nella Sicilia di età arcaica. In: *Guerra* 2006, pp. 215-226.
- Tokyo 1984:** *Mostra della Sicilia greca*. Tokyo, Fuji Art Museum, 1984.
- Tréziny 1986:** TRÉZINY (H.) – Les techniques grecques de fortification et leur diffusion à la périphérie du monde grec d'Occident. In: Leriche (P.), Tréziny (H.) dir., *La fortification dans l'histoire du monde grec. Actes du Colloque International, Valbonne décembre 1982*. Paris, CNRS, 1986, pp. 185-200.
- Tréziny 2006:** TRÉZINY (H.) – Les fortifications archaïques dans le monde grec colonial d'Occident. In: *Guerra* 2006, pp. 256-266.
- Tréziny 2009:** TRÉZINY (H.) – De Mégara Hyblaea à Sélinonte, de Syracuse à Camarine: le paysage urbain des colonies et de leurs sous-colonies. In: Lombardo, Frisone 2009, pp. 161-181.
- Vassallo 2005:** VASSALLO (S.) – *Himera città greca. Guida alla storia e ai monumenti*. Palermo, Regione Siciliana, Assessorato dei beni culturali e ambientali e della pubblica istruzione, 2005.
- Veronese 2006:** VERONESE (F.) – *Lo spazio e la dimensione del sacro. Santuari greci e territorio nella Sicilia arcaica*. Padova, Esedra Edizioni, 2006.
- Voza 1968-69:** VOZA (G.) – Intervento. *Kokalos*, XIV-XV, 1968-69, pp. 359-360.
- Voza 1973:** VOZA (G.) – Monte Casale. In: Pelagatti (P.), Voza (G.) – *Archeologia nella Sicilia orientale*. Naples, Centre J. Bérard, 1973, pp. 129-132.
- Voza 1976-77:** VOZA (G.) – L'attività della Soprintendenza alle Antichità della Sicilia orientale. *Kokalos*, XXII-XXIII, 1976-1977, I, pp. 551-586.
- Voza 1980:** VOZA (G.) – Casmene. In: Gabba (E.), Vallet (G.) dir., *La Sicilia antica, I 3: Città greche e indigene di Sicilia: documenti e storia*. Napoli, Storia di Napoli e della Sicilia Soc. Ed., 1980, pp. 529-536.
- Voza 1995:** VOZA (G.) – Kasmenai. In: *Enciclopedia dell'Arte Antica Classica e Orientale, II Suppl., 1971-1994*, III. Roma, Istituto dell'Enciclopedia Treccani, 1995, pp. 174-175.

Himera. Casa VI 5: un tentativo di analisi funzionale

Oscar Belvedere*

Résumé. *L'auteur propose l'analyse fonctionnelle d'une maison fouillée en 1972 sur le plateau de la cité grecque d'Himère (Sicile) tout en soulignant la difficulté à réinterpréter une fouille ancienne. Observant qu'à Himère, il n'existe pas de maison-type, il part de la description de la maison VI 5 (structures bâties et mobilier) pour en proposer une lecture sociologique et économique de l'utilisation domestique. Demeure parmi les plus vastes de la ville du V^e s. av. J.-C., elle est composée de trois parties (l'une consacrée à l'activité de stockage, une aile publique et une aile privée) qui témoignent de sa connaissance des schémas domestiques connus en Grèce métropolitaine, notamment à Athènes, et de sa parfaite intégration dans les canons culturels grecs.*

Abstract. *The Author proposes, while emphasizing the difficulty of reinterpreting an old excavation, a functional analysis of a Himerean house which has been excavated in 1972. Noting that at Himera there is not a typical house plan, he begins with the description of structures and materials from House VI 5 and proposes a sociological and economical interpretation of their domestic use. House VI 5 is one of the largest houses in the city in the fifth century B.C. consisting of three parts (one for storage, a public place, and a private one) and attests that Himereans knew and used new domestic patterns from metropolitan Greece, in particular in Athens, and were actively involved in spreading cultural Greek models.*

L'Isolato III dell'abitato di Himera fu scavato nel 1972 da Elena Epifanio e da me (fig. 1)¹. Riprendere dopo quaranta anni lo studio dell'abitazione 5 della zona VI non è facile², soprattutto riprenderlo con una ottica – l'analisi funzionale – molto diversa da quella con cui venne effettuato lo scavo. Gli anni '70 furono in Sicilia anni di grande interesse da parte degli archeologi per le colonie greche³, ma

questo interesse era rivolto soprattutto all'urbanistica e, nel campo della cultura abitativa, alla planimetria e alla tipologia architettonica delle case, da cui, come allora era usuale, si riteneva di potere in gran parte ricavare indicazioni di tipo funzionale. Il modello era il celebre scavo di Olinto, magistralmente pubblicato da Robinson, Graham e Mylonas tra il 1938 e il 1954. L'opinione degli scavatori di Olinto che nella città calcidica fosse individuabile una casa-tipo, che si ripeteva uguale per dimensioni e distribuzione degli spazi, se non in tutta, in buona parte della città, spingeva noi che indagavamo estesamente un'altra colonia greca a scavare alla ricerca di tipologie architettoniche e poi a studiare i risultati dello scavo in quest'ottica.

In realtà ci accorgemmo ben presto che il nostro approccio non funzionava del tutto e, infatti, nel commento conclusivo sull'abitato⁴, pur intitolato "Tipologia e sviluppo delle abitazioni", si giungeva alla conclusione che ad Himera non vi era una casa-tipo⁵ e si riteneva anche probabile che i diversi vani delle case non avessero avuto una funzione esclusiva nell'arco della loro vita⁶.

La situazione stratigrafica

Passare da un approccio architettonico-tipologico a un approccio funzionale⁷dopo tanti anni non è facile⁸, in primo luogo perché l'analisi funzionale presuppone una metodologia di scavo molto diversa e mirata a questo obiettivo⁹, che riporti esattamente la posizione relativa di ogni oggetto nello spazio tridimensionale – in quanto solo

* Università di Palermo.

1 Belvedere, Epifanio 1976.

2 Belvedere, Epifanio 1976, pp. 247-251.

3 Ricordiamo tra i principali, oltre gli scavi di Himera, quelli di Naxos e di Camarina.

4 Belvedere 1976, pp. 577-594.

5 Belvedere 1976, pp. 582, 593-594.

6 Belvedere 1976, p. 586; Belvedere 1998, p. 129. Da qui il rifiuto di etichettare con nomi greci i diversi vani, posizione poi attenuata per quanto riguarda gli *andrones*, Belvedere 2005, p. 102.

7 Cioè, dalla *building perspective* alla *dwelling perspective* di Ingold 1995. L'esame più recente delle potenzialità e delle difficoltà di un approccio archeologico-funzionale è quello di Cahill 2010.

8 Sui problemi relativi alla edizione di scavi condotti alcuni decenni fa, si vedano soprattutto Ault 2005a, pp. 1-4; Nevett 1999, pp. 59-61 (a proposito di Olinto).

9 Come si va sempre più affermando negli ultimi anni, si veda per esempio lo scavo di Nea Halos, Haagsma 2010, pp. 26-27.

i rapporti spaziali tra i reperti ci permettono di comprendere le relazioni funzionali tra gli stessi – e che distingua attentamente già nel corso dello scavo tra contesti di uso e contesti di deposizione¹⁰, sia sincronici, sia diacronici. Tutto ciò, naturalmente, è assente nella documentazione dello scavo di Himera, perché, come si è detto, altri erano gli scopi che ci prefiggevano. Tuttavia, a differenza che in altri scavi, i reperti sono stati raccolti esaustivamente e conservati accuratamente distinti per battute stratigrafiche, per cui è possibile ancora riesaminare le cassette che li contengono, con la certezza che in esse sono ancora presenti i frammenti di tutti gli oggetti rinvenuti durante lo scavo. È evidente che ciò non risolve il problema, tuttavia ci permette ancora oggi di riesaminare i contesti archeologici abitazione per abitazione, vano per vano, e impostare, per la casa VI 5 e in futuro per altre case imeresi, questo tentativo di analisi funzionale¹¹.

I reperti presi in considerazione sono, come è ovvio, quelli dello strato di distruzione dei diversi ambienti dell'edificio. Dal punto di vista stratigrafico questo significa che, al di sotto dello strato di humus superficiale, che ricopriva l'abitazione con uno spessore che va da cm 10 a cm 30/40, come è usuale sul Piano di Imera, i reperti che ci interessano sono quelli che stanno tra il crollo dei tetti e il piano pavimentale. In realtà un esteso crollo di tegole si è rinvenuto in un solo vano, l'ambiente 36; solo piccoli crolli si sono scoperti negli altri vani, in particolare in 33 e in 30. È evidente, pertanto, che l'azione degli aratri ha asportato i resti delle coperture in gran parte della area e che quindi anche lo strato di distruzione può essere in parte interessato da disturbo. Tutto ciò è evidente nella parte occidentale della casa (vani 40-44), dove l'interramento era minimo e non si è rinvenuta traccia né di crolli, né dei battuti pavimentali¹².

Ma non è questo il solo problema. È ben nota la difficoltà di rintracciare i piani pavimentali nelle abitazioni di età classica, quando siano costituiti da semplici battuti di terra¹³. La tecnica di scavo adoperata, per tagli di 5-10 cm, inoltre, non ha agevolato sempre il riconoscimento dei livelli pavimentali, che del resto, come è usuale, non apparivano conservati allo stesso modo anche all'interno di ogni singolo vano. Non possiamo quindi escludere¹⁴,

che in presenza di livelli pavimentali dello spessore di soli 4/5 cm di trubo pressato¹⁵, siano stati raccolti come pertinenti allo strato di distruzione anche reperti che in realtà facevano parte degli strati di uso del vano, residuo dello scarico sul posto di oggetti ormai non più utilizzati o rotti¹⁶. Possiamo, tuttavia, affermare con certezza che il complesso dei rinvenimenti ci documenta la funzione (o le funzioni) di ciascun vano negli ultimi 30/40 anni di vita dell'abitazione, poiché, a parte qualche reperto residuale, la maggioranza degli oggetti rinvenuti è databile nella seconda metà del V sec. a.C., cioè tra il 450/440 e il 408 a.C., anno della distruzione della colonia da parte dei Cartaginesi¹⁷.

Descrizione della casa

La casa di cui ci occupiamo (**fig. 2**) è tra le più grandi dimore rinvenute ad Himera¹⁸. Essa copre lo spazio di due *oikopeda*, anche se la sua ampiezza non è probabilmente quella originaria, ma è frutto dell'unione di due abitazioni in origine distinte. In questa occasione fu in gran parte rifatto¹⁹ il muro esterno sulla strada 2, condotto unitariamente per tutta la fronte, in blocchetti ben squadrati in faccia vista, disposti in filari della stessa altezza (**fig. 3**). Possiamo quindi immaginare che la fronte di questa casa si distinguesse nettamente dalle altre dello stesso isolato, anche da un punto di vista estetico. Se questo fatto, unito all'ampiezza inusuale, possa considerarsi testimonianza di un rango sociale più elevato e di una maggiore disponibilità economica del proprietario, è oggetto di dibattito²⁰, su cui torneremo più avanti, anche se a nostro parere da sole le due caratteristiche non sono sufficienti a trarre questa deduzione. Certamente la facciata denota chiaramente l'intenzione di distinguersi dalle altre famiglie che abitavano lo stesso isolato.

¹⁰ Per una analisi dei diversi contesti, Haagsma 2010, pp. 122-123, con ulteriore bibliografia.

¹¹ Il riesame dei reperti è stato condotto, per la sua tesi di laurea, da V. Vassallo, cui si devono anche parte delle elaborazioni grafiche qui presentate.

¹² Si è comunque deciso di esaminare anche i reperti di questi vani, pur in mancanza di evidenti associazioni, analizzando quelli rinvenuti immediatamente sotto lo strato di terreno agricolo e cronologicamente attribuibili alla seconda metà del V sec. a.C.

¹³ Haagsma 2010, pp. 32-34, 119; Cahill 2002, p. 62.

¹⁴ Per un problema simile, Fiedler 2005, p. 106.

¹⁵ Il trubo è una marna calcarea di colore biancastro che si presta, mescolata con argilla, ad essere stesa sui pavimenti per livellarli ed assolve anche la funzione di intonaco parietale.

¹⁶ In ogni caso, tuttavia, il livello pavimentale certo o presunto (testimoniato dalle tracce di trubo) è stato registrato nel giornale di scavo. Va, inoltre, considerata la possibilità, come vedremo, che alcuni reperti si trovino in deposizione secondaria, in seguito alla distruzione violenta della città.

¹⁷ Per il carattere diacronico dei contesti domestici, Ault 2005a, p. 11. Naturalmente il fattore di rinnovamento delle stoviglie può essere diverso per le varie categorie ceramiche, per cui questo intervallo cronologico, derivato dalla cronologia della ceramica fine da mensa, potrebbe allungarsi, sia pure non di molto.

¹⁸ Con una fronte sulla strada 2 di m 30,01 e una larghezza di m 15,45 ricopre un'area di 464 m². I vani, compreso il cortile, sono quindici.

¹⁹ Con l'eccezione del tratto corrispondente al vano 44, in grandi blocchi poligonali.

²⁰ Nevett 2009; Haagsma 2010, p. 117.

I due cortili originari furono unificati in uno solo (35/39), forse connettendo le due pavimentazioni a ciottoli in precedenza esistenti, anche se non vi è chiara prova di ciò²¹. Il cortile costituisce il fulcro del corpo centrale della casa (**fig. 4**), cui si affiancano a Est un gruppo di tre vani (28-30), disposti in successione, e a Ovest un'altra sezione coperta, che raggruppa cinque vani (40-44), di cui uno (40) dà accesso ad altri tre retrostanti (42-44).

Probabilmente al momento dell'unificazione delle due case fu creato un corridoio di accesso, ricavato nell'ambiente 36²². Accanto, sempre sul lato nord, si trova un altro vano (33). Sul lato meridionale sono collocati altri due vani, uno (37) già pertinente alla casa occidentale, mentre l'altro (38) fu ricavato in un secondo tempo nell'area del cortile, costruendo un muro direttamente poggiato sull'acciottolato, che costituì anche il pavimento del nuovo vano. In tal modo si ottenne una pianta a cortile centrale, con unico ingresso²³, mentre in origine almeno la casa occidentale presentava una planimetria con cortile spostato a Meridione, adiacente all'*ambitus* mediano dell'isolato²⁴.

Metodologia dell'indagine

Per individuare e analizzare le attività che avevano luogo in ciascuno dei vani della casa, si sono presi in considerazione tutti i reperti. Per quanto riguarda la ceramica, essa è stata divisa nelle cinque usuali categorie (mensa, conservazione, preparazione, cottura, vasi da toeletta), pur essendo consapevoli che queste categorie non esauriscono dal punto di vista funzionale l'utilizzazione che si faceva delle ceramiche, e che quindi non è da escludere sia una molteplicità di uso delle diverse forme vascolari, sia una loro rifunzionalizzazione rispetto ai modelli della Madre Patria²⁵. All'interno delle categorie funzionali, si è adoperata una distinzione di tipo qualitativo, distinguendo la produzione acroma da quella decorata a bande e da quella a vernice nera. Non sfugge nemmeno a noi la grossolanità di queste distinzioni e l'insufficienza delle nostre categorie interpretative degli oggetti²⁶, nonostante gli sforzi fatti dagli studiosi, anche utilizzando le

rappresentazioni vascolari a figure nere e a figure rosse²⁷, per comprendere le funzioni delle varie forme ceramiche. Tuttavia, dall'analisi statistica della presenza di categorie e forme ceramiche e dall'eventuale associazione tra vasi di diversa destinazione con altri oggetti, cercheremo di comprendere il significato dei contesti archeologici e quindi le attività che venivano svolte in ciascun vano, analizzando anche la possibilità che uno spazio fosse destinato a una molteplicità di usi e che quindi diverse attività fossero associate contemporaneamente o con una diversificazione temporale in uno stesso ambiente.

Si è proceduto quindi a elaborare due tipi di informazioni statistiche, creando delle tabelle. Il primo tipo di informazione riguarda, per ogni vano della casa, il peso relativo di ciascuna categoria ceramica (funzionale e qualitativa) in rapporto al peso totale delle ceramiche rinvenute in quel vano. Si sono così ottenute due serie di istogrammi, l'una mostra vano per vano le percentuali in peso di ciascuna categoria ceramica; l'altra invece mostra (sempre in percentuale del peso sul totale) la distribuzione di ciascuna categoria (funzionale e qualitativa) in tutti i vani.

Si è proceduto, quindi, vano per vano, a redigere un catalogo di tutti i rinvenimenti, comprendente, oltre alle ceramiche, gli oggetti di terracotta diversi dai vasi (quali arule, *louteria*, pesi da telaio ecc.), gli oggetti in pietra, come le macine, gli oggetti metallici e le monete. Dal catalogo delle ceramiche si è estrapolato il numero minimo di vasi (MNV) per ogni vano, sulla base del conteggio di orli e fondi o piedi, prendendo in considerazione il numero maggiore tra orli e fondi/piedi. In conformità a questi dati sono stati creati dei grafici a torta, che mostrano per ciascuna categoria ceramica (funzionale e qualitativa) le percentuali del MNV di vasi presenti, vano per vano (**fig. 5**)²⁸. Infine, sono state create delle tabelle di distribuzione, vano per vano, di tutte le forme vascolari, distinte per categoria ceramica e per forma²⁹. Da questi diagrammi statistici e da queste tabelle è in gran parte dipesa l'analisi delle attività condotte in ogni ambiente della casa di cui ci occupiamo.

È stato, tuttavia, commesso l'errore di non separare i grandi contenitori da derrate (anfore, *pithoi*, *lekanai* ecc.) dal resto della ceramica da conservazione. Essendo questi contenitori di grandi dimensioni e di peso notevole, il dato percentuale in peso sovrastima la presenza della ceramica da conservazione in ogni vano. Tale dato, tuttavia, può essere corretto tramite l'analisi del MNV.

²¹ La pavimentazione di 35 è eseguita con ciottoli di dimensione maggiore e più strettamente connessi di quelli adoperati in 39.

²² *Eisodos*, piuttosto che *prothyron*, come era stato definito da noi. Per il termine, Hellmann 1994, p. 136.

²³ Nevett 1999, p. 123. Non è pertanto esatto che tale planimetria non sia attestata in Occidente prima della metà del IV sec. a.C., come afferma Nevett 1999, p. 168.

²⁴ Usuale a Himera, Belvedere 1976, p. 582.

²⁵ Su questo problema, Nevett 1999, p. 50.

²⁶ Per la funzionalità delle ceramiche ci si è riferiti principalmente a Bats 1999 e a Gassner 2003, pp. 102-110. Sulle informazioni che può dare la ceramica in contesti di vita quotidiana, Rotroff 1999.

²⁷ Per esempio, Nevett 1999, pp. 41-50.

²⁸ Nella fig. 5 presentiamo solo un piccolo esempio di queste elaborazioni statistiche, che sono numerose.

²⁹ Tutto questo imponente lavoro statistico è frutto dell'impegno di V. Vassallo, ad eccezione dei grafici relativi al MNV, appositamente elaborati per questo lavoro.



Fig. 1. Himera. Veduta aerea degli isolati I-III.

Analisi degli spazi architettonici

Per esaminare gli spazi architettonici ci serviremo di alcuni semplici metodi di analisi spaziale, come le aree di attività e i coni di visibilità³⁰, e i valori di apertura e di inaccessibilità di ciascun vano³¹. La casa presenta quindici vani, compreso il cortile, disposti attorno ad esso. Sette di essi sono accessibili dallo spazio centrale scoperto, agli altri sette si accede tramite uno o più vani intermedi. È evidente quindi che il valore di apertura di un vano riflette anche la possibilità di usi dello spazio diversi, legati sia al genere di attività collocato (o collocabile) in ciascun ambiente, secondo la sua posizione, sia ai rapporti interpersonali degli abitanti della casa, tra di loro, o con gli estranei. Uno sguardo alla tabella dei valori di apertura e inaccessibilità (**fig. 6**) ci permette di comprendere che, come è ovvio, il cortile (35/39) è lo spazio più aperto della casa, seguito dai vani a Nord di esso (33 e 36, in parte anche 41). La sezione occidentale

dell'abitazione è abbastanza riparata, a parte il grande ambiente 40, che protegge significativamente i vani retrostanti (42-44). La parte meno accessibile della casa è la sua sezione orientale (28-30), sebbene per i motivi di cui diremo, dovrebbe essere la parte "pubblica" dell'edificio.

L'esame dei coni di visibilità (**fig. 7**) conferma naturalmente quanto abbiamo osservato: chi si affaccia sulla soglia del cortile ha un'ampia visibilità dello stesso e del vano 36. Anche dalla soglia di 33 è possibile osservare l'intero vano. Dalla soglia di 40 si ha ampia visione di questo ambiente, ma la visibilità di 42-44, retrostanti, è ridotta, in accordo al loro alto valore di inaccessibilità. Il complesso 28-30 è la parte meno visibile dell'abitazione: affacciandosi sulla soglia di 28 è possibile vedere, tra l'altro non interamente, solo l'interno dello stesso vano, ma non si vede nulla né di 29, né tantomeno di 30. Quest'ultimo ha ingresso decentrato, per cui il suo interno è visibile solo affacciandosi sulla sua soglia (infatti, questo vano ha il valore di inaccessibilità più alto di tutta la casa e il valore di apertura più basso).

³⁰ Sanders 1990, pp. 58-63.

³¹ Nevett 1999, pp. 177-178.



Fig. 2. Planimetria dell'abitazione VI 5.



Fig. 3. Muro di facciata dell'abitazione sulla strada 2 in blocchetti squadrati.

Non sembra che l'abitazione avesse un piano superiore, della cui esistenza a Himera è possibile avanzare l'ipotesi³² solo in alcuni casi: non si è rinvenuta alcuna traccia della base di una scala; l'ampiezza totale dell'edificio e soprattutto la divisione dello spazio in zone ben distinte ci rende certi che un piano superiore non era necessario.

Infine dobbiamo osservare che, sebbene il corridoio di ingresso permetta di vedere l'interno della casa dalla strada, qualsiasi reale visione dell'interno è impedita da muro nord del cortile. Le soglie più vicine all'ingresso (quelle di 33, 36 e 35/39) sono disposte o lateralmente (le prime due) o sfalsate (la terza). Non ci sembra quindi casuale che l'ingresso sia stato collocato in questa posizione, piuttosto che, per esempio, in corrispondenza dell'apertura tra il vano 36 e il cortile. È evidente che, sebbene sia chiara la volontà di dare all'abitazione (a differenza che nella maggior parte delle case imeresi) uno spazio di ingresso dedicato, si è volutamente impedito che esso permettesse di violare la privacy degli abitanti (fig. 8).

³² Belvedere 1976, pp. 592-593.

Assumono così particolare importanza la soglia del cortile, la soglia di 40 e quella di 28. Sebbene nessuna di esse sia particolarmente sottolineata dal punto di vista architettonico³³, non c'è dubbio che esse costituiscano dei limiti ben marcati, che segnano un cambiamento altrettanto forte della destinazione dello spazio³⁴. Infatti, solo avanzando fino alla prima si ha ampia percezione dello spazio interiore; dalle altre due è, invece, impedita la visione delle stanze interne³⁵.

Se analizziamo i vani utilizzando la zona di attività con diametro di m 2,70³⁶, appare evidente che, a parte il cortile, i vani più visibili (33, 36, 40) sono quelli in cui era in teoria possibile svolgere più di una attività (fig. 7). Ciò li connota come vani "accessibili" a più persone,

³³ Poco diffuse sono ad Himera le soglie architettonicamente rilevanti: non vi sono soglie monolitiche, eccezionali le soglie di lastre di pietra, o pavimentale con ciottoli e tegole, Belvedere 1976, pp. 589-590.

³⁴ Sanders 1990, p. 59.

³⁵ Altri possibili segnali di limite, come quelli individuati da Sanders 1990, p. 65, non sono più percepibili a causa dello stato di conservazione delle strutture.

³⁶ Sanders 1990, p. 59, individua in queste dimensioni lo spazio necessario per condurre una attività che comporti l'uso di uno strumento.



Fig. 4. Veduta del cortile (35/39). In primo piano il vano 37 e sullo sfondo il complesso dei vani 28-30.

anche contemporaneamente. Una sola attività è invece possibile attuare in 28-29 e 43, cosa che li connota come vani potenzialmente “dedicati”. Lo stesso vale per 32, che planimetricamente, ma non solo, va considerato una appendice del cortile. Nessuna attività che comporti l’uso di strumenti è possibile in 37, 38 e 42, e ciò ne accentua il carattere di vani di “servizio”.

Le zone interpersonali di m 0,90³⁷ sono ampiamente rispettate in tutti i vani, per cui in ciascuno di essi potevano muoversi, agire e svolgere delle occupazioni almeno tre persone, senza interferire tra di loro.

Analisi funzionale degli spazi interni

A questo punto, per capirne di più, è il momento di dedicarsi all’analisi funzionale degli spazi interni³⁸.

Dall’ingresso, attraverso due aperture laterali, poste alla sua estremità più interna, era possibile accedere ai vani 33 e 36 e al cortile. Nella parte meridionale dell’ambiente 36 sono stati rinvenuti i resti di un’area pavimentata a ciottoli, che indica la necessità di avere una zona pavimentale impermeabile all’interno del vano.

Non sono stati ritrovati, comunque, *louteria* o altri apparecchi sanitari, per cui non è probabile che l’area fosse utilizzata per l’igiene personale. Un’arula, una lucerna e tre vasi miniaturistici³⁹ sono stati invece rinvenuti in gruppo nell’angolo SO, per cui è plausibile costituiscano un insieme funzionale, che potrebbe essere interpretato come evidenza di un culto domestico, che spesso consisteva nella semplice offerta di cibo sull’arula e nel versare una piccola quantità di vino sul pavimento⁴⁰, per cui si può ipotizzare che questa sia stata la funzione dell’area pavimentata a ciottoli. La ceramica da conservazione è ben presente per numero (dieci esemplari, di cui sei anfore, un *pithos*, tre *stamnoi*) e in percentuale (11,36%); la percentuale di quella da preparazione non è molto significativa (6,10%), mentre maggiore (10,12%) è la presenza di ceramica da mensa, con un valore significativamente elevato per quella a vernice nera (17,63%), il valore più elevato di tutta la casa, con ben 52 vasi, di cui 41 per bere, tra *kylikes*, coppe, coppette apode, ma soprattutto coppette (17) e *skyphoi* (14), oltre a cinque brocche, due brocchette, un cratere e una *lekanis*⁴¹. Questi dati fanno pensare che il vano fosse utilizzato abitualmente per il consumo dei pasti, occasione in cui era

³⁷ Sanders 1990, p. 59.

³⁸ I limiti dell’analisi, dovuti al fatto che spesso non vengono scavati contesti di uso, ma di deposizione primaria o secondaria, o affetti da disturbo post-deposizionale, sono stati più volte discussi. La disamina più completa dei processi di formazione di un sito è quella di Haagsma 2010, pp. 126-146; v. anche Nevett 1999, pp. 57-58; Ault, Nevett 1999. Il quadro concettuale dipende da Schiffer 1987 e da La Motta, Schiffer 1999.

³⁹ Associazione unica in tutta la casa. Cf. Ault 2005a, p. 51 nota 142.

⁴⁰ Jameson 1990, p. 105.

⁴¹ Ai vasi a vernice nera vanno aggiunti altri trenta esemplari a bande. Da notare fra la ceramica da mensa, l’assenza di piatti, rinvenuti in abbondanza solo nel complesso 28-30.

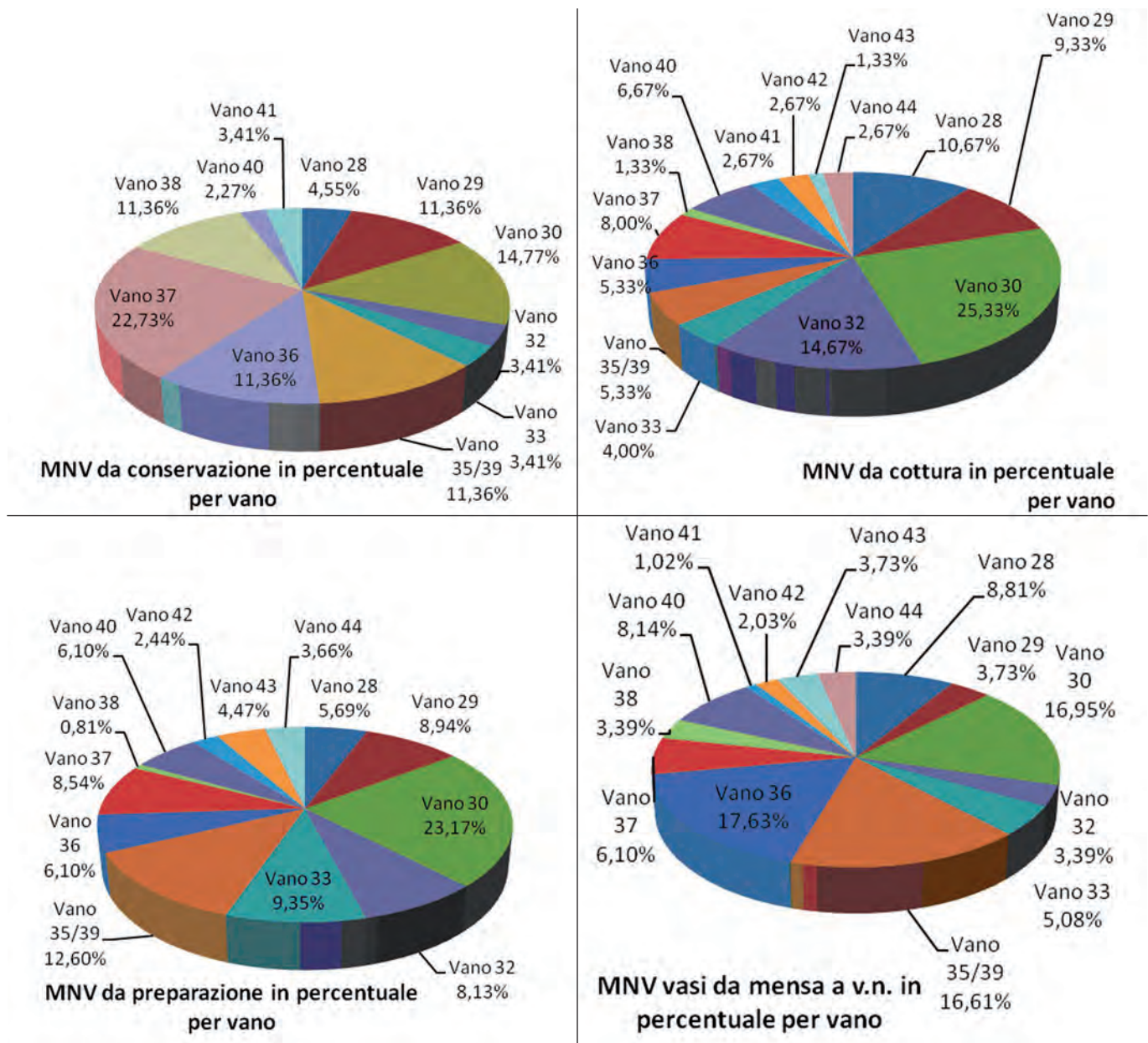


Fig. 5. MNV in percentuale per categorie ceramiche e per vano.

anche usuale compiere piccoli atti di culto domestico⁴². A questo uso è probabile servissero anche le anfore e gli stamnoi, che potevano contenere i liquidi (acqua e vino) necessari durante il pasto, da mescolare nel cratere. Il rinvenimento di tre lucerne⁴³, infine, fa pensare che il vano fosse adoperato anche per la cena.

Ma questa funzione non va intesa come esclusiva, come prova il rinvenimento di un *pitthos* e quelli di una

lekane e di un altro recipiente di medie/grandi dimensioni acromi, oltre al numero certamente notevole di anfore.

Il secondo vano sul lato nord della casa è l'ambiente 33. In esso sono stati trovati i frammenti di un'anfora e di due *pitthoi*; è presente anche una buona percentuale di ceramica da preparazione, acroma e a bande (tra cui ben cinque bacini/mortai acromi e due a bande, il numero maggiore di tutta la casa, insieme con il cortile, e dieci brocche e una *hydria*), in totale il 9,35% di questo tipo di ceramica rinvenuta nell'abitazione, un valore inferiore solo a quelli del cortile (35/39) e del vano 30. Non è assente la ceramica da mensa, sia pur in quantità minore

⁴² Questa ipotesi sembrerebbe confermata anche dalla prevalenza di vasi decorati su quelli acromi (30+52/19).

⁴³ Su un totale complessivo di 54 per tutta la casa.

(5,21%), anche a bande e a vernice nera, con percentuali simili⁴⁴. Poco presenti i contenitori da cottura (solo tre, una pentola e due tegami)⁴⁵, mentre va rilevata la presenza di una macina. È quindi probabile che in questo vano l'attività principale fosse quella della preparazione del cibo, come testimonia la macina, utilizzata per la triturazione dei cereali, ma anche per preparare altri generi alimentari⁴⁶, e il numero di bacini/mortai. Le derrate alimentari erano conservate nell'anfora e soprattutto nei due *pithoi*, dove dovevano essere riversate dai magazzini (37 e 38, come vedremo). Il basso numero percentuale di vasi da mensa fa pensare che il consumo di cibo (cotto altrove, comunque)⁴⁷ avvenisse solo occasionalmente, come anche il MNV (una cinquantina in totale, di cui solo quindici a v.n.) conferma.

TABELLA DEI VALORI DI ACCESSIBILITÀ

Vano	Valore inacc.	Valore apertura
28	3	2
29	4	2
30	5	1
33	1	2
36	1	3
35/39	1	5
37	2	1
38	2	1
40	2	4
41	2-4	2
42	3	1
43	3	1
44	3	1

Fig. 6. Valori di apertura e di inaccessibilità per vano.

L'ambiente 33 è in diretta comunicazione con 32, che è separato dal cortile (35/39) solo da un troncone di muro sul lato nord, mentre il tratto a Sud sembra sia stato ad un certo momento demolito, per realizzare una comunicazione più ampia e diretta tra le due aree. Sebbene serva da disimpegno per 28, 32 sembra essere funzionalmente connesso con il cortile. Poco rappresentati i vasi per la conservazione (due anfore e un grande recipiente),

mentre discreta è la presenza dei vasi da preparazione (8,13%); per le stoviglie da mensa ci sembra indicativo il basso numero di vasi a vernice nera (solo il 3,39% per un totale di 11 vasi). Significativa, invece, la ceramica da cucina, ben il 14,67%, valore inferiore solo a quello del vano 30, per un numero di 11⁴⁸, non grande in assoluto, ma sufficiente per cucinare una ampia varietà di cibi. Ci sembra quindi evidente che questo era il luogo privilegiato (insieme con il cortile, come vedremo) per cucinare, anche se la cottura non avveniva su un focolare, di cui non c'è traccia, ma probabilmente su fornelli e bracieri portatili, dei quali, tuttavia, non si è rinvenuto alcun esemplare, nemmeno di terracotta, in tutta la casa⁴⁹. Il fumo poteva essere evacuato tramite un *opaion*, come documentato altrove a Himera⁵⁰, ovvero questa poteva essere la funzione dell'ampia apertura sul cortile. Il fatto che la ceramica da mensa sia documentata in discrete percentuali e MNV solo nelle categorie acroma e a bande fa pensare anche che un'attività di consumo del cibo, alternativa a quella della cottura⁵¹, poteva svolgersi solo in maniera informale e senza "sedersi a tavola". È anche testimoniata, durante il periodo di vita del vano, la presenza di un *louterion*, forse in questo contesto da considerare più un oggetto per la preparazione del cibo, che per lavarsi, anche se è possibile che i due usi fossero alternativi nel corso della giornata. Va segnalato che questa è l'unica testimonianza di un *louterion* nella casa, al di fuori del complesso dei vani 28-30, per cui la sua presenza in 32 ci sembra indicativa. Un altro oggetto rinvenuto in 32 è un *oscillum* di pietra, per il quale si ipotizza una funzione apotropaica; non ci sembra fuori posto nel contesto del vano, aperto tra l'altro sul cortile.

Quest'ultimo (35/39) occupa un'area di m² 46, non amplissima in rapporto alla superficie dell'abitazione (esattamente il 10%), ma comunque abbastanza grande; come si è detto è costituito dall'unione di due spazi, entrambi in parte pavimentati con ciottoli. Per la sua stessa natura è un'area soggetta a fenomeni di deposizione primaria e secondaria e di scarico⁵² e dai risultati complessivi dello scavo dell'Isolato III appare chiaro

⁴⁸ 6 pentole, 4 tegami, 1 olla.

⁴⁹ Per l'uso generalizzato a Himera di fornelli e bracieri portatili, Portale 2008, p. 247. Va tuttavia notato che in tutto l'abitato della città alta, essi non sembrano molto diffusi, a giudicare dal numero dei rinvenimenti. Per esempio nello strato di distruzione del vano 45 del blocco 2 dell'Isolato II, i fornelli costituiscono meno dell'1% dei reperti. In generale sul carattere mobile degli utensili per cucinare, Foxhall 2007, in particolare p. 240. Sparkes 1962 è ancora oggi la migliore analisi funzionale dei recipienti per cucinare.

⁵⁰ Belvedere 1976, pp. 588-589.

⁵¹ Ricordiamo che in 32 si può collocare una sola zona territoriale.

⁵² Per la possibilità che nei cortili si rinvergano per lo più contesti di uso secondario e di deposito, Cahill 2010, pp. 484-486.

⁴⁴ 5,22% e 5,08%, un valore abbastanza basso.

⁴⁵ Solo il 4% di tutta la casa.

⁴⁶ Per i luoghi di rinvenimento delle macine ad Olinto e per la loro associazione con mortai di terracotta, Cahill 2002, pp. 165-167.

⁴⁷ Probabilmente in 32, comunicante con 33.

che molti materiali furono scaricati nei cortili o gettati all'interno delle cisterne, al momento del saccheggio cartaginese ovvero in seguito, quando si tentò di sgomberare alcuni vani dalle macerie, per recuperare oggetti di valore. Nella nostra casa non vi è cisterna, per cui quest'ultimo fenomeno, pur non potendosi escludere, sembrerebbe di portata più limitata⁵³.

Nel cortile sono presenti tutte le quattro categorie ceramiche principali in percentuali simili per i vasi da conservazione e preparazione (11,36 e 11,40% rispetto al totale della casa, se guardiamo al MNV), mentre molto meno rappresentata è la ceramica da cottura (solo 5,33%). I primi due valori sono nella media, mentre il terzo è di molto inferiore a quello dei vani 32 e 30. Si tratta in tutto di sole quattro pentole/olte, che non sono sufficienti per ipotizzare una continua attività di cottura nel cortile, ma piuttosto vanno considerate complementari alla batteria da cucina di 32, dove è stata recuperata una sola pentola. Nella corte si sono rinvenuti anche i frammenti di ben sette anfore, oltre a quelli di un *pithos* e di un grande recipiente. Le anfore sono state rinvenute in maggioranza nella parte ovest dell'area (35), come il *pithos*. Forse quest'ultimo era adoperato per raccogliere l'acqua dai tetti, come si è supposto per Olinto⁵⁴. Questa ipotesi può avanzarsi anche per le anfore, anche se è possibile che esse fossero in attesa di essere immagazzinate nel vicino vano 37⁵⁵. La preparazione del cibo doveva essere una occupazione svolta frequentemente, dato il numero di bacini/mortai (sette, di cui sei acromi) e scodelloni (ben sette), cui si aggiungono tre *hydriai* e sette brocche a bande e un'olla e l'unica altra macina rinvenuta nella casa⁵⁶. La ceramica da mensa è per lo più rappresentata da *kylikes*, coppe, coppette e coppette apode, cui si aggiunge un buon numero di brocche da tavola. Sia i servizi decorati a bande, sia quelli a vernice nera sono presenti in percentuali simili; si tratta di servizi per bere, data l'assenza di piatti, per cui è possibile che si tratti di un contesto secondario, piuttosto che di un contesto di uso, ovvero che i piatti fossero di legno o altro materiale deperibile, dato che non se ne sono trovati nemmeno nel vicino 32⁵⁷. Di sicuro interesse è anche il

rinvenimento di ben sedici lucerne, quasi il 30% di tutta la casa, per cui è evidente che la corte era molto frequentata di sera, probabilmente per la cena, nella stagione bella. In effetti, Himera è stata assediata e distrutta nella primavera del 408, poiché Annibale sbarcò a Lilibeo e assediò per nove giorni Selinunte⁵⁸, prima di dirigersi verso la colonia calcidese. Possiamo, pertanto, pensare che sia giunto a Himera a maggio, mese in cui la temperatura doveva già essere mite. Gli abitanti della casa potevano quindi portare nel cortile i cibi cotti nel vano 32, che possiamo, come si è detto, considerare complementare allo spazio aperto, e cenare all'aperto, in maniera abbastanza formale, a giudicare dalla presenza di una buona quantità di ceramica a vernice nera, conservata probabilmente su scaffali.

Come è ovvio, il cortile è uno spazio polifunzionale: di giorno, soprattutto nella bella stagione, le donne potevano lavorare alla trasformazione e alla preparazione del cibo all'aperto, piuttosto che al chiuso nel vano 33, mentre la sera ci si poteva riunire per la cena, invece di radunarsi in 36. Allo stesso modo si poteva fare colazione alla mattina, come ci testimonia un ben noto passo dello Ps. Demostene⁵⁹, che racconta dell'irruzione nel cortile di due individui, che sorprendono le donne di casa mentre fanno colazione. Nel resto della giornata dovevano fervere le attività di lavorazione, conservazione e immagazzinamento delle derrate, che erano portate nella casa di città dalle campagne. Per tutte queste, e probabilmente per altre attività ancora, vi era spazio sufficiente, come dimostrano le tre zone territoriali che è possibile collocare in esso.

Passiamo adesso ai due vani (37-38) che stanno a Meridione. In entrambi sono presenti file di tegole disposte per taglio nel pavimento, che avevano la funzione di proteggere dei grandi vasi da conservazione inseriti in essi, come dimostrato dal rinvenimento in 37 di uno spazio delimitato dalle tegole e da due muretti, all'interno del quale era ancora *in situ* il fondo di una grande *lekane* (fig. 9). La ceramica da conservazione rappresenta il 22,73% e l'11,36% in percentuale, il valore massimo di tutta la casa per 37 e un valore alto per 38 in rapporto alle sue dimensioni. In 37 erano presenti ben undici anfore, quattro grandi recipienti aperti (*lekanai*) e cinque mortai; in 38 altre quattro anfore, cinque grandi recipienti e un *pithos*. Poco presente in 37 (8,54%) la ceramica da preparazione, praticamente assente in 38 (0,81%); la stessa situazione della ceramica da cottura (8,00% e 1,33%)⁶⁰. Bassa la percentuale di ceramica da mensa

⁵³ Tenuto conto che da parte degli Imeresi non vi è stato nessun reale tentativo di rioccupare la città, l'attività secondaria di disturbo culturale non dovrebbe essere stata molto incisiva in tutto l'abitato. Durante lo scavo della casa non sono state notate tracce di tale attività. Per il problema, Allegro 1997, pp. 78-80.

⁵⁴ Cahill 2002, p. 177; Haagsma 2010, p. 70. Questa ipotesi si deve a V. Vassallo.

⁵⁵ Tuttavia, per la conservazione di derrate in un cortile (vano 45) dell'Isolato II, Amico 2008, p. 92.

⁵⁶ Le *hydriai* vengono identificate di solito dagli orli e dai colli, per cui in qualche caso potrebbe trattarsi di un uso secondario, Cahill 2010, p. 487. La macina è comunque significativa.

⁵⁷ È possibile, tuttavia, che alcuni orli di piatti siano stati confusi con quelli di coppe. Per la scarsità di piatti in confronto ai servizi per

bere, nel cortile 45 dell'Isolato II, Amico 2008 fig. 31.

⁵⁸ Diod. XIII 54-56.

⁵⁹ Dem. *Energ.* 53.

⁶⁰ È possibile che almeno alcuni vasi da cucina avessero anche altre funzioni, Haagsma 2010, p. 192.

(5,71% in entrambi). Questi ambienti, pertanto, erano adoperati come magazzini; le due piccole porte che si aprono sul cortile dimostrano anche la necessità di uno stretto controllo dell'accesso alle derrate conservate per sopperire alle necessità della famiglia nell'arco di tempo di alcuni mesi. Da segnalare, infine, il rinvenimento in 37 di un *askos*⁶¹ e di tre *lekythoi* e di un'altra *lekythos* in 38. Ci sembra evidente che anch'essi si trovino in un contesto di deposito⁶². Le cinque lucerne invece (4 in 37 e 1 in 38) adempivano alla loro funzione di illuminare gli ambienti, che dovevano ricevere poca luce dall'*ambitus* retrostante. L'analisi funzionale, pertanto, ci permette di escludere un uso del vano 38 come spazio per lavarsi, in base alla canaletta che lo attraversa, fungendo da scolo delle acque dal cortile⁶³.

Siamo giunti finalmente all'analisi dei due complessi di vani disposti sui lati brevi della casa. Quello occidentale (28-30) è composto da tre vani in successione. Il vano più importante è senza dubbio il 30, che per la sua posizione angolare, la pianta quadrata, la presenza di una anticamera e soprattutto per l'ingresso decentrato potrebbe essere identificato dal punto di vista architettonico con un *andron*. Non presenta tuttavia piattaforme per i letti, attestate a Himera negli *andrones* della città bassa (fig. 10)⁶⁴. L'ambiente si caratterizza, tuttavia, per un pavimento (battuto di trubo) realizzato con maggiore cura della media dei pavimenti delle case imeresi: più consistente e più spesso e con una superficie accuratamente levigata. Ben conservato in tutto il vano, su di esso giacevano la base di un *louterion* e il fondo e il coperchio di un *pithos* (fig. 11). La vasca del *louterion*, decorata con maschere gorgoniche, è stata rinvenuta nello spesso strato di distruzione del vano, un misto di cenere, tracce di bruciato e argilla proveniente dal disfacimento dei mattoni crudi dei muri, in cui è stata rinvenuta una grande quantità di ceramica di tutti i tipi⁶⁵. Il vano, infatti, conteneva il 14,77% della ceramica da conservazione⁶⁶, il 23,17% di quella da preparazione⁶⁷ e il 15,83% della ceramica

da mensa⁶⁸. Cinque anfore, un *pithos*, un *kalathos* e altri quattro grandi recipienti sono i contenitori rinvenuti. Le anfore sono in numero inferiore solo a quelle conservate nei magazzini 37 e 38 (in tutto nove). Tra la ceramica da preparazione sono da segnalare un gruppo di ben ventinove brocche, una *hydria*, un *deinos* e una *lekane*, tutti decorati a bande; mentre tra la ceramica da mensa acroma prevalente è la quantità di brocche, brocchette (16+15) e piatti (21). La ceramica da mensa a bande vede ancora un numero di brocche, brocchette e piatti all'incirca analogo a quello dei vasi per bere, rapporto che si inverte a favore di questi ultimi fra la ceramica a vernice nera. La percentuale di vasi a vernice nera è molto alta (16,95%), un valore di poco inferiore a quello del vano 36 (17,63%) e analogo a quello del cortile (16,61%). Probabilmente i vasi da preparazione e da mensa dovevano essere conservati su scaffali lignei alle pareti⁶⁹. Anche la ceramica da cottura è presente in percentuale molto alta (25,33%), ma si deve notare che è costituita quasi esclusivamente da pentole/olle (13) e tegami (5).

Sono da attribuire a mobili di pregio che arredavano il vano, più che ad una porta lignea, che non avrebbe molto senso in un ambiente così poco esposto, anche le quattro borchie di bronzo e i chiodi rinvenuti nello strato di distruzione⁷⁰. Da segnalare anche che in 30 si è rinvenuta l'unica traccia della presenza di marmo in questa dimora e una delle poche monete⁷¹.

Nell'ipotesi non peregrina che questo ambiente venne concepito architettonicamente come un *andron*, la diagonale del vano (m 8,60 circa, lato m 6,20) ci indica che in esso era possibile collocare nove letti⁷², per un numero abbastanza alto di partecipanti al simposio o a una riunione conviviale tra ospiti del padrone di casa⁷³. Il fatto che vi sia stata rinvenuta la quantità di ceramica da mensa più alta di tutta la casa, con servizi completi, per bere e per mangiare, e soprattutto l'alto valore percentuale della ceramica a vernice nera, conferma, dal punto di vista funzionale, l'interpretazione del vano come un *andron*. Meno comprensibile è l'alto numero di vasi da preparazione e da cottura, anche se è possibile che questi ultimi potessero servire per riscaldare cibi cotti altrove. La presenza di ben cinque anfore potrebbe pure giustifi-

⁶¹ Per *askoi* in contesto di deposito, Cahill 2002, pp. 112, 135.

⁶² Per una *lekythos* in contesto di deposito, Haagsma 2010, p. 164.

⁶³ Sul problema, Belvedere 1976, p. 591 nota 141 e p. 586.

⁶⁴ Nello strato di distruzione non si sono rinvenuti neanche frammenti di intonaco colorato, come in alcuni vani dell'abitato imerese, Belvedere 1976, p. 591. Per gli *andrones* della città bassa di Himera, Vassallo 1997, pp. 82-85. Per l'identificazione di ambienti di rappresentanza nell'Isolato II, Portale 2008, pp. 250-251; per *andrones* senza piattaforme Ault 2005a, p. 70. Non è, del resto, necessario per le riunioni conviviali uno spazio architettonicamente caratterizzato, Goldberg 1999, pp. 152-153. Per i luoghi del simposio, Lynch 2007; v. anche Nevett 2010, pp. 57-61.

⁶⁵ E anche il frammento della vasca di un secondo *louterion*.

⁶⁶ Considerando, come sempre, il MNV. Il valore è inferiore solo a quello del magazzino 37.

⁶⁷ Il valore maggiore di tutta la casa.

⁶⁸ Anche in questo caso si tratta del valore massimo della casa.

⁶⁹ Certamente tutta questa ceramica è da attribuire alla fase finale di vita, dato lo stato di conservazione del pavimento.

⁷⁰ A una porta sono invece attribuiti nel caso del vano 41 dell'Isolato II, anch'esso identificato come un possibile *andron*, Portale 2008, p. 237 nota 48, ma si deve notare che questo ambiente dà direttamente sul cortile. Per Halieis, Ault 2005a, p. 70.

⁷¹ Si tratta di un *trias* di Himera, Tusa Cutroni 1976, p. 751, n. 370.

⁷² Bergquist 1990, p. 37.

⁷³ Nell'ipotesi che ogni letto potesse accogliere due persone, diciotto persone, che non è un piccolo numero.

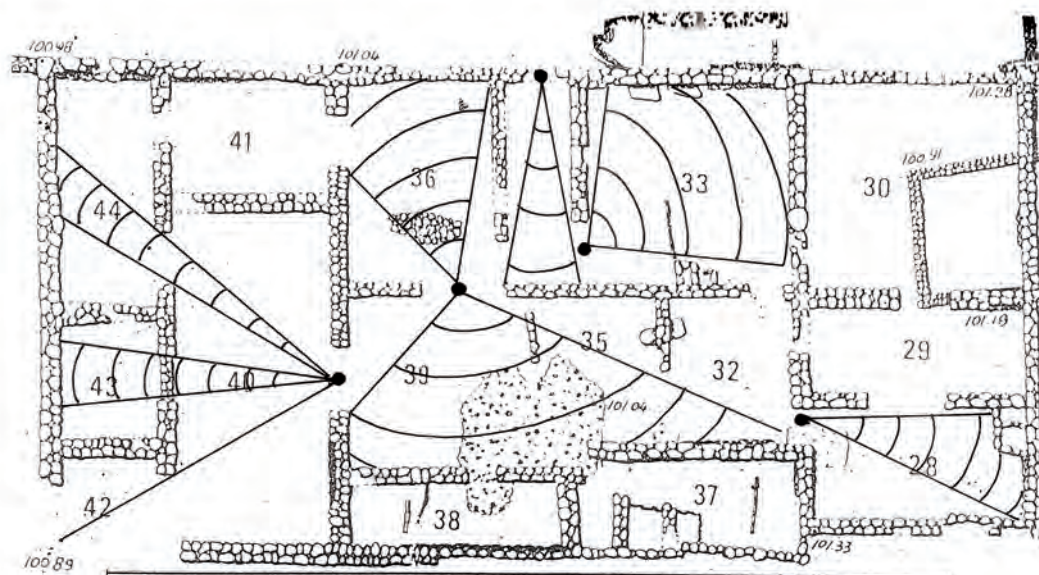
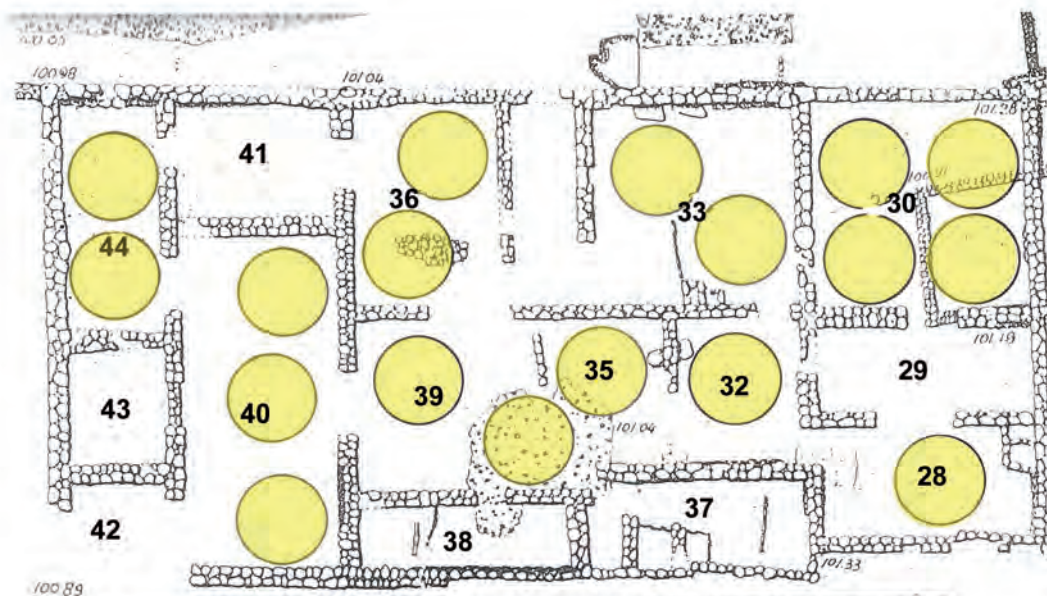


Figura 2. Abitazione VI 5 - Coni di visibilità dalle soglie (adattata da Himera II 1976)

0 5 10 20 m.



Abitazione VI 5 - Sub-zone territoriali di m. 2,7 di diametro (adattata da Himera 1976)

0 5 10 20 m.

Fig. 7. Coni di visibilità e aree di attività all'interno dell'abitazione.

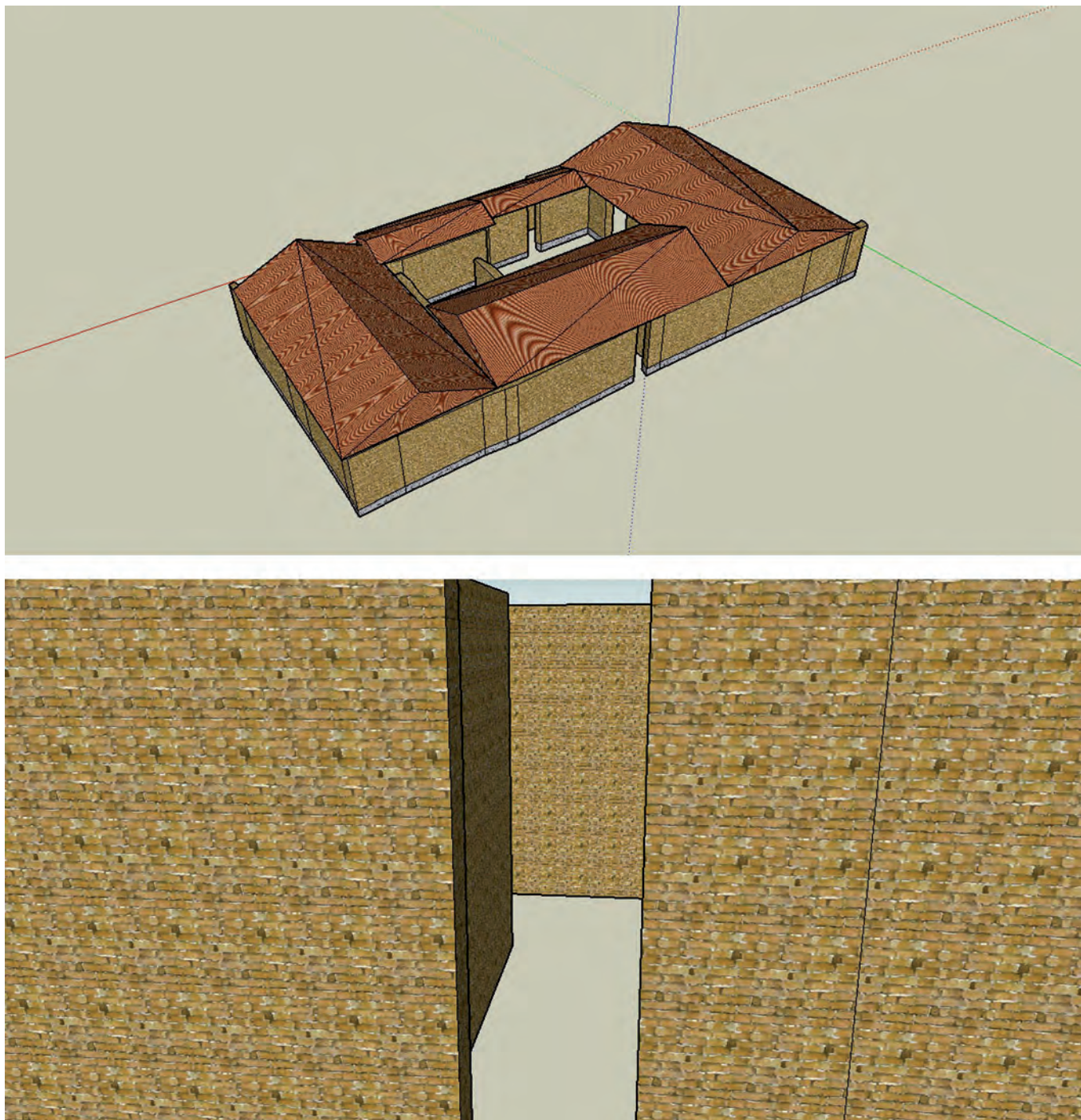
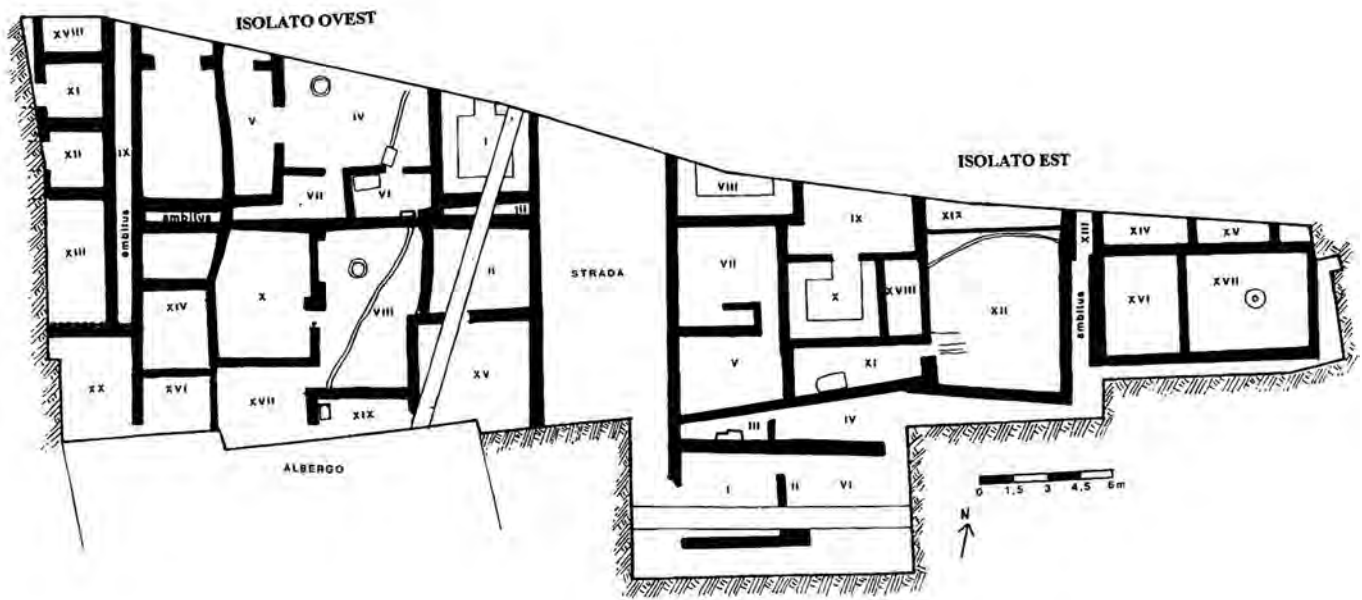


Fig. 8. Ricostruzione esemplificativa in 3D della casa e visibilità dalla strada verso l'interno.



Fig. 9. Veduta da Ovest del vano 38 e del vano 37 (sullo sfondo). *Lekane* nel vano 37.



Himera. Città bassa

Fig. 10. *Andrones* (Isolato Ovest, I; Isolato Est, VIII, X) nella città bassa di Himera.

carsi con il contenuto (vino e acqua per il simposio), ma meno giustificabile è quella di grandi recipienti aperti e soprattutto quella di un *pithos*.

L'interpretazione come *andron* è avvalorata dal rinvenimento del *louterion*, la cui base era decorata da campanule impresse e la vasca da maschere gorgoniche⁷⁴, e va ricordato che un *louterion* (di marmo) è stato rinvenuto anche in uno degli *andrones* della città bassa⁷⁵. La presenza nel vano di un'arula (i cui frammenti furono rinvenuti lungo il muro ovest) e di una mascheretta di terracotta e la loro associazione con il *louterion* sono anch'esse compatibili con questa interpretazione⁷⁶. L'associazione di un *pithos* con coperchio con una *lekythos* e con vasellame da mensa ricorre anche a Nea Halos, ma il contesto è stato interpretato come un contesto di deposito⁷⁷. *Lekythoi* e *askos* sono associati ad Olinto con ceramica da mensa, come nel nostro

vano⁷⁸. Infine, l'alto numero di lucerne ritrovate (undici, 20,37%) indicano che era necessario illuminare bene il vano di sera, una necessità evidente per i banchetti che si svolgevano per lo più dopo il tramonto.

Comunque, prima di raggiungere una conclusione definitiva è opportuno andare ad esaminare i due vani antistanti. Anche nell'anticamera 29 sono presenti anfore (3), *pithoi* (2), un *kalathos* e uno *stamnos*, le stesse forme rinvenute in 30. La ceramica da preparazione acroma è rappresentata da un bacino/mortaio, quattro brocche, tre scodelline; compresa quella a bande raggiunge una percentuale dell'8,94%. Poco presente la ceramica da mensa a vernice nera (sempre *kylikes* e coppe) con una percentuale del 3,75%, contro un 7,21% in totale, considerando anche quella acroma e a bande. Nel complesso in 29 sono state trovate forme ceramiche analoghe a quelle di 30, ma in quantità molto minore. Nel vano antistante 28 si sono rinvenuti i frammenti di altre tre anfore e di un grande recipiente; nel complesso il MNV per la ceramica da conservazione e preparazione è minore che in 29, mentre in quantità maggiore è la ceramica da mensa (10,12% contro 7,21%), soprattutto a vernice nera⁷⁹. Analoga la presenza di ceramica da cucina (10,67% in 28 contro 9,33%).

⁷⁴ Belvedere, Epifanio 1976, p. 355 e p. 356, n. 8, tav. LIX, 3-5. La presenza del *louterion* è attestata sia a Olinto, sia da Atene, ed è giustificata dalle pratiche igieniche e dalle abluzioni, che si facevano durante il pasto.

⁷⁵ Vassallo 1997, p. 83.

⁷⁶ Va segnalata anche una bella pisside a bande, rinvenuta inglobata nel battuto pavimentale, insieme con una *larnax*, Belvedere 1976, p. 248 nota 116. Per il loro ottimo stato di conservazione vanno considerate pertinenti all'ultima fase di vita del vano.

⁷⁷ Haagsma 2010, p. 164.

⁷⁸ Cahill 2002, pp. 181-182.

⁷⁹ Lo scarto è più evidente per la ceramica da mensa a vernice nera: 8,8% contro 3,73%; da notare l'unico piatto.

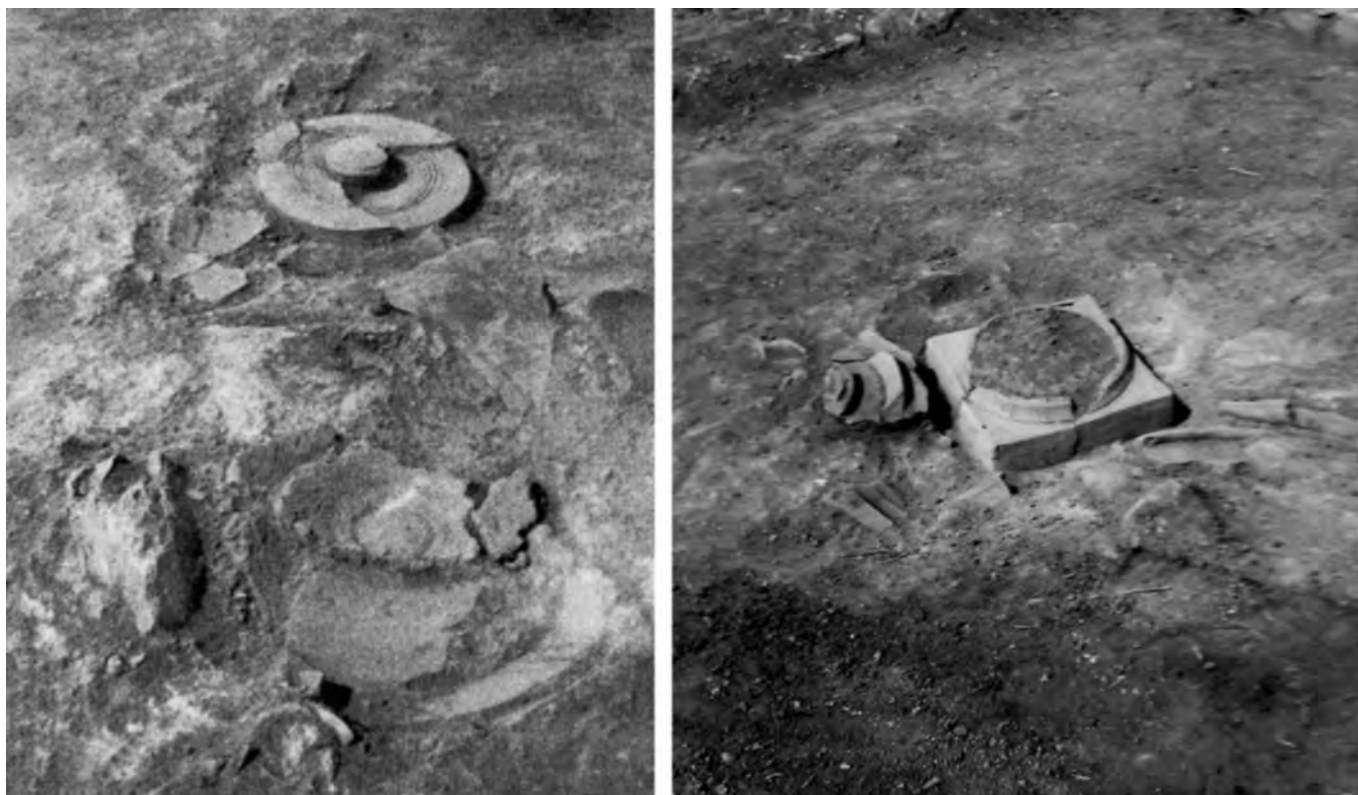


Fig. 11. Base di *louterion* e fondo e coperchio di *pithos* sul pavimento di 30.

Da segnalare, infine, cinque lucerne tra 28 e 29, che si sommano alle undici di 30, e i frammenti di una *lekythos* in 29, che si aggiungono a quelli di altre due in 30.

Colpisce quindi la massiccia presenza di grandi contenitori in tutto il complesso di vani 28-30. In tutto si contano undici anfore e tre *pithoi*, due *kalathoi* e diversi altri grandi vasi. Ci sembra un numero troppo elevato di anfore, per motivarlo solo con le necessità di acqua e vino per le riunioni conviviali e comunque l'associazione con *pithoi* e *kalathoi* non è convincente. Pertanto, se la grande quantità di ceramica da mensa, in particolare a vernice nera, è compatibile con l'utilizzazione come *andron* di 30 (considerando che parte di essa poteva appropriatamente essere conservata nelle due anticamere), l'alta percentuale di ceramica da conservazione e da preparazione appare eccessiva per tale uso. Ci chiediamo, pertanto, se il contesto attestato dallo scavo non sia testimonianza del momento eccezionale che viveva la città, sotto assedio dei Cartaginesi, che poteva indurre il proprietario della casa ad ammassare altre derrate alimentari in quei vani che non era più il caso di utilizzare per riunioni conviviali⁸⁰.

⁸⁰ Sotto l'attacco dei Cartaginesi, molti abitanti del contado si rifugiarono in città, e quindi è probabile che siano state ammassate derrate alimentari per resistere a lungo all'assedio.

Passiamo, infine, al complesso occidentale (vani 40-44). Abbiamo già detto che la stratigrafia archeologica di quest'area è gravemente compromessa. Ciò si riflette sul numero di reperti rivenuti e presi in considerazione per il nostro studio⁸¹. Tuttavia, non abbiamo rinunciato a fare alcune osservazioni sulla base dei dati utilizzabili. Si noterà pertanto che ceramica da conservazione è presente solo in 40 e 41, e che 40 ha anche le più alte percentuali di vasi da preparazione (6,10%) e da mensa (con un MNV significativo, soprattutto per la ceramica a vernice nera, e con una non trascurabile percentuale del 6,01%). Importanti anche le percentuali di ceramica da cottura, ritrovata nell'area di tutti e cinque i vani⁸². È interessante notare, inoltre, che nell'area di questi vani si sono avuti i maggiori rinvenimenti di oggetti diversi dai vasi: ben undici lucerne su 54 e tre delle cinque monete recuperate nella casa (in 43 e 44)⁸³. In 40, inoltre, si sono scoperti due dei quattro pesi

⁸¹ Infatti, il MNV calcolato è molto basso per tutte le categorie ceramiche, fatto che ovviamente distorce le nostre statistiche e i nostri calcoli percentuali nel loro complesso.

⁸² 6,67% nel solo vano 40, più che nel cortile.

⁸³ Tusa Cutroni 1976, p. 752, nn. 372-374. Si tratta di due *hemilitra* e di un *trias*.

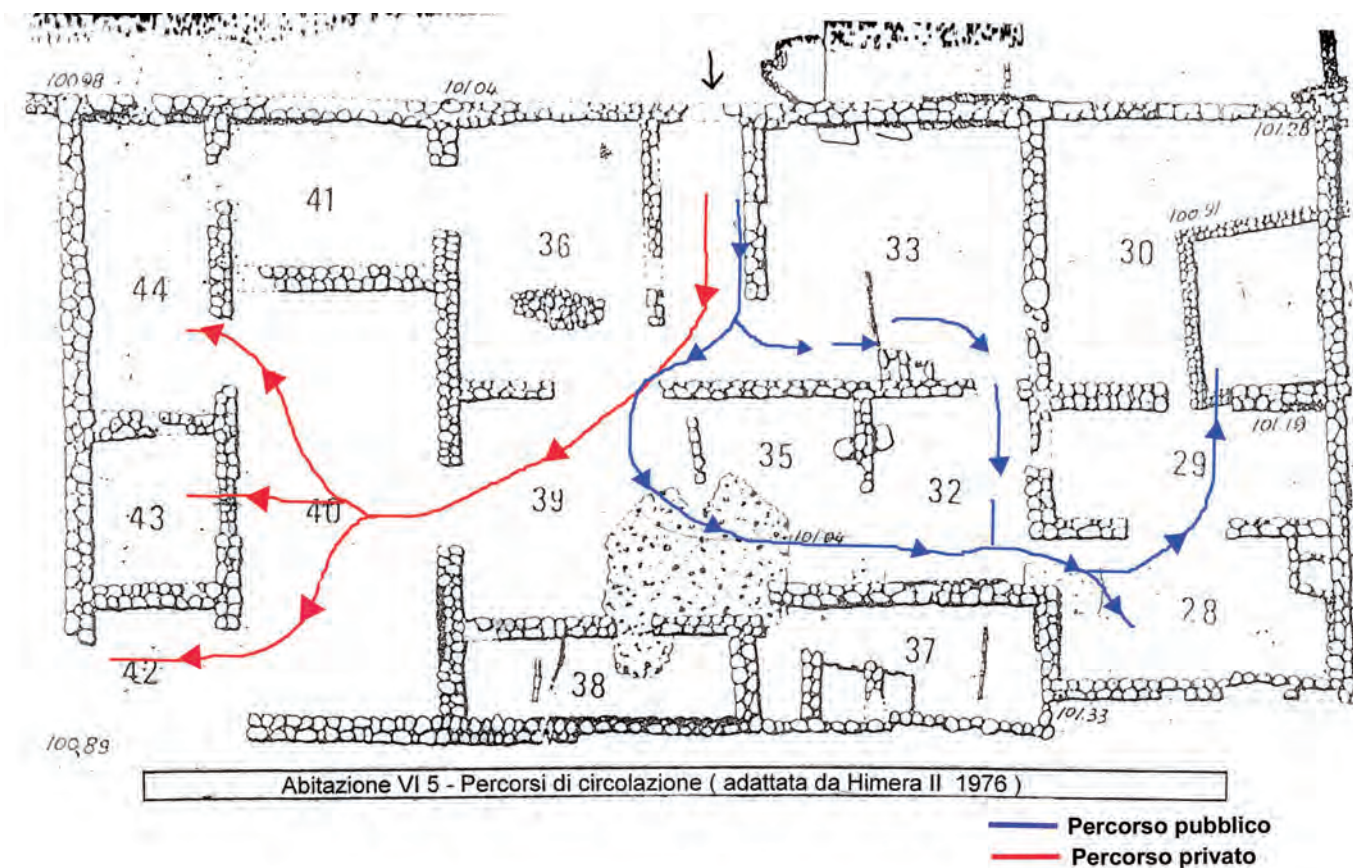


Fig. 12. Percorso "pubblico" e percorso "privato" all'interno dell'abitazione.

da telaio⁸⁴, uno dei due *askoi*⁸⁵ e i frammenti di due *lekythoi*⁸⁶. Nei vani retrostanti (42-44) non è stata ritrovata ceramica da conservazione; in questi vani, come in 40, si riscontra invece un buon numero di brocche, soprattutto a bande (sette in 40 e undici in 42-44). Da notare che anche i vasi decorati a bande, che definiamo da mensa, sono attestati sia in 40, sia nei tre vani retrostanti in numero significativo; si tratta per lo più di coppe e coppette, ma anche un frammento di *oinochoe* e quattro di crateri, che si concentrano soprattutto negli ambienti 42 e 44. In tutti e tre i vani retrostanti, inoltre, è presente un discreto numero di piccoli vasi a vernice nera⁸⁷.

Pur considerando che i contesti di cultura materiale di questa zona della casa appaiono compromessi, ci sembra possibile interpretare il grande ambiente 40, come un

vano polifunzionale, dove erano possibile esercitare attività diversificate, anche contemporaneamente, in accordo con l'analisi architettonica e planimetrica. L'attestazione delle *lekythoi*, di un *askos* miniaturistico e di un numero notevole di brocche, per lo più a bande (13), ci permette di avanzare l'ipotesi che un'altra attività che si svolgeva nel complesso dei vani occidentali dell'abitazione possa essere stata quella igienica⁸⁸, pur in assenza (casuale?) di *louteria*. Ci chiediamo anche se, nell'ipotesi di una possibile rifunzionalizzazione di alcune forme ceramiche, almeno una parte dei piccoli vasi a bande e a vernice nera non possa essere servita per lo stesso scopo e per contenere cenere, belletti, unguenti o profumi, anche tenendo conto del fatto che non solo in questa casa, ma in tutto l'abitato di Himera le classiche forme da toeletta appaiono sottorappresentate nel deposito archeologico. La presenza di ceramica da cottura (rinvenuta soprattutto in 40 e 41) si potrebbe spiegare con il consumo di piccoli pasti nel

⁸⁴ Gli altri due sono stati rinvenuti in 29 e 30.

⁸⁵ L'altro è in 37. Da notare che a Nea Halos, questo vaso è stato rinvenuto in associazione con *lekanides* e *chytrai*, Haagsma 2010, pp. 154, 198.

⁸⁶ Un'altra è stata rinvenuta in 44. Altre tre in 29 e 30 e solo altre cinque in tutto il resto della casa.

⁸⁷ Nell'insieme la percentuale totale è significativa: 9,15%, di poco inferiore al totale dei vani 28 e 29.

⁸⁸ Nevett 1999, p. 187, per l'associazione a Himera della *lekythos* con vasi da toeletta. Il rinvenimento di tre grandi recipienti di forma aperta in 40 e 41 è compatibile con questa attività, Haagsma 2010, p. 217.

grande ambiente antistante, la mattina o durante la giornata⁸⁹, soprattutto nelle stagioni più fredde.

L'analisi funzionale combinata con quella planimetrica, poiché i vani alle spalle di 40 sono tra i meno accessibili di tutta la casa, ci fa pensare che questi ultimi fossero destinati al sonno, all'intimità sessuale e alla conservazione di oggetti preziosi (se la presenza delle monete è indicativa), nonché alle pratiche di toeletta e cosmesi.

Nell'insieme l'analisi funzionale conferma quanto da noi già osservato ormai molti anni fa, che il vano 40 è un ampio vano di soggiorno dove erano svolte diverse attività familiari e che esso "protegge e nasconde" i vani retrostanti⁹⁰. Il complesso, come già notato, ricorre abbastanza spesso nell'abitato imerese e recentemente diversi esempi ne sono stati individuati anche nell'Isolato II, confrontabili, sia pure con riserve⁹¹, con la tipologia dell'*Herdraum* di Hoepfner e Schwandner⁹², considerato dai due studiosi una caratteristica delle case dell'area nord-occidentale della Grecia a partire dall'età tardo-classica. In realtà tale tipologia architettonico-funzionale è rintracciabile sia nel mondo greco, sia in quello coloniale, fin da età tardo-geometrica⁹³, e in associazione con il cortile forse da età protoarcaica, in contesti di urbanistica programmata⁹⁴. Viene così ulteriormente invalidata l'ipotesi evoluzionistica che si possa trattare di una forma chiusa di pre-*pastas*, ipotesi già rifiutata da tempo, per cui questo termine andrebbe riservato solo alla tipologia architettonica del portico con stanze retrostanti. Non è inopportuno ripetere questa affermazione, in presenza ancora oggi di un uso ambiguo del termine *pastas*, dovuto probabilmente alle parziali analogie riscontrabili tra le funzioni assegnate ai due spazi⁹⁵.

⁸⁹ I pasti erano generalmente quattro: la colazione (*akratismos*), il pranzo (*ariston*), una merenda pomeridiana (*hesperisma*) e la cena (*deipnon*). Il primo e il terzo potevano farsi nel grande vano polifunzionale.

⁹⁰ Belvedere 1976, p. 583.

⁹¹ Portale 2008, pp. 246-247.

⁹² Hoepfner, Schwandner 1994, p. 323; Hoepfner 1999, pp. 337, 374-377. Sul problema, v. anche Reber 1998, 2001.

⁹³ Belvedere 2000.

⁹⁴ Belvedere 2000, pp. 59-60, sia pure dubitativamente. Per un esempio tardo-arcaico a Himera, Portale 2008, pp. 230-232.

⁹⁵ Ault 2005a, pp. 66-67, preferisce giustamente il termine "transverse hall", ma poi cerca di identificare in alcuni vani la *pastas* e la *prostas*; Haagsma 2010, pp. 56, 63, 70, utilizza il termine per indicare un lato del cortile che potrebbe essere stato coperto da una tettoia, tuttavia senza che ci siano evidenze di un porticato. Il termine *oikia pastada* (casa a *pastas*) ricorre solo in una iscrizione di Camarina e si riferisce senza dubbio a una abitazione con un portico colonnato sul cortile, Hellmann 1994, p. 143.

Rapporti interpersonali tra familiari e tra familiari ed estranei

Considerando i risultati delle due analisi, funzionale ed architettonico-planimetrica, è possibile individuare all'interno di VI 5 due percorsi (fig. 12)⁹⁶. Un percorso pubblico conduce dall'ingresso, attraverso il cortile e il vano 32, fino alla soglia di 28. Viene definito "pubblico", perché permetteva agli estranei di raggiungere il vano 30, che abbiamo identificato come un ambiente di rappresentanza. Il secondo percorso, che si potrebbe definire "privato", conduce, sempre attraverso il cortile, al grande vano 40 e di conseguenza ai vani retrostanti, che si caratterizzano come ambienti privati. In realtà è stato ormai da tempo osservato che l'opposizione pubblico-privato è riduttiva, in quanto gli spazi familiari dell'abitazione possono presentare caratteristiche semipubbliche o anche semiprivato⁹⁷. In primo luogo assume tali caratteri il cortile, che nel nostro caso poteva essere attraversato da estranei che si recavano in occasione di riunioni conviviali verso l'ala occidentale della casa. Ma chi erano coloro che partecipavano a queste riunioni? Se, come è stato osservato⁹⁸, gli ospiti potevano, piuttosto che simposiasti accompagnati da "etere", come si è portati a pensare sulla base della tradizione letteraria e figurativa ateniese, essere amici del padrone di casa, possibilmente legati a lui anche da vincoli di associazione, di iscrizione alla stessa sezione del corpo civico e da vincoli di parentela⁹⁹, è possibile che nel cortile potessero incontrare anche le donne di casa. Probabilmente anche l'età, la familiarità e i rapporti precedenti dei membri femminili della famiglia con l'ospite, o dell'ospite con gli elementi maschili e femminili dell'*oikos*, potevano influire sui caratteri dell'incontro e allargare o restringere il numero dei partecipanti e quindi connotare lo spazio aperto di volta in volta come semipubblico o semiprivato¹⁰⁰.

In realtà le relazioni sociali sono molto complesse e non possono essere costrette entro poche categorie, per di più esclusivamente oppositive¹⁰¹: familiari/estranei;

⁹⁶ Già evidenziati da V. Vassallo.

⁹⁷ Pomeroy 1997, pp. 18-19.

⁹⁸ Per i diversi tipi di riunioni, più o meno formali, che potevano avvenire in diversi luoghi della casa, Nevett 2010, pp. 61-62.

⁹⁹ Molti studiosi, per esempio Cahill 2002, pp. 202-204; Haagsma 2010, p. 117, hanno fatto notare che la medesima ampiezza della parte della casa che dà sulle strade, presuppone collaborazione nella costruzione dei tetti, così come nella costruzione di muri divisorii trasversali tra abitazioni contigue. Si è anche supposto che l'assegnazione dei lotti venisse fatta rispettando le suddivisioni del corpo civico, come le fratrie (attestate a Himera) o per gruppi uniti da vincoli di parentela, Cahill 2002, p. 221. In generale, Pomeroy 1997, pp. 17-19.

¹⁰⁰ Goldberg 1999, *passim*, in particolare pp. 154-155.

¹⁰¹ Per i limiti delle categorie oppositive, Allison 1999a, pp. 9-10; Goldberg 1999, pp. 154-156.

maschi/femmine; adulti/bambini¹⁰²; padroni/schiavi¹⁰³, perché le relazioni oppositive, nei diversi momenti della giornata e nelle diverse forme relazionali, possono trasformarsi in relazioni inclusive (familiari ed estranei; maschi e femmine; adulti e bambini; e anche padroni e schiavi) che connotano gli spazi domestici in maniera differente. Nella nostra abitazione l'analisi funzionale ci permette di identificare come spazi inclusivi, oltre al cortile, il vano 33, dove sono possibili più attività in contemporanea, che potenzialmente potevano essere esercitate insieme sia dalla padrona sia da schiave¹⁰⁴, il vano 36, dove attività di culto domestico potevano vedere la partecipazione di tutta la famiglia ed essere praticate in occasione di pranzi comuni e/o formali, che possiamo ipotizzare in base al rinvenimento di una grande quantità di ceramica a vernice nera, in un numero ampio di forme diverse; il vano 40 del cui carattere polifunzionale si è detto, all'interno del quale potevano interagire, nei diversi momenti della giornata, uomini e donne, adulti e bambini, padroni e schiavi.

L'ambiente 32, al contrario, si connoterebbe come un'area a frequentazione prevalentemente, ma non esclusivamente, femminile, se dobbiamo considerare la cottura dei cibi una attività fortemente connotata dal genere. Ma possiamo anche notare che era necessario attraversare 32 per raggiungere il complesso 28-30, e quindi 32 rientra nel percorso "pubblico" dell'abitazione.

Non dobbiamo dimenticare, infine, che le relazioni sessuali possono connotare fortemente, ma non in maniera univoca, alcuni ambienti: le fonti menzionano varie volte il *koiton*, una camera in cui il padrone di casa poteva avere relazioni sessuali con le schiave domestiche¹⁰⁵; ma ciò non va inteso come presenza di un vano esclusivamente dedicato a questa attività. Nell'orazione di Lisia, *Per l'uccisione di Eratostene*, la moglie rimprovera al padrone di casa di essere tornato una volta ubriaco e di "essersi fatto la servetta". Non sembra un comportamento abi-

tuale e lo stato di ebbrezza del protagonista sembrerebbe causa, anche agli occhi della signora, dell'episodio. Il tutto comunque è probabile sia avvenuto in una stanza del piano terra, che certo non era riservata esclusivamente a questo, della "casetta" di Eufileto. Ma quando, sia pure per non fare scoprire l'amante in casa, la moglie fedifraga coinvolge il marito in un momento di intimità, ciò avviene nel *thalamos* al piano superiore, il luogo deputato all'intimità sessuale tra i coniugi, anche se in quel periodo c'è stato un rovesciamento dell'organizzazione funzionale della casa, con il trasferimento del *gynaikonitis* al piano terra¹⁰⁶. Nella nostra abitazione rapporti occasionali potevano avvenire nei vani 33 o 36, forse anche in 41, ma certo non pretendiamo di rinvenire nel deposito archeologico una chiara prova di ciò; mentre il *thalamos* andrebbe ovviamente identificato in una delle tre stanze retrostanti a 40¹⁰⁷.

L'economia domestica

Cominciamo con una osservazione ovvia: nonostante le grandi dimensioni, non ci sono impianti produttivi. Ma non ci sono nemmeno tracce di una attività di produzione domestica¹⁰⁸; in particolare non vi è alcun segno della attività domestica per eccellenza: filatura e tessitura, che pure è attestata a Himera in qualche caso¹⁰⁹. Non è stata rinvenuta alcuna fuseruola e i pesi da telaio sono in tutto quattro.

Molto evidenti, invece, sono le necessità di immagazzinamento, di conservazione e trasformazione delle derrate: 40 anfore e 12 *pithoi*, oltre ad alcune decine di grandi recipienti, tra cui *kalathoi*, *lekanai*, *stamnoi* e mortai. Pur non avendo la possibilità di valutare con precisione le capacità di immagazzinamento dell'*oikos*, non essendo stati restaurati né le anfore, né i *pithoi*, non c'è dubbio, che essa fosse di diverse migliaia di litri¹¹⁰. La strategia economica è quindi quella del "deposito a lungo termine"¹¹¹, confermata tra l'altro dalla identificazione di

¹⁰² Anche i bambini, come gli schiavi, sono un gruppo "invisibile". Nella nostra casa non si sono rinvenuti nemmeno dei giocattoli, come altrove a Himera, ma non ne dedurremo l'assenza dei piccoli nella famiglia, per l'ovvio motivo che noi rinveniamo i giocattoli di terracotta, ma non quelli di legno, di pezza o di altro materiale deperibile.

¹⁰³ La diffusione della schiavitù e l'incidenza ad Himera del numero degli schiavi domestici è un argomento di difficile soluzione, su cui la ricerca archeologica, come è noto, può dare solo risposte limitate, data l'invisibilità degli schiavi nelle dimensioni architettoniche e nella cultura materiale, Morris 1998. I recenti scavi della necropoli occidentale sembrerebbero dimostrare la presenza di sepolture schiavili, Vassallo 2010, pp. 51-52. Per il tentativo di identificare la presenza degli schiavi (e in parallelo dei poveri e degli emarginati) nelle case e nelle città greche, Ault 2005b.

¹⁰⁴ La trasformazione dei prodotti agricoli, il trasferimento delle derrate dai magazzini ai grandi contenitori rinvenuti nel vano è probabile fossero eseguiti sotto la supervisione della padrona di casa dai membri femminili più giovani della casa o dalle schiave.

¹⁰⁵ Pesando 1989, pp. 113-114; 155-157.

¹⁰⁶ Significativamente questa stanza è provvista di una porta che si può chiudere a chiave. Anche questo particolare la connota come *domation/thalamos*. Per il passo Lisia I, 11-12.

¹⁰⁷ Per le dimensioni 43 o piuttosto 42, dove non è posizionabile alcuna sub-zona territoriale.

¹⁰⁸ Sull'economia domestica, Ault 2007.

¹⁰⁹ Per il rinvenimento di gruppi di pesi da telaio a Himera, Belvedere 1976, p. 244 (gruppo di 25 pesi di forma tronco-piramidale nel vano VI 25 trovati all'interno di uno spesso strato di bruciato, probabilmente i resti del telaio); Portale 2008, pp. 243-245. Il fatto che i pesi da telaio abbiano lo stesso peso non è un ostacolo alla loro effettiva funzionalità, Haagsma 2010, p. 205, in quanto l'uso di pesi diversi dipende dal tessuto che si vuole realizzare.

¹¹⁰ Cahill 2002, pp. 227-230 per le capacità di immagazzinamento delle case di Olinto; Haagsma 2010, pp. 184-190 per Nea Halos.

¹¹¹ Cahill 2002, pp. 169, 233.

ben due magazzini. Certamente tale strategia potrebbe essere stata condizionata dall'eccezionalità degli avvenimenti che l'*oikos* stava affrontando nel periodo finale di vita dell'abitazione: l'attacco e l'assedio dei Cartaginesi; ma le undici anfore e i quattro *pithoi* depositati nel complesso 28-30, costituiscono solo un quarto delle prime e un terzo dei secondi, e dimostrano piuttosto il rafforzamento di una strategia già attuata in precedenza.

Si è spesso lamentata la mancanza di una approfondita conoscenza del territorio di una città greca, per comprendere meglio la dimensione economica degli *oikoi* cittadini¹¹²; non è questo il caso di Himera, della cui *chora*, vicina e lontana, sono stati indagati più di 100 Km². I risultati della prospezione archeologica¹¹³ dimostrano che la *chora politiké* era nel V sec. a.C. divisa in proprietà familiari al di sopra del livello di sussistenza, mentre è possibile che nella *éremos chora* si localizzassero aziende più grandi, finalizzate alla produzione per il mercato¹¹⁴. Ci sembra evidente che l'economia dell'*oikos* di cui ci occupiamo fosse strettamente collegata al possesso di una proprietà terriera, probabilmente non di piccole dimensioni e certo non ad esclusiva conduzione familiare, data la capacità di immagazzinare a lungo termine una quantità notevole di derrate agricole. Ci si potrebbe chiedere, quindi, se la strategia economica del nostro *oikos* potesse essere orientata al mercato o alla vendita al dettaglio, tuttavia se l'ipotesi coglie nel segno, tale organizzazione non coinvolgeva la casa in città, data l'assenza di impianti di trasformazione e il numero non grande di macine rinvenuto¹¹⁵.

Senza dubbio il fatto che non fosse necessario produrre in casa tessuti e abiti fa logicamente pensare che la famiglia fosse abbastanza facoltosa da acquistarli, ciò di conseguenza presuppone che il padrone di casa praticasse una attività economica redditizia, anche in termini monetari. Quello che sappiamo di Himera e del suo territorio ci fa pensare che il reddito fosse da legare principalmente alla proprietà terriera, anche se non possiamo ben valutare l'incidenza che attività commerciali sia di dettaglio all'interno della *polis*, sia a scala più ampia per il mercato esterno¹¹⁶ potrebbero avere avuto sulla formazione della ricchezza di famiglie come la nostra.

A questa conclusione non osta, a nostro parere, la completa assenza di vasi e altri oggetti di metallo e di gioielli tra i reperti¹¹⁷, e nemmeno l'assenza di bracieri di

bronzo, che dobbiamo supporre fossero necessariamente presenti, poiché il fatto è logicamente imputabile al saccheggio cartaginese. Il complesso della ceramica rinvenuta non si distingue in alcun modo per qualità e forme dalla media dei rinvenimenti imeresi in contesti abitativi; mancano anche i grandi vasi a figure rosse, ma anche questo fatto va probabilmente messo in rapporto con la fine violenta della città, nonostante che il valore di tali vasi, come è noto, non fosse in assoluto altissimo.

Conclusioni

La casa che abbiamo esaminato appare per ampiezza e complessità planimetrica tra le maggiori di Himera, almeno tra quelle della città alta. Tuttavia, la nostra scarsa conoscenza, ancora oggi, della città bassa, dove potrebbero anche rinvenirsi forme diverse di cultura abitativa, di cui potrebbe essere un indizio la presenza di *andrones* dall'architettura canonica¹¹⁸, non ci permette di affermare che si tratti senza dubbio di una dimora in assoluto tra le più cospicue.

Nonostante ciò, colpisce la complessità della planimetria e non solo se guardiamo all'abitato di Himera. Infatti, se consideriamo la sua cronologia, l'edificio presenta una pianta tra le più articolate fra quelle che conosciamo nel mondo greco del tempo. La divisione in tre grandi blocchi, quello centrale, il cui fulcro è il cortile, strettamente legato a Nord con i vani utilitari e a Sud con i magazzini, quello orientale "pubblico" e quello occidentale "privato", ci parla in favore di una suddivisione dello spazio molto avanzata, una segmentazione indice di una complessità sociale notevole¹¹⁹. La polifunzionalità degli aree, però, ci deve mettere in guardia da affrettate conclusioni. L'articolazione dello spazio non implica necessariamente l'accettazione di una ideologia di separazione tra i generi, né tanto meno di una logica di specializzazione dei vani, come l'analisi funzionale ci dimostra. Certo una tendenza verso l'individuazione di spazi dedicati ci sembra evidente: abbiamo un vano destinato ad ingresso e alcune funzioni sembra avvenissero in zone tendenzialmente preferite, i pranzi formali in 36, la cottura in 32, le riunioni conviviali in 30, una propensione che a partire dalla fine del V secolo, sembra testimoniata anche altrove¹²⁰. A scanso di equivoci precisiamo subito che i primi due spazi non si configurano come "stanza da pranzo" o come "cucina", perché non si configurano come spazi esclusivi, e sottolineiamo che ad Himera, almeno finora, non è mai stata ritrovata una

¹¹² Cahill 2002, p. 225; da qui la necessità di abbinare agli scavi della città la prospezione del territorio, Haagsma 2010, p. 176.

¹¹³ Himera III.1-2, 1988-2002.

¹¹⁴ Belvedere 2001, pp. 719-732.

¹¹⁵ Due, un numero comunque significativo.

¹¹⁶ Il commercio "estero" di Himera, sia transmarino, sia con l'entroterra, è ben attestato dalle anfore da trasporto, Vassallo 2009.

¹¹⁷ Il rinvenimento di vasi di bronzo nell'abitato di Himera è molto raro. Più comuni i piccoli oggetti, come fibule, anellini ecc.

¹¹⁸ Vassallo 1997, p. 84, attribuisce la presenza di questi *andrones* nella città bassa a differenze di potere economico e *status* sociale.

¹¹⁹ Kent 1990b.

¹²⁰ Ault 2005a, pp. 68, 76, per Halieis; Haagsma 2010, p. 201, per Nea Halos.

“stanza da bagno”¹²¹, che pure si è rintracciata altrove in abitazioni modeste¹²². Anche la presenza di un *andron*, e ancor più gli *andrones* con piattaforme rialzate della città bassa, ci indicano che l’abitato imerese, nonostante la sua marginalità geografica, appare ben aggiornato sulle ultime novità della cultura abitativa della Madre Patria e questo avvalorava quanto abbiamo detto sulla pianta innovativa dell’abitazione di cui ci occupiamo.

Non interpreteremo, tuttavia, l’articolazione dello spazio in modo rigido, né come testimonianza a Himera di processi sociali attestati ad Atene¹²³. La parte “privata” della nostra casa, come abbiamo detto, si può direttamente collegare a forme funzionali di età arcaica, che chiaramente non prevedono una rigida separazione di genere; mentre l’*andron* nella sua semplicità non esprime certo la volontà di ostentare uno *status* sociale particolare, né vi è prova che testimoni la volontà di adottare forme conviviali di derivazione aristocratica¹²⁴. Il suo isolamento e il suo alto indice di inaccessibilità testimoniano, tuttavia, del carattere esclusivamente maschile delle riunioni che vi si svolgevano, almeno in certe occasioni¹²⁵.

È interessante notare che le caratteristiche della nostra casa testimoniano una organizzazione dello spazio superiore non solo alla media delle dimore imeresi, ma anche al livello medio delle case ateniesi che conosciamo¹²⁶. Certo la suddivisione articolata della casa VI 5 è resa più facile dalle sue dimensioni, dalla sua forma rettangolare e dall’essere inserita in un piano urbanistico ortogonale, tuttavia anche le case scavate al Pireo¹²⁷ appaiono meno complesse. Certo non conosciamo le grandi case del Pireo, come quella di Callia, con i suoi due *prostoia*, che dalla descrizione appare ampia, articolata e probabilmente disposta su due piani¹²⁸. Non vogliamo dire, quindi,

che ad Himera ci fossero case più lussuose e moderne di quelle di Atene e del Pireo – possiamo per esempio ricordare che nella colonia non conosciamo, almeno che la città bassa non ci riservi sorprese, case con *pastas* porticata¹²⁹ - tuttavia la conclusione che possiamo ricavare dal nostro esame è che in una città periferica e non molto importante come Himera, alla fine del V secolo la cultura abitativa appare per certi aspetti molto evoluta.

Ci sembra, inoltre, importante rilevare che la planimetria della dimora non è una copia pedissequa di abitazioni all’avanguardia concepite in altri ambiti geografici. È l’elaborazione, certamente non esclusiva di Himera, di tradizioni di cultura abitativa ben note in Sicilia fin da età protoarcaica¹³⁰. Abbiamo già detto che, se non altro per ragioni cronologiche, il complesso vano antistante/vani retrostanti non è riconducibile allo *Herdraum* tardo-classico e che il rapporto e le proporzioni tra sala polifunzionale e vani retrostanti appare non come una evoluzione tipologica di una forma architettonica più antica, ma come l’elaborazione e l’adattamento di una organizzazione funzionale alle mutate condizioni sociali e ai mutati rapporti interpersonali tra i membri della famiglia e tra di essi e gli estranei.

Nonostante la sua marginalità geografica e il suo isolamento sulla costa settentrionale dell’Isola, Himera si rivela, come gli scavi vanno sempre di più confermando¹³¹, come una *polis* perfettamente inserita non solo nei circuiti commerciali ed economici, sia del Mediterraneo occidentale, sia dell’Egeo, ma anche perfettamente inserita nella circolazione delle idee, e quindi nel dibattito culturale che pervadeva il mondo greco alla fine del V secolo, con le proprie specificità, che sono quelle che caratterizzavano l’area siceliota e la distinguevano, pur in una unità culturale più ampia, dalla Madre Patria.

¹²¹ Belvedere 1976, p. 591.

¹²² Ma cronologicamente più recenti, come quelle di Halieis, o di Atene.

¹²³ Alcuni dei quali, tra l’altro, messi in relazione con l’affermarsi della democrazia, che ad Himera non prevalse mai.

¹²⁴ In questa ottica, si potrebbe osservare che il numero degli *andrones* della città bassa (tre in un’area ristretta, di cui due pertinenti a un solo complesso) potrebbe fare pensare che siano pertinenti a luoghi di riunione collettiva, più che ad abitazioni domestiche. V. anche Portale 2008, p. 245, per la città alta.

¹²⁵ In questo senso è quindi accettabile la lettura di Portale 2008, pp. 252-253, delle sale di rappresentanza individuabili anche nell’Isolato II, come luoghi di riunione del “mondo delle aggregazioni parafamiliari cui partecipa il padrone di casa”.

¹²⁶ L’analisi più recente è quella di Tsakirgis 2005.

¹²⁷ Hoepfner, Schwandner 1994, pp. 38-43; Hoepfner 1999, pp. 217-221. I due autori individuano al Pireo una casa-tipo a *prostoia*, che viene meccanicamente moltiplicata per tutti gli isolati e riferita alla pianificazione ippodamea.

¹²⁸ Pesando 1989, pp. 102-109.

¹²⁹ In Attica e quindi probabilmente anche ad Atene, testimoniate alla fine del V sec. a.C. dalla *Dema House*.

¹³⁰ Belvedere 2000; Portale 2008, pp. 246-249; Harms 2010.

¹³¹ Himera è una *polis*, di cui, grazie a decenni di scavi e ricerche, conosciamo approfonditamente le aree pubbliche, l’abitato, le necropoli e il territorio, un caso eccezionale nel panorama delle indagini archeologiche sulle città greche.

Bibliografia

- Allegro 1997:** ALLEGRO (N.) – Le fasi dell’abitato di Himera. In: Isler (P.H.), Käch (D.), *Wohnbauforschung in Zentral- und Westsizilien*. Zürich, Archäologisches Institut der Universität Zürich, 1997, pp. 65-80.
- Allison 1999a:** ALLISON (P.M.) – dir. *The Archaeology of Household Activities*, London e New York, Routledge, 1999,
- Allison 1999b:** ALLISON (P.M.) – Introduction. In: Allison 1999a, pp. 1-18.
- Amico 2008:** AMICO (A.) – Il blocco 2. In: *Himera V*, 2008, pp. 75-130.
- Ault 2005a:** AULT (B.A.) – *The Houses. The Organization and Use of Domestic Space*. Bloomington e Indianapolis, Indiana University Press, 2005 (The Excavations at Ancient Halieis 2).
- Ault 2005b:** AULT (B.A.) – Housing the Poor and Homeless in Ancient Greece. In: Ault (B.A.), Nevett (L.C.) dir., *Ancient Greek Houses and Households: chronological, regional and social diversity*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, pp. 140-159.
- Ault 2007:** AULT (B.A.) – *Oikos and oikonomia*: Greek houses, households and the domestic economy. In: Westgate (R.), Fisher (N.), Whitley (J.) dir., *Building Communities: House, Settlement and Society in the Aegean and Beyond*. London, British School at Athens, 2007, pp. 259-265.
- Ault, Nevett 1999:** AULT (B.A.), NEVETT (L.C.) – Digging houses: Archaeologies of Classical and Hellenistic Greek domestic assemblages. In: Allison 1999a, pp. 43-56.
- Bats 1999:** BATS (M.) – Le vase céramique grec dans ses espaces: l’habitat. In: *Céramique et peinture grecques : modes d’emploi. Actes du colloque international École du Louvre 26-28 avril 1995*. Paris, La Documentation française, 1999, pp. 76-85.
- Belvedere 1976:** BELVEDERE (O.) – Tipologia e analisi delle abitazioni. In: *Himera II* 1976, pp. 577-594.
- Belvedere 1998:** BELVEDERE (O.) – Aspetti della cultura abitativa a Himera e Naxos nel V secolo a.C. In: Lentini (M.C.) dir., *Naxos a quarant’anni dall’inizio degli scavi*. Giardini Naxos e Palermo, Museo Archeologico di Naxos-Assessorato dei beni culturali e ambientali Regione Sicilia, 1998, pp. 125-130.
- Belvedere 2000:** BELVEDERE (O.) – Osservazioni sulla cultura abitativa greca in età arcaica. In: *Damarato. Studi di antichità classica offerti a Paola Pelagatti*. Milano, Electa, 2000, pp. 58-68.
- Belvedere 2001:** BELVEDERE (O.) – Il territorio di Himera e il problema della chora coloniale in Sicilia. In: *Problemi della chora coloniale dall’Occidente al Mar Nero* (Atti Taranto XL). Taranto, Istituto per la Storia e l’archeologia della Magna Grecia, 2001, pp. 707-755.
- Belvedere 2005:** BELVEDERE (O.) – La casa greca a Himera. In: Minà (P.) dir., *Urbanistica e architettura nella Sicilia greca*, Palermo, Regione siciliana- Assessorato dei beni culturali e della pubblica Istruzione, 2005, pp. 102.
- Belvedere, Epifanio 1976:** BELVEDERE (O.), EPIFANIO (E.) – L’abitato. Isolato III. In: *Himera II* 1976, pp. 225-372.
- Bergquist 1990:** BERGQUIST (B.) – Simpotic space: A Functional Aspect of Greek Dining-rooms. In: Murray (O.) dir., *Symptica. A Symposium on the Symposion*. Oxford, Clarendon Press, 1990, pp. 37-65.
- Cahill 2002:** CAHILL (N.) – *Household and City Organization at Olynthus*. New Haven e London, Yale University Press, 2002.
- Cahill 2010:** CAHILL (N.) – Functional Analyses of Ancient House Inventories. In: Ladstätter (S.), Scheibelreiter (V.) dir., *Städtisches Wohnen im östlichen Mittelmeerraum 4.Jh. v. Chr.-1. n. Chr.* Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010, pp. 477-495.
- Fiedler 2005:** FIEDLER (M.) – Houses at Leukas in Acarnania: A Case Study in Ancient Household Organization. In: Ault (B.A.), Nevett (L.C.), *Ancient Greek Houses and Households*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, pp. 99-118.
- Foxhall 2007:** FOXHALL (L.) – House clearance: unpacking the “kitchen” in Classical Greece. In: Westgate (R.), Fisher (N.), Whitley (J.) dir., *Building Communities: House, Settlement and Society in the Aegean and Beyond*. London, British School at Athens, 2007, pp. 233-242.
- Gassner 2003:** GASSNER (V.) – Materielle Kultur und Kulturelle Identität in Elea. In: *Elea in spätarchaisch-früklassischer Zeit*. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2003, (Velia Studien II).
- Goldberg 1999:** GOLDBERG (M.Y.) – Spatial and behavioural negotiations in Classical Athenian city houses. In: Allison 1999a, pp. 142-161.
- Haagsma 2010:** HAAGSMA (M.J.) – *Domestic Economy and Social Organization in New Halos*. Groningen, Rijksuniversiteit Groningen, 2010.
- Harms 2010:** HARMS (A.) – Himera. Überlegungen zur Stadtentwicklung und Wohnarchitektur einer nord sizilianischer Stadt. In: Ladstätter (S.), Scheibelreiter (V.) dir., *Städtisches Wohnen im östlichen Mittelmeerraum 4. Jh. v. Chr.-1. Jh. n. Chr.* Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010, pp. 333-346.
- Hellmann 1994:** HELLMANN (M.-Ch.) – La maison grecque: les sources épigraphiques. *Topoi*, 4, 1994, pp. 131-146.
- Himera II 1976:** AA. VV. – *Himera II. Campagne di scavo 1966-1973*. Roma, L’“Erma” di Bretschneider, 1976.
- Himera III.1-2 1988-2002:** AA. VV. – *Himera III.1-2. Prospezione archeologica nel territorio*. Roma, L’“Erma” di Bretschneider, 1988-2002.
- Himera V 2008:** ALLEGRO (N.) dir. – *Himera V. L’abitato. Isolato II. I blocchi I-IV della zona I*. Palermo, Università di Palermo, 2008.
- Hoepfner 1999:** HOEPFNER (W.) – *Geschichte des Wohnens. Band 1, 5000 v. Chr. - 500 n. Chr.: Vorgeschichte, Frühgeschichte, Antike*. Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1999.
- Hoepfner, Schwandner 1994:** HOEPFNER (W.), SCHWANDNER (E.L.) – *Haus und Stadt im Klassischen Griechenland*. München, Deutscher Kunstverl., 1994.
- Ingold 1995:** INGOLD (T.) – Building, dwelling, living: how animals and people make themselves at home in the world. In: Strathern (M.) dir., *Shifting contexts: transformations in anthropological knowledge*. London-New York, Routledge, 1995, pp. 57-80.
- Jameson 1990:** JAMESON (M.) – Domestic Space and the Greek city-state. In: Kent 1990a, pp. 92-114.
- Kent 1990a:** KENT (S.) dir. – *Domestic Architecture and the Use of Space: an interdisciplinary cross-cultural study*. Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- Kent 1990b:** KENT (S.) – Activity areas and architecture: an interdisciplinary view of the relationship between the use of space and domestic built environments. In: Kent, 1990a, pp. 1-8.
- La Motta, Schiffer 1999:** LA MOTTA (V.M.), SCHIFFER (M.B.) – Formation processes of house floor assemblages. In: Allison 1999a, pp. 19-29.
- Lynch 2007:** LYNCH (K.) – More thoughts on the space of the symposium. In: Westgate (R.), Fisher (N.), Whitley (J.) dir., *Building Communities: House, Settlement and Society in the Aegean and Beyond*. London, British School at Athens, 2007, pp. 243-249.
- Morris 1998:** MORRIS (I.) – Remaining Invisible. The Archaeology of the Excluded in classical Athens. In: Joshel (S.R.), Murnaghan (S.) dir., *Women*

- and Slaves in Greco-Roman Culture: Differential Equations. London e New York, Routledge, 1998, pp. 193-220.
- Nevett 1999:** NEVETT (L.C.) – *House and Society in the Ancient Greek World*. Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Nevett 2007:** NEVETT (L.C.) – Greek houses as source of evidence for social relations. In: Westgate (R.), Fisher (N.), Whitley (J.) dir., *Building Communities: House, Settlement and Society in the Aegean and Beyond*. London, British School at Athens, 2007, pp. 7-10.
- Nevett 2009:** NEVETT (L.C.) – Domestic Facades: a feature of Greek urban landscape? In: Owen (S.), Preston (E.) dir., *Inside the City in the Greek World. Studies of urbanism from the Bronze Age to the Hellenistic period : Conference, Cambridge, May 2004*. Oxford-Oakville, Oxbow Books, 2009, pp. 118-130.
- Nevett 2010:** NEVETT (L.C.) – *Domestic Space in the Classical World*. Cambridge, New York, Melbourne, Cambridge University Press, 2010.
- Pesando 1989:** PESANDO (F.) – *La casa dei Greci*. Milano, Longanesi & Co, 1989.
- Pomeroy 1997:** POMEROY (F.B.) – *Families in Classical and Hellenistic Greece: Representations and Realities*. Oxford, Clarendon Press, 1997.
- Portale 2008:** PORTALE (E.C.) – Cultura materiale e organizzazione degli spazi domestici. In: *Himera V* 2008, pp. 221-253.
- Reber 1998:** REBER (K.) – *Die klassischen und hellenistischen Wohnhäuser im Westquartier*. Lausanne, éditions Payot, 1998 (Eretria. Fouilles et Recherches X).
- Reber 2001:** REBER (K.) – Entwicklungsstufen in der Grundriss-organisation griechischer Wohnhäuser. In: Karlsson (L.), Tomkinson (N.), Achar (E.) dir., *From Huts to Houses. Transformations of Ancient Societies*. Stockholm, Paul Åström Förlag, 2001, pp. 63-69.
- Rotroff 1999:** ROTROFF (S.I.) – How did pots function within the landscape of daily living? In: *Céramique et peinture grecques: modes d'emploi. Actes du colloque international École du Louvre 26-28 avril 1995*. Paris, La Documentation française, 1999, pp. 63-74.
- Sanders 1990:** SANDERS (D.) – Behavioral conventions and archaeology: methods for the analysis of ancient architecture. In: Kent 1990a, pp. 43-72.
- Schiffer 1987:** SCHIFFER (M.B.) – *Formation Processes of the Archaeological Record*. Albuquerque, University of New Mexico Press, 1987.
- Sparkes 1962:** SPARKES (B.A.) – The Greek Kitchen. *JHS*, 82, 1962, pp. 121-137.
- Tsakirgis 2005:** TSAKIRGIS (B.) – Living and Working around the Athenian Agora: A Preliminary Case Study of Three Houses. In: Ault (B.A.), Nevett (L.C.) dir., *Ancient Greek Houses and Households*. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2005, pp. 67-82.
- Tusa Cutroni 1976:** TUSA CUTRONI (A.) – Le monete. In: *Himera II* 1976, pp. 705-780.
- Vassallo 1997:** VASSALLO (S.) – Indagini in un quartiere della città bassa di Himera. In: Isler (P.H.), Käch (D.) dir., *Wohnbauforschung in Zentral- und Westsizilien (Zürich, 28. Februar - 3. März 1996)*. Zürich, Archäologisches Institut der Universität, 1997, pp. 81-90.
- Vassallo 2009:** VASSALLO (S.) – La colonia di Himera lungo le rotte dei commerci mediterranei. In: Panvini (R.), Guzzone (C.), Sole (L.) dir., *Traffici, commerci e vie di distribuzione nel Mediterraneo tra Protostoria e V secolo a. C.* Caltanissetta, 2009, pp. 149-157.
- Vassallo 2010:** VASSALLO (S.) – Himera alla luce delle recenti indagini nella città bassa e nelle necropoli. *Mare Internum*, 2, 2010, pp. 45-56.

Considerazioni sul sito di Himera: gli spazi dell'abitato, l'acqua, l'argilla

Stefano Vassallo*

Résumé. *Le choix de l'emplacement à occuper lors d'une fondation coloniale est l'un des aspects les plus problématiques de la colonisation grecque en Occident, car il peut déterminer la spécificité et l'évolution de la nouvelle cité. L'auteur prend ainsi l'exemple de la fondation dorico-chalcidienne d'Himère pour montrer en quoi les conditions géographiques et les ressources disponibles, notamment en eau et en argile, ont marqué l'organisation de l'espace et des activités humaines ainsi que l'urbanisme en général, notamment en ce qui concerne la défense de la colonie.*

Abstract. *One of the most problematic aspects in western Greek colonization is the topographical choice that determines the new city's specificity and evolution. The author chooses the example of the Doric-Chalcidian colony of Himera to demonstrate how geographic conditions and available resources, notably in water and in clay, determined spatial organization, and human activities as well as urban planning and the defence of the colony itself.*

La scelta del luogo dove fondare la città costituisce uno degli aspetti connessi alla colonizzazione greca in Occidente più interessante e problematico; lo stretto collegamento tra il più generale contesto geografico di riferimento e le specifiche peculiarità del sito coloniale fu un fattore fortemente condizionante la storia e lo sviluppo dei nuovi abitati, determinandone le strategie economiche e politiche¹. In questo mio omaggio a Henri Tréziny², cercherò di mettere a fuoco alcuni temi legati alle caratteristiche del territorio occupato dall'abitato di Himera, per tentare di evidenziare in quali termini l'ambiente fisico abbia influenzato lo sviluppo della colonia e in quale misura le caratteristiche geomorfologiche possano avere influito sulle scelte connesse con l'organizzazione dello spazio, i collegamenti interni e l'urbanistica.

* Soprintendenza ai Beni Culturali e ambientali di Palermo.

¹ Punto di partenza per un quadro bibliografico generale su queste problematiche è in Mertens 2006.

² Sono debitore ad Henri, oltre che della sua amicizia, per avermi fatto spesso riflettere che i nostri studi vanno affrontati con grande curiosità, senza tralasciare mai di cercare le tante possibili soluzioni all'interpretazione del dato archeologico, anche con sano spirito di contraddizione, non volto al contrasto ma alla costruzione di nuove e più solide tesi.

In seguito si accennerà a temi legati alle risorse naturali del sito, con particolare riferimento all'approvvigionamento dell'acqua e dell'argilla³.

Come tutte le colonie greche, Himera nacque da un progetto complesso, probabilmente già ben definito nel suo disegno generale, fin dalla prima generazione di coloni, insediatasi nel 648 a.C. alla foce del Fiume Imera Settentrionale⁴; un progetto proiettato verso la città futura e frutto di un'attenta valutazione di tutti quegli elementi fondamentali che ne avrebbero accompagnato lo sviluppo nel tempo⁵. Un progetto attento a prevedere nel tempo l'evoluzione di importanti funzioni, come, ad esempio, la difesa, la disponibilità e la distribuzione delle risorse idriche, i collegamenti esterni per potere gestire le ricche risorse economiche di un vasto territorio.

I condizionamenti legati alla geomorfologia del sito

Spazi della città e urbanistica

Himera è situata in un contesto geografico di grande interesse, a contatto con il mare ma anche proiettata verso l'entroterra attraverso le vallate del Fiume Imera Settentrionale e del Fiume Torto⁶; irregolare è la morfologia del territorio limitrofo al sito coloniale e la stessa area della città si presenta animata da una complessa e disomogenea alternanza di spazi pianeggianti e zone in pendio, a tratti molto accentuati (fig. 1).

³ Gli scavi sistematici dell'Università e della Soprintendenza di Palermo consentono, oggi, di ricostruire gli elementi fondamentali della topografia di Himera e delle problematiche connesse all'uso degli spazi interni e di quelli della immediata fascia periferica. Riferimenti generali bibliografici su Himera sono in Belvedere, Brugnone 1990, pp. 259-273; Allegro 1999, pp. 298-301; Vassallo 2005a, pp. 155-157. Sul territorio imerese e sul rapporto con gli indigeni vedi: Belvedere 2010; Vassallo 2010a.

⁴ Sulla data della fondazione vedi: Vassallo 1997; Vassallo 2012.

⁵ Non è indifferente il fatto che Himera rientra nella seconda ondata di fondazioni in Sicilia, quasi un secolo dopo le prime sulla costa ionica. I nuovi coloni portavano quindi con sé un patrimonio di conoscenze tecniche, urbanistiche ed economiche assai significative, che giocarono un importante ruolo nello strutturare gli elementi della nuova città.

⁶ Sulla definizione geografica dell'area coloniale vedi: Schmiedt 1970; Belvedere *et al.* 1988.

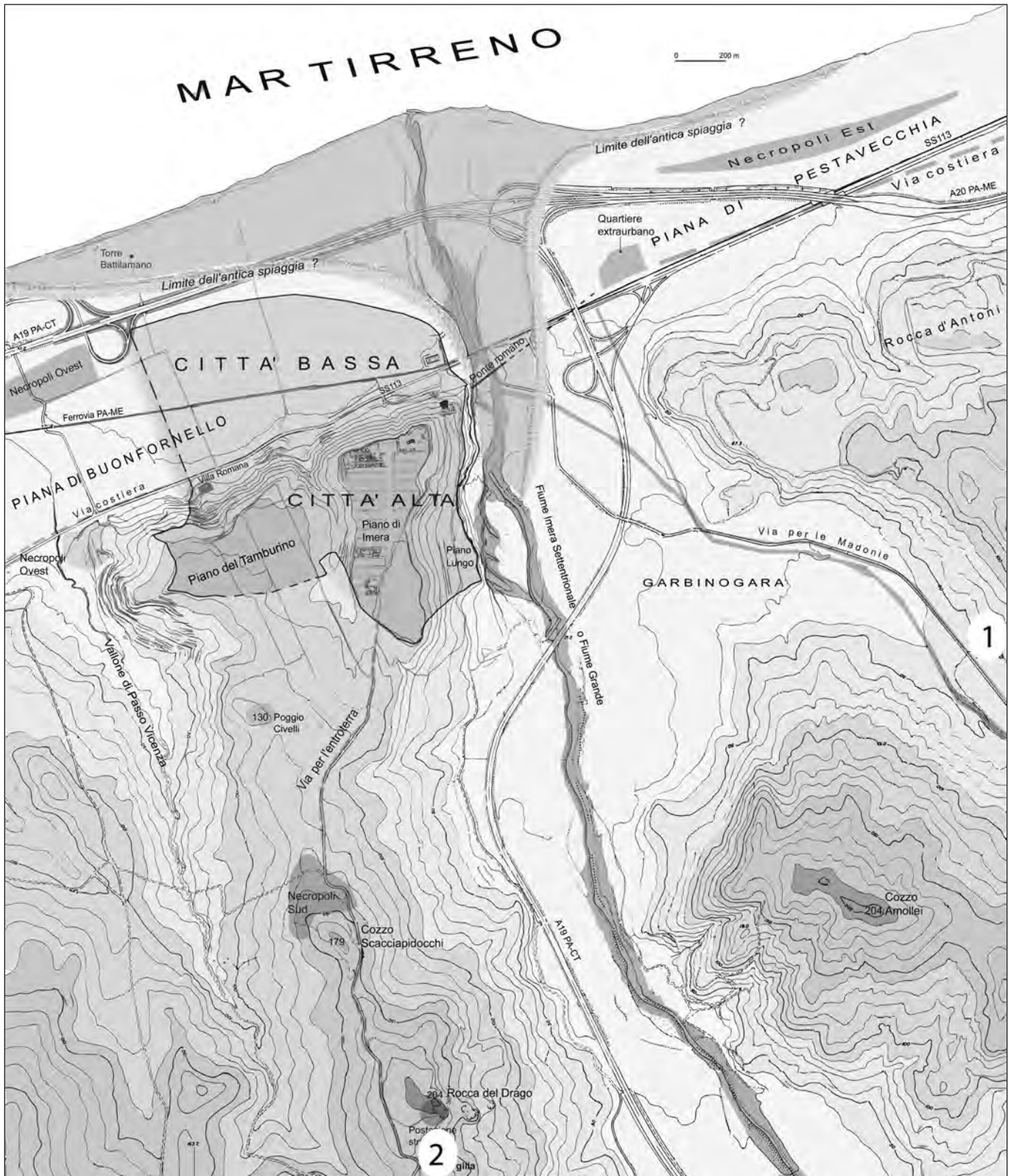


Fig. 1. Planimetria generale del sito coloniale che evidenzia l'irregolare morfologia dei terreni. 1-2 cave di argilla.

Sostanzialmente, l'abitato (esteso circa 125 ettari⁷) si sviluppa su tre pianori, distribuiti su due livelli ben distinti, separati da una ripida parete, alta circa 80 metri (figg. 2-4). Il pianoro inferiore della città bassa, sulla piana costiera di Buonfornello, è delimitato su tre lati da forti segni naturali: il fiume (a Est); il mare (a Nord); le colline (a Sud). Soltanto ad Ovest non vi sono ostacoli fisici. L'area superiore, sede della città alta, è invece costituita da due pianori, il Piano di Imera (a Est) e il Piano del Tamburino (a Ovest), separati da una piccola e stretta gola (fig. 5). Ben definiti sono i suoi limiti naturali: ad Est il costone roccioso sul fiume, a Nord il pendio che sovrasta la città bassa, ad Ovest un declivio meno accentuato. A Sud, infine, i pianori si prolungano verso le colline dell'entroterra senza incontrare forti mutamenti di quota.

In un'area morfologicamente così disomogenea, i primi coloni dovettero presto fare scelte che si sarebbero rivelate determinanti per il futuro sviluppo dell'abitato, occupando di fatto sia parte della pianura costiera, sia la sovrastante area collinare.

La posizione della città bassa, nonostante le difficoltà determinate dalla natura torrentizia del fiume, con violente piene invernali e conseguenti esondazioni, offriva indubbi vantaggi per le sorti e la fortuna della città. Innanzi tutto la collocazione costiera, con la possibilità di organizzare un approdo stabile, indispensabile per garantire i collegamenti lungo l'importante rotta marittima tra lo stretto di Messina e la vicina area fenicio punica, ad Ovest, dov'erano gli *emporion* di Solunto e di Palermo; inoltre, il diretto contatto con la stretta piana costiera che si sviluppa per diversi chilometri ad Est e ad Ovest della colonia, garantiva un'importante disponibilità di terreni idonei allo sfruttamento agricolo⁸. Altro fattore molto favorevole, come vedremo, è la presenza di una ricca falda freatica, che assicurava la necessaria riserva d'acqua in tutti i periodi dell'anno.

Ampliando lo sguardo alle aree periferiche, va segnalata la vicinanza con il Fiume Torto, che dista dalla necropoli ovest, sulla piana di Buonfornello, soltanto un chilometro e mezzo (fig. 3, 5); si può pertanto dire che la colonia venne fondata tra due fiumi, il che favorì grandemente i collegamenti con l'entroterra, e quindi le relazioni tra Greci e indigeni⁹.

Passando alla città alta, tra gli elementi poco favorevoli per la vita dell'abitato vanno ricordati l'assenza di riserve idriche naturali e i difficili collegamenti diretti con la parte più vitale della colonia, la città bassa, ostacolati dal terreno scosceso che separa i due settori della

città¹⁰ (fig. 5). Questi fattori negativi sono comunque compensati da notevoli vantaggi legati alla natura dei luoghi, come, ad esempio, l'aspetto difensivo generale della colonia, in particolare quello dell'abitato superiore, delimitato su tre versanti da ripidi pendii; inoltre, l'occupazione delle colline garantiva il controllo e la protezione della sottostante città bassa¹¹. Vantaggiosa è anche la possibilità offerta dal rapporto diretto, sul versante meridionale, con l'ampio sistema collinare compreso tra i Fiumi Imera Settentrionale e Fiume Torto, permettendo un agevole gestione di vaste estensioni di terreno, favorevoli allo sfruttamento agricolo e al pascolo e garantendo, allo stesso tempo, facilità nei collegamenti con l'entroterra della colonia.

Il sito presentava, quindi, nella sua complessità, condizioni naturali discordanti e poco omogenee; i coloni dovettero, così, nel prendere possesso dell'area¹², valutare con grande attenzione tutti questi elementi, per configurare gli spazi dell'abitato in modo da compensare difficoltà e vantaggi, e valorizzare quanto più possibile le caratteristiche fisiche dei luoghi.

Himera, a causa dei vincoli dettati dall'irregolare morfologia dei terreni, nacque con una strategia di sviluppo urbano differenziata in due unità topografiche, città bassa e città alta, separate da un pendio talmente scosceso da costituire un fortissimo ostacolo alla sua urbanizzazione, dal momento che tra seconda metà del VII e fine del V sec. a.C., periodo di vita della colonia (figg. 4, 6A), l'urbanistica greca non era in grado di trovare soluzioni tecniche sufficienti a strutturare con terrazze artificiali il ripido dislivello tra le due parti della città.

Le problematiche connesse con la cesura naturale interna all'abitato si dovettero presentare, in tutta la loro complessità, intorno al secondo quarto del VI sec. a.C., quando si decise di ristrutturare l'intero spazio urbano (fig. 6). L'impossibilità di dare unità alle due parti della città, anche con soluzioni urbanistiche particolari, come, ad esempio, la rotazione degli assi viari e degli isolati per assecondare l'orientamento naturale del terreno, di cui abbiamo uno splendido esempio a Selinunte¹³, costrinsero gli Imeresi a disegnare impianti differenziati e ben distinti. Nacquero, così, due città prive di contatti diretti e urbanisticamente diverse per orientamenti e misure degli isolati e delle strade; due modelli diseguali anche nelle proporzioni e nelle dimensioni delle case, 400mq (ca 20 x 20m) in basso e 250mq (ca 16 x 16m)

7 Sull'estensione complessiva della città: Vassallo 2010b, p. 45.

8 Vassallo 1997, pp. 736-739.

9 Bibliografia aggiornata su queste tematiche: Vassallo 2010a.

10 Tra le due parti sono ipotizzabili due percorsi, il primo attraverso la gola che separa Piano di Imera e Piano del Tamburino (fig. 5), il secondo nel tratto più vicino al fiume: Vassallo 2005b, pp. 327-328.

11 Per le fortificazioni imeresi: Vassallo 2006.

12 Sulla prima presa di possesso del sito, probabilmente a ridosso del fiume, vedi: Di Vita 1996, p. 290.

13 Mertens, 2006, pp. 173-190.



Fig. 2. Foto aerea con i principali elementi topografici del sito imerese.



Fig.3. Veduta aerea da Est della piana costiera e dell'area collinare. 1: città bassa; 2: città alta; 3: necropoli occidentale; 4: Fiume Imera Settentrionale; 5: Fiume Torto; 6: Monte San Calogero (m 1326).



Fig. 4. La forte cesura naturale tra la città bassa (a) e quella alta (b); c : tratto terminale del Fiume Imera. d-e, i due percorsi naturali di collegamento tra le due parti dell'abitato.



Fig. 5. La gola (d) che separa le due aree superiori del Piano di Imera (b) e Piano del Tamburino (c) e che costituisce il più diretto collegamento con la città bassa (a). e: area di scavo isolati XIII e XIV.



Fig. 7. Isolato XIV, casa B, vano IV, il pozzo nel cortile in corso di scavo; a destra particolare degli anelli fittili con prese semilunate.

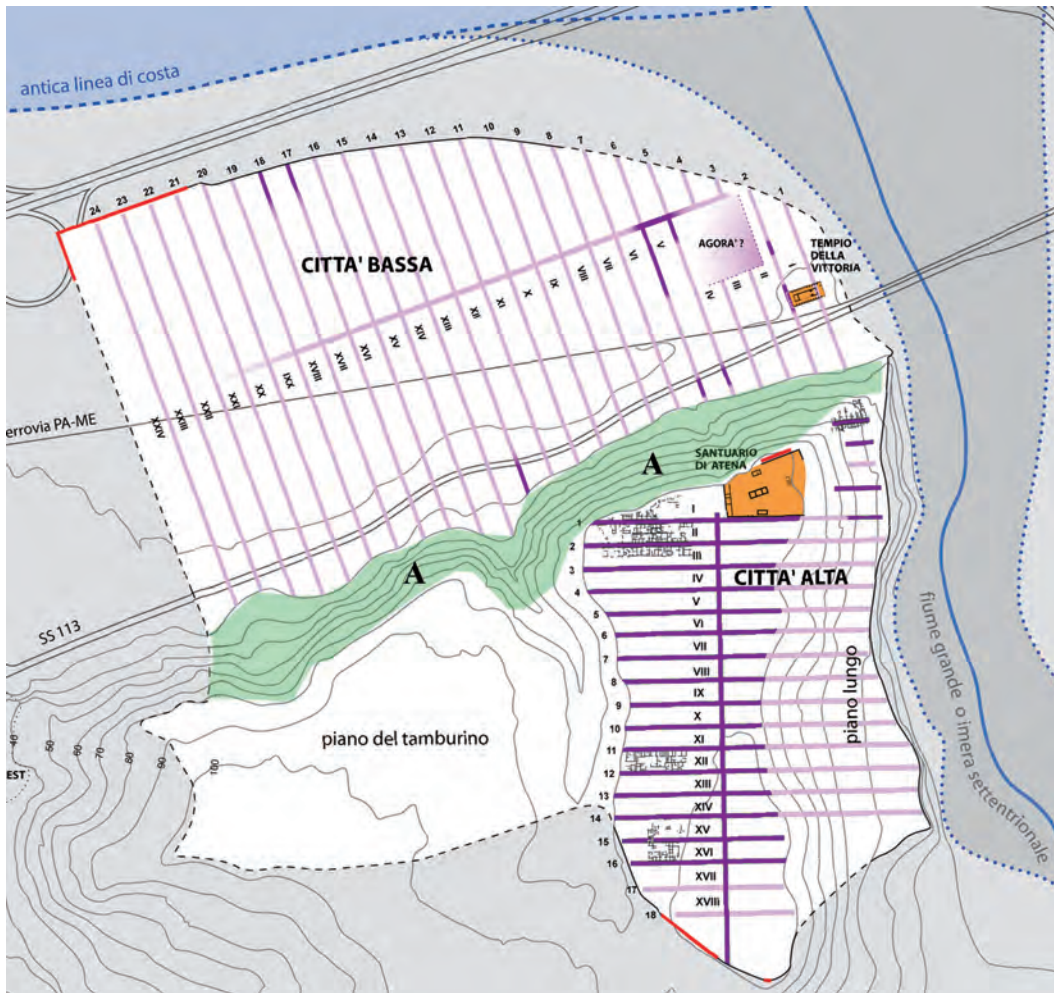


Fig. 6. Schema urbanistico di Himera che mostra la diversità tra i due impianti separati dalla fascia (A-A) del pendio non urbanizzato.

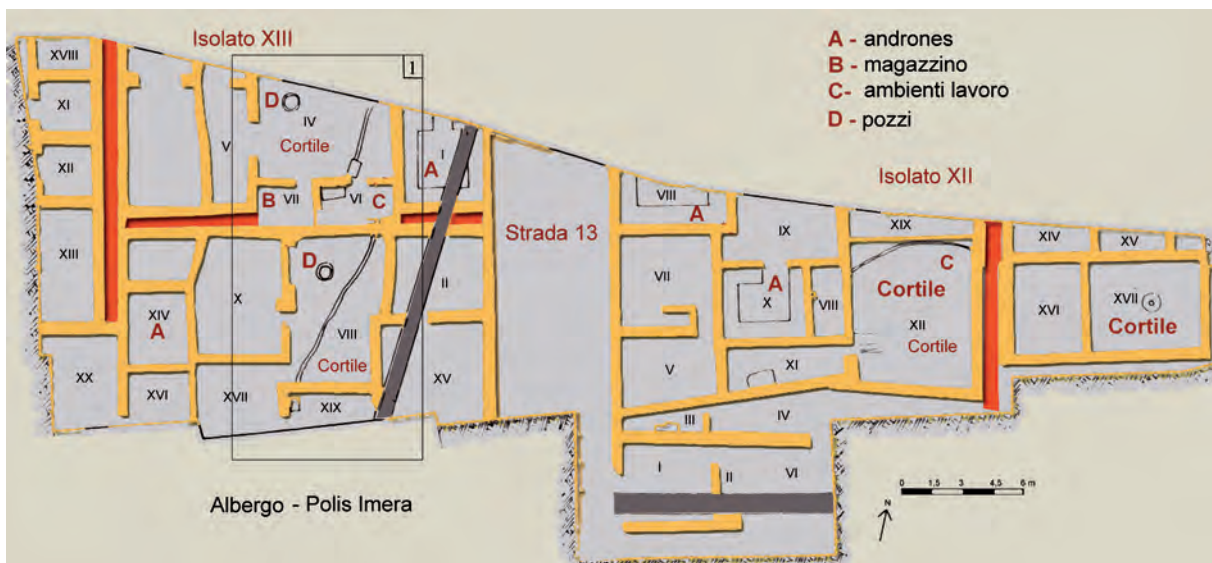


Fig. 8. Schema planimetrico dello scavo negli isolati XIII – XIV. Nella finestra 1, i vani destinati probabilmente ad attività di ceramisti.

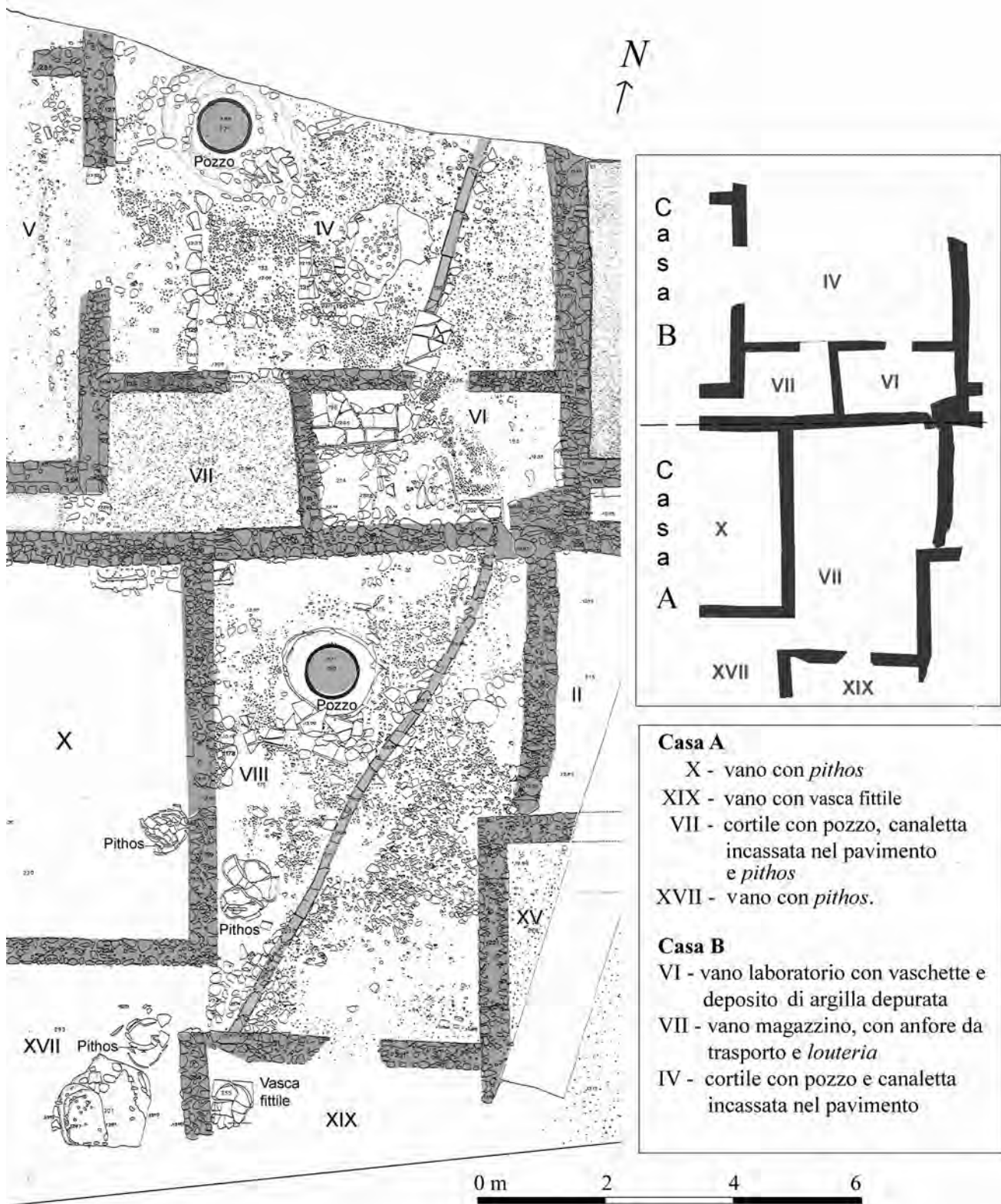


Fig. 9. Vani dell'Isolato XIII destinati ad officine ceramiche (?).

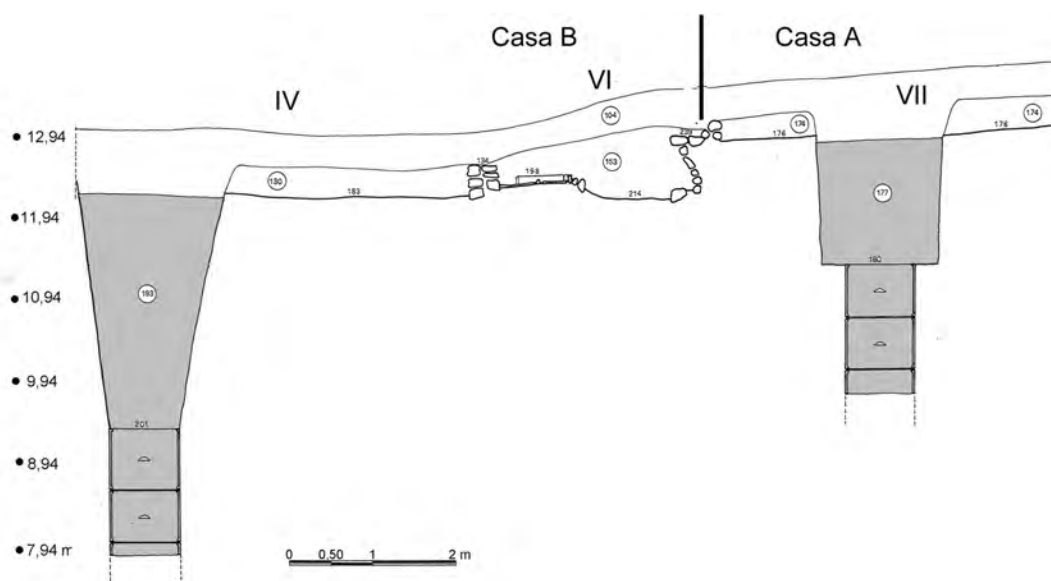


Fig. 10. Sezione nord/sud (vani VII, VI e IV) con i pozzi parzialmente scavati.



Fig. 11. Città bassa, isolato XIV; veduta da Sud dei vani delle case A e B, in primo piano il cortile VII, con canaletta incassata nel pavimento.

in alto¹⁴. Differenze sostanziali che potrebbero riflettere anche un assetto sociale ed economico non omogeneo della popolazione delle due parti dell'abitato, riguardo al quale, tuttavia, non abbiamo ancora dati precisi¹⁵.

La difesa

Un secondo importante problema derivante dalla particolare configurazione geo-morfologica del sito è quello dell'organizzazione di una coerente ed efficace difesa della città. Le tante variazioni altimetriche dei terreni, ponevano difficoltà non indifferenti alla realizzazione di un impianto fortificatorio organico, che consentisse di delimitare entro un circuito difensivo unitario la piana costiera, la collina e le aree intermedie¹⁶.

Al momento si può ipotizzare un sistema complesso, almeno per l'età tardo-arcaica e classica, che prevedeva nella città bassa un muro di cinta, probabilmente solo sui tre lati, est, nord e ovest, mentre quello sud, delimitato dalle pendici dei rilievi della città alta, non venne fortificato. Nella città alta il muro di cinta si doveva sviluppare con andamento irregolare lungo i limiti naturali delle colline, adattandosi alla conformazione dei luoghi. Siamo ancora lontani dalla possibilità di ricostruire le caratteristiche del circuito difensivo; soprattutto, non è chiaro in quale modo le due cinte murarie dovevano collegarsi nei tratti in corrispondenza del pendio tra pianura e colline. È possibile, comunque, supporre che proprio la coesistenza di unità

¹⁴ Vassallo 2005a, pp. 54-60.

¹⁵ Sulle ipotesi circa le differenze tra la popolazione delle due parti della città, vedi: Allegro 1999, p. 288.

¹⁶ Vassallo 2006.



Fig. 12. Isolato XIV, casa B, vano VI. A: vaschetta fittile di raccolta dell'acqua proveniente dal sovrastante vano VII della casa A; B: fossetta incassata nel pavimento delimitata da ciottoli; C: vaschetta realizzata con tegoli piani; D: deposito di argilla depurata.



Fig. 13. Panoramica di forme vascolari di uso comune, di produzione imerese, rinvenuti nella necropoli occidentale (VI-V sec. a.C.).

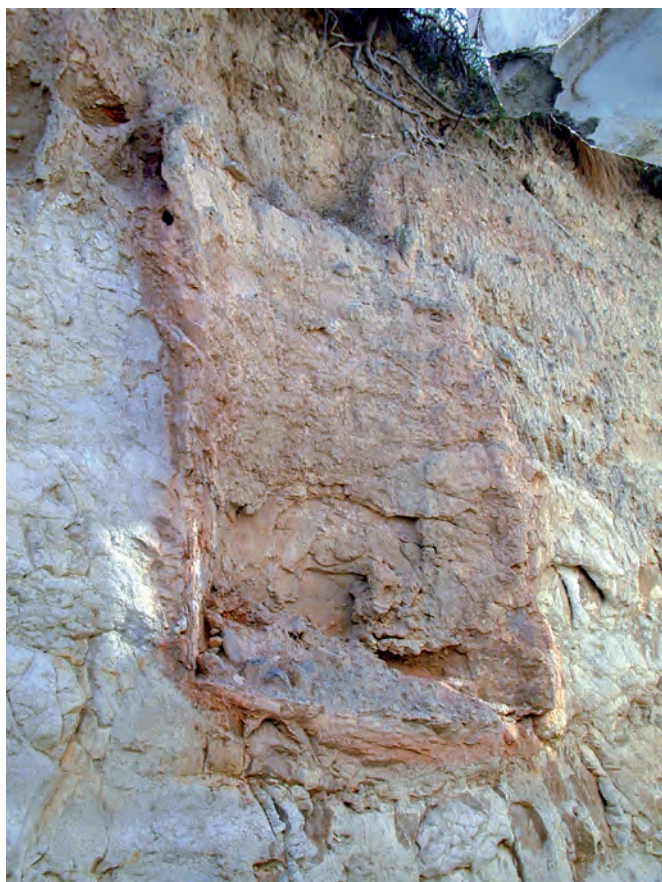


Fig. 14. Sezione residua di fornace scavata nella roccia; alla base deposito carbonioso con oggetti ipercotti.

topografiche morfologicamente diverse, suggerì l'opportunità di realizzare ulteriori difese interne a protezione dei diversi settori della città; sul ciglio nord del Piano di Imera è stata, infatti, scoperta la fondazione di un muro con funzioni difensive, in terra cruda, datato nel V sec. a.C., che avrebbe potuto costituire un'ulteriore difesa di questa parte della colonia, in caso di perdita della città bassa¹⁷.

Il porto

Elemento fondamentale della topografia antica di Himera era il porto, indispensabile alla vita e alle funzioni della città; la sua presenza è ipotizzabile anche dalla lettura di un passo di Tuciddide (VII, 1), il quale narra che nel 413 a.C. Gilippo e Pitene, fatto scalo a Reggio e Messina, approdarono ad Himera dove trassero in secco le navi¹⁸. L'assenza di emergenze rocciose o di insenature che caratterizza questo tratto basso e sabbioso di costa non era certo favorevole all'organizzazione di un approdo

naturale, mancando valide protezioni da correnti e mareggiate. Lo stesso fiume, che avrebbe potuto costituire una buona opportunità per la sistemazione di un porto canale, attrezzandone le sponde con banchine, costituì, al contrario, un grande limite per il suo carattere fortemente torrentizio, con violente piene invernali in caso di piogge intense, che determinavano una forte velocità di scorrimento dell'acqua, con forza distruttiva, mentre in estate il greto pietroso doveva essere quasi asciutto. Inoltre, il letto del fiume, già a poche centinaia di metri dalla costa ha un'altezza di 2 metri sul livello del mare, impedendo di fatto la navigabilità; pertanto, non vi furono mai le condizioni idonee alla creazione di un porto canale affidabile, che potesse offrire le necessarie garanzie a un uso intenso in tutti i periodi dell'anno¹⁹.

In assenza di dati archeologici possiamo ipotizzare una sistemazione dell'approdo lungo le basse sponde soltanto nel tratto terminale del fiume, con banchine destinate sia all'ormeggio delle imbarcazioni, sia a spezzare la forza della corrente del fiume nelle intense piene invernali. Un ricovero più tranquillo per le imbarcazioni poteva forse essere assicurato da bacini scavati lungo le sponde del fiume, o anche lungo la spiaggia costiera²⁰.

Fonti di approvvigionamento

L'acqua

*“La problématique de l'eau – besoins des villes et des campagnes grecques, gestion des ressources, aménagements et bonifications – a paru secondaire aux chercheurs jusqu'à une époque récente”*²¹; le questioni connesse all'approvvigionamento e all'uso dell'acqua nelle colonie siceliote trovano ancora poco spazio negli studi specialistici; tuttavia, alcuni recenti lavori, su Camarina, Siracusa e Himera, hanno avuto il merito di proporre interessanti riflessioni su questo tema, che dovette costituire una delle necessità più urgenti e importanti nelle fondazioni coloniali²². In questo contributo mi limiterò a esporre brevemente gli aspetti relativi alle fonti di approvvigionamento e alla conservazione.

Nel sito imerese diversificate e abbondanti sono le riserve d'acqua potenzialmente utili a garantire i bisogni

¹⁷ Allegro 1993, p. 71.

¹⁸ Ipotesi sul porto sono in Schmiedt 1970, pp. 31-34.

¹⁹ L'assenza di un porto sicuro è probabilmente una delle cause principali dell'abbandono del sito di Himera, dopo la sua distruzione, e della nuova fondazione di Termini Imerese, dotato di un approdo più protetto.

²⁰ Sull'antica linea di costa, notevolmente più arretrata rispetto all'attuale, vedi: Vassallo 2002, pp. 737-738.

²¹ Collin Bouffier 2006, p. 183.

²² Per Siracusa: Collin Bouffier 1987; Camarina: Collin Bouffier 2006; Himera: Anzalone 2009.

della città; tre sono le fonti di approvvigionamento: il fiume, le falde acquifere e le precipitazioni meteoriche.

1) Il fiume, nonostante il suo carattere torrentizio – con un regime di portata molto variabile nel corso dell'anno – costituiva una riserva d'acqua eccezionale, anche se, al momento, non abbiamo dati archeologici per capire le modalità di utilizzazione da parte degli Imeresi.

2) La falda acquifera: ben più affidabile come riserva perenne d'acqua dolce e di più facile sfruttamento è la falda freatica presente in tutta l'area della città bassa ad una profondità media di 3-4 metri sotto il piano di campagna, tuttora utilizzata per fini agricoli e domestici. Gli scavi della necropoli occidentale²³ hanno permesso di accertare che l'attuale livello superiore della falda (*superficie freatica*) non ha subito apprezzabili variazioni di quota rispetto all'età greca, inoltre si è potuto riscontrare che la falda non risente in modo significativo di abbassamenti nella stagione estiva. Questa ricca riserva d'acqua venne ben sfruttata dai coloni della città bassa attraverso pozzi, che garantivano una preziosa provvista a disposizione di tutte le funzioni della vita quotidiana e delle attività economiche di tipo artigianale o agricolo. Un'altra falda interessa alcuni tratti dei fianchi delle colline, a quota 40/50 metri s.l.m., ne abbiamo testimonianza dalla presenza di due pozzi scoperti nel settore più basso della città alta, nel quartiere in pendio e nella vicina area dell'attuale Antiquarium²⁴.

3) L'acqua piovana veniva raccolta nelle cisterne, attestate finora soltanto nella città alta, dove mancano (tranne, come visto, in un tratto del quartiere in pendio) riserve acquifere sotterranee. Anche riguardo alle piogge, il sito di Himera è in qualche modo favorito rispetto ad altre zone della Sicilia; la fascia costiera settentrionale dell'isola, tra Madonie e Nebrodi, oltre che l'area dell'Etna, costituisce, infatti, attualmente, e probabilmente anche in passato, la regione con la più elevata piovosità media. La relativa abbondanza di piogge non doveva, quindi, creare grandi difficoltà anche nella città alta, favorendo il riempimento delle cisterne.

Conservazione: due sono le principali modalità di conservazione dell'acqua, i pozzi e le cisterne, i primi erano utilizzati nella città bassa e nel quartiere est della città alta, mentre ne è priva la città alta sul Piano di Imera. Le cisterne sono invece attestate, al momento, soltanto nella città alta e in un caso nel quartiere in pendio; per la loro descrizione rimando al quadro aggiornato di Rosario Anzalone²⁵. Riguardo ai pozzi, ne conosciamo attualmente tre nell'area della città bassa e due nel quar-

tiere in pendio, tuttavia è probabile che la loro presenza nei cortili delle case della città bassa fosse frequente, costituendo l'ordinario sistema di approvvigionamento idrico. I pozzi venivano scavati nel terreno alluvionale che caratterizza il sottosuolo della città bassa, per intercettare la vena acquifera, mediamente a -3/4 metri di profondità (**fig. 7,10**); le pareti erano foderate con anelli di terracotta, dal diametro di 70/80 cm, alti 40/50 cm, dotati di prese semilunate o rettangolari che consentivano la messa in opera, costituendo, allo stesso tempo, un appiglio per la discesa e la manutenzione.

L'ubicazione di due pozzi nei cortili interni delle case dell'isolato XIV²⁶ attesta la loro centralità nella vita domestica (**figg. 7; 8**), confermando la necessità di disporre agevolmente di questa preziosa risorsa, indispensabile nei diversi usi della vita domestica, ma anche per le tante attività a carattere artigianale esercitate nel tessuto abitativo della città. Pur non avendo potuto completare l'esplorazione di queste due case, è interessante notare l'organizzazione degli spazi, alla fine del V sec. a.C., in relazione all'uso dell'acqua (**figg. 9-12**). Le abitazioni, limitrofe, sono disposte su due livelli diversi; una canaletta, realizzata con *kalypteres* incassati nel pavimento, raccoglie l'acqua da una vasca fittile, situata in un ambiente a monte della casa A (vano XIX), e attraversa il cortile dell'abitazione, dov'era un pozzo (vano VII), fino ad uscire sul lato nord, e portare l'acqua attraverso un passaggio nel muro, al vano sottostante, della casa B (vano VI). In questo ambiente sono presenti una vaschetta foderata da frammenti di tegole e una fossa delimitata da ciottoli (**fig. 12**), entrambe scavate nel pavimento, e una vasca costruita con tegole, tutti questi elementi sembrano collegati al percorso dell'acqua proveniente dal vano a Sud, che infine esce dal vano VI e si immette nel cortile della casa B (vano IV), anche questo con pozzo, scorrendo in una canaletta incassata nel pavimento, fino al limite Nord dell'area indagata. Da notare che nel vano con le fosse, nell'angolo Nord/Est, è stato rinvenuto un piccolo deposito di argilla ben depurata; infine, ad Ovest di questo ambiente (vano VII), vi era un piccolo magazzino, dov'erano depositati due *louteria* e diverse anfore da trasporto, tutti vasi connessi con l'uso o la conservazione di liquidi. Altro elemento significativo, per l'interpretazione del sistema, è la scoperta di numerosi vasetti miniaturistici acromi, allineati lungo la parete Ovest del cortile più alto, disposti forse in origine su mensole lignee alla pareti.

Come ipotesi di lavoro, in attesa dello studio analitico dei materiali, si può supporre che si tratti di un complesso di vani destinati all'officina di un ceramista, come attesta il deposito dell'argilla figulina in connessione con

²³ Vassallo 2010b, pp. 50-55.

²⁴ Sulla bibliografia relativa ai pozzi di Himera, vedi: Anzalone 2009, pp.10-11.

²⁵ Anzalone 2009, p. 39.

²⁶ Camerata Scovazzo, Vassallo 1988, p.700.

le vaschette. Un'attività che necessitava di una discreta riserva d'acqua, fornita dai pozzi ma anche dai contenitori, come quelli trovati nel magazzino e i diversi *pithoi* collocati in questi vani e in quelli limitrofi.

L'argilla

La necessità di disporre di buone cave di argilla, vicine alla città, costituì una delle prime esigenze dei coloni ²⁷, a questo riguardo il sito offre buone opportunità; attualmente, nell'immediata periferia dell'antico abitato sono note due cave di argilla che possono avere costituito un ricco e comodo luogo di estrazione. La prima si trova in contrada Garbinogara, poche centinaia di metri ad Est dalla città (**fig. 1, 1**) ed è ancora utilizzata in una fabbrica di mattoni; geologicamente si tratta di argille della *Formazione Terravecchia* (Miocene superiore); la seconda è ubicata presso Rocca del Drago, poco più di un chilometro a Sud della città alta (**fig. 1, 2**), si tratta di argille della *Formazione delle Argille Variegata* (Oligocene inferiore – Cretaceo superiore) anche queste tuttora utilizzate²⁸.

Le uniche analisi chimiche e mineralogiche condotte su una particolare classe di vasi imeresi, le cosiddette coppe Iato K480, hanno indicato, con buona probabilità, l'uso delle argille di Garbinogara²⁹, ma non è da escludere che gli Imeresi impiegassero anche quelle di Rocca del Drago, e di altre eventuali cave non ancora localizzate. D'altro canto, il bisogno di massicce quantità di argilla è giustificata, oltre che per la produzione

ceramica, anche da altre necessità, in primo luogo l'edilizia, dato che la tecnica dei muri in mattoni crudi negli elevati delle costruzioni era usuale ad Himera ³⁰.

Riguardo agli impieghi dell'argilla, va ricordato che, nonostante sia ormai accertata ad Himera una differenziata e ricca produzione vascolare (**fig. 14**), ancora ben poco conosciamo sulle botteghe dei ceramisti. Si può ipotizzare che la loro attività si svolgesse prevalentemente nella città bassa, grazie alla disponibilità d'acqua e ad una maggiore facilità di collegamenti, per la distribuzione dei prodotti sia all'interno della città, sia verso il porto e le strade costiere, dal momento che probabilmente i materiali imeresi dovevano fornire un più ampio mercato esterno.

L'esistenza di un'officina ceramica, ipotizzata, come detto prima, in alcuni vani dell'isolato XIV, è avvalorata anche dalla presenza, 40 metri a Sud, alle pendici rocciose del Piano di Imera, dei resti di una fornace, in gran parte distrutta da ruspe negli anni settanta del secolo scorso (**fig. 13**). Se ne conserva, in sezione, una piccola porzione, scavata interamente nella parete di fine roccia calcarea bianca, che non è stato ancora possibile indagare, in quanto situata su un'alta parete verticale, di non facile accesso. Se ne può comunque disegnare il profilo, a campana, grazie alla traccia rossa del calcare, dovuto al calore della combustione. Potrebbe esser questa, quindi, la prima attestazione di un'area destinata alla produzione ceramica, sebbene sia più prudente attendere l'estensione dello scavo per confermare se essa facesse parte di un più vasto distretto "ceramico".

²⁷ La produzione di ceramica, ad Himera, venne avviata, alla luce delle recenti indagini, fin dalla prima generazione dei coloni, nel terzo quarto del VII sec. a.C.: Vassallo 1997, pp. 85-88.

²⁸ Alaimo *et al.* 1999, p. 274.

²⁹ Alaimo *et al.* 1999; Vassallo 1999.

³⁰ Sull'impiego della terra cruda a Himera vedi: Vassallo 2011.

Bibliografia

- Alaimo et al. 1999:** ALAIMO (R.) ET AL. – Primi dati archeometrici sulle coppe tipo “Iato K480”. In: *Colle Madore*, 1999, pp. 273-282.
- Allegro 1993:** ALLEGRO (N.) – Il santuario di Athena sul Piano di Imera. In: *Di terra in terra. Nuove scoperte nella provincia di Palermo*. Palermo, Museo archeologico di Palermo, 1993, pp. 64-72.
- Allegro 1999:** ALLEGRO (N.) – Imera. In: Greco (E.) ed., *La città greca antica. Istituzioni, società e forme urbane*. Roma, Donzelli, 1999, pp. 269-301.
- Anzalone 2009:** ANZALONE (R.M.) – Gestione delle risorse idriche e depositi di consacrazione di cisterne; il caso di Himera. In: Carandini (A.), Greco (E.) ed., *Workshop di archeologia classica. Paesaggi, costruzioni, reperti*. Pisa e Roma, Serra Editore, 6, 2009, pp. 9-41.
- Atti Zurigo 1997:** ISLER (H.P.), KÄCH (D.) ed. – *Sicilia occidentale e centro-meridionale: ricerche archeologiche nell'abitato*, Atti giornate studio Zurigo 28 febbraio - 3 marzo 1996, Zurigo, Archäologisches Institut der Universität, 1997.
- Belvedere 2010:** BELVEDERE (O.) – Contatto culturale e interrelazioni tra Greci e Indigeni. In: *Ramses 2010*, pp. 55-62.
- Belvedere, Brugnone 1990:** BELVEDERE (O.), BRUGNONE (A.) – Imera. In: Nenci (G.), Vallet (G.) dir., *Bibliografia Topografica della Colonizzazione Greca in Italia e nelle Isole tirreniche*. Vol. VIII, Pisa, Scuola Normale Superiore di Pisa e Roma, École française de Rome, 1990, pp.259-273.
- Belvedere et al. 1988:** BELVEDERE (O.) ET AL. – *Himera III.1. Prospezione archeologica nel territorio*. Roma, L’“Erma” di Bretschneider, 1988, pp.17-53.
- Camerata Scovazzo, Vassallo 1988:** CAMERATA SCOVAZZO (R.), VASSALLO (S.) – Himera: città bassa, scavi 1984-1987. Area albergo lungo la SS.113. *Kokalos*, XXXIV-XXXV, 1988, pp. 697-709.
- Colle Madore 1999:** VASSALLO (S.) ed. – *Un caso di ellenizzazione in terra sicana*. Palermo, Regione siciliana, Assessorato beni culturali, ambientali e della pubblica istruzione, 1999.
- Collin Bouffier 1987:** COLLIN BOUFFIER (S.) – L'alimentation en eau de la colonie grecque de Syracuse. Réflexions sur la cité et sur son territoire. *MEFRA*, 99, II, 1987, pp. 661-691.
- Collin Bouffier 2006:** COLLIN BOUFFIER (S.) – La gestion des ressources hydriques de la cité antique de Camarina. In: Pelagatti (P.) et al. ed., *Camarina 2600 anni dopo la fondazione*. Roma, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, pp. 183-196.
- Di Vita 1996:** DI VITA (A.) – Urbanistica della Sicilia greca. In: *I Greci in Occidente*. Milano, Bompiani, 1996, pp. 263-308.
- Himera I 1970:** *Himera I. Campagne di scavo 1963-65*, Roma, L’“Erma” di Bretschneider, 1970.
- Mertens 2006:** MERTENS (D.) – *Monumenti dei Greci d'Occidente*. Roma, L’“Erma” di Bretschneider, 2006.
- Ramses 2010:** TRÉZINY (H.) dir. – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire. Actes des rencontres du programme européen Ramses² (2006-2008)*. Paris et Aix-en-Provence, Errance, 2010 (BiAMA 3).
- Schmiedt 1970:** SCHMIEDT (G.) – Sguardo all’antica situazione geo-topografica di Himera. In: *Himera I*. pp. 28-49.
- Vassallo 1997:** VASSALLO (S.) – Indagini in un quartiere della città bassa di Himera. In: *Atti Zurigo 1997*, pp. 81-90.
- Vassallo 1999:** VASSALLO (S.) – Coppe tipo Iato “K480”. In: *Colle Madore*, 1999, pp. 199-202.
- Vassallo 2002:** VASSALLO (S.) – Himera – indagini a Pestavecchia 1994-1996. *Kokalos*, XLIII-XLIV 1997-1998, tomo II 2, 2002, pp. 731-743.
- Vassallo 2005a:** VASSALLO (S.) – *Himera città greca. Guida alla storia e ai monumenti*. Palermo, Regione siciliana, Assessorato dei beni culturali, ambientali e della pubblica istruzione, Dipartimento dei beni culturali, ambientali e dell’educazione permanente, 2005.
- Vassallo 2005b:** VASSALLO (S.) – Nuovi dati sull’urbanistica e sulle fortificazioni di Himera. In: *Atti VI Convegno di Archeologia Italiana*, Groningen 15-17 aprile 2003. Oxford, BAR International Series 1452 (I), pp. 325-333.
- Vassallo 2006:** VASSALLO (S.) – La guerra ad Himera. Il sistema difensivo della città e del territorio. In: *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec. a.C.)*. Pisa, Edizioni della Normale, 2006, pp. 315-325.
- Vassallo 2010a:** VASSALLO (S.) – L’incontro tra indigeni e Greci di Himera. In: *Ramses 2010*, pp. 41-53.
- Vassallo 2010b:** VASSALLO (S.) – Himera alla luce delle recenti indagini nella città bassa e nelle necropoli. *Mare internum*, 2, 2010, pp. 45-56.
- Vassallo 2011:** VASSALLO (S.) – Himera. In: Mecca (S.) et al. ed., *Earth/Lands. Terra/terre. Earthen Architecture of Southern Italy. Architetture in terra nell'Italia del Sud*. Pisa, Edizioni ETS, pp. 207-211.
- Vassallo 2012:** VASSALLO (S.) – La colonia dorico-calcidese di Himera. Dai dati storici di Tucide e di Diodoro Siculo all’archeologia. In: Congiu (M.) et al. dir., *Dal mito alla storia. La Sicilia nell’archaiologia di Tucide, Atti del VII convegno di studi*. Caltanissetta, Salvatore Sciascia Editore, 2012, pp. 149-158.

Tracce di culto nell'entroterra sicano: il santuario extraurbano di Cozzo Spolentino (Palermo)

Francesca Spatafora*

Résumé. *L'auteur présente la publication d'un petit sanctuaire extra-urbain de l'arrière-pays sicane, situé sur la montagne de Cozzo Spolentino où est localisé un habitat sicane. À proximité immédiate de l'accès au site, à l'extérieur, on a découvert un mobilier culturel très important, abîmé par les travaux agricoles et les fouilles clandestines. Ce petit sanctuaire, dont on n'a pu identifier les structures en dur, était destiné aux femmes et consacré vraisemblablement à des divinités de la jeunesse et de la fécondité féminines, comme le suggèrent les offrandes liées à la toilette ou aux activités féminines.*

Abstract. *The article deals with an extra-urban sanctuary situated in Sicanian Hinterland, consecrated to female divinities in the fifth and fourth centuries B.C. It presents the material, probably consecrated to the goddesses of youth and female fertility consisting of ceramics, personal ornaments, statuettes, which characterize the cults of these deities.*

Il Cozzo Spolentino, situato in una zona interna della Sicilia occidentale compresa tra gli attuali centri abitati di Corleone e Prizzi (fig. 1, a), si eleva fino a circa m 1000 s.l.m. (fig. 1, b) sulla linea di spartiacque tra la Valle del Belice e quella del San Leonardo. Il monte, dalla cima appuntita e dai fianchi piuttosto scoscesi (fig. 1, c) digrada, sul versante settentrionale, verso un'area pressoché pianeggiante, quasi una conca circondata e protetta da più modesti rilievi.

Pur trattandosi di un insediamento interno dall'apparente posizione isolata, il sito risulta ben posizionato strategicamente, in un punto di grande importanza in relazione alla viabilità antica; è posto, infatti, a dominio di un'importante arteria di collegamento che, probabilmente, ricalcava il percorso della strada consolare di età romano-repubblicana già tracciata durante la Prima Guerra Punica - così come testimonia il rinvenimento del *milliarum* del console Aurelio Cotta del 252 a.C. in Contrada Zuccarone nei pressi della Cresta Ciccotta (Di Vita 1963; Prag 2006), un modesto rilievo prossimo al Cozzo Spolentino (Spatafora 1997a)

– e ripercorsa in età imperiale dalla via Palermo-Agrigento ricordata nell'*Itinerarium Antonini*.

L'interesse archeologico del sito si evidenziò per la prima volta in occasione di uno scasso eseguito da scavatori clandestini nei primi anni novanta¹; tale circostanza suggerì l'opportunità di realizzare due brevi interventi, effettuati rispettivamente nel 1993 e nel 1996².

La campagna del 1996 interessò fondamentalmente l'area dell'abitato, toccando diversi punti dei ripidi declivi che caratterizzano l'accidentata orografia del rilievo; in quell'occasione furono messi in luce porzioni di edifici e materiali databili alla prima età ellenistica³ e, ai piedi del cocuzzolo di Sud-Ovest, interessanti resti di età alto-medievale, probabilmente coevi ad una tomba scavata nella roccia e con copertura a lastroni scoperta a poca distanza.

I consistenti livelli di distruzione dell'abitato antico permisero di datarne l'abbandono alla metà circa del III sec.a.C., verosimilmente in relazione con gli avvenimenti della Prima Guerra Punica (Spatafora 2002).

Il breve intervento del 1993, invece, si era concentrato in un'area immediatamente all'esterno dell'abitato, laddove gli scassi clandestini avevano intercettato livelli caratterizzati dalla presenza di materiale a carattere votivo.

Lo scavo del 1993: breve resoconto

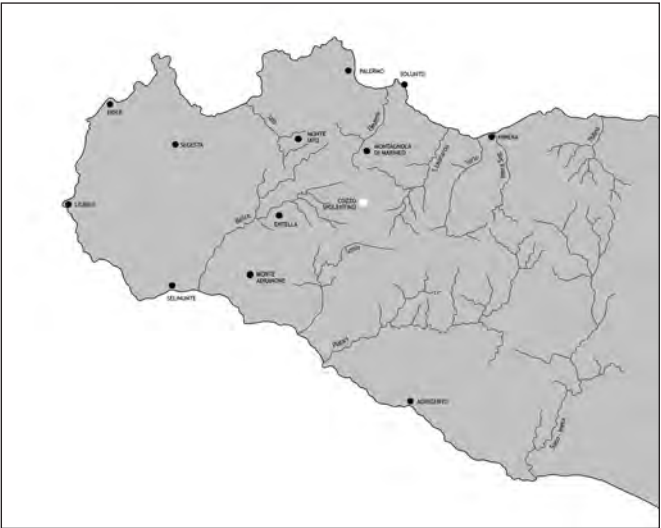
I saggi di scavo, condotti nel mese di luglio del 1993 con carattere d'urgenza, ebbero una brevissima durata (circa 10 gg.) e interessarono un'area ampia poco più

¹ La segnalazione degli scavi clandestini si deve alla sezione dell'Archeoclub di Corleone che collaborò proficuamente ai primi saggi di scavo realizzati sul sito dalla Soprintendenza di Palermo.

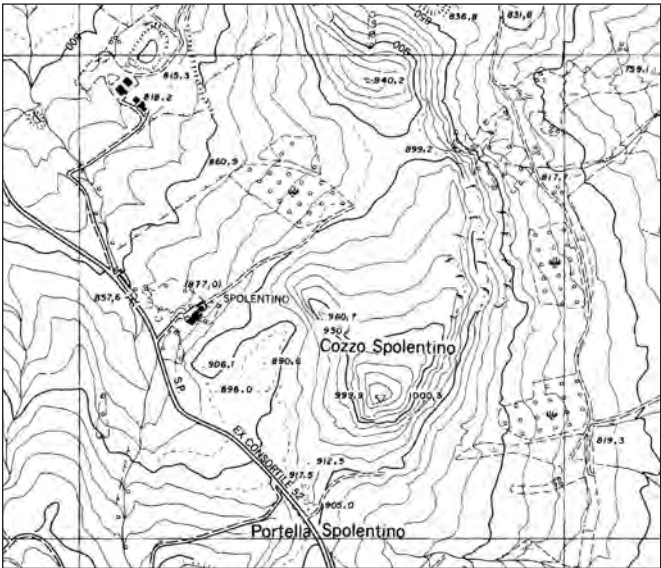
² Agli scavi, diretti dalla scrivente, parteciparono la Dott.ssa Antonella Testa, il Dott. Matteo Valentino, la Dott.ssa Alessia Termini, la Dott.ssa Mara Butera, l'Assistente della Soprintendenza Sig. Nicolò Ducato e Salvatore Matera che eseguì i rilievi. La catalogazione dei reperti si deve a Rossana De Simone e i restauri a Giovanni Gaglio. Un sincero e sentito ringraziamento per la cortesia e la fattiva collaborazione si deve all'Avv. Nicola Vallone, proprietario dei terreni.

³ Di questi ritrovamenti è stato già fornito un breve resoconto in Spatafora 1997a, pp. 498-99; Spatafora 2002; Spatafora 2007.

* Soprintendenza ai Beni Culturali e ambientali di Palermo.



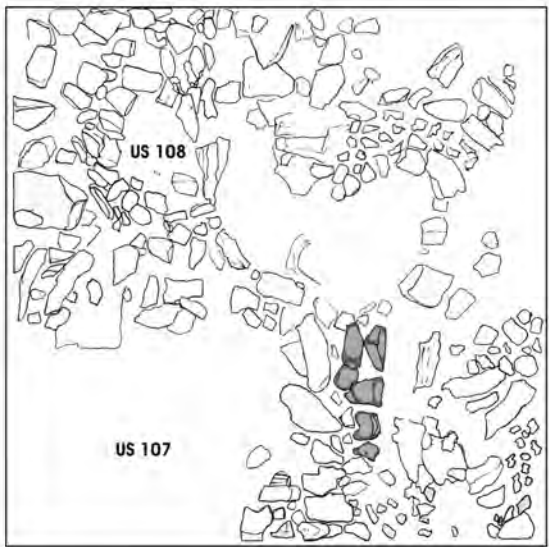
a



b



c



SPOLENTINO (CORLEONE) - 1993 SAS 1



d



Fig. 1

di 50 mq che inglobava, all'angolo SO, la grande fossa scavata dai clandestini (**fig. 1, d**).

Lo svuotamento della fossa stessa e la sua pulitura (UUSS 106 e 107) portarono, comunque, al recupero di numerosi frammenti di vasi e di terrecotte figurate.

Il terreno si presentava in forte pendenza da Est verso Ovest (circa il 30%) mentre il dislivello era molto più lieve da Nord verso Sud. Al di sotto del terreno vegetale (US 100) l'intera area era interessata dalla presenza di uno strato di terra di colore marrone scuro e di consistenza morbida (US 101 e US 105), relativo, probabilmente, ai precedenti lavori agricoli protrattisi per diversi secoli e che, purtroppo, avevano intaccato anche i livelli archeologici, così come dimostra la presenza di numerosi materiali in giacitura secondaria relativi alla frequentazione dell'area in età classica ed ellenistica. Nella parte centro-occidentale dell'area di scavo, al di sotto di UUSS 101 e 105, venne rilevata la presenza di uno strato di pietre sbozzate e blocchi (US 102/US 110) pertinente, molto verosimilmente, alla parte superiore, disturbata dai lavori agricoli, di un crollo rinvenuto immediatamente al di sotto (US 108); nella parte orientale del saggio, invece, sotto gli strati vegetali si mise in luce un livello di distruzione e abbandono (US 103 e US 104) contraddistinto da un terreno a forte matrice argillosa di colore giallastro abbastanza compatto, forse relativo al disfacimento di una probabile struttura in terra cruda. Di un eventuale edificio, tuttavia, è stato possibile riconoscere solo una traccia in un breve tratto di allineamento (m 2.00) orientato in senso NS riportato alla luce nel settore SO dell'area di scavo. La conclusione dei lavori non permise di scavare gli strati sottostanti e di accertare, dunque, l'esistenza di eventuali livelli connessi all'uso dell'area sacra. Al di là, tuttavia, degli scarni dati forniti dall'indagine archeologica, il materiale raccolto, di cui una parte privo purtroppo di contesto, risultò comunque significativo per delineare tipologia, cronologia e fasi di utilizzazione dello spazio rituale situato in posizione extraurbana e in prossimità dell'unico accesso al sito.

I materiali

Le categorie di materiali maggiormente attestate possono ricondursi, principalmente, a produzioni vascolari, coroplastica, monili in pasta vitrea e bronzo, pesi da telaio. A ciò si aggiunge un buon numero di monete di bronzo relative a varie zecche isolane.

Poiché lo scavo ha interessato solo una parte dell'area sacra, e tra l'altro in modo parziale, è ovvio che il materiale raccolto è solo una campionatura, seppur significativa, di un più ampio contesto di cui non

conosciamo, purtroppo, né l'estensione né l'entità. Una buona parte del materiale raccolto, inoltre, è in pessimo stato di conservazione e molto frammentato, tanto da rendere impossibile una corretta lettura dei manufatti e, in particolare, delle terrecotte votive a cui appartengono una notevole quantità di frammenti purtroppo non diagnostici.

Si presenta pertanto, per ciascuna categoria di materiali, una selezione operata sulla identificabilità del pezzo e sulla sua provenienza dallo scavo del 1993; si è evitato, infatti, di presentare quei reperti casualmente recuperati in precedenza, a seguito dello scavo clandestino, per i quali manca qualsiasi riferimento in relazione al punto di ritrovamento.

La ceramica

Vasi destinati al cerimoniale

L'indagine ha restituito una limitata quantità di ceramiche diagnostiche, solo in parte utilizzate per lo svolgimento delle cerimonie religiose. A questa categoria appartengono, ad esempio due orli di scodelloni acromi (US 105) a profilo continuo convesso (**fig. 2, a**), uno dei quali con orlo pendulo ispessito, di impasto grossolano assai poroso e ricco di inclusi, pertinenti a una tipologia vascolare comune nel mondo indigeno già dal VI secolo e, ancora, per tutto il V sec.a.C. (Termini 2003, pp. 235-237).

Si tratta, verosimilmente, di vasellame utilizzato per la preparazione degli alimenti e, quindi, funzionale alle cerimonie che dovevano svolgersi nel piccolo luogo sacro e che, probabilmente, prevedevano un pasto comune.

Sempre al set cerimoniale doveva appartenere uno *skyphos* a vernice nera, di cui si conserva il fondo e la parte inferiore della vasca: il vaso, caratterizzato da un'argilla color arancio, ha piede ad anello e parte inferiore della parete a profilo leggermente concavo; il fondo, risparmiato, è decorato con un cerchio a v.n. (**fig. 2, b**). Sulla base dei confronti e del profilo, il tipo può datarsi al primo quarto del IV sec.a.C.⁴.

Vasi utilizzati come offerte

Una parte del vasellame, invece, e in particolare quello a decorazione figurata, sembra avere assolto funzione di offerta.

Percentualmente ben documentata è la ceramica figurata siceliota con attestazioni di forme esclusivamente connesse al mondo femminile, a cui si riferiscono anche le raffigurazioni vascolari. Alcuni frammenti

⁴ Agora XII 1970, p. 260, tav. 16, fig. 4.

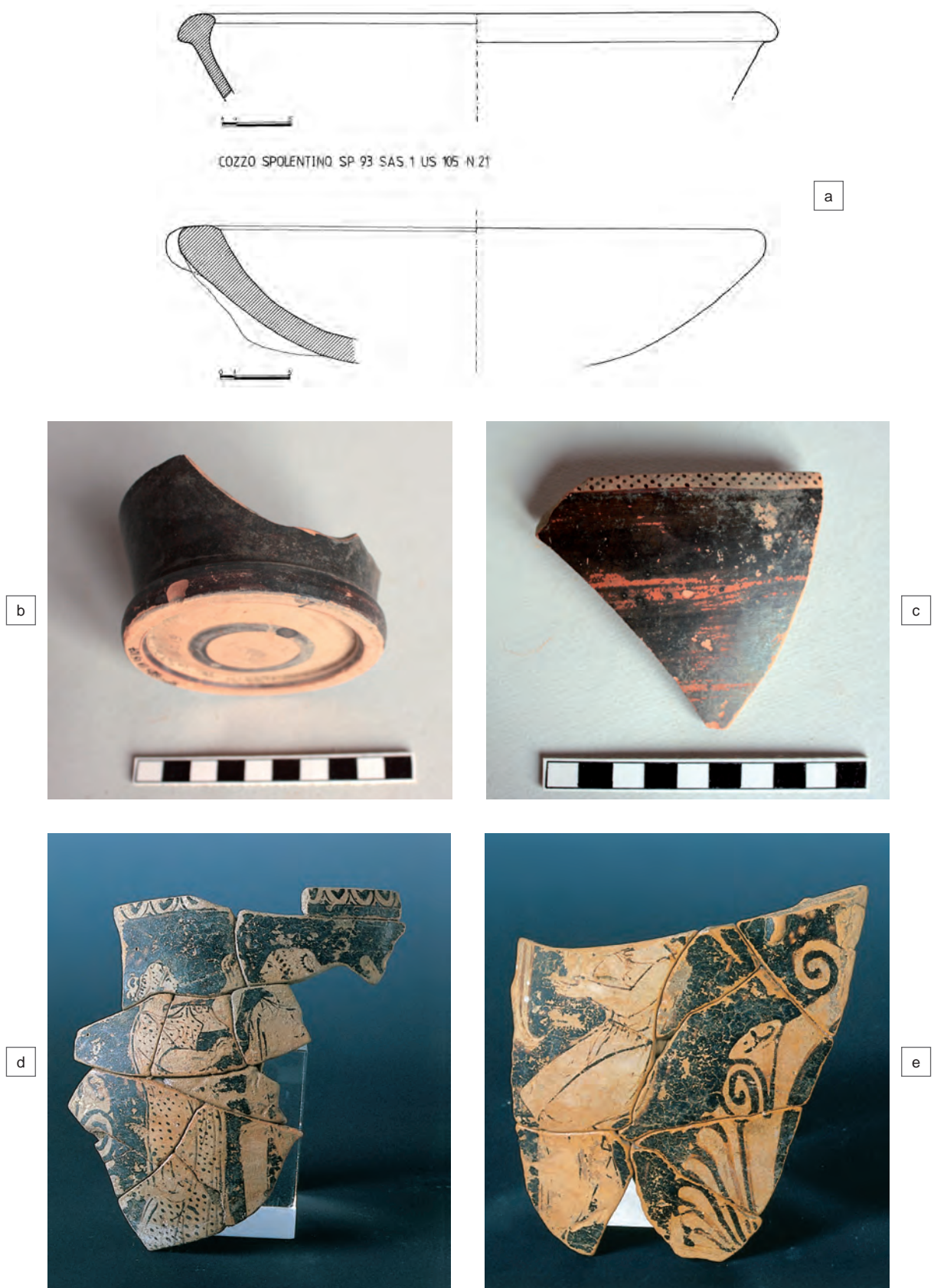


Fig. 2



a



b



c



d

Fig. 3

appartengono ad almeno cinque pissidi *skyphoidi*. Il primo (US 107), a vernice nera, è pertinente all'orlo, con risega interna per la posa del coperchio, e ad una porzione di parete a profilo pressoché verticale; ha una fascia risparmiata sotto l'orlo, decorata con punti a v.n. (**fig. 2, c**); un secondo (US 107), ha una fascia decorata a ovoli al di sopra della scena figurata in cui è possibile riconoscere due figure femminili di profilo affrontate (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 152, n. 259): la donna a sinistra, di tre quarti, ha i capelli raccolti in un *sakkos* e indossa un chitone disegnato a punti neri che lascia nude le braccia dall'altezza del gomito. Il braccio sinistro è sollevato verso il volto della seconda figura, di profilo a sinistra con capelli raccolti in un *sakkos*, che indossa un *himation*. La scena, a sinistra, è delimitata da una palmetta (**fig. 2, d**). Di una terza pisside si conserva solo un frammento di parete (US 107) con figura femminile seduta vestita da un leggero chitone stretto in vita, con braccio sinistro piegato in avanti (**fig. 2, e**); a destra della raffigurazione vi è una grande palmetta aperta tra campanule (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 152, n. 260).

Entrambi i vasi figurati sono riferibili a produzioni siceliote della seconda metà del IV sec. a.C.⁵.

Numerosi piccoli frammenti assai dilavati, in cui sono ancora parzialmente visibili le tracce di una decorazione figurata, sono tutti pertinenti ad un unico vaso di cui, tuttavia, non è possibile ricostruire la scena figurata, mentre un piccolo frammento dell'orlo con fascia a ovoli ed estremità a ricciolo di grande palmetta è pertinente ad altra pisside *skyphoide* (US 107) (**fig. 3, a**).

Sempre nell'ambito del IV sec. a.C. si datano anche quattro porzioni di coperchi di *lekanides*; di uno (US 107), di piccole dimensioni, si conserva solo una piccola parte caratterizzata dal motivo a onde correnti lungo il bordo pendulo (**fig. 3, b**), mentre di un altro, privo di bordo, rimane un frammento con parte di una testa femminile con *sakkos* (**fig. 3, b**); di un terzo coperchio (US 102), sempre frammentario, la porzione residua è caratterizzata dalla raffigurazione di una testa femminile con *sakkos* di profilo a sinistra tra palmette e girali con campanule (**fig. 3 b**). Il quarto coperchio (US 107), ricomposto da diversi frammenti e di cui si conserva circa la metà, manca del pomello di presa (**fig. 3, c**); alla base dello stelo del pomello una fascia anulare risparmiata è decorata con trattini paralleli a vernice bruna, mentre sul coperchio è raffigurata una testa femminile di profilo a sinistra con *sakkos*, incorniciata da palmetta a diciassette petali tra girali (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 151, n. 258).

Infine, forse tra la categoria delle offerte o utilizzate nel cerimoniale per il dono alla divinità di oli e profumi,

possono annoverarsi due bottiglie e due piccole *lekythoi*, vasi destinati alla conservazione di unguenti e profumi (**fig. 3, d**).

Le bottiglie, ben inquadrabili nelle produzioni del IV sec. a.C., hanno corpo ovoidi e alto collo cilindrico ed entrambe mancano della bocca e dell'orlo: la prima (US 107), tendente al globulare, ha il fondo leggermente concavo ed è finemente decorata a sottili pennellate con tre palmette a dodici petali separate da linee verticali tra due file verticali di punti a v.n., al di sopra di una larga fascia a vernice nera diluita (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 151, n. 254). La seconda (US 104), con piede ad anello, al di sopra di una larga fascia verniciata ha una decorazione simile alla prima ma resa in maniera più corrente: le tre palmette a sette petali tra linee verticali sono realizzate con spesse pennellate a vernice nero/bruna e racchiuse tra semplici linee verticali (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 152, n. 256).

Le *lekythoi* (US 101), a vernice nera, per lo più evanide e scrostate, sono del tipo a corpo ovoidi, piede ad anello, più o meno largo, breve collo cilindrico e, nel caso dell'esemplare integro, bocca imbutiforme segnata inferiormente da un risalto (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 151, n. 256).

La coroplastica votiva

I tipi più antichi documentati nell'area sacra di Cozzo Spolentino sono da riferire a statuette femminili sedute in trono, senza spalliera distinta o con spalliera distinta ad apici. I numerosi frammenti rinvenuti attestano una discreta diffusione della classe, anche se lo stato di conservazione solo in pochi casi permette una corretta attribuzione tipologica.

Tra gli esemplari meglio leggibili si segnala la porzione inferiore di una statuetta femminile seduta in trono (US 100), di un tipo ben noto nei contesti isolani della seconda metà del V sec. a.C.⁶. Il panneggio, appena accennato, scende leggero ai lati della figura fino ai piedi poggiati su base rettangolare. Il bracciolo del trono è segnato da una linea orizzontale (**fig. 4, a**). Allo stesso tipo sembrano potersi attribuire anche tre porzioni della parte inferiore di figure femminili in trono (US 107) in pessimo stato di conservazione anche per quanto concerne le superfici fortemente dilavate. Al tipo con spalliera distinta ed apici è pertinente il frammento relativo alla porzione superiore di figura in trono (**fig. 4, b**) dalla US 101, oltre al piccolo frammento di spalliera con apice, sempre raccolto nei livelli superficiali.

Ancora nell'ambito della seconda metà del V sec. a.C. si collocano le teste – con tutta probabilità di figurine

5 Trendall 1967, p. 615; Trendall 1989, pp. 233-242.

6 Cfr., ad esempio, gli esemplari di Gela (Panvini, Sole 2005, pp. 132-133; tav. LI-LII).

stanti – caratterizzate da volto ovale, basso *polos* cilindrico cordonato, capigliatura divisa al centro in due masse rigonfie di ciocche ondulate che lasciano scoperte le orecchie (Pautasso 1996, p. 70, n. 80), in un caso forse con orecchino ovale (**fig. 4, c**): a questo tipo si riferiscono tre testine purtroppo frammentarie (**fig. 4, c-e**), sempre rinvenute negli strati superficiali o nel terreno all'interno della fossa clandestina, mentre leggermente più tarda potrebbe essere la testa con *polos* svasato e capigliatura divisa in due bande indistinte (**fig. 4, f**), così come quella (**fig. 4, g**) con capigliatura analoga e *polos* cilindrico (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 155-156), verosimilmente inquadrabile, sulla base di numerosi possibili confronti, nell'ambito del IV sec. a.C. A queste si aggiunge una testina miniaturistica dal volto ovale e alto *polos* svasato su capigliatura a corona, di probabile produzione selinuntina e databile alla fine del V sec. a.C. (**fig. 4, h**).

Sempre al IV sec. a.C. è pertinente la testa di statuetta stante (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 155-156, 268 f) con volto ovale, capelli divisi in due masse di ciocche indistinte e rigonfie e alto *polos* decorato con rosette a rilievo (**fig. 5, a**), di un tipo ben attestato in tutta l'isola e frequente, ad esempio, nella stipe di Piazza Vittoria a Siracusa (La Sicilia greca 1989, pp. 114-116, p. 200), ad Agrigento (De Miro 2000, Tav. LXXXV n. 451) e a Morgantina in contesti della 2° metà del IV sec. a.C. (Bell 1981, p. 138 e pp. 154-155)⁷; mentre meno frequente è l'acconciatura caratterizzata da capelli raccolti in due bande e coperte da *sakkos* legato sulla nuca con due nastri disposti a V (**fig. 5, b**).

Allo stesso periodo può ricondursi la testa di figurina stante (**fig. 5, c**) con volto ovale e capigliatura divisa in due bande coperta da un velo che scende ai lati del collo (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 154-155, n. 268 a).

Due frammenti, poi, sembrano attribuibili a una testa, verosimilmente da busto, con capigliatura a riccioli chioccioliformi che lasciano scoperto l'orecchio con orecchino ad anello con capi aperti (**fig. 5, f**). Il tipo di capigliatura è presente, ad esempio, ad Agrigento (De Miro 2000, p. 171, Tav. XCVIII n. 492) nella seconda metà del V sec. a.C.

La protome a busto non modellato (**fig. 5, d**) di Cozzo Spolentino (US 101), conservatasi integra seppure interessata da grossi fori di corrosione, ha testa con volto ovale e naso pronunciato, alto *polos* svasato, con foro passante al centro, su capigliatura divisa in due bande con ciocche a festone, orecchie scoperte e orecchini a bottone (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 154-155, n. 265). A un busto dello stesso tipo è collegabile, con molta probabilità, la testa (US 107), ricavata da matrice stanca e molto dilavata in

superficie: il volto è sempre ovale e la capigliatura, divisa in due bande rigonfie, è sormontata da un *polos* pressoché cilindrico (**fig. 5, e**). Anche in questo caso le orecchie sono scoperte e forse ornate di orecchini a bottone (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 155-156, n. 268 h). Riferibile sempre alla stessa classe, si ricorda, infine, il frammento di busto non lavorato sempre raccolto nei livelli superficiali (US 101).

Sotto il profilo cronologico, i tre esemplari possono agevolmente inquadrarsi nell'ambito del IV sec. a.C. e rientrare in quell'ampia categoria dei busti fittili ampiamente attestata in tutta l'isola già a partire dal V sec. a.C.⁸

Due piccole teste, inoltre, (US 107), la cui parte posteriore è assolutamente piatta, sono caratterizzate da una capigliatura suddivisa in due bande raccolta ad alta crocchia sulla sommità del capo (**fig. 5, h**) (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 154-155, nn. 268 b e d). Teste di questo tipo sono solitamente pertinenti a rappresentazioni di Artemide, così come la porzione di figurina (US 101) a dorso non modellato con foro ovale, caratterizzata da una tunica con scollo a V e mantello, che trattiene una lancia o una fiaccola con il braccio sinistro (**fig. 5, i**). Alla stessa tipologia potrebbe appartenere il frammento relativo alla porzione inferiore di una figura stante su base poligonale con gambe scoperte, di cui la sinistra leggermente flessa e su cui poggia l'intera figura. Lo schema, già attestato nel tardo V sec. a.C. (Spagnolo 2000, p. 190) e ampiamente diffuso nel IV, è noto in diversi contesti isolani. A prescindere dai numerosi esemplari di Fontana Calda, dove è l'ex voto più rappresentato (Portale 2008, p. 11), la cosiddetta "Artemide sicula" è documentata, ad esempio, a Siracusa (La Sicilia greca 1989, p. 116, n. 113), a Morgantina (Bell 1981, p. 155), a Gela (Spagnolo 2000, pp. 190-192) e ancora ad Avola, Megara Iblaea, Eloro e Gela (Portale 2008, p. 11, note 4 e 5).

Infine una testa di tanagrina (**fig. 5, g**) dall'alto collo cilindrico e volto ovale (Sicani, Elimi e Greci 2002, pp. 155-156, n. 268 c) costituisce l'elemento più tardo per quanto concerne le terrecotte, inquadrabile nell'ambito della prima metà del III sec. a.C., così come documentano i numerosi rinvenimenti in Sicilia e Magna Grecia (Portale 2008, pp. 38-39).

Per quanto riguarda le argille, la maggior parte delle terrecotte è caratterizzata da un impasto abbastanza compatto e di colore rosa-arancio in superficie, ricco di inclusi calcarei bianchi e di minuti inclusi bruno/nerastri. Solo in alcuni casi (testa con *polos* di busto, testa con *polos* e orecchino e porzione di *polos* e capigliatura) le figurine sono caratterizzate da un'argilla più fine e depurata tendente al rosa/camoscio e conservano traccia di

⁷ Per un più ampio quadro delle attestazioni isolate cfr. Portale 2008, pp. 22-23.

⁸ Siracusano 1986-1987; Portale 2008, pp. 21-22 con ampio richiamo alle diverse attestazioni isolate a p. 22 nota 1; Portale 2012.



Fig. 4



Fig. 5

ingubbiatura di colore beige, così come nel caso di un frammento di statuetta seduta in trono.

Gli esemplari riconducibili al tipo dell'Artemide stante, e in particolare le due porzioni pertinenti a statuette di piccolo modulo, sono invece caratterizzate da un'argilla rosata tendente al beige in superficie e ricca di minutissimi inclusi di mica dorata.

Pesi da telaio

La piccola porzione di area indagata ha restituito ventiquattro pesi da telaio di forma troncoconica e due oscilla, uno dei quali, integro, con unico foro passante centrale (US 110).

I pesi, alcuni dei quali bruciati, sono della consueta forma tronco-piramidale, più o meno rastremata verso l'alto, di proporzioni variabili, solitamente privi di qualunque particolare caratteristica e di altezza compresa tra i cm 3,6 (un solo esemplare) e i cm 6,6. Un esemplare dalla US 104, tuttavia, è alto cm 7,3 ed è caratterizzato da una fila verticale di sei globetti impressi su una delle facce laterali, da un solo globetto impresso sulla faccia superiore e da almeno due disposti in fila orizzontale alla base di una delle quattro facce laterali⁹ (**fig. 6, a**). I due pesi dalla US 110 hanno identica altezza (cm 6,6) e uno di essi reca sulla faccia superiore un motivo a croce ottenuto a punti incisi. Sempre dalla stessa unità stratigrafica provengono altri due pesi tronco piramidali di identica altezza (cm 6,2): uno reca un'impressione circolare sulla faccia superiore, l'altro ha, su una delle facce laterali, un bollo ovale impresso con figura illeggibile all'interno. Infine, uno dei pesi più piccoli (h. cm 4,2) è caratterizzato da una X incisa sulla faccia inferiore (**fig. 6, a**).

La presenza di pesi da telaio nelle aree sacre è un fatto abbastanza comune anche se non è sempre facile comprenderne funzione e significato: in alcuni casi, infatti, si è ipotizzata una loro relazione con strutture in qualche modo legate allo svolgimento delle cerimonie¹⁰; in altri, più semplicemente, si è ritenuto che si trattasse di offerte collegate a una attività, la tessitura, tipica del mondo femminile, così come del resto richiamato dalle fonti letterarie di età classica¹¹.

Monili

Vetro

Tra i materiali raccolti nel corso dell'indagine, si segnalano ventiquattro elementi di collana, vari per forma e colore, di tipi ampiamente diffusi e particolarmente attestati in contesti di cultura punica¹², compreso un pendente a testa di negro, pertinenti a uno o più monili. Oltre al vago di vetro blu dalla forma globulare schiacciata, recuperato nell'humus (US 100), dallo strato agricolo immediatamente sottostante (US 101) provengono dieci vaghi (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, pp. 152-155), due dei quali, a seme, di pietra dura scura, tre a barilotto di vetro blu, due di forma globulare schiacciata di colore azzurro iridescente, uno di forma anulare di vetro blu, un altro globulare schiacciato di vetro color ambra e, in ultimo, un piccolo vago biconico di vetro bianco (**fig. 6, b**).

Nel terreno di svuotamento della buca "clandestina" (US 107) si recuperarono, invece, cinque elementi di collana: uno di forma biconica in vetro bianco iridescente, due a barilotto di vetro blu, uno globulare di vetro verde chiaro e, infine, un piccolo pendente "a trottola", con corpo biconico e punta, di pasta turchese (**fig. 6, c**).

Anche il primo livello di crollo (US 102) restituì alcuni elementi di monili: si tratta di due vaghi globulari schiacciati di vetro azzurro, di un altro globulare in vetro blu con motivo a occhio (per il tipo cfr. Spanò Giammellaro 2008b, n. 138), di due elementi a seme di pietra nera di eguali dimensioni, di un vago biconico di vetro verde chiaro (cfr. Spanò Giammellaro 2008b, n. 108) (**fig. 6, d**).

Nella US 108, infine, tra le pietre del crollo, si raccolsero due vaghi di vetro blu, uno frammentario a barilotto e un secondo, di piccole dimensioni, di forma anulare.

Il pendente in vetro blu e nero modellato su asta del tipo a "testa di negro" (Spanò Giammellaro 2008b, p. 118, **fig. 2**), raccolto nello strato agricolo US 101, ha conformazione cilindrica (**fig. 6, e**); pur essendo illeggibili, per lo stato di conservazione, i dettagli fisionomici, la mascherina risulta priva di barba, con profonde cavità orbitali ed è caratterizzata da una benda ritorta sulla fronte (**fig. 6, e**). La presenza della benda ha permesso di attribuire il pendente, con anello per la sospensione applicato sulla testa, al tipo B I, b della Seefried, datato tra il 500 e il 400 a.C.¹³.

⁹ Sulla presenza di segni e simboli cfr. Muscetta 2011, pp. 131-133.

¹⁰ Vedi, ad esempio, il caso di Ascoli Satriano (Fabbri *et alii* 2002, pp. 65-66).

¹¹ In un epigramma di Leonida di Taranto si ricorda l'offerta ad Atena, da parte delle filatrici, degli oggetti utilizzati per la loro attività (*Anth. Pal.* VI, 288).

¹² Per una attenta disamina delle attestazioni cfr. Spanò Giammellaro 2008 a, p. 97; Spanò Giammellaro 2008a, pp. 86-89.

L'A. evidenzia come sia difficile datare questo tipo di materiali, attestati comunque a partire dal VI e almeno fino al II sec.a.C., se non attraverso i contesti.

¹³ Spanò Giammellaro 2008b, pp. 73-74; Seefried 1982, pp. 26-27.

Inoltre, di particolare interesse è la presenza di una gemma incisa in cristallo di rocca, materiale impiegato diffusamente dalla glittica del V e IV sec. a.C.¹⁴, con raffigurazione di Iside che allatta Horus (**fig. 6**), motivo iconografico ben noto nelle produzioni glittiche dell'Occidente punico¹⁵, soprattutto sarde, a partire dal VI sec. a.C. Il motivo iconografico di Iside nutrice, che si collega al culto della dea diffuso in Egitto nell'Epoca Tarda e largamente utilizzato nell'ampia produzione di scarabei in diaspro della Sardegna, si afferma più diffusamente tra il V e il IV sec. a.C.¹⁶. I due scarabei in corniola del Museo di Palermo, ad esempio, caratterizzati da analoga raffigurazione, sono stati entrambi datati tra la seconda metà del V e il IV sec. a.C.¹⁷.

Nella gemma di Cozzo Spolentino Iside è rappresentata seduta su un trono di fronte a un *thymiaterion*. Lo stato di conservazione della gemma, fortemente corrosa in superficie e verisimilmente già in antico compromessa dalla realizzazione di un foro longitudinale, destinato al suo utilizzo come castone di un anello o, forse, come elemento di collana, non consente una esaustiva lettura dei dettagli iconografici: risulta, infatti, illeggibile la parte superiore della figura della dea e appare pressoché scomparsa la figura del fanciullo tra le braccia della divinità, del quale rimangono segni a destra ascrivibili all'originario copricapo. Nella parte superiore si intravedono tracce di un disco solare radiato. Il bruciapropoli è raffigurato in maniera assai schematica, se confrontato con le produzioni di assai più accurata esecuzione provenienti, ad esempio, dalla Sardegna¹⁸: presenta infatti una curiosa base a profilo rigonfio, tozzo piedistallo sul quale semplici tratti ovali rievocano le coppie degli originali metallici; la fiamma, infine, è resa da un semplice triangolo poggiante su tre bracieri sovrapposti.

La raffigurazione, a lettura verticale, era compresa entro una sottile linea incisa ovale, munita di linea di esergo in corrispondenza del segno *neb*, all'interno del quale si notano quattro brevi tratti incisi paralleli verticali di difficile interpretazione.

Bronzo

Tra le offerte si annoverano anche alcuni monili di bronzo, principalmente orecchini, vaghi di collane, anelli e un bracciale.

Quest'ultimo (US 109), frammentario, è costituito da una verga piatta e sottile avvolta a spirale (**fig. 7, a**) e appartiene a un tipo, solitamente con estremità ingrossate a testa di serpente schematica, ben attestato almeno a partire dal V sec. a.C. e per tutta l'età ellenistica (Lippolis 2008, p. 179). La lamina del nostro esemplare, inoltre, è decorata da una fila continua di cerchielli incisi.

Tra gli altri monili, a prescindere dall'orecchino frammentario dalla US 101, si ricordano due esemplari a sanguisuga (US 107) caratterizzati dalla verga a sezione circolare (*Sicani, Elimi e Greci* 2002 p. 152, n. 262) nonché un pendente di forma troncopiramidale pertinente a un orecchino a disco (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 152, n. 261) (**fig. 7, c**). Il pendente, inquadrabile tra la seconda metà del IV e i primi decenni del III sec. a.C., ha base superiore quadrangolare decorata lungo il bordo da una fascia di ovali incisi; al di sotto, ha quattro coppie di globetti e la parte inferiore desinente in un apice piriforme¹⁹.

Un anellino a sottilissima verga a sezione circolare è stato raccolto nella US 102, così come un altro anello costituito da un sottilissimo filo sempre a sezione circolare (**fig. 7, b**).

I vaghi di collana sono del tipo a corpo biconico ed estremità a disco (*Sicani, Elimi e Greci* 2002, p. 152; US 101 e US 111) o, in un caso, di forma cilindrica allungata con quattro gruppi di linee anulari incise (US 102) (**fig. 7 d**). Sempre pertinente ad una collana potrebbe essere la piccola borchia circolare a profilo concavo con bordo piano zigrinato e parte convessa decorata a sottili linee incise radiali (**fig. 7, d**) rinvenuta nello svuotamento della fossa clandestina (US 107).

Osso

Lo scavo ha restituito un solo oggetto in osso: si tratta di un pendente ricavato da un dente (forse di canide) lisciato e lavorato, con foro passante per la sospensione (**fig. 7, e**). L'uso di ricavare oggetti d'ornamento da denti e zanne di animali è diffuso fin dall'età preistorica (Spatafora 2008, p. 25) ma ugualmente documentato in età storica (De Simone 1997, p. 232), anche in ambiente punico (Uberti 1988, p. 421).

¹⁴ EAA, s.v. glittica, p. 960.

¹⁵ Per le diverse attestazioni dell'iconografia su scarabei cfr. Conde 2003, pp. 235-236. Boardman 2003, pp. 48-50.

¹⁶ Il tema, comunque, compare ugualmente in esemplari prodotti anche un secolo più tardi (Spanò Giammellaro 2008b, p. 81). Recentemente è stato pubblicato uno scarabeo con l'iconografia di Iside nutrice rinvenuto in associazione con importazioni attiche e iberiche conservato al Museo di Lattes e databile, sulla base del contesto, tra il 450-425 a.C. (Almagro-Gorbea, Graells 2011, p. 64).

¹⁷ Verga 1986, pp. 162-166, fig. 1 c-d. Spanò Giammellaro 2008b, pp. 84-85.

¹⁸ Boardman 2003, pp. 48-49, Pl. 12.

¹⁹ Per il tipo cfr. Philipp 1981, p. 120, nn. 416-421, Taf. 41.



Fig. 6



a



b



c



d



e



f



g

Fig. 7

Oggetti metallici

Ancora di bronzo e sempre riferibili alla sfera muliebre sono poi tre aghi frammentari rinvenuti nelle UUSS 104 e 107 (**fig. 7, g**), mentre difficilmente inquadrabili sotto il profilo della pertinenza ad una specifica classe o in relazione a una precisa funzione sono una lamina in bronzo ripiegata (US 103) e chiusa da un elemento circolare - ripiegato a sua volta - e da una fettuccia bronzea (**fig. 7, f**), nonché un grosso anello dello stesso metallo con verga a sezione circolare (US 111) (**fig. 7, f**). Un campanellino in bronzo, poi, privo del suo *batachio*, è stato raccolto nello strato US 102 (**fig. 8, a-b**).

Alla sfera del banchetto e del simposio richiama infine un frammento di grattugia di bronzo (**fig. 7, g**), un manufatto ben attestato ormai in molti contesti isolani e diffuso soprattutto in ambito funerario e sacro. Non è escluso, quindi, che l'oggetto - la cui diffusione nei santuari dell'isola è documentata, ad esempio, a Gela nel *tesmophorion* di Bitalemi (Verger 2011, p. 29, fig. 18) - pur avendo assolto a una funzione pratica in relazione alla preparazione di particolari cibi o bevande, venisse poi consacrato alla divinità anche in virtù del suo alto valore simbolico (Kistler 2009).

Monete

Otto, in tutto, le monete rinvenute nel corso dell'indagine, la maggior parte delle quali in ottimo stato di conservazione, altre poco leggibili a causa della corrosione del metallo²⁰ (**fig. 8, c**).

La più antica è un bronzo di Himera (US108), tra le ultime coniazioni della colonia, raffigurante al D/ un satiro con caprone e al R/una Nike in volo (**fig. 8, c 1**).

Tra le più recenti, invece, è una moneta di Siracusa (US 102) con Testa di Kore di profilo a sinistra sul D/ e legenda ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ e toro cozzante al R/ (**fig. 8, c 2**), databile a partire dall'età di Agatocle (Gabrici 1927, pp. 174-176; Gandolfo 1997, p. 396, n. 51).

Gli altri esemplari sono attribuibili fondamentalmente a Entella e Hippana, due insediamenti assai prossimi al Cozzo Spolentino e situati, rispetto ad esso, l'uno ad SO e l'altro pochi chilometri a SE.

Alla zecca di Entella e al 340 a.C. circa appartiene la moneta (US 106), di limitata circolazione, con elmo al D/ e cavallino in corsa al R/ (**fig. 8, c 3**) (Gandolfo 1997 a, p. 141, n. 15) e ancora alla stessa zecca e alla seconda metà del IV sec. a.C. può ricondursi l'esemplare (US 101) con testa elmata di profilo a destra sul D/ e cavallino in corsa sul R/ (Gabrici 1927, Tav. IV, 10) (**fig. 8, c 4**). Due monete, poi, provengono da strati superficiali (US 100 e US 102):

la prima, della seconda metà del IV sec. a.C., è un bronzo di Hippana con toro cozzante e chicco d'orzo al D/ e astra-galo al R/, riconiato su moneta punica con testa maschile e cavallino (Gandolfo 1997b, p. 318); la seconda, degli ultimi decenni del IV sec. a.C., ha al D/ una testa maschile laureata di profilo e sul R/ la parte anteriore di un cavallo (Gandolfo 1997b, p. 328, n. 134) (**fig. 8, c 5**). Di zecca punica, ma pressoché illeggibile, è un'altra moneta (US 110) in cui si riconosce soltanto un cavallino in corsa²¹.

Ad Agyrion, infine, appartiene il bronzo rinvenuto nel terreno vegetale (US 100) con testa di Eracle di profilo a sinistra sul D/ e parte anteriore di toro antroposopo al R/ (**fig. 8, c 6**; Calciati 1987, pp. 125-126, nn. 9-10), datato alla seconda metà del IV sec. a.C.

Conclusioni

Il quadro emerso attraverso l'esame dei materiali votivi e dei vari indicatori culturali appare abbastanza caratterizzato: la piccola area sacra situata in posizione extraurbana, in prossimità del varco di accesso all'anonimo insediamento di Cozzo Spolentino, sembra infatti destinato alle donne e dedicata ad una divinità connessa al mondo muliebre. Tutte le offerte, infatti, richiamo l'universo femminile nei suoi diversi aspetti: le forme vascolari - *lekanides*, pissidi, bottiglie per unguenti e oli profumati - sono legate alla toeletta o alla conservazione di monili e oggetti e le raffigurazioni stesse sui vasi si riferiscono a scene di vita quotidiana che vedono protagoniste le donne. Lo stesso può dirsi dei pesi da telaio che, a mio parere, sono preferibilmente da interpretare come offerte da connettere a una attività tipicamente femminile quale la tessitura e che, probabilmente, considerate le abbondanti tracce di combustione su alcuni di essi, venivano offerti su un altare e bruciati.

Al mondo muliebre si collegano poi i numerosi monili, sia di bronzo che di pasta vitrea: oltre che attestare, insieme ad alcune delle monete rinvenute, l'ampia *koiné* che caratterizzava, nella prima età ellenistica, l'intera Sicilia centro-occidentale sotto il controllo politico-economico di Cartagine (Anello 1986), un oggetto quale la gemma incisa di cristallo di rocca, sembra sottolineare, sotto il profilo semantico, l'intenzione di esaltare il carattere divino della maternità e della fertilità.

D'altra parte anche le terrecotte votive, seppure in alcuni casi non precisamente inquadrabili per l'aspetto tipologico, richiamano temi connessi a passaggi importanti della vita femminile: dalle più recenti "tanagrine"

²⁰ Ringrazio l'amica e collega Lucina Gandolfo a cui si deve la lettura e l'identificazione delle monete rinvenute a Cozzo Spolentino.

²¹ La moneta potrebbe essere del tipo con Testa maschile al D/ e cavallino in corsa al R/ di zecca incerta e ben attestata a Montagna dei Cavalli/Hippana (Gandolfo 1997b, p. 327, nn. 71-106).

che rappresentano forse le dedicanti stesse – fanciulle in età da marito che “lasciano la condizione di *parthenoi* per divenire spose, *nymphai*...” (Portale 2008, p. 42) – o le giovani spose che offrono i loro ex voto alle divinità protettrici delle nozze e della fertilità²², alle protomi e busti che, come giustamente rilevato (Muller 2009), oltre ad essere legate al culto di divinità femminili, identificate spesso con Demetra e Kore, “appaiono sovente in connessione ad altre divinità legate al concetto di *anodos* e ai passaggi di *status* femminili (maturità sessuale, matrimonio e nascita), quali Afrodite, le Ninfe, Era e in modo particolare Artemide” (Galioto 2011, p. 146). E in questa direzione, come di recente sottolineato (Portale 2012, p. 235), ogni attestazione va letta e interpretata nell’ambito del proprio contesto di riferimento e all’interno di un più ampio sistema di segni che può meglio specificarne presenza e funzione simbolica.

Lo dimostra, ad esempio, anche la recente edizione dei materiali del santuario di Predio Sola a Gela, con la

rilettura dell’intero contesto sia sotto il profilo del rituale che della prassi votiva.

Nel nostro caso, è indubbiamente significativa l’associazione delle varie categorie di materiali, con le statuette di Artemide, divinità posta a tutela delle fanciulle nel momento del loro passaggio alla maturità sessuale e al matrimonio, ma anche a protezione del parto e delle nascite²³, tema a cui rimanda del resto l’iconografia di Iside che allatta Horus sulla gemma in cristallo di rocca.

Pur non essendo possibile, dunque, stabilire con precisione a chi fosse dedicato il piccolo santuario montano di Cozzo Spolentino, è certa la connessione con divinità protettrici della giovinezza e della fertilità, temi che, fondamentali per il benessere e la continuità di qualsiasi comunità, dovettero essere fortemente sentiti anche tra le popolazioni locali in nome di un sentimento religioso popolare che enfatizzava il matrimonio e la nascita come momenti importanti e significativi per lo sviluppo delle città, al di là della piena adesione alle più canoniche forme della religiosità greca.

²² Le diverse ipotesi circa l’interpretazione delle aggraziate figurine femminili dette “tanagrine”, sono state ampiamente ricordate da Chiara Portale nel già citato lavoro sulla stipe di Fontana Calda (Portale 2008, pp. 38-42).

²³ Un’altrettanto attenta e ampia disamina delle attestazioni e delle possibili interpretazioni circa le sfere di influenza di Artemide nell’ambito della religiosità greca e siceliota è ancora in Portale 2008, pp. 49-56.



Fig. 8

Bibliografia

- Agora XII 1970:** SPARKES (B.A.), TALCOTT (L.) – *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th centuries B.C. The Athenian Agora. Results of Excavations, XII*. Princeton, The American school of classical studies at Athens, 1970.
- Almagro-Gorbea, Graells 2011:** ALMAGRO-GORBEA (M.), GRAELLS I FABREGAT (R.) – Escarabeos del nordeste de Hispania y del sur de la Galia. Catálogo, nuevos ejemplares e interpretaciones”. *LUCENTUM*, XXX, 2011, pp. 25-87.
- Anello 1986:** ANELLO (P.) – Il trattato del 405/404 a.C. e la formazione della “eparchia punica” di Sicilia”. *Kokalos*, XXXII, 1986, pp. 115-179.
- Bell 1981:** BELL (M.) – *The Terracottas. Morgantina Studies I*. Princeton, Princeton University Press, 1981.
- Boardman 2003:** BOARDMAN (J.) – *Classical Phoenician Scarabs. A catalogue and study*. Oxford, BAR International Series 1190, 2003.
- Calciati 1987:** CALCIATI (R.) – *Corpus Nummorum Siculorum. III*, Mortara e Novara, Edizioni I.P., 1987.
- Conde 2003:** CONDE ESCRIBANO (M.) – Escarabeos y amuletos procedentes de Cancho Roano. In: Celestino (S.) ed., *Cancho Roano VIII. Los Materiales Arqueológicos I*. Junta de Extremadura, Consejería de Cultura, 2003, pp. 229-260.
- De Miro 2000:** DE MIRO (E.) – *Agrigento. I santuari urbani: l'area sacra tra il tempio di Zeus e Porta V*, 1-2. Roma, l'“Erma” di Bretschneider, 2000.
- De Simone 1997:** DE SIMONE (R.) – La Montagnola di Marineo – Miscellanea. In: Greco (C.), Spatafora (F.), Vassallo (S.), *Archeologia e Territorio*. Palermo, Palumbo, 1997, pp. 225-235.
- Di Vita 1963:** DI VITA (A.) – Il miliario siciliano del console C.Aurelio Cotta. *Latomus*, XXII, 1963, pp. 478-488.
- EAA:** *Enciclopedia dell'Arte Antica Classica e Orientale*, III. Roma, Istituto Poligrafico dello Stato.
- Fabbri et alii 2002:** FABBRI (M.), MAZZEI (M.), OSANNA (M.), VIRTUOSO (T.) – Sacrificio e banchetto funebre nella Daunia preromana: l'area sacra di Ausculum. *Siris*, III, 2002, pp. 23-106.
- Gabrics 1927:** GABRICI (E.) – *La monetazione del bronzo nella Sicilia antica*. Palermo, Arnaldo Forni Editore, 1927.
- Galioto 2011:** GALIOTO (G.) – Offerte votive e aspetti cultuali. In: Battiloro (I.), Osanna (M.), *Brateis Datas. Pratiche rituali, votivi e strumenti del culto dai santuari della Lucania antica*. Atti delle giornate di studio sui santuari lucani (Matera 19-20 febbraio 2010). Venosa, Osanna, 2011, pp. 139-155.
- Gandolfo 1997a:** GANDOLFO (L.) – La Montagnola di Marineo. Ritrovamenti monetari antichi e recenti. In: Greco (C.), Spatafora (F.), Vassallo (S.), *Archeologia e Territorio*. Palermo, Palumbo, 1997, pp. 137-146.
- Gandolfo 1997b:** GANDOLFO (L.) – Ricerche a Montagna dei Cavalli. Rinvenimenti monetari antichi e recenti. In: Greco (C.), Spatafora (F.), Vassallo (S.), *Archeologia e Territorio*. Palermo, Palumbo, 1997, pp. 315-335.
- Ismaeli 2011:** ISMAELI (T.) – *Archeologia del culto a Gela. Il santuario del Predio Sola*. Novara. Edipuglia, 2011.
- Kistler 2009:** KISTLER (E.) – Connected: cultura simposiale intermediterranea e i gruppi elitari in Sicilia arcaica. In: Ampolo (C.) (a cura di), *Immagine e immagini della Sicilia e di altre isole del Mediterraneo antico. Atti delle seste giornate internazionali di studi sull'area elima e la Sicilia occidentale nel contesto mediterraneo Erice 12-16 ottobre 2006*. Pisa, Ed. Della Normale, 2009, pp. 743-762.
- La Sicilia greca 1989:** *La Sicilia greca* (Malmö – Rooseum 7 ottobre – 15 dicembre 1989). Palermo, Regione Siciliana, 1989.
- Lippolis 2008:** LIPPOLIS (E.) – L'età classica ed ellenistica. In: Gandolfo (L.) (a cura di), *Pulcherrima Res: preziosi ornamenti dal passato catalogo della mostra, [Palermo, museo Salinas, 20 dicembre 2005 - 10 febbraio 2007]*. Palermo, Regione siciliana, Assessorato regionale Beni Culturali Ambientali e ambientali e della pubblica istruzione, dipartimento dei beni culturali ambientali ed educazione permanente, 2008, pp. 143-185.
- Muller 2009:** MULLER (A.) – Le tout et la partie. Encore les protomés. In: Prêtre (Cl.) éd., *Le donateur, l'offrande et la déesse. Systèmes votifs dans les sanctuaires de déesses du monde grec*. Kernos, Suppl. XXIII (Actes du 31^e colloque international organisé par l'UMR HALMA-IPEL, Université Charles-de-Gaulle/Lille 3, 13-15 décembre 2007), Liège, 2009, pp. 81-95.
- Muscetta 2011:** MUSCETTA (A.) – Pesi da telaio, lucerne, unguentari e varia. In: Battiloro (I.), Osanna (M.), *Brateis Datas. Pratiche rituali, votivi e strumenti del culto dai santuari della Lucania antica. Atti delle giornate di studio sui santuari lucani (Matera 19-20 febbraio 2010)*. Venosa, Osanna, 2011, pp. 131-137.
- Panvini, Sole 2005:** PANVINI (R.), SOLE (L.) – *L'acropoli di Gela. Stipi, depositi o scarichi*. Roma, G.Bretschneider, 2005.
- Pautasso 1996:** PAUTASSO (A.) – *Terrecotte arcaiche e classiche del Museo Civico di Castello Ursino a Catania*, Studi e Materiali di Archeologia 6. Catania, Università di Catania, Istituto di archeologia : Consiglio nazionale delle ricerche, Centro di studio sull'archeologia greca, 1996.
- Philipp 1981:** PHILIPP (H.) – *Bronzeschmuck aus Olympia*. Olympische Forschungen XIII, 1981.
- Portale 2008:** PORTALE (E.C.) – Coroplastica votiva nella Sicilia di V-III secolo a.C.: la stipe di Fontana Calda a Butera. *Sicilia Antiqua*, V, 2008, pp. 9-58.
- Portale 2012:** PORTALE (E.C.) – Busti fittili e Ninfe: sulla valenza e la polemia delle rappresentazioni abbreviate in forma di busto nella coroplastica votiva siceliota. In: Albertocchi (M.), Pautasso (A.), Spigo (U.) edd., *Philotechnia. Studi sulla coroplastica della Sicilia greca*. Catania 2012, pp. 227-253.
- Prag 2006:** PRAG (J.) – Il miliario di Aurelius Cotta (ILLRP n.1277): una lapide in contesto. In: Ampolo (C.) ed., *Guerra e pace in Sicilia e nel Mediterraneo antico (VIII-III sec.a.C.)*. Arte, prassi e teoria della pace e della guerra (Atti V Giornate Internazionali (Erice 2003), Atti, II. Pisa, Edizioni della Normale, 2006, pp. 733-744.
- Seefried 1982:** SEEFRIED (M.) – *Les Pendentifs en verre sur noyau des Pays de la Méditerranée antique*. Roma, École française de Rome, 1982.
- Sicani, Elimi e Greci 2002:** SPATAFORA (F.), VASSALLO (S.) – *Sicani, Elimi e Greci. Storie di contatti e terre di frontiera* (Catalogo della mostra). Palermo, Regione siciliana, 2002.
- Siracusano 1986-1987:** SIRACUSANO (A.) – Riflessioni sull'origine e il significato dei busti fittili di divinità femminili in Sicilia. *Quaderni di Archeologia. Università di Messina*, 2, 1986-1987, pp. 51-71.
- Spagnolo 2000:** SPAGNOLO (G.) – Le terrecotte figurate dall'area della Stazione vecchia di Gela e i problemi della coroplastica geloa nel V sec. a.C. *Quaderni di Archeologia. Università di Messina*, 1,1, 2000, pp. 179-201.
- Spanò Giammellaro 2008 a:** SPANÒ GIAMMELLARO (A.) – Gli ornamenti in vetro. In: Gandolfo (L.) (a cura di), *Pulcherrima Res* (Catalogo della mostra). Palermo 2008, pp. 87-103.

- Spanò Giammellaro 2008 b** : SPANÒ GIAMMELLARO (A.) – *I vetri della Sicilia punica*. Roma, 2008.
- Spatafora 1997a**: SPATAFORA (F.) – *Cozzo Spolentino*. In: Greco (C.), Spatafora (F.), Vassallo (S.), *Archeologia e Territorio*. Palermo, 1997, pp. 498-499.
- Spatafora 1997b** : SPATAFORA (F.) – Ricerche e prospezioni nel territorio di Corleone: insediamenti preistorici e centri indigeni. *Atti delle Secondhe Giornate di Studi sull'Area Elima* (Gibellina 1994). Pisa-Gibellina, Palumbo, 1997, pp.1273-1286.
- Spatafora 2002**: SPATAFORA (F.) – Cozzo Spolentino. In: *Sicani, Elimi e Greci* 2002, pp. 146-149.
- Spatafora 2007**: SPATAFORA (F.) – Cozzo Spolentino. In: Spatafora (F.), Vassallo (S.) edd., *Memorie dalla terra. Insediamenti ellenistici nelle valli della Sicilia centro-settentrionale* (Catalogo della mostra), Palermo, Regione Siciliana, 2007, pp. 52-54.
- Spatafora 2008**: SPATAFORA (F.) – Gli oggetti d'ornamento di età preistorica e protostorica. In: Gandolfo (L.) (a cura di), *Pulcherrima Res: preziosi ornamenti dal passato catalogo della mostra, Palermo, museo Salinas, 20 dicembre 2005 - 10 febbraio 2007*. Palermo, Regione siciliana, Assessorato regionale Beni Culturali Ambientali e ambientali e della pubblica istruzione, dipartimento dei beni culturali ambientali ed educazione permanente, 2008, pp. 25-27.
- Termini 2003**: TERMINI (A.) – La ceramica indigena acroma ed i grossi contenitori. In: Spatafora (F.), *Monte Maranfusa. Un insediamento nella media valle del Belice. L'Abitato indigeno*. Palermo, Soprintendenza per i beni culturali e ambientali 2003, pp.229-253.
- Trendall 1967**: TRENDALL (A.D.) – *The red figured Vases of Lucania, Campania and Sicily*. Oxford, Clarendon Press, 1967.
- Trendall 1989**: TRENDALL (A.D.) – *The red figured Vases of South Italy and Sicily*. London, University of London, Institute of Classical Studies, 1989.
- Uberti 1988**: UBERTI (M.L.) – Gli avori e gli ossi. In: *I Fenici* (Catalogo mostra). Milano, 1988, pp. 404-421.
- Verga 1986**: VERGA (S.), – Scarabei in pietra dura nel Museo Archeologico Regionale di Palermo. *Rivista di Studi Fenici*, XIV, 2, 1986, pp. 153-180.
- Verger 2011**: VERGER (S.), – Dévotions féminines et bronzes de l'extrême Nord dans le thesmophorion de Géla. In : Quantin (Fr.) éd., *Archéologie des religions antiques. contributions à l'étude des sanctuaires et de la piété en Méditerranée (Grèce, Italie, Sicile, Espagne)*. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2011, pp. 15-76.

Postface

Michel Gras*

Henri sera probablement surpris de trouver un texte de moi, même bref, dans ce volume d'Hommages que ses amis aixois ont voulu mettre en œuvre à son insu. Parce qu'il me connaît bien – il est l'un de ceux qui me connaissent le mieux –, il sait que je n'ai pas une attirance particulière pour cette forme artificielle de production du savoir qui est devenue envahissante et qui ne sert souvent qu'à flatter les amours-propres.

Et pourtant je ne pouvais me dérober, à la fois par les liens qui nous unissent mais aussi parce qu'Henri est probablement l'un de ceux qui mérite le plus ce type d'hommage collectif, lui qui a fait progresser collectivement notre milieu par son engagement personnel. En quelques lignes, je vais essayer de le montrer à ceux des lecteurs qui, d'aventure, ouvriraient ce livre sans connaître Henri.

Nous nous connaissons depuis 40 ans, à quelques jours près au moment où j'écris ce texte. Le congrès de Tarente de 1972 (*Economia e società in Magna Grecia*) fut notre première véritable rencontre. Ce congrès fut pour moi, et je crois pour nous, un grand moment qui a conditionné la suite de notre carrière. À la fois par la qualité des rapporteurs, tels Edouard Will, Bruno d'Agostino et Nicola Parise, mais aussi par cette découverte de visages appartenant à des noms que nous commençons à connaître en lisant la bibliographie : Ettore Lepore, Moses I. Finley, Arnaldo Momigliano, Dinu Adamesteanu, Edouard Will, enfin Georges Vallet lui-même. Nous n'avons pas échangé beaucoup pendant le congrès avec ces grands maîtres – pourtant attentifs aux jeunes. Nous étions dans la masse des auditeurs qui remplissaient la salle, concentrés pour capter le message scientifique de ces orateurs italiens brillants et solides, mais qui souvent lisaient leur texte à toute allure.

En 1972-1973, nous nous retrouvions à Nanterre autour de François Villard puis, en 1973, Henri est allé fouiller à Mégara, où je n'étais encore jamais allé, et je l'enviais beaucoup. En 1975 j'ai retrouvé Henri pour une fouille près de l'agora : il devait fouiller une maison du VIII^e s.,

et moi une maison du VII^e s. que je n'ai jamais trouvée, mais c'est une autre histoire. Les traces de nos exploits d'alors se trouvent consignés dans *Mégara Hyblaea 1. Le quartier de l'agora archaïque* (1976, p. 304-322).

J'entends déjà Henri *brontolare* (« à quoi bon raconter tout cela ? »). Et pourtant c'est là que je me suis aperçu qu'Henri était probablement, depuis Orsi, le fouilleur mégarien le plus attentif au terrain, mentionnant dans ses *taccuini* de nombreuses observations, jour après jour, voire heure après heure. Cette qualité de travail de terrain est l'une de ses caractéristiques, et cela l'a accompagné partout, à Caulonia comme à Marseille, et le suit encore aujourd'hui.

La suite est plus connue. Il est entré au Farnèse en 1977 et, avec Henri Broise, nous avons voulu en 1979 qu'il nous rejoigne sur le plateau Sud de Mégara où nous venions de commencer une vérification : le plateau Sud mégarien avait-il été occupé seulement au milieu du VII^e s., ou avant ? En bon élève de Roland Martin, Henri s'est attaqué à la muraille Sud, si l'on peut dire, et on sait tout ce qu'il en a tiré (voir *Mégara 5* en 2004, p. 157-302). Nous avons beaucoup échangé avec lui sur l'habitat, et ce fut pour lui le début d'un long cheminement qui l'a conduit d'abord à investir dans sa formation permanente pour pouvoir traiter les plans sur ordinateur, avec la maîtrise d'Adobe illustrator, puis à proposer ce qu'il a appelé pudiquement des « questions de métrologie » en 1995 lors du colloque en hommage à Vallet, décédé l'année précédente. On peut relire ces pages dans la publication des actes en 1999 (dans *La colonisation grecque en Méditerranée occidentale*, p.141-183). J'ai conforté sa démarche autant que j'ai pu ; le mérite est au départ le sien, sans ambiguïté. Ce fut un tournant pour nous tous, car la cohérence du plan mégarien émergeait avec des lots (*oikopeda*) mis en place selon un système dont la cohérence apparaissait. Celle qui la première avait pressenti la chose était la jeune Daniela Fusaro (Pérouse) – malheureusement décédée prématurément – dans un compte rendu de *Mégara 1* (*Dialoghi di archeologia*, 1982, p. 5-30), compte rendu qui avait, à juste titre, beaucoup frappé Vallet qui en avait tenu compte à la fois dans le guide de Mégara (*Mégara Hyblaea 3. Guide des fouilles*, Rome, 1983,

* UMR 7041 ArScAn, CNRS, Universités de Paris 1 et de Paris Ouest La Défense.

p. 146) et dans la rédaction finale de son texte pour les actes du colloque de Cortona (actes du colloque de 1981 publiés en 1983 : le rapport de Vallet a été republié dans *Le monde colonial grec d'Italie du Sud et de Sicile*, Rome, 1996, voir surtout p. 488). Derrière tout cela il y avait l'émergence du concept de « lot » comme clef de lecture à la place du traditionnel « îlot ». L'îlot est à l'arrivée, et non au départ, d'une procédure qui a commencé par la mise en place de deux files de lots, files juxtaposées et sans communication entre elles. À Sélinonte on a des îlots, à Mégara on n'a encore que des lots mis en file le long des rues.

Mais Henri était aussi sur un second front, et je suivais à distance sa progression : le front de Marseille. André Tchernia, mon prédécesseur à la direction scientifique du CNRS, avait eu la bonne idée en 1988 de lancer une « action thématique programmée » (ATP) dite « archives de fouille » pour permettre de mettre au point la documentation issue des chantiers, et libérer enfin la route vers la publication. C'était une géniale anticipation de ce que l'on appela plus tard le « post-fouille ».

Henri ne laissa pas passer l'occasion. Depuis son retour dans sa bonne ville de Marseille, après son séjour romain et son entrée au CNRS (1980), il se rendait compte que la phase représentée par la fouille de la Bourse (la grande opération d'archéologie urbaine sur le territoire national qui a, pour la première fois, obligé les aménageurs à une négociation) risquait de rester bloquée quant à ses résultats. Sous la direction de Maurice Euzennat et de François Salviat, de très nombreux jeunes archéologues, normaliens ou pas, étaient venus fouiller le cœur de la ville phocéenne pendant des années. Tout cela avait donné une documentation énorme, que personne ne maîtrisait, dispersée entre différents dépôts.

Ayant obtenu le financement demandé, Henri se mit au travail, à sa manière, c'est-à-dire pas à pas mais sans rien lâcher. Il réussit à convaincre les uns après les autres

tous les acteurs de l'opération. Le résultat, on le connaît : il suffit de voir l'immense bibliographie marseillaise des années 1990 et 2000, jusqu'à la publication de la *Carte archéologique de Marseille* (2005), un outil que Gaston Vasseur, Michel Clerc et Fernand Benoit n'auraient jamais imaginé.

Sans doute Henri n'a-t-il pas tout fait tout seul : nombreux sont ceux qui sont intervenus dans cette magistrale reconquête intellectuelle du passé marseillais. Il a été l'élément catalyseur. J'ignore si les autorités marseillaises ont bien perçu tout cela. Plus grave encore, je ne sais pas si les commissions d'évaluation ont pris la mesure de ces deux actions majeures, à Mégara comme à Marseille. Mais je préfère m'arrêter (« *adesso basta* » commente Henri, excédé).

Un mot encore, cher Henri.

Comme je l'avais dit lors de la soutenance, tu aurais pu passer ton HDR bien avant 2000 mais tu avais « autre chose à faire ». Certes. Cette réponse se passe de commentaire.

Tu as su montrer que l'on est au CNRS pour progresser tout au long de sa carrière et ton parcours de recherche, ouvert à l'enseignement et à l'administration de la recherche, pourrait répondre efficacement à ceux qui dénigrent chroniquement cette institution. Il y aurait beaucoup à dire sur ton action à l'intérieur de ton laboratoire, mais je ne suis pas le plus qualifié pour le faire. Le récent volume publié en 2010 dans les collections du Centre Camille Jullian, que tu as parfois fondées, toujours animées et que tu animes encore, montre l'estime dont tu jouis auprès de tous les acteurs de l'archéologie méditerranéenne préromaine « de la Catalogne à la Mer Noire ». Tous ont en effet compris, ce que j'ai eu la chance, mieux, le privilège d'expérimenter moi-même en tant d'années de travail en commun : on peut avoir confiance en toi qui es sans doute le chercheur le plus allergique qui soit à l'intrigue. Et cela méritait d'être salué.

PUBLICATIONS
DU CENTRE CAMILLE JULLIAN

<http://sites.univ-provence.fr/ccj/spip.php?rubrique79>

LES PUBLICATIONS DU CENTRE CAMILLE JULLIAN
DISPONIBLES GRATUITEMENT EN LIGNE :

Revue Antiquités africaines, n°1 (1967) à 29 (1993), sur le portail Persée :
(<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/antaf>)

Collection Archaeonautica, n°1 (1977) à 14 (1998), sur le portail Persée :
(<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/nauti>)
Barrière mobile 3 ans.

Collection Études massaliètes, n°1 (1986) à 9 (2007), sur le site du CCJ :
(<http://ccj.univ-provence.fr/spip.php?rubrique83>)

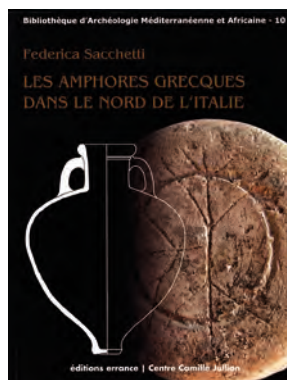
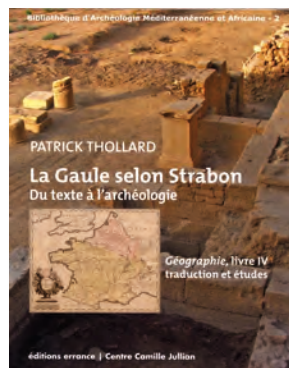
ou sur celui du Centre de Conservation du Livre à Arles :
(<http://www.e-corpus.org/search/search.php?search=search&page=1&q=études+massaliètes&search=Rechercher>)

Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine (BiAMA) :
À partir de 2013 (barrière mobile 3 ans) sur le site [Revues.org](http://www.revues.org)

BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE (BiAMA)

Éditions Errance, 7 rue Jean-du-Bellay, 75004 Paris. <http://www.librairie-epona.fr/>

La BiAMA prend la suite des Travaux du Centre Camille Jullian



1. M. Segard, *Les Alpes Occidentales à l'époque romaine, Développement urbain et exploitation des ressources des régions de montagne (Gaule Narbonnaise, Italie, provinces alpines)*, Paris 2009, 288 p.
2. Patrick Thollard, *La Gaule selon Strabon : du texte à l'archéologie (Géographie livre IV). Traduction et études*, Paris 2009, 265 p.
3. *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire, actes des rencontres du programme européen Ramses (2006-2008)*, édités par H. Tréziny, Paris 2010, 716 p.
4. *Archéologie de la montagne européenne. Actes de la table ronde internationale de Gap (29 septembre-1^{er} octobre 2008)*, textes réunis par Stéfan Tzortzis et Xavier Delestre, avec la collaboration de Jennifer Greck, Paris 2010, 333 p.
5. A. Hermary (éd.), *Apollonia du Pont (Sozopol) La nécropole de Kalfata (V^e - III^e s. av J.-C.) - Fouilles franco-bulgares (2002-2004)*, 2010, 432 p.



6. L. Rivet, *Recherches archéologiques au coeur de Forum Iulii - Les fouilles dans et autour du groupe cathédral de Fréjus (1979-1989)*, 2010, 420 p.
7. Sous la direction de Marc Bouiron, Françoise Paone, Bernard Sillano, Colette Castrucci et Nadine Scherrer, *Fouille à Marseille, la ville médiévale et moderne*, (ÉtMassa 10), 2011, 463 p.
8. P. Excoffon, *Ville et campagne de Fréjus romaine. La fouille préventive de « Villa Romana »* 2011, 306 p.
9. Sous la direction de Giulia Boetto, Patrice Pomey, André Tchernia, *Batellerie gallo-romaine : pratiques régionales et influences maritimes méditerranéennes*, 2011, 191 p.
10. F. Sacchetti, *Les amphores grecques dans le Nord de l'Italie. Echanges commerciaux entre les Apennins et les Alpes aux époques archaïque et classique*, 2013, 287 p.
11. B. Dedet, *Une nécropole du second Âge du Fer à Ambrussum, Hérault*, 2012, 288 p.
12. *L'enfant et la mort dans l'Antiquité. III. Le matériel associé aux tombes d'enfants*, Actes du colloque international organisé à la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, 20-22 janvier 2011, édités par A. Hermay et C. Dubois, 2012, 460 p.

COLLECTION ÉTUDES MASSALIÈTES (EtMassa)



1. *Le territoire de Marseille grecque, actes de la table ronde d'Aix-en-Provence, 1985*, édités par M. Bats et H. Tréziny, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1986.
2. *Les amphores de Marseille grecque, actes de la table ronde de Lattes, 1988*, édités par M. Bats, Université de Provence/ADAM éditions, Aix-en-Provence/Lattes, 1990.
3. *Marseille grecque et la Gaule, actes des colloques de Marseille et Aix-en-Provence, 1990*, édités par M. Bats, G. Bertucchi, G. Congès, H. Tréziny, Université de Provence / ADAM éditions, Aix-en-Provence / Lattes, 1992.
4. *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*, édités par P. Arcelin, M. Bats, G. Marchand, M. Schwaller, éditions Errance / ADAM éditions, Paris-Lattes 1995.
5. *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I^{er} - VII^e s. ap. J.-C.)*, vol. collectif sous la direction de M. Bonifay, M.-Br. Carre et Y. Rigoir, éditions Errance / ADAM éditions, Paris-Lattes 1998.
6. *Les cultes des cités phocéennes, actes du coll. d'Aix-en-Provence / Marseille, juin 1999*, édités par A. Hermay et H. Tréziny, Édisud/Centre C. Jullian, Aix-en-Provence, 2000.
7. *Marseille. Trames et paysages urbains de Gyptis au Roi René, Actes du colloque international d'archéologie, Marseille, 3-5 novembre 1999*,

textes réunis et édités par M. Bouiron et H. Tréziny, B. Bizot, A. Guilcher, J. Guyon et M. Pagni, Édisud / Centre C. Jullian, Aix-en-Provence, 2001.

8. *La nécropole de Sainte-Barbe à Marseille (IV^e s. av. J.-C. – II^e s. ap. J.-C.)*, vol. collectif sous la direction de M. Moliner, Édisud/Centre C. Jullian, Aix-en-Provence, 2003.
9. *Olbia de Provence à l'époque romaine*, vol. collectif sous la direction de Michel Bats, Édisud / Centre C. Jullian, Aix-en-Provence, 2007.
10. M. Bouiron et al. (éd.), *Fouilles à Marseille. Approche de la ville médiévale et moderne*, 2011, 464 p. (= BiAMA 7).

Les volumes sont disponibles en format pdf sur : <http://sites.univ-provence.fr/ccj/spip.php?rubrique83>, grâce au soutien du Centre de conservation du livre à Arles (e-corpus).

REVUE ANTIQUITÉS AFRICAINES,

CNRS Éditions, 15 rue Malebranche, 75005 Paris - <http://www.cnrseditions.fr>

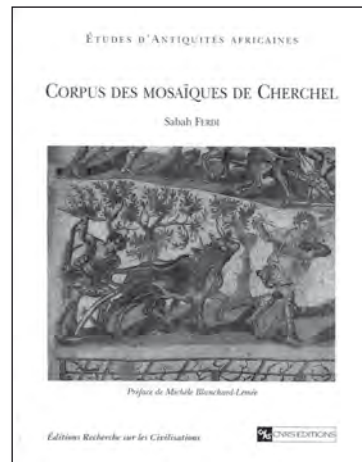
Les volumes 1 (1967) à 29 (1993) de la revue sont accessibles sur le portail Persée à l'adresse :

<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/antaf>

Dernier volume paru, t. 45, 2009

COLLECTION ÉTUDES D'ANTIQUITÉS AFRICAINES

CNRS Éditions, 15 rue Malebranche, 75005 Paris - <http://www.cnrseditions.fr>



Derniers volumes parus :

- Liliane Ennabli, *La basilique de Carthagenna et le locus des sept moines de Gafsa. Nouveaux édifices chrétiens de Carthage*, 2000.

- François Baratte, Janet Lang, Catherine Metzger et Susan La Niece, *Le trésor de Carthage : contribution à l'étude de l'orfèvrerie de l'Antiquité tardive*, 2002.

- Nadine Labory, *Inscriptions antiques du Maroc, 2. Inscriptions latines - Supplément*, 2003.

- Hédi Slim, Pol Troussset, Roland Paskoff et Ameer Oueslati, avec la collaboration de Michel Bonifay et Jean Lenne, *Le littoral de la Tunisie. Étude géoarchéologique et historique*, 2004.

- Sabah Ferdi, *Corpus des mosaïques de Cherchel*, 2005.

- *Lieux de cultes : aires votives, temples, églises, mosquées. IX^e Colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord antique et médiévale (Tripoli, 19-25 février 2005)*, 2008.

- Jean-Marie Lassère, *Maisons de Clupea. Exemples de l'architecture domestique dans un port de l'Afrique proconsulaire. Les maisons de l'École de pêche, avec une étude de la céramique par Jean Piton*, 2010.

COLLECTION ARCHAEO NAUTICA

CNRS Éditions, 15 rue Malebranche, 75005 Paris - <http://www.cnrseditions.fr>



Derniers volumes parus :

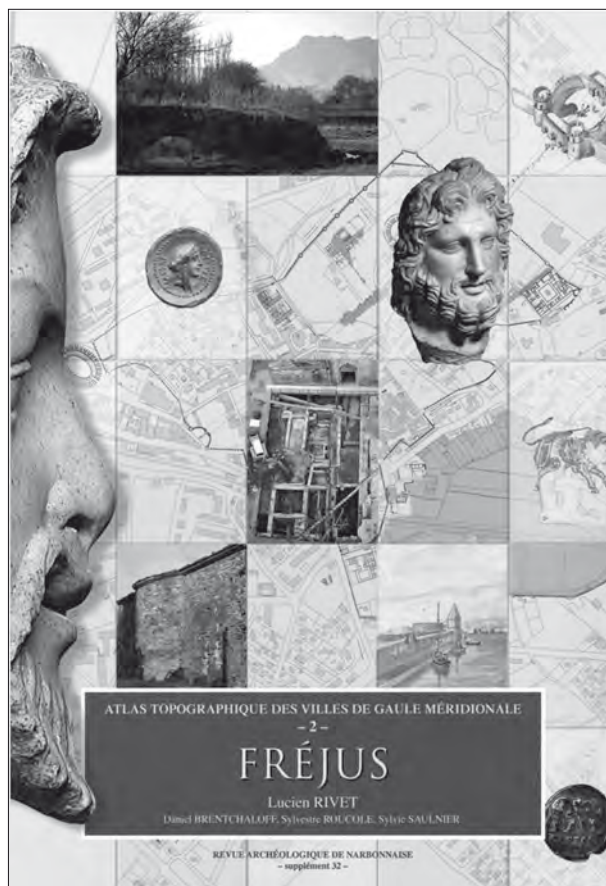
14. P. Pomey, E. Rieth (dir.), *Construction navale, maritime et fluviale. Approches archéologiques, historique et ethnologique Actes du Septième Colloque International d'Archéologie Navale - Proceedings of the Seventh International Symposium on Boat and ship Archaeology, Ile Tatihou 1994 (Saint-Vaast-la-Hougue)*. Paris 1998, 335 p.

15. 2008, *L'archéologie maritime et navale de la Préhistoire à l'époque contemporaine*, Paris 2009.

16. E. Rieth (dir.) *Les épaves de Saint-Georges - Lyon (I^{er}-XVIII^e s.) : analyse architecturale et études complémentaires*, Paris 2010. 335 p.

La collection (1, 1977 - 14, 1998) est disponible sur le portail Persée (barrière mobile à 3 ans)

TRAVAUX DU CENTRE CAMILLE JULLIAN



Derniers volumes parus :

21. *Techniques et économie antiques et médiévales. Le temps de l'innovation, actes du colloque d'Aix-en-Provence (mai 1996)*, réunis par D. Garcia et D. Meeks, éd. Errance, Paris, 1997, 1 vol., 240 p.
22. *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I^{er}-VII^e s. ap. J.-C.)*, ouvrage collectif sous la direction de M. Bonifay, M.-Br. Carre et Y. Rigoir (Ét. massa. 5), éd. ADAM-Errance, Lattes/Paris, 1998, 1 vol., 443 p.
23. J. Guyon, N. Nin, L. Rivet, S. Saulnier, *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale. 1, Aix-en-Provence*, Montpellier, 1998 (Supplément 30 à la R.A.N.)
24. B. Sabattini, dir. *La céramique attique du IV^e siècle en Méditerranée occidentale, Actes du Colloque International d'Arles (7-9 décembre 1995)*, Naples, Centre Jean Bérard, 2000 (= Collection du Centre Jean Bérard, 19).
25. J.-P. Morel, C. Rondi-Costanzo et D. Ugolini, éd., *Corallo di ieri, corallo di oggi, Actes du Colloque International du Centre Universitaire Européen pour les Biens Culturels, Ravello, Italie (13-15 décembre 1996)*, Bari, Edipuglia, 2000 (= CUEBC, Scienze e materiali del patrimonio culturale, 5).
26. P. Leveau et J.-P. Saquet, éd., *Milieu et sociétés dans la Vallée des Baux. Études présentées au colloque de Mouries*. Montpellier, 2000 (= Suppl. 31 à la R.A.N.).
27. L. Rivet, D. Brentchaloff, S. Roucole, S. Saulnier, *Atlas topographique des villes de Gaule méridionale 2. Fréjus*, Montpellier, 2000 (= Suppl. 32 à la R.A.N.).
28. P. Lévêque et J.-P. Morel, dir., *Céramiques hellénistiques et romaines. III*, Paris, 2001.
29. Ph. Columeau, *Alimentation carnée en Gaule du Sud : VII^e s. av. J.-C.-XIV^e s.*, éditions Université de Provence, Aix-en-Provence 2002.
30. J.-P. Brun et Ph. Jockey, éd., *TECHNAI. Techniques et sociétés en Méditerranée, Hommage à M.-Cl. Amouretti*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001 (MMSH, coll. L'atelier méditerranéen), Aix-en-Provence 2001.
30. J.-P. Brun et Ph. Jockey, éd., *TECHNAI. Techniques et sociétés en Méditerranée, Hommage à M.-Cl. Amouretti*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001 (MMSH, coll. L'atelier méditerranéen), Aix-en-Provence 2001.

Achevé d'imprimer en juin 2013 par l'imprimerie Sepec
à Péronnas
Dépôt légal : juillet 2013
Numéro d'imprimeur :

Imprimé en France